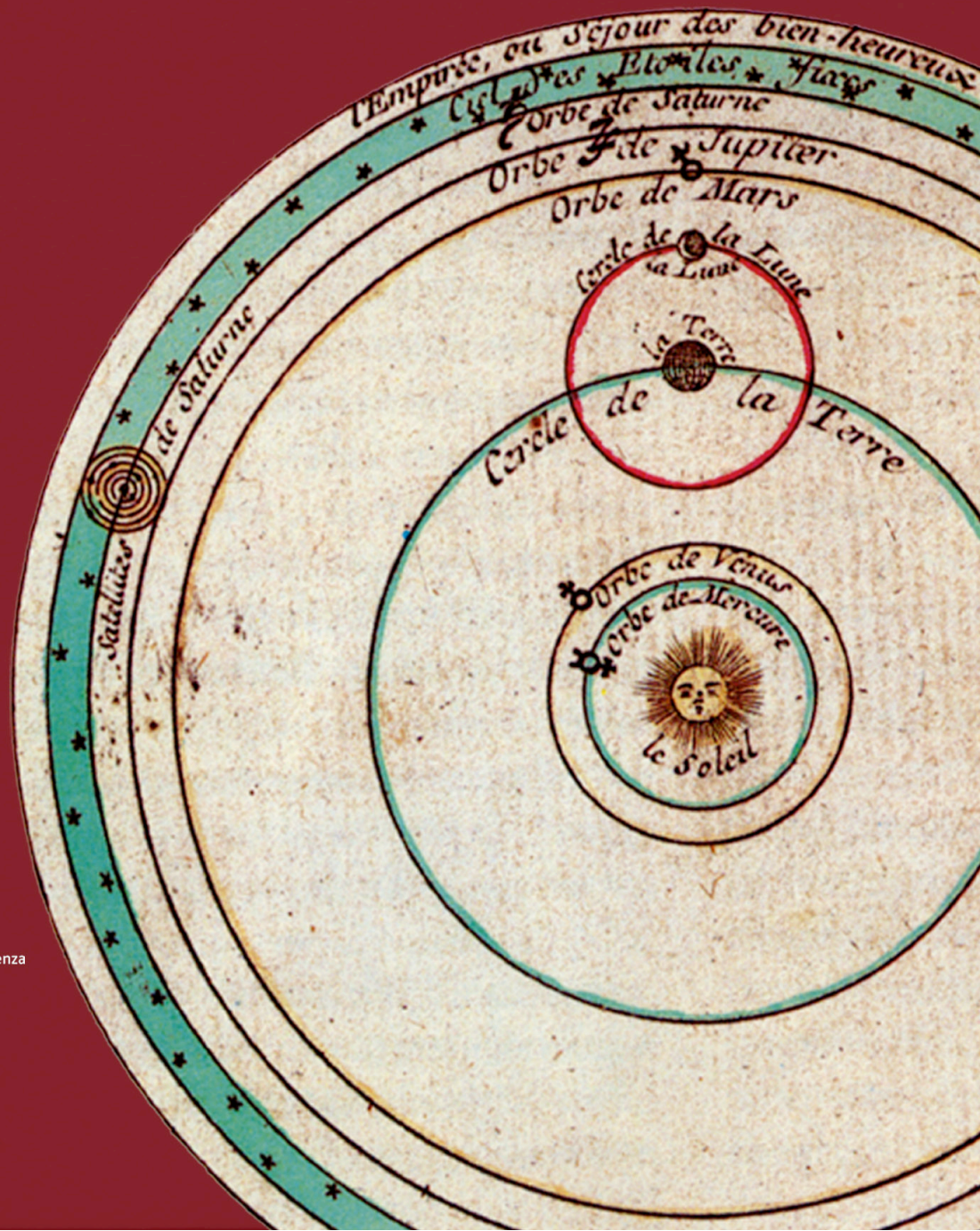


PAOLA ZAMBELLI

ALEXANDRE KOYRÉ, UN JUIF ERRANT?



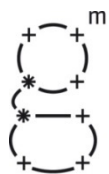
museo
galileo

Istituto
e Museo
di Storia
della Scienza

2021

PAOLA ZAMBELLI

ALEXANDRE KOYRÉ, UN JUIF ERRANT?



+

**museo
galileo**

Istituto e Museo
di Storia della Scienza

Firenze

2021

L'original italien de ce livre *Alexandre Koyré in incognito*, paru en 2016 à Florence chez Olschki («Biblioteca di Galilaeana», Série du Museo Galileo), augmenté ici d'une section (I.3 'Koyré as a Russian abroad') a été traduit par Irène Imbart.

Pour la mise en ligne de la traduction française je suis redevable aux soins experts et amicaux de Paolo Galluzzi, Stefano Casati, Elena Montali e Monica Tassi.

Ce livre est dédié à la mémoire des collègues et amis Sandro Barbera (1946-2009), Claudio Cesa (1928-2014) et Maurizio Torrini (1942-2019) avec lesquels j'ai eu de précieux échanges d'idées et d'informations.

Pubblicazione disponibile solo in versione digitale

Only available in digital version

© COPYRIGHT MUSEO GALILEO 2021

© COPYRIGHT PAOLA ZAMBELLI 2021

PRÉFACE

ALEXANDRE KOYRÉ INCOGNITO?

Ce livre a été et constitue aujourd'hui encore, au moment où sa rédaction touche à sa fin, une surprise pour son auteur.

Jusqu'à présent Alexandre Koyré a été considéré par les spécialistes de l'histoire des sciences et des débats épistémologiques et méthodologiques, qui s'y rattachent, comme un maître auquel on doit une contribution fondamentale, mais personne ne le considère ni le connaît comme un personnage historique, ayant parcouru tout l'arc du siècle bref pendant lequel il a vécu.

L'importance des études d'histoire et d'épistémologie publiées par Koyré a été universellement reconnue. Elle n'a jamais cessé d'être analysée, d'autant plus que le cinquantenaire de sa mort est récent (un congrès à Paris-Nanterre en janvier 2012; un colloque et des mélanges à l'Universidad Federal de Goyas au Brésil; une journée à la NYU / Chirrus¹, plusieurs sessions académiques aux Canaries ou en Tunisie...). Ces colloques ont comporté des débats au sujet de son épistémologie, de sa version de la phénoménologie husserlienne, de son interprétation de Galilée, Descartes et Newton. Il est juste qu'il en soit ainsi, et j'ai consacré moi-même des essais à ces sujets. Mais l'expérience de Koyré ne se limite pas à cela, elle ne doit pas être ramenée exclusivement à ces aspects. Il en existe d'autres, inattendus, et j'essaierai ici de les reconstituer, même si je me rends compte que, privée d'une partie importante des sources, je n'arriverai pas à fournir une restitution complète.

Bien du temps a passé depuis que j'ai commencé pour la première fois à étudier la méthodologie et les ouvrages les plus célèbres d'Alexandre Koyré, qui occupent une place importante dans l'historiographie des sciences exactes, mais également dans celle de la métaphysique et de la mystique populaire. Après un essai général que j'avais préparé pour présenter la traduction italienne des deux essais que Koyré avait publiés dans «Critique», j'ai commencé à reconstituer ses études en Allemagne et en France, ses contacts internationaux, nombreux et complexes, son enseignement et ses recherches aux États-Unis et ailleurs; je donnerai ici une synthèse des principaux résultats de ces travaux, mais au lieu d'insister sur les écrits les plus célèbres de Koyré, et par conséquent les plus exploités et commentés, j'utiliserai des comptes rendus et des écrits mineurs. Mais cela n'est pas suffisant.

¹ Je cite d'après l'annonce de ces célébrations à New York (non encore publiées): «In the 1950s, pioneers of the history of the science such as Thomas S. Kuhn, I. B. Cohen, Marshall Clagett, Gerald Holton or Charles Gillispie have all admitted his influence on the discipline. The participants will discuss Koyré's impact on the American intellectual landscape and the reception of his ideas among the historians and philosophers who sought to professionalize the teaching of the history of science in the United States». Ont été publiés au contraire les actes d'un colloque à l'Universidad Federal de Goyas.

Les manuscrits conservés au Centre parisien qui porte son nom ne constituent pas une série complète, mais il en ressortait déjà, de sa correspondance comme de certaines pages qu'il avait imprimées, qu'Alexandre Koyré avait eu une vie plus complexe et aventureuse: il avait cultivé des problématiques et des intérêts variés, également dans des domaines imprévus. Pour donner un seul exemple, il y en a un que les spécialistes n'ont pas encore abordé: il s'agit d'un essai sur les principes de la relativité chez Einstein et Hermann Minkowski, qui avait été offert à la revue de Xavier Léon pour y être publié et qui fut refusé. Cela advint avant la fameuse visite d'Einstein à Paris en 1922. Six mois avaient passé depuis le moment où Alexandre Koyré était revenu en France, après ses aventures militaires, politiques et d'espionnage en Russie, qui avaient été suivies de six mois de prison militaire dans une forteresse d'Istanbul, sous la menace d'une condamnation à mort. Cet article aurait dû marquer sa rentrée dans le débat épistémologique, mais il n'avait pas réussi à le faire publier parce qu'il présentait de grands inconvénients. Koyré y avait repris le fil de sa méditation préférée, qui s'appuyait encore – comme dans les années de Göttingen – sur les fondements des mathématiques de Hilbert et les dernières leçons de Minkowski. Mais presque aussitôt ses études se tournent vers les preuves de l'existence de Dieu et ensuite également vers les mystiques, spirituels et alchimistes. C'est là un tournant surprenant, mais qui trouve peut-être une explication si l'on pense qu'il a pu lui être suggéré par les intellectuels qu'il fréquentait à Paris.

Étant retourné aux études qui lui avaient permis d'obtenir en 1913 un simple diplôme d'études supérieures en philosophie, Koyré avait repris pour ses thèses Anselme et surtout Descartes, qui dans la thématique universitaire de son pays d'adoption était un auteur central et même, d'après Étienne Gilson, «un fétiche national»². Celui-ci et Lévy-Bruhl l'avaient soutenu au moment de renouer avec sa carrière académique, qui se révéla pauvre et difficile, mais surtout incertaine: en effet Koyré – pendant cinq ans – resta dans le doute quant à la possibilité d'obtenir sa naturalisation en France, bien qu'il pût s'honorer du fait de s'être porté volontaire dès que la guerre éclata. À partir du moment où grâce à diverses protections il obtint enfin la nationalité française, sa carrière progressa sans encombre, jusqu'à sa fuite de la France occupée et son exil, d'abord en Égypte, puis à New York où il avait été chargé d'un rôle important dans le cadre de l'enseignement francophone, de la propagande du mouvement de de Gaulle, des invitations comme conférencier ou plus tard comme *visiting professor* le long de toute la East Coast.

Sur la métaphysique cartésienne et de l'âge moderne en général, Koyré au cours de sa maturité avait combiné les perspectives de Lévy-Bruhl et de Gilson avec celles de Husserl, privilégiant peut-être même ces dernières par fidélité envers sa formation phénoménologique. Le cours cartésien, déjà dans la version qu'il en donna au Caire en 1937, est l'un des textes dans lesquels Koyré formule son idée de révolution intellectuelle³.

Lorsque sur son conseil Husserl fut invité par Henri Lichtenberger à Paris en 1929, Koyré (son «Adlatus») sera chargé de la médiation laborieuse entre le professeur de Göttingen et les Parisiens; Koyré révisera radicalement la traduction des *Méditations cartésiennes*, il en sera pratiquement le véritable traducteur, comme le reconnaissait Malvine Husserl. Dès qu'il eut fini de lire *Sein und Zeit* Koyré projeta la même opération pour Heidegger, qu'il avait conseillé d'inviter à la troisième décade de Pontigny en 1929 pour discuter avec Whitehead et Eddington.

² Je résume ici ce qui est développé plus amplement au chap. II.3 sur les rapports biographiques et historiographiques de Koyré avec Gilson, qui avait été considéré par Richard Mc Keon, Albert Salomon et d'autres professeurs américains comme le maître de Koyré: mais il faut rappeler également parmi ses modèles un cours de leur professeur Lévy-Bruhl, qui était resté inédit mais avait inspiré les deux érudits ainsi que divers autres spécialistes.

³Cf. *infra*, chap. II.7.

Cette initiative ne put être réalisée. Ensuite, une fois qu'il eut constaté l'orientation nazie de Heidegger (probablement lorsqu'il l'avait rencontré au sein du comité pour la publication posthume de l'œuvre de Max Scheler, peu après 1928 et avant 1933), il l'avait rendue publique en France.

Mais c'est l'autre versant de son activité qui paraît encore plus surprenant et a représenté pour moi une source de difficultés imprévisibles: je suis la première à reconnaître que dans de nombreux cas je me suis trouvée face à des questions au sujet desquelles je n'étais pas compétente, mais que je ne pouvais négliger sans renoncer au projet d'une biographie intellectuelle globale et exhaustive. Je veux dire qu'au cours de mes recherches de documentation, des développements évidents, mais dont je n'avais pas prévu initialement qu'ils dussent être rattachés à l'image circulant officiellement, m'ont obligée à affronter des problèmes et des domaines disciplinaires dans lesquels je n'aurais pas voulu m'aventurer si j'avais pu l'éviter.

Je parle de la *vie active* de Koyré: il a été actif tant comme conspirateur dans la Russie tsariste que – sous différentes formes – au début de l'époque soviétique. Il a été probablement aussi un important *go between*: il servit de médiateur et organisa des contacts pour de nombreux intellectuels nés juifs comme lui-même (pendant presque toute sa vie il fut un Juif non observant) et qui connurent des tribulations à travers toute l'Europe.

En ce qui concerne son activité la période la plus facile à reconstituer a été celle de son exil aux États-Unis, où son activité de militant gaulliste fut officielle – comme elle l'avait déjà été auparavant en Égypte: mais dans ce cas également il ne parla pas après 1945 de ses expériences, qui avaient cependant joué un rôle considérable dans la culture des émigrés et leur difficile situation professionnelle en terre d'exil. Il n'y avait rien à garder caché dans cette expérience, et d'ailleurs cela n'aurait pas été possible: comment dissimuler qu'on a été secrétaire général d'une École libre de niveau universitaire dispensant à New York des cours populaires et faisant de la propagande politique pendant la guerre? Or dans ce cas aussi il ne disait rien. Il avait pris l'habitude d'observer la plus grande prudence ou réserve clandestine et – même lorsque ce n'était plus nécessaire – il conservait la même attitude. C'était là un vice qui remontait à son adolescence... Mais en ce qui concerne les épisodes précédents en Russie comme étudiant conspirateur en 1907, puis pendant la première guerre mondiale et sa conclusion orientale compliquée, à Kiev et Odessa, cette réserve n'était pas superflue, elle était même nécessaire, comme elle le sera de nouveau au cours de la période de l'entre-deux-guerres.

Dans les pages qui suivent il y aura peut-être certaines erreurs, mais aussi quelques nouveautés. Ces dernières méritent d'être signalées, laissant à d'autres l'occasion de rectifier.

À part certains cas spéciaux signalés en note je ne dresse pas ici la liste de mes dettes de reconnaissance envers mes collègues, bibliothécaires et archivistes, parce qu'au cours d'une recherche aussi longue et étendue ils ont été très nombreux et je courrais le risque que la mémoire m'en fasse oublier quelques-uns; mais je suis profondément reconnaissante à tous, comme aux plus récents, Laura Senserini et Andrea Santangelo, qui m'ont aidée pour les épreuves et pour les index analytiques.

INTRODUCTION

LA FORMATION D'UNE MÉTHODE

Né en 1892 dans la Russie tzariste et arrêté deux fois pour terrorisme lorsqu'il était encore au lycée, Alexandre Koyré alla, comme de nombreux étudiants juifs avaient l'habitude de le faire, compléter ses études supérieures de mathématiques et de philosophie en Allemagne et en France.

À l'automne 1908 il se trouvait à Göttingen. Edmund Husserl y avait attiré quelques enseignants plus jeunes, dits les phénoménologues munichoïses (parmi lesquels Adolf Reinach et pendant deux courtes périodes Max Scheler). Koyré fut l'un de leurs premiers élèves étrangers et appartint à la Philosophische Gesellschaft, un club fondé par les étudiants peu avant son arrivée et qui comprenait des Allemands comme Fritz Kaufmann, Alfred von Sybel, Hans Lipps, Theodor Conrad et Hedwig Martius, et également Roman Ingarden de Cracovie, Edith Stein qui venait de Wrocław et le théologien protestant de Strasbourg Jean Hering. Koyré avait déjà fait une courte étape à Paris et il y avait probablement écouté Bergson, sur lequel il tint un séminaire au cercle de Göttingen: c'est là qu'il se fit des amis pour toute la vie.

En France, l'activité de Koyré fut consacrée au contraire à la recherche historico-philosophique plutôt qu'à la spéculation théorique. Bochenski a d'ailleurs vu en lui le principal représentant de la phénoménologie en France¹, et il faut reconnaître l'importance incontestable du travail de médiation effectué par Koyré au cours des années vingt et trente, plus que par les autres émigrés slaves à Paris qui se référaient à la phénoménologie (Eugène Minkowski, Georges Gurwitsch, Aron Gurwitsch, Alexandre Kojève: ce n'était pas encore l'époque de Merleau-Ponty...). Et c'est précisément à Koyré qu'il revint de revoir la traduction française des *Méditations cartésiennes*²: leur exposition faite par Husserl à Paris avait été un événement organisé en coulisses par Koyré lui-même. C'est à son initiative et en partie à sa plume que l'on doit également la première connaissance de Heidegger en France.

Koyré s'était établi définitivement en France en 1912. À part Bergson, dont les cours au Collège de France attiraient un vaste public de provenance variée, ses professeurs à la Sorbonne furent Victor Delbos, André Lalande, Léon Brunschvicg et François Picavet. Une décennie auparavant Lévy-Bruhl avait chargé ce dernier, non sans quelque réserve, de suivre les travaux scolastico-cartésiens de Gilson: à présent, sous sa direction (apparente), et dans l'espoir de lui

¹ J.M. BOCHENSKI, *La philosophie contemporaine en Europe*, Paris, Payot 1962, p. 110.

² HERBERT SPIEGELBERG, *The Phenomenological Movement. A Historical Introduction*, 's Gravenhage Nijhoff («Phenomenologica», vol. V-VI), 1960, vol. I, p. 170, 225, 410, 610, et 402. Cf. pour les abondantes et minutieuses notices biographiques, SUZANNE DELORME, *Hommage à Alexandre Koyré*, «Revue d'histoire des sciences et de leurs applications», XVIII, fasc. 2, avril-juin 1965, où l'on trouve également les articles de Paul Vignaux, René Taton et Pierre Costabel.

succéder, Koyré publiait ses expositions intelligentes des «preuves» de l'existence de Dieu selon Anselme et selon Descartes. Pour obtenir le diplôme de la cinquième section de l'École Pratique des Hautes Études, il avait rédigé une thèse sur *L'idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes* (1922). Il s'agit de deux textes jumeaux, qui suivent tous deux le même modèle d'exposition; mais Koyré avait commencé par l'auteur le plus récent et le plus célèbre, avant de remonter à *L'idée de Dieu dans la philosophie de Saint Anselme*, qu'il soutint en 1923 pour le doctorat d'Université. La rédaction de l'ouvrage, qu'il avait prévu de terminer pendant un séjour en Suisse au cours de l'été 1914, avait dû être durablement interrompue: Koyré s'était offert comme volontaire au moment de la mobilisation générale. L'on verra combien cette expérience militaire se révéla complexe; bien que fort longue, de 1914 à 1920, elle n'avait pas véritablement représenté une fracture. Aussitôt terminée, Koyré était immédiatement retourné à ses études et s'était risqué à présenter un article sur la théorie de la relativité... Les deux thèses et spécialement la troisième (soutenue en 1929 pour le doctorat d'État), qui aujourd'hui encore constitue un ouvrage important sur *La philosophie de Jacob Boehme*, correspondent à la première période de son expérience académique, incluant ses recherches historiques sur des idées métaphysico-religieuses et caractérisée par son intérêt pour le Moyen Âge et ensuite pour la mystique du début de l'histoire moderne.

Koyré avait tenté une confrontation suggestive entre cette même phénoménologie et la philosophie scolastique³. Contrairement à l'opinion de son ancienne camarade d'études, cette Edith Stein qu'il avait fait inviter à un colloque au début des années trente et qui considérerait comme possible un rapprochement ou même une synthèse entre thomisme et phénoménologie, Koyré était d'accord avec Étienne Gilson pour considérer la philosophie de Husserl comme «plus proche des augustiniens que des aristotéliens, plus proche du scotisme que du thomisme»⁴. Koyré avait contribué à organiser et participé à l'un des événements les plus importants pour l'introduction de la phénoménologie en France: les discussions de la Société thomiste à Juvisy⁵ avaient porté entre autres sur la question de l'orientation idéaliste de Husserl, sur son évolution de la «phénoménologie réaliste» des *Logische Untersuchungen* à l'idéalisme radical de *Ideen* et des *Méditations cartésiennes*.

Après que Husserl eut déjà fait paraître *Ideen*, un article publié par Koyré en 1922 dans sa revue montrait la préférence de l'élève pour la première phase de la pensée de son maître. Sur ce problème et sur l'actualité des *Logische Untersuchungen* Koyré avait exprimé son opinion également à Juvisy: il croyait que la phénoménologie fût avant tout une méthode et non pas une métaphysique. Il pensait même que l'orientation idéaliste de la phénoménologie pouvait diminuer sa valeur comme méthode purement descriptive, faussant «le sens même du réel, du

³ Cf. JEAN HERING, *In memoriam: A. Koyré*, «Philosophy and Phenomenological Research», XXI, 1964-65, p. 453-454: «The phenomenological stamp which his mind acquired there always remained apparent, even though most of his further works were concerned with the history of philosophy». Son intérêt juvénile pour la philosophie scolastique n'est pas dû au hasard, parce qu'en elle «like Brentano and others, had discerned some foreshadowing of phenomenological themes».

⁴ *Journées d'étude de la Société Thomiste. La Phénoménologie*, Juvisy, Société thomiste, s.d. [1932]; cf. SPIEGELBERG, *The Phenomenological Movement*, cit., II, p. 404, qui souligne l'importance des discussions de Juvisy pour l'introduction de la phénoménologie dans la culture française «trying to play down the idealistic character of phenomenology and to stress the differences between Husserl and Heidegger». D'après Spiegelberg l'esprit de la discussion, dont Koyré fut *magna pars* à cause de ses diverses interventions et spécialement pour avoir fait inviter E. Stein, dont il avait réexposé en français et débattu les idées, suggérait la possibilité d'une assimilation de la méthode phénoménologique de la part des philosophes catholiques, sans se compromettre avec les conclusions de Husserl et de Heidegger.

⁵ Koyré en avait confié le compte rendu à A. Kojève dans «Recherches philosophiques», III, 1933-34, p. 430-431.

phénomène (sens et essence) de la réalité». Le passage du réalisme à l'idéalisme chez Husserl n'était rien d'autre que la substitution d'une réduction existentielle à la réduction essentielle.

Tandis que Husserl tardait à cerner les buts de Heidegger⁶ et à réagir à ses élaborations, Koyré avait promptement formulé une critique des développements de l'école phénoménologique; Koyré ne renia pas la nature originelle de ses intérêts et d'un aspect fondamental de sa méthode philosophique. Il déclarait en effet en 1953:

J'ai été profondément influencé par Husserl et c'est probablement de lui, qui n'avait pas de grandes connaissances en histoire, que j'ai appris l'*approach* positive à celle-ci, l'intérêt pour l'objectivisme de la pensée grecque et médiévale, pour le contenu intuitif de la dialectique en apparence uniquement conceptuelle, pour la constitution historique et idéale des systèmes d'ontologie. J'ai hérité de lui le réalisme platonicien qu'il abandonna, l'antipsychologisme et l'antirelativisme⁷.

Par ailleurs les recherches de Koyré sur la conception de la religion de Paracelse à Boehme mettent en lumière un élément nouveau, un élargissement de ses horizons et de ses critères de jugement: à côté de la logique husserlienne, à présent ce sont les analyses de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive qui l'intéressent avant tout. Déjà Lucien Febvre, qui était le collègue de Koyré, avait proposé ce rapprochement et louait ses recherches insolites sur «ces hommes qui, ayant rompu le rythme de la pensée médiévale, retrouvent et fortifient le trésor éternel des superstitions primitives, comme en leur temps ils pouvaient les puiser dans le folklore populaire»⁸. Bien que de 1922 à 1929, et puis de nouveau – après une année d'enseignement à Montpellier – en 1931 et au cours des années suivantes, il eût enseigné à la cinquième section de l'École pratique des Hautes Études, dénommée «Sciences religieuses» et dont il était diplômé, ses intérêts ne se bornaient pas à ces disciplines: il traitait souvent de l'histoire des sciences et en outre, poussé par des nécessités économiques, il enseignait également à l'Institut d'Études Slaves (où il s'était lié d'amitié avec André Mazon, qui en serait devenu le directeur et qui avait été emprisonné lorsqu'il était attaché culturel français à Moscou en 1917), collaborait à des périodiques de l'émigration russe et écrivait des livres sur la pensée russe du XIX^e siècle chez les slavophiles et les occidentalistes, et sur l'hegelisme en Russie.

C'est dans le cadre des salons et non pas seulement dans les amphithéâtres parisiens que s'était déroulée l'une de ses expériences intellectuelles les plus importantes: tout comme cela avait été le cas pour sa rencontre avec Husserl, celles avec Lévy-Bruhl et avec le Russe Emile Meyerson auront toujours pour lui une grande valeur. Haut dirigeant du mouvement sioniste et dilettante fort estimé en matière de philosophie, celui-ci eut une grande influence sur Koyré et le ramena vers l'étude de l'épistémologie et de l'histoire de la science. Alexandre Koyré participait aux débats sur la physique contemporaine qui se déroulaient entre les académiciens réunis autour de Meyerson: il s'en inspira non seulement pour élargir le cadre de ses recherches, mais également pour fixer certains critères méthodologiques qui resteront toujours fondamentaux pour lui. En 1961 il déclarera:

personnellement je devais beaucoup à Meyerson: c'est à son influence que je devais peut-être attribuer le fait de m'être orienté ou réorienté de l'histoire de la pensée philosophique vers l'histoire de la pensée scientifique⁹.

⁶ Koyré s'exprima plus tard, en termes critiques, sur l'Évolution philosophique de M. Heidegger, «Critique», n. 1 et 2, 1946; maintenant dans EHPP, p. 247-277. V. *infra*, III.6.

⁷ Déclarations rapportées par Spiegelberg, *The Phenomenological Movement* cit., p. 225.

⁸ LUCIEN FEBVRE, *Avant-propos* à A. KOYRÉ, *Mystiques, spirituels, alchimistes du XVI^e siècle allemand*, Paris, A. Colin, «Cahiers des Annales», 10, 1955, p. VI.

⁹ «Bulletin de la Société française de philosophie», LV, 1961, p. 115-116, cité également par DELORME, *Hommage*

Par ces mots Koyré voulait se référer à ses thèses sur les preuves de l'existence de Dieu ainsi qu'à l'étape suivante consacrée à étudier Copernic, Galilée et le Descartes savant. Les perspectives qui lui avaient été fournies par Meyerson se révélèrent alors fondamentales. Déjà dans le premier ouvrage où il retraçait en 1934 l'histoire de la science, traduisant et commentant Copernic, Koyré soulignait sa dette envers Meyerson qui avant lui, dans un appendice à *Identité et réalité* concernant les coperniciens et le principe d'inertie¹⁰, avait indiqué la difficulté de traiter de cet ouvrage sans le moderniser indûment. Koyré était également conscient de la grande difficulté qu'il y a à «nous représenter aujourd'hui et réaliser pleinement l'effort et la hardiesse» de l'hypothèse copernicienne.

Il faudrait pouvoir revenir à la certitude naïve avec laquelle le sens commun accepte l'évidence immédiate de la perception de l'immobilité de la terre. Et même cela ne suffirait pas: il faudrait greffer sur cette évidence un triple enseignement, scientifique, philosophique, théologique. Une triple tradition, une triple autorité de calculs, de raisonnements, de révélation. Ce n'est qu'alors que nous pourrions nous rendre compte de la hardiesse invraisemblable de la pensée copernicienne qui arrachait la terre à ses fondements et la lançait dans le ciel... Pour nous il est aussi difficile de réaliser la force de l'impression que les hommes de son temps devaient éprouver à la lecture de son œuvre¹¹.

Pour replacer la révolution copernicienne dans sa réalité historique, «la première précaution à prendre est de ne pas voir en Nicolas Copernic un précurseur de Galilée et de Kepler, de ne pas l'interpréter à travers eux»¹². Koyré avait déjà formulé clairement dans ce passage datant de sa jeunesse l'un des principes méthodologiques (meyersoniens, justement) qui resteront toujours fondamentaux dans ses nouvelles études coperniciennes de 1961.

Rien n'a eu sur l'histoire une influence plus néfaste que la notion de 'précurseur'. Considérer quelqu'un comme le précurseur de quelqu'un d'autre, c'est sûrement s'empêcher de le comprendre¹³.

Il faut observer que Koyré n'exagéra jamais l'importance des sources, si chère à l'historiographie positiviste, sans toutefois la négliger totalement, comme le voudrait une méthodologie tendant à privilégier les structures: il la mit à profit d'une manière adéquate à chaque fois qu'elle pouvait servir à mieux comprendre les théories étudiées. Cette règle se trouvait déjà à la base de ses recherches sur Boehme, dans lesquelles Koyré

avait fait allusion aux influences subies et exercées par lui uniquement dans la mesure où cela lui avait paru strictement indispensable pour le situer par rapport aux problèmes et aux mouvements d'idées qui l'environnaient; dans la mesure où la confrontation avec un prédécesseur ou un héritier pouvait éclairer et préciser sa propre position.

Déjà alors Koyré n'avait pas voulu insister – conformément au genre littéraire de la thèse – sur la tradition dans laquelle l'auteur s'insérait. «On n'a pas voulu courir le risque d'expliquer *ignotum per ignotius*»¹⁴. Dans ce sens il a été justement observé que déjà dans les études d'histoire religieuse, comme ensuite dans celles d'histoire de la science,

cit., p. 132.

¹⁰ MEYERSON, *Identité et réalité*, Paris, Alcan 1926, p. 528-540.

¹¹ KOYRÉ, *Introduction à NICOLAS COPERNIC, Des révolutions des orbés célestes, Livre I*, Paris, Alcan 1934, p. IX-XI.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 4; cf. KOYRÉ, *La révolution astronomique. Copernic, Kepler, Borelli*, Paris, Hermann 1961, p. 79, n. 3, et l'article sur Paracelse de 1933, maintenant dans *Mystiques...* cit., p. 46.

¹⁴ KOYRÉ, *La philosophie de Jacob Boehme*, Paris, Vrin 1929, p. XVII 1929 (à noter que l'ouvrage est dédié à L. Brunschvicg et à É. Gilson).

on voit l'empreinte profonde de la mentalité phénoménologique. Il ne se contente jamais d'analyser les influences subies par les penseurs étudiés, mais cherche toujours à saisir et faire revivre leur intuitions profondes¹⁵.

Cette façon de voir lui permettait surtout de dégager l'histoire de la science du technicisme étroit qui en limitait le contexte interprétatif et jusqu'à l'intérêt. Deux historiens de la science l'ont loué pour en avoir ainsi enrichi la problématique:

Il a montré dans ses travaux que l'influence de la pensée scientifique et de la vision du monde qu'elle détermine n'est pas seulement présente dans les systèmes – comme ceux de Descartes et de Leibniz – qui s'appuient ouvertement sur la science, mais également dans les doctrines – comme celles des mystiques – apparemment étrangères à toute préoccupation de ce genre: il en résulte que la mystique de Boehme ne peut être valablement comprise sans qu'on la réfère à la nouvelle cosmologie créée par Copernic¹⁶.

La définition d'instrument scientifique, de son rapport avec la théorie et avec le calcul, a une importance fondamentale en ce qui concerne toute la conception historique de Koyré. Ce concept d'expérience s'écarte intentionnellement et avec insistance du concept aristotélicien d'observation et de description (*historia*), et est lié au contraire au mathématisme platonicien. Les *Études galiléennes* s'efforcent de distinguer, dans la tradition historique et particulièrement chez Galilée, le platonisme mathématique du platonisme métaphysique: cette distinction, déjà claire pour Brunschvicg, s'était enrichie et précisée grâce aux lectures et comptes rendus des essais de Hoffmann, Cassirer et Klibansky. Ce n'est pas seulement le Platon 'mathématicien' qui est présent dans les observations méthodologiques de Koyré, mais aussi celui des idées (ou structures). Cette distinction, ainsi que l'antiaristotélisme qui l'accompagne avec cohérence, est fondamentale et persistante dans la pensée de Koyré:

Dès le commencement de sa carrière il a été platonicien... Il faudrait définir quelle a pu être au début l'influence platonisante, ou tendanciellement platonisante, de Husserl sur son élève¹⁷.

On a déjà vu que Koyré lui-même reconnaît dans ses déclarations cette influence husserlienne¹⁸. Il faudrait ajouter tout au plus que dans ce cas aussi les suggestions de ses deux maîtres s'accordent: Koyré met en évidence le fait que

Meyerson lui aussi a une mauvaise opinion de la valeur scientifique de l'aristotélisme dans les sciences physiques. La physique qualitative a démontré sa parfaite stérilité... Il n'y a de science réelle que là où elle est quantitative, mathématique, car c'est seulement dans les mathématiques – à ce qu'il paraît – qu'il y a accord entre la pensée et le réel. Peut-être parce que l'être mathématique, comme le pensait Platon, est intermédiaire¹⁹.

Dans un essai de 1933 Koyré a appliqué sa méthode à l'étude de Paracelse, auteur et thème parmi les plus sensibles pour ce qui est des liens problématiques entre histoire des sciences et histoire religieuse.

¹⁵ J. HERING, *Nécrologie. A. Koyré*, «Revue d'histoire et philosophie religieuse», XLIV, 1964, p. 262-263.

¹⁶ I. BERNARD COHEN – RENÉ TATON, *Hommage*, dans *Mélanges A. Koyré*, Paris, Hermann 1964, I, p. XXI.

¹⁷ YVON BELAVAL, *Les recherches philosophiques d'A. Koyré*, «Critique», 1964, fasc. 207-208, p. 696 (qui paraît cependant excessif lorsqu'il conclut, p. 703: «L'essentiel réside donc toujours dans la théorie, c'est-à-dire dans l'esprit. La philosophie de l'histoire doit être – pour A. Koyré – idéaliste»).

¹⁸ Cf. *infra*, p. XI-XII.

¹⁹ KOYRÉ, compte rendu de Meyerson, *Du cheminement*, «Journal de psychologie», 1933, p. 654.

Ce qu'il y a de plus difficile – et de plus nécessaire – lorsqu'on affronte l'étude d'une pensée qui n'est plus la nôtre, consiste... plutôt qu'à apprendre ce que l'on ne sait pas et que savait le penseur en question, à oublier ce que nous savons ou croyons savoir. Il est parfois nécessaire, en outre, non seulement d'oublier des vérités qui sont devenues partie intégrante de notre pensée, mais également d'adopter certains modes, certaines catégories de raisonnement, ou du moins certains principes métaphysiques qui pour les hommes d'une époque passée étaient des bases de raisonnement et de recherche valables et sûres comme le sont pour nous les principes des mathématiques et les données de l'astronomie... Il faudrait admettre le principe de l'équivalence de la partie avec le tout, principe dont l'importance pour la pensée primitive a été établie par Lucien Lévy-Bruhl, et pour la pensée métaphysique par Hegel²⁰.

Ces principes méthodologiques permettent de découvrir une certaine unité entre les recherches menées par Koyré dans le domaine de l'histoire religieuse et celles qui portaient sur l'histoire des théories scientifiques. Dans une étude tardive sur Bonaventura Cavalieri on lit des observations qui équivalent exactement à celles qui sont implicites dans ses études sur Boehme et sur Paracelse:

Le problème du langage à adopter pour l'exposition des ouvrages du passé est extrêmement grave et ne comporte pas de solution parfaite. En effet, si nous conservons la langue (la terminologie) de l'auteur étudié, nous risquons de le rendre incompréhensible, et si nous lui substituons la nôtre, nous risquons de le trahir²¹.

La préoccupation scrupuleuse de ne pas moderniser, simplifier ou trahir l'expression originale de ces 'intuitions profondes' qu'il se proposait d'étudier tant chez les savants que chez les théologiens était certes le fruit de la conception phénoménologique au sein de laquelle il s'était formé: mais lors de son application aux formes alternatives de la vie religieuse il est probablement possible de reconnaître l'influence de la méthode dilthéenne des *Weltanschauungen*. À Dilthey Koyré a consacré un compte rendu très important. Indiquant dans son œuvre non seulement «une critique de la raison historique» selon la définition de son élève Groethuysen (grand ami de Koyré), mais «une analyse comprenant l'homme, sa nature et son esprit, tel qu'il se manifeste et se révèle dans l'histoire», il discernait dans la méthodologie et dans les analyses historiques de Dilthey un modèle, qui l'intéressa certainement à cause de la polémique antirationaliste et antipositiviste qu'il comportait.

Ce n'est qu'en analysant et en cherchant à comprendre au moyen d'une étude historique les manifestations objectivées et par cela même objectives de sa vie, faisant revivre en nous le sens des incarnations historiques, que nous pouvons – grâce à l'interprétation de ce sens – saisir certains aspects, certaines attitudes et certaines structures fondamentales de l'âme, retrouver, en parlant du réel, certaines de ses possibilités. Possibilités, attitudes et structures de l'âme plutôt que de l'esprit, parce que Dilthey, réagissant contre la spiritualisation excessive et unilatérale de l'homme de la part du rationalisme, voulait retrouver l'homme concret, son âme concrète, âme qui est tendance confuse, passion, élan dans la même mesure – et même davantage – qu'esprit. Il connaissait l'importance du vital, des sentiments obscurs; il savait qu'ils formaient le fond qui nourrissait les plus hautes productions de l'esprit; fond qui s'exprimait en eux, et grâce à eux, mais qui ne pouvait jamais se spiritualiser entièrement. C'est aussi pour cela que l'esprit ne pouvait pas le pénétrer entièrement, se saisir dans son propre fond²².

²⁰ KOYRÉ, *Paracelse*, «Revue d'histoire et philosophie religieuse», XXIII, 1933; maintenant dans *Mystiques...* cit., p. 46.

²¹ KOYRÉ, *B. Cavalieri et la géométrie des continus*, paru dans *L'éventail de l'histoire vivante. Mélanges L. Febvre*, Paris, A. Colin 1953, I, p. 330, n. 8; maintenant dans *EHPS*, p. 298, n. 2.

²² KOYRÉ, compte rendu de DILTHEY, *Gesammelte Schriften*, VIII: *Weltanschauungslehre*, «Revue philosophique», a. 57, t. CXIII, 1932, p. 489-490.

Bien que Koyré n'eût jamais déclaré une nette adhésion à la méthode de Dilthey, ni même l'intérêt qu'il avait explicitement exprimé pour Husserl, Lévy-Bruhl et Meyerson, ces considérations pourraient être vues comme la prémisse d'une méthode pour ses recherches sur les intuitions profondes, vitales, intraduisibles en termes rationnels, de Paracelse, de Weigel, de Boehme: à propos desquelles Koyré avait justement énoncé sa première définition de ces traditions et structures mentales transcendant l'individu auxquelles – en leur trouvant une formulation plus mûre et analytique – il accordera une place centrale dans ses recherches.

Si la construction d'un philosophe, en ce qu'elle constitue une expression de sa personnalité et de sa vision du monde, est toujours individuelle et irréductible dans la mesure même où elle exprime une personnalité concrète, il n'en est pas moins vrai que dans l'histoire de la pensée humaine existent des courants d'idées, de vastes fleuves spirituels, formés par des traditions qui s'enrichissent grâce aux apports successifs des individualités qui les composent et les expriment dans leurs constructions personnelles et qui, parfois, en changeant le cours²³.

Si l'on peut voir en Dilthey l'un des modèles pour ces études 'religieuses', en Meyerson on trouvera l'explication du passage bien défini, mais sans aucune rupture, à l'histoire de la science. Dans quelques déclarations importantes Koyré soulignera en 1951 le caractère unitaire de ses recherches: il considérait comme impossible de

séparer, en compartiments étanches, l'histoire de la pensée philosophique et celle de la pensée religieuse dans laquelle la première est toujours plongée, que ce soit pour s'en inspirer ou pour s'y opposer²⁴.

Comme l'observa l'une de ses collaboratrices, Suzanne Delorme, Koyré s'était convaincu toujours davantage qu'on ne pouvait pas séparer, à moins de le faire artificiellement, les domaines de recherche. L'esprit de l'homme est un tout, faire l'histoire d'une doctrine philosophique ou d'une théorie scientifique implique que l'on connaisse en même temps les idées religieuses, sociales, politiques au sein desquelles elle est née. Mais on devra observer comment cette conception du caractère unitaire de l'expérience humaine dans ses manifestations les plus diverses remonte de nouveau à Meyerson. Pour Koyré l'histoire des religions, l'histoire des sociétés et de la mentalité collective, l'histoire de la philosophie, l'histoire des sciences doivent être intimement liées²⁵.

²³ KOYRÉ, *La philosophie de Jacob Boehme* cit., p. 508.

²⁴ KOYRÉ, *Orientation et projets de recherches*, dans *EHPS*, p. I; cf. *ibid.*, p. 354-355, la communication connue pour les déclarations polémiques et pour l'énonciation de la méthode koyréenne, qu'il avait présentée en 1961 au colloque oxonien organisé par Crombie sur le thème *Scientific Change*: «C'est justement cette spécialisation à outrance et le séparatisme hostile des grandes disciplines historiques que M. Guerlac reproche aux 'histoires' – ou aux historiens – modernes, et tout particulièrement à l'histoire – et aux historiens – des sciences. Car ce sont elles – et eux – qui se sont, plus que d'autres, rendus coupables de deux défauts majeurs que je viens de mentionner, qui ont pratiqué un isolationnisme orgueilleux envers leurs voisins, qui ont adopté une attitude abstraite – M. Guerlac l'appelle idéaliste – en ne tenant pas compte des conditions réelles dans lesquelles est née, a vécu et s'est développée la science. En effet si depuis Montucla et Kestner, Delambre et Whewell, l'histoire des sciences a fait des progrès éclatants en renouvelant notre conception de la science antique, en nous révélant la science babylonienne et aujourd'hui la science médiévale et arabe; si avec Auguste Comte, elle a cherché – sans succès d'ailleurs – à s'intégrer dans l'histoire de la civilisation, et avec Duhem et Brunschvicg, à s'associer à l'histoire de la philosophie (discipline presque aussi 'abstraite' qu'elle-même), elle est tout de même, et ce malgré Tannery, demeurée une discipline à l'écart, sans liaison avec l'histoire générale ou sociale (même pas par le biais de l'histoire de la technique et de la technologie)».

²⁵ DELORME, *Hommage* cit., p. 133 et 143, qui est la première à utiliser tacitement l'*Orientation et projets de recherches* écrite par Koyré pour sa candidature au Collège, jamais publiée ni mentionnée avant Redondi par des directeurs de publication ou des héritiers.

Ce sont là les raisons de sa collaboration avec Lévy-Bruhl et Febvre²⁶, avec la revue de l'école de Francfort et le groupe des «Annales», mais elles nous fournissent également une réponse aux accusations d'«idéalisme» qui lui furent adressées par l'un des marxistes de Francfort.

Koyré insista sur la confusion que l'on faisait entre les termes «mentalité» et «structure mentale».

Rien n'est plus variable en réalité que les ensembles de 'vérités' admises et crues à différents moments dans différents milieux sociaux. *Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà*. Rien n'est plus variable que les attitudes mentales, individuelles ou sociales. Religieuse ou irreligieuse, 'défiante ou fidéiste', calculatrice ou déraisonnable, leur gamme est presque infinie. Existente aussi diverses structures mentales, ou mentalités individuelles, professionnelles, sociales au sens le plus large. Il est évident qu'un primitif qui croit à l'action magique des causes, un mystique qui 'voit' dans la nature un reflet de la gloire divine et un physicien qui recherche les lois mathématiques d'un mouvement ont des attitudes mentales et des mentalités très différentes. Mais à l'intérieur de leurs mentalités et de leurs croyances, ils pensent de la même manière. Les différences matérielles laissent subsister l'identité formelle de la pensée. Cela n'est pas – à ce qu'il nous semble – une affirmation a priori. Les analyses si profondes de Lévy-Bruhl d'une part, et celles de Meyerson de l'autre, ont bien démontré, d'après nous, cette identité formelle des catégories de la pensée²⁷.

Dans une telle conception de l'unité formelle de la pensée et de ses manifestations historiques les plus diverses se trouve la clé de la variété – déconcertante à première vue – des recherches tant de Meyerson que de Koyré²⁸. Chez tous deux, l'habitude de passer de la physique des quanta à celle des forces substantielles, de Hilbert à Antisthène, de Hegel aux primitifs australiens, loin d'être fortuite, correspond à un programme.

En effet, contre certaines théories épistémologiques tant anciennes que modernes, théories qui opposent l'une à l'autre la pensée scientifique et le sens commun, Émile Meyerson affirme résolument leur homogénéité. Entre la perception sensible et la théorie scientifique ou métaphysique, il n'y a pour lui ni saut ni rupture. Car la perception, loin de n'avoir aucune valeur vitale et de ne pouvoir se déployer qu'en fonction de l'action, est déjà pénétrée de raison. Ainsi le

²⁶ KOYRÉ, *Léonard de Vinci* (1953), dans *EHPS*, p. 91: «Le grand historien français L. Febvre, qui a tant fait pour le renouveau des études historiques en France, avait coutume d'insister sur la différence entre notre structure mentale – ou du moins nos habitudes mentales, habitudes des peuples qui lisent en *silence* et qui apprennent tout visuellement – et celle ou celles des gens du Moyen Âge, qui lisaient à *voix haute*, devaient *prononcer* et apprendre tout... par l'oreille. Ces gens-là, pour qui non seulement la foi – *fides* – mais aussi la connaissance – *scientia* – était *ex auditu*, ces gens-là ne croyaient pas qu'ils avaient à lire un livre afin de savoir de quoi il s'agissait, tant qu'il y avait quelqu'un pour le leur apprendre de vive voix». Les suggestions les plus caractéristiques de Febvre, longuement citées ici, susciterent des affinités et de l'intérêt, clairement exprimés dans l'essai *Du monde de l'«à-peu-près»* («Critique», IV/28, 1948, ensuite dans *EHPP*) dont Febvre lui-même donna le compte rendu dans les «Annales E.S.C.», V, 1950, p. 25-31, observant que l'auteur développait «davantage encore mes constatations dans le sens de l'idéalisme total» (p. 26). Koyré ne se trouva probablement pas d'accord avec ce jugement et avec le renvoi simpliste à «une science fondée sur l'observation et l'expérimentation» (p. 30-31).

²⁷ KOYRÉ, compte rendu de L. ROUGIER, *La Scholastique et le Thomisme*, «Revue philosophique», LI, 1926, p. 466, à confronter avec un texte de Meyerson qui lui était particulièrement cher: *Du cheminement de la pensée*, III, Paris, Alcan 1933, p. 733.

²⁸ Voir en effet dans *Orientation et projets* de 1951 (*EHPS*, p. 5) déjà cité le programme très vaste de son enseignement d'histoire de la science, dans lequel «l'histoire de la grande époque (XVIII^e siècle)» aurait dû éclairer les périodes plus récentes: «le système newtonien; la floraison et l'interprétation philosophique du newtonianisme (jusqu'à Kant et chez Kant); la synthèse de Maxwell et l'histoire de la théorie du champ [magnétique]; les origines et les fondements philosophiques du calcul des probabilités; la notion de l'infini et le problème des fondements des mathématiques; les racines philosophiques de la science moderne et les interprétations récentes de la connaissance scientifique (positivisme, néokantisme, formalisme, néoréalisme, platonisme)».

monde même du sens commun... n'est et ne peut être qu'une création de la raison à la recherche du savoir²⁹.

Koyré poursuivait:

La constitution de la 'chose', de l'objet réel, de l'objet spatial est déjà l'œuvre de la raison identificatrice, qui impose ainsi depuis le début le cadre du 'même' à la trame changeante et instable de l'"autre". Il faut d'ailleurs aller encore plus loin; il faut admettre que cette opération d'identification, l'animal l'accomplit selon un schéma absolument semblable à ce qui sert de canevas aux opérations de notre raison³⁰.

C'est là la présupposition qui justifie les 'sauts' que l'on trouve habituellement dans les argumentations philosophiques de Meyerson:

ce n'est qu'ainsi qu'on arrive à libérer la forme de la raison, à la séparer de son contenu. Et à voir qu'elle est toujours et partout la même. Or, pour cette étude – l'étude de l'entendement et non du réel – la pensée qui se trompe vaut autant que celle qui parvient à la vérité. Parce que, contrairement à ce que pensait Spinoza, la vérité n'est pas une qualité intrinsèque de la pensée, la vérité est un succès. La pensée est vraie lorsqu'elle se vérifie, lorsqu'elle atteint son but, lorsque le réel se prête à son opération: mais les théories 'fausses' sont aussi 'raisonnables' que les 'vraies'³¹.

Pour compléter le tableau on pourrait indiquer une dernière composante qui entra en jeu plus tard, sans que l'auteur la reconnaisse jamais, mais qui est toutefois importante. L'exil américain de Koyré coïncide avec la meilleure fortune de l'History of Ideas Club: actif depuis deux décennies, il avait acquis à ce moment précis une influence culturelle considérable dans tous les États-Unis, et avait fondé en 1939 une revue. Koyré leur avait consacré quelques comptes rendus déjà dans les années trente, et il collabora ensuite au «Journal of the History of Ideas», fit des conférences au Club et tint un cours complet comme hôte de leur Johns Hopkins University; d'ailleurs l'un de leurs membres, Cherniss, se trouvera parmi les professeurs qui le coopteront à Princeton: il entra donc en rapports personnels avec le groupe et en tira des avantages. La preuve nous en est fournie par la conception de son livre le plus célèbre et les textes qui y sont traités, *From the Closed World to the Infinite Universe*, qui rappelle explicitement la *Great Chain of Being* de Lovejoy. On ne peut dire cependant que Koyré ait trouvé là beaucoup plus qu'un exemple d'une exposition simple et peu académique. Quant à la problématique, c'était la sienne dès les années trente: il tenait même à montrer qu'elle était déjà présente dans les *Études galiléennes*³². Il dut sans aucun doute être intéressé par le programme méthodologique de l'his-

²⁹ KOYRÉ, *Les essais d'E. Meyerson*, «Journal de psychologie», XXXIX, 1946, p. 124-125.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² Cf. dans KOYRÉ, *From the Closed World to the Infinite Universe*, New York, the Johns Hopkins U.P. 1957; trad. française Paris, PUF 1961; trad. it. Milan, Feltrinelli 1970: la citation liminaire de Lovejoy et Randall à côté de ses propres *Études galiléennes*; cf. ARTHUR A. LOVEJOY, *The great Chain of Being*, Cambridge, Harvard University Press 1936; trad. it. Milan, Feltrinelli 1966, p. 105-151. On doit cependant noter que de la formulation et de la caractérisation de Lovejoy (cf. trad. it. cit., p. 114) Koyré omet les points 1 et 4, concernant la possibilité que les autres planètes et systèmes stellaires puissent être habités par des êtres possédant des caractéristiques semblables à celles des humains, y compris la rationalité. Cette problématique, qui se développe après la période des XVI^e et XVII^e siècles particulièrement chère à Koyré, a été examinée par M. Nicolson, qui étudia également l'histoire littéraire du passage du monde clos à l'univers infini dans *The Breaking of the Circle. Studies in the Effect of the «new science» upon the xviiith Century Poetry*, Evanston, Northwestern University Press 1950, que Koyré rappelle explicitement. Il collabora au «Journal of the History of Ideas», IV, 1943, p. 400-428, avec ses essais *Galileo and Plato* (consistant en un chapitre des *Études galiléennes*; maintenant dans EHPS, p. 147-175) et *Louis de Bonald*,

toire des idées, mais il ne semble pas qu'il en ait accepté les caractéristiques fondamentales. Sa culture et ses intérêts, fortement orientés vers la philosophie, la science et la religion, ne le portèrent jamais à explorer l'ensemble des documents artistiques, littéraires, d'actualité etc., qui donnent aux études de Lovejoy, de Gilbert Chinard, de George Boas, de Marjorie Nicolson leur saveur particulière. En second lieu, par comparaison avec Lovejoy, l'analyse conceptuelle de Koyré a bien tenté de suivre les conceptions du monde et les principes idéaux dans les diverses transformations et réactions qu'ils subissent dans différentes civilisations et contextes idéaux; il a parfois tenté aussi d'explorer un arc chronologique de vaste amplitude: c'est ce qu'il fait dans l'essai *Aristotélisme et platonisme dans la philosophie du Moyen Âge*³³, qui parmi tous ses ouvrages est celui qui est le plus lié à ces modèles américains. Au contraire, c'est précisément en spécifiant et en limitant (également au sens chronologique) des liens conceptuels moins abstraits et polyvalents, que la recherche logique et philosophique de Koyré a donné ses meilleurs résultats. Les idées, ou mieux les concepts qu'il analyse n'ont pas une extension égale à celle de la «grande chaîne de l'être» et des principes de plénitude, de gradualité et de continuité qui y sont rattachés: ils présentent par contre une compréhension plus grande, c'est-à-dire qu'ils sont plus concrets, plus liés aux problèmes spécifiques d'une époque et aussi d'une société, ils ont enfin un rapport plus étroit avec la théodicée de William King et de Leibniz ou avec les doctrines évolutionnistes du XVIII^e siècle (pour tirer quelques exemples du livre célèbre de Lovejoy) – plutôt qu'avec la cosmologie de la Renaissance. On peut tranquillement affirmer que Koyré et Lovejoy se distinguent par deux manières significativement différentes de mener leurs recherches, sans que le premier doive, plus que l'autre, encourir l'accusation d'idéalisme³⁴.

ibid, VII, 1946, p. 56-74; maintenant dans EHPP, p. 117 et suiv.

³³ Publié dans «Les Gants du Ciel», vol. VI, Ottawa 1944; maintenant dans EHPS, p. 13-35.

³⁴ Certaines des pages qui précèdent, mais pas toutes, proviennent de mon introduction à Koyré, *Dal mondo del pressapoco all'universo della precisione*, traduit par moi et encore disponible en e-book chez Einaudi. Suivant le même critère (abrégé, mais dans quelques cas ajouter des données et des documents ou actualiser) j'ai utilisé certaines de mes autres contributions sur Koyré: je conseille donc au lecteur qui serait intéressé par des faits ou des problèmes particuliers d'y remonter pour la documentation. En voici la liste: *Segreti di Gioventù. Koyré da SR a S.R.: da Mikhailovskij a Rakovskij?*, «Giornale critico della filosofia italiana», LXXXVI, 2007, p. 109-151 (cf. *infra*, Partie I); *Hermétisme, mystique, empirisme*, «History and Technology», 1987/4 (= Actes du colloque A. Koyré), p. 465-483 (cf. II.6); *Alexandre Koyré e Lucien Lévy-Bruhl, Dalle rappresentazioni collettive ai paradigmi del pensiero scientifico*, «Intersezioni», XII/2, 1993, p. 395-409 (réimprimé sous le titre: *Fenomenologia, sociologia e storia delle idee* dans *Alexandre Koyré. L'avventura intellettuale*, ed. C. Vinti, Naples, ESI 1995, p. 39-64, traduit *Alexandre Koyré and Lucien Lévy-Bruhl, "Science in Context"*, 8/3, 1995, p. 531-555); *Koyré, Hannah Arendt et Jaspers*, «Nouvelles de la République des Lettres», 1997, p. 131-156 (cf. III.5); *Filosofia e politica nell'esilio: Alexandre Koyré, Jacques Maritain e l'École Libre a New York (1941-1945)*, «Giornale critico della filosofia italiana» LXXVI, 1998, p. 73-112 (cf. III.3); *Alexandre Koyré: da Descartes a Galileo*, «Galilaeana», III, 2006, p. 20-32 (cf. II.7); *Alexandre Koyré on Existentialism (with the edition of "Trends of French Philosophical Thought"*, 1946), «The Journal of the History of Ideas», 59, 1998, p. 521-540 (cf. III.6); *Introduction à J.-F. Stouffel, Bibliographie d'A. Koyré*, Florence, Olschki (Museo Storia della Scienza), 2000, p. VII-XX; *Refugee Philosophers. "An émigré's career": Koyré at the New School for Social Research*, dans *The "Unacceptables"*, ed. par G. Gemelli, Louvain-la-Neuve, P. Lang 2000, p. 141-173 (cf. III.3-4); *Alexandre Koyré et la fondation du centre pour l'histoire des sciences*, «Bulletin du Centre Koyré» (on line), 2010 (cf. III.7); *Note su A Koyré: I-II*, «Giornale critico della filosofia italiana», 2017 et 2019.

PREMIÈRE PARTIE

SECRETS DE JEUNESSE
DE MIKHAÏLOVSKI À RAKOVSKY?

CHAPITRE I

ALEXANDRE KOYRÉ SR (SOCIALISTE-RÉVOLUTIONNAIRE)

I.1.1 UN JUIF ERRANT?

Alexandre Koyré a certainement beaucoup voyagé et beaucoup erré: né d'une riche famille juive (de commerçants qui résidaient entre Odessa et Rostov-sur-le-Don, entre la Mer Noire et la Mer d'Azov), déjà ses études de lycée lui font quitter Rostov (toute proche de sa ville natale de Taganrog) pour la lointaine Tbilissi; ses études universitaires, après un faux départ à Odessa, le mènent à Göttingen et ensuite à Paris, par où probablement il était passé au cours de sa première étape hors de Russie parce qu'il pouvait y compter sur ses cousins Lebedensky; l'un d'eux deviendra le fondateur de la chirurgie maxillo-faciale. Quand il était étudiant il visite d'autres villes (Strasbourg, Berlin, peut-être aussi Munich). Comme professeur il séjourna ensuite à Paris, à Montpellier, au Caire, à New York et après la fin de la deuxième guerre mondiale devint l'un des premiers *jet-professors*¹, tout en conservant comme bases Princeton et Paris, où il mourut en 1964. Mais pour n'être qu'un modeste enseignant et au vu des usages de l'époque, il voyageait beaucoup également entre les deux guerres: conduit d'Odessa en 1919 à travers la Mer Noire jusqu'à Istanbul (où il resta six mois en prison avec une condamnation à mort pendant sur sa tête, mais put apprécier la beauté de la ville), il passa par l'Italie (tout au moins à Milan) en route pour Paris et l'Allemagne², visita quelques villes allemandes et italiennes, Prague et à plusieurs reprises Londres, tout cela depuis Paris où il s'était pour ainsi dire établi. Il y résida de 1920 à 1939: une première demande de naturalisation de sa part, condition nécessaire pour obtenir un poste fixe comme professeur³, avait été repoussée en 1921⁴, bien qu'il représentât un cas privilégié étant donné qu'il pouvait se vanter de s'être

¹ V. *infra*, III.7.

² Moscou, GIJS (Centre russe de conservation et d'étude de documents d'histoire moderne), 2270. Consultable aujourd'hui à Vincennes, A. M. (Archives militaires): S.H.D. (Service historique de la Défense), AG (Archives de la Guerre), 7 N2 3008 (jadis: série Renseignements, dossier 26079), fol. 42. D'autres documents cités per la suite ne sont pas disponibles aujourd'hui parce que non encore réinventoriés.

³ Au cours de la séance du 5 février 1922 la Cinquième Section charge Koyré «pendant le second semestre de l'année scolaire 1921-1922 d'un cours temporaire sur le *Mysticisme spéculatif en Allemagne: Boehme et Baader*» et lui accorde une «indemnité de 2000 fr.». Y est jointe une lettre de Maurice Vernes (l'extrait de la séance est écrit aussi de la même main) du 6 février 1922, pour lui communiquer cette décision. Il dit ici: «Nous insistons seulement pour que vous concentriez votre travail sut Boehme lui-même sans vous attarder aux antécédents».

⁴ Au long de cette procédure Koyré avait été fortement appuyé par les professeurs de l'École des Hautes Études, qui n'étaient pas tous ses coreligionnaires et qu'il remercie dans une préface. Il y a une lettre de Vernes (du 16 janvier 1922) en faveur de sa naturalisation («demande déposée fin novembre 1921»): «M. Koyré a combattu pour la France et en France sous les drapeaux russes». Les rapports de ce professeur avec le nouvel enseignant

présenté comme volontaire dans l'armée française en 1914⁵; une deuxième demande ne fut acceptée qu'en 1925. C'est à Montpellier qu'il obtint sa première chaire; dès qu'il revint, au bout d'un an, à Paris comme directeur d'études à la cinquième section des Hautes Études, il se rendit plusieurs fois au Caire comme *visiting professor*. Il s'y trouvait au cours de l'été 1940, à la veille de «l'étrange défaite» de la France, mais il était revenu: il avait cherché à s'engager et peut-être avait-il l'intention de passer en Angleterre et d'entrer dans la Résistance. Mais avec l'invasion allemande sa situation était devenue intenable car il était juif et en outre un antinazi notoire, mais, comme on le verra, également pour d'autres motifs. Réfugié anonymement à Clermont-Ferrand auprès d'un professeur qui avait été évacué avec toute l'Université de Strasbourg, Jean Hering, son condisciple à Göttingen et qui resta toujours pour lui un grand ami, Koyré avait entamé la procédure de la Rockefeller Foundation en vue de se réfugier et d'enseigner aux U.S.A. Mais étant donné la lenteur de la procédure d'invitation à New York auprès de la New School for Social Research, il s'était aussitôt embarqué vers la Syrie, colonie française (de là il fit savoir à Hering qu'il était bien arrivé), et pour des raisons de sécurité était bientôt passé en Égypte, protectorat britannique, parce qu'il y possédait des amis et des appuis. Ayant repris l'enseignement et s'étant attardé en Égypte plus longuement que prévu, il avait été relancé par les *Officers* de la Rockefeller et était arrivé aux États-Unis via Bombay-San Francisco⁶: en septembre 1941 il avait pris son service à la New School, où il devint le fondateur et l'organisateur de l'École Libre des Hautes Études à New York, qui avait pour but évident la propagande gaulliste: il y tint des cours en français (et aussi en anglais). Il voulut cependant se rendre de là à Londres pendant un mois et demi à l'automne 1942, le moment le plus dur de la guerre.

Mais au cas où nous voudrions voir Koyré comme un Juif errant, suivant la figure légendaire de cet homme si doué, presque invincible sur le plan intellectuel et pratique, mais tourmenté par un destin qui l'obligeait à se réincarner continuellement, il nous faudrait penser que l'une de ses incarnations précédentes a été Descartes. Je le dis non seulement parce qu'il a écrit des pages mémorables sur la conception cartésienne de l'inertie, sur Descartes et Galilée,

devaient être étroits si Mme Vernes fréquentait les cours de Koyré comme «élève titulaire» de 1923-24 jusqu'en 1926-27. Eugène de Faye, un autre professeur de la Cinquième Section, envoya une autre lettre directement au ministre le 27 juillet 1922. Le 28 juillet 1925 un avis favorable fut donné par le préfet de police (après consultation avec le Ministère de l'Intérieur en date du 24 mai), après que «l'attitude observée par l'intéressé aux points de vue politique, national et social a éveillé l'attention de mon Administration...». De fait, Koyré avait été autorisé à résider en France en 1920 «sous réserve d'une surveillance discrète de mes services». «En effet, le postulant a été suspecté de s'être mêlé, plus ou moins directement, aux organisations bolchevistes, pendant son séjour en Russie, mais depuis son retour en France, il n'a pas fait l'objet de renseignements défavorables et ne s'est affilié à aucun groupement communiste: d'ailleurs il paraît affecter la plus grande réserve au point de vue politique». Malgré les «bons renseignements» et le fait que le préfet était favorable, le Ministère de la Justice (19 octobre 1922) n'avait alors accepté que son «admission à domicile avec remise totale»: «On lui reproche d'avoir été mêlé aux organisations bolchevistes en Russie, mais il prétend au contraire avoir été obligé de quitter son pays d'origine à la suite d'une condamnation à mort».

⁵ Étant donné que Koyré demande sa naturalisation sur la base de la loi du 5 août 1914, dans le fascicule cité à la note 4 on trouve – rédigée le 26 août 1922 – l'histoire militaire de Koyré: «engagé volontaire pour la durée de la guerre le 21 août 1914, de Paris, Surintendance C, affecté à la Légion Étrangère, 11^e régiment Étranger, dépôt de Blois, [...] engagement annulé en vertu de la décision ministérielle n. 12006 2, du 4 juin 1915. Parti le 27 juillet 1915 (Brest). Rayé des contrôles le 29 juillet 1915. Passé dans l'armée russe. [Campagnes] contre l'Allemagne du 21 août 1914 au 28 juillet 1915». D'après les souvenirs familiaux il était cuisinier dans la Légion Étrangère.

⁶ Un itinéraire détaillé est rapporté par un témoin fiable, Suzanne Delorme, une amie de famille, dans son *Homage à A. Koyré* cit., p.136: «Mais que de péripéties pour aller, en 1941, du Caire à New York, en passant par Bombay, Singapour, Manile, Guam, Wake, Honolulu, San Francisco et Chicago, empruntant les moyens les plus divers, de l'avion et de l'hydravion au caboteur et au paquebot».

sur Descartes et Newton, mais parce qu'à la personnalité et la biographie de Koyré s'adapte le célèbre mot cartésien «Larvatus prodeo»: après avoir appris la condamnation de Galilée, René Descartes avait adopté cette maxime et de fait il n'avait jamais mis au clair pourquoi il avait quitté Paris pour la Hollande et pourquoi son *Traité du monde* ne faisait pas l'objet d'une publication. Koyré lui aussi se présentait en public et aux lecteurs sous le masque d'une très grande discrétion, essayant de contrôler ses émotions et ne les laissant deviner qu'à quelques amis très proches (Jakobson, Lévi-Strauss, Kojève): même devant eux cela n'arrivait à Koyré qu'à l'occasion de rares explosions de colère, dues le plus souvent à des discussions politiques que les autres évitaient d'entamer devant lui.

Pour cette raison, à la dernière génération qui l'a connu pendant la guerre froide, ou du moins à certains, Koyré a laissé de lui-même l'image d'un anticommuniste féroce et intolérant.

Nous verrons qu'il n'en est rien: si la base de son caractère était sûrement faite de courage, de résolution et dans quelques cas de violence, la prudence, apprise nécessairement pendant son noviciat de terroriste, alors qu'il s'était compromis avec les SR (socialistes-révolutionnaires)⁷, avait fait de lui un organisateur silencieux, bien que parfois maladroit, qui nourrissait tout au plus des idées grosso modo trotskistes.

On ne soupçonnait pas jusqu'à présent que l'expérience intellectuelle et politique d'Alexandre Koyré ait comporté au début des épisodes que lui-même, les membres de sa famille et quelques-uns de ses collègues ont voulu garder secrets. Ce n'est pas un cas unique. On ne connaît pas les premières expériences de beaucoup de grands intellectuels parce que leurs affirmations autobiographiques ne sont ni complètes ni sincères: il y a quelques années le cas de Günther Grass a été éclatant, faisant penser que l'enrôlement chez les SS du futur écrivain antinazi a été un secret partagé par sa famille et par certains représentants de l'establishment littéraire.

En ce qui concerne Koyré le premier épisode est relativement innocent, d'un type courant dans sa génération, grandie au cours des dernières années de l'empire tsariste: Koyré a pris part dans ses jeunes années à une conjuration des SR (socialistes-révolutionnaires) qui diffusaient et auraient voulu imprimer des opuscules clandestins tandis qu'ils préparaient un attentat à la vie du gouverneur. Ce n'était pas un cas exceptionnel: pensons à l'attentat qu'avait réalisé en 1906 Maria Alexandrovna Spiridonova, alors qu'elle avait vingt ans: «le très jeune âge pouvait même représenter une qualité précieuse à une époque comme celle-là [1905-1906], au cours de laquelle on sentit soudain l'énorme nécessité de talents naturels, et peu importe s'ils n'avaient aucune instruction formelle pourvu qu'ils fussent dotés de capacités organisatrices, intellectuelles, oratoires ou même littéraires».⁸

⁷ Cf. J.S. RESHETAR, *The Ukrainian Revolution 1917-1920. A Study in Nationalism*, Princeton, U.P. 1952; O.H. RADKEY, *The Agrarian Foes of Bolchevism*, New York, Columbia U.P. 1958; Id., *The Sickle under the Hammer*, New York-Londres, Columbia U.P. 1963; V. ZILLI, *La rivoluzione russa del 1905. La formazione dei partiti politici (1881-1904)*, Naples, Istituto italiano per gli studi storici 1963; S. GALAY, *The Liberation Movement in Russia 1900-1905*, Cambridge, Cambridge U.P. 1973, p. 255; H. ROGGER, *La Russia prerivoluzionaria*, Bologne, il Mulino 1983, p. 246-259; L. HÄFNER, *Die Partei der Linken Sozial-Revolutionäre in der Russischen Revolution von 1917-1918*, Cologne-Weimar-Vienne, Böhlau 1994; A. GEIFMAN, *Thou Shalt Kill. Revolutionary Terrorism in Russia 1894-1917*, Princeton, U.P. 1993; H. ABRAMSON, *A Prayer for the Government. Ukrainians and Jews in Revolutionary Times, 1917-1920*, Cambridge, Ma., Harvard U.P. 1999; TAMARA KONDRATIEVA, *Bolcheviks et Jacobins*, Paris, Payot 1989.

⁸ Cf. J. FRANKEL, *Gli ebrei russi tra socialismo e nazionalismo*, Turin, Einaudi 1990, p. 217: Frankel rappelle à la p. 205 qu'au cours de ces années «l'unité organisatrice de base restait le cercle révolutionnaire, le *pokruzhozok*»; il écrit aussi qu'il y avait eu «une nette escalade de violence» dans les pogroms entre 1903 et 1906, et que celui d'Odessa du 18 octobre 1905 «fit 800 victimes» (p. 269).

I.1.2. UN CURRICULUM VITAE

Alexandre Koyré est né le 29 août 1892 à Taganrog, qui était dans l'empire russe le chef-lieu de la région de la Mer d'Azov⁹. Chaque fois qu'il dut déclarer son lieu de naissance cela fut pour lui comme s'il devait évoquer ses premiers exploits en Russie, qu'il voulait au contraire garder rigoureusement secrets.

Il existe le brouillon d'un curriculum vitae, préparé pour demander en 1921 sa naturalisation en France. Ce brouillon a été sauvé dans les Archives Koyré uniquement parce que le verso de la feuille a été utilisé pour d'autres notes: il traduit par deux fois la gêne de Koyré et son désir de ne pas révéler sa propre histoire, c'est-à-dire son appartenance aux groupes terroristes SR, et les péripéties de son activité de militant politique en terre russe et ukrainienne.

Koyré interrompt en effet le curriculum où il avait écrit: «Immatriculé en 1908 à l'Université d'Odessa; l'année suivante...». Après avoir effacé cette ligne il reprend: «Je fis mes études secondaires aux lycées de Rostoff et de Tiflis». S'il était passé d'un lycée à un autre, cela n'est pas parce qu'il été recalé... «Je fus reçu bachelier en 1908... Immatriculé à l'Université d'Odessa». Il aurait dû dire ici pourquoi il n'avait pas fréquenté l'université d'Odessa, mais il préférerait ne pas l'expliquer. Il se remet donc à rédiger le document depuis le début (mais il se bloquera de nouveau à cause d'un autre mauvais souvenir):

Je suis né le 23 août 1892 à Taganrog en Russie. J'ai fait mes études secondaires aux lycées de Rostov et de Tiflis. J'ai été reçu bachelier en 1908. De 1908 à 1914 j'ai été étudiant aux universités d'Odessa, de Göttingen et de Paris¹⁰.

⁹ Sa mère Caterina Levine (Lowhard) s'y était rendue pour accoucher, assistée à la maison par sa sœur. Taganrog était un centre industriel et portuaire de moyenne grandeur, à 70 km de Rostov-sur-le-Don, où la famille Koyré a résidé, partageant probablement son temps avec Odessa, ville où la mère était née. À propos des années pendant lesquelles la famille Koyré y résidait, P. HERLIHY, *Odessa: a History 1794-1916*, Cambridge, Ma., Harvard U.P. 1986, souligne à la p. 253 qu'Odessa (passée des Ottomans aux Russes seulement à la fin du XVIII^e siècle) était un lieu privilégié, qui voyait «la participation des Juifs dans l'administration municipale et leur contribution à la vie mondaine et culturelle de la ville». D'après un journaliste américain qui visita Odessa au cours de la première décennie du XX^e siècle «all the wealthy classes are Jews». Les Juifs étaient plus de 200.000 («the fastest growing major group in the city») et contrôlaient – comme partout – les banques, les manufactures, les moulins, l'import-export, le commerce de gros et de détail, les entreprises commerciales, tandis que leurs enfants montraient le même sérieux et le même zèle dans leurs études universitaires (p. 257-258). D'autres groupes présents en grand nombre à Odessa étaient grecs et italiens: dans les «villes cosmopolites d'Odessa et de Rostov» on parlait anglais, français et allemand (p. 262). On sait que les Juifs étaient mal vus par les Russes: en octobre 1905 il y eut un grand pogrom, après lequel environ 50.000 Juifs quittèrent Odessa. Cf. *Rapport confidentiel adressé à l'ICA en novembre 1907 par M. Vinaver, ancien membre de la première et deuxième Douma pour Odessa*, conservé à Paris, Archives de l'Alliance Israélite Universelle, Russie I C I (3), carton 469, qui rend compte des pogroms et du «régime de la terreur noire» qui y avaient été perpétrés en 1905-1907 par la «Ligue du peuple russe» et par les «Cent noirs», mais également du «mouvement anarchiste qui a pris depuis quelques années à Odessa un développement formidable». «L'université devint tout spécialement le point de mire des exploits de la Ligue. À plusieurs reprises elle subit un siège en règle, tandis que les étudiants, revenant des cours du soir, furent souvent l'objet d'agressions», au point que l'un d'eux mourut. C'est à Odessa que naquit en 1880 l'un des leaders du mouvement sioniste, Jabotinsky, qui travailla au début comme correspondant de journaux d'Odessa (v. Y. BENAR, *Zeev V. Jabotinsky*, Tel Aviv 1977, p. 3-6). Cf. R. WEINBERG, *The Revolution of 1905 in Odessa. Blood in the Steps*, Bloomington-Indianapolis, Indiana U.P. 1993; S.J. ZIPPERSTEIN, *Odessa. A Cultural History 1794-1881*, Stanford, U.P. 1985.

¹⁰ «Je suis né le 23 Août 1892 à Taganrog, en Russie. Je fis mes études secondaires aux lycées de Rostoff et de Tiflis. Je fus reçu bachelier en 1908. Entre 1908 et 1914 je fus élève des Université d'Odessa, de Göttingen et de Paris». Cette esquisse de curriculum vitae est conservée à Paris, aux Archives Koyré. Il s'agit des seuls documents consultables par le public des spécialistes, donnés par sa veuve à l'École des Hautes Études, où ils sont conservés et maintenant inventoriés on-line au Centre Koyré. Cette esquisse de c. v. correspond aux premières lignes de la demande de naturalisation cit. *supra*, présentée en vain à Paris le 21 novembre 1921.

Ici le curriculum s'arrête de nouveau. Cette fois il s'agit d'un échec dans ses études: Koyré préfère ne pas préciser qu'il avait dû changer d'université et de discipline parce que sa thèse de doctorat n'avait pas été acceptée par Husserl¹¹. Mais parmi les données qu'il avait laissé échapper se trouve également celle qui concerne ses études de lycée, conclues à Tbilisi, qui aurait pu attirer l'attention et même exiger une explication embarrassante. En effet l'explication résidait dans le bannissement d'Alexandre du district qui était le siège de son premier gymnase-lycée.

Au cours du premier épisode (automne 1907), des ouvriers et des membres de l'intelligentsia, parmi lesquels certains très jeunes, avaient été surpris à organiser une typographie clandestine pour le Comité SR de la zone Azov-Don, fondé en 1905¹² dans le contexte de la défaite subie par les Japonais et de la révolution qui s'en était suivie et qui avait été particulièrement sanglante à Odessa. Ce noyau clandestin était accusé d'avoir constitué «un comité et des cercles», ainsi que d'avoir organisé l'impression et la distribution illégale d'informations. Les policiers ne savent rien de concret à propos de leur contenu idéologique, vu que la section qui s'y réfère sur les formulaires destinés aux interrogatoires est laissée en blanc.

La première série des exploits de Koyré s'était déroulée entre Rostov-sur-le-Don et Taganrog, deux villes voisines. Son père habitait la première et y avait la base de ses affaires¹³; dans l'autre, où Alexandre pouvait loger chez une tante, il aurait dû comparaitre en 1908 devant le tribunal spécial.

Son père Vladimir était «le directeur de l'une des plus grosses entreprises d'importation en Russie» admise dans la première corporation¹⁴, il était «marchand de Saint-Petersbourg» et actionnaire des nouvelles installations pétrolières de Bakou¹⁵; il avait pour associé Naum G. Reybermann, époux de sa sœur Maria; le fils aîné Michel collaborera avec son père et lui succédera très jeune à la tête de l'entreprise.

En 1900 Alexandre avait eu un frère cadet, Georges, et en 1908 également une petite sœur, Julia (Juliette): mais comme il l'écrira le 4 avril 1958 à une grande amie, Hannah Arendt, il était particulièrement affectionné à Michel, «son frère aîné (le seul)»¹⁶, né quatre ans avant lui. En 1909, c'est-à-dire à la mort de leur père Vladimir, celui-ci avait assumé, à vingt ans,

¹¹ Le brouillon des curriculum continue: «J'avais commencé par l'étude des mathématiques, mais la philosophie m'attirant de plus en plus je finis par ne faire plus que de la philosophie. Ma thèse de doctorat de l'Université de Göttingen (1911) portait sur les paradoxes de la logique». Pour ses études à Göttingen et le refus de sa thèse de la part de Husserl, je renvoie *infra*, II.1.

¹² Je n'ai pas pu consulter à Amsterdam, à l'IISG (International Institute Social History), les documents marqués 468 (auparavant 623) contenant les minutes de la conférence qui fonda en août 1906 le comité SR dans l'Oblast d'Azov et Don. Y sont conservés, pour l'année 1907, des documents des comités de Rostov (cf. n. 471) et de Taganrog (cf. n. 472) et des congrès qui ont eu lieu en octobre 1906 et en avril 1907.

¹³ Son père, un Juif sous protection italienne, né à Mytilène en 1865, s'étant établi encore jeune en Russie, se faisait appeler Vladimir, ou bien Wolf ou Vulf; de là vient le fait que dans les documents le patronyme d'Alexandre varie de Vladimirovich à Vol'fov.

¹⁴ Cf. le document cité *infra*, note 20. La première corporation conférait aux commerçants des droits spéciaux (qu'ils partageaient avec d'autres Juifs 'utiles'), comme celui de se déplacer librement hors de leur zone de résidence. Cf. H. ROGGER, *La Russia prerivoluzionaria* cit., p. 326.

¹⁵ KOYRÉ, *De la mystique à la science. Cours, conférences et documents 1922-1962*, sous la direction de P. Redondi, Paris, éd. École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1986, p. 5; pour la bio-bibliographie résumée ici je renvoie à ce volume – cité par la suite comme REDONDI – dont une réédition «revue et augmentée» a paru en 2016, trop tard pour pouvoir l'utiliser ici.

¹⁶ Voir une allusion émue à la mort de Michel dans la lettre de 1958 que j'ai publiée dans *Koyré, Hannah Arendt et Jaspers* cit., p. 152. Michel Koyré (1888-1958) brillant homme d'affaires ayant succédé à son père, connut le succès tant en Russie qu'en France, où il fonda une fabrique (ALKA) pour produire des bouchons métalliques.

le rôle de chef de famille, dirigeant à côté de leur associé Reybermann, futur beau-père des deux frères, leurs entreprises commerciales qui se déployaient au-delà des confins de l'empire des tzars. Les affaires continuèrent après l'effondrement de l'empire: en 1922 Michel devint le directeur de la Banque Franco-Slave de Marseille; en 1925, travaillant à la Compagnie des Charbons de l'Indochine, il se trouvait à Haiphong avec sa famille et fréquentait amicalement l'un des premiers bolcheviques importants, Lev Mikhaïlovic Karakhan¹⁷.

Pendant la seconde guerre mondiale Alexandre, exilé aux États-Unis, tentera d'y faire venir Michel, mais ne se préoccupera ni de son autre frère Georges, ni de sa sœur Juliette. Il ne pouvait plus rien faire pour sa mère, car elle était morte tragiquement durant la marche pour évacuer Paris pendant l'été 1940¹⁸. Mais pour le seul Michel il fera à George Sarton la demande d'un affidavit, ce qui lui coûtera beaucoup étant donné la distance entre sa méthode et celle de cet érudit. Il jugeait en effet que Michel était en danger dans la France occupée par les Allemands. Alexandre lui-même s'était senti «en grand danger», comme l'avaient reconnu et confirmé Alvin Johnson et certains *referees* interpellés sur son cas: c'était un danger spécial, plus grand que celui qui menaçait d'autres Juifs et professeurs antifascistes¹⁹.

L'ombre de Michel Koyré, qui pendant la guerre de 1914-18 était officier dans la Marine russe (blanche) et pour ce faire avait dû se convertir à la religion orthodoxe (à laquelle il restera fidèle comme en témoigne sa pierre tombale au Père-Lachaise), rejaillit fortement sur Alexandre. Dans les documents de police qui le concernent, lui et ses activités d'informateur à la fin de la première guerre mondiale, il est souvent confondu avec son frère aîné ou du moins ils sont soupçonnés l'un comme l'autre. Cela est difficile à vérifier, mais le doute est permis quant au fait que dans les coulisses Michel en 1917-1920 ait tiré quelques ficelles de l'action et qu'en 1919 Alexandre, attaché de presse des bolcheviques, ait pu collaborer en envoyant à Michel des informations concernant les denrées demandées ou présentes, et qu'il ait tout au moins facilité, grâce à de gros pots-de-vin et des frais légaux, la libération de son frère incarcéré pour la troisième fois à Istanbul.

De leur père nous connaissons non seulement les succès commerciaux, mais également les idées: «Vladimir Marcovitch Koyré avait beaucoup œuvré pour les organisations charitables juives et au cours de ses dernières années entendait se consacrer entièrement aux activités sociales et charitables. Il avait déclaré qu'il travaillait pour la société juive palestinienne»²⁰.

Nous connaissons également l'une de ses dernières initiatives, lorsque, se flattant du titre de Président du Conseil de la Société du commerce colonial, il avait dû adresser le 7 mars 1908 au Ministre de l'Intérieur de l'Empire russe²¹ une supplique – rédigée par un célèbre avocat de

¹⁷ Karakhan avait été l'un des envoyés à Brest-Litovsk, ensuite vice-commissaire du peuple aux Affaires Étrangères à partir de mars 1918, envoyé à Varsovie en 1921, chargé des Affaires Orientales à partir de la fin août 1923: il avait été envoyé comme successeur de Ioffe pour diriger l'ambassade en Chine.

¹⁸ Sa mère Catherine survivra longtemps à son père et entretiendra la famille et ses possessions jusqu'à l'été 1940, lorsqu'au cours de sa fuite de Paris conquis par les Allemands elle se perdit tragiquement dans la campagne et fut trouvée morte par sa fille Juliette.

¹⁹ Cambridge, Ma., Widener Library: G. Sarton Correspondence, Ms. Am. 1803, en date du 3.11.1942.

²⁰ Comme il est écrit dans la nécrologie publiée dans le quotidien «Odesskie novosti» (Nouvelles d'Odessa) n. 7823, 26 mai/8 juin 1909 (j'en ai obtenu une photocopie en provenance de Moscou, Archives KGB, 10/A-713 et je remercie N.P. Mikhejkin pour sa recherche).

²¹ Kiev, Archives centrales d'État de l'Ukraine, 83 3897; le document est conservé également à Moscou, GARF, Ph. 102 (département de Police) d.7 (tenue des registres de l'an 1907) No. 3223 / 8362, 11.12.1907; Moscou, GARF, archives 10, Section spéciale (20.12.19079 No. 30202, Compte rendu (service), 3.11.1907; ivi, 102 DB 05 19089, f. 83r-85r.

'époque, Grusenberg – ²² pour obtenir qu'Alexandre, arrêté à l'automne précédent à Rostov, où il fréquentait sa septième année de lycée, et accusé en novembre 1907 «conformément au paragraphe 1 de l'Art. 126 du Code Pénal» (il le sera à nouveau un peu plus tard, en avril 1908), soit autorisé à s'expatrier pour continuer ses études.

J'ai environ 50 ans et toute mon activité en tant que commerçant et directeur de l'une des plus grosses entreprises d'importation en Russie s'est déroulée sous le regard des autorités locales: je n'ai jamais été noté comme quelqu'un qui aurait exercé des activités antigouvernementales, je n'ai jamais appartenu à aucun parti politique et je n'en fais pas non plus partie aujourd'hui, étant un sujet profondément loyal envers le souverain.

I.1.3 LA PREMIÈRE ARRESTATION

Alexandre avait été arrêté une première fois le 23 novembre 1907: cela s'était produit au cours d'une opération de police provoquée par l'arrivée dans la région, à la fin d'octobre 1907, de Lev, «un hors-la-loi connu dans le milieu révolutionnaire». Cette opération, qui visait à liquider le comité SR local, s'était déroulée entre Rostov et Taganrog (c'est le tribunal de cette ville qui devait prononcer la sentence).

A été signalée l'arrivée à Rostov-sur-le-Don d'un hors-la-loi connu dans le milieu révolutionnaire sous le pseudonyme de «Lev», et d'un certain Vassili Ivanovic Varukha, provenant de la ville d'Ejsk, lesquels, devenus chefs de l'organisation du parti SR de Rostov, ont organisé un comité dont font aussi partie, outre Varukha et Lev, certains «Robert», Nikolaj, Jovik: ils ont aussitôt commencé à organiser des cercles, à distribuer de la littérature illégale, et ont également acquis le nécessaire pour une typographie située dans l'appartement de Varukha et Lev, rue Première Uspenskaia n.8. Le 13 novembre, pris en filature, Lev est parti de Rostov [...] pour Saint-Pétersbourg dans le but de présenter un rapport au comité central²³.

Les policiers avaient suivi «Lev» jusqu'à un village, un petit hameau de Piatizbiansk, et là avaient perquisitionné l'appartement d'un cosaque du Don, Nazar Mikhailovic Korobkov, en particulier les deux pièces louées à «ce bourgeois de la ville de Ejsk, Vassili Ivanovich Varukha»²⁴.

²² Moscou, GIJS cit. (qui devrait correspondre à Vincennes, AM, Carton 1089, Dossier 7-2-2270), v. spécialement f. 93: Lieutenant de Vaisseau Rollin, chef du Service Renseignement Marine [S.R. Marine Russie Sud, rapport n. 67] écrit de Constantinople le 9.11.1919 pour en référer sur l'arrestation d'A. K. le 1^{er} septembre 1919 à Odessa: C'est tout d'abord un Juif, au collège il fut poursuivi comme appartenant au parti social-démocrate, son avocat fut Grusenberg».

²³ Moscou, GARF, section spéciale, n. 3130 du 30.11.1907 (entrée 626, 17.12.1907) f. 24, qui renvoie à son rapport du 30 novembre, n. 3099. V. également Moscou, GARF, 102 D-/, 1907, N. 8263, f. 15-16 (142804, tenue registres n. 7, 4.12.1907, 32260) qui rapporte la «liquidation» du comité SR faite les 21-22 novembre dans l'appartement du cosaque Nazar Mikhailovic Korobkov. Cf. M. HILDEMEIER, *Die Sozialrevolutionäre Partei Russland. Agrarsozialismus und Modernisierung im Zarenreich (1900-1914)*, Cologne-Vienne, Böhlau 1978, p. 196 et suiv.: en se basant sur des documents de V.M. Cernov, leader SR, il analyse le rôle des «cercles» (*uezdnye gruppy*) et la diffusion de publications clandestines concernant l'organisation «conspiratrice et démocratique, fédérale et centrale» au cours de la période révolutionnaire 1905-1907. Vu la situation révolutionnaire de l'empire, en février 1907 l'autocratie tsariste avait dû autoriser le parti SR, qui était membre de l'Internationale Socialiste, à tenir publiquement son deuxième congrès (le seul non clandestin). *Ibid.* p. 240-241, sur l'organisation de la région Don-Azov, et p. 208 et n., où est cité le rapport de O. S. Minor (ami de famille des Koyré) sur le renouvellement des comités en 1908, dans le but également d'«organiser des typographies».

²⁴ Moscou, GARF, Archives 83, feuillet 24 et suiv., entrée 626 du 17.12.1907 (timbre: section spéciale, N. 29260, 12.12.1907; timbre: tenue des registres, 4.01.1908. N. 311, le chef de section du service de garde Donskoi, 30.11.1907, N. 3130, Ville de Rostov-sur-le-Don écrit au Directeur du Département de Police, section spéciale:

Ils y avaient trouvé: un élève de la septième classe du gymnase de garçons de Rostov, Alexandr Vladimirovitch Koyré, et le bourgeois de la ville de Vetluga, Alexandr Nikolaïevic Smirnov, qui probablement venait à peine d'arriver à Rostov étant donné qu'il n'avait pas encore d'appartement. Grâce à la perquisition de la chambre de Vassilli Varukha ils avaient découvert une typographie secrète du Parti Socialiste Révolutionnaire: caractères typographiques, composition de l'appel, équipement, correspondance et une grande quantité de littérature illégale des éditions du parti SR²⁵.

La police n'avait pas voulu surseoir.

Pour ne pas rendre vain [ce qui a été découvert] par l'agence «Secrète» au sujet de Leonid, j'ai décidé de profiter du moment où Varukha, le lycéen Koyré et Leonid se trouvaient dans l'appartement, où était installée la typographie des socialistes-révolutionnaires, leur littérature et d'autres documents du parti, entrant dans l'appartement susdit pour les fouiller et les arrêter²⁶.

Dans ce cas, de même qu'ensuite en 1908, Koyré se trouvait parmi les premiers conspirateurs découverts par la police secrète: il n'y a pas de raison de douter de sa bonne foi, mais peut-être ne peut-on pas être aussi certains de sa discrétion et de son habileté à se garder de la police secrète. Celle-ci le désignait en effet par un surnom très significatif, «gromkij», c'est-à-dire bruyant. D'autres perquisitions avaient été faites chez Koyré et chez Timofej Ivanovic Dobarinov, un élève de l'Institut Technique Ferroviaire de Rostov, chez qui on séquestra une correspondance compromettante avec Alexandr Mikhaïlovic Manaseevic, un bourgeois de Rostov («liste de souscriptions, chèques bancaires») et des notes écrites au crayon: «le nombre de chômeurs augmente continuellement, nous SR comme défenseurs de cette classe n'ayant pas de biens matériels pour soutenir ces pauvres...»²⁷.

«Au cours des derniers jours du mois d'octobre de l'année courante [1907], l'agence [de la police] Secrète interne au département dont je suis responsable, a noté l'arrivée de ce subversif»; selon les agents Lev avait «l'intention de revenir au bout de 10 jours environ et de commencer à travailler à la typographie». Le chef de service écrit, «j'avais l'intention d'effectuer la liquidation du groupe nouvellement organisé aussitôt après l'arrivée de Lev de Saint-Petersbourg. En son absence j'ai reçu des informations sur l'arrivée à Rostov, depuis la région du Bassin du Donetsk, de deux personnes connues pour leur activité révolutionnaire criminelle; l'un d'eux est connu sous le surnom de «Leonid» et l'autre sous celui de «Nikolai». Le premier, c'est-à-dire Leonid, est l'un des dirigeants des socialistes-révolutionnaires du district de Bakhmut, et l'autre, Nikolai, qui fait partie de la même organisation, a commis une série d'expropriations et d'homicides: entre autres, à la gare Mandrykino il a pris part au vol de la somme de 1600 roubles. Les deux nouveaux arrivés se sont mis en contact avec une organisation locale des socialistes-révolutionnaires et leur ont exprimé leur insatisfaction à cause de leur inertie, résultant de l'absence d'attentats terroristes, et ont annoncé que dans l'intérêt du travail du parti il était nécessaire d'organiser des actes terroristes contre certains officiers publics et surtout contre le chef de département de la section des gardes, visant à intimider les autorités. La même nuit il a été signalé que l'un des nouveaux arrivés a passé la nuit au numéro 25 de la rue Deuxième Uspenskaïa chez Dmitrij Fomin. J'ai donné des dispositions afin qu'une perquisition soit effectuée dans cet appartement, après laquelle est survenue l'arrestation. Nikolai, qui au moment de l'arrestation s'est défini comme Ivan Petrov Scvtsov, bourgeois de Saratov, et s'est révélé par la suite être Ivan Nikiforov Povetkin, paysan du district d'Orelo, commune de Livensk, hameau de Polusckino, avait sur lui un revolver «Brauning» et la somme de 313 roubles (une partie du vol à la gare Mandrykino). Le jour suivant la surveillance extérieure a noté un autre nouvel arrivant, «Leonid» ainsi que quelques autres personnes dans la maison de la rue Première Uspenskaïa, n. 8, dans l'appartement de Varukha, où se trouvait la typographie». Dans le procès-verbal des 27-30 novembre 1908, n. 18, p. 58 aux points 35-36, sont séquestrés le «règlement du cercle de l'Union des travailleurs du comité du parti SR de Rostov-sur-le-Don» ainsi qu'un appel: «*La parole du prolétariat. Camarades!...*» (tous deux imprimés sur l'hectographe).

²⁵ Moscou, GARF, Archives 83, f. 24 et suiv. Entrée 626 du 17.12.1907, timbre: section Spéciale, No. 29260, 12(?) .12.1907 timbre: tenue des registres, 4.01.1908, No. 311, cit.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *V. supra*, n. 22.

Le document de police poursuivait enfin:

J'ai effectué ensuite la liquidation de toute l'organisation des socialistes-révolutionnaires, sur la base des informations de l'agence «Secrète», effectuant également une perquisition au siège des transports «Nadezhda», où – d'après les informations de l'agence «Secrète» et les documents découverts dans l'appartement de Varukha- se trouve la littérature à transporter²⁸.

Les publications étaient assez nombreuses pour qu'on doive les faire expédier par une entreprise de transports, mais on ignore si elles avaient été imprimées dans cette nouvelle typographie clandestine. Imprimer, alphabétiser, diffuser de la littérature de propagande, créer des bibliothèques de prêt avec des matériaux également clandestins: c'étaient là les programmes caractéristiques des populistes dès leurs débuts dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

I.1.4 ATTENTAT AU GOUVERNEUR

Mais les activités des SR ne s'achevaient pas là. Alexandre Koyré sera de nouveau arrêté quelques mois plus tard et accusé de préparer une action terroriste. Les documents ne nous disent pas quel était l'attentat en préparation. Toutefois il existe une tradition orale, remontant à Roman Jakobson qui l'a rapportée à certains de ses élèves. Koyré l'avait rencontré en 1928 à Prague. Comme le rappelle la dédicace d'un de ses extraits²⁹ Koyré avait été induit par l'autre, qui en avait l'habitude, à passer ensemble une nuit de beuveries. Dans ce contexte peu sobre, ou peut-être aux États-Unis où Jakobson l'hébergeait, Koyré avait révélé au grand linguiste ses aventures politiques et militaires, celles de 1907-1908 et peut-être même également celles de 1915-1919: Jakobson synthétisait les premières en parlant d'un attentat au gouverneur. Claude Lévi-Strauss aussi en avait entendu parler par Roman Jakobson, mais n'en avait jamais perçu aucune allusion de la part de Koyré.

La passion politique de ce dernier avait pu enfin sortir de l'ombre pendant la seconde guerre mondiale: mais on a vu qu'elle était déjà vive, même si elle manquait encore de maturité, au lendemain de la guerre russo-japonaise et de la révolution de 1905, et nous verrons qu'elle le sera au cours de la Grande Guerre.

²⁸ *Ibid.*: «Par la présente je dresse la liste des preuves matérielles trouvées au cours de cette liquidation. Leonid, une fois arrêté, s'est qualifié comme Alexandr Nikolaev Smirnov bourgeois du district de Kostroma; sous le nom de Leonid il est déjà mentionné dans mon rapport du 25 novembre, numéro 2988. Quant à Scevtsov, c'est-à-dire Ivan Povetkin, comme il est résulté par la suite, il est recherché par l'enquêteur légal de la commune de Bakhmut: il est poursuivi pour avoir effectué de nombreux vols et homicides et entre autres pour le fait d'avoir lancé une bombe contre le gendarme de la gare Avdeevka. D'après la requête du juge, Povetkin doit être amené enchaîné à la ville de Bakhmut. Le 24 novembre à la gare de Rostov a été arrêté Lev, arrivé clandestinement de Saint-Petersbourg. Il a déclaré qu'il était Vasilij Varukha. À son arrivée en prison, après avoir appris que le véritable Varukha avait été arrêté lui aussi (il se servait de son passeport et l'exhibait comme document d'identité), Lev s'est identifié comme Pavel Lapenko. Les témoignages et les résultats des enquêtes ont établi avec certitude qu'il appartient à la communauté criminelle, par conséquent lui-même, Varukha, Leonid e Koyré seront jugés selon le § 1 de l'article 126 du Code Pénal». Ailleurs est dressée la liste des paquets de publications politiques illégales trouvés lors d'une perquisition à l'entreprise de transports «Nadezhda». Cf. Moscou, GARF, N. 21520 / table 3 (MDV – Ministère de l'Intérieur, District et Ville de Kerson) 71047; sous le N. 12333 (tenue des registres du bureau «Secret», f. 110, se trouve un intéressant document rétrospectif du 27.06.1913, d'où il résulte que Koyré avait été identifié au début comme appartenant à «l'organisation des étudiants du parti SR» sous le nom de Kvitko qui lui servait de couverture.

²⁹ Cf. la dédicace autographe à Jakobson d'un extrait de Koyré, *La jeunesse d'Ivan Kireevskij*, «Monde slave», n.s., 1/2, février 1928, p. 97-108 (exemplaire conservé au MIT, Cambridge / Ma., fonds Jakobson): «À M. R. Jakobson, en souvenir d'une soirée qui se prolongea jusqu'au matin».

La formulation de l'accusation du 27 juillet 1908 confirme qu'il pouvait s'agir d'un attentat au gouverneur³⁰. Alexandre Koyré se présente aux deux premiers interrogatoires, mais au cours du mois d'août on constate son absence d'Odessa et son départ vers le Nord-Est, précisément pour Nijni-Novgorod où l'entreprise de son père possédait un siège, ... pour se diriger en réalité à l'Ouest, en Italie, à Paris et ensuite en Allemagne.

Le 7 mars 1908 (à la veille de sa deuxième arrestation, peut-être savait-on qu'Alexandre et ses amis³¹ étaient mis à nouveau «en observation» très sévère par des policiers «secrets» et étaient sur le point d'être arrêtés)³² son père Vladimir avait demandé dans la supplique citée que son fils soit autorisé à aller étudier à l'étranger.

Ne causez pas la ruine de mon garçon! Nous vous prions de nous accorder la possibilité de le sauver. [...] Dans de très nombreux cas Votre Excellence a donné la permission d'expatrier. [...] Ne serait-il pas possible à Votre Excellence de nous permettre de l'emmener, sans le soumettre au tribunal, pour continuer son instruction à l'étranger?

Vladimir entendait défendre son fils Alexandre, qui avait été incriminé non pas pour une action effectivement réalisée, mais seulement parce qu'il «se trouvait par hasard en compagnie de personnes malintentionnées au moment de leur arrestation»³³. Son père disait qu'il avait

³⁰ Kiev, Archives centrales de l'État de l'Ukraine, doc. cit., f. 15: l'Auxiliaire du responsable de la gendarmerie régionale du Don écrit de Rostov-sur-le-Don, le 27.07.1908, à la Gendarmerie d'Odessa pour communiquer à l'accusé que «l'enquête dans le cadre de laquelle il est poursuivi en justice s'est conclue et sera transmise au Procureur du Tribunal cantonal de Taganrog». D'après l'art. 1035 du Code pénal un interrogatoire est demandé, pour savoir «si le susdit Koyré s'estime coupable d'avoir participé à l'association criminelle Comité du Parti SR de Rostov-sur-le-Don, qui avait en vue un attentat violent destiné à changer le régime de Gouvernement établi par la loi en Russie (c'est-à-dire s'il se reconnaît comme coupable selon l'art. 102 du Code pénal)». *Ibid.* (n. 10113), feuillets 16-18, le 21 juillet le Politzmeister d'Odessa est invité à accompagner A. Koyré à l'interrogatoire, qui a lieu en effet le 24.07.1908: au f. 20, procès-verbal de l'interrogatoire dans lequel il se déclare non coupable. Dans le feuillet suivant, le n. 21, le 21.08.1908 l'officier de l'état civil des résidents à Odessa constate son absence. Au feuillet n. 23, le 26 juillet, le commissaire de police Boulevarnyj d'Odessa «informe que d'après la confirmation de son passage, A. Koyré est parti pour la ville de Nijni- Novgorod». Le vice-directeur Ivasenko des Archives de l'État de Rostov m'a courtoisement communiqué une lettre du chef de la gendarmerie datée du 11-08-1908, mais enregistrée en date du 30-11.1907: «Alexandre Vladimirov Koyré d'Odessa s'est dirigé vers la ville de Nijni- Novgorod et réside chez son père [...] Société russe du commerce colonial (Makarievskaja)». Cf. Kiev, Archives centrales de l'État de l'Ukraine, doc. No. 265 (27.07.1913): en décembre 1908 le dossier concernant Koyré avait «été envoyé sous le numéro 116 au Tribunal militaire cantonal d'Odessa», ce qui laisse penser qu'à cette date la famille résidait à Odessa, même si à la fin de 1908 l'accusé devait déjà se trouver en exil. V. également Moscou, GARF, 102 D.6.1913., 15r17. F.113: le 31.7.1913 encore, on télégraphiait de Novocerkask pour demander «comment s'est terminée» l'affaire 5, N. 116 (16.12.1908) envoyée par le Procureur de Taganrog au tribunal militaire d'Odessa.

³¹ Un document (Moscou, GARF Section Spéciale Compte-rendu de service du 3.11.1907; parvenu le 20.12.1907) parle de 2 ouvriers et 7 intellectuels. «Alexander Vladimirovitch Koyré lycéen et fils de marchand, 15 ans, caution de 3000 roubles: se trouve dans la ville d'Odessa»; il avait été le premier, le 25 octobre, à être suspecté et surveillé par la police, qui dans le bulletin d'octobre l'appelle Alexander Wulfov Kvitko: cela peut dépendre d'une verbalisation erronée, mais il semble plus probable qu'il s'agisse d'une tentative d'Alexandre de ne pas dire son nom de famille exact. Nous connaissons les noms de ceux qui étaient accusés avec lui. Est cité: «Lapenko Pavel Ivanovic, bourgeois de Stavropolie, de 26 ou 30 ans, emprisonné à Rostov». Il s'agit de l'un des conspirateurs les plus importants, qui maintenait les contacts avec la capitale: cf. Moscou, GARF, 626 sect., spéciale n. 29260, reçu le 17.12.1907, Chef de section au Directeur du Département de police (sect. spéciale) de Rostov, 30 novembre 1907, cit.: «Le 24 novembre a été arrêté à la gare de Rostov Lev, arrivé clandestinement de Saint-Pétersbourg. Il a déclaré être Vasilij Varukha». D'après le procès-verbal 102 D-7 v 1907, 8263, f. 14v des journaux illégaux «Trud» (Travail: c'est le journal des ouvriers), «Za narod» (Pour le peuple), «Znamia Truda» (L'étendard du travail).

³² Ce document est conservé en plusieurs exemplaires cit. *supra*, n. 20.

³³ Moscou, GARF, section spéciale, n. 30202, cit., indique ensuite: 2. Dobarinov Timofej, paysan, 19 ans, caution 100 roubles, à Rostov-sur-le Don; 3. Varukha Vassili Ivanovic, bourgeois, 28 ans, emprisonné à Rostov (cf.

tenté tout d'abord de «protéger de toutes ses forces sa maison contre toute influence extérieure»; «mais à son grand regret, à ce qu'il paraît, l'école et les camarades plus âgés avaient rendu vains ses efforts: le malheur était arrivé tout à fait à l'improviste». Vladimir était par conséquent atterré à cause de

ce qu'il devait craindre pour le destin d'un pauvre garçon de quinze ans, mis dans les conditions d'un criminel poursuivi en justice. [...Vladimir] n'avait pas la force de supporter cette douleur, étant persuadé que ces convictions infantiles et instables, convictions inspirées par l'esprit du temps et qu'Alexandre avait déjà abandonnées, pouvaient apposer une marque d'infamie sur toute la vie de l'enfant et sur ce qui reste de la vie de ses malheureux parents³⁴.

Vladimir s'excusait de ne pas avoir pu présenter personnellement la supplique en invoquant le prétexte d'une maladie de sa femme; mais ce fut lui au contraire qui ne supporta pas les tracasseries provoqués par Alexandre, car à la fin du mois de mai 1909 on l'enterra avec de grandes funérailles³⁵.

On ignore si Alexandre put prendre part à la sépulture de son père, qui fut transféré de Rostov à Odessa, accompagné par de nombreux Juifs, car Vladimir avait été en effet un bienfaiteur pour la communauté juive et peut-être pour les premiers groupes sionistes nés à Odessa³⁶. Mais c'est un fait qu'il avait réussi à obtenir des autorités un traitement très favorable pour son second fils, qui ne fut pas obligé de comparaître en justice et grâce à une caution fort coûteuse – peut-être accompagnée de pots-de-vin tout aussi importants – put aller commodément étudier en exil.

I.1.5 PRIS EN FILATURE À L'ÉTRANGER

Cette mesure devait comporter des conditions assez peu contraignantes étant donné qu'Alexandre pourra revenir et faire d'assez longs séjours à Odessa en 1911 et 1913³⁷ (sans

supra, n. 22 et 25); 4. Mikhail Iulievic Ivanovic, bourgeois, 28 ans, emprisonné à Rostov. Étaient au contraire en liberté: 5. Petr Nikolaev Kursonov, élève de l'institut technique, 19 ans, surnommé «Frant»; 6. Iosif-David Berkov Kozlovsky, lycéen de 20 ans, surnommé «Merzlyj»; 7. Ghersc Zalmanov Kaplin, bourgeois de Poltava de 25 ans, surnommé «Donets». Ils avaient été repérés par divers policiers entre le 21 octobre et le 19 novembre. Seuls Lapenko, Dobarinov, Koyré, Varukha, Manasevic sont convoqués et accusés dans le formulaire Moscou, GARF, 102.D/1907. 8263, f. 10 (Archives 3, f. 2).

³⁴ *Ibid.*: dans son mémorial Vladimir rappelle que l'enquête se trouve encore à la gendarmerie et que son fils est en liberté sous caution.

³⁵ D'après Moscou, Archives KGB, 10/A-713 (je remercie N.P. Mikhejkin pour la recherche), il résulte que la mort était survenue le 20 mai à Rostov et que la dépouille mortelle avait été portée en chemin de fer à Odessa pour être enterrée «dans le cimetière juif»; le 26 mai (8 juin) 1909 le quotidien «Odesskie Novosti» (Nouvelles d'Odessa), n. 7823, décrit les funérailles auxquelles ont participé «des représentants des entreprises commerciales, des banques, des œuvres de charité juives» (Vladimir était membre des conseils de la «Société de secours mutuel des agents commerciaux juifs d'Odessa» et de la «Caisse d'épargne et de crédit pour les commerçants et les artisans» locale.

³⁶ Odessa était la ville où Jabotinsky était né et avait fait ses premières armes comme journaliste; la population juive était nombreuse et pas toujours aisée.

³⁷ C'est ce qui résulte de sa correspondance avec deux condisciples de Göttingen, Hedwig Martius et son mari Theodor Conrad, Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Archiv der Phänomenologen, Conrad-Martusiana C,II: dans une lettre à Hedwig non datée mais précédant octobre 1911: «war ich eine Zeit lang gar nicht hier [Odessa], sondern in der Krim, wo ich mich der Phänomenologie der Faulheit widmete»; à la même, d'Odessa le 3 décembre 1913, il annonce une visite aux deux Conrad, au cours d'un voyage «von Berlin nach Paris über Strassburg», s'il arrive à partir à temps pour les vacances de Noël, après avoir passé plus de deux mois à Odessa dans l'attente de son visa (ses voyages n'étaient donc pas clandestins): «Russland ist das schönste Land der Welt, [...] aber es ist oft

parler de 1918)³⁸, et même dans le premier cas il pourra passer ses vacances d'été avec sa famille en Crimée.

Au cours de ses études à l'étranger (particulièrement en France), Alexandre Koyré continuera à être surveillé par la police du Tsar. À Rostov-sur-le-Don les gardes recevaient des rapports de leurs informateurs, qui uniquement sur la base d'une photo fort peu ressemblante proposeront de l'identifier comme un autre SR, qui avait été expulsé de l'Université en 1900 (lorsqu'Alexandre Koyré avait huit ans)³⁹; le 21 mai 1914 ils signaleront comme son homonyme un conspirateur à Rostov⁴⁰.

Rétrospectivement en 1913 la police ressortait les informations concernant le «fils du marchand Alexandr Volfov Koyré»: il avait été arrêté le 23 avril 1908 à Rostov-sur-le-Don à cause de son appartenance à une organisation locale de socialistes-révolutionnaires. Le 22 novembre 1907 Koyré lui-même avait été arrêté lors de la réunion qui avait lieu à l'endroit où se trouvait la typographie, étant donné qu'il était en rapports avec les membres du syndicat «Union Panrusse des soldats et des marins». Il avait été accusé et jugé sur la base du paragraphe 1 de l'art. 126 du Code Pénal et remis en liberté sous caution. Malgré cet incident coûteux, Koyré n'avait pas renoncé à son «activité criminelle» et avait continué à être membre du parti des socialistes-révolutionnaires, participant toujours aux actions de cette organisation⁴¹.

Si en 1913 la police tsariste surveillait Koyré en France, elle n'avait pas complètement tort: certains des jeunes conspirateurs de Rostov des années 1907-1908 sont toujours en contact avec lui. Le cas le plus intéressant est celui de Michel Leschinsky, né à Rostov un an avant Alexandre, et arrêté en 1908 en même temps que lui et que deux de ses parents, Zakhar et Marc Leschinsky, en raison de l'attentat préparé contre le gouverneur de Rostov.

recht unangenehm ein Russe zu sein und in diesem schönem Land zu wohnen».

³⁸ *Ibid.*, après un long intervalle une autre lettre est envoyée de Kiev le 4.04.1918 donnant comme adresse à Odessa «Pirogowiskaja 5» (qui n'est pas celle de la maison de sa mère). Dans cette lettre il se demande si la guerre (définie «Flut von Hass, Dummheit und Heuchelei»), dans laquelle il s'était retrouvé contre les Allemands, pouvait avoir gâché ses relations personnelles avec Hedwig et les autres amis de Göttingen.

³⁹ Rostov-sur-le-Don, Sect. Secrète, Chef de la sect. Donskoj des Gardes, n. 3618 (24.09.1909), n. 25859 (29.09.1909); y est jointe une photographie identifiée à tort par les gardes comme étant celle d'Alexandr Vulfov Koyré.

⁴⁰ Moscou, GARF, 102.00, section Spéciale. 1910. 139m1, f. 53: Bureau du Registre n. 9, 25.06.1914, N° 40462; de Rostov-sur-le-Don le 21.05.1914 le chef de la police d'investigation rapporte, à propos du groupe révolutionnaire «Croix rouge», les renseignements transmis au fonctionnaire Pozhoga de la police secrète le 19.05.1914: «Le Juif Koyré résidant dans la maison de Zaslavskij au coin de la rue Pushkinskaia et de l'impasse Nikol'skij. Employé dans un bureau, il se trouve en rapports avec Jakovlev ou Kozlov, employés de la maison d'édition «Le matin du Sud». Ils récoltent tous de l'argent en faveur des personnes arrêtées pour motifs politiques et très probablement sont membres de la «Croix rouge». Qu'A. Koyré se trouvât à Rostov en mai 1914, à la veille du début de la guerre (circonstance qui serait très importante si elle pouvait être confirmée), ne résulte d'aucun autre document, mais ne peut être exclu.

⁴¹ Moscou, GARF, No. 21520 (ville de Kherson), 71047 registres de bureau (secret), f. 110, 3. Ce document rétrospectif du M.V.D. (Ministère de l'Intérieur) Gouverneur de Kherson (chancellerie), du 27.06.1913, confirmerait deux arrestations distinctes: l'allusion à l'Union «panrusse» et l'accusation de récidive («remis en liberté sous caution») semblent particulièrement importantes. Sous la surveillance d'Aldabaev depuis le 25.10.1907, A. Koyré avait été «perquisitionné et arrêté» le 21 novembre, comme «membre de l'organisation des étudiants du parti socialiste-révolutionnaire», où il était connu sous différents noms de bataille: dans l'organisation on l'appelait «Blondin» (blond), mais il était également connu sous le pseudonyme «Gromkij» (bruyant) ou simplement par le diminutif de son nom («Sciura» ou bien «Sciur»), Alexandr Vulfov Koyré, fils de marchand de Saint-Petersbourg, arrêté le 23 avril a.c. au cours de la liquidation générale du parti SR «est déporté aux confins du district» (cf. Moscou GARF Section spéciale secrète, Rostov-sur-le-Don), 17.09.1908, qui renvoie aux rapports du 30 novembre 1907, n. 3130 et du 21 mai a.c., n. 1720). La police lui attribuait 18 ans d'âge, alors qu'en réalité en novembre 1907 il en avait à peine 15.

En plus des Leschinsky il y avait en 1908 d'autres personnes destinées à rencontrer Koyré pendant sa période bolchevique, Dimitrij Fomin et Moïse Maizelis (alias Roussine)⁴².

Michel Leschinsky était probablement un parent ou un ami de la famille, et restera en contact également avec Michel et Frédérique Koyré jusqu'au milieu des années vingt⁴³; en 1925 il était encore surveillé par la police militaire française, qui le cherchait en Angleterre en se référant à un «rapport de la Préfecture de Police, en date du 7 avril 1916»⁴⁴. Et c'est justement en 1925 que Michel Leschinsky sera arrêté et condamné à quelques mois de prison, ayant été surpris à vendre des armements dans un bistrot parisien (il remettait à un complice des plans d'avions militaires); pendant la seconde guerre mondiale il deviendra un agent de la Gestapo dans la France occupée⁴⁵. On ignore si en 1908 Michel Leschinsky était déjà un agent double de la police secrète tsariste, et en tant que tel avait pu dénoncer ses camarades, parmi lesquels étaient compris les autres Leschinsky; il est d'ailleurs notoire que de nombreux révolutionnaires arrêtés étaient circonvenus et plagiés par la police secrète pour les contraindre à épier et ensuite à dénoncer leurs camarades⁴⁶.

I.1.6 LA DEUXIÈME ARRESTATION

À l'automne 1907 avait été séquestrée une lettre échangée entre deux SR: il en résulte que le groupe s'était dispersé et éloigné de Rostov-sur-le-Don, non sans avoir tenté de «recueillir des fonds»⁴⁷ et de mettre en sûreté «la bibliothèque»⁴⁸. Il s'agit d'une carte-lettre dont le contenu est le suivant:

⁴² Cf. *infra*, p. 41 et suiv.

⁴³ Moscou, GIJS, 26079 (2270. 1.42/1.660; 122) où on trouve des «renseignements du 19 juin 1925» sur Michel Koyré «en relations épistolaires avec Leschinsky»; Michel «jouerait un rôle de propagande à Haiphong. Il serait très lié avec Kharakan ambassadeur de l'URSS à Pékin». V. également Moscou, GIJS 27787 (= f. 7, op. 2, d. 2741), f. 45 (N. D M/2148): «renseignements concernant les nommés Oranowsky Anna, Ossipoff Anna, Di Vietto Mario, Koyré Alexandre, Michel et Georges [...] Les renseignements concernant les voyages de Leschinsky Michel au Camp de Cazeaux ont fait l'objet de la note N. D.O./2052, du 26 Août 1925 relative à l'ingénieur Pantoflicek [...] Paris, le 21 Septembre 1925». La famille Leschinsky (le nom est parfois écrit Les'ciuvky), qui comprenait deux frères (cit. *infra*, n. 50), et également un Marco Leschinsky, lui aussi fiché par la police tsariste en 1907, devait être liée aux Koyré et à leurs cousins Reybermann; en effet, en 1925 encore, durant un séjour à Haiphong, Frédérique Reybermann Koyré correspondait avec la femme de Michel Leschinsky, qui vivait en France.

⁴⁴ Moscou, GIJS, p. 7, on 2, g. 2741 / 27787/ N Dm / 1899: Michel Leschinsky était à l'évidence maintenant encore très surveillé si l'Angleterre également demandait de ses nouvelles le 2 et le 28 juillet 1925: 7-1-650 (2) n.113 // p. 7 an. 1, g. 650, n. 113/CX 12650. 585. De Londres le 28 juillet 1925 on envoie à «Lainey, with reference to your letter CX 2925, dated 2.7.1925», une réponse à la demande («Secret») «regarding a certain Michel Leschinsky, I rather think that you have been misinformed as to this man's conviction in this country, and his subsequent expulsion in 1921, as no information is obtainable from police records in support of this».

⁴⁵ P. MIANNAY, *Dictionnaire des agents doubles*, Paris, éditions du Cherche Midi 2005.

⁴⁶ F.S. ZUCKERMAN, *The Tsarist Secret Police in Russian Society 1880-1917*, Londres, McMillan 1996, spécialement p. 39-56 (4. *Secretnye Sotrudniki: The Lives of Russian Undercover Agents*); Id., *The Tsarist Secret Police Abroad*, Houndsmill-New York, Palgrava 2003, p. 166 et suiv.

⁴⁷ Moscou, GIJS 102 d-7 19078263, f. 26r-v. Si Alexandre devait être considéré comme l'expéditeur de la «lettre écrite à l'encre», et non pas le destinataire ou le lecteur, ces mots pourraient indiquer son expulsion de Rostov et son séjour forcé au lycée de Tbilisi ou à la maison maternelle d'Odessa; il reste à identifier les noms cités dans le document (par Sciura, diminutif d'Alexandre, qui par ailleurs est un nom plutôt courant, c'est Koyré qui aurait pu être indiqué).

⁴⁸ Rostov-sur-le-Don, Archives de l'État (26.11.1907), p. 492: de la perquisition effectuée dans les appartements des membres du comité du parti SR à Rostov il résulte qu'on a séquestré à Koyré un carnet où il est noté entre

Cher Sania, je viens de recevoir ta lettre. Tu me demandes de te communiquer ce qui se passe à Rostov. Voilà [...]. En ce moment, comme presque toujours, il n'y a pratiquement personne à Rostov; Vasia est au Caucase, le diable sait où il se trouve. Volod'ka (Grigor) n'est pas là, mais même s'il y était, il ne serait pas du tout utile. Moi, au contraire, je pars le 17, semble-t-il pour tout l'hiver. Avant mon départ j'ai essayé de transporter la bibliothèque en lieu sûr. J'ai aussi essayé d'obtenir de l'argent, mais mes tentatives se sont soldées par un fiasco complet à cause de l'indifférence des autres. Leur formalisme m'indigne. [...] Quant aux revues que tu demandes – «Nature et hommes», etc. – je regrette mais ne peux pas te les procurer maintenant étant donné qu'elles n'existent plus, après l'arrestation du comité. Mais j'essaierai quand même. On ne perd rien à essayer. Je tenterai aussi de te procurer la lettre de recommandation et j'y réussirai peut-être. Tout l'argent que tu arrives à récolter transfère-le ici, avant l'arrivée de Sciura, au nom de Petia. En ce qui me concerne, j'ai élaboré ici un projet de réforme du règlement: il faut mettre au travail non pas chaque membre individuellement (tsentroviki-centralisti), mais toute l'organisation. Jusqu'ici le projet a été approuvé⁴⁹.

Tout le cercle avait donc été arrêté ou tout au moins dispersé.

En conclusion de ce premier cas, sur la base d'une très lourde caution⁵⁰ de 3000 roubles, qui dans un certain sens avait créé pour Alexandre une grosse dette matérielle et morale envers sa famille, il avait été simplement expulsé du district de Rostov, et avait pu compléter ses études de lycée et obtenir son baccalauréat en se déplaçant à Tbilisi; à Odessa il s'était inscrit à l'université (ce qui était un privilège dans le système du *numerus clausus*), mais très vite il avait dû revenir illégalement à Rostov⁵¹.

autres: «À la p. 3: bibliothèque 2.80, donation 8, travail 2.30, travail 50,13, roubles 60 1.30 par p.i. 1.90 pour la fourniture du travail».

⁴⁹ *Ibid*, f. 26: la missive se conclut: «Malheureusement je pars tôt et par conséquent je ne pourrai pas participer aux friandises et me défendre personnellement des attaques. Alors, Sania, adieu. Je te salue» et est signée par «Pietro S», qui insiste pour que soient récoltés et envoyés des fonds à son adresse «Sofijskaia». «Essaie de récolter le plus d'argent possible et envoie-le ici, nous en avons vraiment besoin. Je compte sur ton talent d'expert-comptable». Je ne peux identifier ni Petia c'est-à-dire Piotr S., ni Volod'ka (Grigor).

⁵⁰ Au cours du même procès concernant un paysan encore mineur, Dobarinov, est demandée une caution de 100 roubles; dans un autre cas de 1907, a Makhno (sur lequel cf. A. SKIRDA, *Nestor Makhno*, Paris, Ed. de Paris 1999, p. 35) on en avait demandé 2000, et il était à prévoir que la famille, sans ressources, n'aurait pas pu les payer.

⁵¹ Pour la deuxième arrestation de SR actifs à Rostov et dans sa banlieue à Naciskhevan sur le Don où avait été réorganisée rue Première Uspenskaia n. 78, une typographie, v. Moscou, GIJS, Archives 62, section spéciale, No. 14364, du 15 mai 1908, compte rendu pour le mois d'avril 1908: «La Commission d'Organisation à Rostov-sur-le-Don avait planifié de publier la feuille 'Camarades ouvriers' avec l'appel à fêter le 1^{er} mai»: ils l'avaient imprimé, mais n'avaient pas eu le temps de le distribuer car ils furent surpris et arrêtés le 24 avril. Cf. document 1828, du 10 mai 1908. En ce qui concerne cette deuxième arrestation, on trouve là aussi parmi les premiers «Alexander Vol'fov Koyré, fils d'un marchand de Saint-Pétersbourg, lycéen, 18 ans [sic!], surnommé dans l'organisation: «Blondin» (blond), chez les policiers «Gromkij» (bruyant): il avait été surveillé à partir du 25 octobre 1907 et arrêté par le policier Aldabaev dit «Yurist» (juriste); surveillé à nouveau à partir du 8 avril par Scpil'rein dit «Tantsor» (danseur), il avait été perquisitionné et arrêté le 24 avril. Dans cette nouvelle rafle sont impliqués deux frères, qui semblent être les leaders du nouveau cercle: «Mikhail Moiseev Lescinskij, bourgeois de Poltava, 18 ans, surnommé «Ciumak», le quel, surveillé par le policier Scpil'rein, dit «Tantsor» (danseur)» est arrêté le 24 avril, le même jour que Koyré; l'autre frère, 17 ans, surnommé «Ziamka», «Baryber», ou «Cecenets» (tchéchène) indiqué comme membre de la Commission d'Organisation de Rostov-sur-le-Don, était surveillé à partir du 1^{er} mars, et avait été arrêté le 1^{er} avril. N'est pas arrêtée ni indiquée sous son nom dans le procès-verbal la fille d'un avocat d'office, une jeune fille de dix-sept ans, «surnommée «Momie»», peut-être la sœur ou l'amie d'un des autres arrêtés, Iakov Iosifovic Livscits, fils lui aussi d'un avocat d'office, 18 ans, surnommé «Artur», «Vecernij» (du soir); il y avait en outre «Georghij Andreev Krug, attaché de réserve du district de Saratov, 25 ans, surnommé «Grifel'nyj»», peut-être le «Gry» cité dans la lettre séquestrée, v. *supra*, n. 46 e 47.

I.1.7 ADIEUX À ROSTOV, À TBILISI, À ODESSA ET À ... NIJNI-NOVGOROD?

Alexandre avait reçu l'interdiction de «résider à l'intérieur des confins du District du Don», c'est-à-dire à Rostov, Taganrog et aux alentours, où un général avait été nommé comme gouverneur et l'état de siège avait été proclamé¹; c'est pour cette raison que lui-même et peut-être le reste de la famille s'étaient transférés de Rostov à Odessa (dans la maison de sa mère rue Ekaterinskaya). Malgré cela, Alexandre avait été de nouveau arrêté en avril 1908 à cause d'un projet terroriste qu'il avait préparé à Rostov avec les SR. Le but déclaré de cette conspiration du printemps 1908 était surtout l'organisation de la célébration du 1^{er} mai. Mais en avril 1908 Alexandre est accusé non seulement d'imprimer et de diffuser de la propagande «criminelle», mais aussi d'avoir projeté un attentat visant à subvertir par la violence le régime tsariste.

Adoptant l'un après l'autre les deux comportements fondamentaux que l'on distingue à l'intérieur de la tradition populiste², qui avait abouti à la formation des Socialistes-révolutionnaires, il serait donc passé au cours de ces six mois d'un engagement se limitant à l'agitation et la propagande à l'initiative terroriste.

La consistance de ce qui est séquestré chez Koyré en novembre 1907 est indiscutablement modeste: comme témoignages de desseins terroristes il n'y a que quelques morceaux d'une arme, ainsi qu'une liste bibliographique «sur les problèmes sociaux» et cinq livres, mais on ne cite le titre que d'un seul d'entre eux, qui sera rendu par la suite: *Kant et sa théorie*.

Un carnet [...]; six exemplaires du *Statut de l'Union russe des soldats et des marins* [...] identiques à ceux qui avaient été découverts dans l'appartement de Vassili Varukha [...]; dix exemplaires de proclamations imprimées portant le titre *À tous les travailleurs des organisations militaires, à tous les révolutionnaires des organisations de parti, aux unions des politiques de profession*³.

Quelques lettres avaient été séquestrées, dont l'une semble bien avoir été écrite par Koyré: «Cher Sciura, ici les choses ont énormément avancé. Ce ne sera plus moi qui vous écrirai les articles, mais le contraire». L'expéditeur veut dire probablement qu'il était sur le point de réaliser des faits que d'autres devront relater.

Demande à Vasia, mais toi aussi fais un effort et écris des articles, qui puissent nous parvenir au début ou au milieu de novembre. Les sujets sont: a) la situation historico-sociale, b) le programme, c) la doctrine de N.K. Mikhaïlovski, d) le moment politique contemporain (ce thème est du ressort de Vasia), e) un profil de l'histoire du mouvement révolutionnaire, f) la correspondance de vos affaires; nous avons déjà établi des rapports avec Sébastopol et par conséquent avec le parti: nous recevons la littérature etc.⁴.

¹ Kiev, Archives centrales de l'État de l'Ukraine, exemplaire 125 (N. 122). Ministère de l'Intérieur. Gouverneur d'Odessa (Nabokov), Chancellerie du tribunal, écrit le 10.06.1909 à la section des gardes d'Odessa. N. 1909.

² Cf. F. BENVENUTI, *Storia della Russia contemporanea*, Rome-Bari, Laterza 1999, p. 71.

³Rostov-sur-le-Don, Archives d'État, protocole daté 30.11.1907 (que m'a courtoisement envoyé le vice-directeur Ivasenko), renvoyant au protocole n. 18, paragraphes 49 et 98, où sont décrites des publications analogues séquestrées chez Varukha. Outre le bloc-notes, dans lequel Koyré écrit «tant au crayon qu'à la plume», où deux fois au moins étaient indiqués des rendez-vous avec des «marins», figuraient dans la liste des armes («un canon pour le fusil Montecristo» et 85 cartouches) et du matériel typographique (estampe figurant deux lettres [...] reproduite en 6 exemplaires; treize lettres séparées, 9 plaques métalliques typographiques et deux pour composer...), «9 réglettes typographiques en zinc» etc.); chez Koyré on trouve des publications SR en de nombreux exemplaires.

⁴ Cette lettre écrite au crayon (trouvée au cours de la perquisition personnelle d'A. Koyré) continuait: «Pour le moment nous pensons publier la revue avec l'hectographe. Lorsque nous aurons grandi avec le miméographe: tu nous enverras des instructions détaillées». La lettre des rédacteurs se poursuit: «À propos, envoyez-nous le conte, nous le republierons. Je t'écrirai de façon plus détaillée demain ou après-demain». Vasia pourrait bien être Vassili Varukha.

Ces documents épistolaires sont extrêmement intéressants: il résulte par exemple du travail rédactionnel de ces étudiants qu'ils préparaient une revue plutôt ambitieuse, qui aurait dû être imprimée avant fin novembre.

Il faut noter qu'il est passé commande d'un article sur les idées du néo-populiste Nikolaj K. Mikhaïlovski: ce journaliste, considéré comme un *Kulturträger* et même un «guide des intellects»⁵, avait repris et dirigé deux revues, «Otecestvennye Zapiski (Notes de la patrie)» et «Russkoie Bogatstvo (La richesse de la Russie)», et il était cité récemment encore comme un cas exemplaire de «socialisme éthique», entre autres par Soljenitsyne qui, dans *Le pavillon des cancéreux* met en place un dialogue pour déplorer que ses textes aient été «prohibés et extirpés»⁶. Les historiens considèrent Mikhaïlovski comme important en tant que critique de Spencer, de l'empiriocriticisme⁷ ou de Dostoïevski⁸, mais il est plus probable que le groupe SR entendait discuter sa philosophie de l'histoire, sa politique, son rapport avec Marx et avec les marxistes. Sa polémique à l'encontre de la philosophie de l'histoire de Herbart et des marxistes avait obtenu l'attention internationale⁹. Dans sa jeunesse, il avait écrit un livre, celui qui aura le

⁵ G. LAMI, *Un ribelle legale N.K. Mikhaïlovsky (1842-1904). Contributi per una biografia intellettuale*, Milan, Unicopli 1990, p. 5. Mikhaïlovski fait depuis longtemps l'objet de dissertations (v. *infra*, n. 64) et est entré dans les manuels: v. B. ZENKOVSKY, *Histoire de la philosophie russe*, Paris, Gallimard 1953; T. BALDWIN et al. (eds.), *The Cambridge History of Philosophy 1870-1945*, Cambridge, U.P. 2003, p. 61, 794-795; et spécialement W. GOERDT, *Russische Philosophie*, Fribourg-Munich, Alber 1995, p. 449-470, où l'auteur présente à nouveau certaines de ses contributions spécialisées: de Mikhaïlovski il présente l'essai sur le Progrès et quelques articles sur le socialdarwinisme en les interprétant du point de vue écologiste. Goerdts souligne la précocité de la critique que Mikhaïlovski formula à propos de certains essais de Spencer précédant *The Principles of Sociology* (1877) déjà traduits en russe à partir de 1857; à la p. 460, n. 36, tout en admettant que le Russe ne pouvait pas connaître les écrits du jeune Marx, Goerdts écrit: «Die Bestimmungen des Menschen der Ursprungsgesellschaft durch Mikhaïlovsky als totale Person (*licnost' celostnaja*) sind fast identisch mit der frühen Marx Schilderung des totalen Menschen in der Befriedigung 'aller physischen und geistigen Sinne'»; *ibid*, p. 466 et *passim*, il souligne souvent que Mikhaïlovski élabore l'idée de l'homme à l'état de nature. Mikhaïlovski a été considéré dans une perspective politologique renouvelée par A. WALICKI, *The controversy over Capitalism. Studies in the the Social Philosophy of the Russian Populism*, Oxford, 1969, et par B. HETTNE, *The Vitality of Gandhian Tradition*, «Journal of Peace Research», 13/3, 1976, p. 231.

⁶ Il est invoqué avec Kropotkine et Soloviov à propos de «sittlicher Sozialismus» dans ce texte publié en 1969, cf. GOERDT, *Russische Philosophie*, cit., p. 97.

⁷ D. STEILA, *Scienza e rivoluzione*, Florence, Le Lettere 1996, p. 298, n. 83, 22-23, 41-46, 119-123. Cf. pour ce débat A. BOGDANOV et al., *Fede e scienza. La polemica su 'Materialismo e empiriocriticismo' di Lenin*, sous la direction de V. Strada, Turin, Einaudi 1982.

⁸ M. KANEVSKAYA, *N.K. Mikhaïlovsky's Criticism of Dostoevsky: the Cruel Critic*, Lewinston, N.Y., Lampeter E. et Mellen P., 2001; I. ZHRAB, *Dostoevsky and Herbert Spencer*, «Dostoevsky Studies», 7, 1986, p. 46-72.

⁹ Son essai avait été traduit en français (*Qu'est-ce que le progrès? Examens des idées de M.H. Spencer*, Paris, Payot 1897) et exposé avec tous les détails en allemand dans un long compte rendu de J. Seitz, «Vierteljahresschrift für wissenschaftliche Philosophie», 23, 1899, p. 126 et suiv.; F.B. RANDALI, *N.K. Michailovskii's 'What is progress?'*, dans *Essays in Russian and Soviet History in Honour of G.T. Robinson*, New York, Columbia U.P. 1963, p. 48-62; E. MATHURA, *Foundations of Sociological Subjectivism. The Social Thought of N.K. Mikhaïlovsky (1842-1904)*, Londres, Athena Press 2002. À noter que dans cette monographie récente sont reprises les formules à l'aide desquelles Mikhaïlovski avait été interprété par Th.G. MASARYK, *The Spirit of Russia*, Londres, G. Allen and Unwin-New York, MacMillan 1961, II, ch. XV: *The so-called Sociological Subjectivism: Lavrov and Mikhaïlovsky*, p. 115-190, et par N.A. BERDIAEV, à partir de son *Sub'ektivizm i individualizm (= Subjectivisme et individualisme dans la philosophie sociale. Essai critique sur N.K. Mikhaïlovski)*, Saint-Petersbourg, 1901, jusqu'à un livre de son vieil âge *Origins of Russian Communism*, Londres, Geoffrey Bles 1937, p. 39. Le rapport étroit entre Mikhaïlovski et Berdiaev (que Koyré fréquentera à Paris) ainsi que quelques lignes de *Sub'ektivizm* sont soulignés dans G. MASTROIANNI, *Pensatori russi del Novecento*, Rome, L'officina tipografica 1993, p. 13, 66-67, qui cite ces mots tirés de l'autobiographie de Berdiaev: «du point de vue du social je me passionnais à la fois pour les idées de N.K. Mikhaïlovsky et pour le mouvement social lié à ces idées».

plus de succès, pour définir et discuter le «progrès»: il ne fallait pas voir ce dernier – spécialement dans le cas de son pays – dans l'industrialisation, mais dans le retour à la tradition paysanne slave, dans laquelle la Russie aurait trouvé son bonheur. Ce thème, qui reprend celui des «slavophiles» étudiés plus tard par Koyré, fut discuté par Mikhaïlovski avec les marxistes allemands et russes, entre autres dans son compte rendu de la traduction russe du *Capital*¹⁰, et correspond à ce qui sera un point central débattu dans la théorie de Lénine: la révolution en Russie devait-elle ou non suivre les mêmes étapes que celles qui avaient marqué la révolution de l'Europe occidentale industrialisée, thème qui avait été discuté par Marx, par Engels et par Plekhanov. Lénine avait consacré la première section d'un court livre de jeunesse, qui avait eu beaucoup de succès, *Qui sont les amis du peuple et comment luttent-ils contre les sociaux-démocrates?*, à le critiquer. La première section du livre était entièrement dédiée à Mikhaïlovski. Lénine notait que

l'activité de «Russkoie Bogatstvo» [Richesse de la Russie] revêt à notre égard un caractère de plus en plus provocateur. La revue, s'efforçant de paralyser la diffusion des idées social-démocrates dans la société, est allée jusqu'à nous accuser directement d'être indifférents envers les intérêts du prolétariat et de vouloir la ruine des masses¹¹.

Dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, ouvrage écrit à Genève et à Londres entre février et septembre 1908, publié l'année suivante à Moscou sous pseudonyme, Lénine dédie aussi de nombreux propos hautains à Mikhaïlovski, tandis qu'il polémique contre Bogdanov, disant que

dans son jeu avec la biologie et la sociologie on ne trouve même pas un brin de marxisme. Chez Spencer et chez Mikhaïlovski on peut à volonté trouver des définitions qui ne sont pas du tout plus mauvaises que celles-ci, qui ne définissent rien¹².

Nous ignorons à quel texte de Mikhaïlovski se réfèrent les jeunes rédacteurs SR de Rostov. Au cours des premières années du XX^e siècle Mikhaïlovski était souvent réimprimé; décédé depuis peu (1904), il avait été honoré par nombre de nécrologes, éditions, dissertations¹³ et miscellanées, tandis qu'était révélée sa proximité, ou mieux sa collaboration très secrète avec les terroristes

¹⁰ Cf. E. CINNELLA, *Marx e le prospettive della rivoluzione russa*, «Rivista storica italiana», XCVII/2, 1985, p. 653-734: 685 où, dans un vaste discours sur Marx et le populisme qui en trace le contexte, est traduite la page la plus significative du compte rendu du *Capital* («le livre de Marx arrive on ne peut plus à propos») et leurs lettres (qui ne sont pas publiées dans la revue). Du même spécialiste voir *La rivoluzione russa*, Milan, La Repubblica 20052, qui consacre une attention intense et inhabituelle au parti SR. A. WALICKI, *Socialismo russo e populismo*, dans *Storia del marxismo*, II, Turin, Einaudi 1979, p. 363-365, considère lui aussi comme «évident que Mikhaïlovski apprit chez Marx dans le *Capital*» l'expropriation des producteurs primaires. Cf. A.P. MENDEL, *N.K. Mikhaïlovsky and his Criticism of Russian Marxism*, «The American Slavic and East European Review», XV, 1955, p. 334-335: «This hostile reception by Mikhaïlovsky of Russian Marxism in the early nineties, was the opposite of his response to the writings of Marx himself fifteen years earlier. In 1877 he had defended Marx's theories.[...] What Mikhaïlovsky argued against, therefore, was not the economic analysis presented in the *Capital*, but the theory of historical materialism and its general application to all countries [...] Mikhaïlovsky's criticism of Russian Marxism, mainly Struve, Plekhanov and Tugan-Baranovskij, was virtually a restatement of this criticism of Hegel: Russian Marxism also lacked both truth and justice».

¹¹ LÉNINE, *Opere*, Rome, Editori Riuniti, s.d., I, p. 127-202: 201. Cf. *Lenin*, sous la direction de P. Pospelov et al., Rome, Editori Riuniti 1961, p. 43 et suiv. et 47 pour les réimpressions clandestines du livre de Lénine.

¹² LÉNINE, *Materialismo ed empiriocriticismo*, trad. it. de F. Platone, Rome, Edizioni Rinascita 1953, p. 306, et cf. p. 190-191.

¹³ E. FRANGIAN, *N.K. Mikhaïlovsky als Soziolog und Philosoph. Eine sozial-philosophische Studie*. Inaugural-Dissertation. Philosophische Fakultät Bern, Berlin, Blanke 1912, qui dans sa vaste bibliographie renvoie également à *Na slawnom postu*, Saint-Petersbourg, 1900, miscellanées pour célébrer les 40 ans de l'activité littéraire de Mikhaïlovski, ainsi qu'à d'autres écrits de Lavrov, Berdiaev et Pansky publiés en son honneur au cours des premières années du XX^e siècle.

régicides de 1881¹⁴. Il a été noté que «pratiquement l'unique collaborateur de «Narodnaja Volia» à ne pas être un révolutionnaire de profession fut Mikhaïlovski».

D'après Venturi Mikhaïlovski «écrivit deux articles qui reflétaient dans un langage moins précis les positions du 'Comité exécutif' [de 1881], tout en faisant des réserves sur quelques points importants. C'était le seul journaliste connu sur lequel ils pouvaient compter, le seul à qui s'adresser pour ce qui était de l'inspiration et du soutien. Cette situation révélait combien les choses avaient changé par rapport aux décennies précédentes. Le populisme était né sous l'inspiration des 'maîtres de vie' Tchernychevski, Dobrolioubov, Lavrov. À présent c'étaient les révolutionnaires qui exprimaient les idées les plus claires et créaient les théories dont le 'populisme légal' était un écho affaibli»¹⁵.

Ces points de vue et ces débats sont fondamentaux pour ce qui est du contexte dans lequel nous trouvons inséré le lycéen Koyré et pour tous les aspects que revêtit son engagement politique, constant au cours de toutes les saisons de sa vie, mais capable de dégager de l'espace pour la recherche et pour un enseignement très original.

Dans les cours et les publications en tant que slaviste Koyré est impliqué, comme objet et comme sujet. Son livre de 1928 sur *La Philosophie et le problème national en Russie*, de même que d'autres contributions sur les thèses politiques et sur les «attitudes mentales» des Russes slavophiles ou occidentalistes, qu'il a étudiées pendant la période de la Restauration¹⁶, mais qui restaient encore un problème central dans son pays, lui attirent beaucoup de respect. Ces deux livres – la *thèse complémentaire* et vingt ans après un recueil d'essais contemporains – se rattachent à la veine de ses études sur l'idéalisme allemand et suivent la fortune de Schelling et ensuite de Hegel auprès des philosophes russes titulaires de chaire et journalistes. Le modèle de ces études lui est fourni par le husserlien Gustav Shpet, professeur à l'Université de Moscou aussitôt après Octobre, qui sera plus tard victime des purges de 1937. Koyré partage ses commentaires caustiques à propos de l'enseignement en Russie à l'époque de la Restauration¹⁷.

¹⁴ J.H. BILLINGTON, *Mikhaïlovsky and Russian Populism*, Oxford, U.P. 1958; MENDEL, *N.K. Mikhaïlovsky*, cit., p. 331-345; J.P. SCANLAN, *Populism as a Philosophical Movement in Nineteenth-Century Russia: the Thought of P.L. Lavrov and N.K. Mikhaïlovsky*, «Studies in Soviet Thought», XXVII, 1984, p. 212; A. MASOERO, *Dal 'popolo' alla 'folla' N.K. Mikhaïlovsky tra populismo e psicologia sociale*, «Studi storici», 1986/2, p. 421-452; G. LAMI, *Un ribelle legale N.K. Mikhaïlovsky* cit.; Id., *'Sognando un uomo nuovo': la lotta per l'individualità di N.K. Mikhaïlovsky*, dans *Russica*, sous la direction d'A. Masoero et A. Venturi, Milan, Angeli 1990, p. 117-165; E. MATHURA, *Foundation of Sociological Subjectivism*, cit.

¹⁵ F. VENTURI, *Il populismo russo*, Turin, Einaudi 1952, p. 1120-1121 et notes. Cf. J.H. BILLINGTON, *Mikhaïlovsky* cit., p. VI: «Alone of all the leaders of the populist movement, Mikhaïlovsky remained alive and active within Russia from the early sixties until the eve of the Revolution of 1905. As the editor successively of the two most influential radical journals of the period, the *Annals of Fatherland* and the *Wealth of Russia*, he brings up closer than any other figure to the inner springs of the populist movement. He played a decisive part in introducing into Russia the ideas of Mill, Spencer, Marx, and above all Proudhon, a thinker who would deeply influence the radical thought of the period. He played an intimate personal role in all the most important radical organizations of the age: the Chaikovsky circle, the organization of "The People Will" and the party of "The People's Right" [...] He helped develop the two great myths which lay behind the popular faith: the "idea of people" and the vision of a "new Christianity". He was a major factor in linking the populist movement indissolubly with the moralistic and subjective socialism of Proudhon and the French radicals rather than the doctrinaire socialism of Marx and the German Socialdemocrats».

¹⁶ Cf. en dernier le jugement plein de considération de W. GOERDT, *Russische Philosophie* cit., p. 155 et suiv.

¹⁷ KOYRÉ, *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle*, Paris, Vrin 1929; Gallimard 1976, qui à la p. 183, n. 7 déclare que SHPET, *Otcherk*, paru en 1922, est «le premier travail véritablement scientifique et complet sur les débuts de la philosophie en Russie». Koyré renvoie aussi à Shpet dans les *Études sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie*, Paris, Vrin 1950, p. 222 n.

CHAPITRE II

KOYRÉ S.R. (SERVICE DES RENSEIGNEMENTS) INFORMATEUR DES FRANÇAIS ET/OU DES BOLCHEVIKS?

I.2.1 LA GRANDE GUERRE DANS LA LÉGION ÉTRANGÈRE

Après ces maintes et persistantes «expériences de lycéen SR», comme on disait alors¹, le deuxième secret de Koyré, qui remonte à la Grande Guerre et aux années qui la suivirent immédiatement, est plus complexe et plus difficile à reconstituer: à l'époque il était jeune, mais déjà adulte, avait fait des études universitaires à Göttingen et à Paris, où il les avait interrompues après avoir obtenu un modeste «diplôme d'études en philosophie» pour s'engager précipitamment dans l'armée française: et comme il était obligatoire pour quiconque ne possédait pas la qualité requise de la nationalité, il avait été destiné à la Légion étrangère. Il nourrissait probablement des sentiments d'identification avec la France, et même de fidélité à la patrie de la Révolution et des Droits de l'homme, sentiments largement partagés ou idéalisés dans l'*intelligentsia* de gauche en Russie et parmi les exilés². Il était parti sans laisser d'adresse et n'envoya aucune nouvelle à ses meilleurs amis (Hedwig Martius et son mari Theodor [Hans] Conrad, Max Scheler, Edith Stein et Jean Hering: ce dernier, désespéré, proposait de le chercher à l'aide du réseau commercial de la famille en Italie): et même après la fin de la guerre, dont le bilan consistait d'après lui en 1918 en une «marée de haine, de stupidité et hypocrisie»³, lorsqu'il leur écrivit, spécialement à Scheler, il en parlera toujours sur un ton mystérieux. Pendant les années de la Grande Guerre Koyré avait vécu fort intensément et avait risqué gros: il n'avait pas seulement été cuisinier, comme on le disait en famille!

Après avoir été envoyé pendant un an combattre avec les légionnaires sur le front franco-allemand, le 27 juillet 1915 il serait passé dans l'armée de l'empire russe («comme soldat de deuxième classe»⁴), probablement dans l'artillerie. Les Français lui auraient fourni

¹ C'était là une expression répandue, qui désignait entre autres Piatakov et qui est citée par A. GRAZIOSI, *Stato e industria in Unione Sovietica 1917-1953*, Naples, ESI 1993, p. 82; v. également KONDRATIEVA, *Bolsheviks et Jacobins* cit., p. 51-109.

² Que le cas de Koyré ne fût pas exceptionnel est confirmé par ce qu'écrivait Pierre PASCAL, *Mon journal de Russie 1916-1917*, I, Lausanne, L'Âge d'homme 1975, p. 74: «Les réfugiés politiques, à Paris, ont voulu presque tous rentrer en Russie comme soldats: on leur a répondu que s'ils rentraient, ils seraient arrêtés. Ils se sont alors engagés en France, où on n'a d'ailleurs pas su les utiliser: on les a mis d'abord dans la Légion...».

³ Cf. *supra* I.1, n. 37.

⁴ Moscou, GIJS, 2^{ème} bureau S.R. N° 498/2 S r (10773), dossier 26079: *Arrestation de Reiter chef du service de Renseignement bolchevik à bord du Marocain à Odessa le 1er septembre 1919*: ces données sont rapportées sur la base de son livret militaire (cf. à la fin de cette note) et démentent le fait qu'il possédait le grade français de lieute-

un «grade fictif» lui permettant de traiter d'égal à égal avec les officiers de l'armée russe: cette circonstance suffit à confirmer qu'il était aussitôt devenu un informateur des Français.

Cet individu engagé dans la Légion étrangère a été employé comme informateur en 1919 par le S. R. français d'Odessa. Arrêté comme agent bolcheviste, il a été maintenu en prison pendant plusieurs mois à Constantinople, puis relâché faute des preuves. Néanmoins, en raison de la suspicion qui pèse sur Koyré et des doutes qui planent sur ses relations avec les bolchevistes, il paraît intéressant de rechercher dans quelles conditions cet étranger a pu pénétrer en France⁵.

Sous l'entrée du *Dictionary of Scientific Biography*, écrit par un élève américain et probablement inspiré par sa veuve pour les données strictement biographiques, on lit ce qui suit:

En 1914 Koyré, bien qu'il ne fût pas encore naturalisé, s'enrôla dans l'armée française et combattit en France pendant deux ans [sic!]. Il passa ensuite au service d'un régiment russe, où on avait fait appel à des volontaires, et rentra en Russie où il continua à combattre sur le front sud-occidental jusqu'à l'effondrement de 1917. Pendant la guerre civile qui suivit, Koyré se trouva parmi les groupes d'opposition qui peuvent être comparés à des forces de résistance, combattant contre les Rouges et les Blancs. Peu après il décida de se dégager de cette mêlée et une fois la guerre finie rentra à Paris⁶.

À une première lecture ces lignes paraîtraient surprenantes. Elles contiennent diverses imprécisions: en fait, formellement, Koyré resta moins d'un an dans l'armée française (et non deux ans, ni même seize mois, comme l'avait déclaré Michel)⁷; il n'avait pas combattu en territoire français, mais sur le front allemand. Rejoignant en 1915 l'armée de son pays (à cette

nant dont il se vantait. Il résulte de ce document que Koyré-Reiter, sur l'ordre de Rakovsky, était venu de Kiev à Odessa dans le wagon réservé aux consuls et par la volonté des bolcheviks était revenu quatre fois à Kiev pour peu de temps (même seulement quelques heures). Il faisait ainsi la navette depuis avril 1918, v. *supra* n. 37. *Ibid.*, dossier 26079, Commandement des armées alliées en Orient: Général Nayral de Borgon Commandant du Corps d'Occupation à Constantinople à M. le Ministre de la Guerre, État-Major de l'Armée, 2^{ème} bureau, le 27.09.1920: «Le personnage signalé comme bolchevik dangereux par les autorités russes, emprisonné le 1^{er} septembre 1919 et, finalement, remis en liberté [...] est Koyré Alexandre, surnommé Reiter. D'une nouvelle enquête menée à ce sujet par mon service de Sûreté, il résulte que Koyré Alexandre a servi, en effet, pendant la guerre au titre du II^{ème} Régiment de la Légion Étrangère et qu'il y a mérité une citation à l'ordre de la Division. Pendant son séjour à Constantinople, Alexandre Koyré était du reste porteur de son livret militaire mentionnant ses états de service».

⁵ *Ibid.*, p. 1. Quant à l'armée que rejoint A. Koyré après la Légion étrangère, qui à cause de difficultés générales avait renvoyé les volontaires dans leurs armées nationales, le document sert à démentir la déclaration de Mikhailow, cit. *infra*, p. 38 et suiv., qui le dit passé chez les Allemands. Cf. Moscou, GIJS, 26079: Le Préfet de Police à M. le Ministre de l'Intérieur, Paris le 24.05.1922: A. Koyré «a contracté le 21 août 1914 un engagement volontaire, au titre étranger. Affecté au II^{ème} Régiment de l'Armée, il y a obtenu une citation le 23 mai 1915 et plus tard la Croix de Guerre, puis en août suivant, la résiliation de son engagement lui a été accordée, sur sa demande et à cette époque il a rejoint son armée nationale où il a servi jusqu'en 1918». En 1914 en France les soldats juifs combattants étaient au nombre de 50.000, dont un tiers volontaires. Il avait été décidé, sur proposition du Ministre de la Guerre, que les étrangers résidant en France pouvaient se présenter comme volontaires, mais qu'ils n'avaient pas le droit d'entrer dans les régiments français mais uniquement dans ceux de la Légion étrangère, un milieu pénible pour les volontaires juifs russes, pour lesquels fut créé par la suite des «régiments de marche réservés» (cf. A. KRIEDEL, *Les Juifs et le monde moderne*, Paris, Seuil 1977, p. 148, 152-153 avec bibliographie).

⁶ C.C. GILLISPIE, à l'entrée Koyré, in *Dictionary of Scientific Biography*, VII, New York, Scribner 1973, p. 482-487: 483. Cf. G. JORLAND, *La science dans la philosophie. Les recherches épistémologiques d'A. Koyré*, Paris, Gallimard 1981, p. 12: «La première guerre mondiale le surprit en Suisse [...]: il s'engagea dans l'armée française. Transféré en Russie l'année précédente [plus correctement: été 1915] il prit part à la Révolution de février 1917 et s'opposa à la révolution d'octobre: il combattit pendant la guerre civile sur des position socialiste-révolutionnaires».

⁷ Michel, interrogé par la police française, déclare: «Mon frère Alexandre a fait ses études à Paris et se trouvait en France au moment de la déclaration de guerre. Il s'engagea dans le II^{ème} Régiment de la Légion étrangère, fit seize mois de front [plus correctement: onze mois] et obtint la Croix de guerre».

date allié à la France) Koyré ne fit rien de différent de ce que firent de nombreux autres volontaires renvoyés dans leurs armées nationales, parce que la Légion étrangère ne fonctionnait pas bien en Europe et que son deuxième régiment, auquel avait appartenu Alexandre Koyré, fut dissous. Mais certains des volontaires *météques* ou de nationalité étrangère qui maîtrisaient les langues de l'empire tsariste furent utilisés comme informateurs depuis l'intérieur de l'armée russe et résultent «rayés des contrôles» précisément pour cette raison. Beaucoup de ces militaires obtinrent souvent un titre de courtoisie (dans le cas de Koyré celui de sous-lieutenant ou de lieutenant), que l'État-major français avait décidé d'attribuer à ses agents doubles pour les mettre sur un pied d'égalité et faciliter par conséquent des communications adéquates et désinvoltes avec les officiers russes, vu que ces derniers faisaient plus rapidement carrière. Après février 1917 il avait été décidé également dans l'armée russe d'accorder aux Juifs la possibilité de devenir officiers: on pourrait donc penser à l'une ou à l'autre de ces mesures pour expliquer pourquoi Alexandre se présentait comme officier. À Odessa il comparut en 1919 en déclarant qu'il était «lieutenant à titre français»: en effet, ce n'est pas dans l'armée russe qu'il avait dû gagner ce titre, mais peut-être les mesures restrictives précédentes concernant les militaires juifs en Russie constituent-elles un antécédent qui peut nous expliquer pourquoi il paraissait se réjouir beaucoup de ce grade. On ne saurait exclure – comme le dit la déclaration que nous venons de citer – qu'il ait pu brièvement revenir en France. Il est impossible de reconstituer avec précision ce que fit Koyré de juillet 1915 à février 1916: mais il devait probablement faire partie de l'armée tsariste, étant donné qu'il y avait obtenu deux Croix de Saint-Georges⁸. On sait peu de choses de lui jusqu'au début de 1919. Après la révolution d'octobre il s'en tint à ses positions idéologiques SR (deux témoignages indépendants le confirment), mais on se demande si et quand il arriva à collaborer avec les bolcheviks. Il faut se demander en particulier s'il avait vraiment milité auparavant dans l'une des armées dites volontaires.

Il y en avait de deux sortes: des bandes, le plus souvent de paysans et d'habitants des forêts (d'où l'appellation de «vertes» pour certaines de ces armées), qui comprenaient parfois également des antisémites responsables de pillages et de pogroms. Mais c'étaient les armées populaires les plus efficaces et les plus puissantes du sud-ouest de la Russie: entre Kiev et Odessa la plus importante avait à sa tête Simon Petlioura, un indépendantiste ukrainien. Toutefois, la cause de l'indépendance ne semble pas beaucoup intéresser Koyré, qui paraît suivre une orientation diverse en tant que Juif et habitant d'Odessa. Parmi les volontaires il y avait également l'armée de l'anarchiste Nestor Makhno⁹, et en outre de nombreuses autres armées antibolcheviques composées surtout de militaires de carrière (plus d'officiers que de simples soldats). Les Français les soutenaient et les ravitaillaient en armes¹⁰, les préférant à ceux de Petlioura: mais d'après un témoin, Jean Xydias, qui rédige ses mémoires après avoir dû fuir Odessa au printemps 1919, où il avait longtemps exercé une activité de banquier et de journaliste, le tort des Français avait été de ne pas avoir soutenu les «volontaires» de Petlioura, mais plutôt les autres armées «blanches» des généraux Kornilov, Koltchak, Wrangel, et surtout le général Denikine, commandant en chef et plus ou moins dictateur dans la zone ukrainienne et caucasienne dont nous supposons qu'elle fut celle où se trouvait Koyré en 1918-19¹¹.

⁸ Ces décorations existent encore et sont conservées avec la Croix de Guerre française par son petit-fils André Boulat, qui les a reçues en héritage. Cf. Moscou, GIJS, 26079 cit.: «Il déclara être sujet russe, avoir été au service de la mission militaire française en Russie et être lieutenant au titre français, décoré de la Croix de guerre».

⁹ A. SKIRDA, *Nestor Makhno*, cit.

¹⁰ V. SERGE, *L'an premier de la révolution russe*, Paris, Maspero 1971, p. 172, 323-324, et *passim*; Id., *Memorie di un rivoluzionario*, Rome, Edizioni e/o 1999, p. 81-176.

¹¹ Parmi les nombreuses études consacrées à l'affranchissement de l'Ukraine et aux guerres civiles suivantes, je

Il n'est pas à exclure que Koyré se trouvât parmi les «volontaires»¹² ou les «verts», auxquels on ne peut s'empêcher de penser sur la base de la description citée («among opposition groups which can be best compared to resistance forces, fighting against both Reds and Whites»)¹³. Mais il faut se demander si c'est bien là que l'État-major français l'avait envoyé; et au cas où l'on devrait répondre par l'affirmative, il faudrait formuler une autre hypothèse embarrassante: si vraiment les Français avaient envoyé Koyré chez les «verts», ne l'aurait-il pas été précisément dans le but d'espionner et faire du tort à Makhno ou Petlioura?

Nous ne sommes pas en mesure de reconstituer tous les passages de cette aventure, qui aurait mené Koyré à Moscou, Kiev, Kharkov et peut-être Saint-Petersbourg¹⁴, pour finir à Odessa: toujours est-il qu'au moment de sa conclusion Koyré s'était retrouvé à la tête de la commission de presse et propagande des bolcheviks dans la ville de sa mère, qui y résidait toujours: dans les documents d'archives on le définit comme «les yeux de Rakovsky».

I.2.2 MISSIONS FRANÇAISES ET AGENTS K

Une déclaration de Michel à la police française serait fort intéressante si elle pouvait être confirmée: Koyré aurait dû faire partie d'une mission de l'armée française en Russie, plus exactement à Moscou, qui à partir du début de 1918 était devenue la nouvelle capitale.

Il fit ensuite partie de la mission envoyée en Russie à Moscou. À la dissolution de cette mission il fut affecté au service de renseignements, d'abord à Kiev, puis à Odessa ensuite. Quand cette dernière ville fut évacuée devant l'avance bolcheviste, Alexandre Koyré resta contre sa volonté. Il fut tout joyeux du retour des Français et se présenta de suite au premier torpilleur français arrivé en rade¹⁵.

On ne peut s'empêcher de penser à la mission diplomatique la plus connue – mais ce n'est pas la seule – qui conduisit en Russie dès le début de la révolution le capitaine Jacques Sadoul, collaborateur du fondateur du droit du travail et leader socialiste Albert Thomas, qui

cite uniquement R. S. SULLIVANT, *Soviet Politics and the Ukraine*, New York-Londres, Columbia U. P. 1962.

¹² Cf. parmi les autres études G.A. BRINKLEY, *The volunteer Army and Allied intervention in South Russia 1917-1921*, South Bend/Indiana, Notre Dame U.P. 1966; O.H. RADKEY, *The Unknown Civil War in Russia. A Study of Green Movement in the Tambov Region 1920-1921*, Stanford, U.P. 1976 (non vus); V.N. BROVKIN, *Behind the Front lines of the Civil Wars. Political Parties and Social Movements in Russia 1918-1922*, Princeton, U.P. 1994, ch. 4, *On the internal front: the Greens*, p. 127- 162; v. aussi P. KENEZ, *Civil War in South Russia*, Berkeley-Los Angeles, California U.P. 1977; G. SWAIN, *The Origins of Russian Civil War*, Londres-New York, Longman 1996.

¹³ GILLISPIE, à l'entrée *Koyré* cit., p. 483.

¹⁴ Moscou, GIJS, 26079 cit.: «Il déclara [...] qu'après avoir séjourné à Odessa sous les ordres du Commandant Arquier avant l'occupation allemande, il avait repris du service comme agent du S.R. du premier groupement de divisions pendant l'occupation française». À titre de confirmation Koyré exhibait un ordre de mission à Kiev et Kharkov signé par le chef du Service des Renseignements français, Portal, en date du 30 mars 1919. Mais il avait été reconnu comme le collaborateur des bolcheviks André Reiter «chef du Service des renseignements bolchevik», tandis que son frère Michel aurait utilisé le pseudonyme d'Alexandre Reiter comme «agent du Service des renseignements anglais de Constantinople».

¹⁵ Fontainebleau, Centre des Archives Contemporaines-Archives de la Direction de la Sûreté-Dossier Michel Koyré, n. 1.11.193567, cote 940457 / 228. Le fragment continue: «Accusé d'avoir pactisé avec les bolchevistes, une enquête fut ouverte sur son compte par les soins de l'État-major du Général Franchet d'Espéray. Cette enquête se termina par un non-lieu, et Michel Koyré affirme avec énergie que son frère possédait une pièce de grand État-major du Général Franchet d'Espéray, qui certifiait son innocence. Depuis son séjour à Constantinople, Michel Koyré n'a reçu qu'une lettre de son frère Alexandre; il ignore si ce dernier a l'intention de se rendre en France».

avait visité la Russie avant lui, en 1916: là Sadoul devint par la suite un bolchevik important¹⁶. Mais à ma connaissance il n'existe aucune documentation faisant état des rapports de Koyré avec lui ni avec d'autres représentants du groupe communiste français en Russie (Pierre Pascal, Pierre Petit, Marcel Body¹⁷, Jeanne Labourbe¹⁸ etc.): peut-être étaient-ils passés sous silence pour des motifs de prudence, mais dans ce cas tous auraient fait preuve d'une exceptionnelle réserve et constance dans la discrétion.

Du reste, le terme «mission» est une expression qui est loin d'être univoque, étant donné que le ministère français de la guerre, de même que ceux d'autres pays, désignent comme mission tout l'ensemble de l'État-major, troupes, convois de ravitaillement, informateurs et diplomates, envoyés dans un autre pays¹⁹. Il serait important toutefois de distinguer s'il s'agissait d'une mission en Russie, ou en Roumanie, ou en Mer Caspienne, ou en Ukraine etc. D'après la formule utilisée par Michel il était question de celle qui avait été envoyée en Russie (plus exactement à Moscou, qui n'était pas encore capitale), avant que Kiev et l'Ukraine ne s'en séparent. Alexandre Koyré reçut probablement quelque mandat des Français, mais pas comme diplomate.

Ce même terme de mission est utilisé aussi dans les archives militaires pour indiquer des tâches plus secrètes, dont les buts ne sont pas dévoilés dans la Russie de ces années post-tsaristes, mais uniquement le nom de l'officier responsable (Loyson, Osberg).

Pour commenter les déclarations de Michel Koyré à la police française à propos d'Alexandre investi d'une «mission», il faut tenir compte de cette autre définition du terme dans le lexique militaire français. Il s'agissait de missions réservées, qui avaient à faire avec le renseignement: il y avait par exemple la «Mission Loyson», d'après le nom d'un officier (19 février 1918, peut-être déjà dès le 26 novembre 1917)²⁰, et c'était une mission secrète concernant les ports septentrionaux et la Sibérie. Une autre du même genre (et qui présente plus d'indices pour le cas Koyré) est la «Mission du Capitaine Osberg», qui au moins entre octobre 1917 et janvier 1918 fut active dans la Russie du Sud, à Tbilisi²¹ et à Ekaterinodar (aujourd'hui

¹⁶ J. SADOUL, *Notes sur la Révolution bolchevique: octobre 1917-janvier 1919*, Paris, Maspero 1971; cf. N. RACINE, à l'entrée *Sadoul Jacques (Numa)*, dans J. MAITRON et al., *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, XLI, Paris, Éd. ouvrières 1992, p. 52-56; T.R. PEAKE, *Jacques Sadoul and the Russian Intervention Question, 1919*, «Russian Review», 32/1, 1973, p. 54-63. V. également les mémoires de sa première femme Y. SADOUL, *Tels qu'en mon souvenir*, Paris, Grasset 1978.

¹⁷ P. PASCAL, *Mon journal de Russie 1918-1922* cit., p. 20-21, 30-37, 'Les communistes français à l'œuvre (Ukraine, Petrograd, Moscou)'; p. 303 'La révolte des SR de gauche'; M.-L. PETIT, *Les Français dans la Russie de la Révolution*, «Cahiers du communisme», n. 10/11, 1967. Également M. CACHIN, *Carnets 1917-1920*, éd. D. Peschanki et al., II, Paris, CNRS 1993, traite du séjour à Moscou au printemps 1917 et de la colonie française locale, p. 112-113, 118-119, 122-127; d'Odessa en juillet 1920, p. 552-553. Cf. M. BODY, *Un ouvrier limousin au cœur de la révolution russe*, Paris, Spartacus 1981; à propos de Body, qui dans le registre de l'état civil s'appelait Jean Alexandre, v. l'entrée dans MAITRON et al., *Dictionnaire* cit., XIX, Paris, 1983, p. 315-316.

¹⁸ Cf. M. ZAK, *Oni predstaviali narod Frantsii (Ils représentaient le peuple français)*, Moscou 1977, p. 104 et *passim*.

¹⁹ J. NOULENS, *Mon ambassade en Russie soviétique*, Paris, Plon 1933, II, p. 26-27: «le gén. Niessel était arrivé à Petrograd, au mois de septembre 1917, à la tête d'une mission composée d'une cinquantaine d'officiers et qui avait pour but de réorganiser l'armée russe»: après une dispute avec Trotsky à propos du traité de Brest-Litovsk «Niessel était parti le 19 Mars» 1918, laissant quelques officiers sous le commandement de l'attaché gén. Lavergne.

²⁰ Vincennes, AM, 17 N 586. Le soldat Mstislav Kotehonovsky se réfère à cette mission lorsqu'il écrit le 20 janvier 1918 de Petrograd au capitaine Cretiens, chef du 'bureau personnel' de la mission militaire en Russie.

²¹ Vincennes, AM, 17 N 570, un télégramme chiffré ordonne de procurer les fonds nécessaires à l'aide d'une traite émise par le consul et d'envoyer la liste des «noms des membres de mission Osberg que vous payez». Malheureusement la réponse n'existe pas et par conséquent nous ne pouvons pas connaître les noms de tous les membres de la mission Osberg. On ignore si cela dépend d'une circonstance qui se rapporte au paiement de 2000 francs à

Krasnodar), c'est-à-dire auprès de l'État-major des blancs.

Dans un tel contexte, il serait décisif de voir confirmée l'attribution à Alexandre Koyré d'un laissez-passer retrouvé parmi les papiers de son dossier principal: dans ce document, daté de Saint-Pétersbourg le 25 août 1917, le comité central exécutif panrusse des soviets accrédite un soldat pour «l'envoyer comme agitateur à la disposition de nos commissaires de l'armée active». Le laissez-passer portait la signature de N. Chkheidze, un menchevik géorgien, qui présida le comité central exécutif et mourut quelques mois après la révolution rouge: Alexandre pourrait l'avoir connu lorsqu'il avait séjourné à Tbilisi en 1907-1908 pour y passer son baccalauréat.

Le soldat chargé d'être «un agitateur» a comme prénom «Alexandre», suivi de Weniainovitch Kolsky, un patronyme et un nom de famille dont les initiales coïncident avec celles de Koyré. Une telle coïncidence peut-elle valoir confirmation? On sait que dans le choix d'un nom de couverture les mêmes initiales étaient souvent conservées étant donné qu'au début du XX^e siècle beaucoup de gens les portaient gravées ou brodées sur des objets ou des vêtements personnels et que par conséquent, s'il y avait eu quelque discordance par rapport au nom fictif, cela aurait pu éveiller des soupçons. Si cette coïncidence avait de la valeur, autrement dit si l'envoyé était réellement A. Koyré, il aurait donc exercé des fonctions «doubles» dès avant octobre et aurait continué à les exercer au moins jusqu'au printemps-été 1919. En tout cas il serait difficile de dire si pendant toute cette période, ou du moins à certains moments, il remplissait son rôle «extraordinaire» au profit des bolcheviks²² ou des «verts», ou bien des Français, avec lesquels il avait sûrement gardé des contacts.

Si l'identification d'Alexander Wladimirovitch Koyré avec Alexander Weniainovitch Kolsky pouvait être vérifiée, il nous faudrait supposer que déjà avant la révolution d'octobre Koyré avait par conséquent joué un rôle d'agitateur, agent secret et «double» entre les bolcheviks et les Français (qui étaient farouchement contraires aux rouges, et ce dès le moment où ces derniers firent partie du gouvernement de Kerenski à majorité SR).

Mais les agents secrets étaient plus d'un. Même au cas où la recherche dans les dossiers se limiterait à la seule lettre K, on trouve divers autres informateurs «rayés des services» comme

un autre agent (Philonenko), et est beaucoup plus tardive (3 septembre 1920), à savoir que «le Général Mangin a emporté avec lui le carnet de caisse du Service Renseignement de l'Armée d'Orient et du Ministère de la Guerre».

²² Moscou, GIJS, 26079 cit., *CAA. Command. des Armées Alliées en Orient*. «Copie d'un document trouvé sur Alexandre Weniainovitch Kolsky communiqué par le Service Renseignement». Le laissez-passer est signé par N. Chkheidze, et par Morgenstern, Président de la commission de l'armée active. *Ibid.*, f. 103-105: Kolsky est cité comme cas analogue, mais n'est pas identifié avec Koyré (9 septembre 1919). Cf. Vincennes, AM, 17 N 570 et 7 N 644, où l'on trouve des documents postérieurs: aussi bien une lettre du soldat A.W. Kolsky à un colonel de l'État-major, datée du 20 octobre 1917, que l'ordre de lui payer sa solde «en service extraordinaire (25 co.)» le 20 janvier 1918. Dans la lettre Kolsky observe: «bien souvent on s'abstient de dire à ces déserteurs ce que la population pense. J'ai donné l'ordre d'arrêter un anarchiste déserteur, qui fait la propagande parmi les paysans [sic!] [en leur disant] de faire des désordres agraires». À moins que ce style n'ait été choisi exprès pour dissimuler sa personne, la lettre est rédigée avec une orthographe française trop incorrecte et une syntaxe trop hésitante pour un étudiant comme Koyré. Il faut souligner par ailleurs quelques incohérences par rapport aux données connues concernant A. Koyré, vu qu'il résulte d'un document que «l'engagement conclu pour la durée de la guerre par le soldat Kolsky, citoyen russe, au titre du III^eme Régiment étranger, est résilié sur sa demande à la date de ce jour», c'est-à-dire «le 24 Juin 1918», presque trois ans après la date (printemps-été 1915) indiquée par Michel Koyré (et par d'autres) pour Alexandre. Quant au régiment, ce devrait être le 2^e (et non pas comme ici le 3^e) de la Légion étrangère.

l'avait été Koyré: le soldat Kozba²³, le médecin auxiliaire Kaufman et le soldat Kroukez²⁴, qui font tous partie de la «Mission Osberg». Le soldat Krell «russe de nationalité, habitant la France depuis 1912» (ce qui correspondrait), mais qui serait né le 28 avril 1890 à Varsovie et aurait «épousé une Française», avait été «engagé pour la durée de la guerre en août 1914» (comme A. Koyré): «il a fait toute la campagne au 2^{ème} étranger, puis au 133^{ème} d'infanterie», où il aurait mérité d'être «décoré de la croix de guerre» (ce qui, comme nous le savons, correspondrait aussi, mais il faut ajouter qu'au cours de la première guerre mondiale les croix décernées avaient été très nombreuses). Le 26 octobre 1917 «en vertu de la récente convention conclue entre les gouvernements français et russe, il a été mis en demeure de choisir entre son maintien dans l'armée française et son retour en Russie». Il aurait choisi «cette dernière solution» et serait rentré en Russie «sur le même bateau que les membres de la mission, avec un détachement de Russes rapatriés. Mais la fréquentation de ses compatriotes à Paris, puis pendant le voyage, l'a conduit à regretter sa décision. Il désirerait donc continuer à servir dans l'armée française, et pour cela être attaché à la mission comme interprète. Le soldat Krell a bonne apparence; il paraît avoir très bon esprit et rendrait des services à la mission». Pour ces raisons le chef du détachement de la mission française, le colonel de Courcy, recommande de l'accepter²⁵. La candidature de David Krell pour rentrer dans l'armée française, présentée par lui dans une lettre au général Niessel, était écrite en bon français à la veille de la révolution d'octobre (26 octobre 1917); Krell y disait: «comme je retourne en Russie, il me serait très agréable de pouvoir rendre à l'Armée française certains services dans l'emploi que je sollicite». Pour l'identifier avec Koyré il faudrait supposer qu'il feignait d'être plus âgé et marié, mais surtout qu'en 1917 il arrivait de France et non pas du front russe. Mais tout en admettant qu'un espion ait pu manipuler les données, les éléments divergents sont vraiment nombreux.

Un dernier cas est celui du médecin auxiliaire Kaufman: les documents nous en disent un peu plus sur son idéologie; déjà au cours des premières semaines de la période soviétique il avait été «résilié» de l'armée française et «remis à la disposition de l'armée russe»²⁶. Kaufman était arrivé trois mois auparavant (donc en août 1917) dans le cadre de la «Mission Loyson», pour passer ensuite à la «Mission Osberg», dans le Sud-Ouest de la Russie, puis il était rentré à Moscou. C'était un Juif russe. Si ce n'était que les documents parlent d'un médecin travaillant dans un hôpital (ce qui ne correspond à rien de ce que l'on sait sur Koyré), ce cas serait celui qui, malgré des différences importantes, présenterait le plus d'analogies avec le sien: certes la dialectique des thèses politiques de Koyré n'oscillait pas entre mencheviks et bolcheviks, mais peut-être entre les vieux SR et les SR de gauche plus récents (toutefois, lorsqu'il s'agissait d'illustrer sa position devant les responsables français du Service des Renseignements, on peut imaginer que personne ne souhaitait s'exposer avec une trop grande précision).

²³ Vincennes, AM, 17 N 644: Kozba «en partant pour Pétrograd avait avec lui deux tenues: une tenue kaki appartenant au détachement et une tenue bleu, dont il était porteur à son arrivée». On lui demande de rendre la tenue bleu «pour empêcher qu'il en fasse mauvais usage»; elle sera rapportée à Moscou par un certain sergent Müller. Kozba aurait dû être «affecté aux ports du Nord de la Russie», en particulier à Mourmansk, comme interprète: il est «rayé des contrôles le 24 Novembre 1917»: il fut probablement exempté de sa collaboration évidente avec les Français, d'autant plus que la zone Nord était sous contrôle britannique.

²⁴ Vincennes, AM, 17 N 644, présente la demande, envoyée par Kroukez de Mogilev-Podolsk, 6-19 janvier 1918, du paiement de sa solde, qui devra être versée chez le Consul Vautier à Odessa, où Kroukez arrivera dans la semaine.

²⁵ Vincennes, AM, 17 N 644 («vu et transmis»).

²⁶ Vincennes, AM, 17 N 644: gen. Niessel au Ministre de la guerre, de Petrograd le 5-18 décembre 1917; Id. Au Quartier général-État-major Général, ibid., 6-19 décembre 1917 et 10-23 décembre (au «service du personnel»).

Kaufman a appartenu jadis, m'a-t-il dit, au parti social-démocrate russe, qu'il aurait quitté au moment de la scission de ce parti en deux fractions, bolcheviks et mencheviks. Il aurait alors renoncé à toute action politique. Mais il a conservé des amitiés dans l'un et l'autre élément du parti et a retrouvé ces amis à Moscou. D'autre part, Kaufman est israélite. L'élément israélite, toujours à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire, a joué, spécialement à Moscou, un rôle important dans le développement du bolchevisme²⁷.

Kaufman était loquace et on rapportait à son sujet:

Les conversations que j'ai eues et que certains de mes collaborateurs de confiance ont eues, au cours du travail commun, avec Kaufman donnent l'impression nette que depuis son retour à Moscou, il subit de jour en jour davantage l'influence du milieu retrouvé, et échange peu à peu les idées acquises pendant son séjour en France contre des idées d'influence russe et de tendance bolchevik. Je citerai au hasard deux faits qui m'ont paru significatifs: à propos de l'exécution, annoncée par les journaux, de Mata-Hari, cette exclamation: «on est dur pour les petits, mais nul n'osera fusiller les grands»²⁸.

Kaufman ne faisait pas mystère de ses idées politiques.

À propos de la révolution d'octobre et à ses débuts (vers le 25 octobre / 7 novembre) cette déclaration, présentée non comme une opinion susceptible de discussion, mais comme un fait de certitude absolue, que la guerre ayant montré aux ouvriers combien ils étaient indispensables à la vie nationale, par exemple pour la fabrication des munitions, ils allaient partout en profiter pour revendiquer leurs droits, que la guerre devrait s'arrêter bientôt parce que partout, même en France, une révolution sociale allait éclater à l'exemple et sous l'influence de la révolution russe. Je perçois d'ailleurs nettement que, dans ses conversations avec moi, Kaufman s'efforce de n'exposer que des opinions orthodoxes, sous lesquelles je sens percer des sympathies pour certaines idées et tendances qu'il ne saurait entrer dans nos intentions et nos intérêts de propager et de défendre en Russie²⁹.

Je cite ces lignes non pas pour les attribuer à Alexandre Koyré, mais parce qu'elles donnent une idée de la politique des Français à l'égard de leurs agents originaires de Russie. Le cas Kaufman avait commencé le 13-23 novembre 1917 par une note dans laquelle le lieutenant Vicaire, chef du service de la propagande à Moscou, communiquait au chef d'escadron Mimey de cette même ville qu'il «n'avait plus besoin de se servir» de Kaufman, affecté quelques mois auparavant à son service par l'attaché militaire français. Vicaire signalait de manière strictement «confidentielle» que d'après lui les «opinions politiques [de Kaufman] font qu'il est indésirable de le garder en Russie».

Le lecteur qui a eu la patience de suivre jusqu'ici mes investigations aura compris que je ne suis pas disposée à parier sur l'identification de Koyré avec l'un ou l'autre des agents cités; leur ensemble donne cependant l'idée de l'ampleur du recours aux Russes expatriés que les Français utilisaient pour leur Service de renseignements sur le territoire de ce qui avait été et était encore un pays allié: espionnage, contre-espionnage et interférences ne pourront qu'augmenter après la révolution d'octobre et durant les longues années marquées par la faim et la guerre civile. Dès le début les Français se rangèrent du côté des «Blancs» et pour cette raison ils seront aussi critiqués par la diplomatie de leurs alliés: en particulier par l'envoyé spécial anglais en Russie, Lockhard,

²⁷ Vincennes, AM, 17 N 644: Note relative au médecin auxiliaire Kaufman à M. Le Chef d'escadrons Mimey, Commandant d'Armes des Troupes Françaises à Moscou; Moscou, le 27 Novembre/10 Décembre 1917. Vicaire conclut: «C'est pour ces raisons que j'ai cru devoir signaler comme indésirable le maintien en Russie du médecin auxiliaire Kaufman. Après trois mois de travail commun, j'ai de moins en moins l'impression que Kaufman possède la sûreté de doctrine et d'opinions qui convient à un membre russe d'une mission française en Russie».

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

qui, incarcéré par les Bolcheviks, aurait eu de bonnes raisons personnelles pour vouloir miner leur pouvoir³⁰. Il est clair que les Anglais eux-mêmes avaient des intérêts économiques et stratégiques en Russie; mais ils estimaient que les Français exagéraient dans la défense de leurs investissements en Russie (qui avaient été confisqués par les Bolcheviks) et qu'en général ils dépassaient toutes les limites convenables en fournissant des armes et de l'argent aux armées «blanches» qui voulaient restaurer l'ancien régime et à tous ceux (Tchécoslovaques, Japonais, Polonais, Serbes, etc.) qui combattaient les Bolcheviks.

I.2.3 DÉNONCIATIONS

En 1921 encore, on recueillait à Istanbul des informations ou des dénonciations concernant l'activité d'Alexandre Koyré à Kiev et à Odessa auprès du capitaine Nicolas Mikhailow, un Russe blanc qui déclarait avoir été trois ans auparavant détaché par l'armée «volontaire» comme «agent secret» dans la section spéciale de l'armée rouge à Kiev.

Mikhailow a fait la connaissance de Koyré Alexandre dans les milieux socialistes révolutionnaires de Kiev en 1918. Il portait tantôt la tenue bourgeoise, arborant à sa boutonnière le ruban de la croix de guerre française³¹ (Koyré a été en effet cité à l'ordre de la division, alors qu'au début de la guerre il servait comme volontaire au II^{ème} Régiment de la Légion Étrangère), tantôt l'uniforme de sous-lieutenant de l'Armée Russe, décoré de la croix de St. George. À cette époque, il visitait souvent Rakovsky, commissaire bolcheviste³².

Au début de 1918 Rakovsky se trouvait sur le front roumain; à partir du 18 mai à Kiev (mais aussi à Kursk et en automne à Berlin) il avait été chargé par les soviétiques des négociations avec l'ataman Skoropadsky et les Allemands qui en Ukraine ne respectaient pas le traité de Brest-Litovsk et occupaient la capitale et d'autres zones au Nord-Ouest³³, tandis que les Français, qui n'avaient rien conclu à Kiev en 1918, s'intéressaient spécialement au Sud et à la Mer Noire et les Anglais contrôlaient les ports de la Baltique.

En 1919, Mikhailow, placé comme agent secret volontaire dans la section spéciale de la première armée rouge ukrainienne, a été surpris de trouver Koyré Alexandre dans cette organisation. Pendant quatre mois, notamment en Mai 1919, il a pu contrôler les allées et venues de Koyré dans la section spéciale; Koyré se faisait appeler «Camarade Sacha» et était en étroits rapports d'amitié avec Fomine³⁴, directeur du groupe spécial en question³⁵.

³⁰ R.H.B. LOCKHART, *Memoirs of a British Agent*, Washington DC, Ross and Perry 2001.

³¹ Koyré a été cité en effet à l'ordre de sa division, lorsqu'au début de la guerre il servait comme volontaire dans le 2^o Régiment de la Légion étrangère.

³² Moscou, GIJS, 26079, *Compte rendu du renseignement n. 21 / Renseignements spéciaux. I: Agents bolchevistes (7 décembre 1921)*.

³³ Cf. P. BROUÉ, *Rakovsky*, Paris, Fayard 1996, p. 139 et n., 424; Z.A.B. ZEMAN, *Germany and the Revolution in Russia 1915-1918*, Londres, Oxford U.P. 1958.

³⁴ Cf. *supra*, p. 12, n. 23 à propos d'un Dmitrij Fomin arrêté parmi les étudiants SR en 1907-1908.

³⁵ Moscou, GIJS, 26079, *Compte rendu cit. supra* n. 32. On retrouve des copies de même document modifiées par les services qui donnent des noms de couverture (le col. Azan du CRA de Constantinople transmet les mêmes informations comme étant fournies par le «colonel russe Fhamond du bureau de passeports, Ambassade russe Constantinople» dans le carton 1089, dossier 7-8-2270, du 27 décembre 1919; «Iassan Popov un Bulgare avec passeport russe») au dénonciateur: celui-ci, comme la suite en témoigne, avait des raisons personnelles d'en vouloir à Koyré, qui ne l'avait pas aidé: «Mikhailow, mis en état d'arrestation par la Tcheka, fit immédiatement des démarches par l'intermédiaire de sa femme auprès de Koyré pour sa mise en liberté. Elles demeurèrent vaines. À

Ce document – qui n’est pas fiable en ce qui concerne nombre de ses pages suivantes, surtout lorsqu’il fait allusion à la présence de Koyré à Istanbul encore en juin 1920 et en 1921³⁶ – est intéressant lorsqu’il rapporte que de février à mai 1919 celui-ci fréquentait les milieux SR à Kiev ou dans d’autres centres de l’Ukraine, qu’il faisait partie de l’armée rouge et rendait souvent visite à Rakovsky.

Après que l’armée allemande eut quitté Kiev le 14 décembre 1918 et que fut proclamée la République populaire de l’Ukraine, Rakovsky, commissaire aux Affaires étrangères, devint à partir du 19 janvier 1919 le chef militaire de l’Ukraine et le président du gouvernement provisoire; dans ce grand territoire si tourmenté, Odessa était le port principal (en temps de paix, c’était le plus grand port de toutes les Russies); même par comparaison avec la capitale ukrainienne, Kiev, et la citadelle rouge Kharkov, c’était la ville la plus cosmopolite et la plus peuplée³⁷.

Odessa, un million d’habitants, ville construite à l’américaine. Elle était nourrie par la Crimée. Aujourd’hui, la Crimée est bloquée et la vie est très difficile en ville. Il n’y a plus de bateaux de commerce russes en rade. Les bolcheviks y sont rentrés depuis février dernier. Ils l’avaient perdue depuis août. La ville était pleine de bandits [...]. À Odessa où pullulent les espions de l’Entente, on a tué beaucoup de communistes en vue. On a cherché à tuer Sadoul. Des gens auxquels on avait promis 50000 roubles pour cet office ont été pris et fusillés³⁸.

Recevoir des renseignements d’Odessa était donc vital pour Rakovsky³⁹, qui au cours de cette période était habitué à se servir d’informateurs français tels que Jacques Sadoul. Le cas de Koyré pourrait avoir des analogies avec celui de Jacques Sadoul, mais le premier avait été grandement avantagé par sa langue maternelle, sa naissance en Ukraine et sa familiarité avec le milieu et peut-être avec les familles juives. Sadoul, citoyen français et officier, en passant des Français aux bolcheviks s’était rendu coupable de désertion: pour avoir choisi de militer parmi

sa sortie de prison, Mikhaïlow reçut la visite du “camarade Sacha”, qui lui vanta les méthodes des communistes. Koyré disait se rendre souvent à Odessa pour les besoins du ravitaillement de l’armée rouge; mais ces faits ne purent être contrôlés. Au mois de Juin 1920, Mikhaïlow rencontra Koyré Alexandre qui ne lui parla pas de ses démêlés avec les autorités françaises. Il présenta par contre, l’original d’une décision prise par le *Tribunal Suprême militaire des Soviets* (signé par les camarades Salanow et Lepeochkine) [le] condamnant à la peine de mort pour espionnage au détriment de la Russie Soviétique. En 1921, l’informateur et sa femme ont aperçu Koyré Alexandre, à Constantinople, à plusieurs reprises. Un jour, l’informateur est affirmatif sur ce point, Koyré était en uniforme d’officier français». Qu’A. Koyré fût présent «à plusieurs reprises» à Istanbul en juin 1920 et en 1921, c’est-à-dire après son retour en France, paraît difficile, et en tout cas ne ressort d’aucune autre source.

³⁶ *Ibid.*: «Au mois d’Août dernier [1921], vers le 20, Koyré a demandé à notre informateur de lui fournir moyennant de fortes rétributions des renseignements sur l’activité monarchiste russe à Constantinople, les agissements de Wrangel et son État Major, disant que ces informations n’étaient pas destinées aux Soviets, mais au parti socialiste révolutionnaire. L’agent a perdu tout contact avec Koyré depuis cette date. Une surveillance est établie pour retrouver cet individu qui se cacherait à l’heure actuelle à Scutari (Constantinople)». En août 1921, ni Alexandre ni Michel Koyré n’auraient pu se trouver à Constantinople, qu’ils avaient quittée plus d’un an auparavant; on ne connaît pas les mouvements de Georges, mais ce dernier était très jeune, ce qui le rend peu croyable comme espion international.

³⁷ M. CACHIN, *Carnets* cit., p. 552-553 annotations 1920: à propos de la population d’Odessa il faut noter qu’ailleurs elle est dite se monter à 485.000 personnes.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Moscou, G.I.S., 26701: «Ce bureau d’information fondé à Odessa sur l’ordre de Rakovsky est une succursale du service spécial d’information organisé à Kieff par Rakovsky lui-même. La section étrangère de ce bureau, dont la tâche officiellement très inoffensive (semble en apparence se borner à la traduction des journaux étrangers), a, en réalité, une portée beaucoup plus vaste. Cette section présente à elle seule toute une organisation ayant des agents sur le front et à l’étranger et s’occupant d’informations politiques et militaires de toutes sortes».

les bolcheviks en Russie et ensuite parmi les communistes de son pays, Sadoul subit en 1925 un procès pour avoir déserté l'armée française. Rakovsky, qui était son ami et avait déjà été le premier ambassadeur de l'URSS à Paris, témoigna dans ce lourd procès: pour le justifier «il exposa une série de circonstances liées à la guerre civile [...] loua son activité, signalant que face au pouvoir soviétique Sadoul s'était prodigué en faveur des Français»⁴⁰.

I.2.4 SERVICE DE PRESSE?

En ce qui concerne les affaires étrangères de même que la presse et la propagande, en 1919 en Ukraine Sadoul était le numéro deux après Rakovsky. Dans ces circonstances, il est difficile de penser qu'il n'avait pas eu quelques échanges politiques et de propagande avec Koyré: en effet, d'avril à fin août 1919 ce dernier, sous le pseudonyme d'André Reiter et avec la collaboration de Maizelis (alias Roussine)⁴¹, avait constitué la «section d'information du Commissariat du peuple aux Affaires étrangères» à Odessa: comme il résulte des documents d'archives⁴² la tâche des deux informateurs était d'écouter – lorsque c'était techniquement possible – les bulletins radio, transcrire les télégrammes et préparer des revues de presse. Ces revues rappellent le modèle fourni par celles de l'État-major des Français, où Koyré aurait pu apprendre à les rédiger à partir de l'été 1915.

Mais d'après ce qu'écrit Jean Xydias, un homme d'affaires et journaliste d'origine française, actif depuis longtemps à Odessa et auteur d'un important mémoire hostile aux communistes, mais critique également à l'égard de leurs adversaires:

N'oublions pas, en outre, qu'en fait de propagande les bolcheviks ont toujours déployé une grande habileté. C'est leur arme la plus puissante et ils la manient avec une grande maîtrise⁴³.

⁴⁰ V.A. GOLOVKO et al., *Mezhdou Moskvoy i Zapadom. Diplomatice Skaia dejatenost X.G. Rokovskogo* (Entre Moscou et l'Occident. L'activité diplomatique de X.G. Rakovsky), Kharkov, Oko, 1994, p. 295.

⁴¹ Cf. *supra*, p. 18.

⁴² Kiev, Archives centrales d'État de l'Ukraine, F. 2, op. 1, str. 281 (traduits pour moi, de même que les suivants, par Cristina Conti que je remercie vivement) il s'agit d'informations-radio (en langue russe, hongroise et allemande) depuis Nikolaev, reliée également à Odessa et Zmerinka, depuis Kiev, depuis Budapest.

⁴³ J. XYDIAS, *L'intervention française en Russie, 1918-1919: souvenir d'un témoin*, Paris, Éd. de France 1927. Il poursuit: «Disposant d'immenses ressources matérielles ainsi que de contingents importants d'agitateurs bien stylés, les bolcheviks organisèrent donc leur propagande avec autant d'énergie que de savoir-faire, et l'étendirent à tel point qu'il devint extrêmement difficile de la combattre. Le désordre et la désorganisation qui sévissaient dans toute la région favorisaient d'ailleurs la tâche des agitateurs. La rapidité avec laquelle se succédaient les événements, la rupture continue des communications télégraphiques et postales, les innombrables "fronts intérieurs", les multiples manifestations de la guerre civile, tout contribuait à plonger certaines villes, voire même certaines régions, dans un complet isolement. Non seulement la population de telle province ou de telle cité demeurait dans l'ignorance la plus complète de ce qui se passait dans la province ou dans la ville voisine, et dans le reste du pays – sans parler de l'Europe – mais il arrivait souvent que les pouvoirs, les organes officiels ne fussent guère mieux informés [...] Les informations des journaux avaient entièrement changé de caractère. L'absence de communications télégraphiques, la rupture fréquente des communications ferroviaires firent qu'au lieu de correspondances, de communiqués d'agences, on ne trouva bientôt plus dans les journaux que des racontars. Durant l'occupation, malgré la présence des troupes françaises, il fut impossible d'organiser à Odessa un service tant soit peu régulier d'informations européennes. C'eût été une bonne propagande à opposer à la campagne de calomnies et de mensonges poursuivie par les bolcheviks, et c'était précisément cette propagande par l'information exacte, particulièrement précieuse en une période aussi troublée, qui laissait à désirer. Les navires français de la mer Noire ne recevaient de radios de Paris que d'une façon fort irrégulière, au gré du hasard; la puissante station russe de T.S.F. de Nikolaev, qui pouvait recevoir des dépêches des points les plus reculés de l'Europe, demeura inutilisée, de sorte que l'information par sans-fil ne fut jamais ni complète ni régulière. Entre temps, les radios allemandes et

Au début de 1919, à Odessa, frappée d'embargo, l'approvisionnement en quotidiens (y compris le «Tan» des Russes blancs) n'était ni copieux ni régulier. Seuls quelques quotidiens, pendant le blocus naval de la Mer Noire, étaient sporadiquement disponibles. Mais ces revues de presse publiaient également les «communications au Comité exécutif d'Odessa» et transmettaient des nouvelles dont l'origine précise n'était pas révélée («de sources consulaires...»; «de nos agents d'Odessa...»; «de notre agent à Berlin...»; «Nouvelles de Constantinople...»; «De Varsovie on communique...»; «De Iassi on informe...»; «Nous avons reçu des informations concernant les troupes françaises en Bulgarie...»; «On nous informe que suite aux désordres survenus en Bulgarie et en Turquie...»; «D'après des informations reçues du Caucase...»; «Un informateur secret...»; «Des informations provenant d'une source fiable...»; «On nous a communiqué que l'ataman...»; «D'une zone de frontière est arrivée la nouvelle qu'en Bulgarie et en Dobroudja...»; «On communique la formation d'un nouveau gouvernement» ukrainien; «Un informateur secret venu de Roumanie...» ou bien «de Bessarabie...»; «Un informateur privé arrivé de Varsovie en passant par Vienne et la Galicie nous raconte...»).

Koyré et Maizelis préparaient «des matériaux pour les collaborateurs de la presse locale», mais dans certains cas ils «envoyaient des copies de radiotélégrammes au Ministère des Affaires étrangères à Berlin et au Comité central des Soviets des travailleurs à Berlin». «Ils organisaient une radio ordinaire à l'étranger»; «ils élaboraient des thèses et préparaient des rapports sur l'organisation en provenance de la Hongrie» de Bela Kun⁴⁴. «Ils s'adressai[ent] aux communistes austro-hongrois en les exhortant à rejoindre le régiment international, en pleine affinité avec les communistes ukrainiens, pour défendre Budapest la rouge»⁴⁵.

L'insistance avec laquelle ils magnifiaient l'efficacité de la propagande dans les zones de frontière et en particulier parmi les militaires français, même parmi les officiers, qui ressentaient de la sympathie pour les bolcheviks, est encore plus significative. «Odessa, 30 mai 1919. Informations provenant d'une source fiable. L'humeur révolutionnaire croît dans la flotte française. La permanence en Mer Noire pour mettre l'embargo sur la Russie provoque beaucoup de mauvaise humeur chez les marins»⁴⁶. Ceux qui organisaient la propagande suivaient attentivement les Français et savaient capter leurs réactions.

À la tête de la section se trouve Koyré, plus connu sous le pseudonyme d'André Reiter. Ce dernier est très influent à Kieff et jouit de la confiance absolue de Ravovsky et du capitaine Sadoul. Cependant il n'appartient pas au parti communiste et on a, dans certains milieux, l'impression qu'il fait double jeu. En tout cas il a un frère qui est au service des Anglais à Constantinople. Reiter a comme adjoint Maizelis,

bolchevistes tombaient dru comme grêle, poursuivant sans relâche leur œuvre de mensonge et semant la panique par de fausses nouvelles particulièrement dangereuses en ces temps d'angoisse générale. La fameuse station allemande de Nauen servait à Odessa sa ration journalière de mensonges fantastiques, annonçant toutes sortes de catastrophes survenues en Europe occidentale, la révolution en Angleterre et en France, portant ainsi à son comble le désarroi des populations russes. [...] Le poste d'émission de Moscou s'était surtout fait une spécialité des «révolutions prolétariennes», et expédiait tous les jours des dépêches annonçant l'avènement du régime soviétique dans tel ou tel pays de l'Europe occidentale. En outre il n'existait presque aucune liaison entre Odessa et l'état-major de Denikine, – le télégraphe ne fonctionnant pas, – la poste non plus; les courriers n'arrivaient qu'irrégulièrement, apportant des ordres périmés et ne pouvant fournir aux pouvoirs odessites aucun renseignement précis.

⁴⁴ Cf. *supra*, n. 42.

⁴⁵ S.M. KOROLIVSKIJ et al., *Graždanskaja voïna na Ukraine (La guerre civile en Ukraine. 1918- 1920. Recueil de documents et matériaux)*, II, Kiev, Naukova dumka 1967, p. 71 et suiv.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 315, où on lit également: «Interception de la station radio à Bela Kun. La campagne de mensonges a atteint en cette période des limites impensables. Kolchak est considéré comme un bon démocrate, alors que c'est au contraire un homme absolument cruel. Il fait fusiller non seulement les partisans du pouvoir soviétique... mais aussi les SR et les mencheviks, qui soutiennent le pouvoir constitutionnel».

ancien collaborateur du journal *Kievskaya Mysl*, plus connu sous le pseudonyme Roussine. Roussine non plus n'appartient pas au parti communiste. La section étrangère est rattachée au Commissariat des Affaires Étrangères qui vient d'être confié au capitaine Sadoul (ce dernier est parti pour Kieff aussitôt après sa nomination). On a donné à Sadoul comme adjoints Revzine et Kazarnovsky. C'est sous leur surveillance que fonctionne la Section Etrangère. La Section Etrangère travaille en contact étroit avec le Comité de Propagande Etrangère présidé par Sadoul, qui vient d'être secondé par Joseph et Ridel; est rattachée au Commissariat des Affaires Etrangères⁴⁷.

Cela confirme ce qui a été noté à propos des communications de la Section.

Le Comité a des Sections française, anglaise, bulgare, roumaine et musulmane. Les diverses sections du Comité de Propagande [doivent] communiquer à la Section Étrangère du bureau d'Information tous les renseignements qui leur parviennent de leurs agents à l'étranger. Le même contact existe entre la Section Etrangère et le Bureau du Parti communiste de Bessarabie, qui fonctionne à Odessa sous la direction de Herovef, dans son local sis rue Karangozoff, au coin de la rue Novosselskaya. C'est le bureau du parti communiste de Bessarabie qui est le principal intermédiaire entre la Section Etrangère du bureau d'information et l'arrière du front roumain⁴⁸.

À l'évidence, durant une période et dans une zone de guerre, le service de presse et de propagande ne pouvait pas ne pas avoir de contacts avec l'État-major.

Les sources d'information de la Section Etrangère sont:

1° – les journaux étrangers, principalement les journaux français et roumains, obtenus soit directement sur le front, soit par l'intermédiaire des personnes et des services mentionnés ci-dessus, soit enfin à bord des navires de guerre français qui viennent dans la rade d'Odessa.

2° – les renseignements fournis par les courriers et agents spéciaux envoyés sur le front du Dniester et à travers ce front en Bessarabie. Ces agents se rendent régulièrement sur le front aux points où il est établi des postes d'éclaireurs par exemple Vaiaki, Tiraspel, Doubossary, Kamanki Rybnitz, etc. Ces agents sont munis de roubles Romanoff. Très souvent ils partent sur la rive gauche du Dniester à bord d'embarcations spéciales affectées au passage du fleuve. Les renseignements recueillis par la Section Etrangère, soit par les journaux, soit par ses agents, soit enfin par l'intermédiaire des services, avec lesquels elle se trouve en contact, sont transmis à Kieff et aux principales institutions bolchevistes d'Odessa (Comité Exécutif, Commissariat des Affaires Etrangères, etc.)⁴⁹. [...] Pour la transmission de ces renseignements elle dispose d'un fil direct avec Kieff et de la station de T.S.F. Un chiffre spécial sert pour la transmission des renseignements plus importants. L'activité de la Section Etrangère du Bureau d'Information se manifesta également dans l'enquête ordonnée par Rakovsky au commencement de Juin, dans les locaux des consulats étrangers plus particulièrement des consulats de France et d'Angleterre, en

⁴⁷ Moscou, GIJS, 26071: *La section étrangère du bureau d'informations du commissariat des affaires étrangères d'Odessa. D'après des renseignements d'excellente source.* La Section étrangère était également en contact avec le service d'information de l'État-Major de la III^{ème} Armée. Cet État-Major fut transféré à Vosnessensky et la III^{ème} Armée fut dans la suite transformée en division. Le contact fut maintenu par l'entre- mise d'une dame nommée Zoia Edouardova qui remplissait les fonctions d'adjoint au chef de ce service. Grégorieff, Inspecteur des postes d'information du même front, est également en relations avec la Section Etrangère».

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Moscou, GIJS, 26071: «La traversée se fait le plus souvent à Ackermann et à Bendery. Des courriers, parmi lesquels un certain Goldseger, font la navette entre le front et Odessa pour rapporter les renseignements et les journaux recueillis par les agents. Tout dernièrement, il a été question d'envoyer en Bessarabie un agent, connu sous les sobriquets "Yachka Lihei" et "Bossarabet", qui fut dans le temps employé dans le service de contre-espionnage de la XLV^{ème} Division. Cependant cet agent fut arrêté en cours de route par la Commission Extraordinaire d'Enquête des chemins de fer et écroué pour abus commis par lui dans l'exercice de ses anciennes fonctions».

vue de découvrir des documents établissant la participation des autorités consulaires à des spéculations ou le concours accordé par les mêmes autorités aux centres révolutionnaires russes⁵⁰.

Dans les communiqués de la section d'information cette inspection effectuée dans les consulats est présentée avec de grands détails, ce qui confirme qu'elle doit avoir été faite par eux. Il faut même signaler que Koyré saisit cette occasion d'entrer en possession de cachets et de livrets en blanc pour falsifier des passeports vu «les besoins du service», destinés aux informateurs bolcheviks ou autres qui devaient franchir les frontières sous couverture. Ce détail atteste le fait que ses fonctions allaient bien au-delà de celles d'un attaché de presse⁵¹.

I.2.5 RÉINSERTION EN FRANCE

À la fin de mai 1920 Alexandre Koyré s'était installé en France avec l'intention de compléter ses études et de devenir enseignant, profession pour laquelle il était indispensable d'obtenir la naturalisation. Dans la capitale française qui, comme Marseille (ou Livourne en Italie) constituait un point de repère traditionnel pour les Juifs d'Odessa, toute la famille Koyré finit par se retrouver, qui avant Alexandre (Michel, entre février et mars 1920), qui après la NEP (la mère, Juliette, et enfin Georges en provenance d'Allemagne).

S'étant marié le 11 novembre 1914 avec Federica (Rica, ou encore Rachel) Reybermann, Michel s'était fait précéder à Paris par elle et par sa petite fille Hélène, le 15 août 1919. Son père à elle, Naum G. Reybermann, associé de la Société du commerce colonial à Rostov-sur-le-Don et Odessa, était marié avec Maria Koyré, la sœur de Vladimir, dont il était l'associé. Ses deux filles, Do (Dorothea) et Federica étaient destinées à épouser les deux cousins Koyré, c'est-à-dire Do le frère aîné Michel et Rica Alexandre: mais il y eut un échange. La gracieuse cadette Federica, fiancée vers 1912 avec le deuxième fils Alexandre, avait eu un conflit avec sa famille

⁵⁰ Moscou, GIJS, 26071. Le document continue: «Les locaux des dits consulats avaient été comme on le sait scellés conjointement par la Commission Extraordinaire et par les Consuls de Perse et de Géorgie. Lorsque Rakovsky ordonna l'enquête, les scellés furent brisés sans qu'un représentant de ces deux consulats se fut trouvé présent. L'examen des papiers trouvés dans les consulats fut confié à la Section Etrangère du Bureau d'Information. [...] Au consulat d'Angleterre on n'a rien trouvé d'intéressant. Une lettre d'une vieille femme de 70 ans, qui félicitait le consul d'Angleterre à l'occasion du nouvel an et exprimait l'espoir de voir l'Angleterre aider à l'affranchissement de la Russie du joug du bolchevisme, fut considérée comme un document compromettant. Cette lettre, ainsi qu'une requête de la colonie lettone du gouvernement de Kerson, qui demandait son rapatriement en Livonie pour échapper aux changements fréquents du régime russe, furent les seuls documents de quelque intérêt trouvés dans les archives du consulat d'Angleterre. Il en fut de même au Consulat de France, où rien d'intéressant ne fut trouvé. Deux coffres-forts se trouvant au Consulat de France furent forcés. On y trouva une petite somme en papier, très peu d'or, des actions et des objets: [une liste] fut dressée par les soins de la Section Étrangère et remise au Commissariat des Affaires Étrangères. Une copie de cette liste fut remise secrètement au Consul de Géorgie pour être transmise par la première occasion aux autorités militaires françaises. L'enquête au consulat de France se fit en présence de Koganof, Tartakovsky et Ziegler de la Commission Extraordinaire». Dans d'autres documents l'action contre les consulats est attribuée à un anarchiste, Feldmann, qui pourrait être un autre nom de couverture de Koyré.

⁵¹ Moscou, GIJS, 26071: «La Section Étrangère du bureau d'informations du commissariat des affaires étrangères d'Odessa. D'après des renseignements d'excellente source. Au cours de l'enquête faite dans les consulats (commencement de juillet), Reiter ordonna de mettre de côté des passeports anglais et français pour les besoins du service. On se procura en effet un grand nombre de livrets de passeports tant anglais que français, ainsi que des cachets, de sorte que la fabrication de faux passeports ne présentera plus de grandes difficultés. Il est à noter que tout dernièrement encore, lorsqu'il était question d'évacuer Odessa, les Chefs de la Section Etrangère avaient l'intention de laisser à Odessa tout le service, qui devait continuer à fonctionner clandestinement après l'évacuation. Des fonctionnaires de la Section furent saisis de la proposition de rester en ville et de continuer le travail après l'arrivée des troupes volontaires ou françaises».

et avait projeté de se rapprocher de lui en allant vivre chez des parents en Allemagne, mais il l'en avait dissuadée. De Göttingen il se servait d'elle pour copier ses mémoires universitaires, ce qui n'aura pas manqué d'ennuyer Federica, s'il est vrai qu'elle l'avait bientôt quitté pour épouser Michel en 1914. Presque dix ans plus tard et après de nombreuses vicissitudes Alexandre se résoudra à épouser Do, qui était moins attrayante et avait trois ans de plus que lui.

À son arrivée à Paris les policiers qui surveillaient Michel Koyré commentaient avec étonnement ses dépenses fastueuses dans les établissements publics, et peu après l'achat d'une villa. Il y hébergera Do, sa belle-sœur, mais non pas Alexandre, ce qui était compréhensible à l'époque étant donné que ce dernier avait été le premier fiancé de sa femme Federica: mais on se demande pourquoi c'est précisément chez le Juif russe Jules Goldstein, marié à une Française, mais connu de la police pour se livrer à un commerce international frauduleux de technologies et de projets truqués, qu'il l'avait logé.

En réalité, malgré les circonstances favorables (avoir été étudiant à Paris avant 1914 et s'être engagé comme volontaire au moment de la guerre), Alexandre devra affronter de nombreuses difficultés et aura du mal à obtenir d'abord la résidence et ensuite, avec cinq ans de retard, la naturalisation. Il venait à peine de franchir la frontière française, le 5 mai 1920, qu'il faisait déjà l'objet d'une interrogation du Ministère du Travail au Service de la Sûreté:

On me signale la présence à Paris d'un nommé Koyré, sujet russe, bolcheviste notoire, qui est venu de Constantinople en France par l'Italie. Peut-être la Sûreté le connaît⁵².

La réponse du «Contrôle des étrangers» (25 mai 1920) était lapidaire: «Inconnu»; mais bien qu'au début il y eût confusion entre Michel et Alexandre⁵³, très vite on en apprendra plus que suffisamment du Ministère de la Guerre. Une dénonciation faite en 1921 parlait d'Alexandre comme d'un étudiant en Belgique⁵⁴ et surtout comme d'un espion (ce qui était exact, mais pas en ce qui concerne le camp qui lui était attribué):

⁵² Fontainebleau, Centre des Archives Contemporaines-Archives de la Direction de la Sûreté. Cabinet du Ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, 940457/228.

⁵³ Vincennes, AM, Ministère de la Guerre, État-major de l'Armée / II^{ème} Bureau / N. 3345 S.C.R. 2/11: *Note pour la Direction de la Sûreté Générale* / A.S. de la présence à Paris d'un nommé Koyré, suspect (Paris, le 30 Avril 1920): «L'État-Major de l'Armée, II^{ème} Bureau, a l'honneur de faire envoi ci-joint à la Direction de la Sûreté Générale de la copie d'une information en date du 27 avril 1920, signalant la présence à Paris du nommé Coyré [sic!] Alexandre, alias Reiter, sujet russe, qui serait descendu en compagnie de sa femme au Private Hôtel, 6, rue du Fresnois, à Paris». C'était au contraire Michel, avec sa femme Federica Reybermann, qui logeait dans cet hôtel. Mais la suite du document se réfère à Alexandre, volontaire dans l'armée française, puis bolchevik à Odessa; on admettait qu'il agissait de deux frères, mais il y avait des doutes sur la question de savoir qui était le plus âgé (non seulement Michel, mais également Georges auraient été «sous les ordres de leur frère aîné Alexandre»); on se demandait dans quelle armée Alexandre avait été volontaire: «ce n'est pas dans l'Armée Belge, mais dans notre Légion Etrangère qu'il a servi du 21 Août 1914 au 4 Juin 1915, ainsi que l'indique d'ailleurs votre note n. 3345 du 30 Avril, il est parti pour la Russie peu de temps après». Dans le fascicule sont ajoutées ensuite des précisions plus exactes à propos de Michel: «Koyré Michel, qui est né le 10 Juillet 1888 a servi pendant la guerre, comme officier, dans l'armée [et] la marine russe. Il fut démobilisé en Mars 1918» (au moment du traité de Brest-Litovsk), ayant obtenu sur son passeport «le visa du Capitaine Vincent délégué français pour se rendre à Paris, via Italie, Marseille, le 4 Février 1920 et le visa du Consulat Général de France le 11 Février».

⁵⁴ Il semble probable que Koyré lui-même disait avoir été étudiant en Belgique étant donné que ce point doit être rectifié à plusieurs reprises: v. Le Préfet de Police à M. le Ministre de l'Intérieur, le 2 septembre 1920; dossier 26079 cit.: «Alexandre Koyré n'habitait pas avant la guerre en Belgique, mais en France, à Paris, où il résidait depuis 1912 et suivait les cours de la Faculté des Lettres. Il ne s'est pas engagé dans l'armée belge, mais dans notre Légion Etrangère, d'où il a été rayé en juillet 1915 pour passer dans l'armée russe et il est parti de France pour la Russie, et non pour l'Allemagne, au mois d'août suivant».

Il est un vieux espion allemand et il a travaillé pendant toute la durée de la guerre pour l'Etat-Major général allemand. Au commencement de la révolution russe il fut envoyé par l'Etat-Major général allemand en Russie ensemble avec Lenin et Trotsky, pour faire de la propagande bolcheviste⁵⁵.

En Russie (mais ailleurs également) c'était un lieu commun au cours de ces années, et par la suite aussi, de voir partout des espions allemands (à commencer par Lénine et Trotski, pour finir par le pauvre Koyré); cette dénonciation est en plusieurs autres points exagérée et invraisemblable.

Après son arrivée en Russie, il s'engagea dans l'armée et bientôt il se fit entendre comme un grand fonctionnaire bolcheviste et membre du Conseil du front du Sud Ouest. Pendant la campagne de Korniloff contre Pétrograd il commandait l'arrestation des Généraux Denikine, Markoff et autres en qualité de membre du Conseil mentionné. Conformément à l'ordre de l'Etat-Major Général allemand Koyré devint président du Conseil de l'économie du peuple (Sovarnkhos) et il a gardé ce poste jusqu'à l'arrivée des troupes françaises à Odessa: sur ce poste il a été connu sous le pseudonyme André Reiter⁵⁶.

Arrivé à Odessa de Moscou, Alexandre se serait offert à des officiers de l'Entente pour organiser un service d'espionnage depuis l'Ukraine: son offre ayant été acceptée, il était parti cinq ou six semaines en mission, mais à son retour aurait fourni un faux rapport; en réalité, il avait été à Moscou pour en rapporter une somme importante pour le «Comité d'Odessa»⁵⁷.

La situation était si embrouillée que la police française mettait en doute la condition d'étudiant et le lieu des études d'Alexandre:

Cet étranger se disant étudiant, a déclaré arriver de Milan, où il aurait séjourné avant de venir en France; il est muni d'un passeport n. 1649 délivré le 24 Avril 1920 par le Haut-Commissaire italien à Constantinople, puis visé le 22 Mai 1920 par le Consul de France à Milan⁵⁸.

Alexandre Koyré avait été en effet arrêté précédemment – au moins la troisième arrestation de sa vie – par la marine française qui, après avoir longtemps bloqué Odessa, y avait accosté fin août 1919 pour soutenir l'armée russe blanche du général Denikine.

S'étant présenté spontanément, Koyré fut arrêté le 1^{er} septembre 1919 et la nouvelle de son arrestation fut considérée comme tellement importante qu'elle fut aussitôt transmise à Paris⁵⁹, d'où vint l'ordre de le conduire à Constantinople⁶⁰. En effet, des négociations étaient en cours à Copenhague pour échanger des bolcheviks arrêtés contre des Français détenus par les soviétiques⁶¹ et le nom de Koyré est inséré dans une liste d'«otages» proposée aux soviétiques qui auraient pu se déclarer intéressés par l'échange.

⁵⁵ Dossier 26079, cit. Sur le lieu commun 'espions des Allemands' cf. V. Serge, *Da Lenin a Stalin 1917-1937*, Rome, Savelli 1973, p. 22-23: en juillet 1917 «la presse du monde entier rapporta la nouvelle en gros caractères: *Les bolcheviks sont des agents payés par l'Allemagne*».

⁵⁶ Vincennes, AM, II^{ème} bureau, S.R.-S.C.R. / Carton 1089, Dossier 7-8-2270, exemplaire original, daté 27.12.1919. Il y a une annotation à la fin: «Renseignements fournis par le Colonel russe Fhamond (?) du bureau des passeports (Ambassade Russe) à Constantinople. Pour Copie conforme le Lt. Colonel Azan» du CRA Constantinople. Le même signalait le 27.04.1920 au Ministère de la Guerre, Paris, la présence à Paris d'un Koyré, qui devait être Michel.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.* p. 2-3. On se demande si, vu «l'enquête, qui n'a permis de recueillir aucun élément susceptible de préciser leurs agissements, ou l'origine des ressources dont ils paraissent disposer, leur séjour en France vous paraît néanmoins indésirable».

⁵⁹ Vincennes, A.M., II^{ème} bureau, S.R.-S.C.R. / Carton 1089 dossier 7-8-2270, p. 97.

⁶⁰ *Ibid.* p. 86. Ministre des Affaires étrangères à M. le président du Conseil: «cet individu doit être conduit à Constantinople», vu qu'il pourrait par la suite «servir de monnaie d'échange» (cf. *ibid.* p. 88, du 23.09.1919).

⁶¹ *Ibid.* p. 86.

Mais en mars 1920 Alexandre Koyré était encore détenu là-bas: suite aux pressions de son avocat pour qu'il soit libéré ou bien jugé par un tribunal de guerre⁶² et grâce aux interventions de sa riche famille, on sollicite à Paris le consentement pour sa libération, d'autant plus que les soupçons qui pèsent sur lui ne sont pas confirmés.

Depuis six mois Koyré est détenu préventivement, sans interrogatoire ni jugement. Son état de santé s'en ressent profondément et il se trouve depuis quelque temps dans un état d'exaltation morale et de dépression physique susceptible d'influer sur son existence. À plusieurs reprises il a été l'objet de demandes de sa famille et de son avocat, qui réclamaient sa mise en liberté ou sa comparution devant un conseil de guerre. Aucune preuve matérielle n'est venue confirmer [...] que Koyré soit un agent bolchevique d'envergure telle qu'il puisse être utilisé comme otage susceptible d'être échangé contre un Français de Russie⁶³.

Cette observation se rattache aux négociations humanitaires de Copenhague et au projet d'échanger Koyré contre quelque Français détenu par les soviétiques (en admettant qu'ils fussent intéressés à le récupérer), ou contre des otages. Koyré avait manifesté quelque hésitation avant de se décider à monter à bord du torpilleur «Marocain» à Odessa, mais probablement cette incertitude exhibée n'était qu'une tactique, de même que le fait de s'offrir comme interprète pour le Service des Renseignements, en déclarant qu'il avait déjà travaillé pour celui-ci. Une heure plus tard, Dorotea Reybermann, accompagnée d'une autre femme, était arrivée et se présentant comme sa fiancée, était montée à bord pour s'informer (et – s'il est permis de faire des conjectures – pour offrir un pot-de-vin adéquat). L'incarcération «à la prison de Koum-Kapou à Constantinople»⁶⁴ dura plus de six mois.

On a envie de se demander: son frère aîné Michel, qui l'avait précédé d'abord à Constantinople, puis à Paris, était lié de quelque manière aux initiatives d'Alexandre en tant qu'informateur? Les insinuations de Rollin avaient-elles une base solide et Michel avait-il vraiment été un agent britannique? Certes son expérience était plus grande pour ce qui était des affaires et des spéculations: les données recueillies par le bureau de presse d'Alexandre à propos des denrées manquantes ou qui s'étaient rendues disponibles ici ou là pouvaient certainement être précieuses pour un commerçant. Sans parler de matériels requis plus directement et caractéristiques en période de guerre, autrement dit des armements⁶⁵. Nous devons nous rappeler que depuis 1908 Alexandre avait une dette à l'égard de sa famille et de l'entreprise dont Michel était le responsable.

⁶² *Ibid.* p. 67-68.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.* p. 4-5: «Koyré Alexandre, dit Reiter, sujet russe, né à Taganrog, arrêté comme espion bolcheviste à Odessa le 1/9/19, interné à la prison de Koum-Kapou à Constantinople, jusqu'en Mars 1920, finalement remis en liberté, faute de preuves suffisantes de sa culpabilité. Dans toutes ces affaires, il a été aidé par ses frères Michel et Georges, mais les fonctions de ces derniers n'étaient pas de grande importance, ils étaient toujours sous les ordres de leur frère aîné Alexandre».

⁶⁵ A. VICHNEVSKY, *La faucille et le rouble*, Paris, Gallimard 2000, p. 31-34 (*Du pouvoir de la terre au pouvoir de l'argent*); E. PREOBRAJENSKI, *La Nouvelle économie*, Paris, 1966; NOULENS, *Mon ambassade* cit., II, p. 52-53 et *passim*: étant donnés les investissements français «en Ukraine, dans la région de Kharkov, [...] du Donetz ... les missions avaient la charge [...] de défendre cet immense patrimoine», qui avait été nationalisé à la différence de l'allemand, exclu à Brest-Litovsk de cette disposition. Vu que la Russie était devenue à partir de 1918 un pays neutre, pour les trafics qui continuaient pendant la guerre «nous aurions recours à des intermédiaires russes qui achèteraient les marchandises pour le compte des organisations alliées». Le cas d'un technicien et capitaliste promu avec succès par les bolcheviks aux plus hauts niveaux est celui de L. Krassin. V. sa biographie écrite par sa femme: L. KRASSINA, *Léonide Krassine*, Paris, Gallimard 1932. Je le cite parce que je suppose qu'à un niveau plus modeste Michel Koyré, personnellement moins engagé à gauche que Krassin, pouvait cependant lui être comparé comme capacité de négociation et de mouvement à l'échelle internationale.

I.2.6 RAKOVSKY ET KOYRÉ?

Avant de rentrer à Odessa, Alexandre aurait été très lié avec Rakovsky¹ pendant le séjour de ce dernier à Kiev². À cause de son activité en Ukraine, dans les documents d'archives Koyré est défini comme «les yeux de Rakovsky» car étant, à Odessa, à la tête du bureau de presse et de propagande il lui passait des informations. Rakovsky, en tant que président du Conseil des commissaires du peuple pour l'Ukraine et membre du Conseil militaire pour le front méridional, résidait la plupart du temps à Kharkov. En ces années de guerre civile, de blocus naval et de disette, les renseignements en provenance d'Odessa, la ville la plus peuplée et le plus grand port de l'Ukraine, étaient sans aucun doute vitaux pour lui et pour la politique bolchevique dans cette zone.

À titre de pure conjecture je voudrais cependant rappeler qu'entre lui et Rakovsky il pourrait peut-être y avoir eu d'autres rencontres et qu'il existait certaines affinités. Koyré était de vingt ans plus jeune que Rakovsky, né en 1873. Ce dernier avait été très précoce dans l'exercice de son activité politique (il avait même réussi à entrer en contact avec le vieil Engels) et avait toujours été un militant. Tous deux avaient en commun de provenir de zones voisines, dans la région qui borde la Mer Noire, et de familles fort aisées (Rakovsky était l'héritier de riches actionnaires et propriétaires terriens de la Dobroudja, région que se disputaient la Bulgarie et la Roumanie; Koyré était le fils d'une riche famille marchande juive entre Rostov, Taganrog et Odessa, ville proche de la Dobroudja). Les grands moyens et les mentalités ouvertes des deux familles avaient permis de les envoyer étudier à l'étranger, surtout en France, et en avaient fait des cosmopolites.

Comme me l'a fait observer Serge Moscovici, il faut expliciter qu'à la différence de Rakovsky, Alexandre Koyré n'était pas un révolutionnaire de profession et ne se voyait probablement pas lui-même dans ce rôle – pas même en 1919. Il avait pour vocation d'être académicien. Au contraire, comme homme politique il était alors, et le sera également pendant son exil des années quarante, maladroit sur le plan tactique et au fond assez naïf.

Lorsque Koyré arriva en France et en Allemagne, c'était un jeune garçon qui s'inspirait des principes de 1905, réchappé des conspirations SR, plus grandes que lui, pour lesquelles il avait été arrêté à deux reprises. Rakovsky était connu déjà alors pour avoir soutenu les marins qui s'étaient mutinés sur le cuirassé Potemkine, et d'Odessa s'étaient réfugiés à Constance: il n'est pas impossible que Koyré ait pu lire l'opuscule *Die Odyssee des Knias Potiomkin* publié par Rakovsky à Vienne en 1906³.

Dans le cadre de son activité de militant politique, entre 1905 et 1914, Rakovsky avait effectué de nombreux déplacements, mais il avait fixé sa résidence principale à Paris et c'est là qu'il s'était lié avec Trotski. Il était surtout actif comme journaliste socialiste: entre autres dans l'«Humanité» (il était correspondant des Balkans pour ce quotidien), dans «Vorwaerts»,

¹ V. *supra*, p. 27, n. 32: «À cette époque, il visitait souvent Rakovsky, commissaire bolcheviste».

² *Ibid.*, p. 6-7: selon l'informateur, Koyré aurait offert encore vers le 20 août 1919, pour le compte des SR, et non pas des Soviets, de payer grassement «à Constantinople des renseignements sur les activités des Russes blancs et de l'État-major de Wrangel».

³ V. entre autres BROUÉ, *Rakovsky cit.*, p. 66-69. Reste également fondamental l'ouvrage de F. CONTE, *Christian Rakovski (1873-1941). Essai de biographie politique* (Thèse de l'Université de Bordeaux III), Lille-Paris 1975, ainsi que d'autres études de cet auteur. V. aussi l'introduction remarquable de G. FAGAN à C. RAKOVSKY, *Selected Writings on Opposition in the URSS 1923-30*, Londres-New York, Allison and Busby 1980, une sélection qui présente aux p. 180-185 une *Bibliography of Writings by Rakovsky*, et inclut également aux p. 65-76 l'*Autobiographie* écrite pour l'*Enciclopedia Granat cit. infra* à la n. 70, où le passage de G. Haupt que je rapporte dans le texte est cité à la p. 180.

et il avait publié un bref article dans le «Neue Zeit»⁴. Comme l'écrivait Georges Haupt «en France et en Allemagne il fut un collaborateur permanent de toutes les grandes publications socialistes de l'époque, dans lesquelles il traita essentiellement de sujets concernant les problèmes des Balkans»⁵. Il n'est pas impossible qu'un étudiant SR comme Koyré, exilé à Paris de 1912 à 1914, ait ressenti de la curiosité pour ce genre de périodiques et pour des correspondances traitant de territoires proches d'Odessa.

Rakovsky résidait principalement à Paris en 1914, à l'époque de sa campagne pacifiste, laquelle aurait pu également contribuer à attirer sur lui l'attention de Koyré: mais l'enrôlement soudain de ce dernier dans la Grande Guerre semble contraster avec les positions de Rakovsky. Tout comme avec celles des SR⁶.

Dans ce cas également les développements donnent à réfléchir: au cours de l'été 1914 Koyré était rentré précipitamment de vacances pour s'enrôler dans la Légion étrangère, mais très vite (déjà en 1915) il s'était retrouvé agent double, informateur des Français et/ou des bolcheviks. Ce n'était pas rien que d'être devenu l'un des attachés de presse et de propagande dans l'Ukraine de 1919, là où Rakovsky était le numéro un. C'est là qu'il aurait pu rencontrer le grand bolchevik pour la première fois, mais ceux qui seront en mesure d'approfondir ma recherche (dont je dois reconnaître qu'elle est limitée et basée sur des conjectures) ne devraient pas écarter l'hypothèse selon laquelle Koyré connaissait le nom de Rakovsky déjà au cours des années qui précédèrent la Grande Guerre.

Je signale ici des faits attestés: l'on ne saurait prétendre en effet reconstituer les coïncidences d'idées entre les deux hommes étant donné que nous ne connaissons aucun texte de Koyré à ce propos..., à moins qu'il n'existe des manuscrits qui y ont trait dans les archives réservées que les spécialistes ne peuvent pas connaître, ne serait-ce que sous forme d'inventaire. Selon la volonté de Koyré et de ses héritiers (qui plus de cinquante ans après sa mort en gardent encore le secret), on ne sait que très peu de choses au sujet de l'épisode SR de 1907-8 et de celui qui suivit, mais surtout on ignore tout de ses motivations idéales et des professions de foi politiques qu'il aurait pu laisser écrites.

L'on ne peut exclure qu'il existe des textes qu'il aurait publiés sous pseudonyme. Ils pourraient même être nombreux, presque autant que ceux qui sont attestés pour Rakovsky, au moins une vingtaine, mais en ce qui concerne Koyré nous ne lui connaissons aucun nom de plume, mais uniquement les *alias* qu'il avait utilisés comme lycéen et ensuite après la guerre, au cours de son activité politique clandestine, ainsi que ceux par lesquels le désignait la police (par exemple Sciura, Blondin, Gromkij, André Reiter, peut-être Sasha Feldmann), nous ne savons pas s'il écrivait ou publiait des écrits politiques et si oui, sous quel pseudonyme⁷.

Il est certain que Koyré ne révélait pas ces précédents, même à ses amis. On se rappelle d'un seul cas et c'est celui des confidences qu'il avait faites, un jour qu'il était ivre, à Roman Jakobson, lui aussi soupçonné d'avoir travaillé pour le Renseignement. Ce n'était pas encore la mode parmi les intellectuels de se vanter d'un passé de terroriste et d'expériences

⁴ RAKOVSKY, *Selected Writings* cit., p. 14.

⁵ Cf. K. RADEK et al., *Autobiografie dei bolscevichi*, sous la direction de G. Haupt et J.-J. Marie, Rome, Samonà et Savelli - La nuova sinistra 1971, p. 56 (il s'agit de la traduction italienne des articles autobiographiques écrits par divers bolcheviks en 1923 pour l'*Enciclopedia Granat* et publiés en France par les mêmes directeurs d'édition sous le titre *Les bolschevics par eux-mêmes*, Paris, Maspero 1969).

⁶ Cf. M. MELANCON, *The Socialist-Revolutionaries and the Russian Anti-War Movement 1914- 1917*, Columbus, Ohio Sate U.P. 1990.

⁷ BROUÉ, *Rakovsky...* cit., p. 434: pour d'autres renseignements biographiques on renvoie implicitement à cette monographie, qui s'inspire d'un point de vue trotskiste et antibureaucratique, mais qui est bien documentée et mise à jour.

accomplies dans les services secrets: pour eux, c'était une question de bon goût, opinion que l'on peut partager. Mais à cinquante ans de la mort d'Alexandre Koyré, une telle réserve est peut-être excessive; ce faisant, ses héritiers ne protègent pas, mais desservent la mémoire de leur aïeul, car les historiens, ne connaissant pas ses motivations idéologiques, ne peuvent pas même exclure les mobiles les plus indignes.

CHAPITRE III

I.3 KOYRÉ, *AS A RUSSIAN ABROAD*

I.3.1 LES COURS DE KOYRÉ À L'INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

Dès sa libération, au printemps 1920, de la forteresse d'Istanbul, où il avait été détenu pendant six mois, le jeune rescapé, s'était demandé peut-être – puisqu'il visait un poste dans une université – s'il ne lui convenait plutôt de rentrer en Allemagne: déjà durant son voyage, avait donc repris contact avec Max Scheler, qui avait été nommé professeur à Cologne; mais à la conclusion Koyré s'était installé à Paris. Nous pourrions supposer, mais à tort, qu'il avait choisi Paris (au lieu d'une ville allemande, comme l'avait fait son frère cadet avec Heidelberg), parce qu'il s'inspirait déjà des principes de 1789. En réalité ce qui l'orientera dans ce sens ce sera la montée du nazisme à la fin de cette décennie: il en prit rapidement conscience, dès avant janvier 1933 puisqu'il se rendait souvent en Allemagne. D'autre part, il serait difficile de penser qu'après être resté pendant cinq ans dans la Russie en guerre Koyré eût renoncé à tout contact avec la culture de son pays d'origine, ainsi qu'avec celle de l'Allemagne où il avait fait quatre années d'études universitaires.

Pour obtenir une qualification à Paris il avait tenté d'utiliser ce qui lui restait de ses études en Allemagne: il existait un précédent car il avait réussi en 1912 à faire publier quatre pages dans la "Revue de Métaphysique et de Morale" (il s'agissait d'une note critique à Bertrand Russell, qui lui avait fait l'honneur de lui répondre). Koyré l'avait envoyée, jointe à une carte de visite de Husserl, qui a tout l'air d'être un faux ou tout au moins une blague d'étudiant: cela est révélé par le fait que dans les cahiers de Koyré à Göttingen on trouve diverses versions du texte concis de cette recommandation. Russell l'avait pris pour un émissaire des Français qui auraient voulu le mettre en difficulté et par conséquent s'était senti obligé de répliquer; mais on ignore si le jeune faussaire en a été quitte à bon compte à Paris et à Göttingen.

Koyré arriva, en 1920, tandis qu'à Paris on se préparait à la rencontre avec Albert Einstein (qui était sur le point d'y être reçu dans plusieurs réunions académiques), et il fit une autre tentative audacieuse, reprenant et amplifiant largement une communication faite à la "Philosophische Gesellschaft": il présenta à la "Revue de Métaphysique et de Morale" un essai sur la relativité, dont le noyau devait remonter à son premier semestre d'hiver à Göttingen en 1908, lorsqu'il avait suivi les derniers cours de Hermann Minkowski (mort en janvier 1909). Malheureusement le jeune auteur ne s'était pas rendu compte que les calculs contenus dans son manuscrit correspondaient à la version de la relativité publiée en 1905 et n'étaient pas valables pour la relativité dite élargie: le refus de publication était inévitable. On peut cependant supposer que cette proposition audacieuse ait donné lieu à des commentaires sévères de la part des rédacteurs, mais qu'elle a également servi à signaler le jeune exilé au groupe de Xavier Léon, c'est-à-dire aux membres de la Société Française de Philosophie.

À l'École Pratique des Hautes Études (Cinquième section) la mort de François Picavet, le 23 mai 1921, laissa vacant l'enseignement de la philosophie médiévale. Dans ses deux dissertations sur l'argument ontologique pour l'existence de Dieu, Koyré avait souscrit à la thèse de la continuité entre Anselme et Descartes, et il s'était montré fidèle à l'école de Picavet et à cette thèse controversée, dont douze ans auparavant, mais avec bien de réserves, Gilson lui-même avait traité dans sa thèse d'état: en cela, plus qu'aux idées de Lucien Lévy-Bruhl, leur maître à tous deux, Koyré avait suivi Picavet. Il était probablement le seul de ses élèves disponible et pour le deuxième semestre 1922 il fut chargé de ces cours. Même ses principaux défenseurs pensaient qu'il s'agissait d'une charge totalement précaire. En général une carrière d'enseignant aurait été impossible si Koyré n'avait pas obtenu la citoyenneté française; sa première demande de naturalisation avait été refusée en 1921 – malgré la condition prioritaire de son volontariat pendant la Grande Guerre: il ne l'obtiendra qu'en 1925. Cinq ans durant il restera bloqué par ce refus, parce que son passé dans la Russie bolchevique éveillait les soupçons de la police française. Peut-être était-ce pour cela que Gilson le pressait d'accepter un poste au Japon...

En plus qu'à l'École Pratique des Hautes Études Koyré enseigna également à l'Institut d'Études Slaves qui venait d'être fondé en 1921 à l'Université de Paris: malheureusement il n'est pas facile d'étudier les archives de l'Institut et de son directeur André Mazon¹. C'est là l'une des raisons pour lesquelles jusqu'à présent les cours que Koyré y donnait sont moins documentés, mais ils peuvent raisonnablement être considérés comme le laboratoire où ont été préparés ses deux livres sur la pensée russe: pour un total de 500 pages, ils sont parmi les premiers résultats du travail de Koyré à Paris.

Lorsqu'en 1930-31 Koyré fut nommé professeur de sociologie à Montpellier, son enseignement à l'Institut d'Études Slaves cessa définitivement, mais il n'en fut pas de même pour ses rapports cordiaux avec André Mazon, dont il sollicita l'aide et les conseils pour fuir aussitôt devant l'étrange défaite.

Dans sa préface à *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle* (Champion, Paris 1929, présenté comme thèse complémentaire), Koyré cite le cours de 1924-25², y voyant les lignes directrices de toute la série de ses cours et de toutes ses études sur les 'slavophiles'. D'autres articles – aujourd'hui plus célèbres – n'avaient pas reçu le même traitement de la part de Koyré. Il ouvrait et refermait des dossiers et des problématiques diverses, abandonnant celles qui ne l'intéressaient plus, comme c'est le cas pour ses études (imprimées en périodiques de 1922 à 1933) sur «mystiques, spirituels, alchimistes»: elles avaient été rassemblées en 1955 dans l'un des «Cahiers des Annales» par la volonté de Lucien Febvre, alors que l'auteur les définissait à ses correspondants (Klibansky, Hannah Arendt) comme une chose du passé, et les présentait brutalement à ses lecteurs comme «des fragments... D'autres travaux m'ont empêché de réaliser ce projet»³. Au contraire, encore après la seconde guerre

¹ André Mazon, auquel au moins jusqu'à l'été 1940 Koyré envoyait des lettres pleines de confiance et d'amitié, Attaché culturel français en Russie en 1917, il avait été arrêté par les bolcheviks et avait publié la chronique de cette détention ainsi qu'un *Lexique de la guerre et de la révolution en Russie (1914-18)*, Champion, Paris 1920. Il avait été l'un des fondateurs de l'Institut d'Études Slaves (dont il avait d'abord été le secrétaire, puis le directeur) ainsi que de sa «Revue des études slaves». Il n'avait pas tardé à être nommé au Collège de France.

² L'essai sur Tchaadaïev, *Russia's place in the World. Peter Chaadayev and the Slavofils*, "Slavonic Review", 1927, p. 1-15 (traduit par B. P.) constitue la première publication de Koyré en anglais; dans le sommaire, le traducteur définissait ces pages «partie d'une thèse», comme si Koyré était en train d'en préparer une pour obtenir son doctorat en slavistique; l'auteur avait cependant eu soin de corriger dans un extrait: «partie d'un livre». Par la suite, la nécessité d'adjoindre à celle sur Boehme une thèse secondaire devait l'avoir amené à changer de définition.

³ KOYRÉ, *Mystiques, spirituels, alchimistes*, Colin, Paris 1955, après la préface de Febvre, p. V-X, l'*Avertissement*

mondiale Koyré considérait important le thème de l'enseignement et de l'élaboration de la philosophie en Russie au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Ses *Études sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie* (publiées dans des périodiques de 1928 à 1936), sont un recueil projeté presque vingt ans auparavant, mais réalisé chez Vrin, Paris 1950, invoquant comme modèle l'ouvrage historique de Tomas G. Masaryk de 1913. De ses démarches pour réaliser telle réimpression Koyré tenait au courant Roman Jakobson.

Aux Archives Koyré (CAK) à Paris est conservé sous forme de manuscrit le sommaire d'un ouvrage d'ensemble qui ne fut jamais réalisé tel quel. L'adresse écrite dans le coin supérieur droit du premier feuillet ('12 rue Quatrefages') permet d'établir que le manuscrit doit remonter aux années vingt (entre 1922 et le début de 1926⁴, donc avant la publication de la thèse). Le sommaire indique que cet inédit aurait comporté quelques chapitres supplémentaires, dont il ne reste pas trace dans ce que Koyré a publié par la suite sur la pensée russe de cette période, non plus que parmi les manuscrits du fonds CAK. Par rapport à ce projet, présenté probablement à un éditeur, dans les travaux publiés par Koyré manquent certains chapitres annoncés (VI-VII): celui consacré à Granovsky (*Les idées libérales du progrès*) et surtout celui sur Belinsky. Dans les *Études* ce dernier est souvent considéré aux côtés de Herzen et Bakounine (que Koyré définit comme celui qui «de Hegel tira la révolution»). Dans le projet manuscrit, outre qu'il traitait spécifiquement des penseurs russes qui opposaient Hegel et Feuerbach à Fichte et Schelling, Koyré était bien intéressé à la «gauche hégélienne contre l'idéalisme. L'irréligion, le matérialisme: mais [c'est du] messianisme quand même»; ce point de vue est présent dans les *Études* plus que dans la *Philosophie*, mais il n'est pas développé ni traité dans un chapitre à part. À propos d'Aksakov et de Samarine, jeunes slavophiles qui deviennent hégéliens, alors que Kireevski et Komiakov restent schellinguins, Koyré écrit:

D'ailleurs Hegel domine toute la vie intellectuelle de Moscou des années quarante, à peu près comme Schelling l'avait dominée pendant les années vingt. [...] En outre, entre les hégéliens eux-mêmes l'accord n'est nullement complet; de même qu'en Allemagne dans l'école hégélienne ou plus exactement, à la suite des divergences dans l'école hégélienne en Allemagne, les hégéliens russes forment une droite et une gauche. C'est à la fois le problème religieux et le problème politique qui déterminent la ligne de partage⁵.

À commencer par Nikolaj O. Losski⁶ et Vassilij Zenkowsky (qui écrivaient presque au même moment que Koyré), les spécialistes d'histoire culturelle russe apprécient et citent les deux volumes qu'il a publiés, mais il faut reconnaître que l'historiographie philosophique ne s'en est pas beaucoup occupée. Et c'est dommage parce que cette problématique 'russe' fait partie de la série des excellentes études de Koyré sur l'idéalisme et surtout sur Hegel, éclipsées par la fortune de son élève et suppléant Alexandre Kojève; elle confirme également la réinterprétation attentive réservée par Koyré à l'hégélisme – domaine dans lequel les deux Alexandre se confrontent, sans beaucoup se différencier pour autant, mais jouant un rôle essentiel dans un pays souffrant de *Hegellosigkeit* comme la France.

de l'A., p. XI, consiste en cette seule phrase (cf. STOFFEL, *Bibliographie d'A. Koyré*, Olschki, Florence 2000, met en ordre aux n. 32.2, 33.3, 30.17 les études qui y sont réimprimées: sauf la plus ancienne sur Sebastian Franck, sortie en 1922, n'est même pas recensée).

⁴ Cf. pour les dates MEYERSON, *Lettres françaises*, CNRS éditions, Paris 2009, p. 231, 235, 237.

⁵ Nous utiliserons par la suite les titres abrégés *Philosophie* et *Études*; cf. KOYRÉ, *Études* cit., p. 199.

⁶ Cf. LOSSKI, *Histoire de la philosophie russe des origines à 1950*, Payot, Paris 1954, p. 26 n. (l'éd. originale américaine date de 1952), qui le cite dans le paragraphe sur Kireevskij. Lié à Berdiaev, avec lequel lui-même et son fils Vladimir Nikolajevitch Losski avaient subi l'expulsion sur le «bateau de Lénine» en 1922, Nikolaj finit par conclure son exil à New York.

Giorgio Stabile regrette que les deux livres ‘russes’⁷ soient moins étudiés que le reste des écrits de Koyré. Ces doléances ont une bonne raison d’être et correspondent au fait que peu de Russes et peu de slavissants⁸ ont écrit sur Koyré, et que de récents spécialistes russes se sont concentrés au contraire sur des thèmes bien connus, tels que son rapport avec d’autres philosophes (Meyerson, Gilson, Levinas etc.). Cette carence ne sera corrigée ni par le précieux recueil de textes et de documents dont Pietro Redondi a proposé en 2016 une réédition avec une préface intéressante ni par les actes du colloque organisé en 2012 par Jean Seidengart avec différents épistémologues français récents⁹. Et je ne saurais moi-même – ignorant la langue russe – combler cette lacune; mais je voudrais donner quelques aperçus concernant cet aspect négligé.

I.3.2 L’IDÉALISME ET LE PROFESSEURS EN RUSSIE

La thèse de Koyré traite surtout de l’adhésion tout d’abord à Schelling, et ensuite à Hegel, des russes titulaires de chaire pendant la période de la restauration. Ce n’était pas là une thématique neutre. La philosophie, on le sait, n’a jamais été trop bien vue dans la Russie des Zars. Considérée comme étant d’une utilité douteuse et selon toute probabilité nuisible et dangereuse, elle a presque toujours été combattue et persécutée par le pouvoir. Au XIX^e siècle «l’influence allemande est favorisée, d’une part, par la gallophobie de la fin du XVIII^e siècle [un héritage des guerres napoléoniennes], et d’autre part, elle bénéficie du rôle toujours croissant des universités peuplées de savants allemands» (*Philosophie*, p. 43, n. 56). À la seule exception de l’Université de Moscou (fondée en 1756), l’enseignement universitaire de la philosophie avait commencé en Russie au XIX^e siècle et était confié en grande partie à des professeurs allemands. On éliminait ainsi «le matérialisme et le sensualisme du XVIII^e siècle: celui d’Holbach et de Condillac avait poussé des racines profondes en Russie», mais plutôt dans les salons et dans cours souveraines (*Philosophie*, p. 178). Contre la modernisation voulue par Pierre le Grand et contre la philosophie des lumières privilégiée à la cour de Catherine – courants qui avaient été dominants, mais uniquement parmi les aristocrates – un nouveau phénomène plus vaste a été rendu possible par l’enseignement supérieur. Dans les universités s’affirme la lecture des idéalistes allemands, mais y naît aussi le courant ‘slavophile’, auquel s’opposeront les occidentalistes. Dans les Études, Hegel est déjà présent comme «le dernier mot de la philosophie (occidentale)», la fin de l’histoire (*Ibid.*, p. 11-12), un thème suggestif qui deviendra populaire grâce à Kojève et Fukuyama.

Koyré voit

deux courants de pensée dont la lutte a rempli – et remplit encore – la vie intellectuelle de la Russie. On peut considérer que ce fut avec les slavophiles que la pensée philosophique fit pour la première fois son apparition en Russie, qu’ils furent les premiers à se poser d’une manière consciente le seul, le véritable problème de toute philosophie – celui du *gnôthi seauton* –, qu’ils furent les premiers à chercher

⁷ G. Stabile, à l’entrée ‘Alexandre Koyré’, *Enciclopedia filosofica*, par la Fondazione Centro Studi Filosofici di Gallarate, Bompiani, Milan 2006, p. 6101-6109 (on line *Academia.edu*).

⁸ Le volume A. KOYRÉ, *Filosofiiâ i nacional’naâ problema v Rossii načala XIX veka*, trad. russe par A. M. Rutkevitch, Modest Kolerov, Moscou 2003 (introuvable même au CAK), fait exception; v. aussi Rutkevitch, *Time and man: the Contribution of Russian Emigrés to the Rise of French Philosophy in the Mid-20th Century*, s.l. 2010. voir aussi les brèves études d’ETTORE LO GATTO, *Ricordo di Koyré russista*, «Filosofia», XVI, 1965, p. 522-526, et de VLADIMIR KATASONOV, *A. Koyré et la philosophie russe*, dans les actes du congrès *A. Koyré. L’avventura della scienza*, établis par C. Vinti, ESI, Naples 1994, p. 153-159.

⁹ *Vérité scientifique et vérité philosophique dans l’œuvre d’Alexandre Koyré*, suivi d’un inédit [de Koyré] sur Galilée, sous la direction de J. Seidengart, Les Belles Lettres, Paris 2016.

une solution métaphysique au grand problème que la vie et l'histoire posaient devant la Russie: celui de son essence et de sa conscience nationale (*Ibid.*, p. 12).

Toute l'histoire intellectuelle de la Russie moderne est dominée et déterminée par un seul et même fait: le fait du contact et de l'opposition entre la Russie et l'Occident, c'est à dire de la pénétration de la civilisation européenne en Russie¹⁰. Du point de vue idéologique il faut souligner que d'après Koyré cette relation déterminait non seulement le rapport problématique entre la Russie et l'Occident, mais aussi celui entre «les élites et la masse, l'*intelligentsia* et le peuple». Paradoxe révélateur, cette relation devint particulièrement actuelle et importante pendant les premières années qui suivirent 1917, lorsque nombreux – bien plus qu'au cours des décennies précédentes – furent ceux qui durent quitter la Russie soviétique pour se réfugier en Occident.

À la thématique sur slavophiles et occidentalistes dans la pensée russe du XIX^e siècle resta liée – pour d'autres spécialistes tels que par exemple A. Walicki¹¹ – une problématique, que Koyré fait remonter à Dilthey. Il s'agit des définitions de *Weltanschauung*, *Bildung*, *Geistesgeschichte*: là a sa base la distinction entre l'histoire de la philosophie (ou de la pensée 'systématique') et l'«histoire des idées». Dans l'idée de *Bildung* Koyré critique la «substitution – mérite et crime de l'école diltheyenne – de l'*histoire des idées* à celle de la philosophie; de l'absorption de la *philosophia* par la littérature» (EHPP, p. 138).

Déjà dans la *Philosophie* Koyré ébauche la définition d'un nouveau concept méthodologique, *attitude mentale*¹², qui le rapprochera de Lucien Febvre.

Ce n'est pas la vérité philosophique qu'il [Herzen] cherche, non pas la solution *philosophique* des grands problèmes de la philosophie; ce qu'il lui faut, c'est quelque chose d'assez différent, une *Weltanschauung*, une conception générale de la vie et du monde qui puisse servir de soubassement à son action¹³.

Je ne puis malheureusement pas les approfondir, mais je voudrais toutefois signaler les nombreux renvois décisifs à deux ans de la parution du premier ouvrage historique de Gustav Shpet, et les éloges précis contenus dans les deux volumes de Koyré, parce qu'ils me paraissent révélateurs. Les pages historiques de Shpet semblent fournir à Koyré le modèle de son premier livre 'russe':

l'excellent travail de M. Gustav Shpet, *Otcherk razvitiia rousskoï filozofii* [*Essai sur le développement de la philosophie russe*], Moscou 1922, auquel on pourrait, cependant, reprocher sa trop grande sévérité pour les philosophes russes, qu'il juge, au surplus, d'un point de vue qui ne pouvait être le leur. Quoi qu'il en soit, l'*Esquisse* est le premier travail véritablement scientifique et complet sur les débuts de la philosophie en Russie¹⁴.

¹⁰ KOYRÉ, *Études cit.*, p. 111. *Ibid.*, p. 181: il y signale que Victor Cousin «fort populaire à Moscou» y exerce pour l'idéalisme allemand un rôle de médiation et d'information.

¹¹ WALICKI, *Una utopia conservatrice. Storia degli slavofili*, préface de V. Strada, Einaudi, Turin 1973 (éd. originale 1964). V. aujourd'hui P. SÉRIOT, *Structure et totalité* (1999), Lambert Lucas, Lausanne 2012; M. LARUELLE, *L'idéologie eurasiste russe*, L'Harmattan, Paris 1999.

¹² KOYRÉ, *Philosophie cit.*, p. 104. À partir de cette réflexion Koyré développera sa définition méthodologique sur les 'attitudes mentales' (v. *ibid.* p. 13, 41, 56). Deux importants comptes rendus de Koyré sont consacrés à Dilthey dans la «Revue philosophique» en 1930, p. 315-317, et en 1932, p. 487-491. Cette problématique est reprise dans ses observations préliminaires par A. Walicki, *Una utopia cit.*, *Introduction*.

¹³ KOYRÉ, *Philosophie cit.*, p. 183 n. 7. Aux œuvres de jeunesse parues en 1927 dans la 'Marx Engels Gesamtausgabe' Koyré avait consacré un c.r. approfondi dans la «Revue philosophique», a. 55, t. CIX, 1930, fasc. 1-2, p. 151-156.

¹⁴ KOYRÉ, *Études cit.* p. 222; *Philosophie cit.*, p. 13, 41, 56, 183 n. 7, sur la *Bildung* p. 39 n. 59. Voir également p.

Les deux livres de Koyré sont très lisibles et discursifs, d'autant plus que la rareté des textes originaux justifie qu'il traduise de longs extraits pour le lecteur français; les Études se terminent pas un long essai sur Herzen, penseur et militant politique célèbre en toute Europe, plus proche dans le temps et plus significatif dans le domaine politique¹⁵: mais tout le contexte dans lequel sont nées ces études l'est aussi, malgré le style académique de leur présentation. Sur un point sensible et révélateur Koyré cite un long passage d'un essai de Shpet sur Herzen et le compare avec la thèse récente d'un slaviste de l'Institut d'Études Slaves parisien, Raoul Labry, lui aussi de retour de Russie¹⁶. La comparaison a surtout pour objet de savoir si Herzen avait connu les théories de la gauche hégélienne avant de connaître Hegel lui-même; c'est là un point important, aussi bien pour la chronologie que pour la politique (sur lequel en tout cas Shpet et Labry sont d'accord). Au détriment de Labry, Koyré soutient la priorité de l'étude de Shpet.

Le seul hégélien que Herzen avait lu avant d'aborder l'étude du maître fut, justement, Cieszkowsky. Cette opinion [...] se fonde principalement sur l'absence de toute indication d'une telle lecture dans le *Journal* et les *Lettres* de Herzen [...]. Il en résulte, ainsi que le remarque M. Shpet, que la pensée scientifique, pour Herzen autant que pour Hegel, trouve son accomplissement et sa réalisation non dans les sciences particulières et spéciales, ainsi qu'on a tenté de le croire de nos jours, mais dans la philosophie spéculative¹⁷.

Dans son essai sur Herzen, le dernier en date parmi ceux qui portent sur des thèmes russes, Koyré concentrait particulièrement son attention sur les développements de l'école hégélienne en Russie¹⁸ et les confrontait avec les commentaires que pouvaient en faire des Russes déjà exilés¹⁹:

Herzen est donc hégélien de gauche [c'est] sur la base de la philosophie hégélienne, en bataillant pour elle contre les slavophiles, que Herzen va construire, avec l'aide des socialistes français, sa conception de la véritable vie humaine²⁰.

En rassemblant ses Études (v. cit., p. 112 n. 2, 204, 208), Koyré fait quelques mises à jour, lorsque pour Herzen il renvoie aux miscellanées *Hegel bei den Slaven*, parues à Regensburg en 1934, et reprend des citations très convaincantes, déjà signalées par Boris Jakowenko (un philosophe de l'histoire et sociologue russe exilé à Prague). Le thème doit son grand retentissement au fait d'être perçu à l'intérieur du débat sur Spengler et son *Déclin de l'Occident*.

171-223190, 192 n. 2, 204, 208, 222n.

¹⁵ KOYRÉ, *Études*, p. 190 et n. 4: Shpet aurait exagéré l'influence de Cieszkowsky sur Herzen dans son écrit «remarquable et fort peu connu» *Filosofskoe mirovozzenie Herzena*, Petrograd 1921, (cf. U. Schmid, *The objective sense of History: Shept's synthesis of Hegel, Cieszkowski, Herzen and Husserl*, dans G. Tihanov (éd.), *Gustav Shept's Contribution to Philosophy and Cultural Theory*, W. Lafayette, Purdue U.P. 2009, p. 161, qui commente le passage de Koyré: «this is likely to be true and may indicate that Shpet does speak here also *pro domo sua*... Shpet's own Hegelian conception need a practical extension which is readily provided by the 'philosophy of the deed'».

¹⁶ LABRY, *Alexander Ivanovitch Herzen*, Les Presses Modernes-Bossard, Paris 1929.

¹⁷ KOYRÉ, *Études*, p. 204, 213, il cite les commentaires réducteurs faits par Bakounine lorsque Herzen, qui vient d'arriver à Paris, le cherche pour lui raconter ce qu'il a entendu pendant les cours de Granovsky et Cevyrev et lui rapporte les polémiques en cours entre slavophiles et occidentalistes: l'autre critique «cette polémique stérile, cette tempête dans un verre d'eau» parce que durant son exil il a désormais expérimenté ce qu'était la politique réelle.

¹⁸ *Ibid.*, p. 197.

¹⁹ JAKOWENKO, *Geschichte des Hegelianismus in Russland*, Bd. I, [Dr. Barti], Prague 1938: vue cette date Koyré n'avait pu lire qu'après avoir publié ses pages sur Herzen pour les mettre au jour.

²⁰ KOYRÉ, *Études* cit., p. 112 n. 2, 204, 208.

J'espère que la curiosité de quelque slavisant sera stimulée et qu'il aura envie de contrôler les textes parallèles: Koyré fait diverses autres déclarations dans les notes²¹, restant sur un plan académique et formel. Mais sous ce style il cachait probablement les informations que déjà à l'époque il pouvait posséder sur la parabole descendante qui pour Shpet – destitué de la GAKhN (Gosudarstvennaia akademia khdozhestvennykh) et relégué un peu plus tard en Sibérie – avait dès lors commencé et qui se conclura par son exécution par les armes en 1937. On connaît aujourd'hui la biographie tragique de Gustav Shpet, qui a fait de son œuvre un bestseller posthume. Shpet avait fait ses études tout d'abord à Kiev, où il s'était exprimé avec réserves pour le néokantisme, soutenu par son professeur Chepalnov; lorsqu'en 1907 il l'avait suivi à Moscou, le jeune homme s'était rapproché des thèses de Sergueï Troubetskoï: en 1912 on sait qu'il adhérait à l'École moscovite de métaphysique, partageant son platonisme, mais sans tonalités mystiques. Il avait été chargé de cours, puis avait obtenu en 1918 la chaire de philosophie à Moscou, mais en avait été rapidement exempté car le rôle de professeur avait été aboli; on lui avait concédé toutefois, de 1923-24 jusqu'en 1929, la vice-présidence d'une nouvelle et très importante académie ou laboratoire multidisciplinaire (la GAKhN justement). Son nom était inclus dans la liste des intellectuels exilés en 1922 (le premier d'entre eux étant Berdiaev), mais au lieu de monter à bord du célèbre 'bateau de Lénine' Shpet avait obtenu de sa vieille connaissance Lounatcharski d'être rayé de la liste des proscrits²².

On reconnaît aujourd'hui une grande importance à ses écrits de linguistique et d'esthétique. Pour toute l'aire culturelle Russie et Ukraine (cette dernière comprenait Kiev et aussi la zone – Odessa et Rostov-sur-le-Don – où Koyré avait commencé sa formation). Shpet a été défini comme «le propagandiste de Husserl en Russie» son adhésion à la phénoménologie avait été très précoce: peut-être son activité promotionnelle – qu'elle ait été exercée à Kiev, à Moscou ou sur une plus vaste échelle dans toutes les universités de l'empire tsariste – explique comment Koyré, un lycéen de quinze ans arrêté à Taganrog en 1907, pouvait emporter en prison un exemplaire des *Logische Untersuchungen* de Husserl.

Shpet est considéré en Occident comme «un phenomenologiste husserlien précoce, et dans l'Union Soviétique un historien bourgeois de la philosophie russe». Mais, malheureusement, pour autant que je sache²³ ces écrits ont été moins analysés. Il a été observé avec justesse que Shpet dans ses écrits historiques et spécialement dans son essai monographique sur Herzen «relates to the intellectual life of his own day and reflects his own interest in the more recent history of Russian thought, in the fate of philosophy in a Marxist state and in future of philosophical culture in Russia»²⁴.

²¹ SCANLAN, *Shept's Studies in the history of Russian Thought*, dans G. Tihanov, *Gustav Shept's Contribution* cit., p. 92.

²² TIHANOV (éd.), *Gustav Shpet's Contribution* cit., p. 21: «As intellectual histories these texts are not stories (implotment of past events according to genre-bound formulas) but chronologically organized discussion of ideas lifted from the past because of their supposed bearing on present thought». V. *ibid.* en particulier les essais de P. Steiner et J. P. Scanlan.

²³ HAARDT, *Husserl in Russland: Phänomenologie der Sprache und Kunst bei Gustav Shpet und Alexej Losev*, Fink, Munich 1993. Comme le souligne Nemeth il ne s'agit pas d'un "exhaustive treatment of Husserl's influence in Russia», mais uniquement du développement d'un seul secteur (sa «philosophy of language and art»).

²⁴ NEMETH, *Husserl, Shpet* cit., p. 100 n. 2: «the appearance of *Ideas*, with its introduction of a peculiar terminology and a dramatic new philosophical turn, however, did not go unnoticed in Russia, even though Gustav Shpet may have been the only one within Russia to take up the gauntlet» (relever le gant); p. 102: «it is not clear as Haardt claims [p. 68] that Shpet followed Husserl's turn to transcendental idealism even in 1914».

Dans les études sur Shpet auxquelles j'ai eu accès on distingue deux positions critiques: Alexander Haardt²⁵ a considéré Shpet proche de la phase transcendantale de Husserl dans *Ideen*, mais Thomas Nemeth a consacré un *review-article* à la monographie de Haardt²⁶ pour la critiquer précisément sur ce point. Haardt et Nemeth s'accordent cependant à considérer que Shpet voit dans la phénoménologie «une ontologie de la vie de la conscience»: d'après Nemeth²⁷ il considère «la réduction phénoménologique comme un moyen d'éclairer cette ontologie». Tandis que Haardt écrit que Shpet «interprets Husserl's phenomenology first of all exclusively from the perspective of *Ideen*»²⁸, Nemeth repousse cette thèse: «Shpet a bien approfondi les *Logische Untersuchungen* de Husserl, comme il ressort d'une lettre à Husserl dans laquelle il lui dit qu'il a réélaboré quelques pages de lui pour les mettre d'accord avec la deuxième édition de ce livre». La sympathie de Koyré pour Shpet semblerait confirmer cette thèse de Nemeth; mais à vrai dire le véritable Koyré, certainement plus proche de cet ouvrage de Husserl que des *Ideen*, ne parle jamais de Shpet (ni de soi-même...) du point de vue phénoménologique ou husserlien²⁹. En revanche, il apprécie Shpet comme historien et le respecte beaucoup.

Sans vouloir me prononcer sur la connaissance que Koyré pouvait avoir de Shpet comme husserlien, je voudrais signaler également d'autres données factuelles et d'autres hypothèses. Avant la Grande Guerre Shpet aurait probablement pu rencontrer personnellement Koyré en deux occasions: celui-ci, désormais étudiant à Paris, revint à Göttingen pour la présentation (polémique) des *Ideen* de Husserl organisée au cours du Sommersemester 1913 par Adolf Reinach, à laquelle était présent également Shpet, jeune académicien titulaire d'une bourse russe de longue durée pour un séjour en Allemagne (Wintersemester 1912-13 et Sommersemester 1913). Cette bourse permit à Shpet d'effectuer d'autres étapes plus brèves, parmi lesquelles un séjour à Paris, où il aurait pu revoir l'étudiant Koyré. Ce sont là des hypothèses alléchantes, mais il n'existe aucun document qui confirme ces rencontres.

Au cours des années vingt Koyré avait séjourné à Prague, il y avait donné une conférence et avait obtenu une ou plusieurs bourses pour des recherches sur Huss et sur Comenius. C'est là qu'avant 1927 Koyré avait connu Roman Jakobson. Leur correspondance est vaste et amicale, mais couvre exclusivement la période postérieure à la Seconde Guerre Mondiale, pendant laquelle tous deux s'étaient réfugiés à New York. Il est notoire que c'est là justement que Koyré a fait se rencontrer Jakobson et Claude Lévi-Strauss en 1941, les engageant comme professeurs à l'École Libre des Hautes Études où ils dirigèrent des séminaires à deux qui sont restés célèbres³⁰. Mais la première phase de la rencontre entre les deux Russes est moins documentée: on ne peut en parler qu'en se livrant à des conjectures. L'une de celles-ci, d'après moi, est que Jakobson, plus proche de Moscou et plus à la page, a signalé à Koyré dans les années vingt les écrits historiques de Shpet et la position délicate, mais importante, qu'il occupait à Moscou.

Jakobson, arrivé à Prague en 1920 comme interprète auprès de la Croix Rouge russe, avait été soupçonné d'être un espion de l'URSS; professeur à l'université de Brno, il avait contribué

²⁵ *Ibid.*, p. 102.

²⁶ HAARDT, *Husserl in Russland* cit., p. 105 n., Nemeth, *Husserl* cit., p. 102; v. également E. Holenstein, *Jakobson und Husserl*, «Tijdschrift voor Filosofie», XXXV, 1973, p. 561-562, 564, 566-567.

²⁷ NEMETH, *Husserl* cit., p. 101.

²⁸ KOYRÉ, *La jeunesse d'Ivan Kireevsky*, «Le monde slave», n.s., V, t. 1, 1928, p. 213-238.

²⁹ DENNES, *L'école russe de phénoménologie et le Cercle linguistique de Prague*, dans M. Burda (éd.), *Prague entre l'Est et l'Ouest. L'émigration russe en Tchécoslovaquie 1920-1938*, L'Harmattan, Paris 2001, p. 55, que débat V. Erlich, *R. Jakobson*, dans *Histoire de la littérature russe*, Fayard, Paris 1992, p. 669; *Gustav Shpet et son héritage aux sources russes du structuralisme et de la sémiotique*, éd. par M. Dennes, «Slavica Occitanica», n. 26, 2008.

³⁰ LÉVI-STRAUSS, *Le regard éloigné*, Pen, Paris 1983, p. IX.

au Cercle Linguistique de Prague présidé par Wilém Mathesius, qui proposait à nouveau le club (philosophico-linguistique) dont Jakobson, jeune étudiant génial avait fait partie à Moscou en 1914. Jakobson et Shpet y avaient collaboré: «entre 1919 et 1921 Roman Jakobson avait approfondi sa connaissance des œuvres de Gustav Shpet: l'influence du philosophe russe pouvait bien être une des raisons principales de son évolution». On sait qu'en 1929 ils correspondaient³¹. Jakobson était lié au prince Nikolaï S. Troubetskoï, fondateur avec lui de la linguistique phonologique, mais également, au cours des années vingt, leader du mouvement des 'Eurasiatiques'. Tandis qu'une partie des réfugiés russes se définissaient comme 'Scythes' et avaient été Cadets ou SR³², cette «utopie conservatrice» eurasiatique, dans laquelle Vittorio Strada a pu voir la première «critique de l'eurocentrisme»³³, est considérée en réalité comme typique des Russes blancs émigrés après la Grande Guerre, lorsque les thèses des 'slavophiles' du XIX^e siècle redevenaient d'actualité ou représentaient tout au moins pour de nombreux émigrés une métaphore puissante.

Dans son premier livre, qui est un véritable manifeste, Nikolaï Troubetskoï avait recommandé d'éviter l'égo-centrisme³⁴. Dans le sommaire manuscrit il s'exprimait avec davantage de clarté:

Comprendre que ni «moi», ni personne d'autre n'est le nombril du monde, que tous les peuples et toutes les cultures sont de valeur égale, qu'il n'existe ni supérieur ni inférieur [...] je voulais seulement montrer qu'aucune culture ne peut se passer d'emprunts extérieurs, mais que l'emprunt n'implique pas nécessairement l'excentrisme [...] Tout ce qui permet à un individu ou à un peuple d'être lui-même est bon, tout ce qui l'en empêche est mauvais. Notre nationalisme russe d'avant la révolution appartient à la fois à l'un et à l'autre type. Le vrai nationalisme est encore à créer. C'est en ceci que réside la solution. Cette solution passe d'abord par la révolution des consciences déjà mentionnée, puis par un travail créateur sur la connaissance de soi et sur la culture propre à la nation. Certes, dans la pratique, cette voie passe par la lutte physique, le soulèvement des 'peuples opprimés', etc. Mais sans la révolution dans les consciences et sans égo-centrisme conscient et noble, bref, sans vrai nationalisme, tout cela ne mènera à rien³⁵.

³¹ Cette lettre de fin novembre 1929 accompagne une publication phonologique, mais fait allusion à la destitution et à la relégation de Shpet; elle est traduite in-extenso dans G. Ottaviano, *Gustav Shpet fra fenomenologia ed ermeneutica. Il contributo di G. Shpet al rinnovamento della filosofia in Russia*, thèse de doctorat en philosophie, Università Roma Tre, années 2008-2009 (on line). À la p. 166 Ottaviano traite brièvement de l'*Essai sur le développement de la philosophie russe* par Shpet (1922), le considérant comme «le premier travail systématique paru en URSS [fournissant] un tableau argumenté des penseurs russes à partir du XVIII^e siècle».

³² WILLIAMS, *Culture in exile. Russian émigrés in Germany 1881-1941*, Cornell U. P., Londres 1972.

³³ N. TROUBETSKOÏ, *L'Europa e l'umanità. La prima critica dell'eurocentrismo*, préface de R. Jakobson, Einaudi, Turin 1982; *id.*, *L'Europa et l'humanité*, précédé de *Troubetskoï, linguiste ou historiographe des totalités organiques* par P. Sériot, Mardaga, Paris 1996; *id.*, *Russland Europa Eurasien*, éd. par Fiodor Poliakov, Oesterreichische Akademie der Wissenschaften, Vienne 2005.

³⁴ TROUBETSKOÏ, *L'Europe* cit.: «L'opposition des slavophiles et des 'occidentalistes' est, sur le sol russe, l'opposition de la philosophie à base religieuse au matérialisme et rationalisme irrégulier. Base commune: la foi dans le rôle et la mission de la Russie. Différence de fait: a) différence de classes; b) de conception politique; c) d'instruction. Les slavophiles étant bien plus au courant de la civilisation européenne, étant beaucoup plus 'occidentalisés' que les occidentalistes. Le bon droit de la critique des slavophiles vis-à-vis de l'engouement de l'intelligentsia russe pour tout dernier cri de la science moderne. Malgré toutes leurs erreurs historiques les slavophiles sont les premiers représentants de la pensée philosophique en Russie. La synthèse qu'ils cherchaient, ils l'ont réalisée en eux-mêmes en envisageant le problème: la Russie et l'Europe du point de vue religieux; ils ont été fidèles à la tradition de l'histoire russe et en ont fait une doctrine consciente. L'idée de l'originalité de la Russie est devenue *opinio communis*. La pensée russe a suivi la trace indiquée par les slavophiles et Tchaadaïev».

³⁵ TROUBETSKOÏ, lettre citée par le destinataire Jakobson dans sa préface à *L'Europe et l'humanité* cit., p. X-XI. Troubetskoï avait écrit dans le texte de son manifeste: «les cultures des différents peuples se différencient entre elles comme des phases différentes de la même évolution»; v. également p. 21.

À la lumière de ces thèses publiées en 1922 par Troubetskoï l'on a envie de se demander quelle est la raison pour laquelle Koyré paraît préférer les slavophiles³⁶ aux occidentalistes, et sur quelle base idéologique il utilise par conséquent des définitions et des métaphores historiques dans un sens plus ou moins analogue à celles de Troubetskoï. Il faut ajouter aussi qu'après 1933, aussi bien Troubetskoï à Vienne que Berdiaev à Paris s'exprimeront avec courage contre les persécutions antisémites des nazis et en pâtiront lourdement les conséquences.

Je ne me propose pas de suivre les exilés russes de cette période. Je ne prétends pas épuiser ici le sujet des rapports que Koyré a pu entretenir avec d'autres intellectuels russes expatriés après la Grande Guerre, étant donné qu'il y en aurait trop à considérer, ne serait-ce que dans la région parisienne, à commencer par Sergueï Boulgakov, Léon Chestov et surtout Nikolaj Berdiaev, qui a joué un grand rôle dans la vie intellectuelle, ainsi que dans la propagande religieuse et politique.

Je renonce de me poser la question s'il y a eu des relations personnelles et intellectuelles parmi Koyré et Léon Chestov, émigré lui aussi à Paris: tout le monde connaît d'ailleurs celles que Chestov a eu avec Husserl au congrès d'Amsterdam (1928) et sa polémique avec Jean Hering, qui fut le grand ami de Koyré et qui pourrait passer pour son alter-ego 'husserlien': mais il est à noter qu'une pièce du débat de Hering contre Chestov a été publiée dans la revue allemande «Philosophischer Anzeiger», dont Koyré était avec Helmuth Plessner l'un des fondateurs et sur laquelle il avait instamment invité son condisciple à écrire³⁷. Il faut souligner d'ailleurs un détail que n'a pas été remarqué dans les études récentes: dans un contexte plus mystique le problème au centre du débat nous rappelle les réactions et les critiques que les élèves et les jeunes collègues, tous contraires au positivisme et au neokantisme avaient manifesté, lorsque après ses *Logische Untersuchungen et sa Philosophie als strenge Wissenschaft Husserl publica Ideen*: ce livre fut l'objet à Göttingen d'une présentation critique tout à fait négative organisée par Adolf Reinach, partagée par Koyré, par Hering et par Edith Stein bien d'autres³⁸.

I.3.3 AUTOUR DE NIKOLAJ BERDIAEV

Mais je ne puis pas passer sous silence le cas de Nikolaj Aleksandrovitch Berdiaev. Dans le patrimoine idéal et dans les débats qui avaient eu lieu en Russie déjà plusieurs décennies avant la chute de l'empire tsariste, un thème fortement présent était la comparaison entre ce régime et l'Europe, ou bien le lien entre la culture et l'organisation de l'État dans l'Europe occidentale d'un côté, et le système (territoire, tradition, histoire) de l'empire russe, de l'autre: avant Koyré, nombreux étaient ceux qui avaient affronté cette problématique, et parmi eux ce qu'avait écrit Nikolaj Aleksandrovitch Berdiaev (1874-1948) était de toute première importance.

Pierre Aubert a résumé la question dans sa biographie de ce dernier:

³⁶ KOYRÉ, *Études cit.*, p. 190: «ainsi que l'a déjà noté M. G. Shpet dans son travail remarquable et trop peu connu, faire valoir que Cieszkovsky sur ce point est avec les hégéliens de gauche (que Herzen selon toute probabilité connaissait déjà)»; p. 208 n. «Shpet a très justement rapproché de ces textes de Herzen les assertions d'Arnold Ruge».

³⁷ Hering, *Sub specie aeternitatis. Eine Erwiderung auf L. Schestovs Artikel 'Memento Mori', enthaltend eine Kritik an der Husserlschen Philosophie*, "Philosophischer Anzeiger", 2, 1927-1928, pp. 53-72; Ibid. 2, 1927-1928, pp. 14-52, Koyré avait publié sa *Kritik der Wissenschaften in der modernen franzoesischen Philosophie*. Pour les études qu'il suffise renvoyer en premier lieu N. Baranoff, *Vie de Léon Chestov*, 1991-1993, et aux plus récentes (Frickey, Monseu, Feldes), entre autres à Christian Y. Dupont, *Jean Hering and the Introduction of Husserl's Phenomenology in France*, "Studia phenomenologica", XV, 2015, pp. 129-153.

³⁸ Cfr. *infra* § II, 1, tout spécialement à propos de Reinach, Schuhmann, Stein.

L'idée révolutionnaire s'exprime alors dans deux organisations, qui formeront deux partis politiques clandestins (les partis politiques légaux ne seront reconnus qu'à partir de 1905): le premier est le parti social révolutionnaire, qui succède au mouvement «vers le peuple» et s'inspire de la pensée des slavophiles selon lesquels le monde slave doit suivre son propre destin basé sur le développement social et politique du peuple. Pour ce parti, ce qui vient d'Europe, y compris le marxisme, est à réprouver. Le second est le parti opposé (les sociaux démocrates): ils pensent qu'une influence venant d'Europe est nécessaire pour faire sortir la Russie de sa stagnation. La doctrine de ce groupe repose sur le marxisme «scientifique». Lénine et la révolution d'Octobre sont issus de ce groupe³⁹.

En 1924, environ quatre ans après Koyré, Berdiaev était arrivé à Paris à l'âge de cinquante ans, mais il est probable que le premier connaissait son nom, ainsi que ses thèses et ses écrits publiés tout d'abord en Russie et ensuite en 1922-1923 à Berlin, première étape de l'exil décrété à son encontre et à celle d'autres nombreux intellectuels sur le «bateau de Lénine»⁴⁰.

Du point de vue sociologique les deux correspondaient à des types ou des figures paradigmatiques de la Russie prérévolutionnaire: Koyré était né et s'était formé au sein de la bourgeoisie commerciale juive, et même dans une famille privilégiée qui monopolisait presque le commerce des produits coloniaux et investissait dans les nouveaux puits de pétrole de Bakou: ses membres n'étaient pas obligés de respecter la «zone de résidence», mais même en temps de paix, par prudence, ils étaient doués de plusieurs noms et plusieurs passeports; né dans la plus haute aristocratie militaire, Berdiaev s'éloignait de Kiev pour ses études ou parce qu'il était invité dans les palais d'autres nobles dans différentes villes de l'empire (sauf une période bohème au sein de l'intelligentsia de Saint-Pétersbourg); il voyageait également hors des frontières. Plus âgé que Koyré d'une génération entière, Berdiaev décrit sa propre formation dans son autobiographie.

Lors de leur exil en France ils menaient aussi des vies différentes: Koyré, étudiant, mais aussi lorsqu'il sera marié et professeur, vivra toujours dans de minuscules appartements au centre de la Rive gauche, sur la Montagne Sainte-Geneviève. Berdiaev avait choisi de vivre en banlieue pour avoir une résidence plus grande, avec une chapelle et un terrain agricole: l'on pourrait penser qu'à Clamart il voyait une réincarnation – à l'échelle bien réduite – des résidences cossues de son passé. Heureusement des donateurs privés, des mécènes américains, et – dès le début – de la YMCA elle-même, le lui permettaient⁴¹. Berdiaev était en train d'élaborer une idée différente de la propriété foncière et de la richesse. Il admettait et percevait fortement le sens de la propriété uniquement pour les livres, pour les instruments qu'il gardait sur son bureau et également pour ses vêtements...

Mon attitude à l'égard de la propriété privée fut singulière: non seulement je ne la considérais pas comme sacrée, mais je ne pus jamais m'affranchir du sentiment qu'elle fût un péché⁴².

³⁹ Pierre Aubert, *Nicolas Berdiaeff*, Éditions du Cerf, Paris 2011, p. 34.

⁴⁰ Leslie Chamberlain, *Lenin's private war: The voyage of the Philosophy Steamer and the Exile of the Intelligentsia*, New York, Picador Saint Martin's Press, 2007, p. 305 ss. donne une liste des dizaines d'intellectuels affectés par cette arrestation organisée par la GPEU fin Août 1922.

⁴¹ N.A. Berdiaev, *Essai d'autobiographie spirituelle*, Buchet-Chastel, Paris s.d. (1992), p. 23: "Quant à l'argent nécessaire à la vie il me paraissait un don de Dieu, afin que je puisse m'abandonner entièrement à mon œuvre". Il reconnaissait qu'il manquait de sens pratique, mais qu'il était parcimonieux et après sa riche jeunesse il vécut toujours en faisant des économies «dans la gêne pécuniaire».

⁴² *Ibid.*, p. 23-24: «mon père subissait une crise idéologique, se pénétrait de plus en plus de vues libérales, rompait avec les traditions et entraînait souvent en conflit avec la société».

Comme il était arrivé à Koyré, Berdiaev avait été précoce en ce qui concernait les intérêts et les études de philosophie: à quatorze ans il avait lu Kant, Hegel et Stuart Mill⁴³, trouvant leurs ouvrages dans la bibliothèque de son père. Celui-ci, qui s'était pourtant formé dans la culture des Lumières, avait voulu se mettre au goût du jour, se rapprochant des idéalistes et des positivistes ainsi que des tendances 'libérales', ce qui n'avait pas manqué de soulever des conflits familiaux (surtout à cause de la militance et des troubles mentaux du fils majeur): «Nous vivions dans l'atmosphère des romans de Dostoïevski»; Nikolaj Berdiaev ajoutait qu'il avait ressenti l'influence de la figure et de l'exemple de Tolstoï, l'héros des Narodniki. En effet le jeune Nikolaj Berdiaev s'écartait de la mentalité et du voltairianisme que son père partageait avec bien des aristocrates russes.

La formation de Berdiaev aurait dû se conclure à l'échelon le plus élevé des écoles militaires, qui préparaient les officiers de la garde de l'empereur; mais il avait demandé à sa famille la permission de passer son baccalauréat et de fréquenter la faculté de droit à l'université de Kiev. Nikolaj Aleksandrovitch Berdiaev s'était formé dans le groupe marxiste de Kiev (considéré comme le plus important en Russie au tournant du siècle) et y avait importé clandestinement des opuscules marxistes interdits, après avoir rencontré Plekhanov à Zurich et participé en 1897 à une réunion des syndicats ouvriers; il avait pris part à des réunions SR à Kiev, avait été arrêté avec 150 autres SR, emprisonné pendant cinq semaines, puis condamné à trois années d'exil (1900-1902) au nord de Moscou. Dans la même petite ville (Vologda) fut exilé alors son condisciple au lycée de Kiev, Anatoli Lounatcharski.

Berdiaev étudia aussi la philosophie et la sociologie, entrant en contact avec un groupe philosophique locale, bien informée de l'actualité, l'école du professeur Chelpanov, la même où s'était formé Shpet; Berdiaev connut ensuite d'autres expériences d'études académiques de philosophie et passa un semestre à Heidelberg chez Windelband. En 1901 il avait écrit et publié un livre, *Subjectivisme et individualisme dans la philosophie sociale*, qui traitait de Kant et de Fichte, mais surtout de Mikhaïlovski, un penseur récent auquel Berdiaev accordera beaucoup d'importance dans ses écrits d'exilé. Il avait même publié un article sur F. A. Lange dans la «Neue Zeit» de Karl Kautsky.⁴⁴

À côté de ces expériences intellectuelles et politiques il avait aussi cultivé, à partir d'un certain moment, des méditations religieuses, mystiques et rituelles dans la mouvance orthodoxe: mais son attitude indépendante le conduira rapidement à être rappelé à l'ordre par des autorités de cette église. Chez les historiens la date exacte (elle précède en tout cas la Grande Guerre) de son évolution vers la religion et le rituel gréco-orthodoxe n'est pas vérifiée: ils se demandant si elle a été soudaine ou graduelle.

S'il était déjà, pendant l'âge d'argent de la Russie, un écrivain connu et s'il avait joué un rôle important, surtout grâce à son article dans le célèbre volume collectif *Vechi* en 1909, il n'avait pas disparu de la scène politico-culturelle après la révolution d'Octobre. Il avait été nommé par Lounatcharski président du GAKhN, l'académie ou laboratoire dont Shpet était le directeur. Cette collaboration se termina rapidement et les bolcheviks «de droite» (c'est ainsi que Berdiaev appelle certains «autoritaires», qui par la suite deviendront stalinistes) mirent fin en 1929 à la politique culturelle de Lounatcharski. Berdiaev regrettait que

⁴³ *Ibid.*, p. 55: «J'ai lu Schopenhauer, Kant et Hegel à l'âge de 14 ans. C'est dans la bibliothèque de mon père que je trouvai *La critique de la raison pure* ainsi que la *Philosophie de l'esprit* de Hegel (3e partie de l'*Encyclopédie*)»; où il dit à p. 28 qu'il les a lus avant de se présenter à l'examen de logique.

⁴⁴ T. Klépinine, *Bibliographie des oeuvres de N.A. Berdiaev*, introduction de P. Pascal, Paris, Institut d'études slaves, 1978, p.15.

le berdiaevisme, c'est ainsi qu'ils nommaient les tendances détestées, modernistes, hérétiques et libertaires [...] en même temps se formaient de nouveaux courants au sein de la jeunesse russe, d'orientation plus politique, différents de la vieille émigration et dits postrévolutionnaires. Tels étaient avant tout les 'eurasiens', les 'affirmateurs', - plus tard les 'mladorosses' [=membres du parti 'Jeune Russie'].

Berdiaev reconnaît avoir eu

des rapports personnels avec les eurasiens, et ils sympathisaient avec moi, cherchaient mon appui contre les attaques de la vieille émigration. Je sympathisais en partie avec les courants postrévolutionnaires. Contrairement à la vieille émigration, ces jeunes reconnaissaient la révolution, s'appliquant à soutenir non le passé prérévolutionnaire, mais l'époque postrévolutionnaire. Ils se résignaient à la transformation sociale et voulaient construire la Russie nouvelle sur une nouvelle base sociale. Cette idée venait de moi et je crois avoir eu quelque influence sur eux. Il arrivait même que les eurasiens reconnussent en moi leur maître, ce qui n'était pas conforme à la vérité⁴⁵.

Berdiaev n'était pas modeste. Je ne sais pas si – au moment où en 1941 il rédigeait cette autobiographie – sa mémoire le trahissait, ou s'il entendait vraiment se vanter d'avoir été l'un des promoteurs de la NEP (la Nouvelle politique économique lancée par Lénine à partir de 1921)... D'après lui, il aurait été plus juste de le définir non pas comme 'eurasiatique' (ou 'eurasiatien'), mais plutôt comme le maître des 'personnalistes'. Cette auto-définition peut correspondre bien à son activité dans les années Trente, non à ses rapports avec les 'eurasiatiques' soit en Allemagne, soit au début de son séjour en France; en lisant ses mots on ne peut pas penser à son activité en Russie dans la période qui suivit Octobre, mais à son séjour de plus de vingt ans à Paris, où il rassembla vite un nouveau public pour des causeries dans une église orthodoxe de la rive gauche, où l'on rassembla la bibliothèque Tourgueniev.

Plus tard dans sa résidence de Clamart – une banlieue élégante située entre Versailles et Paris – dans les années Trente, avaient lieu des réunions, agrémentées de chants rituels, mais aussi de discussions qui se déclanchaient entre émigrés russes et autres visiteurs d'un type différent (par ex. Pierre Pascal). Presque tous les dimanches Berdiaev voulait revivre le rituel et la religiosité orthodoxe en discutant très vivement avec Boulgakov, son vieil ami depuis l'époque de Kiev, qui à Paris était maintenant à la tête de l'Académie Saint-Serge pour la théologie orthodoxe et avait grand succès à Clamart. A' ces réunions n'accourent pas seulement ses fidèles, car on y échangeait aussi des mises à jour, des nouvelles et des commentaires sur l'actualité internationale. En témoigne Pierre Petit, qui y avait été souvent, mais qui cessa de les fréquenter après avoir entendu des jugements inacceptables au sujet du massacre de Babij Yar.

Il est juste que soient reconnus à Berdiaev le mérite et l'importance de ces activités, qui vont au-delà des problèmes culturels des russes ou des Russian abroad. À Paris il continua à écrire en langue russe, mais bien vite il sut organiser la traduction de ses œuvres en français (et en d'autres langues). Il avait obtenu un soutien économique régulier et important de l'organisation américaine YMCA, dont il était *editor-in-chief*. Sa conception selon laquelle obtenir de moyens pour sa subsistance personnelle rentrait dans la catégorie du «don» (idée très proche à celle de la «grâce»), nous laisse penser qu'il ne devait pas se poser de problèmes pour l'argent de l'YMCA, ni se sentir gêné.

Berdiaev rencontrait des intellectuels français, américains ou européens lorsqu'il était invité aux décades de Pontigny ou ailleurs. Il était entré en contact avec Gabriel Marcel, Maritain

⁴⁵ *Ibid.* Berdiaev, *Essai d'autobiographie*, p. 323-24.: «ils étaient différenciés par le fait que selon lui les Eurasiens ne tenaient pas à la liberté». «Ils étaient 'orientalisés', hostiles à la culture occidentale... Ils ne comprenaient pas l'orthodoxie comme il le fallait et privilégiaient l'État (c'étaient 'des étatistes')».

et Gilson⁴⁶; ils participaient aux conférences interconfessionnelles organisées à Paris ou dans sa résidence de Clamart; c'est dans ce groupe (bientôt – hélas – entouré du contexte historique du totalitarisme hitlérien) que fut relancée cette idée de 'personne' dans son acception la plus vaste (agréée par conséquent par les chrétiens romains, orthodoxes et grecs, par les juifs et bien d'autres...).

Berdiaev et Koyré se connaissaient certainement: il existe même une photo avec Groethuysen et le 'scythe' Boris Mirsky, qui est le document de leur présence à une 'Décade de Pontigny'.

Berdiaev se proclamait alors existentialiste, mais – comme Chestov et Boulgakov – il l'était sur la ligne de Schopenhauer, Kierkegaard et Dostoïevski⁴⁷, et non pas sur celle – métaphysique – qui venait de paraître, dont Koyré, dès qu'il eut lu *Sein und Zeit* par Heidegger en 1928, s'en était au contraire déclaré enthousiaste (quitte à s'en repentir avant même 1933). Berdiaev se proclamait alors existentialiste, mais – comme Chestov et Boulgakov – il l'était sur la ligne de Schopenhauer, Kierkegaard et Dostoïevski, et non pas sur celle, tout à fait récente (métaphysique plus que littéraire) de Heidegger dont Koyré, dès qu'il eut lu *Sein und Zeit* en 1928, s'était au contraire déclaré enthousiaste (quitte à s'en repentir avant même 1933).

Dans leurs premiers ans de séjour à Paris il y a d'autres points de contact, et je rappelle pour finir les plus importants. Berdiaev et Koyré avaient tous deux étudié Boehme et son influence sur les mystiques. Il faut signaler qu'en 1928, lorsque Koyré présenta sa thèse d'État sur Boehme, c'est justement autour de ce mystique que Berdiaev inaugura la série de ses réunions restreintes à Clamart⁴⁸. Tous deux soulignaient sa terminologie était bien originale, et souhaitaient qu'en soit rédigé un 'Lexicon boehmianum' (Koyré l'avait annoncé, mais bientôt abandonna le projet). Berdiaev «voyait chez certains mystiques hérétiques des idées» proches de Jacob Boehme (qu'il reconnaîtra jusqu'à sa mort comme l'un de ses maîtres)⁴⁹. Mais leur approche est différente: Koyré s'intéressait à Boehme en partant au contraire de l'hypothèse diltheyenne, qu'il aimait bien à l'époque et qui y voit les prodromes du courant idéaliste...

Koyré et Berdiaev affrontent également le thème révélateur de la 'slavophilie'. Nos lecteurs ont déjà lu quelques citations prises des livres de Koyré, mais l'ont doit remarquer que ses études sont oubliées par les spécialistes de Berdiaev, malgré que ce thème soit l'un des éléments centraux du livre que celui-ci en 1938 publia sur *Les sources et le sens du communisme russe*.

Les points de vue extrêmes des Slavophiles et des Occidentaux apparaissent comme également faux et périmés [...] Les premiers n'ont vu dans l'œuvre de Pierre [le Grand] qu'une transgression de bases fondamentales de la Russie, une contrainte qui pesa sur son développement et en interrompit le cours. [...] Les Slavophiles ont tort de nier que sa réforme fut inéluctable⁵⁰. La vérité était que Pierre [le Grand], au sommet de l'État, fut un révolutionnaire: et ce n'est pas sans fondement qu'on l'assimile aux bolchevistes⁵¹.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 331-332.

⁴⁷ Dans *Vom Nichts, vom Sein, und von unserem Existenz: Versuch einen kleinen Geschichte des Existenzialismus*, Brigg, Augsburg-Bâle 1974 (Stoffel 54.5), qui est la traduction allemande du débat sur l'existentialisme promu et dirigé par Jean Wahl pour "Dieu vivant" N° VI, en 1946 (Stoffel 46.10), aux discussions brèves et concentrées entre Koyré, Gandillac, Gurvitch, Levinas et Gabriel Marcel, est ajouté aussi Berdiaev, déjà inclus dans une réédition française (Stoffel 47.8). Celui-ci avait consacré avant la guerre diverses pages à ce thème.

⁴⁸ O. Clément, *Berdiaev. Un philosophe russe en France*, Paris, Desclé de Brouwer, 1991.

⁴⁹ Klépinine, *Bibliographie cit.*, p. 15.

⁵⁰ Berdiaev, *Les sources et le sens du communisme russe*, Gallimard, Paris 1951, p. 17

⁵¹ *Ibid.*, p.19; v. également p. 28 sur le peuple russe. Dans la Ph.D. thesis de Christian Gottlieb, *Dilemmas of Reaction in Leninist Russia. The Christian Reponse to the Revolution in the works of N.A. Berdyayev 1917-1924*,

Mais pour conclure ces notes il faut rapeller qu'à la fin des années trente l'aristocrate et feudataire Nikolaj Aleksandrovitich Berdiaev ira partager et exprimer d'autres principes: il se prononcera contre la persécution nazi des Juifs, comme fera aussi Nikolai Troubetskoï, le prince plongé dans la misère de l'émigration. Tous deux seront persécutés par la Gestapo. Ce dernier mourra des conséquences de son interrogatoire; Berdiaev devra vivre caché jusqu'en 1944. Aucun des deux n'était d'origine ou de formation juive, mais leurs idées les avaient rapprochés aux victimes de cette persécution et leur faisaient déjà prendre position avec les ennemis des nazis, entre autres avec le juif et agent secret Koyré. Aussitôt rentré des États-Unis celui-ci publiera une série d'écrits pour honorer les intellectuels tombés dans la Résistance et il ne manquera pas de rendre hommage à la mémoire de Berdiaev et à ses études sur Boehme⁵² dans deux longues comptes-rendus du *Mysterium magnum* qu'il avait traduit et revu pendant la guerre (Stoffel, 47.6 et 48.5).

I.3.4 ...ET LA BARBE?!

Les investigations et les hypothèses suggérées dans ce chapitre doivent s'arrêter ici: je sais qu'en les proposant j'ai affronté un double défi. Sans parler de mon incompetence linguistique, existe aussi l'inconvénient que dans les Archives d'Alexandre Koyré toute la section écrite en cyrillique ou concernant en tout cas un sujet russe est absente; peut-être a-t-elle été supprimée par ses héritiers.

Je voudrais terminer sur une note frivole empruntée à un passage de *La philosophie et le problème national*, où Koyré fait allusion à la génération des populistes:

Il est curieux de noter que le port de la barbe, interdit par Pierre le Grand, devint à un moment donné pour les slavophiles le symbole du 'retour au peuple', aux sources profondes de la vie nationale, et fut de nouveau interdit en 1846 par ordonnance de Nicolas I^{er}, comme incompatible avec la dignité de la noblesse. Nous racontons ailleurs l'histoire de cette amusante petite guerre pour la barbe⁵³.

Je souligna la dernière phrase. J'ai fait ce que j'ai pu pour lire toutes les pages de Koyré, à l'exception, hélas, de celles écrites en russe, par exemple dans «Put'», le périodique de Berdiaev en France (où paraissent au moins deux comptes rendus)⁵⁴; mais je n'ai pas su retrouver cette amusante 'petite guerre pour la barbe': à partir du tsar qui en 1698 avait ordonné à ses boyards de la couper; au point de vue historique elle est banale: elle est peut-être un *topos* dans l'historiographie russe. À en juger par les photos, Koyré préférerait sortir toujours bien rasé: je ne sais pas si cela signifie qu'il se sentait appartenir à l'Occident...

Je n'ai cité ici ce passage pas pour son contenu philosophique, évidemment. Son intérêt est que l'auteur y affirme avoir déjà raconté cette 'petite guerre' ailleurs. Je souhaite ainsi signaler qu'il est encore possible de trouver du nouveau sur Koyré...

Kopenhagen, U.P. Southern Denmark, 2003, les oeuvres de Berdiaev sont bien analysées; l'A. note ici et ailleurs la relation de Berdiaev avec quelque professeurs russes du XIX siècle, et avec les courants occidentalistes ou slavophiles; il est grand dommage qu'il ne connaisse les études 'slaves' de Koyré (cfr. *supra*, I, 3, §§1-2).

⁵² Il la publiera dans la "Revue d'histoire des religions", amplifiée ensuite dans "Critique" (Stoffel, 47.6 et 48.5).

⁵³ KOYRÉ, *Philosophie* cit., p. 42. V. également P. Pascal, *Les grands courants de la pensée russe* (1971), L'Âge d'Homme, Lausanne 2010, p. 144 et suiv.

⁵⁴ Cf. *L'émigration russe. Revues et recueils 1920-1980. Index général des articles* (coll. «Bibliothèque russe de l'Institut des Études Slaves», t. LXXXI, publié par la Bibliothèque russe Tourgueniev et la BDIC), préface de Marc Raeff, Institut d'Études Slaves, Paris 1988.

DEUXIÈME PARTIE

UN EXILÉ ET SES ÉTUDES

II.1 À GÖTTINGEN PARMIS LES PHÉNOMÉNOLOGUES

Nous avons vu Zénon resurgir de ses cendres
et le menteur engendrer une descendance bien nombreuse¹.

Entre 1908 et 1913, période où Husserl exerça une influence majeure en tant que professeur, Koyré appartient à l'école phénoménologique de Göttingen. Pour Husserl ces années-là furent probablement les plus productives, même s'il se consacrait alors – plus qu'à la publication – à la préparation de cours et de conférences, qui lui permettaient de vérifier ses idées face à son auditoire². Mais c'est à cette époque que s'acheva la publication des *Recherches*, et commença celle des *Idées* et de son périodique «*Jahrbuch für Philosophie und Phänomenologische Forschungen*», et c'est à Göttingen que fut écrite en 1910 *La philosophie comme science rigoureuse*.

Pendant presque quatre années académiques Koyré a fréquenté régulièrement à Göttingen les cours de philosophie, mais au début surtout de mathématiques, outre que d'économie, de psychologie expérimentale, de linguistique comparée, de sanscrit et de langues étrangères modernes, ce qui ne laisse aucun doute concernant son travail à plein temps à l'Université. Son intérêt pour la grande école de mathématique de Göttingen était évident et considérable, mais rentrait dans sa passion pour la philosophie.

L'étudiant Koyré suivit les cours de Husserl au moins pendant le *Wintersemester* 1910-11 (logique) et en 1911 (éthique) et ses notes s'y référant sont conservées; à mon avis sa dissertation inédite se rattache au premier de ces cours (très concentré sur l'«*Aufgabe einer logischen Theorie des Denkens*» et sur la mathématique analytique) et pas seulement à une conférence donnée par Husserl à la Philosophische Gesellschaft (contenue entre autres dans un manuscrit du Husserl Archiv où Russell est discuté à fond à propos des paradoxes).

Nous savons aujourd'hui, grâce aux études très minutieuses de Schuhmann³, qu'au début de la carrière intellectuelle de Koyré il y eut un traumatisme. Ce ne sera pas le seul, parce que l'une de ses premières contributions à la discussion épistémologique (un article sur la philosophie d'Einstein, qu'il avait entendu discuter déjà au cours des séminaires de Göttingen,

¹ Cette phrase utilise des mots de Paul Valéry (souvent cités, par ex. par C. Bouglé) et se trouve dans une intervention de Koyré en l'honneur de L. Brunschvicg, qui d'ailleurs aurait cru «résolus les paradoxes de Zénon et d'Épiménide le menteur», «Bulletin de la Société française de philosophie», 1962, p. 46.

² SPIEGELBERG, *The Phenomenological Movement* cit., p. 119-124.

³ K. SCHUHMAN, *Koyré et les phénoménologues allemands*, dans P. REDONDI (ed.), *Science: The Renaissance of a History. Proceedings of the International Conference A. Koyré* (Paris, Collège de France, 10-14 juin 1986), «History and Technology», 4, 1987, p. 149-167. V. également d'autres précieuses contributions du même Schuhmann, *Husserl-Chronik. Denk- und Lebensweg E. Husserls*, La Haye, Nijhoff 1977; E. HUSSERL, *Briefwechsel*, Kluwer, Dordrecht, 1994; et en dernier à l'entrée *Koyré*, L. EMBREE (ed.), *Encyclopaedia of Phenomenology*, Kluwer, Dordrecht, 1997, p. 391: «Koyré was born in Odessa [*recte*: Taganrog] on August 29, 1892 [...] He went to Paris in 1908, probably to study mathematics (and philosophy). During winter 1909-1910 [*recte*: fall 1908] he moved to Göttingen, at that time the 'Mecca of mathematics' where especially Ernst Zermelo (1871- 1953) was working on set-theory paradoxes such as Russell's antinomies, and Adolf Reinach [...] was working on classical paradoxes in philosophy [...] In winter 1910-11 [Koyré] also turned to Edmund Husserl [...] he even participated to the 'inner circle' of [Göttingen Philosophical] Society, where he presented his own ideas on mathematical and logical paradoxes. He also discussed them with Hilbert's assistant Richard Courant (1888-1972) [...] After Reinach's death [1917], Husserl became the leading figure of the phenomenological movement for Koyré too».

où il avait ébauché quelques pages) sera refusé par Xavier Léon en 1920; et sa candidature au Collège de France sera repoussée en 1951.

Probablement le traumatisme dû au rejet de sa thèse de doctorat après quatre années de cours à Göttingen fut le plus grave. Il y a un autre fait, datant de plusieurs années auparavant: le thème de sa dissertation sur les paradoxes logiques avait dû rouvrir chez Husserl de vieilles blessures. Frege, dans un compte rendu de 1894, avait fait «noter que Husserl n'a pas compris ma distinction entre notes caractéristiques et propriétés: il n'y a pas de quoi s'en étonner vu son mode de conception logico-psychologiste»⁴. L'histoire se répétera quelques décennies plus tard, parce qu'en marge de la dissertation manuscrite de Koyré, Husserl lui aussi écrira que l'élève n'a rien compris à ses positions, même s'il les cite avec insistance. Par ailleurs, la critique de Husserl était respectueuse. Bien que Koyré fût un étudiant généralement apprécié, son texte proposé pour le doctorat fut refusé par le 'maître', comme Koyré continuera toujours à appeler Husserl, avec affection et un brin d'ironie.

En 1908-1910 à Göttingen Koyré avait fréquenté la grande école mathématique (qui comprenait aussi Klein, Hermann Minkowski, Carathéodory et Zermelo): certainement Koyré a suivi Hilbert et pris des notes pendant ses cours. Zermelo et d'autres, dont Koyré se fait l'écho dans sa dissertation, avaient «renouvelé l'intérêt pour les paradoxes logiques de toute sorte»⁵.

Koyré exilé avait commencé ses études en automne 1908 à Göttingen⁶, où il était arrivé peut-être de Paris: il faut souligner son choix d'une résidence aussi austère⁷. Schuhmann suggère que dans la capitale française il pouvait avoir subi l'influence de Poincaré; de telles lectures ne sont pas à exclure, mais les documents que j'ai pu consulter au sujet de la carrière de Koyré à Paris⁸ obligent à affirmer qu'il n'y est arrivé comme étudiant qu'en 1912 et qu'il s'en est de nouveau absenté en 1913 pendant le *Sommersemester* pour retourner à Göttingen: non plus pour préparer son doctorat, mais pour prendre part à la discussion autour des *Idées* que Husserl venait de publier⁹.

⁴ Le compte rendu de la *Philosophie der Mathematik* de Husserl avait été publié par Frege dans la «*Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*», 103, 1894.

⁵ K. SCHUHMAN, *Koyré et les phénoménologues* cit., p. 149-167. Cf. notices biographiques détaillées également dans GILLISPIE, à l'entrée *Koyré* cit., p. 482-490.

⁶ Nous avons de multiples déclarations de Koyré où il affirme avoir suivi les cours de Minkowski et cela est suffisant pour dater exactement son transfert de Paris à Göttingen, contrairement à l'hypothèse de Schuhmann relative à une première période parisienne de son exil. Aux Archives Koyré à Paris sont conservées des notes (autre que provenant de séminaires d'Adolf Reinach, concernant des matières non philosophiques) prises pendant un cours de Hilbert à Göttingen. Dans une lettre à Xavier Léon, 23.12.1920 (Paris, Bibl. Sorbonne, fonds Victor Cousin, correspondance X. Léon, ms. 362, p. 335-336), Koyré dit «avoir été un élève de Hilbert et de Minkowski lui-même»: pour penser que Koyré ait pu suivre les cours de Minkowski (mort à Göttingen dans les premiers jours de 1909) il faut anticiper son arrivée dans cette université au *WS* 1908-1909.

⁷ K. SCHUHMAN, *Koyré et les phénoménologues*, cit., p. 152-153.

⁸ Dans le mémorial présenté au moment de demander en 1922 sa naturalisation française Koyré déclare qu'il a commencé ses études à Paris en 1912. Cf. également l'«*Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Section des sciences religieuses*», Paris, 1913, p. 42-43, qui enregistre la participation de Koyré au cours de Picavet, et seulement pour le premier semestre 1912-13; v. aussi *ibid.*, 1914, p. 98, pour l'année 1913-14.

⁹ E. STEIN, *Aus dem Leben einer jüdischer Familie*, in id., *Werke*, VII, Fribourg etc., Herder, 1985, p. 220-221 (trad. it. *Il mio primo semestre a Göttinga*, Brescia, Morcelliana 1982): rendant visite à Husserl à jour fixe E. Stein et tous les autres se posaient la même question: «Alle hatten dieselbe Frage auf dem Herzen. Die *Logische Untersuchungen* hatte vor allem dadurch Eindruck gemacht dass sie eine radicale Abkehr vom kritische Idealismus kantischer und neukantischer Prägung erschienen. Man sah darin eine neue Scholastik, weil der Blick sich von Subject ab- und der Sache zuwendete: die Erkenntnis schien wieder ein Empfangen, das von den Dingen sein Gesetz erhielt, nicht – wie in Kritizismus – eine Bestimmen, das den Dingen sein Gesetz aufnötigte. Alle jungen Phänomenologen waren entschiedene Realisten. Die *Ideen* aber enthielten einige Wendungen, die ganz danach klangen, als wollte ihr Meister zum Idealismus zurückkehren. Was er uns mündlich zur Deutung sagte, konnte die Bedenken nicht

Koyré avait écrit un article sur des thèmes analogues¹⁰, auquel il renvoie dans sa dissertation: dans la prestigieuse «Revue de métaphysique et de morale», très attentive aux problèmes de la logistique, il avait eu droit à une réplique de Bertrand Russell dont l'étudiant Koyré, naturellement, était fier. À l'époque la Société française de philosophie et sa revue gardaient d'étroits contacts avec Husserl et avec Russell, invité personnellement par Elie Halévy¹¹ en 1911 à y faire des communications et à discuter avec les philosophes français¹². La note de Koyré *Sur les nombres de M. Russell* avait été proposée et présentée à Xavier Léon accompagnée d'une carte de visite de Husserl, que Léon n'avait pas conservée, mais qu'il avait mentionnée par écrit à Elie Halévy¹³. Mais le brouillon de cette carte de visite, copié à plusieurs reprises avec quelques variantes, se trouve dans les cahiers d'Alexandre Koyré, et l'on a envie de se demander si, ayant sous la main une carte de visite, le jeune auteur ne s'en était pas servi pour jouer un tour...

Probablement l'étude sur les paradoxes mathématiques n'avait pas été suggérée à Koyré par Husserl, mais par le maître de conférences Adolf Reinach et avait été présentée au professeur en mars 1912 comme projet d'une thèse de doctorat: si un an auparavant celui-ci était intervenu (mais cela n'est pas certain) pour faire imprimer la petite note si bien informée de son élève, placé devant la dissertation, Husserl la refusa. Peu après fut réalisée et publiée sous sa direction une autre dissertation sur le même sujet¹⁴.

En réalité les fondements des mathématiques étaient l'un des thèmes centraux dans le

beschwichtigen. Er war der Anfang jener Entwicklung, die Husserl mehr und mehr dahin führte, in dem, was er 'transzendentaler Idealismus' nannte (es deckt sich nicht mit dem transzendenten Idealismus der kantischen Schule), den eigentlichen Kern seiner Philosophie zu sehen und alle Energie auf seine Begründung zu verwenden: ein Weg, auf dem ihm sein alter Göttinger Schüler zu einem und ihrem Schmerz nicht folgen konnten».

¹⁰ «Revue de métaphysique et de morale», XX, 1912, p. 722-724 (un document non considéré par Schuhmann et suivi de deux pages de Russell *Réponse à M. Koyré*).

¹¹ Léon à Halévy, 28.03.1911: «Merci pour la séance Russell. Grâce à ton dévouement elle ne se fera pas trop attendre [...] Pour Russell une fois reçues les différentes interventions, envoie à l'impression: 1° l'exposé de Russell, 2° les interventions dans leur ordre de succession. Russell sur l'épreuve remplira les lacunes».

¹² B. RUSSELL, *Correspondance sur la philosophie, la logique et la politique avec L. Couturat*, éd. A.-F. Schmid, Paris, Kimé 2001, II, p. 638 n., qui recense quatre événements aux quels Russell avait été invité à Paris en mars 1911. RUSSELL, *Logical and philosophical Papers*, ed. by J.G. Slater and B. Frohman, Londres-New York, Routledge 1992.

¹³ Léon à Elie Halévy, 8.07.1911 (bibl. Sorbonne, V. Cousin, Ms. 368): «Le logisticien est recommandé par Husserl (carte jointe au manuscrit): faut-il l'écarter tout de même? [...] J'ai rappelé à Delbos qu'il me devait un Husserl»; *ibid.*, 3.8.1911: «J'ai envoyé à Russell la note de Koyré sur la logistique (le Koyré recommandé par Husserl) en lui demandant de me dire ce qu'il en pense et s'il veut la publier ici, et j'en ai averti son auteur – que si Russell y trouve un intérêt réel et croit devoir y répondre»; *ibid.*, 9.08.1911: «J'ai envoyé à Russell la note de Koyré sur la logistique, il me demande de la publier pour y répondre». Il 23.09.1912 Léon écrit à Halévy «Russell ne m'a rien répondu», mais sa réplique doit être parvenue à temps et est imprimée à la suite de la note de Koyré.

¹⁴ H. LIPPS, *Bemerkungen zu der Paradoxie des Lügners*, «Kant-Studien», 28, 1923, p. 335-339. D'après Lipps, qui avait été étudiant à Göttingen du SS 1911 au WS 1913-14, c'est-à-dire seulement un an de plus que Koyré, et qui dans son *Die Wirklichkeit des Menschen*, hg. v. E. von Busse, Francfort-sur-le-Main., Klostermann, 1954, p. 206 (cf. SCHUHMAN, *Husserl-Chronik*, cit., p. 158) évoquera ces études, l'intérêt pour cette problématique a pour origine les discussions entre les phénoménologues et le mathématicien Ernst Zermelo: «Das Thema der Paradoxien der Mengenlehre und der verwandten logischen Paradoxien geht vielleicht im besonderen auf die Diskussionen über Logik der Mathematik zwischen den Phänomenologen und dem Mathematiker Zermelo aus dem Hilbert-Kreis kurz vor Lipps' Göttinger Zeit (1911-1914) zurück, deren Fragen damals in dem Kreis um Husserl und Reinach wohl noch lebendig waren. Auch aus dieser Zeit stammt Lipps Thema der Paradoxie von Zeno». Cette problématique était fréquente dans les facultés de philosophie, v. également A. RÜSTOW, *Der Lügner. Inaugural-Dissertation... Universität Erlangen* (1908), Leipzig, Teubner 1910.

débat philosophique des décennies qui précèdent 1914. À l'époque, c'était un thème qui se trouvait au cœur des intérêts des philosophes outre que des mathématiciens. Ne citons qu'un seul exemple, celui d'un penseur qui s'occupera par la suite de problématiques fort diverses: il a été noté que «Heidegger au début de sa carrière de philosophe, dans sa toute première publication de 1912, prouvait qu'il possédait une très grande familiarité avec les nouveautés que Frege, Husserl, Russell et Whitehead étaient en train d'introduire dans le domaine de la logique»¹⁵. Comme le notent les Kneale, ce furent justement les polémiques de Poincaré, Richard, Russell, Peano, Zermelo et autres¹⁶, dont Koyré se fait l'écho dans sa dissertation, qui «renouvèrent l'intérêt pour les paradoxes logiques de toute sorte»¹⁷.

Dans le cas de Koyré, il se peut, comme le suggère le premier spécialiste qui s'occupa de l'épisode et comme semble le confirmer l'article de 1922¹⁸, que le choix du thème ait été suggéré par Adolf Reinach, qui exerçait son activité de maître de conférences auprès de Husserl, en était le bras droit et gérait les rapports avec les étudiants, mais d'après la réglementation alors en vigueur dans les universités allemandes ne pouvait pas diriger personnellement une thèse de doctorat. Reinach et Scheler n'avaient pas le *jus doctorandi*, étant seulement des *Privatdozenten*: malgré cela, je crois que l'étudiant Koyré les considérait, eux et Husserl, comme trois maîtres. Reinach avait exprimé une nette préférence pour la phase platonico-mathématique qui correspondait dans la pensée husserlienne aux *Recherches logiques* et qui considérait ces thèmes avec beaucoup d'attention: l'auteur au contraire s'était éloigné désormais de cette problématique (à laquelle il reviendra tout au plus dans *Logique formelle et logique transcendantale* en 1929). En effet, avec les *Idées pour une phénoménologie transcendantale*, dont la sortie était imminente, Husserl était en train de fonder son propre 'idéalisme'¹⁹.

¹⁵ T.A. FAY, *Heidegger and Formalization*, dans T. SEEBOHM et al., *Phenomenology and the Formal Sciences*, Kluwer, Dordrecht 1991, p. 19: le premier article de Heidegger cité ici est *Neue Forschungen über Logik*, «Literarischen Rundschau», 1912. Cf. H. OTT, *M. Heidegger. Unterwegs zu eine Biographie*, Francfort-sur-le-Main, Campus 1988, p. 79, qui cite la lettre de Heidegger au théologien Sauer, datée du 17.3.1912, p. 70-71 (cf. trad. it., p. 63, 74): «Wenn ich von meinem Versuch reden darf, so kann ich Ihnen meine Arbeit als nahezu vollendet ankündigen. Im Grunde ist es nur eine Vorarbeit, die den Stützpunkt schaffen soll für die Inangriffnahme der weiterverzweigten Untersuchung der mathematischen Logik. Wenn das Ganze nicht eine fruchtlose Nörgelei und ein scholastisches Aufdecken von Widersprüchen werden soll, dann muss das Raum und Zeitproblem unter Orientierung an der mathematischen Physik einer vorläufigen Lösung mindestens nahegebracht werden. Diese Arbeit wird nur dadurch erschwert, daß gegenwärtig in der Physik durch Relativitätstheorie alles in Fluss geraten ist. Auf der anderen Seiten sucht sich neuerdings die Logik mit der allgemeinen Gegenstandstheorie zu verschmelzen. Was die Untersuchung wieder wesentlich einfacher gestaltet».

¹⁶ G. HEINZMANN (éd.), *Poincaré, Russell, Zermelo et Peano. Textes de la discussion (1906-1912) sur les fondements des mathématiques: des antinomies à la prédicativité*, Paris, Blanchard 1986; J.-P. BELNA, *La notion de nombre chez Dedekind, Cantor, Frege*, Paris, Vrin 1996.

¹⁷ W.C. KNEALE – M. KNEALE, *Storia della logica* [1962], Turin, Einaudi 1972, p. 751. Cf. PECKHAUS, *Hilbertsprogramm und kritische Philosophie*, Göttingen 1990, p. 48: «Parallel und unabhängig von Russell haben sich aber auch die Göttinger Mathematiker um Hilbert mit dem Problemen der transfiniten Mengenlehre beschäftigt und offenbar ebenfalls Widersprüche abgeleitet».

¹⁸ SCHUHMANN, *Koyré et les phénoménologues*, cit., p. 153-154 et n. 45, où est citée une lettre du 18.03.1921 dans laquelle Malvine Husserl affirme que Koyré avait été inspiré par Reinach pour faire ce travail: cf. E. HUSSERL, *Briefe an Roman Ingarden*, La Haye, Nijhof 1968, p. 18. D'après une lettre de Husserl à Hedwig Conrad-Martius, 13.3.1921, dans *Briefwechsel* cit., II, p. 18, l'article est ajouté au dernier moment («Für eine kleine Abhandlung wird schon Platz da sein»). En effet, c'était peut-être là un signe de rapprochement: «Die Koyré'sche Arbeit habe ich angenommen und freut mich dass auch er sich beteiligt».

¹⁹ J. ENGLISH dans sa vaste préface à HUSSERL, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, trad. française L. Joumier, Paris, Vrin 1998, p. 7-45, souligne dans ce cours (mais déjà dans celui qu'il avait donné à Halle en 1896) les développements cohérents entre *Les Recherches logiques* et *Idées*.

Comme Koyré le synthétisera en 1932 au cours du colloque sur la phénoménologie organisé par la Société Thomiste à Juvisy, «Husserl n'a réussi à persuader aucun de ses anciens élèves de la nécessité de conclure à un idéalisme transcendantal». Toutefois, pour Alexandre Koyré il avait été fondamental de s'être trouvé à Göttingen dans l'entourage de Husserl²⁰.

Les bons rapports du début entre Husserl et les mathématiciens devaient s'être refroidis par la suite, comme il résulte également des déclarations de Richard Courant, un assistant qui deviendra un mathématicien célèbre et qui grâce à sa cousine Edith Stein était désormais l'ami de Koyré et des autres jeunes philosophes.

Il y avait autour de Husserl un groupe de philosophes: parmi eux Koyré, un jeune philosophe polonais [sic!] qui s'intéressait à la mathématique et qui devint par la suite l'un des historiens de la science les plus célèbres de la Sorbonne et à temps partiel également de l'Institute for Advanced Study... À l'époque c'était le plus en vue de tous... Mais il s'agissait d'un groupe extrêmement pittoresque et animé, tous plus ou moins en contact étroit les uns avec les autres²¹.

Courant est un témoin important étant donné qu'il «avait été présent à la plupart des rencontres de la Philosophische Gesellschaft (Scheler, von Hildebrand, Conrad-Martius, Hans Lipps, qui plus tard devint nazi)»: il s'en souvenait comme d'«un groupe intéressant». Courant connaissait bien Husserl, qui était son voisin, mais n'appréciait pas «ses leçons soporifiques»²².

Dans un article-compte rendu sur les écrits posthumes d'un héros de la Résistance, le philosophe Jean Cavaillès, qui sera le dédicataire, de même que Lautmann, de l'*Épiménide* de Koyré, on trouve des pages importantes pour la discussion des fondements de la mathématique; Koyré observait²³:

²⁰ SPIEGELBERG, *The Phenomenological Movement* cit., p. 225; dans la lettre du 10 décembre 1953 Koyré poursuit en admettant qu'il a appris de Husserl «the positive approach to it [history], his interest for the objectivism of greek and mediaeval thought, for the intuitive content of seemingly purely conceptual dialectics, for the historical – and ideal – constitution of systems of ontology. I inherited from him the Platonic realism that he discarded, the anti-psychologism and the anti-relativism».

²¹ Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Archiv der Bayerischen Phänomenologen, Mss. Herbert Spiegelberg: R. COURANT, *Reminiscences from Hilberts' Göttingen*: «There was a group of philosophers around Husserl, among them a young at that time Polish [sic!] philosopher with a mathematical interest, Koyré, who later became one of the most famous historians of science at the Sorbonne and partly also at the Institute for Advanced Study... At that time he was the most conspicuous of all people... But it was really an extremely colourful and intense group of people, all in more or less close contact with each other». Ce fragment dactylographique correspond en partie à l'article homonyme paru dans «The Mathematical Intelligencer», II, 1980, p. 154- 164, qui se dit basé sur l'enregistrement de la communication de Courant au *Colloquium given at the Department of History of Science, Yale University*, 13.1.1964. Dans le même Archiv der Bayerischen Phänomenologen, le Scrapbook de Spiegelberg contient une entrevue donnée par Richard Courant à la NYU le 25.4.1966: «Courant withdrew from phenomenology because of its lack of standard. He looked upon it as a Ph.D. factory with mass production of little significance... About his own view on phenomenology: he feels not longer interested in it. He wanted something more concrete and specific». Le psychologue «Georg Elias Müller was known to despise Husserl», SPIEGELBERG, *The Phenomenological Movement* cit., p. 138; SCHUHMAN, *Husserl-Chronik* cit., *passim*, sur les élèves de Husserl à cette époque à Göttingen, cf. EBERARD AVÉ LALLEMANT, *Die Nachlässe Münchener Phänomenologen in der Bayerischen Staatsbibliothek*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1975. Cf. H. PLESSNER, *Bei Husserl in Göttingen*, dans ses *Gesammelte Schriften*, IX, Francfort-sur-le-Main, 1985, p. 344-354; A. REINACH, *Sämtliche Werke*, ed. by K. Schuhmann, B. Smith, Munich-Vienne, Philosophia, 1989.

²² Courant (*Reminiscences* cit.) «knew fairly well [Husserl], but did not appreciate very much. His lectures, whom he attended, were soporific (Schlafmittel), his seminars were monologues [...] Husserl was no longer interested in mathematic after coming to Göttingen»; Courant atteste ensuite que lui-même, Toeplitz, Felix Klein, Karl Runge et Brouwer étaient «not interested in Husserl. Hermann Weyl however was intensely interested in Husserl. Leonard Nelson, a super-kantian, was rejected by Husserl».

²³ Koyré dans sa rubrique *La Philosophie*, «Europe», XXV, n. 21, 1947, p. 122-128, traite des ouvrages posthumes

Seulement ceux qui connaissent déjà Kant et Bolzano, la logistique et la phénoménologie husserlienne pourront comprendre pleinement le sens et la portée des objections qu'il leur fait [...] il est curieux et il est extrêmement instructif, que c'est en fonction de Kant que Cavailles nous présente l'évolution de la philosophie mathématique moderne²⁴.

Après avoir souligné la grande importance donnée par Cavailles à Bolzano («si souvent négligé par les historiens»), Koyré insiste sur son interprétation de Husserl et de sa *mathesis universalis*: l'interprétation de Cavailles est

unique dans la littérature philosophique française et dont je ne connais pas d'équivalent même en allemand... Il semble bien que c'est le transcendantalisme – et la primauté attribuée à la subjectivité – qui, en dernière analyse, expliquent pour Cavailles l'échec de Husserl... La synthèse entre la phénoménologie et la méthode transcendentale s'avère donc impossible. La coïncidence – ou la concordance – entre apophantique et ontologie ne peut s'expliquer par un recours à la subjectivité. Bien plus, un tel recours déracine, pour ainsi dire, l'ontologie et annule le progrès accompli par Husserl²⁵.

Comme Koyré l'avait déclaré à Spiegelberg, il n'avait pas consacré de cours ni publié d'écrits sur Husserl. Ce sont donc là certaines parmi les très rares pages que Koyré a publiées sur Husserl. Par son inspiration et ses contenus la problématique que Koyré aborde au fil des ans à propos de Husserl possède une cohérence remarquable.

Le mouvement phénoménologique inauguré par E. Husserl doit son origine à une double exigence de clarté et de certitude. Elève à la fois de F. Brentano et de Weierstrass, Husserl cherchait à introduire dans l'analyse de l'esprit, des actes et des données spirituelles, la même clarté rationnelle que Weierstrass avait apporté à l'analyse de fondements, des principes et des concepts premiers (Grundbegriffe) des mathématiques²⁶.

Tout d'abord, Koyré est toujours fidèle à la définition de la phénoménologie comme méthode et non pas comme métaphysique:

les analyses si fines et si pénétrantes des actes de la vie spirituelle et de leur donné corrélatif, dont Husserl et l'école phénoménologique ont enrichi la philosophie, ne sont pas liées à la solution du problème métaphysique: idéalisme-réalisme. La phénoménologie est avant tout une méthode. Elle n'est pas, en première ligne, métaphysique²⁷.

Lorsqu'en 1932 il avait été le seul rationaliste laïque à prendre part à une journée d'études phénoménologiques de la Société thomiste, à laquelle il avait fait inviter Edith Stein, Koyré avait analysé les acceptions méthodologico-phénoménologique, transcendantale ou existentielle selon lesquelles entendre la 'réduction' (*Einklammerung*); ses observations avaient constitué un point central et seront reconsidérées dans les conclusions générales du colloque²⁸.

À différents moments de son expérience philosophique Alexandre Koyré était revenu

de philosophes morts héroïquement dans la Résistance: Albert Lautman, Georges Politzer, et surtout J. CAVAILLES, *Sur la logique et la théorie de la science et Transfini et continu*, parus tous deux en 1947.

²⁴ KOYRÉ, *La Philosophie* cit., p. 123.

²⁵ *Ibid.*, p. 125-128.

²⁶ KOYRÉ, dans *Journées d'études de la Société thomiste. I. La phénoménologie* cit., p. 71. D'après le salut initial de Jacques Maritain, après les *Méditations cartésiennes* lues par Husserl à la Sorbonne, les traductions de certaines œuvres de Scheler et la synthèse de Georges Gurwitsch, le mouvement phénoménologique «commence, mais très insuffisamment encore, à être connu en France».

²⁷ *Ibid.*, p. 73.

²⁸ *Ibid.*, p. 90.

sur la problématique des paradoxes logiques, redevenue d'actualité grâce à Bertrand Russell: en 1912 à Göttingen, dans sa dissertation pour son doctorat refusée par Husserl²⁹, puis en 1922, lorsqu'il reprit contact avec lui et publia un article dans le numéro spécial du «Jahrbuch für Philosophie und Phänomenologische Forschung» dédié à la mémoire d'Adolf Reinach³⁰. Dans les années qui précédèrent immédiatement la seconde guerre mondiale, pendant le centenaire cartésien, Perelman, Cassirer et d'autres philosophes avaient repris les discussions portant sur les paradoxes: Koyré, en tant que directeur de «Recherches philosophiques», y avait accepté une contribution sur ce sujet³¹. Enfin, au cours de son exil américain, Koyré lui-même avait donné des leçons de logique à la New School for Social Research³², et était personnellement revenu sur ce thème: il avait élaboré une troisième et différente version, parue ensuite dans une revue phénoménologique américaine et dans un petit volume français sous le titre *Épiménide le menteur (Ensemble et catégories)*³³.

Mais Koyré se trouvera lui-même lorsqu'il se mettra à étudier dans les œuvres de Copernic, Galilée, Descartes et Newton les problématiques physico-métaphysiques et les verra à la lumière de présuppositions mathématiquement complexes et actualisées: ce qui n'appartient qu'à lui! Comme il l'écrivait en 1956: «il était revenu à son premier amour: la science et son histoire»³⁴.

Cela advint après qu'il se fut graduellement rapproché de Husserl: Koyré lui rendit fréquemment visite (en tous cas en 1921, en 1928, en 1929, en 1932, en 1934). À Paris en 1929, pour les *Méditations cartésiennes* il avait été, par l'intermédiaire d'Henri Lichtenberger, le promoteur de son invitation à la Sorbonne et fut le superviseur indispensable de la traduction, dont Husserl fut content et extrêmement reconnaissant³⁵.

²⁹ J'en ai publié le texte et je renvoie à l'analyse plus approfondie que j'en ai faite dans mes introductions: A. Koyré *alla scuola di Husserl a Gottinga* (appendice: A. KOYRÉ, *Insolubilia. Eine logische Studie über die Grundlagen der Mengenlehre*), «Giornale critico della filosofia italiana», 1999, p. 303-354; A. Koyré in den «Mekka der Mathematik», «NTM (Naturwissenschaft Technik Medizin)», 1999, p. 208-230.

³⁰ KOYRÉ, *Bemerkungen zu den Zenonischen Paradoxien*, «Jahrbuch für Philosophie und Phänomenologische Forschung», V, 1922, p. 603-628; cf. version française dans *EHPP*, p. 9-32.

³¹ P. LÉVY, *Les paradoxes de la théorie des ensembles infinis*, «Recherches philosophiques», VI (1936-37, mais peut-être imprimé en 1938), p. 204-219.

³² «Bulletin of the New School for Social Research. Graduate Faculty», 1943 (June 14-August 4), p. 12, 48: «A. Koyré, Introduction to Logic». «Logic as science and as art. Logic and psychology. Logic and grammar. Ontological foundations of classical logic. Logic of classes and of relations. Logic of terms and of judgements. Formal and logics of sciences. Formal and symbolic logic. Logic and mathematics».

³³ KOYRÉ, *Épiménide le menteur (Ensemble et catégories)*, Paris, Hermann 1947. Au même moment était publiée la version anglaise en deux livraisons: *The Liar*, «Philosophy and Phenomenological Research», VI, September 1945 – June 1946, p. 344-362; *Manifold and Categories*, *ivi*, IX, August 1948, p. 1-20. Il s'agit d'un essai que Koyré avait préparé pour des miscellanées en l'honneur de George Sarton (*Studies and Essays in the History of Science and Learning*, New York, H. Schuman 1946; reproduit sous forme de photocopie New York, P. Arno 1975), mais comme il résulte d'une lettre de Koyré à Sarton il avait été refusé par le directeur de publication M.F. Ashley Montagu.

³⁴ KOYRÉ, lettre à H. Spiegelberg, 10.08.1956 (CAK, Archives Koyré): «I went back to my first love – science and its history».

³⁵ HUSSERL, *Briefwechsel* cit., IV, p. 359-560: «Immer wieder hörte ich die Lucidität Ihrer Übersetzung rühmen (auch in den Zeitschriften), man meinte sogar, in Ihrer französischen Sprache und der ihr eigenen Durchsichtigkeit, kämen meine Gedanken zu einem wirksameren Ausdrucke als in meiner deutschen Sprache. Natürlich habe ich nachdrücklich darauf hingewiesen, dass Sie der eigentliche Übersetzer seien und dass der schöne Erfolg Ihnen gedankt werden müsse». Husserl se réfère à la traduction française signée par Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas. Par rapport au texte allemand posthume la traduction a été considérée par certains comme trop interprétative. Dans la lettre citée suivent d'autres éloges adressés à Koyré: «Erfreulich war auch zu beobachten wie

Après avoir projeté de réaliser en 1934, avec Jean Hering et Roman Ingarden, l'opération de sauvetage et de décodification des archives Husserl, qui après sa mort sera effectuée par le Père van Breda, Koyré tenta de promouvoir une mobilisation internationale pour délivrer le Maître des vexations qu'il subissait dans l'Allemagne nazie et peut-être pour préparer son expatriation. Il se chargea en outre d'aider certains élèves de Husserl et de les orienter dans leur exil, comme cela est avéré dans deux cas au moins, ceux d'Aron Gurwitsch et de Felix Kaufmann³⁶.

Il faut observer que les deux plus grands philosophes présents à Göttingen pendant que Koyré y étudiait se présentaient d'une manière fort différente devant la société et devant leurs étudiants. Husserl était extrêmement réservé, menait une vie retirée en compagnie de Malvine, avec laquelle il était bourgeoisement et fidèlement marié, traitait avec les étudiants presque exclusivement par son intermédiaire et celui de ses assistants (Adolf Reinach en particulier servait de médiateur entre Husserl et les jeunes). Mais pour résumer schématiquement, Husserl n'était qu'approfondissement et rigueur; Max Scheler était un grand fresquiste tout à fait dans le vent et plein de curiosités contemporaines, mais moins élaboré et moins rigoureux.

Les historiens n'ont peut-être pas assez souligné l'influence qu'ont dû exercer sur la pensée et sur les attitudes et les comportements de Koyré les deux cours libres donnés par Scheler à la Philosophische Gesellschaft de Göttingen, présidée par la doctorante Hedwig Conrad-Martius. Mais ce détail ne doit pas nous faire penser à une improvisation estudiantine: c'était un club fréquenté par de nombreux professeurs et surtout par ceux qui étaient appelés les 'phénoménologues bavarois', et ce fut au cours de ces années un centre très important. Inviter Scheler dans un lieu parallèle à l'université était un signe d'anticonformisme, qui a dû être pour le moins toléré par Husserl, qui ne figurait pas sur les photos qui célébraient tout le groupe (sur lesquelles on voit bien au contraire Reinach). Husserl connaissait Scheler depuis une dizaine d'années, mais n'avait pas noué avec lui de véritables liens d'amitié, comme du reste cela n'avait pas été le cas avec la plupart de ses autres collègues. Scheler donnait des cours libres car de 1910 à 1919 – à Munich, mais avec des effets dans toutes les universités allemandes – il avait été expulsé de l'enseignement, ou pour mieux dire de toute *venia docendi*: il n'aurait donc pas pu être accueilli dans un amphithéâtre universitaire.

Le début de sa carrière académique à Munich a été perturbé et s'est soldé par un échec à cause des accusations de sa première femme Amelie Drewitz, une femme fatale qui s'était révélée aussi une maîtresse chanteuse lorsqu'il avait été emporté par sa passion – contestée par tous – pour la très jeune, jolie et naïve Märit, fille de l'archéologue Furtwängler et sœur du célèbre musicien³⁷. Cet épisode, et d'autres aussi scandaleux, publiés dans les journaux sur

ein guten Namen Sie schon in Deutschland durch Ihre Schriften erworben haben». Dans une lettre du 26.05.1929 Husserl (*Briefe an Roman Ingarden* cit., p. 54) écrit: «Ich sehe dies [*Cartesianische Meditationen*] als meine Hauptschrift an... Zunächst sandte ich das Schreibmaschinen Msc. an Koyré – Übersetzungsprobleme, Frage, ob der "Bulletin" das aufnehmen mag, etc». *Ibid.*, IV, p. 178: Malvine Husserl écrit à Felix Kaufmann, le 24 janvier 1929: «Dr. A. Koyré,... ist meines Mannes Adlatus für den Pariser Aufenthalt und wird Ihnen lieber alles Auskunft geben können»; elle recommande ensuite à sa fille Elli (*ibid.*, IX, p. 580-581) d'accueillir avec beaucoup d'égards Koyré, qui passera dix semaines à Berlin pour ses recherches, dans l'intention de montrer leur reconnaissance pour la tâche énorme («ungeheure Arbeit») dont il s'était chargé pour «diriger» la traduction française des *Discours parisiens* de Husserl.

³⁶ *Ibid.*, IX, p. 465: Malvine Husserl à sa fille Elli (5.1.1935): avec Koyré et Ingarden, Hering en visite chez les Husserl, «wird eine internationale Aktion zur Be-friedigung von Papas Lebensabend ins Leben rufen». En 1934 Husserl lui-même, *ibid.*, p. 105, écrit à propos de leurs tentatives à tous trois de sauver ses propres archives à l'étranger. *Ibid.*, p. 109 et *passim* il compte sur Koyré pour présenter des élèves en France.

³⁷ J'ai pu lire ses souvenirs manuscrits à Munich, Staatsbibliothek, Mss., ANA v. *infra*, p. 174, n. 33.

l'initiative de sa première femme, avaient fait de Scheler un personnage très discuté, le «villain» de service, au sein de l'académie et du demi-monde munichoïse. Le «manque de modération de sa nature variée, raffinée, mais également naïve»³⁸ était caractéristique. Nous ignorons si la principale raison de son retrait de la *venia docendi* résida dans ses excès sexuels ou dans les polémiques qui l'opposèrent à ses collègues. À Göttingen il était accompagné par Märit, jeune mariée; mais ce n'est qu'avec sa troisième femme, Maria Scheu, qui avait été l'une de ses étudiantes à Cologne dans les années vingt, et qui, pour son *Nachlass*, se montrera une directrice de publication habile, compétente et équilibrée, qu'il trouvera lui aussi son équilibre, quelques années avant sa mort, survenue alors qu'il allait commencer à donner des cours au nouveau siège de Francfort en 1928.

Autour de Scheler on percevait un parfum de scandale, et même, d'après le souvenir de Gadamer, une «impression démoniaque»³⁹. Ces désordres matrimoniaux et l'esclandre provoqué par ses deux conversions (de Juif à catholique, puis abandon du catholicisme; de propagandiste interventionniste et nationaliste au soutien du pacifisme, lorsqu'il fut chargé de rédiger des plaidoyers pour l'Allemagne au moment de la défaite)⁴⁰ avaient été montés en épingle et répandus auprès du grand public grâce à la malveillance des autres académiciens. Dans un essai d'ensemble qui, après plus de soixante-dix ans est aujourd'hui encore l'un des plus importants, Karl Löwith a noté que tout en ayant le mérite de s'intéresser à des positions et à des disciplines nouvelles (parmi lesquelles la sociologie), Scheler affrontait ces matériaux neufs avec enthousiasme mais aussi de manière quelque peu arbitraire et insuffisamment élaborée⁴¹. Malgré cela, ou peut-être justement à cause de cela, les jeunes professeurs et les étudiants trouvaient une voie de communication directe avec lui, ce qui aurait été impossible avec Husserl.

Koyré soulignait en effet «la fécondité et la mobilité du génie de Max Scheler»⁴², mais n'y voyait aucune «improvisation du moment»: dans ses conversations libres de la Philosophische Gesellschaft, qui «se prolongeaient toujours jusqu'à une heure très avancée, nous étions émerveillés par le spectacle de la fécondité inépuisable, de l'invention perpétuelle, de la création continue» qu'offrait Scheler. Koyré y voyait l'agilité, selon la définition qu'en avait donné Fichte, et parlait de «contagion de cette pensée perpétuellement à l'œuvre». Les

³⁸ K. LÖWITH, *Max Scheler und das Problem einer philosophischer Anthropologie*, «Theologische Rundschau», N. F., VIII, 1935, p. 350-372: 351-352: «Eine unheimliche Mittelpunktlosigkeit seiner vielfach gemischten, raffinierten, aber auch naiven Natur».

³⁹ H.G. GADAMER, *Maestri e compagni nel cammino del pensiero*, Brescia, Queriniana 1986, p. 57-58. Également H. LUTZ, *Der Weg eines Einzelnen. Max Scheler (1914-192)*, dans son *Der Weg im Zweifel. Der Weg der Deutschen Katholiken aus der Kaiserzeit in die Republik. 1914-1925*, Munich, Kösel 1963, p. 22-43; trad. it. *Cattolici tedeschi dall'Impero alla Repubblica (1914-1925)*, Brescia, Morcelliana 1970, p. 59 lui attribue «quelque chose d'un vampire» et raconte à la p. 58 les commentaires de Husserl à qui il avait rapporté, lorsqu'il était étudiant, une rencontre avec Scheler qui lui avait fait une «impression démoniaque»: le maître lui avait conseillé Pfänder (sobre, aride et moins démoniaque). À l'époque, en 1923, Husserl ne soupçonnait pas encore qui était Heidegger. «Plus tard il verra en Scheler et Heidegger les deux plus grands séducteurs» qui se détournèrent du droit chemin, c'est-à-dire de celui de la phénoménologie comme science rigoureuse.

⁴⁰ GADAMER, *Maestri* cit., p. 40-41 et dans tout l'essai *L'esperienza di un singolo*, *ibid.*, p. 27- 48, insiste sur ces aspects de l'activité de Scheler dans le domaine de l'information, lorsqu'il fut envoyé en Hollande par le Ministère des Affaires étrangères d'août 1918 à janvier 1919. Il avait précédemment effectué des missions analogues en Suisse, comme d'autres intellectuels (par exemple Bergson) avaient l'habitude de le faire à l'époque.

⁴¹ LÖWITH, *Max Scheler* cit., p. 25.

⁴² KOYRÉ, *Max Scheler*, «Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande», I, 1927-1928, p. 101. Ici Koyré se souvient de Scheler (qu'il rencontrera encore plusieurs fois par la suite, après un intervalle de dix ans qui suivit Göttingen) comme d'un représentant de la phénoménologie. V. également *ibid.*, p. 97.

philosophes réunis à Göttingen reconnaissaient tous qu'ils étaient stimulés et fécondés par une telle agilité et parlaient de «champagne à la Scheler» (*Scheler-Sekt*): et non pas une 'secte de Scheler', comme quelqu'un l'a cru bien à tort, étant donné que Scheler a eu de nombreux lecteurs, mais l'on ne peut vraiment pas dire que ses disciples aient été embrigadés dans une secte.

À Göttingen Koyré avait eu soin de prendre des notes précises⁴³ à partir du cours dans lequel Scheler ébaucha une première trace des problématiques qu'il développera ensuite dans la *Soziologie des Wissens*, publiée en 1926: il s'agit plus précisément de *Connaissance et travail*. Sans aucun doute cet ouvrage de 1926 présente une mise à jour et va au-delà des thèmes traités dans le cours de Göttingen, étant donné qu'y est citée entre autres la *Philosophie des formes symboliques* d'Ernst Cassirer, œuvre dans laquelle il voit un important dépassement de l'intérieur des thèses philosophiques de l'école de Marburg, l'une des cibles de sa polémique⁴⁴; mais déjà quinze ans auparavant⁴⁵, selon ce que mentionnent les notes de Koyré allant de fin novembre 1910 au 16 février 1911, Scheler débattait tant les positions des pragmatistes au sens propre comme Charles Peirce, William James (auxquels il ajoutera par la suite George Edward Moore et John Dewey), que de nombreuses positions qu'il définit improprement comme pragmatistes, comme par exemple celles des néokantiens ou d'Einstein⁴⁶.

Certes on ne pouvait encore reconnaître dans l'étudiant Koyré le futur collaborateur de Lévy-Bruhl et de Bouglé et l'auteur d'essais tels que *Les philosophes et la machine*: mais je me demande si ne se trouvaient pas déjà présentes les prémisses de ses intérêts dans ce domaine et de sa sensibilité à l'égard de ce qui y touche⁴⁷.

Il est certain que si aucun lien ne s'était noué entre Scheler et Husserl, avec Koyré naquit une amitié. Scheler le tutoyait et lorsqu'il lui dédicça sa photo, il lui souhaita de «réaliser sa vie dans la philosophie», ce qui à la fin du *WS* 1911-12 devait être un encouragement après le refus de sa thèse de doctorat de la part de Husserl⁴⁸. Comme il ressort également des très rares lettres

⁴³ CAK: il s'agit de sept leçons: la première s.d., les autres datées du 2, 5, 7, 11 décembre 1910, et de nouveau du 13 et 16 février 1911.

⁴⁴ Maria Scheler dans sa postface au vol. VIII de SCHELER, *Gesammelte Werke: Probleme einer Soziologie des Wissens*, 1960, p. 479-482, a reconnu deux phases dans l'élaboration: 1910- 1913 (quand Scheler voulait écrire un livre sur le pragmatisme), et ensuite après la guerre lorsqu'il travaillait en vue de la publication de cet *Erkenntnis und Arbeit* (publié par l'auteur dans le recueil *Die Wissensformen und die Gesellschaft*, Leipzig, Neue Geist Verlag 1926; je cite d'après la trad. it. *Conoscenza e lavoro. Uno studio sul valore e sui limiti del motivo pragmatico nella conoscenza del mondo*, trad. it. de L. Allodi, Milan, Franco Angeli 1997, p. 104-105): Scheler y voit un 'tournant' et même une rupture du point de vue épistémologique, comme il résulte du fait que «dans la même école philosophique où le 'scientisme' avait pris les formes les plus grossières, l'école de Marburg, le plus éminent de ses représentants et promoteurs, Ernst Cassirer, a rompu radicalement avec cette réduction de la théorie de la connaissance».

⁴⁵ KOYRÉ, *Max Scheler* cit., p. 97.

⁴⁶ Munich, Staatsbibliothek, Mss., ANA (Max Scheler): dans cette lettre Maria renvoie Spiegelberg à un témoin encore vivant à Paris, le professeur catholique Paulus Lenz-Medoc, qui pouvait en premier lieu parler de l'influence de l'œuvre de Scheler sur la «philosophie (ou phénoménologie) catholique de la religion en France». Dans une autre lettre du 24 août 1956 Maria Scheler atteste qu'elle a demandé à Koyré de contribuer grâce à ses souvenirs: il lui a promis d'écrire à Spiegelberg à propos de Scheler. Il existe une correspondance intéressante entre Spiegelberg et Koyré, au sujet de laquelle voir ma publication, *Refugee Philosophers. "The Gulf between Continental and Analytical Philosophy" as Registered in H. Spiegelberg's Interviews*, dans *The "Unacceptables"* cit., p. 173-194

⁴⁷ Sur le cahier soumis à Husserl avec la dissertation refusée (CAK) se trouve une note («JULIUS GOLDSTEIN, *Wandlungen in der Philosophie der Gegenwart*, Leipzig, A. Kroner 1911»), qui doit être une indication bibliographique reçue probablement de Scheler, qui se sert de Goldstein en parlant de pragmatisme dans *Erkenntnis und Arbeit* (correspondant au cours auquel assista Koyré et pendant lequel il prit des notes en 1910-11).

⁴⁸ W. MADER, *Scheler*, Reinbek bei Hamburg, Rowolth 1980, publie, outre la photo souvent reproduite, la dédicace

qui ont été conservées, Koyré s'adresse à Scheler avec une grande familiarité.

Après sa fuite d'Odessa vers Istanbul en 1920, encore avant de rejoindre à Paris son frère aîné et ses autres parents (visa du consul de Milan du 22 mai 1920), Koyré avait envoyé une lettre à Max Scheler et aussitôt après son arrivée à Paris avait demandé (le 25 mai 1920) un visa pour l'Allemagne. Dans sa lettre Koyré fait allusion aux rôles très aventureux qu'il avait joués pendant la guerre. L'autre lui demande de les lui raconter, se réjouit sur un ton très amical de le savoir sain et sauf (dans les années 1914-1920 ses amis avaient cru Koyré mort, et l'avaient pleuré) et propose spontanément de renouer des contacts. La correspondance de Max Scheler a été presque complètement détruite pendant la seconde guerre mondiale, mais la commémoration écrite par Koyré fait état d'au moins trois rencontres au cours de l'entre-deux-guerres: entre 1924 et 1928, Scheler, titulaire de chaire, avait honoré le jeune professeur parisien en l'appelant à donner une conférence à Cologne; par ailleurs, il avait suggéré de l'inviter en 1924 à Pontigny. Cette année-là et en 1926 Scheler passa par Paris, où il eut le plaisir de mesurer sa notoriété. Il y reçut en effet un accueil cordial, que sa personnalité polémique ne rencontrait pas toujours (et cela même là où se trouvait son propre poste, après qu'il eut abandonné le parti catholique).

Pour la période qui suivit la première guerre mondiale il existe un document de première main et tout à fait digne de foi. À une demande d'informations de la part de l'historien de la phénoménologie Herbert Spiegelberg, la troisième épouse, Maria Scheler répond dans une lettre de Munich le 15 février 1956: «Pour autant que je me souviens, mon mari est allé pour la première fois à Paris en 1924. L'occasion immédiate était une invitation de Paul Desjardin à Pontigny»⁴⁹, dont les programmes, selon Maria Scheler, étaient déjà connus de Spiegelberg. Au cours de cette période, qui est l'une des plus intéressantes, les Décades littéraires (proches de la thématique de la NRF) avaient entre autres pour but de rétablir les contacts culturels et politiques entre la France et l'Allemagne après la fracture sanglante de la première guerre mondiale. Et c'était un fait très significatif que d'inviter Scheler, un intellectuel de haut niveau qui avait été envoyé pendant la première année du conflit dans les pays neutres afin d'y faire de la propagande et avait parlé dans un programme à la radio en faveur de l'armée allemande, c'est-à-dire contre la France et la Grande-Bretagne. Maria poursuit:

Je crois que ce fut Ernst R. Curtius qui transmet l'invitation. Mon mari y a fait quelques conférences, qui ont été accueillies avec beaucoup d'intérêt. Je crois que mon ami Alexandre Koyré était également présent.

Tous deux (Koyré, qui avait suggéré l'invitation et Curtius, collègue de Scheler à Cologne) pourraient «mieux préciser quelles étaient les personnes que Scheler avait rencontrés là et quelles autres plus tard à Paris». «Koyré était le mieux placé pour témoigner de l'influence de ces visites». Maria, très intelligente, saisit au vol que l'enquête de Spiegelberg concerne surtout «les rencontres avec les philosophes», elle n'insiste donc pas sur la connaissance avec le lettré catholique Charles Du Bos. Elle nomme Koyré en premier et atteste que Scheler «était son ami depuis l'époque de Göttingen» («Mit Koyré mein Mann war ja seit der Göttinger Zeit befreundet»).

D'après ce que Maria a entendu dire à Maurice de Gandillac, un élève de Koyré qu'elle avait souvent rencontré à Paris, il avait connu Scheler à cette occasion, puis Scheler aurait

à Koyré: «Die Philosophie möge Dir die Freude geben, die in der Forderung deines Lebens liegt. Zur herzlichsten Erinnerung. 4. März 1912.» Outre la rareté d'un rapport paritaire comprenant le tutoiement entre professeurs et étudiants, possible uniquement avec un anticonformiste, un outsider comme Scheler, il faut souligner que ces paroles sont très appropriées étant donné la situation de Koyré, recalé au doctorat.

⁴⁹ Cette citation et les suivantes proviennent du texte original dactylographié et signé à Munich, Staatsbibliothek, ANA 387, E, II (Max Scheler).

rencontré Lévy-Bruhl et Bergson; mais Maria n'était pas certaine de ces rencontres. Par contre, elle était parfaitement sûre qu'il avait rencontré le «maître de Koyré» Emile Meyerson. Le nom de Durkheim revient aussi, mais avec moins de précision, dans les souvenirs de la veuve: le fondateur de l'école sociologique française aura certainement été lu et médité par Scheler, mais il était mort en 1917, bien avant les dates auxquelles Scheler visita Paris. En 1926 Maria y avait accompagné son mari pendant quatre semaines environ: elle avait donc assisté aux rencontres, par exemple chez «Baruzi» (l'un des deux frères Baruzi, qui recevaient d'une façon très mondaine et invitaient certainement les dames)⁵⁰:

Cette fois-là [Scheler] devait avoir rencontré Jean Wahl, par la suite [Louis] Lavelle, directeur de la collection «Philosophie de l'esprit» chez Aubier. Je ne crois pas au contraire qu'il ait connu [René] Le Senne.

Comme s'en souvenait Spiegelberg, c'est alors que *Wesen und Formen der Sympathie* de Scheler fut publié chez Payot dans la traduction de Jankélévitch⁵¹. Il est superflu de rappeler que d'autres intellectuels ont introduit Scheler en France (le traducteur lui-même, Landsberg, George Gurvitch... et enfin Merleau-Ponty), mais même ainsi Koyré a contribué plus que d'autres à approfondir et réélaborer de façon critique sa problématique dans les domaines de la sociologie et de l'épistémologie.

Étant donné que les démarches en vue de sa naturalisation et de la possibilité qui en aurait découlé d'une carrière didactique en France avaient été longues et difficiles, il ne serait pas absurde de formuler l'hypothèse que Koyré n'écarterait pas l'espoir de pouvoir reprendre une carrière académique en Allemagne et par conséquent tel aurait été le but des traductions entreprises par ses amis et condisciples à Göttingen Hedwig Conrad-Martius et Edith Stein. L'attribution, due à H.B. Gerl-Falkovitz, de l'une de celles-ci, *l'Essai sur Descartes*, est récente, mais figure déjà dans l'édition critique d'Edith Stein⁵². Je n'exclus pas que l'exilé Koyré envisageait peut-être de se rendre à Cologne après avoir publié son deuxième livre sur l'argument ontologique d'Anselme (1923). Mais je ne voudrais pas parler uniquement de ses attentes en ce qui concerne sa carrière académique, parce qu'il me semble préférable d'anticiper ici sur ma thèse concernant ses expériences intellectuelles: je crois que cela a été la fréquentation avec Scheler qui l'a porté:

- 1) à s'intéresser à la sociologie de la connaissance et à beaucoup lire sur ce sujet: ces intérêts, reconnaissables dans ses écrits de jeunesse sur les mystiques, seront appréciés par l'école française de sociologie (Lévy-Bruhl, Bouglé), et plus tard par le groupe des «Annales» qui en réimprimeront quelques-uns dans un «Cahier» de 1956;
- 2) a contribué aussi à faire de Koyré un historien de la science analytique et rigoureux, mais également capable de replacer les théories dans leur contexte social et temporel;
- 3) en a fait un journaliste en mesure de collaborer à de nombreux périodiques et d'en organiser deux qui ont eu une certaine importance (à Paris «Recherches philosophiques» et à New York «Renaissance»).

⁵⁰ Dans le témoignage de la veuve Scheler, même s'il est de première main, on ne peut pas distinguer auquel de deux frères elle se réfère, Jean ou Joseph, en ce qui concerne ces diverses rencontres.

⁵¹ Cf. KOYRÉ, compte rendu de l'ouvrage de M. SCHELER, *Wesen und Formen der Sympathie*, «Revue philosophique», C, 1925, p. 456-457.

⁵² EDITH STEIN, *Gesamtausgabe*, vol. 25: Übersetzungen von Alexandre Koyré Descartes und die Scholastik (E. Stein mit H. Conrad-Martius), Einführung, Bearbeitung und Anmerkungen von Hanna-Barbara Gerl-Falkovitz, Fribourg-en-B., Herder 2005. H. Conrad-Martius avait précédemment traduit la contribution sur Boehme pour la Festschrift dédiée à Husserl par ses élèves.

Scheler aborde également la thématique des origines de la science moderne.

Dans une perspective historique et sociologique, ce qui équivaut à un tableau synoptique essentiel de l'histoire des sciences et de la philosophie, en même temps que de l'histoire des formes techniques de travail, on devrait montrer comment s'est produite dans le détail la coopération entre technique et science, quel est le facteur qui a prédominé tour à tour, comment se sont transformés d'une part les caractères généraux des sciences face à des tâches et des finalités techniques nouvelles et de l'autre comment la science a au contraire rétroagi à son tour sur la technique⁵³.

Scheler se réfère à l'histoire de la mécanique de Pierre Duhem et aux travaux d'Ernst Mach,

qui montrent clairement que les problèmes techniques ont toujours servi à impulser les différentes parties de la mathématique et des sciences naturelles et que, partant, la formulation logique rigoureuse et la systématisation des résultats ainsi obtenus a été partout un événement ultérieur. En particulier, l'expérience comme pur instrument de recherche est née lentement uniquement du nivellement croissant des buts fondés sur le contenu des interventions en partie techniques, en partie ludiques, sur la nature [...]. Toutefois, dans le cas où l'on ne peut ou ne veut rien faire ni produire dans la réalité (*realiter*), alors en troisième lieu l'expérience devient 'expérience conceptuelle'⁵⁴.

Un signe révélateur de la synchronie idéale entre les deux hommes est constitué par le fait que pour corroborer la thèse – nouvelle et importante – de l'«expérience conceptuelle» Scheler en vient à citer précisément les cas de la mécanique céleste de Galilée et de celle de Newton: il n'est pas besoin de rappeler ici combien ces penseurs et cette problématique ont été analysés par Koyré. Certes celui-ci traitera les théories galiléennes et newtoniennes avec davantage de rigueur, mais peut-être ne devrait-on pas exclure qu'à une première intuition concernant ces problèmes aient pu contribuer des échanges de vues avec Scheler en 1910-12 ou dans les années vingt.

⁵³ SCHELER, *Conoscenza e lavoro* cit., p. 99.

⁵⁴ *Ibid.*

II.2 ÉCOUTER BERGSON

ce temps, en effet, est espace¹.

On ne sait rien des études faites par Alexandre Koyré au lycée et à l'université d'Odessa (où il avait été immatriculé en 1908): ce serait pure conjecture de supposer que la lecture des *Recherches logiques* de Husserl fut suggérée par l'un des professeurs sur place. On a supposé que le futur élève et «propagandiste» de Husserl Gustav Shpet ait pu en être l'occasion: si cela était prouvé, ce serait intéressant étant donné qu'il s'agit d'un intellectuel ukrainien engagé politiquement. Mais il n'était pas le seul là-bas à s'intéresser à Husserl.

Koyré avait poursuivi ses études à l'étranger et déjà à la fin de 1908² il était passé par la France, où sa famille avait des parents et entretenait des relations d'affaires; il avait ensuite fréquenté régulièrement pendant quelques semestres (du *WS* 1908-1909 au *WS* 1911-12) l'université de Göttingen. Où il était revenu de temps à autre en 1913. C'était un étudiant qui se faisait remarquer³.

Lorsqu'il avait soumis à Husserl sa dissertation pour le doctorat, déjà plus qu'ébauchée⁴, qui portait sur un thème suggéré par Adolf Reinach – les fondements et les paradoxes de la mathématique –, elle avait été refusée par le professeur; constatant qu'il ne réussirait pas à passer son doctorat à Göttingen, Koyré était revenu à Paris pour obtenir un modeste diplôme d'études supérieures de philosophie (études qu'il reprendra après la première guerre mondiale). Au cours des semestres passés à Göttingen il fit activement partie d'un club récemment fondé et organisé par des étudiants, la Philosophische Gesellschaft, mais que fréquentaient aussi quelques professeurs, surtout Reinach et Scheler; Koyré y avait fait divers exposés sur le temps chez Bergson, sur les conceptions indéterministes bergsoniennes, sur les paradoxes de Zénon (c'est-à-dire sur Russell), que nous possédons encore sous forme de manuscrits.

Sa conférence sur «Bergsons Zeittheorie» avait justement connu un retentissement spécial et eu le privilège d'avoir comme auditeur Husserl en personne, dont la présence au cercle philosophique était exceptionnelle.

On ne sait pas combien de temps Koyré s'était précédemment arrêté à Paris. Certainement le fait d'y être passé lui aura facilité la connaissance des idées et des textes bergsoniens, célèbres⁵ désormais dans le monde entier et spécialement à Paris. Son succès au Collège de France, où Bergson avait été nommé depuis déjà une décennie, était tel que les quotidiens

¹ KOYRÉ, EHPP, p. 164, où il écrit également qu'«il eut été intéressant de confronter l'analyse du temps par Hegel à son analyse par Bergson... ainsi que... des analyses de Hegel et de Heidegger».

² KOYRÉ, Lettre à H. Spiegelberg (Munich, Staatsbibliothek, Archiv der Münchener Phänomenologen): c'est là le document décisif pour fixer la date de l'arrivée de Koyré en France: si à une telle distance de temps l'éventualité d'un lapsus de mémoire ne peut être totalement exclu, il est décisif que la date soit confirmée par l'écoute des dernières leçons de Minkowsky (v. *supra*).

³ Cf. *supra*, II.1, n. 21.

⁴ Les manuscrits, qui recourent çà et là à la sténographie selon la méthode Stolze-Schrey, sont conservés à Paris (CAK Archives Koyré): je suis très reconnaissante à Erika Gisler, qui en avait préparé une décodification et transcription, lorsqu'au début je pensais publier ces textes. Son travail soigneux m'a été très utile également pour les citations qui suivront. Je désigne par le sigle C la conférence *Bergsons Zeittheorie*, de 8 feuillets, par D le deuxième manuscrit, sans titre, de 16 feuillets (qui a dû être rédigé au même moment et qui a peut-être été utilisé par l'auteur pour compléter la brève conférence).

⁵ Je rappelle à titre d'exemple qu'en janvier-février 1913 Bergson (de mère et de culture anglaises), avait donné des conférences en Angleterre et aux États-Unis (à la Columbia University), ce qui était un honneur rare à l'époque.

photographiaient les masses qui se pressaient à ses cours: éviter des incidents était un problème signalé au recteur⁶. Il est difficile de penser qu'un étudiant en philosophie, éveillé et attentif comme Koyré, n'ait pas laissé libre cours à sa curiosité d'aller l'écouter et naturellement de lire ses trois premiers livres ainsi que quelques articles⁷. Au même moment, suivant le conseil de Friedrich Gundolf, Ernst Robert Curtius, lui aussi de passage à Paris, n'avait pas manqué d'écouter Bergson:

j'avais lu *Les données immédiates* et *Matière et mémoire*, et à Paris j'ai écouté ensuite sa merveilleuse leçon au Collège de France, où chaque vendredi à cinq heures se réunissait et se pressait un nombreux public: des dames, qui font attendre leurs automobiles dehors, des prêtres, des étudiants, des intellectuels. Cet hiver Bergson était *le dernier cri*. L'écouter est de *bon ton*. On ne peut ouvrir un journal sans y lire son nom. Il m'a fait une profonde impression. Il est fort remarquable de voir comment les tendances les plus diverses de l'esprit français se réclament de lui. Les symbolistes déclarent qu'il est l'interprète philosophique de leur conception artistique, les catholiques modernes fondent sur lui une nouvelle apologétique, les syndicalistes déduisent de sa pensée 'le droit de la violence'⁸.

D'après les souvenirs de Jean Hering, condisciple et grand ami de Koyré⁹, sa conférence à Göttingen eut lieu au cours du *Sommersemester* 1911 (Suzanne Delorme le confirme)¹⁰. Le thème n'a pas dû être suggéré par Husserl, qui selon le témoignage du même Hering «connaissait à peine le nom du grand rénovateur de l'intuitionnisme en France»: et ce fut justement grâce à l'exposé de Koyré que Husserl aurait eu connaissance des principes de la philosophie bergsonienne et dans la discussion qui s'ensuivit aurait proféré l'une de ses boutades caractéristiques. Husserl déclara en effet: «Les bergsoniens conséquents c'est nous»¹¹. Par la suite il s'exprime au sujet de Bergson d'une façon malveillante, car il ne voulait pas entendre parler d'essences».

Mais indépendamment des observations que faisait *der Meister*, l'entourage du grand phénoménologue et critique du psychologisme ne pouvait pas ne pas être intéressé par la version raffinée qu'en avait donné Bergson.

⁶ Bibliothèque Nationale, *H. Bergson Exposition du centenaire*, Paris, BN, 1959; R.-M. MOSSÉ-BASTIDE, *Bergson éducateur*, Paris, PUF 1955, p. 70-71, qui utilise «des pièces d'autant plus pittoresques qu'absolument authentiques» tirées du dossier de Bergson au Collège de France et une photo publiée par «Excelsior» le 14 février 1914. V. également PH. SOULEZ, *Bergson politique*, Paris, PUF 1989, p. 11 et suiv.

⁷ Cf. ms. D, f. 1r cit. ci-dessous in-extenso: «In allen seinen S[c]hriften, den grössten wie der kleinsten».

⁸ F. GUNDOLF, *Briefwechsel mit Herbert Steiner und Ernst Robert Curtius*, hg. v. L. Helbing und C.V. Bock, Amsterdam 1963, p. 134. Ce passage est cité dans l'étude la plus documentée sur la question: R.W. MEYER, *Bergson in Deutschland. Unter besonderer Berücksichtigung seiner Zeitauffassung*, dans *Studien zum Zeitproblem in der Philosophie des 20. Jahrhunderts* («Phänomenologische Forschungen», Bd. 13), Munich, Alber 1982, p. 10-63: 18-19. Curtius fait allusion à des positions comme celles des modernistes et de Georges Sorel, qui avait publié entre autres sur Bergson *Modernisme dans la religion et dans le socialisme*, «Revue critique des idées et des livres», 1908. Dans l'entourage de Stephan George on parlait de Bergson; une année plus tard seulement sortira E. GUNDOLF, *Die Philosophie H. Bergsons*, «Jahrbuch für die geistige Bewegung», 1912.

⁹Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Mss. Archiv der Bayerischen Phenomenologen, ANA 387, lettre de J. Hering à Spiegelberg, s.d. [1957]. Hering avait été interpellé par l'historien de la phénoménologie à propos de cette conférence dont on se souvient encore après cinquante ans: «Es war Koyré, der in SS 1911 in der Philosophischen Gesellschaft Göttingen einen Vortrag über Bergson hielt, worauf [Husserl] 8der von Bergson vorher nie etwas gewusst hatte) aussief an: 'Dann sind wir die consequenten Bergsonianer'. Später hat er ungustiger über Bergson sich geäussert, weil selbiger von den Essenzen nicht wissen wollte». SPIEGELBERG, *The Phenomenological Movement* cit., p. 428-429 accordait une grande importance à cet épisode, resté inédit, et fait remarquer à la p. 432 que dans les années trente Koyré dans «Bifur» présentera Heidegger «as a synthesis of Bergson and Husserl».

¹⁰ DELORME, *Hommage à A. Koyré* cit., p. 130.

¹¹ HERING, *La phénoménologie il y a trente ans*, «Revue internationale de philosophie», I, 1939, p. 368: c'était même grâce à l'exposé de Koyré qu'«il prit connaissance des principes de la philosophie bergsonienne».

Celui qui avait suggéré à Koyré, alors âgé de dix-neuf ans, le thème de cet exposé pouvait tout au plus avoir été Max Scheler, arrivé à Göttingen précisément sur l'initiative et aux frais de la Philosophische Gesellschaft: aux côtés de Georg Simmel il avait été l'un des premiers en Allemagne à s'intéresser à la problématique bergsonienne et en avait patronné les premières traductions chez un nouvel éditeur: mais ni l'un ni l'autre n'avaient encore rien publié sur ce thème¹². Déjà avant 1907, lorsqu'il était encore à Iéna auprès de la chaire de Rudolf Eucken, qui était personnellement en contact avec Bergson¹³, Scheler avait approfondi «un vieux débat» à propos des idées de Bergson. L'ouvrage qu'il préférait entre tous, *Matière et mémoire*, était sorti en 1908, dans une mauvaise traduction allemande réalisée par une nouvelle maison d'édition d'Iéna, dans une série lancée par Simmel: à cet éditeur (Eugen Diederichs) Scheler écrivait en mars 1911 qu'il avait pour la première fois traité de Bergson dans une leçon, et vue la suspension de sa *venia docendi* on doit penser que cela s'était passé au club de Göttingen¹⁴.

Malgré quelques ingénuités et une maîtrise encore insuffisante de la langue allemande, ces pages inédites et inexplorées de Koyré représentent donc un document significatif: il suffirait de dire qu'elles ont été écrites et lues en public avant les publications allemandes les plus précoces sur Bergson, dues à Simmel (1913)¹⁵, Scheler (1913)¹⁶, Spengler (1918)¹⁷, Heidegger (1919-21)¹⁸ et à un autre élève de Husserl, Roman Ingarden (1914; 1921)¹⁹.

Comme nous le verrons, Koyré donne une interprétation qui n'a rien de commun avec celle du promoteur des traductions allemandes de Bergson, Georg Simmel, qui en fera le fondateur de la philosophie de la vie et le rapprochera de Nietzsche et du pragmatisme²⁰. Dans sa conférence sur la 'durée' Koyré reconnaît au préalable que

¹² MEYER, *Bergson in Deutschland* cit., p. 20-21, 28-30. V. également G. PFLUG, *Die Bergson-Rezeption in Deutschland*, "Zeitschrift für philosophische Forschung", XLV, 1991, p. 257-259.

¹³ MOSSÉ-BASTIDE, *Bergson éducateur* cit., p. 83-84.

¹⁴ De Bergson l'éditeur E. Diederichs avait déjà fait imprimer à Iéna: *Materie und Gedächtnis*, übers. von Gertrud Kantorowicz, en 1908; *Zeit und Freiheit. Eine Abhandlung über die unmittelbaren Bewusstseinstatsachen*, en 1911; *Schöpferische Entwicklung*, übers. von G. Kantorowicz, en 1912; *Das Lachen*, übers. V. J. Frankenberg u. W. Fränzel, en 1921.

¹⁵ G. SIMMEL, *H. Bergson*, «Die Guldenkammer», 1913-1914 (cit. par MEYER, *Bergson in Deutschland* cit., p. 20); article figurant dans SIMMEL, *Zur Philosophieder Kunst*, Potsdam, Kiepenhauer 1922 (trad. it. de M. Protti dans «Aut aut», 1984, n. 204, p. 14-41).

¹⁶ M. SCHELER, *Versuche einer Philosophie des Lebens: Nietzsche, Dilthey, Bergson*, «die weisse Blätter» 1913 (republié ensuite dans son célèbre recueil *essais Vom Umsturz der Werte*, 1923; et dans les *Gesammelte Werke*, III, p. 311-339); cf. MEYER, *Bergson in Deutschland* cit., p. 27.

¹⁷ Il s'agit du chapitre 2 du premier volume de SPENGLER, *Untergang des Abendlandes*, cf. MEYER, *Bergson in Deutschland* cit., p. 21-23.

¹⁸ Le premier signe d'attention se trouve dans M. HEIDEGGER, *Anmerkungen zu Jaspers 'Psychologie der Weltanschauungen'*, dans *Gesamtausgabe*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, IX, p., 1-44; cf. MEYER, *Bergson in Deutschland* cit., p. 33-44, qui analyse ensuite des œuvres plus tardives et aussitôt publiées par l'auteur, en particulier *Sein und Zeit*.

¹⁹ R. INGARDEN, *Intuition und Intellekt bei Bergson*, «Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung», V, 1921; il s'agit d'une dissertation, qui avait été commencée sous la direction de Husserl en 1914 et discutée en 1917. Pour une reconstruction des échanges avec son professeur et des phases de son travail, cf. HUSSERL, *Briefe an Roman Ingarden* cit., où il est confirmé qu'en 1914 Husserl n'avait pas lu Bergson. Cf. MEYER, *Bergson in Deutschland* cit., p. 30-33.

²⁰ SIMMEL, *Zur Philosophie der Kunst* cit.; trad. it. cit. p. 18 et suiv. et pour le pragmatisme p. 21 et suiv.; l'intérêt de Simmel pour *L'évolution créatrice* est évident, alors que l'ouvrage n'est pas particulièrement cher à Koyré. D'après Simmel (p. 19) l'image bergsonienne du mécanisme (qui fonde les principes de la physique, la chimie, la psychologie) s'y rattache et se trouve à mi-chemin entre «l'image d'un monde casuel, discontinu, calculable et celle d'une vie incalculable», p. 19.

Grâce à la brillante et géniale originalité de Bergson – que nous ne voulons pas contester –, à sa philosophie étrangement anhistorique qui dès sa première apparition se présente pour ainsi dire comme un bloc compact, d'un seul jet (en contradiction avec tout son système: Bergson, le philosophe de l'évolution, est celui qui présente moins que tous une évolution) – il semble presque qu'à cause de toutes ces circonstances on se soit aveuglé au point que précisément par rapport à la théorie du temps on n'ait pas discerné la grande ligne qui conduit de Hume en passant par Kant jusqu'à Bergson²¹.

À la différence des autres penseurs cités, qui seront plus critiques, dans cette ébauche comme dans l'autre (ms. D), plus longue et moins élaborée, peut-être jamais lue en public, Koyré célèbre Bergson «comme une force créatrice originale, un grand penseur, une grande personnalité»: il le met sur un pied d'égalité avec Descartes, Malebranche et Pascal, parce qu'après une longue léthargie il a su donner une nouvelle vie à la philosophie en France. Bergson n'est pas parti d'un système, mais de la vie elle-même.

Après un sommeil de plus de deux siècles l'esprit philosophique de la France s'est éveillé à une nouvelle vie. Un grand esprit s'est présenté à nouveau, un homme qu'il faut placer aux côtés de Descartes, Malebranche et Pascal, un homme qui part uniquement de la vie et non pas d'un système. Je pense à Bergson: dans tous ses écrits, les plus grands comme les moins importants, dans sa façon de représenter qui réussit à capter l'attention, dans la plénitude de son matériel, dans la profondeur et l'originalité de la solution des problèmes – dans tout cela et ailleurs encore, se manifeste une force créatrice originale, un grand penseur, une grande personnalité. La philosophie de Bergson, à côté des méthodes de pensée plus neuves et plus originales, contient également des intuitions anciennes, extrêmement anciennes de l'esprit humain, mais elles ne sont pas en opposition, au contraire elles sont unies, fondues, entrecroisées d'une façon particulière, le tout est mis en relation avec le tout, chaque chose reliée à chaque chose. Comme toute grande philosophie elle constitue une unité organique individuelle. Elle peut valoir comme exemple de la doctrine bergsonienne du caractère inapplicable des catégories logiques à l'être vivant véritable²².

²¹ KOYRÉ, ms. C, f 1r. «Es scheint fast dass man durch die glänzende, genial Originalität Bergson's – die wir übrigens gar nicht in Abrede stellen wollen – durch das merkwürdig unhistorisches seiner Philosophie, die bei ihre, ersten Erscheinen [so] zusagen ganz da stand, wie aus einem Block, von einem Guss – in reizenden Widerspruch zu seinem ganzen System ist Bergson der Philosoph der Entwicklung derjenige [unter den] der am allerwenigsten eine Entwicklung aufweist – dass man durch all diese Umstände geblendet wurde, so dass man die grosse Linie, die gerade in Bezug auf die Zeitlehren von Hume über Kant zu Bergson führt übersehen hatte". Placer Bergson parmi les plus grands de la philosophie moderne est déjà alors un *topos*, v. R. GILLOUIN, *Henri Bergson. Choix des textes avec étude du système philosophique*, Paris, s.d. [1910] p. 8: «le seul philosophe de premier ordre qu'aient eu la France depuis Descartes et l'Europe depuis Kant. [...] Malebranche est un psychologue délié, un logicien vigoureux et subtil, mais il travaille sur des systèmes, le cartésianisme et le platonisme, plutôt que sur la réalité. De même Spinoza et Leibniz... Ainsi encore et sous le bénéfice des mêmes réserves, Fichte, Schelling, Hegel...».

²² KOYRÉ, ms. D., p. 2a, «Nach einem [mehr] als 200 jährigen Schläfe ist der philosophische Geist Frankreichs zu einem neuen Leben erwacht. Wieder ist ein Grosse[r] aufgetreten, ein mann der würdig ist neben Descartes, Malebranche [und] Pascal ein[e] Stelle einzunehmen, ein Mann der wieder einmal [von dem Leben nur,] nicht vom Systeme seinen Ausgang genommen hat. Ich habe Bergson im Auge: In allen seinen S[c]hriften, den grössten wie den kleinsten, in seiner fesselnden Darstellungsart, in der Fülle des Stoffes, der Tiefe und Originalität der Problemlösungen – in allen diesen, und noch vielen anderen offenbart sich uns eine ursprüngliche, s[c]höpferische Kraft, ein grosser Denker, eine grosse Persönlichkeit. Die Philosophie Bergsons enthält neben den originellsten und neusten Gedankengängen auch alte, uralte Intuitionen des Menschengestes, aber sie stehen nicht nebeneinander, sondern sind in einer eigentümlichsten Weise vereinigt, vers[c]hmolzen, verwoben, alles zu allem in Beziehung gesetzt, jedes von jedem durchdrungen. / Wie jede wahrhaft grosse Philosophie bildet sie eine organische, individuelle Einheit. Sie kann als Beispiel dienen für die Bergsons[c]he Lehre von der Unanwendbarkeit der logischen Kategorien auf das wahrhafte, lebendige Sein». Koyré poursuit en louant la philosophie de Bergson pour sa variété et sa cohérence: («Sie ist mannigfaltig – und doch einheitlich, vielseitig, bunt – und doch völlig einfach»): si elle a donné lieu à de longues discussions, si des livres entiers ont été écrits pour l'analyser, elle se laisse toutefois résumer en deux mots. «Es wäre ein Wahnsinn ihnen diese bezaubernde, betäubende Fülle, den ungeheuren Ge-

Il est possible que Koyré pensât à ce que Bergson avait écrit en 1903 dans l'*Introduction à la métaphysique*:

C'est ainsi que nous croirons former une représentation fidèle de la durée en alignant les concepts d'unité, de multiplicité, de continuité, de divisibilité finie ou infinie etc. Là est précisément l'illusion. Là est aussi le danger. Autant les idées abstraites peuvent rendre service à l'analyse, c'est à dire à une étude scientifique de l'objet dans ses relations avec les autres, autant elles sont incapables de remplacer l'intuition, c'est à dire l'investigation métaphysique de l'objet dans ce qu'il a d'essentiel et de propre. [...] Car le concept généralise en même temps qu'abstrait²³.

Koyré a une idée très claire de la façon dont Bergson soutient le caractère inapplicable des catégories de la logique et de la spatialité au «véritable être vivant». Koyré, parlant à la Philosophische Gesellschaft de Göttingen, observe que pour Bergson «le mouvement ne fait pas coïncider les phénomènes du monde extérieur avec le rythme de notre propre vie, qu'il y a une certaine discordance – car notre âme est essentiellement temporalité»²⁴ et en vient aussitôt à citer les critiques que lui adresse Couturat²⁵.

Nous pouvons penser la vitesse du monde changeant *ad infinitum* – le temporel se rétrécit à un pur moment, à un point – le devenir temporel se développe dans l'espace. On ne peut pas dire que le temps devient espace, car de l'intérieur le temps n'était rien d'autre qu'espace, qu'une dimension de celui-ci²⁶.

L'idée bergsonienne fondamentale sur la 'durée' était soulignée à juste titre par Koyré²⁷,

dankenreichtum ers[c]höpfend darstellen zu wollen, es würde andererseits auch nicht viel nützen sie in [ein] paar Worten zu resumieren – wir müssen einen mittleren Weg einschlagen und von den Motiven und Grundproblemen der Bergsons[c]hen Philosophie ausgehend, einige von ihren Grundbegr[iffen] zu klären versuchen».

²³ Cf. H. BERGSON, Œuvres, Paris, PUF éd. du centenaire, introduction par H. Gouhier; textes annotés par A. Robinet, Paris, 1963, p. 1400-1401: «Le concept ne peut symboliser une propriété spéciale qu'en la rendant commune à une infinité de choses... Nous prendrons l'un quelconque de ces concepts et nous essayerons, avec lui, d'aller rejoindre les autres. Mais selon que nous partirons de celui-ci ou celui-là, la jonction ne s'opérera pas de la même manière. Selon que nous partirons, par exemple de l'unité ou de la multiplicité, nous concevrons différemment l'unité multiple de la durée. Tout dépendra du poids que nous attribuerons à tel ou tel d'entre les concepts et ce poids sera toujours arbitraire, puisque le concept, extrait de l'objet, n'a pas de poids, n'étant plus que l'ombre d'un corps. Ainsi surgiront une multitude de systèmes différents, autant qu'il y a de points de vue extérieurs sur la réalité qu'on examine ou de cercles plus larges dans lesquels l'enfermer. Les concepts simples n'ont donc pas seulement l'inconvénient de diviser l'unité concrète de l'objet en autant d'expressions symboliques; ils divisent aussi la philosophie en écoles distinctes, dont chacune retient sa place, choisit ses jetons, et entame avec les autres une partie qui ne finira jamais. Ou la métaphysique n'est que ce jeu d'idées, ou bien, si c'est une occupation sérieuse de l'esprit, il faut qu'elle transcende les concepts pour arriver à l'intuition. Certes, les concepts lui sont indispensables, car toutes les autres sciences travaillent le plus ordinairement sur les concepts, et la métaphysique ne saurait se passer des autres sciences. Mais elle n'est proprement elle-même que lorsqu'elle dépasse le concept, ou du moins lorsqu'elle s'affranchit des concepts raides et tout faits pour créer des concepts bien différents de ceux que nous manions d'habitude, je veux dire des représentations souples, mobiles, presque fluides, toujours prêtes à se mouler sur les formes fuyantes de l'intuition».

²⁴ KOYRÉ, ms. C: «die Bewegungen, dass die Vorgänge der Aussenwelt mit dem Rhythmus unseres eigenen Lebens nicht mehr zusammen fallen, dass es da eine gewisse Discrepanz vorliegt – denn unserer Seele ist Zeitlichkeit wesentlich».

²⁵ Parmi les différents écrits de Louis Couturat à ce propos, Koyré pense probablement aux Études sur l'espace et le temps, «Revue de métaphysique et de morale», IV, 1896, p. 663-669.

²⁶ KOYRÉ, ms. C: «Wir können uns auch die Geschw[indigkeit] der Welt ad inf[initum] wachsend denken – das Zeitliche schrumpft dann zu einem blossen Moment, zu einem Punct zusammen – und das zeitliche Gesche[he]n entwickelt sich im Raume. Man kann nicht sagen – die Zeit wird zum Raume, denn sie war ja von vorn herein nicht[s] anderes als Raum, als eine Hte [Dimension] desselben».

²⁷ *Ibid.*

qui recommandait de ne pas se laisser aveugler par le système de Bergson et par son attitude anhistorique²⁸: c'est précisément dans sa conception de la temporalité que Koyré voit l'héritage de Kant et aussi de Hume²⁹. «En premier lieu et nécessairement la temporalité selon Bergson appartient à la psyché: comme Hume, Bergson considère qu'un temps qui reste en quelque sorte inchangé ou qui simplement pourrait le rester» ne peut être que pure fiction³⁰. Selon Koyré, il existe une ligne nette qui conduit de Hume à Bergson en passant par Kant: Bergson en a fait la synthèse, y compris là où eux avaient échoué³¹. Koyré insiste sur ces observations historiques, bien qu'elles lui paraissent évidentes, sautant même aux yeux («Diese Zusammenhänge sind ganz eindeutig, sie springen in die Augen»). En réalité, si le rapport fondamental de Bergson avec Kant est confirmé dans des pages très claires des *Données immédiates* et encore dans *L'évolution créatrice*³², au lieu de Hume³³ le jeune conférencier aurait pu toutefois mentionner Berkeley, ou éventuellement Spinoza et Leibniz.

Gilson avait vu tout autrement la situation de la philosophie à Paris, où à la Sorbonne, entièrement kantienne, on soutenait que «la métaphysique était morte», tandis que Bergson au Collège de France, magnifiquement fidèle à sa mission, nous l'offrait largement³⁴.

Koyré insiste sur cette matrice philosophique (plutôt que sur l'augustinienne) de la

²⁸ KOYRÉ, ms. C, f. 1r: cit. *supra*, n. 21.

²⁹ *Ibid*, f. 1r: «so dass man die grosse Linie, die gerade in Bezug auf die Zeitlehren von Hume über Kant zu Bergson führt übersehen hatte». Cette référence à Hume, si elle n'est pas l'application pure et simple d'un schéma tiré de manuels (de Hume à Kant) pourrait lui avoir été suggérée peut-être par J.S. MILL, *Philosophie de Hamilton*, cité par Koyré dans sa communication.

³⁰ *Ibid*, f. 1v: «Zeitlichkeit kommt nach ihm primär und notwendig bloss der Psyche zu, mit Hume hält er eine Zeit in der etwas unverändert bleibt, oder bloss bleiben kann für eine Fiktion». «Schon Hume hat gesagt: wo keine Veränderung, so keine Zeit – nun ist es aber ein[er] der Grundsätze der Naturwissenschaft – es gibt keine Veränderung es gibt also für die Naturwissenschaft keine Zeit. Eine zunächst etwas befremdliche Behauptung! Die Naturwissenschaft sucht ja doch alles auf Bewegungsvorgänge, somit Veränderungen zurück[zu] führen, zeitliche Constanten spielen dabei die eminenteste Rolle, schon weil der Begriff der Geschwindigkeit eine solche spielt, die grösste Sorgfalt wird darauf verwendet die Zeit möglichst genau zu messen – ohne Übertreibung könnte man sagen – es gibt keine einzige Formel der math[ematischen] Naturwissenschaft, in die Zeit nicht einginge».

³¹ MOSSÉ-BASTIDE, *Bergson éducateur* cit., p. 83-84. Koyré dans *EHPP*, p. 11-13, renvoie à Bergson pour les paradoxes de Zénon.

³² MEYER, *Bergson in Deutschland* cit., p. 15.

³³ KOYRÉ, ms. C, p. 3a-4b: «Doch sehen wir näher zu, vergleichen wir diese homogene, exact messbare Zeit mit der uns Bergsons Meinung nach allein unmittelbar gegebenen Zeit des psychischen der Erlebnisse. Die objective Zeit wird immer als eine unendliche gerade Linie dargestellt, auf [die] sich ein Jetztpunct mit einer gleichmässigen Geschwindigkeit hinbewegt. Alle Vorgänge, alle Dinge haben ihre Stelle irgendwo auf dieser Gerade[n], stehen alle nebeneinander, scharf, abgegrenzt von einander. Ihr Anfang und ihr Ende sind wirklich Momente, fallen auf bestimmte Punkte der Linie, der Jetztpunct ist wirklich ein Punct, d. h. er ist selbst nicht zeitlich. Hier hat es keinen rechten Sinn von vergangenem und zukünftigem zu reden, es gibt bloss verschiedene Stellen auf der Zeit gerade und keine ist irgendwie qualitativ ausgezeichnet. Vergangen heisst hier bloss – auf einer Seite des Punctes, zukünftig – auf der anderen. / Dadurch dass es vergangen ist bekommt etwas gar kei[ne] neue Bestimmtheit – es behält ja durchaus sein[e] Stelle, und es ist eine pure Willkür, oder vielmehr eine Übertragung ganz anderswoher stammenden Begriffe wenn wir hier noch von einem Jetztpunct sprechen – für die Physik hat es ebensowenig Sinn, wie noch von einem hier – zu reden. Es gibt [verschiedene] Punkte im Raume – ein Hier kennt sie nicht. Allerdings tritt ein [Plus] in allen Gleichungen der Mechanik – aber es hat mit der Zeit nichts zu tun. Es ist eine Grösse die alles mögliche bedeuten kann, und die auf alle Fälle nicht die Zeit bezeichnet – denn dies kann ebenso gut ein positives wie ein negatives Vorzeichen haben, die Zeit kann sozusagen nach vorn, wie [rückwärts] fliessen, die Zukunft kann zur Vergangenheit, die Vergangenheit zur Zukunft werden. Alles vergangene kann wieder kommen – d. h. es kann vergangen und zugleich Zukunft sein. Ganz anderes Bild bekommen wir wenn wir uns aus der math[ematischen] Naturwiss[enschaften] in die psychische Welt hinbegeben».

³⁴ GILSON, *Le philosophe et la théologie* cit., p. 125.

notion de temporalité: il voit en Bergson le philosophe qui a noté la discordance existant entre «mouvements et processus (*Vorgänge*) du monde extérieur» et le rythme de notre propre vie, car seule celle-ci est temporalité. Koyré insiste également sur la vitesse du monde, changeant à l'infini, filtré par la 'durée'. Donc que ce qui est temporel se réduit à un pur instant, à un point. «Il est erroné de penser que les événements historiques aient place dans l'espace ou bien dire que le temps se traduise en espace, car déjà auparavant il ne serait rien d'autre qu'espace, une dimension de la spatialité elle-même»³⁵.

Il est caractéristique que Koyré place la problématique de Bergson dans le cadre des sciences exactes (et non pas de la biologie et de la psychologie): il la rattache au débat sur les fondements de la mathématique et sur les paradoxes 'zénoniens', qui avait passionné, outre lui-même, également Husserl, Reinach et l'école mathématique de Göttingen. Mais selon certains historiens et certains interprètes, en particulier selon Deleuze³⁶, ces problématiques 'exactes' ont vraiment eu une grande importance chez Bergson.

Pour Bergson cette conséquence vient du concept du point mathématique du présent. On pourrait poser un dilemme: ou le monde physique entier n'existe pas, ou bien en lui tout existe simultanément. Le présent n'est donc rien d'autre qu'une frontière entre le passé qui déjà n'est plus et le futur qui n'est pas encore. La frontière entre deux 00 [infinis] du non être qui ne peut pas être traité comme étant! Ou bien le point du présent est une frontière qui divise la ligne temporelle, qui se meut sur cette ligne – cela suppose donc que les deux portions sont à traiter comme si elles étaient données³⁷.

Koyré a été un intermédiaire entre la philosophie allemande et la française, écrivant d'innombrables comptes rendus pour faire connaître Max Scheler et Heidegger en France, Lévy-Bruhl, Halbwachs, Bouglé en Allemagne. Son expérience personnelle d'étudiant l'avait fait réfléchir à des problèmes qui, aujourd'hui encore, sont actuels dans le domaine analytique, tels ceux de Husserl dans les *Recherches logiques* ainsi que ceux des grands théoriciens de la mathématique (Frege, spécialement pour sa critique de Husserl, Hilbert, Zermelo, Bertrand Russell etc.). Il n'était pas du tout dogmatique et n'avait eu aucune réaction de rejet, même devant deux philosophes comme Scheler et Heidegger, qui sont moins populaires aujourd'hui parmi les «analytiques» et qui méritent certainement d'être considérés comme des 'continentaux'. Un autre grand 'continental' est certainement Bergson, qui dans tous ses écrits a en commun avec Heidegger d'accorder une grande attention à la forme littéraire. Pour Bergson aussi, la philosophie est pour une bonne part «une question de lexique», non pas dans le sens de l'analyse du langage, mais dans celui de la maîtrise stylistique du langage face au problème de la définition des notions fondamentales dans la sphère morale. Bergson disait par exemple: «On ne le résoudra pas si on ne cherche pas comment les mots plaisir et bonheur ont été utilisés par les écrivains qui ont su manier au mieux la langue»³⁸. Bergson et Heidegger ont en commun d'avoir affronté tous deux un grand problème: revoir radicalement les cadres mentaux qui

³⁵ KOYRÉ, ms. cit. *supra*, n. 26.

³⁶ G. DELEUZE, *Le bergsonisme*, Paris, PUF 1966.

³⁷ KOYRÉ, ms. C, f. 2a-b: «Schon aus dem Begriff des math[ematischen] Jetztpunktes folgt für Bergson diese Konsequenz. Man könnte ein Dilemma aufstellen: entweder existiert die gesammte physikalische Welt nicht, oder existiert in ihr alles zugleich. Das Jetzt ist doch nichts anderes als eine Grenze zwischen der Vergangenheit die ja nicht mehr ist, und der Zukunft, die noch nicht ist. Die [Gr]enze zwischen zweien 00 [Unendlichen] des Nichtseienden – die kann ja doch nicht als seiend betrachtet werden! Oder aber – [der] Jetztpunkt ist eine Grenze, die die Zeitlinie in die zwei Abschnitte teilt, die sich auf dieser Linie hin bewegt – dies setzt doch offenbar voraus dass die beiden Abschnitte der Strecke als gegeben seiend zu betrachten sind».

³⁸ BERGSON, *Œuvres cit.*, p. 1293: «on ne le résoudra qu'en cherchant comment les mots plaisir et bonheur ont été employés par les écrivains qui ont le mieux manié la langue».

découlent de la définition aristotélicienne d'espace et de temps et se révèlent être impossibles à éliminer, tant pour le langage commun que pour les philosophes. Au moment même où Koyré et Scheler tiennent leurs discours à la Philosophische Gesellschaft a lieu en 1912 en Angleterre un premier affrontement entre analytiques et continentaux: à Cambridge Bertrand Russell discute la philosophie de Bergson dans une conférence, et l'un des bergsoniens anglais lui réplique³⁹.

Lorsqu'il était jeune, Koyré avait eu l'occasion d'écouter Bergson et vingt ans plus tard de discuter avec Heidegger (au moins dans une réunion privée), alors que celui-ci connaissait un début de célébrité: dans un cas comme dans l'autre, il a promptement reconnu le niveau élevé des deux philosophes et n'est pas resté insensible à leur attrait.

Bergson comme Heidegger avaient réussi dans leurs tentatives, diverses mais tout aussi radicales, d'extirper du langage commun et des catégories universellement admises comme fondement de la pensée scientifique et philosophique la définition aristotélicienne de temps et d'espace. Il est évident que Koyré avait perçu la séduction du langage de l'un comme de l'autre, mais il avait fait preuve d'un remarquable esprit critique et ne s'était pas transformé en un admirateur systématique.

Dans le cas de Bergson il n'y aurait pas eu besoin de médiateur étant donné que sa célébrité était très grande tant dans sa patrie qu'au dehors: mais il faut souligner que lorsque Koyré exercera son activité en France après la première guerre mondiale (et même avant, en 1913-14), il ne fera pas partie du groupe bergsonien (comme Le Roy, mais aussi Péguy, Proust et d'autres lettrés), mais de celui des sociologues qui se référaient à Durkheim et suivaient Lévy-Bruhl.

Un indice de l'intérêt que Koyré éprouvait pour Bergson est le titre qu'il imagina (ou accepta s'il lui avait été proposé par la rédaction de «Critique») pour l'un de ses essais les plus importants, *Du monde de l'à-peu-près à l'univers de la précision*, qui rappelle la formule par laquelle Bergson avait conclu en 1913 l'un de ses discours: «dans un coin de Grèce un petit peuple qui ne se contentait pas de l'à-peu-près et qui inventa la précision»⁴⁰.

³⁹ B. RUSSELL, *The Philosophy of Bergson*, «The Monist», XXII/3, juillet 1912, p. 321-347 (éd. ensuite en opuscule, Cambridge, 1914, avec la défense de Bergson de W. Carre et le *Rejoinder* de Russell, par les soins du Club The Heretics, où s'était déroulée cette discussion très intéressante); p. 339-340: «This reply to Zeno, or a closely similar one concerning Achilles and the tortoise, occurs in all his [Bergson's] three books». Bergson en avait parlé dans ses cours: cf. L. CONSTANT, *Cours de M. Bergson sur l'histoire de l'idée de temps*, «Revue de philosophie», IV, 1904, p. 106.

⁴⁰ BERGSON, *Œuvres cit.*, p. 877 (discours présidentiel prononcé à la Société de recherche psychique, Londres, en 1913;): par son contenu également, cette conférence était pertinente en ce qui concerne la thématique liée aux mystiques, que Koyré devait affronter à Paris.

II.3 GILSON, UN FRÈRE AÎNÉ

Il est probable que Koyré, étudiant en France, ait pu connaître assez tôt Gilson, même si celui-ci (de dix ans plus âgé et faisant donc figure de frère aîné) était professeur en province et ce n'est qu'en novembre 1921 qu'il avait commencé à enseigner à Paris, faisant la navette depuis Strasbourg, qui était une université nouvelle et fort animée. Parmi les professeurs de Strasbourg, pour la théologie il y avait Jean Hering, grand ami de Koyré et qui était toujours resté en contact avec lui.

Nous ne possédons pas de documents concernant la première rencontre de Koyré avec Gilson, mais il semble probable qu'elle ait eu lieu après la Grande Guerre; pendant toute la durée de celle-ci ils y avaient tous deux été engagés d'une manière diverse et dans des endroits différents. Nous en trouvons la confirmation dans la lettre de recommandation écrite par Gilson en novembre 1940, qui parle d'une amitié de vingt ans¹. Mais on ne peut exclure par ailleurs que Koyré, qui se trouvait déjà à Paris, ait pu assister à la discussion des thèses de Gilson au début de 1913 ou tout au moins ait entendu certains en faire l'éloge: presque une dizaine d'années devra passer avant qu'il ne fasse lui-même ses premières armes sur ce thème. L'on sait que Koyré se présentera – avec le consentement de Gilson – comme candidat «en deuxième ligne» lorsqu'en novembre 1931² celui-ci sera nommé au Collège. Aux Hautes Études, mais également pour ce qui était de ses cours et ses publications à l'Institut d'Études Slaves, il reconnaissait qu'il devait beaucoup à la présentation de Gilson. En 1928-29 et 1929-30, pendant l'absence de Gilson qui se trouvait au Canada, Koyré, nommé en province, tenait beaucoup à assurer sa suppléance au Collège. Il est donc certain que tous deux gardèrent de bons rapports tout au long de leur vie.

La lettre de présentation chaleureuse écrite par Gilson pour Koyré, qui s'apprêtait en 1940 à fuir loin de France vers les États-Unis, a fait que l'on a considéré l'exilé comme un de ses élèves, ce qui n'est pas absurde en soi, mais n'est pas non plus exact. Connaissant les milieux nord-américains comme peu d'autres professeurs français de l'époque, Gilson le 6 novembre 1940 recommandait en ces termes son ami et collègue Koyré: «a very able philosopher and an excellent historian of philosophical and religious doctrines; he is also interested in the history of the origins of modern *galiléennes*»; il citait ses autres livres et soulignait que la publication de ses trois premiers ouvrages avait été rendue possible grâce aux contributions économiques accordées aux études couronnées par l'Académie de France. Il ajoutait que bien qu'il eût l'habitude d'écrire et d'enseigner en français, Koyré «has a good command of English, a language in which he could teach and write without any difficulty»³. Gilson tenait à ajouter:

Je l'ai connu personnellement, d'abord comme étudiant avancé, et c'était déjà un maître, puis peu après comme collègue, lorsque j'ai réussi à lui faire obtenir un poste de chargé de cours à l'École des Hautes Études à Paris, à la Sorbonne. Au cours de ces vingt années de connaissance personnelle, pendant lesquelles j'ai eu le privilège de jouir de son amitié, j'ai appris à apprécier toujours davantage ses qualités d'honnêteté intellectuelle et morale⁴.

¹ V. *infra*, n. 4.

² V. REDONDI, p. 18.

³ V. aussi E. MEYERSON, *Lettres françaises*, par B. Bensaude-Vincent, E. Telkes-Klein, Paris, CNRS éditions 2009, p. 241. On constate deux longs séjours d'été pour des recherches à Londres au cours des années vingt. V. *infra*, II.7, n. 23, la familiarité de Koyré avec les exilés de la Warburg Bibliothek à Londres.

⁴ Dans la lettre à présenter 'à qui cela pourrait intéresser' Gilson écrivait le 6 novembre 1940: «I have personally known him, first as an advanced student who was already a master, and a little later as a colleague, when I succeeded in getting him appointed as a Professor in the École des Hautes Études Paris, Sorbonne. During those

Au cours des années vingt, Gilson, qui était encore un professeur venant à peine d'être nommé et avait de rares élèves, s'était mis généreusement à protéger Koyré et avait réussi à concourir à sa difficile réussite comme enseignant aux Hautes Études, en le présentant au doyen Vernes et à Meyerson.

Nous verrons cependant qu'au sein de la capitale française Koyré trouvera pour ses études également d'autres maîtres.

Qu'ils fussent bons amis résulte de la conclusion de la lettre personnelle que Gilson avait jointe à ce *referee report*:

J'espère malgré tout que la France sortira un jour du cauchemar que nous vivons ensemble et que nous aurons encore, avant de mourir, quelques heures pour échanger des idées comme nous aimons le faire⁵.

Gilson et Koyré venaient tous deux de l'école de Lucien Lévy-Bruhl, professeur à la Sorbonne et coordinateur national pour l'histoire de la philosophie moderne⁶, ils le considéraient comme un modèle de méthode historique. Gilson l'appelle toujours son maître et en parle avec une vivacité et une sympathie qui s'étend à tout le groupe des sociologues. D'après la reconstruction⁷ que Gilson lui-même en avait publiée cinquante ans plus tard, Lévy-Bruhl, dans son célèbre cours de 1905⁸, avait signalé l'intérêt de la terminologie médiévale chez Descartes et avait indiqué la ligne que les deux élèves seront amenés à parcourir: Lévy-Bruhl et les deux jeunes gens ne partageaient pas la thèse traditionnelle selon laquelle l'obscurité de Moyen Âge avait interrompu ou supprimé la spéculation philosophique qui fleurissait dans l'Antiquité

twenty years of personal acquaintance, when it has been my privilege to enjoy his friendship, I have learned more and more to appreciate his eminent qualities of intellectual and of moral honesty». Il écrivait aussi: «It is, therefore on the basis of a first hand knowledge and experience that I take the liberty to recommend Prof. A. Koyré to the kindly help of all my american colleagues. At a time when France is depriving herself of such a scholar, it would be to me a great consolation to learn that the United States have welcomed him and made him one of their own».

⁵ Dans l'autre lettre personnelle et très chaleureuse jointe à la précédente et de la même date, il suggérait à Koyré de s'adresser à deux professeurs que Gilson avait fréquentés à Harvard: le philosophe Ralph B. Perry, son grand ami, et C.H. Wolfson, auteur d'un livre sur Spinoza dont Koyré avait publié un long compte rendu dans la «Revue philosophique» en 1935. À propos de ces amis et collègues, et pour les données biographiques extrêmement détaillées sur Gilson cf. L.K. SHOOK, *Etienne Gilson*, Milan, Jaka Book 1991, *passim*.

⁶ GILSON, *La liberté chez Descartes et la théologie*, Paris, Vrin 1982, p. 4: «M. L. Lévy-Bruhl à qui nous devons, outre l'idée première de nos recherches, plus d'une des idées directrices de ce travail»; ces constatations sont reprises par Gilson dans différents autres travaux, cf. H. GOUIER, *Postface*, dans *Etienne Gilson et nous. La philosophie et son histoire*, sous la direction de M. Couratier, Paris, Vrin 1980, p. 146-147. Shook, *Etienne Gilson* cit., p. 63-64; à la p. 328 il renvoie entre autres au *Discours de réception à l'Académie*, Paris, 1948, prononcé le 29 mars 1947, où Gilson avait cité en premier lieu Lévy-Bruhl et ses directives d'études scolastico-cartésiennes.

⁷ GILSON, *Le Descartes de Lévy-Bruhl*, «Revue philosophique», 147, 1957, p. 432-451.

⁸ *Ibid.* Cf. p. 433: l'image de Descartes «utilisée, développée et sans doute déformée par certains de ses élèves» (Gilson se comptait parmi eux) est reconstruite sur la base des notes qu'il avait prises pendant les leçons de Lévy-Bruhl, vue l'«influence considérable qu'elle a exercée sur le développement des études cartésiennes». Ces leçons destinées à la préparation de l'agrégation avaient été suivies précédemment par J. Maritain. V. *Extrait d'une lettre à L. Lévy-Bruhl*, publié par J.-P. CAVAILLÉ, *Notes et documents sur le "Descartes" de L. Lévy-Bruhl*, «Revue philosophique», 179, 1989, p. 453-491, p. 475-477; Cavaillé critique Gilson et le complète par des passages tirés des ouvrages imprimés de Lévy-Bruhl, par ex. *The Cartesian Spirit and History*, dans R. KLIBANSKY et H.J. PATON (eds.), *Philosophy and History. Essays presented to E. Cassirer*, Oxford, Clarendon 1936, p. 191-196. À propos des variantes et de l'enrichissement de l'interprétation gilsonienne de Descartes v. E. SCRIBANO, *Cartesio secondo Gilson*, dans DESCARTES, *Discorso sul metodo. Prima versione italiana del Commentaire di É. Gilson*, Milan, Edizioni S. Paolo 2003, qui renvoie également aux études de J.-L. Marion, G. Rodis-Lewis et autres publiées dans le volume *Etienne Gilson et nous. La philosophie et son histoire* cit., p. 13-34, 73-77.

classique, et que l'on devait à Descartes d'avoir refondée à partir de rien. Pour ce qui est de ces deux thèses Lévy-Bruhl avait fait appel à la collaboration d'un collègue plus modeste, François Picavet, un médiéviste qu'il ne considérait pas comme son égal (il résulte de sa correspondance avec Gilson qu'il ne cachait pas à ses élèves les limites de son collaborateur)⁹. Il ne faut pas oublier que la philosophie médiévale n'était pas à l'époque une discipline cultivée dans les universités (elle était professée tout ou plus dans les écoles de théologie, mais à Louvain et dans quelques autres centres néothomistes). À Paris c'était le domaine de Picavet, qui avait conservé le cadre historiographique traditionnel (positiviste et anticlérical) portant sur la philosophie 'servante de la théologie' du Moyen Âge et sur la distinction entre l'une et l'autre opérée par Descartes. À la mort de Picavet (1921) il n'y aurait eu que peu de concurrents spécialisés dans ce domaine et les visées de Gilson s'y rapportant étaient bien connues dans le milieu académique¹⁰. Pour en arriver à la conclusion, ce fut Gilson, déjà professeur à l'Université de Strasbourg, qui fut chargé d'occuper le poste; plus modestement, Koyré sera placé auprès de lui comme chargé de cours.

Entre Koyré et Gilson, on remarque au cours de ces années une certaine familiarité et une affinité dans la méthode. À la différence de Gilson, Koyré n'était pas catholique, il était même polémique avec les néothomistes: son premier livre débutait par la déclaration selon laquelle l'ignorance presque totale de la pensée médiévale de la part des historiens de la philosophie est égale à celle qui règne pour la pensée moderne dans les écoles catholiques, où l'on étudie les scolastiques¹¹.

Tous deux s'étaient formés à la même école d'historiographie philosophique, comme l'on ne peut s'empêcher de penser en voyant les titres et les thèmes de leurs premiers travaux, dans lesquels ils avaient l'un comme l'autre traité du rapport de Descartes avec la scolastique¹². C'était Lévy-Bruhl qui avait suggéré à Gilson la problématique et l'étude du lexique scolastico-cartésien dans ses thèses, dont la direction avait été confiée pour la forme à Picavet, comme cela adviendra ensuite, plus de dix ans après, pour celle de Koyré¹³. Gilson avait présenté et soutenu en 1913 ses deux thèses d'État sur la liberté chez Descartes et la théologie et sur le lexique scolastico-cartésien. Grâce aux études de sa maturité il deviendra un maître reconnu en ce qui concerne les études de philosophie médiévale, à la tête d'une école catholique qui ne s'identifiera pas avec les néothomistes de Louvain et de Milan. Il continuera en tout cas à s'occuper de la métaphysique de la *Summa theologica*, mais également d'Abélard, Bonaventure et Duns Scot.

Le fait même que Lévy-Bruhl ait proposé à nouveau le lien Descartes-scolastique d'abord à Gilson, puis à Koyré, et qu'ensuite le même thème ait été traité en 1924 par Henri Gouhier dans son ouvrage *La pensée religieuse de Descartes*, laisse présumer que les résultats obtenus par les deux premières thèses n'amenaient pas Lévy-Bruhl à croire que son programme de

⁹ SHOOK, *Étienne Gilson* cit., p. 63-64.

¹⁰ Delbos en parlait ouvertement à Xavier Léon, qui l'avait consulté pour inviter Gilson à un projet Malebranche: «actuellement Gilson est plongé dans le Moyen Âge qui doit lui ouvrir les portes de la Sorbonne un jour ou l'autre. Pourra-t-il cumuler Malebranche et Saint Thomas?» (Bibl. Sorbonne, V. Cousin ms. 368, X. Léon à Halévy, 8.05.1913).

¹¹ KOYRÉ, *Essai sur l'idée de Dieu et les preuves de son existence chez Descartes*, Paris, Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Études, Cinquième section, vol. XXXIII, 1922, préface.

¹² KOYRÉ, *Essai... Descartes* cit., p. 185, 199, 341.

¹³ Déjà dans son diplôme d'études supérieur de philosophie dirigé en 1906 par Lévy-Bruhl, Gilson étudiait Descartes et la scolastique; sa «petite thèse pour le doctorat» *Index scolastico-cartésien*, Paris, 1912-13 est célèbre; cf. C. EDIE, *The Writings of É. Gilson*, dans *Mélanges offerts à É. Gilson*, Toronto-Paris, 1959, p. 9, 16; R.C. MILLER, à l'entrée *Gilson*, dans *Encyclopedia of Philosophy*, III, New York, 1967, p. 332-334.

recherche était conclu à 100 0/0. Koyré s'était investi dans ce programme, tracé par conséquent par son coordinateur Lévy-Bruhl, et avait étudié l'argument ontologique tel qu'il avait été formulé par Descartes et par Anselme d'Aoste: la thèse sur Anselme serait terminée et publiée plus tard (1923), mais il avait commencé à y travailler, comme probablement au projet tout entier, en 1913-14¹⁴.

Le *Descartes Savant* de Gaston Milhaud avait déjà été publié (pour ne pas parler de la monographie de Liard), mais Koyré ne paraît pas s'être intéressé alors à ces essais sur la science cartésienne, de même qu'il ne prenait pas en considération les travaux déjà publiés par Duhem sur la continuité et la validité de la science médiévale, qui auraient pu lui suggérer des arguments en faveur de la thèse scolastico-cartésienne¹⁵.

Sur un point le Gilson et le Koyré d'alors concordaient: que l'image d'un Descartes savant proposée en 1880 par Louis Liard¹⁶ n'était pas convaincante, car les deux jeunes gens attribuaient davantage d'importance et d'intérêt à la théologie et à la métaphysique dans la problématique cartésienne. Gilson refusera de faire réimprimer son premier ouvrage¹⁷, parce que dans les suivants il approfondissait le lien scolastique-Descartes et en avait confié une révision fondamentale à Henri Gouhier, son élève préféré, dont la thèse d'État avait été discutée peu après celle de Koyré pour sa licence.

Dans sa première thèse Koyré fait quelques allusions à celle de Gilson¹⁸, suggère tour à tour une prédominance de quelque autre source patristique et médiévale¹⁹, trouve «confuse» la terminologie scolastique de Descartes (ce qui affaiblirait la thèse générale), et juge qu'il y a des «considérations théologiques [...] sont, en dernière analyse, à la base de toutes les théories philosophiques de Descartes»²⁰. Plus tard Gilson critiquera respectueusement Koyré qui, comme Picavet, les avait ramenées aux formulations de l'argument ontologique données par Anselme: «on a essayé de prouver que Descartes avait lu Saint Anselme, notamment grâce à son ami Mersenne. La meilleure défense de cette thèse se trouve chez A. Koyré»²¹. Le *rapprochement*, ou mieux la dépendance de Descartes d'Anselme a été proposée par Picavet et acceptée par Koyré²², tandis

¹⁴ KOYRÉ, *Essai... Descartes cit.*; ID., *L'idée de Dieu dans la philosophie de Saint Anselme*, Paris, E. Leroux 1923; Anselme, *Fides quaerens intellectum*, Introduction, texte, traduction par A. Koyré, Paris, Vrin 1927. Apportant beaucoup de soin à cette édition vulgarisatrice du *Proslogion* et de la réplique d'Anselme à Gaunilon, Koyré discute sa traduction du texte latin avec Hering.

¹⁵ V. *infra*, chap. II.7.

¹⁶ KOYRÉ, *Essai... Descartes*, p. 16-17, 159; il discute la thèse Liard à la p. 98.

¹⁷ J.-L. MARION, Préface à É. GILSON, *La liberté chez Descartes cit.*, p. II n.

¹⁸ KOYRÉ, *Essai... Descartes cit.*, p. V, 62.

¹⁹ *Ibid.*, p. 70: «nous croyons à l'influence de Saint Bonaventure sur Descartes... M. Gilson n'a pas suivi la piste qu'il avait lui-même indiquée: il a, pour expliquer la formation de la théorie du jugement cartésienne, préféré en chercher les sources chez Saint Thomas, dans sa doctrine du libre arbitre et de l'élection»; p. 98: «M. Gilson a, pour démontrer l'impossibilité d'admettre une influence scotiste sur Descartes, tenté de mettre en opposition les points essentiels du scotisme et du cartésianisme»; p. 4: «Descartes a-t-il connu Duns Scot? Il est évident qu'il ne l'a pas étudié à fond».

²⁰ *Ibid.*, p. 38; cf. p. 41.

²¹ GILSON, *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, Paris, Vrin 1975, p. 221-222 n. «Que Descartes ait trouvé là tout ce qu'il en sait, la chose ressort de la manière dont il s'exprime, puisqu'il ne soupçonne pas un instant que l'adversaire de Saint Thomas n'ait pas fait de Dieu une évidence immédiate, qu'il ne la fait lui-même, ni que la question porte moins sur un nom que sur un idée. La thèse opposée a été plusieurs fois soutenue et l'on a tenté de prouver que Descartes avait lu Saint Anselme, notamment à travers son ami Mersenne. La meilleure défense de cette thèse se trouve dans A. Koyré, *Essai...*, p. 185 et suiv. Dans ce cas, les erreurs de Descartes deviennent bien difficiles à expliquer».

²² KOYRÉ, *Essai... Descartes cit.*, p. 6 et n. 2: «la formule qu'il [Descartes] en donne est presque mot à mot emprun-

que Gilson l'avait niée dans sa thèse sur la *Liberté*. En réalité, il faut reconnaître aujourd'hui que la thèse cartésienne de Koyré est une œuvre de jeunesse assez peu personnelle; nous verrons que la monographie sur Descartes qu'il exposa et publia au Caire, son ouvrage américain et les pages des *Études galiléennes* sur la science de Descartes peuvent constituer, à ce propos, un terme de comparaison très significatif pour évaluer la maturation de sa méthode.

Dans sa première thèse Koyré – et cela pas uniquement dans l'espoir d'obtenir un poste – avait insisté sur les promesses qu'il entrevoyait dans les recherches portant sur le Moyen Âge.

Le système de Descartes ne nous apparaît plus comme une création *ex nihilo*, nous commençons à en démêler les antécédents, à distinguer dans la construction de Descartes les éléments de provenance scolastique. [...] Les livres de M. Gilson et de M. Blanchet en sont la preuve. Nous commençons à voir que cette solution de continuité, cette cloison étanche que les historiens de la philosophie se plaisaient à établir entre Descartes et la scolastique n'existaient, en réalité, que dans leur imagination, ou mieux, si l'on veut, dans leurs connaissances²³.

Pour indiquer les limites de ce travail de jeunesse, qu'il suffise de signaler un point fondamental, où il apparaît plus gilsonien que Gilson lui-même:

M. Gilson... cherche à nous présenter le savant uniquement préoccupé de la science et ne construisant sa métaphysique que comme une sorte de préface à sa physique... Nous ne croyons pas pouvoir souscrire à cette opinion, qui ne nous semble pas pouvoir expliquer l'influence et le rôle de Descartes. En effet, rien ne subsiste à nos jours de la physique cartésienne; la science n'a pas suivi les voies tracées par Descartes, et si l'on a pu dire – et avec raison, croyons-nous – que l'histoire de la science n'aurait pas été sensiblement différente si Descartes n'avait pas paru, l'histoire de la philosophie en serait, par contre, profondément modifiée²⁴.

Où l'on note non seulement que Koyré est encore très loin des conclusions et des appréciations qu'il formulera dans les *Études galiléennes* («un progrès décisif dans la conscience et la clarté de la pensée»)²⁵ et ailleurs encore.

La révolution méthodique accomplie par Descartes procède, elle aussi, d'une conception nouvelle du savoir; à travers l'intuition de l'infini divine, Descartes arrive à sa grande découverte du caractère positif de la notion d'infini qui domine sa logique et sa mathématique²⁶.

Il adhère ici de façon non critique au canon positiviste pour rapporter la science cartésienne à la science contemporaine, critère dont par la suite il s'affranchira sans hésitation.

C'est à Gilson que nous devons le fait de connaître aujourd'hui un cours avancé (destiné à l'agrégation) que Lévy-Bruhl consacra en 1905 à Descartes, mais sans le publier: il est probable que ce cours ait été souvent repris pendant la décennie suivante et que Koyré ait eu l'occasion de l'écouter, comme ce fut le cas pour G. Monod²⁷. De toute façon, ses lignes principales ont pu lui être dévoilées par Gilson.

Ce dernier, en reconstruisant ce cours, soulignait «l'influence considérable qu'il a

tée à Saint Anselme», renvoyant à Picavet qui avait fait ce rapprochement dans *l'Esquisse*.

²³ KOYRÉ, *Essai... Descartes* cit., p. II-III.

²⁴ KOYRÉ, *Essai... Descartes* cit., p. V-VI.

²⁵ KOYRÉ, *Études galiléennes*: III; *Galilée et la loi d'inertie*, Paris, Hermann 1939, p. 152.

²⁶ KOYRÉ, *Curriculum vitae 1951*, dans ses *EHP*S, p. 2.

²⁷ Cf. SCHUHL *Hommage*, «Revue philosophique», 147, 1957, cité *infra* à p. 105 et *passim* cit. *infra*, p. 96 (II. 4, n. 7).

exercée sur le développement des études cartésiennes», y compris les siennes²⁸; il discutait le pour et le contre de la thèse d'un «Descartes savant» prenant la place du révolutionnaire qui détruisit la 'métaphysique scolastique', image très prisée au XIX^e siècle²⁹. Pour être honnêtes avec Gilson, son Descartes était en réalité non pas un savant, mais le métaphysicien d'une autre métaphysique, mieux comprise grâce à l'étude contemporaine de la théologie scolastique. Toutefois Gilson était très loyal et exposait de manière exhaustive les observations de Lévy-Bruhl, même lorsqu'il ne les avait pas suivies lui-même:

Après un historien aussi épris d'esprit positif qu'était L. Lévy-Bruhl, on est arrivé, en usant d'une méthode purement historique, à situer dans la pensée scientifique de Descartes le cœur même de sa doctrine... Ce 'Descartes savant' ne viendrait-il s'ajouter ici, au titre du Descartes de la première moitié du XX^e siècle, à la liste déjà longue de ses prédécesseurs?³⁰

Mais ce n'était pas à cette lecture qu'avait travaillé Gilson dans ses thèses d'avant la Grande Guerre; et Koyré lui non plus n'avait pas commencé par approfondir les doctrines physiques en les mettant au centre de tout le système de Descartes. Beaucoup plus tard Gilson lui-même reconnaîtra avec une remarquable honnêteté intellectuelle que d'après Lévy-Bruhl ce n'est que dans sa physique que Descartes résulte entièrement libéré de la scolastique, tandis qu'il s'en ressent encore dans beaucoup d'autres de ses problématiques, plus précisément à propos des attributs de Dieu et des preuves de son existence³¹.

On a souligné le fait que dans ses cours Lévy-Bruhl notait «dans le système de Descartes la manière dont la métaphysique se trouvait conditionnée par la physique»³². Lévy-Bruhl lui-même était revenu sur ce lien historique dans une synthèse vulgarisatrice tirée de l'un des cours qu'il donna lorsqu'il se trouvait en 1899 aux États-Unis, comme l'un des premiers *visiting professors*³³.

Étant donné que Descartes se consacrait à des sciences comme la physique et la chimie, qui alors «existaient à peine», ou comme la biologie, qui n'existait pas encore³⁴, Lévy-Bruhl propose une observation concernant la méthode qui rappelle celles que Koyré fera cinquante ans plus tard:

Pour exposer une science déjà développée la méthode propre est la deduction – descendre des

²⁸ GILSON, *Le Descartes de Lévy-Bruhl* cit., p. 433.

²⁹ *Ibid.*, p. 437: «La révolution méthodique accomplie par Descartes procède, elle aussi, d'une conception nouvelle du savoir; à travers l'intuition de l'infini divine Descartes arrive à sa grande découverte du caractère positif de la notion d'*infini* qui domine sa logique et sa mathématique». Cf. L. LÉVY-BRUHL, *The cartesian spirit and history*, dans *History and Philosophy. Essays presented to Ernst Cassirer*, ed. by R. Klibansky, H.J. Paton, Oxford, 1936, p. 191-196. L'attention et l'importance accordées à «Descartes savant» donneront leurs fruits dans les *études galiléennes* et newtoniennes de Koyré, qui sans cela auraient été privées d'un point de repère important.

³⁰ GILSON, *Le Descartes de Lévy-Bruhl* cit., p. 347.

³¹ *Ibid.*, p. 438, il avait observé que «chez Descartes la physique seule est exempte de scolastique. On en retrouverait, en effet, des traces dans la notion cartésienne de Dieu et de ses attributs, dans la preuve de l'existence de Dieu, dans la notion de création, dans les notions de substance et d'accident, dans la théorie des esprit animaux, dans la distinction des états actifs et passifs de l'âme».

³² G. DAVY, *Pour le centième anniversaire de la naissance de L. Lévy-Bruhl*, «Revue philosophique», 179, 1989, p. 468.

³³ Lévy-Bruhl dans son *History of Modern Philosophy in France*, New York, B. Franklin 1899, était parti de Descartes, ce qui était parfaitement topique, et l'avait défini «acquainted with the contemporaries men of science» (p. 1): «philosophy and science were not separated in Descartes' view... Therefore Descartes proposes to be a metaphysician: but this will be for the sake of the science itself» (p. 7).

³⁴ *Ibid.*, p. 27.

causes aux effets. Mais une science qui est en train de se développer ne peut pas développer cette méthode; pour découvrir des lois unconnues on doit employer la méthode expérimentale, il faut anticiper les causes à l'aide des effets³⁵.

³⁵ *Ibid.*, p. 31: «To expound a developed science the suitable method is deduction – descent from causes to effects. But science which is developing cannot yet develop this method; and to discover unknown laws, it must employ the experimental method, must anticipate causes with effects».

II.4 AUTOUR DE LÉVY-BRUHL

On ne peut s'empêcher de se demander quelles sont les expériences scolastiques que le jeune Koyré avait engrangées à Paris, le centre culturel qui constituait l'autre pôle autour duquel il gravitait pendant la période précédant la première guerre mondiale et où, perdue la bataille de Göttingen – autrement dit forcé d'admettre qu'il n'y avait là pour lui aucun avenir – il était venu en 1912 pour préparer son diplôme d'études, qu'il obtiendra l'année suivante. À Paris il avait trouvé aussi les maîtres justes. Nous savons par la biographie bien informée de C. C. Gillispie qu'il avait eu comme professeurs André Lalande, Victor Delbos, Léon Brunschvicg et François Picavet¹. Mais même s'il resta en contact avec eux au long des ans, leurs noms ne suffisent pas à délimiter son horizon intellectuel.

Ce sont les années au cours desquelles Lucien Lévy-Bruhl publiait *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910), Emile Durkheim *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) et Léon Brunschvicg *Les étapes de la philosophie mathématique* (1912). Koyré prendra part aux célébrations pour le cinquantenaire de ce dernier livre et l'on pourrait penser de prime abord que parmi ces trois grands érudits Brunschvicg fût le seul à pouvoir intéresser le futur auteur des *études galiléennes* et newtoniennes. Koyré, qui était et continuait à se dire «très cantorien et très pythagoricien», se rappellera qu'après avoir lu cet ouvrage qui venait de paraître «il s'était senti reconforté par la défense que Brunschvicg faisait de l'idée même de vérité mathématique contre le conventionnalisme de Poincaré et la logistique de Russell»².

L'une des deux dissertations de Koyré était déjà très avancée avant le début de la guerre³, mais ce ne fut pas la première à être publiée. Elles formaient un diptyque sur les preuves de l'existence de Dieu et sur ses attributs selon Anselme d'Aoste (1923) et selon Descartes (1922): celle-ci avait été présentée en premier (et publiée grâce à un prix) parce qu'on pouvait travailler plus rapidement sur un classique, qui avait écrit également en français et était accessible à tous. Le domaine des médiévistes ou latinistes n'était pas exactement celui de Koyré: il a dû probablement consacrer plus de temps à Anselme, mais en appariant les deux philosophes (assemblage très controversé par la suite) il suivait celui de ses professeurs que nous avons cité en dernier⁴.

Il est surprenant toutefois que ces thèses fassent toutes deux penser également à la lecture de Descartes proposée non seulement par Picavet, mais par Lévy-Bruhl, ainsi qu'à d'autres idées suggérées par lui dans le domaine philosophique. À l'époque où il donnait des cours, au moins jusqu'en 1923, et n'exerçait pas encore des fonctions de recteur, Lévy-Bruhl avait eu comme élève Gilson, le premier sponsor de Koyré à Paris⁵.

¹ GILLISPIE, à l'entrée *Koyré* cit.

² «Bulletin de la Société française de philosophie», 1963, p. 43-44. D'autres passages de Koyré sont consacrés à Brunschvicg, également parmi les manuscrits CAK, ainsi qu'une lettre signalant qu'il est bien arrivé, expédiée du Caire en 1941.

³ KOYRÉ, *L'idée de Dieu dans la philosophie de Saint Anselme* cit., p. IX: «les grandes lignes de notre travail étaient déjà arrêtées en 1914».

⁴ KOYRÉ, *Essai... Descartes* cit., p. 6 et n. 2: «La formule qu'il [Descartes] en donne est presque mot à mot empruntée à St Anselme. Picavet a déjà fait dans son *Esquisse [d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales]*, Paris 1905] un rapprochement significatif entre Descartes et Anselme». Cf. F. PICAVET, *Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales*, Paris, 1913, p. 328 et suiv., chap. XVII: *Descartes et les philosophies médiévales*.

⁵ REDONDI, p. 3; on renvoie en général à ce volume pour la documentation concernant la période parisienne. Contrairement à l'idée d'un étudiant qui faisait des allers-retours entre Göttingen et Paris, que nous prenons ici

Le choix de travailler sur Descartes du point de vue philosophique laisse transparaitre son intérêt théorique persistant pour la suspension phénoménologique: dans l'un de ses cahiers de notes de Göttingen on trouve une ébauche de relation sur Descartes, considéré surtout comme un savant, et sur sa *skepsis*.

Koyré écrivait qu'«au XXe siècle il fallait refaire, et encore plus radicalement que ne l'avait fait Descartes, cette catharsis intellectuelle au moyen du doute et de l'*epoché*» qui renvoyait justement à Husserl⁶.

Mais c'est précisément dans sa thèse de doctorat d'Université sur Anselme que l'on voit, de manière surprenante, que l'orientation des études et de l'enseignement de Koyré à Paris advint sous le signe de Lévy-Bruhl, auquel on a l'habitude de penser aujourd'hui uniquement comme à un anthropologue dépassé. En fait il avait pris la succession de Boutroux comme titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne, tant il est vrai que son «enseignement regardait surtout l'histoire de la philosophie»⁷ (comme le lui reprochera ensuite Lévi-Strauss, le principal responsable des jugements restrictifs qui circulent à son propos⁸, et qui ne sont pas partagés par Jack Goody)⁹. En réalité Lévy-Bruhl, reprenant chez Durkheim et précisant en termes philosophiques mûrement pesés et rigoureux la notion formulée par ce dernier de «représentations collectives», insistait sur le thème du 'prélogique' et du 'mystique'. Ces définitions feront l'objet de nombreuses critiques déjà dans la conclusion des *Formes élémentaires* de Durkheim, mais exerceront sans aucun doute un grand attrait pour ce qui est de la méthodologie: elles se différencient de Bergson.

On a souligné les différences et les diverses phases dans l'œuvre des deux fondateurs de la sociologie et de l'anthropologie en France, qui se concluent par une autocritique authentique et très approfondie de Lévy-Bruhl dans ses *Carnets* posthumes; il existe un fait antécédent, moins connu mais tout aussi intéressant, contenu dans une lettre personnelle que lui avait envoyée Durkheim en 1909 (c'est-à-dire avant la publication des *Fonctions mentales*): Durkheim, qui n'était pas encore l'auteur des *Formes élémentaires*, y discute à nouveau

la question de votre titre. Ce que je ne peux pas admettre, c'est l'exclusion systématique du terme primitif. J'y trouve un excès de purisme qui n'est pas dénué d'inconvénients. Il y a là une idée qu'il faut exprimer. Faute de termes meilleurs je maintiens celui-là.

Dans ce document privé il déconseillait donc à Lévy-Bruhl d'utiliser 'inférieur' et 'prélogique' dans le titre de son premier livre anthropologique.

chez Jorland et chez Schuhmann, en réalité les Archives Koyré nous présentent une série continue de cahiers de notes prises à Göttingen, du *Wintersemester* 1909-1910 au *Sommersemester* 1911.

⁶ KOYRÉ, *Essai... Descartes* cit., p. 6 et n. 2. De Koyré v. aussi *Descartes after Three Hundred Years* (A Fenton Foundation Lecture), The University of Buffalo Studies, 19/1, 1951, p. 24-25, examiné *infra*, II.7.

⁷ P.-M. SCHUHL, *Hommage*, «Revue philosophique», 147, 1957, p. 398, qui fait noter «de quelle empreinte il a marqué les études cartésiennes».

⁸ C. LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon 1958: «personne ne devrait prétendre enseigner l'anthropologie sans avoir accompli au moins une recherche importante sur le terrain...». Il faut noter qu'en tout cas à cette date, parmi les nombreux spécialistes qui n'en avaient pas effectuées se trouvait James Frazer lui-même. Les critiques de Lévi-Strauss reflètent des contrastes académiques concernant aussi l'organisation: «Lévy-Bruhl par exemple n'occupa jamais de chaire d'anthropologie ni aucune chaire ayant un titre équivalent (il n'en existait pas, pendant qu'il était en vie, dans les universités françaises), mais une chaire philosophique; rien n'empêchera qu'à l'avenir de purs théoriciens se voient ainsi attribuer des chaires concernant des disciplines proches de l'anthropologie: histoire des religions, sociologie comparée ou autres, mais l'enseignement de l'anthropologie doit être réservé aux témoins».

⁹ Cf. J. GOODY, *L'addomesticamento del pensiero selvaggio*, Milan, Angeli 1987, p. 33 et *passim*.

En premier lieu il y a des inconvénients à définir d'une façon en quelque sorte exclusivement chronologique le type de mentalité que vous étudiez. Elle ne se caractérise pas essentiellement par le fait qu'on la rencontre surtout à tel moment de l'histoire. Une discrimination tirée de l'une de ses caractéristiques internes serait préférable. En second lieu, vous n'avez probablement pas l'intention d'étudier la mentalité primitive dans sa totalité, mais seulement l'un de ses aspects. Voilà une autre raison pour laquelle le terme primitif n'est pas très approprié. Le terme prélogique échappe à la deuxième objection, mais n'échappe pas complètement à la première, puisque l'ordre chronologique y est pareillement mis en évidence. Mais cet ordre est introduit ainsi dans un type d'argument qui ne le comporte pas. Avant la mentalité logique il n'y a pas de mentalité. N'y aurait-il pas quelque terme positif qui exprime l'idée que vous vous faites de cette mentalité, sans qu'il soit nécessaire de la définir par rapport à la mentalité dite logique? Si l'on ne trouve aucun terme de ce genre, il faudra peut-être adopter mentalité prélogique en tant que non sujette dans la même mesure aux inconvénients dont je vous ai parlé plus haut¹⁰.

Dans sa formulation et avec la caractérisation mystique qui y avait été introduite par Lévy-Bruhl, l'hypothèse générale des représentations collectives fournira à Koyré – qui n'aura pas pu fréquenter longtemps Durkheim, mort en 1917 – une nouvelle ligne de recherche fondamentale, celle qui conclura justement... aux paradigmes de Kuhn.

Le plan de travail énoncé par Lévy-Bruhl dans les *Fonctions mentales* présentait ouvertement des prétentions philosophiques («déterminer les lois les plus générales auxquelles obéissent les représentations collectives dans les sociétés inférieures. Rechercher avec précision quels sont les principes directeurs de la mentalité primitive et comment ces principes font sentir leur présence dans les institutions et dans les pratiques: c'est là le problème préliminaire»): tout au plus – comme nous le verrons – l'auteur définissait comme sociologique, et non pas anthropologique, son travail sur les primitifs, réservant cette définition à l'école anglo-saxonne de Tylor et Frazer (chez qui il critiquait précisément la dépendance à l'égard de la «psychologie fondée sur l'analyse du sujet individuel»); il se sentait par contre inséré dans l'école sociologique française de Durkheim, Hubert et Mauss, ce qui est incontestable en dépit des objections que lui adressait ce dernier. Cela est confirmé par le fait que Lévy-Bruhl ne parle jamais de lui-même comme d'un anthropologue, mais comme d'un sociologue.

L'une des notions fondamentales qui caractérisaient le groupe de l'«Année sociologique» était précisément celle de représentation collective: si le lecteur parcourt distraitement les pages de Lévy-Bruhl remplies d'exemples, il peut avoir l'impression que cette définition est un synonyme choisi diplomatiquement pour éviter 'croyance vulgaire', 'superstition', etc. Mais une lecture sérieuse indique clairement que les 'représentations collectives' n'existent pas seulement dans les sociétés inférieures, parmi ceux que l'on appelle primitifs, même si ce sont bien eux que Lévy-Bruhl se propose d'étudier¹¹: le choix de cette terminologie se révèle au contraire plus avisée chez lui que chez Durkheim. Celui-ci était influencé par la critique kantienne d'un de ses collègues et ami de longue date (Octave Hamelin), et parlait avec désinvolture d'espace, de temps, de genre, de nombre, de cause, de substance, de personnalité comme de catégories résultant d'une évolution historique¹². De l'école de psychologie des foules et de l'école 'française' de sociologie Lévy-

¹⁰ *Lettre inédite d'Émile Durkheim à Lucien Lévy-Bruhl*, «Revue philosophique», 160, 1970, p. 163-164; cf. *Carnets de Lévy-Bruhl*. Ouvrage posthume avec une préface de M. Leenhardt, Paris, P.U.F. 1949.

¹¹ LÉVY-BRUHL, *Fonctions mentales dans les sociétés primitives*, Paris, Alcan 1912; trad. it. sous le titre *Psiche e società primitive*, Rome, 1970, p. 24.

¹² V. également É. DURKHEIM, *Représentations individuelles et représentations collectives*, «Revue de métaphysique et de morale», VI, 1898, p. 293-302. Sur le rapport entre Durkheim et Lévy-Bruhl, outre G. Gurvitch, *Le problème de la sociologie de la connaissance*, «Revue philosophique», CXLVII, 1957, p. 498-499, qui chez le premier souligne la présupposition d'une «philosophie de la connaissance mi-kantienne, mi-hégélienne qu'il empruntait à son ami, le philosophe Hamelin», je renvoie à R. HORTON, *Lévy-Bruhl, Durkheim and the Scientific Revolution*,

Bruhl reprend la notion de représentations collectives, mais a soin d'en donner une définition plus rigoureuse:

Elles sont 1. communes aux membres d'un groupe social donné; 2. elles se transmettent de génération en génération; 3. elles s'imposent aux individus et suscitent chez eux, selon le cas, des sentiments de respect, de crainte, d'adoration etc. pour leurs objets; 4. elles se présentent avec des caractères dont on ne peut se rendre compte si l'on considère uniquement les individus comme tels¹³.

Le seul exemple fourni au début des *Fonctions mentales* est celui de la langue, «une réalité sociale indubitable, fondée sur un ensemble de représentations collectives»¹⁴. Cela vaut évidemment pour les primitifs comme pour les civilisés, et nous verrons que cela vaut pour n'importe quel type de langage. Si je peux anticiper ici sur mes conclusions, il est très remarquable que cela s'applique aussi au langage scientifique.

Qu'y avait-il de mieux que cette page de Lévy-Bruhl pour donner à Koyré l'idée de réfléchir aux présupposés métascientifiques véhiculés par le langage scientifique, c'est-à-dire pour formuler la méthode qui, à partir de Kuhn, sera désignée comme se rapportant aux 'paradigmes'? Le cas du géocentrisme est suffisant et approprié pour fournir un exemple: on peut y voir un cas de représentation collective, et par la suite il sera remplacé non seulement par les calculs et l'intuition héliocentrique de Copernic, mais par une autre représentation collective générale, qui «s'impose aux individus», même aux incultes qui ne sauraient aller au tableau pour expliquer diagrammes, calculs et démonstrations ni de Copernic, ni de Galilée, ni de Newton.

On a parlé de Lévy-Bruhl comme d'«un historien de la philosophie froid, presque distant», et cependant attentif à enseigner «un immense respect» et une lecture fidèle et littérale des textes: en cela ses élèves percevaient dans ses leçons sur Descartes une grande différence par rapport à celles de Bergson, qui en forçait l'interprétation dans un sens 'bergsonien'. Il a été noté avec exactitude que Durkheim et Lévy-Bruhl représentaient dans le panorama philosophique français de l'époque une option opposée relativement à Bergson¹⁵: à mon avis, il n'y a pas de doute que le jeune Koyré préférerait les premiers à ce dernier, qu'il connaissait pourtant à fond¹⁶. Lévy-Bruhl, tout en se montrant très créatif dans les œuvres grâce auxquelles il contribuait au même moment à fonder l'anthropologie, était avant tout un professeur d'histoire de la philosophie, qui voulait se limiter «à chercher Descartes chez Descartes», sans aucune complaisance narcissique envers lui-même¹⁷: on sait de quelle empreinte il a marqué les études cartésiennes¹⁸.

dans *Modes of Thought. Essays on Thinking in Western and Non-Western Society*, ed. by R. Horton and R. Finnegan, Londres, 1973, p. 249-305. Je remercie beaucoup Steven Lukes pour avoir attiré mon attention sur ce bel essai, qui analyse et divise en périodes les différences entre les deux 'maîtres' et la prévalence chez Durkheim d'une vision de continuité et d'un processus d'évolution, chez Lévy-Bruhl d'un contraste et d'un processus d'inversion (p. 270); la révolution scientifique qu'entend Horton n'est pas toutefois celle de la science de la Renaissance, mais celle, plus universelle, qui mène de la pensée 'pré-allitérée, pré-industrielle, pré-scientifique', à la pensée 'moderne' et, alors que Thomas Kuhn est brièvement critiqué (p. 298-299 n), Koyré n'est même pas considéré.

¹³ LÉVY-BRUHL, *Fonctions mentales*, trad. it. cit., p. 35.

¹⁴ Cf. É. DURKHEIM, *Le forme elementari della vita religiosa*, trad. it., Rome, Newton Compton 1973.

¹⁵ S. LUKES, *Émile Durkheim His Life and Work*, Stanford, U.P. 1985 (2^e éd.), p. 368-372.

¹⁶ Au contraire Gérard Jorland, dans le débat qui eut lieu pendant le colloque d'Acquasparta et déjà dans sa monographie *La science dans la philosophie* cit., p. 61-62, a soutenu que c'était Bergson qui avait attiré Koyré de Göttingen à Paris.

¹⁷ G. Monod se souvient de lui s'attachant «à enseigner l'esprit de soumission aux textes, avec un immense respect de ceux-ci», à la différence de Bergson interprété trop 'bergsonien' de la *Syris* de Berkeley. «Quelle opposition avec Lévy-Bruhl: cette dureté, cette sécheresse apparentes avec lesquelles il cherchait Descartes et Comte chez Descartes et Auguste Comte» («Revue philosophique», CXLVII, 1957, p. 428). G. Monod fut étudiant à partir de 1908, et dut suivre des cours cartésiens postérieurs à ceux dont parle Gilson.

¹⁸ P.-M. SCHUHL, *Hommage* cit., p. 398.

Koyré lui-même l'avait écrit en 1954¹⁹. D'après Mauss, Lévy-Bruhl

enseigna avec conscience cette discipline [la philosophie]. De cet abondant effort, aussi élégant que continu, il a très peu publié... Il était devenu sociologue. Pendant près de vingt ans il se dédoublait: philosophe en chaire, philosophe à la «Revue philosophique», où il succéda à Ribot comme directeur, philosophe à l'*Académie des Sciences morales*, mais chez lui et pour tout le monde, un des plus féconds, un des plus populaires parmi les auteurs français de livres de sociologie²⁰.

Il fut d'ailleurs pendant deux décennies (de 1920 à sa mort en 1939) le directeur de ce périodique prestigieux, auquel Koyré collaborait souvent en tant que critique. D'autres thématiques unissent également Koyré à Lévy-Bruhl historien de la philosophie: sans vouloir insister sur Spinoza et sur sa présence dans la philosophie romantique allemande, on doit au moins toucher un mot de l'attention fort originale que le second consacra à l'antispinozien Jacobi²¹, définissant ce penseur non académique²² comme un «mystique et qui ne s'en cache pas. La tendance naturelle de son esprit l'y portait. Le mysticisme est d'ailleurs une tradition presque ininterrompue dans la philosophie allemande. Il y apparaît de bonne heure, y persiste et s'y maintient». Au XVIII^e siècle cette attitude

avait trouvé un refuge chez les piétistes, ennemis jurés de la philosophie «des Lumières». Jacobi s'est formé à leur école. Peu importe donc qu'il ne procède pas directement des mystiques allemands du Moyen-Âge ou de ceux du XVII^e siècle, de Tauler ou de Jakob Boehme²³.

Koyré parlera de lui et d'autres mystiques dans ses premières études et ses premiers cours parisiens; il les considérera même initialement comme faisant partie de la tradition qui mène à Schelling, Baader, Jacobi, une hypothèse de travail qui avait déjà été avancée en France²⁴.

Par ailleurs, il avait dédié dès le début une grande attention au tournant anthropologique

¹⁹ «Bulletin de la Société française de philosophie», 1954, p. 313: «les cours... de Lévy-Bruhl sur Descartes sont restés célèbres et ont inspiré bien des travaux».

²⁰ Cf. M. MAUSS, *Nécrologie: L. Lévy-Bruhl (1857-1939)*, «Annales de l'Université de Paris», XIV, 1939, p. 409.

²¹ LÉVY-BRUHL, *La philosophie de Jacobi*, Paris, Alcan 1894, p. XIX. HORTON, *Lévy-Bruhl, Durkheim* cit., p. 296 n., a suggéré sans le vouloir une perspective utile pour rattacher à son rapport avec Lévy-Bruhl, auteur de la *Philosophie de Jacobi*, l'inspiration de la première phase des recherches de Koyré sur Boehme et d'autres mystiques, considérés comme précurseurs de Schelling, Hegel, Jacobi: «Lévy-Bruhl started with a deep interest in Germanic *Philosophies du sentiment*, and turned to his later rather ascetic positivism by way of reaction. This view of his personal intellectual development receives some corroboration from his general attitude to the supposed emotional 'mystical' orientation of the traditional cultures of which he deals – an attitude in which fascination vies with impatience. It receives further corroboration from an apparently little-read passage at the end of *Les fonctions* (p. 451-455), in which he speaks of the continuing survival of 'pre-logical thought' in the anti-intellectual doctrines that still was strong in the modern West, and in which he gets somewhat carried away whilst describing the delight of the 'participation' between subject and object that is so often the central ideal of such doctrines. All this suggests a love-hate relationship with anti-intellectualist creeds... Further, the corollary of Lévy-Bruhl's treatment of modern anti-intellectualist as survival of a full-blown 'primitive mentality' is the assumption that the categories and concepts of such doctrines can be used as instruments for translating the thought of contemporary 'primitives'... Lévy-Bruhl projected a body of essentially Western ideas and values (with which he still had a lingering identification) on the traditional cultures».

²² LÉVY-BRUHL, *La philosophie* cit., p. 22-24.

²³ *Ibid.*, p. 240-241. À la p. 2 il le définit «un enthousiaste et un mystique», à la p. 242 Lévy-Bruhl voit en Jacobi un lecteur de Ugo da San Vittore et de Bruno; à la p. 20 il souligne que c'est la lecture de Boehme qui a rapproché Jacobi et Saint-Martin.

²⁴ Cf. ÉMILE BOUTROUX, *Jakob Boehme o l'origine dell'idealismo tedesco*, Milan, Oriental Press 2006, p. 85-86; l'original a été publié dans les «Comptes rendus de l'Académie des Sciences Morales et politiques», 1888.

opéré par Lévy-Bruhl: il devait avoir lu assez tôt les deux premières contributions anthropologiques de 1910 et 1922. Mais on ne s'attendrait pas à en trouver trace dans une dissertation sur Anselme d'Aoste. Et cependant c'est ainsi:

L'incrédule de Saint Anselme n'est pas l'homme moderne. Il n'est autre que l'infidèle. Il a la même attitude mentale que le croyant, le monde se présente à lui à peu près de la même manière. Ses habitudes de penser sont des habitudes 'prélogiques', comme les appelle Lévy-Bruhl... En tout cas elles diffèrent des nôtres²⁵.

Anselme n'était peut-être pas le penseur le plus indiqué pour mettre en œuvre la méthodologie 'prélogique', 'primitiviste', 'mystique' proposée par Lévy-Bruhl: en effet, Koyré passera rapidement à l'appliquer à des auteurs plus appropriés comme les mystiques et les alchimistes. En attendant, il proposait ici une correction: au lieu de 'prélogique', parler d' 'hyperlogique', ce qui pouvait peut-être aller pour le grand dialecticien du XI^e siècle, mais pas vraiment pour les primitifs...

Mais à l'évidence Koyré avait senti l'exigence de compter avec une méthodologie inhabituelle et avait été tellement frappé par les nouvelles recherches de son professeur qu'il ne pouvait s'empêcher de s'y mesurer. En réalité, en écrivant la préface de son premier livre anselmien Koyré reflétait l'écho du débat qui avait eu lieu entre Lévy-Bruhl et Marcel Mauss (ainsi qu'avec Gilson)²⁶, au début de cette même année 1923, précisément au sujet des catégories 'émotives' proposées par lui pour tenter d'interpréter les processus de l'esprit primitif: devant la Société française de philosophie Lévy-Bruhl justifiait le terme prélogique qu'il avait adopté et disait l'avoir choisi parce qu'il avait moins d'inconvénients que les termes antilogique et alogique²⁷.

Leurs positions politiques sembleraient distantes (Lévy-Bruhl très lié à Jaurès²⁸, tandis qu'en France Koyré affectait de ne professer aucune thèse ni pratique marxiste, et même de n'avoir aucun intérêt pour la politique), bien qu'ils eussent tous deux quelque chose en commun, appartenant à la même bourgeoisie juive assimilée et internationale. Ils collaboreront même à l'occasion de la publication de documents évoquant l'affaire Dreyfus, dont le premier avait été non seulement le défenseur mais aussi un parent²⁹. Mais si on en juge par une communication

²⁵ GILSON, *Le Descartes...* cit., p. 8 et p. 435, Gilson avait rapporté de la première leçon de Lévy-Bruhl des considérations sur la physique des tourbillons comparée aux théories newtoniennes de la gravitation.

²⁶ *Lettre de M. Gilson*, «Bulletin de la Société française de philosophie», XXIII/2, Avril 1923 (Séance du 15 février 1923), p. 46-48: «Or il me semble résulter avec évidence du livre de M. Lévy-Bruhl qu'il existe un mode de pensée mystique, dont l'idée de participation est caractéristique, et qui nous apparaît comme spécifiquement irréductible à la pensée logique... Ce que cette épithète [prélogique] désigne... est un simple aspect du mystique. Encore faut-il pouvoir le définir; or le prélogique ne nous est défini que négativement, comme une certaine indifférence à la contradiction. Autant l'analyse du contenu positif du mystique (participation) est instructive, autant cette pure négation l'est peu, et si M. Lévy-Bruhl tient si fort à la marquer, même par un terme que lui-même critique, c'est peut-être que 'prélogique' marque la place d'un jugement de valeur qui ne se développe pas; le mystique est jugé par son extranéité à la logique dont se nourrit actuellement la pensée humaine».

²⁷ LÉVY-BRUHL, *ibid.*, 1923, p. 18, 22, reconnaissait avoir utilisé le terme *prélogique* «faute de meilleur»: non pas certes pour rabaisser la mentalité primitive à une sorte de «stade antérieur dans le temps à l'apparition de la pensée logique», moins que jamais pour la définir comme 'antilogique' ou 'alogique'.

²⁸ LÉVY-BRUHL, *Quelques pages sur Jean Jaurès*, Paris, L'Humanité, 1916, qui, avant d'être rassemblées dans ce petit volume, avaient été publiées au lendemain de l'assassinat du leader socialiste et pacifiste non seulement dans l'«Annuaire de l'École Normale Supérieure», mais aussi dans le quotidien «L'Humanité», à la fondation duquel Lévy-Bruhl avait contribué financièrement.

²⁹ *Les carnets de Schwarzkoppen. La Vérité sur Dreyfus*, éd. par B. Schwertfeger, trad. par A. Koyré, préface de L. Lévy-Bruhl, Paris, Rieder 1930.

du 1^{er} février 1938 que Lévy-Bruhl fit au Comité de Documentation et Vigilance juif, tous deux s'intéressaient «passionnément depuis quelques années» au danger que représentait Hitler pour le reste de l'Europe.

On doit se demander si les événements qui se passent dans les pays qui nous entourent ne vont pas aussi, par une contagion peut-être inévitable, se passer aussi chez nous, et on doit se demander [...]: pouvons-nous prendre des précautions et quelles précautions faut-il prendre³⁰?

Koyré resta constamment en contact personnel avec Lévy-Bruhl, grâce aux rencontres hebdomadaires chez Emile Meyerson, qui était devenu un grand protecteur de Koyré et son maître particulier (ou interlocuteur) dans le domaine de l'épistémologie et de l'histoire des sciences exactes. Meyerson lui aussi avait pris part à la deuxième discussion consacrée à Lévy-Bruhl (cette fois-ci à son *Âme primitive*) de la Société française de Philosophie en 1929: cela avait été un événement et la Société s'était efforcée de réunir de nombreux chercheurs *sur le terrain*, qu'ils fussent missionnaires ou anthropologues, comme Franz Boas. Mais du point de vue d'Alexandre Koyré l'observation la plus suggestive fut faite à cette occasion par Léon Brunschvicg, qui félicitait Lévy-Bruhl d'avoir mieux éclairé la distinction entre «l'analyse classique et la synthèse romantique, si manifestement apparentée – avec Boehme et Schwedenborg – à la confusion de la mentalité primitive»³¹. Il ne me semble pas que Lévy-Bruhl ait publié des commentaires regardant les deux auteurs cités: l'on pourrait plutôt penser qu'il en fit de vive voix, parce qu'il paraît probable que dans sa position de super-professeur, directeur de revue et consultant de l'éditeur on lui ait soumis, encore en manuscrit, un fragment de la thèse d'État d'Alexandre Koyré, désormais imminente.

Lévy-Bruhl a fortement insisté sur la signification du prélogique, qui n'est nullement l'antilogique ou l'alogique. [...] Des représentations qui ont pour théâtre des consciences individuelles le sociologue extrait celles qu'il retrouve, les mêmes dans toutes les consciences, et qui par suite dépassent chacune d'elles en particulier. Ces représentations collectives constituent des systèmes qui pour un état donné de la civilisation définissent une part de la matière sociale. Par exemple, à l'intérieur d'une même société, une unité spontanée s'établit entre les opérations arithmétiques et les vertus mystiques des nombres, entre les répartitions de l'espace et la division des groupes sociaux³². L'allusion mystérieuse de Brunschvicg³³ autorise à penser qu'il entendait se référer aux discussions auxquelles ils prenaient tous part dans les réunions chez Meyerson et dans d'autres salons.

³⁰ Le texte dactylographié est conservé à Paris, aux Archives de l'Alliance Israélite Universelle, Ms. CDV, ms. 650, b. 6, d.20 (conférence). Dans sa communication Lévy-Bruhl, soutenu par Léon Brunschvicg, propose la création d'un petit comité technique, sans l'annoncer à la presse, «un comité très restreint composé de juristes, de gens ayant une expérience politique, qui examinerait cette question dans le silence et qui préparerait ce que l'on pourrait faire à un moment donné. Mais quant à agir dès maintenant au nom d'une association spécifiquement juive parce que des Juifs auraient été bousculés ou lésés ou injustement traités, peut-être cela serait dangereux. [...] Nous ne sommes pas seulement une religion (je fais partie de ceux qu'on désigne comme sans confession), si les Juifs sont attaqués [...] du fait qu'ils vont à la synagogue [...] Ils sont attaqués au nom de la race». À la différence d'autres groupes religieux, il pourrait être dangereux que les Juifs constituent une association, pour défendre non seulement leur religion, mais la race tout entière: «ils montreraient ou ils auraient l'air de dire qu'ils appartiennent à une race différente qui a besoin de se protéger contre les autres races». Lévy-Bruhl insiste sur le fait qu'il faut souligner à propos des Juifs qu'il s'agit de Français.

³¹ «Bulletin de la Société française de philosophie», XXIX/4, Août-Septembre 1929, p. 131; v. également p. 464 et *passim*.

³² *Ibid.* p. 574-575.

³³ Brunschvicg avait été l'un des premiers témoins de l'impact sur les philosophes parisiens des *Fonctions mentales* de Lévy-Bruhl, auquel il se référerait tant pour les matériaux que pour la thèse de fond dans la première partie des *Étapes de la philosophie mathématique*, Paris, Alcan 1912, p. 22.

Malgré le fait que les idées de Lévy-Bruhl ne coïncidaient pas avec celles de Durkheim ou de Mauss³⁴, ses ouvrages ethnologiques avaient été signalés dès le début par Durkheim comme des productions de son groupe et étaient publiés par «L'Année sociologique»³⁵. Dans le panorama de l'école sociologique française Koyré considérait Lévy-Bruhl comme un hérétique dans l'équipe de l'«Année sociologique», naturellement par rapport à Mauss et Durkheim³⁶. Koyré ne manquait pas d'adresser à ce dernier de grandes marques de reconnaissance, parfois trompeuses comme lorsqu'il les rapprochait de Hegel ou encore d'Averroès: «ce que Durkheim appelle 'représentations collectives' est une réalité, une réalité aussi dure, aussi résistante, aussi 'réelle' - sinon plus - que celle de la matière et des corps. Dans cette découverte - ou redécouverte, puisque ce que Durkheim appelle 'représentations collectives' n'est autre que ce que Hegel appelle 'esprit objectif' - de cette couche sui generis de la réalité - le réel social - réalité qui nous est 'intérieure' et 'extérieure' en même temps, c'est dans cette découverte que réside le plus grand mérite de la sociologie durkheimienne»³⁷. À l'intérieur de ce cadre Lévy-Bruhl qui avec *La morale et la science des mœurs* avait soutenu «un relativisme moral presque absolu»³⁸, s'était référé à une autre des principales découvertes de Durkheim, celle du caractère 'sacral' de la vie collective: mais «l'étude de la vie primitive a permis à Lévy-Bruhl d'isoler et de décrire une structure mentale essentielle, différente du point de vue qualitatif de celle du 'civilisé', une structure qui - bien qu'elle ne soit pas complètement étrangère à notre société - ne s'y présente pas à l'état pur, le seul qui permette une analyse exhaustive»³⁹. Dans ce même compte rendu où, peut-être justement parce qu'il est rédigé pour des lecteurs allemands, on retrouve plus que de coutume le langage phénoménologique, Koyré réexamine certaines des questions fondamentales qui avaient été soulevées à propos des thèses de Lévy-Bruhl.

Il peut paraître contradictoire qu'un être humain soit en même temps un oiseau (ou bien un léopard); cependant c'est un contraste de fait et non pas une contradiction logique. Les analyses de Lévy-Bruhl indiquent de la manière la plus convaincante que ce n'est pas dans ce sens que les primitifs sont contradictoires. Mais il semble que Lévy-Bruhl ne conçoive pas les lois logiques dans cette généralité formelle absolument vide, par exemple lorsqu'il les entend à peu près dans le sens de la logique aristotélicienne comme des lois rationnelles-ontologiques; par exemple le principe de contradiction comme impossibilité qu'une chose soit en même temps elle-même et une autre. Dans ce cas, sa thèse se révèle exacte dans un autre sens; dans ce cas il n'est pas seulement contrastant de fait, mais logiquement contradictoire que quelque chose soit en même temps ici et là, qu'un homme soit identique à un oiseau. Nous ferions ainsi du *principium individuationis rei hic et nunc* une loi logico-formelle, ce qui à mon avis aurait pour nous le désavantage d'occulter la stratification de

³⁴ M. Mauss - qui avait montré dans «L'Année sociologique» davantage de considération pour Lévy-Bruhl - dans la *Nécrologie* cit., p. 410: «ce que je préfère dans tous ces livres - auxquels j'ai souvent et franchement résisté - c'est de la belle et claire érudition; les faits choisis, toujours instructifs, même quand ils sont plutôt des exemples amusants, curieux; ce sont les traductions excellentes...».

³⁵ De l'arrangement et du format académique de ces *Annales* (mémoires et comptes rendus) on a dit qu'ils s'inspiraient les «Recherches philosophiques» de Koyré, v. REDONDI, p. 33.

³⁶ KOYRÉ, *La sociologie française contemporaine* (compte rendu de l'ouvrage de BOUGLÉ, *Bilan de la sociologie française contemporaine*, Paris, 1935), «Zeitschrift für Sozialforschung», V, 1936, p. 260; cf. *ibid.*, I, 1932, p. 173-174, le compte rendu des livres de M. HALBWACHS, *Les causes du suicide*.

³⁷ KOYRÉ, *La sociologie* cit., p. 264. V. aussi *Aristotélisme et platonisme au Moyen Âge* [1944], maintenant dans ses *EHPS*, p. 14, où Koyré se demande pourquoi on ne veut pas discuter avec respect les thèses d'Avicenne et d'Averroès sur l'unité de l'intellect humain, «si nous acceptons ou du moins discutons, les thèses durkheimiennes sur la consciences collective, à la fois immanente et transcendante à l'individu».

³⁸ *Ibid.*, p. 263.

³⁹ *Ibid.*, p. 261. Cf. KOYRÉ, compte rendu du texte de R. OTTO, *Das Heilige*, «Revue philosophique», CV, 1923, p. 450, où il reproche à l'auteur de ne pas citer ni connaître «les travaux de Durkheim, ni en général ceux de l'école sociologique française», tandis que l'élément même du surnaturel tel qu'il est défini par Otto «correspond assez exactement à celui de 'sacré', tel qu'il a été défini par E. Durkheim».

l'édifice formel de la pensée humaine – qui reste encore identique chez les civilisés et chez les primitifs – ce qui pourrait avoir comme conséquence de méconnaître cette unité. Je ne crois pas que ce soit là véritablement une objection, et que Lévy-Bruhl reconnaîtrait pleinement ce caractère unitaire – purement formel⁴⁰.

Koyré est spécialement frappé par un point qui lui fait voir en Lévy-Bruhl presque un phénoménologue.

Puisque cela ne regarde en aucune manière la diversité fondamentale des structures de pensée ainsi que des mondes corrélatifs et des catégories de réalité – de l'avoir mis en lumière est le plus grand mérite des recherches de Lévy-Bruhl, un pionnier dans ce domaine – il devient par conséquent plus compréhensible – car il s'agit de différences concrètes-matérielles et non pas purement formelles – que, surtout là où il s'agit de pensée technique, la pensée des primitifs se fonde en grande mesure sur la nôtre. [Il devient aussi compréhensible] que les deux modes de pensée puissent coexister à l'intérieur du même individu. Lorsqu'on lit les exposés de Lévy-Bruhl, on en vient à penser malgré tout qu'il n'aurait pas eu besoin de le prendre d'aussi loin, qu'on pourrait rencontrer la pensée positive beaucoup plus près, directement chez nous, qui tous plus ou moins pensons de la sorte. À cela Lévy-Bruhl pourrait répondre d'autre part qu'il le sait très bien et que c'est pour cela qu'il s'est adressé aux tribus sauvages de l'Australie et de l'Afrique, étant donné que chez elles la structure de l'esprit 'primitif' se trouve dans un état de pureté qui facilite méthodologiquement la recherche. Et à l'objection que tous nous pensons ainsi il pourrait peut-être répondre, lui pour qui il s'agit d'une critique de l'esprit humain: 'certes, nous pensons tous ainsi, lorsque nous ne pensons pas' [...] le monde [*die Welt*] dans lequel se déroule la vie des primitifs est, par rapport à celui dans lequel nous vivons, nous civilisés, un autre monde. Il a une structure complètement diverse, est soumis à des lois – tant matérielles que catégorielles – autres que celles du monde mécanique matérialiste des Européens.⁴¹

Puisqu'en France depuis Descartes on sait clairement ce qui est véritablement pensée et ce qui en est un simple succédané, «là où 'rationalisme' est devenu une injure, la forme primitive de la pensée pourrait d'autre part être considérée comme la forme plus 'profonde'»⁴².

Koyré fait l'éloge de Lévy-Bruhl pour la raison qu'il «renonce à une explication, qu'elle soit purement psychologique, ou au contraire 'sociologique', et se contente d'une analyse phénoménologique purement descriptive». Mais à cause de sa terminologie il pourrait être mal compris: déjà dans les *Fonctions mentales*

il parlait de la pensée 'prélogique' des populations à l'état de nature, comme il parle maintenant de leurs 'pré-concepts' (*Vorbegriffen*). Toutefois ici il faut entendre non pas une différence temporelle, mais bien de nature (*essentialer*). Et c'est un jugement de valeur qui est exprimé: puisque évidemment pour Lévy-Bruhl ce n'est pas la pensée mythique (ou 'mystique'), mais la logico-conceptuelle qui est la véritable pensée, tout comme ce n'est pas la réalité magique mais la scientifico-rationnelle qui est pour lui la 'réalité'⁴³.

⁴⁰ KOYRÉ, compte rendu du livre de LÉVY-BRUHL, *Die Seele der Primitiven*, «Deutsche Literaturzeitung», XLVIII, 29 novembre 1930, col. 2295. Il reste peu de traces épistolaires des échanges intervenus entre eux: grâce à la courtoisie de Mme Belaval j'ai pu avoir une copie de quelques lettres, parmi lesquelles il vaut la peine de citer celle qui fut envoyée le 15 décembre 1930 par Lévy-Bruhl à Koyré, qui se trouvait à Montpellier où il avait obtenu sa première chaire, pour le remercier de lui avoir communiqué par avance ce compte rendu: «merci pour votre article, que j'ai relu avec un très grand plaisir. Je ne crois pas en avoir eu de meilleur, et si le public allemand, après cela, ne s'intéresse pas à ces travaux sur la mentalité primitive, c'est à désespérer de lui. Vos réflexions sur l'usage un peu lâche que j'ai fait du mot de contradiction me semblent justes et j'en tiendrai compte à l'occasion».

⁴¹ *Ibid.* Parmi les études qui lui sont consacrées: cf. J. CAZENEUVE, à l'entrée *Lévy-Bruhl*, dans *International Encyclopedia of Social Sciences*, New York, 1972, IX, p. 264; F. KECK, *L. Lévy-Bruhl: entre philosophie et anthropologie*, Paris, CNRS éd., 2008.

⁴² KOYRÉ, compte rendu cit., coll. 2299-2300.

⁴³ *Ibid.*, coll. 2295.

Cette analyse est particulièrement intéressante, si l'on pense que Koyré avait fondé ses études sur Boehme précisément sur l'analyse et la description phénoménologique du langage semi-conceptuel, qu'il considère comme caractéristique de ce grand mystique très influent⁴⁴ ou des autres penseurs alternatifs qu'il était en train d'étudier. À ce moment-là était déjà advenue la contamination entre la méthode phénoménologique, dont Koyré s'était nourri à Göttingen, et la sociologico-anthropologique, qui s'élaborait alors à Paris, suscitant des discussions animées: elle se révélera féconde.

C'est donc à l'influence de la méthode de Lévy-Bruhl, à ses définitions du 'primitif' et de la mentalité mystique⁴⁵ que Koyré fut redevable du choix fort original – et certainement imprévisible si l'on pense aux intérêts logico-mathématiques de l'époque où il étudiait à Göttingen – de faire une thèse d'État sur Jakob Boehme (1929) et de donner des cours sur Schwenckfeld, Sebastian Franck, Weigel, Paracelse, Comenius, «ces hommes qui, au-delà du rythme discontinu de la pensée médiévale, retrouvent et revigorent l'éternel trésor des superstitions primitives, exactement telles que le folklore les leur transmettait en leur temps». Et si Koyré avait choisi de les étudier, on le devait à Lévy-Bruhl. Ce fait est reconnu dans la préface écrite pour la réimpression des premières de ces études par Lucien Febvre, qui avait le même âge que Koyré et peut être considéré comme un bon témoin et un épigone fidèle de la révolution méthodologique que – malgré de nombreuses objections et peut-être même à cette occasion – les considérations de Lévy-Bruhl sur le primitif avaient représenté⁴⁶. Il n'y a pas de doute que c'est de lui que s'inspire la méthode énoncée par Koyré en 1933 dans l'une des plus brillantes de ses études: pour comprendre Paracelse il faut

adopter certains modes, certaines catégories de raisonnement ou du moins certains principes métaphysiques, qui pour les gens d'une époque révolue étaient une base de raisonnement et de recherche aussi valable et aussi sûre que le sont pour nous les principes de la physique mathématique et les données de l'astronomie. Il faudrait admettre le principe de l'équivalence entre la partie et le tout, principe dont l'importance pour la pensée primitive a été établie par Lévy-Bruhl et pour la pensée métaphysique par Hegel⁴⁷.

⁴⁴ KOYRÉ, *La philosophie dialectique de J. Boehme*, «Critique», II, 1947, p. 418: «La grande difficulté de la doctrine de Boehme consiste, en fait, dans son caractère non conceptuel ou plus exactement semi-conceptuel. À dire vrai, ce n'est pas une 'doctrine', c'est une vision du monde, que Boehme expose à l'aide de symboles-idéogrammes, symboles qui ont toute l'évidence de la réalité sensible, mais, en même temps, toute son obscurité».

⁴⁵ Au cours des débats qui avaient accueilli *Les Fonctions mentales* et également *La mentalité primitive*, Lévy-Bruhl dira que cette 'catégorie' ou dimension est toujours présente à chaque niveau intermédiaire et aussi à côté de la mentalité rationnelle; il a laissé dans ses *Carnets* posthumes cit., de nombreuses révisions profondes de ses propres catégories fondamentales (primitif, prélogique, loi de participation, etc.): il a probablement fait part de ces considérations à qui le fréquentait comme Koyré. On trouve d'utiles sommaires des objections soulevées par des sociologues et des anthropologues (outre ses collègues Durkheim et Mauss, par Malinowski, Evans-Pritchard, Franz Boas, présent pendant un débat parisien de 1929), mais également par des philosophes comme Bergson, Gilson, Meyerson, ainsi que des réponses de Lévy-Bruhl, dans E. MAGNIN, à l'entrée *Religion*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, XIII, Paris, 1937, coll. 2196-2206. V. également J. CAZENEUVE, *Lévy-Bruhl*, Paris, 1963, p. 35 et suiv., et ID., à l'entrée *Lévy-Bruhl* cit., p. 264.

⁴⁶ FEBVRE, *Avant-propos* à KOYRÉ, *Mystiques...* cit., p. v (v. tout le contexte sur Lévy-Bruhl).

⁴⁷ KOYRÉ, *Mystiques...* cit., p. 46 e n. On reconnaît encore cette méthode lorsqu'il souligne dans l'animisme de Koyré un «retour à des conceptions magiques» (*Attitude esthétique et pensée scientifique*, «Critique», XII, 1955, p. 272) et dans la notion d'attraction et action à distance – repoussée par Galilée et Borelli – «une notion très difficilement acceptable pour la raison», qui à moins d'être utilisée dans un sens purement métaphorique, «recouvre toujours une conception magique de la réalité» (*La gravitation universelle de Kepler à Newton*, in *Actes du 11^e Congrès international d'Histoire des Sciences*, Amsterdam, 1950, I, p. 197).

Enfin c'est dans ce contexte que nous avons vu apparaître précocement – dès 1923 – la catégorie méthodologique d'attitude mentale⁴⁸: cette catégorie, dont l'invention a été – à tort selon moi – attribuée à Lucien Febvre par beaucoup de spécialistes (R. Romano, Redondi et Pomian, mais non pas par P. Burke, U. Raulff et M. Gismondi, qui renvoient à Durkheim et Lévy-Bruhl)⁴⁹, aurait donc été suggérée à Koyré par un Lévy-Bruhl écouté et filtré à travers un éclairage husserlien.

⁴⁸ Cf. KOYRÉ, *L'idée de Dieu... Anselme* cit., p. 8; cf. *La philosophie de J. Boehme* cit., p. xvi: Boehme «ne veut pas 'enseigner', mais seulement provoquer et suggérer des actes et des attitudes mentales nécessaires à l'éclosion dans l'âme de la lumière de la vérité»; v. également Koyré, compte rendu de l'ouvrage de W. DILTHEY, *Gesammelte Schriften*. VIII: *Weltanschauungslehre* cit., p. 490: «possibilités, attitudes et structure de l'âme plutôt que de l'esprit»; «structure mentale de l'époque». Sur l'*attitude mentale* et sur Lévy-Bruhl je renvoie aux observations et aux passages cités dans mon introduction à A. KOYRÉ, *Dal mondo del pressappoco all'universo della precisione*, Turin, 1967, p. 22. Je ne partage pas la périodisation structuraliste proposée par JORLAND, *La science* cit., p. 23, selon laquelle Koyré aurait utilisé l'expression *attitude mentale* d'une manière générique jusqu'aux années quarante, et ensuite, entré en contact avec Jakobson et Lévi-Strauss, l'aurait remplacée par *structure mentale*.

⁴⁹ P. REDONDI, *Science moderne et histoire des mentalités. La rencontre de Lucien Febvre, Robert Lenoble et Alexandre Koyré*, «Revue de synthèse», CIV, 1983, p. 309-332; M.A. GISMONDI, 'The gift of theory': a critique of the histoire des mentalités, «Social history», X, 1985, p. 211-230; P. BURKE, *Reflections on the historical revolution in France: the Annales School and British social history*, «Review», I, 1978, p. 147-164; ID., *Una rivoluzione storiografica*, Bari, 1992, p. 86; U. RAULFF, *Die Geburt eines Begriffs. Reden von 'Mentalität' zur Zeit der Affaire Dreyfuss*, dans *Mentalitäten-Geschichte*, hg. v. U. Raulff, Berlin, 1987, p. 50-68. Il est curieux que Koyré ne soit pas du tout mentionné dans le récit intéressant que G.E. LLOYD, *Smascherare le mentalità*, Rome-Bari, 1991, fait de l'histoire de cette notion à partir de Lévy-Bruhl, prenant également en considération (p. 6) «dans la philosophie de la science les Français Brunshvicg, Reymond et Rey».

II.5 RÉDACTIONS ET SALONS, MÉTAPHYSIQUE ET PHYSIQUE THÉORIQUE

Dès son retour à Paris après la guerre, en 1920, Koyré avait tenté en vain de présenter personnellement à Xavier Léon et à la fin lui avait envoyé

un petit article sur le principe de relativité – que j’espère vous ne refuserez pas de publier dans la “Revue de métaphysique et de morale”. Je me permets de vous rappeler, que vous avez déjà eu une fois – bien avant la guerre – l’amabilité de publier une petite note sur la définition des nombres de B. Russell. Ce souvenir me donne de l’espoir¹.

Le thème et le débat étaient d’une grande actualité. Ce que Koyré offrait sur Einstein avait un précédent dans un exposé qu’il avait présenté alors qu’il était étudiant en Allemagne (et dans son c. v. il avait dit qu’il avait commencé par des «études de mathématiques») à la Philosophische Gesellschaft de Göttingen², lorsqu’existait seulement la théorie restreinte de la relativité. Entretemps avaient été publiées la théorie généralisée d’Einstein (1915) ainsi que d’autres contributions. Mais hélas pendant ses années en Russie Koyré n’en avait pas eu connaissance et dans son article il traitait uniquement de la théorie restreinte. Cela n’exclut pas qu’il ait essayé de se tenir au courant après avoir quitté Göttingen, preuve en est la citation d’écrits postérieurs d’Einstein³ et d’un essai de Lane sorti en 1913⁴. Mais il est certain que pour lui les conditions qui lui auraient permis de se tenir au courant et d’étudier entre 1914 et 1920 avaient été désastreuses, et les mois qui avaient suivi son retour à Paris trop peu nombreux: cet épisode «rédactionnel» le prouve.

On aurait pu penser au contraire que c’était le bon moment pour proposer un jeune auteur à une revue française: on était à la veille du prix Nobel, qui devait finalement être attribué à Einstein, couronnant sa découverte de l’effet photoélectrique, mais non pas la théorie de la relativité, que le jury du Nobel pensait et déclarait devoir encore être vérifiée. On était aussi à la veille des invitations d’Einstein à Paris: au Collège de France et à la Société Française de Philosophie, qui lui consacra une séance, sans compter une invitation controversée à l’Institut de France que l’hôte finira par laisser tomber⁵. Mais les intellectuels parisiens, impatientés d’être confrontés à Einstein, considéraient probablement comme inopportun le fait de publier un éreintement rédigé par un jeune homme déchaîné et imbu de lui-même du seul fait qu’il avait écouté les dernières leçons et les commémorations de Hermann Minkowski à Göttingen, rappelant déjà dans le manuscrit allemand «le discours qui avait fait époque (*die*

¹ Paris, Bibliothèque Sorbonne – V. Cousin, ms. 362 (microfilm FB 669), XAVIER LÉON, *Correspondance* (A. Koyré à X. Léon, 27.8.1920), p. 332.

² CAK, Archives Koyré, ms. B. Il s’agit d’un manuscrit de 17 pages, intitulé: *Zum Relativitätsprinzip*. Il a dû être rédigé après 1910, date d’impression d’OTTO BERG, *Das Relativitätsprinzip*, Göttingen, 1910, l’une des études qui avec celles de Lane et de Hermann Minkowski sont citées au début.

³ Ms. A cite EINSTEIN, *Die Naturwissenschaften*, 1916; *Die Relativitätstheorie*, 1919; *Die Grundlagen des Relativitätsprinzip*, 1919.

⁴ CAK, Archives Koyré, ms. A, *Essai critique sur la théorie de la relativité*, p. 20-21, n. 38: «M. Lane essaie d’éviter cette conclusion – il ne s’agit, dit-il, que du mouvement physique des corps réels. Ainsi, dit-il, si nous prenons une règle droite et la plaçons sous un angle très petit vis-à-vis de l’axe x, nous pouvons en faisant mouvoir cette règle perpendiculairement à l’axe, faire glisser le point d’intersection avec n’importe quelle vitesse. M. Lane dit qu’il donnerait par là le moyen de transmettre des signaux avec n’importe quelle vitesse [sic!]; en bon adepte d’Einstein il aurait dû tirer la conséquence, que ce mouvement est impossible car il présuppose une règle rigide – en réalité la règle se courberait». Cf. LANE, *Das Relativitätsprinzip*, «Jahrbuch für Philosophie», 1913.

⁵ E. MEYERSON, *Lettres françaises* cit., p. 371-372 (E. Meyerson à Xavier Léon, 15.8.1922) au sujet de la publication dans le «Bulletin de la Société Française de Philosophie» du compte rendu de la séance du 6.4.1922. A. EINSTEIN, *Correspondances françaises*, éd. par M. Bielzuskowski, Paris, Seuil 1989, p. 193.

epochemachende Rede)». Minkowski s'était toujours intéressé à la physico-mathématique, mais n'avait pas abordé ce domaine avant les dernières années de sa vie (passées justement à Göttingen), au moment où il prit part au mouvement idéal qui conduisit à la théorie de la relativité: il fut le premier à concevoir que le principe de relativité formulé par Lorenz et Einstein portait à abandonner le concept d'espace et de temps comme entités séparées et à le remplacer par un 'espace-temps' quadridimensionnel, dont il donna une définition précise et commença l'étude mathématique, fournissant le cadre pour tout développement ultérieur de la théorie et conduisant Einstein à la conception audacieuse de la relativité généralisée⁶.

Nous voyons donc bien, dans la première formule fondamentale de la théorie, condensées toutes ses erreurs nécessaires. Le principe de relativité d'Einstein ne continue et ne développe donc nullement celui de Newton, il le nie de la façon la plus explicite. Einstein méconnaît la hiérarchie naturelle des sciences. Il ne voit pas la différence philosophique extrême qui existe entre la géométrie, la mécanique pure, la phononomie et les sciences matérielles, expérimentales, sciences ayant un objet matériel, existant, déterminable seulement par expérience. Il ne remarque pas qu'on ne peut pas mettre sur le même plan les sciences mathématiques a priori et les sciences physiques. Il ne voit pas que toute science physique, toute expérience particulière présuppose comme déjà donné et valable l'ensemble des sciences a priori⁷.

La proposition de Koyré, dès qu'il revint à ses études après un quinquennat de guerre et d'espionnage, n'avait donc pas été accueillie par la «Revue de métaphysique et de morale». Il y avait un autre inconvénient: à ce moment-là le jeune auteur maîtrisait encore assez peu la langue française. Il avait obtenu d'abord une réponse courtoise qu'il avait interprétée comme un ajournement dû uniquement à la coïncidence avec un autre article sur Einstein qui y était publié⁸. Mais certainement le plus grave était que Koyré ne se soit pas rendu compte que ce qui avait motivé ce refus était le fait que la théorie générale présentait la relativité en termes neufs.

Il avait insisté pour qu'on lui accorde un entretien, d'autant plus qu'il avait un autre travail scientifique (le très malchanceux ouvrage sur les paradoxes de la théorie des ensembles)⁹ prêt pour être offert à la revue, mais la réponse définitive de Xavier Léon après une réunion du comité de rédaction ne laissait aucun espoir, pas même en ce qui concernait l'article sur la relativité¹⁰. Koyré répliquait aux critiques reçues.

⁶ J. DIEUDONNÉ, à l'entrée *Einstein*, dans *Complete Dictionary of Scientific Biography*, 2008 (on line).

⁷ CAK, Archives Koyré, ms. A.

⁸ LÉON, *Correspondance* cit., p. 333-334, où Koyré écrit: «je regrette beaucoup que l'article de M. Guillaume pourrait remettre la publication du mien *ad calendas graecas*, car, en toute sincérité, je ne vous cacherai pas que pour des raisons compréhensibles j'y tenais énormément. Je me permets donc de vous faire observer que je n'envisage point ce principe du même point de vue que M. Guillaume – il le critique au point de vue de la science elle-même, tandis que je ne le fais pas que du point de vue strictement logique». L'article cité dans le texte dactylographié de Koyré est d'Edouard Guillaume et avait paru en 1918. Son auteur sera l'un des critiques les plus résolus d'Einstein au cours du débat de 1922 au Collège de France; son illustre parent Charles-Edouard Guillaume, prix Nobel 1920, était le directeur du Bureau International des poids et mesures; cf. M. BIEZUNSKI, *Einstein à Paris*, Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes 1991, p. 21, 22, 47, 48, 120-122, 138; sur son neveu, *ibid.*, p. 22, 90, 115.

⁹ LÉON, *Correspondance* cit., p. 334, Koyré écrit le 20.10.1920: «J'avais aussi un travail sur les paradoxes de la théorie des ensembles – malheureusement vous venez d'en publier un. Je n'ose donc pas vous l'offrir...». V. *supra*, II.1, pour le refus husserlien de la thèse de doctorat sur ce thème, et pour l'essai publié ensuite par Koyré dans l'«Archiv» de Husserl consacré au souvenir de A. Reinach en 1922, dont le contenu pourrait être grosso modo celui qu'il offrait ici à demi-mot à X. Léon.

¹⁰ LÉON, *Correspondance* cit., p. 335-336, où Koyré commence en acceptant la décision négative de la rédaction, mais déclare: «Je me permets toutefois de protester contre l'attribution d'une opinion qui n'est pas la mienne». «Je n'ignore nullement que la plupart des savants acceptent en bloc les théories d'Einstein, sans en distinguer les éléments scientifiques des éléments métaphysiques, mais les théories métaphysiques des grands savants sont bien souvent sujettes à caution. Gauss et Riemann, pour ne citer que les plus grands, en offrent un exemple classique –

Je ne considère nullement comme nulles et non avenues les théories physiques, ni les découvertes mathématiques de Einstein et de Minkowski lui-même: ayant été un élève de Hilbert et de Minkowski lui-même, ayant suivi les cours de Michelson, je suis bien éloigné d'en méconnaître la beauté, la valeur et l'importance. Je l'ai d'ailleurs nettement dit dans mon article. Ma critique était dirigée exclusivement contre la théorie métaphysique du temps – c'est pourquoi je me suis adressé à la *Revue de métaphysique* – théorie à mon avis indépendante des théories scientifiques d'Einstein. Je croyais faire une œuvre utile à la science elle-même en essayant de contribuer à la séparation de ces éléments de valeur et de provenance très différents. Je crois en effet que ce sont les théories scientifiques et mathématiques et non la métaphysique confuse et vraiment trop simpliste de Einstein, qui ont contribué à la rénovation de la science, qui l'ont fécondée.¹¹

Même s'il n'y souscrit pas, Koyré a toujours présent à l'esprit l'enseignement de Minkowski (annonçant qu'il veut écrire un livre sur lui) et le rapproche de celui de Bergson. Koyré déclare qu'il ne peut pas

analyser les idées et le contenu des formules et des intuitions de Minkowski. Nous nous bornerons à signaler la concordance de cette 'spatialisation' du temps avec les idées de Mr. Bergson. Minkowski avait pleinement conscience de faire œuvre non seulement mathématique, mais nettement métaphysique. Malheureusement, nous semble-t-il, il ne s'est pas compris lui-même¹².

Koyré insiste:

Le temps et l'espace réunis forment une [série] complète de quatre dimensions; chaque point matériel dans chaque moment donné peut être envisagé comme un point de cet ensemble de quatre dimensions que Minkowski a dénommé 'Univers'. Toute son histoire, [peut être vue] comme une ligne dans l'Univers, toutes les lois de la nature seraient formulées comme des rapports entre les "lignes de l'Univers"¹³.

Koyré discutait les questions générales, métaphysiques.

Il fallait donc, ou bien faire la conclusion – supérieurement improbable, quoique non absurde – de l'immobilité absolue de la terre, ou bien abandonner la théorie courante de l'éther¹⁴, ainsi que le groupe des équations de Maxwell, et remplacer la théorie ondulatoire par une autre; il faudrait reprendre

je me permets de croire que Messieurs Einstein et Langevin sont en train d'en fournir un autre. Je me console par le fait que la théorie de la relativité, bien qu'adoptée par la plupart des savants, ne l'est pas encore – ou déjà – par tous, et que mes idées avaient dans le temps obtenu l'approbation de quelques savants de profession, Weinstein entre autres».

¹¹ *Ibid.* (A. Koyré à X. Léon, 27.8.1920). La graphie (en particulier celle des noms) a été rectifiée. L'allusion à la fréquentation des cours de Hermann Minkowski (mort à Göttingen le 12.1.1909) oblige à déplacer l'arrivée de Koyré à Göttingen à l'automne 1908 (*WS* 1908-1909).

¹² Koyré écrit cela *ibid.* en note.

¹³ CAK, Archives Koyré, ms. A; il annonce dans une note: «Nous réservons l'analyse de son œuvre à un ouvrage ultérieur. Nous ne pouvons qu'en indiquer le sens général. L'Univers forme une unité temporelle et spatiale indissoluble. Il n'y a pas d'action réelle qui ne soit temporelle et spatiale en même temps. Les lois de la nature réelle, les lois d'action ne peuvent et ne doivent être confondues avec les lois abstraites de la mécanique et de la phononomie – car toute action réelle implique causalité et par conséquent un temps. Il n'y a pas et ne peut pas y avoir d'action extratemporelle, d'action momentanée. Les formules de Minkowsky étant les mêmes que celles de Einstein, les conséquences pratiques que l'on en a tirées sont les mêmes. Le sens profond de son intuition ne fut point analysé, ni remarqué».

¹⁴ *Ibid.* Koyré note: «Il est intéressant, que la théorie de relativité, qui est née des tentatives de concilier la théorie de l'éther avec l'expérience de Michelson, finit par abandonner la notion de l'éther. Il serait à notre avis plus simple de commencer par là».

et moderniser la théorie newtonienne de l'émission¹⁵. En effet, dans la conception newtonienne, la lumière suivait comme tout autre mouvement les lois générales de la mécanique¹⁶.

À propos desquelles¹⁷ Koyré suit attentivement les variantes et les revirements d'Einstein, mentionnant ses *Grundlagen des allgemeinen Relativitätsprinzips* publiés en 1919, mais dans l'article tous les calculs se réfèrent à la théorie restreinte.

Dans sa théorie générale de relativité Einstein abandonne le principe de la constance de la vitesse de la lumière, mais comme il le remplace par une autre constance, nos développements n'en sont nullement invalidés¹⁸.

Einstein arrive aux conclusions semblables en partant de l'analyse logique du principe de relativité de la mécanique newtonienne. Le mouvement absolu des corps ne joue aucun rôle dans la mécanique newtonienne, c'est-à-dire, les phénomènes mécaniques se passent exactement de la même manière dans les systèmes en repos ou animés de mouvement rectiligne et uniforme. Nous n'avons aucun moyen de déterminer si un corps ou – ce qui veut dire au point de vue mathématique exactement la même chose – si un système de coordonnées est en repos ou en mouvement¹⁹.

Au cours des premiers mois pendant lesquels il reprit ses études à Paris Koyré n'avait pas réussi à se réinsérer: il avait cru naïvement que Xavier Léon aurait accepté sa collaboration simplement parce qu'il avait publié une petite note de trois pages²⁰, qui avait obtenu en 1912 une réplique de Bertrand Russell.

Koyré, qui dans ses lettres aussi annonçait un «ouvrage ultérieur» sur Hermann Minkowski ou sur la relativité, et faisait allusion à la discussion sur les bases empiriques de la géométrie, après cette nouvelle déconvenue avait laissé la relativité à la critique corrosive des rats, et pendant plus de vingt ans n'en avait pas fait mention, même incidemment, dans ses *curricula studii* ni dans ses écrits postérieurs; mais il avait conservé de l'intérêt pour cette problématique. C'est probablement par suite d'un conseil de sa part qu'une décennie plus tard le plus grand de ses élèves, Alexandre Kojève, étudiera et prendra des notes sur celle-ci et sur la théorie des quanta²¹; bien des années après Koyré lui écrira qu'il était allé de Princeton à New York pour y écouter une conférence de Niels Bohr; il avait également lu le débat entre Einstein et Bohr et en avait transcrit certains passages²².

L'épisode prouve que, pour lui, seul Minkowski, et non Einstein, avait le mérite d'avoir 'fait époque' et – pour recourir à la terminologie d'un Koyré dans sa pleine maturité et célèbre,

¹⁵ Note de Koyré *ibid.*: «La seule tentative en cette direction, celle de [Walther] Ritz n'eut pas de succès immédiat et après la mort prématurée du jeune physicien ne trouva point de continuateurs. Ceci est d'autant plus étonnant, que justement les théories modernes – théorie d'électrons et surtout de quanta – suggèrent un retour à une conception 'atomique' de l'énergie».

¹⁶ *Ibid.*, p. 16-17.

¹⁷ CAK, Archives Koyré, ms. A, p. 11.

¹⁸ *Ibid.*, p. 14-15. Je suis reconnaissante au professeur Donato Bramanti de m'avoir aidée et d'avoir lu ce document et ses calculs.

¹⁹ *Ibid.*, p. 7.

²⁰ KOYRÉ, *Sur le nombre de M. Russell*, «Revue de métaphysique et de morale», XX/V, 1912, p. 722-724, où il déclare que la question «peut être considérée définitivement résolue par le carreau de Poincaré, Russell, Couturat et Husserl».

²¹ Bibliothèque Nationale de France, Mss., Archives Kojève, où ces notes n'ont pas attiré jusqu'ici l'attention des érudits. Seul Bernard Hesbois dans sa monographie (*Le concept, le temps et le discours*, Paris, Gallimard 1990) et dans les éditions d'inédits de Kojève a fait allusion à ces intérêts, réexaminés par STEPHANOS GEROULANOS, *An Atheism that is not Humanist*, Stanford U.P. 2010, auquel je renvoie uniquement pour sa mise à jour.

²² CAK, Archives Koyré.

mais qu'il utilisait déjà ici – d'avoir accompli «une révolution copernicienne».

Cette théorie, que son auteur ainsi que ses adeptes qualifient d'*epochemachende Tat*, prétend avoir complètement bouleversé et transformé toutes nos idées habituelles sur l'espace et le temps, prétend avoir fait une découverte, dont la valeur et l'importance ne pourraient être comparées – et encore – qu'à celle de Copernic. Cette théorie se proclame fondée uniquement sur des données expérimentales – c'est cependant par des considérations d'un ordre philosophique et logico-méthodologique que Einstein cherche à la justifier²³.

À la différence de son étude sur les paradoxes, dont entre 1912 et 1946 il s'était entêté à promouvoir et, lorsque c'était possible, à imprimer plusieurs versions en langues différentes, dans ce cas Koyré n'insista pas: il était sur le point de se consacrer à un autre genre de discipline et à une carrière diverse. De fin 1920 à 1922 il confectionnera sa première thèse sur Descartes et l'année suivante celle sur Anselme: nous devons déduire de ces recherches et de celles qui suivront sur les mystiques que Koyré était déjà en rapports avec Lévy-Bruhl et avec un élève de celui-ci, Étienne Gilson.

* * *

Le milieu intellectuel parisien était très uni et corrélé: nous savons par la correspondance d'Emile Meyerson qu'en 1923 Koyré lui avait été recommandé par Gilson²⁴. Nous ignorons si cette présentation avait pour but des échanges intellectuels ou seulement la recherche d'une aide économique urgente, que Koyré obtiendra grâce à la bienfaisance juive (Meyerson, qui avait été jusqu'en 1923 le directeur de la JCA ou Jewish Colonization Association y conservait une très grande autorité)²⁵: nous savons cependant que de tels échanges eurent lieu, et que cette rencontre eut une grande importance pour Koyré et le ramena à l'étude de l'épistémologie et de son histoire.

Au cours de la période qui suivit la première guerre mondiale, le philosophe juif d'origine russo-polonaise Emile Meyerson, déjà bien connu pour son interprétation métaphysique causaliste de la science (non «légale», c'est-à-dire conventionnaliste) soutenue dans *Identité et réalité* (1908) était en train de préparer la discussion de thèmes actuels tels que la *Déduction relativiste*; dès ses débuts il avait refusé l'orientation positiviste qui recommandait de se limiter à une description des phénomènes et de leurs lois, comprises comme pure prévision de faits qui se répétaient. D'après Meyerson, les positivistes avaient tort de ne pas tenter ni se proposer une interprétation causale. Avec une grande érudition et des analyses très pénétrantes Meyerson démontrait que dans toute l'histoire de la science l'attitude strictement empiriste, recommandée par Bacon et par certains positivistes (Comte et Mach), n'a jamais porté à des résultats et à des découvertes: les savants authentiques ont toujours plus ou moins ouvertement opéré sur

²³ CAK, Archives Koyré, ms. A, p. 11, à propos des *Grundlagen des allgemeinen Relativitätsprinzip*.

²⁴ E. MEYERSON, *Lettres françaises* cit., p. 215: «Vous m'avez recommandé un jeune philosophe de vos élèves, M. A. Koyré, par une lettre extrêmement chaleureuse et qui m'a vivement touché». La lettre de Meyerson est s.d. (1926) et il y dit qu'il a déjà eu l'occasion de fréquenter Koyré, confirmant l'opinion favorable de Gilson sur «son savoir et ses capacités». Il formulait par conséquent une recommandation afin qu'on prolonge sa tâche de «chargé de conférences» à l'EPHE et à l'Institut d'Études Slaves. Lorsque Koyré refusa une chaire au Japon que lui proposait Gilson, Meyerson partagea le choix du jeune homme, fondé sur la crainte d'appauvrir la pratique de la langue française qu'il était en train d'acquérir avec beaucoup de peine. Gilson lui avait également proposé un poste d'enseignant en Amérique, ce dont Koyré le remerciait dans une lettre s.d. (mais probablement antérieure à 1940) dans laquelle il déclarait qu'il n'avait aucune expérience des universités américaines (Toronto, University of St. Michael' College Archives).

²⁵ MEYERSON, *Lettres françaises* cit., p. 227, 228. Cf. *supra*, Introduction.

la base d'une conviction réaliste et causaliste²⁶. Meyerson n'était pas et n'avait jamais été un académicien, mais il fréquentait à Paris un cercle composé de professeurs: Lucien Lévy-Bruhl, Salomon Reinach, Hélène Metzger, André Metz et Xavier Léon, qui aimaient discuter de la relativité, de la physique des quanta, de la mécanique ondulatoire et de leurs implications philosophiques.

Il y avait aussi, mais il se trouvait alors en province, Gaston Bachelard qui un peu plus tard polémiquera sur les écrits de Meyerson, mais cela n'empêchait pas Koyré de collaborer avec Bachelard au cours des années trente, en le publiant dans les «Recherches philosophiques» et en l'invitant au comité de rédaction.

Alexandre Koyré avait été admis assez tôt à entrer dans ce cercle et à participer à ses discussions: le fait d'être proche de Meyerson lui fournit l'occasion non seulement d'amplifier en direction de l'histoire de la science ses recherches (qui à l'époque, en février 1922, se limitaient à la théologie médiévale et à l'histoire des religions)²⁷, mais également de fixer quelques critères méthodologiques qui resteront fondamentaux pour lui.

Si l'on analyse concrètement et dans le détail les études historico-scientifiques que Koyré publiera à partir du milieu des années trente, on y retrouve en grand nombre les perspectives qui lui avaient été fournies par Meyerson²⁸ et par d'autres représentants de la tradition française de philosophie de la science (il aimait rappeler spécialement Tannery, Duhem, Hannequin, Brunschvicg et Pierre Boutroux)²⁹.

²⁶ Cf. R. JOHAN, *Raison et irrationnel chez M. Meyerson*, dans le premier volume de la publication annuelle «Recherches philosophiques» fondée par Koyré, I, 1931-32, p. 140: «La première étape de Meyerson... a été la constatation de l'insuffisance du positivisme. Comte enfermait la pensée dans le cercle du légal, conçu comme un système de rapports qui lient les phénomènes entre eux, par un lien de pure succession et dans le seul but de donner prise à l'action humaine sur l'univers des sensations. Une telle épistémologie est en premier lieu pragmatiste. Meyerson démontre que la science n'est pas pragmatiste. Il le démontre par l'histoire. Dans ce but il examine, plus que les déclarations des théoriciens à propos de leurs méthodes, l'orientation effective de leurs doctrines». Johan conclut (citant *Du cheminement de la pensée*, I, p. 79) que «la science n'est pas phénoméniste. Elle exige le concept de chose; elle est substantialiste» (p. 142).

²⁷ Au cours de la séance du 5 février 1922 la Cinquième Section charge Koyré «pendant le second semestre de l'année scolaire 1921-1922, d'un cours temporaire sur le *Mysticisme spéculatif en Allemagne: Boehme et Baader*», et lui donne une «indemnité de 2000 fr.». Y est jointe une lettre de Maurice Vernes (l'extrait de la séance est de la même main), du 6 février 1922, pour lui communiquer cette charge, précisant: «Nous insistons seulement pour que vous concentriez votre travail sur Boehme lui-même sans vous attarder aux antécédents». Pour ce qui était de leurs sources, ces recherches ne pouvaient pas se limiter à Paris, elles avaient besoin des bibliothèques allemandes: le 21 septembre 1925 la police française, informée de la demande présentée pour la naturalisation, atteste entre autres que «Koyré Alexandre a obtenu les visas de passeport ci-après: Pour l'Allemagne et retour, les 27 Mai 1920, 1^{er} Août 1923, 8 Juillet 1924, 21 Novembre 1924, 31 Mars 1925, 4 Juin 1925, 21 Septembre 1925». Au cours de ces années Koyré avait un bon motif pour s'y rendre car il faisait des recherches sur les écrits rares des mystiques allemands, mais il faut souligner que ces fréquents séjours continueront jusqu'en 1932 et ne cesseront qu'après la prise du pouvoir par Hitler.

²⁸ Cf. I. BERNARD COHEN – R. Taton, *Hommage* cit., p. XXIII; cf. M.A. DENTI, *Scienza e filosofia in E. Meyerson*, Florence, La Nuova Italia 1940, p. XII et suiv., XXIII et suiv. (sur les rapports de Meyerson avec cette tradition) et en particulier l'observation figurant aux pages XVI-XVII: «l'histoire de la science à laquelle Meyerson s'adresse est surtout celle des idées directrices de la science», comme il l'avait déclaré dans l'*Avant-propos d'Identité et réalité* cit., p. XVII. V. également *infra*, p. 141, n. 36.

²⁹ Cf. le jugement tardif de Koyré sur un philosophe de ce groupe, extrêmement proche de Meyerson: «le mérite de Brunschvicg dans les *Étapes [de la philosophie mathématique]* est de ne pas avoir fait une histoire de la mathématique ou de la philosophie, mais vraiment une histoire de la philosophie mathématique, nous présentant l'histoire de la mathématique et celle de la philosophie en relation étroite et également l'une en fonction de l'autre: une histoire de l'interaction et de la fécondation mutuelle de la pensée mathématique et philosophique» («Bulletin de la Société française de philosophie», LVII, 1963, fasc. 2, p. 43-47).

Le résultat fut que dans le groupe de la «Revue de métaphysique et de morale», qui fréquentait le salon Meyerson (Gilson ne tenait pas salon), Koyré trouvera non seulement une aide matérielle et académique, mais un lien intellectuel qui lui permettra – dans un second temps – de reprendre, continuer et enrichir ses intérêts primordiaux pour la logique et l'épistémologie. En 1961 Koyré fut appelé à évoquer le souvenir d'Emile Meyerson dans une réunion de la Société française de philosophie: il ne se limita pas à une commémoration émue et à des expressions de gratitude, mais reconnut sa grande influence intellectuelle «à laquelle [lui-même] devait de s'être orienté ou réorienté de l'histoire de la pensée philosophique vers l'histoire de la pensée scientifique»³⁰.

À la mort d'Emile Meyerson, Koyré fut chargé, avec Lévy-Bruhl, de publier des inédits et des nécrologies, qui s'ajoutaient aux comptes rendus et articles en français, allemand et russe qui lui avaient été consacrés alors qu'il était encore en vie: Koyré avait donné le compte rendu de son *Du cheminement de la pensée* et des *Essais*³¹; quelques articles parus dans des périodiques russes imprimés en France ont été retrouvés récemment³²; le compte rendu allemand d'*Identité et réalité* est très important. Il était devenu aussi l'ami du neveu d'Emile, le psychologue Ignace Meyerson, écrivant dans sa revue et y traduisant en 1929 un article d'Ernst Cassirer, *Étude sur la pathologie de la conscience symbolique*³³.

Les écrits de Meyerson et les discussions qu'ils eurent ensemble lui avaient enseigné par exemple que

pour le dessein critique du philosophe l'étude des théories fausses n'est pas moins instructive que celle des théories vraies, l'étude des erreurs pas moins révélatrice que celle des succès. Car il n'est pas possible de distinguer, à l'intérieur même de la pensée, entre erreur et vérité³⁴.

Il est normal, et même prévu, que les commémorations soient généreuses: en fait, il faut reconnaître que ces principes de méthode étaient présents chez Koyré encore avant sa rencontre avec Meyerson, étant donné qu'en 1920, dans son *Essai de critique* sur la relativité on lit:

L'inertie des habitudes de la pensée joue certainement un rôle considérable dans l'histoire de la science. Mais Einstein a tort de la reprocher à tous ceux qui ne veulent pas le suivre dans la métaphysique

³⁰ «Bulletin de la Société française de philosophie», LV, 1961, p. 115-116, cité également par DELORME, *Hommage* cit., p. 132.

³¹ «Journal de psychologie normale et pathologique», XXVI, 1933, p. 647-655; *ibid.*, XXXIX, 1946, p. 124-128. C'est ici que fut publié par Koyré l'un des inédits retrouvés par un petit comité après la mort d'E. Meyerson.

³² Ils ne sont pas tous inclus dans la bibliographie de Stoffel: certains ont été retrouvés par DARIA DROZDOVA (*A. Koyré disciple of E. Meyerson*, HOPOS 2010 Conference, Budapest 2010; v. également ID., congrès *Jewish Press in Russia*, Moscou 9-11 décembre 2007) dans les périodiques «Zveno», n. 180, 11.07.1926 et «Versty», 2, 1927, p. 267-269; Drozdova signale aussi deux comptes rendus en russe de GILSON, *Études de philosophie médiévale et Le thomisme*.

³³ Publié dans le «Journal de psychologie» cit. *supra*, il n'est pas enregistré dans la bibliographie de Stoffel. Aux Archives Nationales (Peirefitte) sont conservées des lettres échangées entre Koyré et Ignace Meyerson portant sur des sujets éditoriaux.

³⁴ A. KOYRÉ, *Du cheminement de la pensée par E. Meyerson*, «Journal de psychologie», 1933, p. 647; il poursuit – en excluant le doute d'un scepticisme relativiste – «du moins lorsqu'il s'agit de la pensée réelle; c'est le même motif qui la guide – désir de comprendre – lorsqu'elle “se trompe” que lorsqu'elle réussit; les théories erronées, périmées, sont le produit des mêmes tendances intellectuelles que les théories vraies (ou considérées telles aujourd'hui). Or c'est dans son exercice réel qu'il faut étudier la raison. Et ce n'est que lorsqu'elle se heurte à des difficultés réelles que la pensée ‘pense’ véritablement... Et ce n'est que là où, dans cette lutte avec des problèmes réels, elle ‘marche au ralenti’ que nous pouvons avoir l'espoir de la saisir» (cf. *ibid.*, p. 648 l'évocation de l'analyse de la pensée primitive de Lévy-Bruhl, discutée également par Emile Meyerson).

– il nous semble même que lui-même malgré son radicalisme apparent en offre un exemple frappant³⁵.

Il insistait sur la question et parlait déjà alors des préjugés métaphysiques des savants:

pour le physicien les notions du temps et de la simultanéité absolues ne sont que de vieux préjugés métaphysiques, dont il faut se débarrasser le plus vite possible. Ils ne doivent leur existence qu'à l'inertie de la pensée humaine, ils ne peuvent être constatés expérimentalement, ils n'existent donc point pour le physicien. Seul le temps de l'expérience, le temps relatif a une valeur et une existence réelles³⁶.

Sur ces principes de méthode Koyré restera immuable. Dans ces lignes nous sommes proches de la formulation que l'on trouve dans *Orientation et projets de recherches*, l'important curriculum vitae et programme de recherche rédigé par Koyré en 1951: «On doit, enfin, étudier les erreurs et les échecs avec autant de soin que les réussites»³⁷.

Les historiens ont parfois indiqué dans l'*obstacle épistémologique* de Gaston Bachelard le précédent d'un aspect fondamental de la méthode de Koyré, un motif qui le devance et même lui est suggéré. Mais je n'ai pas envie de souscrire à ce rapprochement, que certains considèrent même comme une filiation.

Il est vrai qu'au début de ses *Études galiléennes*³⁸ Koyré cite *Le nouvel esprit scientifique* publié peu de temps auparavant par Bachelard.

Il ne fait aucun doute que Bachelard dans cet ouvrage³⁹, accueilli avec succès, passe en revue d'une façon intelligente et très actualisée les découvertes scientifiques récentes et les théories et les thèses épistémologiques sous-jacentes: de ce point de vue il est nettement supérieur aux tentatives maladroites de Koyré concernant la relativité, improvisées et vite abandonnées, et qui témoignaient d'une mise à jour insuffisante bien qu'elles se fussent déroulées à l'intérieur d'un cadre bien plus restreint.

Mais quand aujourd'hui on parle d'*obstacle épistémologique*, on invoque un critère de méthode qui ne peut pas être éliminé dans l'histoire de la science, et où Bachelard ne se sentait pas chez lui.

Il soulignait le fait que les découvertes et les théories récentes ne peuvent pas être compatibles, ni être ramenées à des principes ou des systèmes aristotéliens, archimédiens, euclidiens, cartésiens, newtoniens. Je ne crois pas que Koyré fût en désaccord sur ce point, qui d'ailleurs était escompté et incontestable, s'il est vrai que les mathématiques nouvelles se définissaient comme non-euclidiennes.

On a dit à juste titre que «Bachelard non seulement a une formation scientifique, mais se meut entièrement à l'intérieur de la science: son analyse est une analyse interne à la science»⁴⁰. Bachelard avait été non seulement chercheur de laboratoire, mais aussi, jusqu'en 1930,

³⁵ CAK, Archives Koyré, ms. A, p. 17.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ KOYRÉ, *EHPH*, p. 4.

³⁸ KOYRÉ, *Études galiléennes* cit., p. 1, n. 2.

³⁹ G. BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique* (1934), Paris, PUF 2015, qui a été pris en considération, avec certains de ses autres écrits datant des mêmes années, par S.G. OLESEN, *Wissen und Phänomen. Eine Untersuchung der ontologischen Klärung der Wissenschaften bei Edmund Husserl, Alexandre Koyré und Gaston Bachelard*, Würzburg, Königshausen und Neumann 1997.

⁴⁰ E. GIANNETTO, *La materia di Bachelard fra relatività e quantistica*, dans *Bachelard e le 'provocazioni della materia'*, sous la direction de F. Bonicalzi, P. Mottana, C. Vinti, J.-J. Wunenburger, Gênes, Il Melangolo 2012, p. 129; d'autres intervenants ont traité de la science chez Bachelard, dans la partie II de ce colloque (par ex. L. Cerruti a parlé de 'l'obstacle épistémologique', p. 81-92).

professeur de sciences dans un institut technique de province et s'était formé à une époque où de nombreux tournants s'étaient produits en mathématique, physique, logique et dans d'autres disciplines.

Son expérience didactique lui avait fait aussitôt noter que les cadres mentaux consacrés dans les manuels scolaires et même ceux qui continuaient à exister à des niveaux plus élevés et dans des recherches respectables constituaient un obstacle à l'acceptation des nouveautés épistémologiques.

Comme il l'avait écrit, au cours de la première phase de son œuvre il avait pour but d'«étudier surtout la philosophie des sciences physiques; c'est la réalisation du rationnel dans l'expérience physique qu'il nous faudra dégager».

Quant aux fondements épistémologiques des époques historiques antécédentes, ce qu'il voulait (tout au plus) c'était les différencier de ceux de la science valable de son temps, pratiquée en laboratoire; il lui importait moins cependant de reconstruire – historiquement – les conditions objectives et les cadres mentaux dominants au temps de Platon, Aristote, Archimède, Euclide, Anselme, Descartes, Newton⁴¹ ou par exemple Galilée (qu'il ne nomme pas).

Sa thèse centrale était que «la science non-newtonienne [tout comme les mathématiques non-euclidiennes, la relativité, la quantique] se généralise en une épistémologie non cartésienne⁴². Sur cela non plus Koyré n'était pas en désaccord. Entre eux deux il y a la différence existant entre un historien et un critique de l'actualité scientifique. Koyré est un historien qui s'intéresse à la science et est attentif aux cadres mentaux, à la façon de penser qu'une autre époque consentait au savant, tandis que Bachelard exposait et approfondissait par exemple les théories de Moritz Schlick et d'autres représentants du cercle de Vienne, ou bien de Ferdinand Gonseth, *La structure des nouvelles théories physiques* (1933), de Gustave Juvet ou encore *Les concepts fondamentaux* d'Enriques. Comme on l'a souligné⁴³, dans les communications faites à Paris par Koyré au cours des années trente, ce n'étaient pas là les scientifiques dont il traitait, ou les débats qu'il suivait avec le plus de passion.

Il ne s'agissait pas seulement d'une diversification d'intérêts regardant des disciplines et de deux conceptions opposées de la connaissance de la nature (pour Koyré comptaient les sciences mathématico-physiques; pour Bachelard les sciences d'observation, botanique, chimie et alchimie, et par la suite psychanalyse).

Dans les *Études galiléennes* et dans les contributions pour le centenaire du *Discours* (1636-1936) Koyré non seulement considère les interprétations historiques de Descartes, mais présente sa propre définition 'cartésienne' de la connaissance physique comme science géométrique et mesurable. Il y discute ensuite – sans le déclarer – Gaston Bachelard⁴⁴.

Il l'avait bien lu et connaissait⁴⁵ son intérêt pour la «multiplicité pleine de nuances et imprécise» du réel, chère à Bachelard déjà à l'époque; Koyré souligne que cela est bien différent de la précision et de la rigueur du raisonnement géométrique⁴⁶. Par conséquent il savait cueillir au vol le tournant que Bachelard venait d'opérer dans son ouvrage *Formation de l'esprit scientifique* et qui ouvrira la voie à ses livres psychanalytiques sur les quatre éléments

⁴¹ BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique* (1938), Paris, Vrin 2011, p. 151.

⁴² BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique* cit., p. 62; v. également la conclusion de l'ouvrage.

⁴³ REDONDI, p. 33 et suiv., enregistre l'accueil polémique qui avait été réservé à Koyré, et à son interprétation de Galilée, dans les lieux parisiens où l'on traitait d'histoire de la science (en particulier par Aldo Mieli).

⁴⁴ KOYRÉ, *Études galiléennes*, III cit., p. 272: «un esprit habitué à la précision et à la rigidité du raisonnement géométrique ne sera-t-il pas en effet d'autant moins apte à saisir la multiplicité, nuancée et imprécise, du réel?».

⁴⁵ BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique* cit., p. 215 et suiv.

⁴⁶ KOYRÉ, *Études galiléennes* cit., p. 122.

et sur divers aspects de la nature ou de la vie humaine (ces livres connaîtront un grand succès populaire, mais ne rentrent pas dans le champ ni le débat dont nous nous occupons ici).

Il faut parler de quelques amis et médiateurs entre Meyerson et Koyré et de leurs discussions informelles portant sur l'épistémologie et la science qui se tenaient dans les salons: il serait impossible de les prendre toutes en considération quant aux contributions de documentation ou de méthode que Koyré puisa dans ce milieu. Je rappelle seulement que dans le compte rendu qu'il donna de la traduction allemande d'*Identité et réalité* il voulut exposer et opposer Meyerson et Brunschvicg à propos du modèle théorique de la réalité chez Platon et chez Aristote⁴⁷. Brunschvicg appartenait au cercle de Meyerson tout en conservant des positions fondamentales diverses, mais l'on doit reconnaître qu'il exerça une influence capitale sur la définition que Koyré donnera des types historiques de platonisme.

Hélène Metzger-Bruhl, parente et collaboratrice⁴⁸ de Lévy-Bruhl, suivit les cours de Koyré et prépara avec lui un diplôme à l'Écoles des Hautes Études; étant une experte en sciences de l'observation, ainsi qu'une historienne et épistémologue déjà mûre, elle chercha même à se poser en trait d'union entre lui et les historiens de la science positivistes d'«Archeion» et du Centre de Synthèse, dont elle avait été l'un des fondateurs⁴⁹. Elle se tenait très au courant des propositions de méthode provenant des historiens de la science (Duhem, Sarton, Brunschvicg) et du cercle de Vienne, avec lequel elle était en désaccord⁵⁰ non moins que Koyré. Elle a formulé une méthodologie pour l'étude de Paracelse et d'autres scientifiques mystiques en termes plus explicites que ne l'aurait fait Koyré. Elle mérite d'être citée parce qu'elle semble cohérente avec l'enseignement de Koyré dans les années vingt et trente, et avec sa grande thèse sur Boehme, mais aussi parce qu'elle se réfère explicitement à Lévy-Bruhl:

en étudiant les sauvages a, par un détour long et inattendu, mis en lumière un effet constant des démarches de notre pensée qui avait échappé jusqu'alors aux psychologues les plus perspicaces. Ainsi que l'avaient pressenti savants et philosophes mystiques qui d'ailleurs, il faut le reconnaître, ne sont jamais parvenus à s'expliquer clairement, la logique ne serait pas l'instrument de la pensée, mais de la vérification. Et c'est précisément parce que le besoin de vérification est très faible chez le primitif, qu'il ne masque pas chez lui le mouvement spontané de l'esprit que M. Lévy-Bruhl a pu observer dans toute sa force la *loi de participation* que la réflexion logique ne tolère que péniblement⁵¹.

⁴⁷ KOYRÉ, *Die Philosophie Emile Meyersons*, «Deutsch-französische Rundschau» IV, 1931, p. 197-217; son spécialement intéressantes les pages 201-202: «erkennen lässt, wie tief, klug und ernst als diese uns so fremd – und in der landläufigen Geschichtsschreibung oft so blöd-anmutenden Lehren der alten Physik, der Alchimie, der Magie gewesen – und demgemäss als geistige Leistungen eben noch sind ... In der Geschichtsschreibung der Wissenschaft gebührt, meines Erachtens, E. Meyerson der Platz und die Rolle, die, was die Geistesgeschichte im spezifischen Sinne anbelangt, M. Weber und W. Dilthey zukommen». V. aussi *EHPP*, p. 192, où il renvoie aux Étapes di Brunschvicg pour définir deux types de platonisme (mystique numérolgique, ou scientifique-mathématique).

⁴⁸ Lévy-Bruhl remercie Hélène Metzger d'avoir rédigé les index analytiques de ses livres *L'âme primitive* (1927), *Le surnaturel et la nature* (1931) et *L'expérience mystique et les symboles* (1938).

⁴⁹ H. METZGER, *Réflexions*, «Archeion», 17, 1935, p. 421-423. Je renvoie maintenant à l'édition anastatique de cet ouvrage, ainsi qu'à d'autres travaux de Metzger, *La méthode philosophique en histoire des sciences. Textes 1914-1939*, réunis par G. Freudenthal, Paris 1987.

⁵⁰ Cf. également *Études sur H. Metzger*, «Corpus. Revue de philosophie», 8/9, 1988.

⁵¹ METZGER, *La philosophie de L. Lévy-Bruhl et l'histoire des sciences*, «Archeion», XII, 1930, p. 20. Cf. du même auteur *Attraction universelle et religion naturelle chez quelques commentateurs anglais de Newton*, Paris 1938. Au cours de ses études sur l'«évolution de la doctrine chimique» à l'époque newtonienne, Metzger avait observé qu'à la différence de la pensée logique, qui peut «souvent être étudiée formellement et indépendamment de son contenu... la pensée spontanée qui ne craint pas les participations telles que M. Lévy-Bruhl les a décrites, ne peut être scindée en deux; du moins la forme paraît absurde, si on la sépare du fond».

H. Metzger poursuit en se demandant comment «la pensée spontanée s'oriente»⁵² devant un phénomène nouveau (cette terminologie semble une innovation qu'elle introduit par rapport à Lévy-Bruhl)⁵³. Je crois que l'on peut dire aussi que la méthodologie ambitieuse de la parente de Lévy-Bruhl offre une clé (et ce n'est probablement pas la seule) pour mieux comprendre la conclusion du *Boehme* de Koyré.

Boehme n'a pas su construire un 'système'; il n'avait, pour pouvoir le faire, ni l'appareil dialectique dont il aurait eu besoin, ni une puissance de pensée abstrait qui lui eut permis de se le donner. Il n'a su ni mettre de l'ordre dans sa pensée, ni en tirer les conséquences ultimes. Il n'a pu trouver la voie moyenne entre l'anthropocentrisme, qu'il ne pouvait abandonner, et le théocentrisme, qu'il ne pouvait plus maintenir, entre l'infini des expressions divines et le fini du monde qu'il habitait[...]. Certes, le roman métaphysique de Boehme est fort obscur, confus et décousu. [...] D'ailleurs nous ignorons si, en fin de compte, l'obscurité de sa pensée, le décousu de ses oeuvres, ne l'ont point plutôt servi que desservi. Car ne sont nullement les doctrines claires qui, dans l'histoire de la pensée humaine, ont le plus d'action; et l'influence d'une pensée métaphysique s'explique souvent par le nombre d'interprétations auxquelles elle a su donner lieu⁵⁴.

Il ne s'agit pas ici d'un paradoxe, mais d'une précaution fondamentale dans l'histoire de la science qui, se fondant dans ses origines positivistes sur un concept naïf de progrès, avait construit des catalogues d'inventions et de conquêtes, d'autant plus inconsistantes sur le terrain historique que chaque 'progrès' ultérieur de la recherche obligeait à mettre l'inventaire à jour, écartant certaines hypothèses et en réhabilitant d'autres.

⁵² ID., *Philosophie* cit.: «Si la pensée spontanée est bien telle que nous venons de la décrire, pourquoi son image fidèle nous a-t-elle semblé si étrange? ...Pourquoi M. Lévy-Bruhl en peignant la pensée des sauvages a-t-il pu croire qu'elle ne ressemblait que très peu à celle des civilisés? À ces questions nous répondons d'abord que la pensée spontanée n'est pas le seul élément de notre mentalité. Cette pensée est bien souvent étouffée ou refoulée (si l'on ose emprunter à Freud des termes étonnamment justes) par la critique logique qui a normalement pour tâche de la discipliner et de la guider. Cette critique logique ...rend à la science des grands, d'inestimables services... Nous croyons pourtant qu'elle serait à elle seule insuffisante pour créer la philosophie et la science; que l'intelligence humaine a toujours trouvé dans l'impulsion fournie par la pensée spontanée, que M. Lévy-Bruhl appelle à tort mentalité primitive, l'inspiration première de ses plus belles découvertes, de ses plus admirables inventions».

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ KOYRÉ, *La philosophie de Jacob Boehme* cit., p. 504. Cf. la même thèse répétée dans *La philosophie dialectique de J. Boehme* cit., p. 419.

II.6 MYSTIQUE ET EMPIRISME

... il y aurait un grand intérêt à montrer les fondements mystiques de l'«empirisme» et à révéler que les «expériences» sur lesquelles il se fonde sont, le plus souvent, des «expériences de pensée» rigoureusement impossibles à réaliser ...¹

Il est dommage que le projet «sur les miracles et les qualités occultes» confié à I. Bernard Cohen à une date tardive (1963) n'ait pas laissé de traces dans les manuscrits inédits d'Alexandre Koyré². Pouvoir connaître la manière dont il avait abordé le problème, après ses recherches galiléennes et newtoniennes, serait pour nous du plus grand intérêt. Il faut souligner la date de ce projet car l'importance de la méthode de Koyré est assurée et reconnue par ses études publiées après la deuxième guerre mondiale et ses séjours aux Etats-Unis (les seules exceptions étant son commentaire de Copernic et ses *Études galiléennes*, qui ont d'ailleurs paru en 1939). Si Koyré a été un *late bloomer*, les recherches de ses cinquante premières années – dans leur variété – sont indispensables pour comprendre sa formation riche et complexe et le style de pensée qui en résulte. Dans ses études sur Valentin Weigel (1930), Caspar Schwenckfeld (1932), Sébastian Franck (1932), Paracelse (1933) et surtout en ce qui concerne Jacob Boehme (1929), Koyré déclare que «rien n'est plus faux que de les étudier comme en tant que précurseurs, de les voir à travers les Fichte, les Schelling et les Hegel».

Ces «recherches d'histoire et philosophie religieuse» avaient été mises en chantier comme projet de doctorat en février 1922, peut-être même une décennie auparavant: Koyré devait tenir compte de la thèse connue selon laquelle il fallait chercher chez les mystiques un antécédent de la philosophie classique allemande, mais il s'en détachera rapidement; c'est cette hypothèse de travail qui le mènera bientôt à ses recherches fondamentales sur Hegel et sur l'idéalisme en Allemagne et en Russie.

Nous sommes loin de sa méthode des années cinquante. De l'étude sur Weigel on a pu écrire que Koyré y voyait entre autres un précurseur de Kant³; la thèse d'État sur Jacob Boehme discutait la question de savoir s'il était le précurseur de Fichte, Schelling, Hegel, et précisément du Hegel romantique et mystique qui était alors à la mode. Koyré voyait «dans la pensée de Boehme un des éléments constitutifs du grand mouvement de la philosophie post-kantienne» et il aimait «reconnaître l'influence de Boehme, non seulement sur Schelling et sur les romantiques, mais encore sur Hegel et Fichte», «la pensée de Boehme, ayant été un élément constitutif de ces grands événements de l'histoire de la pensée moderne que l'on appelle métaphysique allemande». Il faut rappeler qu'il écrivait sur les «mystiques» au moment où

¹ KOYRÉ, *Le mythe et l'espace*, «Revue philosophique», CXL, 1950, p. 321.

² I.B. COHEN, *L'œuvre d'Alexandre Koyré*, dans *Atti del symposium [...] Galileo nella storia e nella filosofia della scienza*, Vinci, Gruppo italiano di storia della scienza (Florence, Bemporad Marzocco), 1967, p. XVIII

³ JORLAND, *La science dans la philosophie* cit., p. 81. Il est difficile de préciser les pages exactes auxquelles pense Jorland, car comme toujours il ne donne pas de références. Dans les textes que j'ai trouvés Koyré montre beaucoup plus de nuances et une grande compétence historique: *La littérature récente sur J. Boehme*, «Revue de l'histoire des religions», XCIII, 1926, p. 122, considère que l'influence de Boehme en Allemagne et à l'étranger «ne peut être comparée qu'à celle de Kant... jusqu'à nos jours» (p. 125, de Boehme vient aussi «l'idée maîtresse de la métaphysique leibnizienne»); dans *Mystique...* cit., p. 83, il invite à «redécouvrir à côté des influences mystiques et paracelsistes la trace des doctrines de l'école, - et telle proposition qui avait frappé d'étonnement Opel et Gruetz-macher, qui leur a fait voir en Weigel un précurseur méconnu de Kant et de Fichte, ne fait en réalité que rappeler des textes de Saint Augustin, de Boetius ou de Saint Thomas».

Jean Wahl, Karl Löwith et Alexandre Kojève étaient en train de publier leurs premiers travaux sur Hegel (quelques-uns dans les «Recherches philosophiques» dirigées par Spaier, Puech et Koyré lui-même).

Ses recherches sont d'ailleurs la preuve d'une compétence sérieuse sur ce point difficile à documenter. Koyré sait reconnaître ce qui distingue les «mystiques, spirituels, alchimistes» des hommes de science. En ce qui concerne Boehme, il écrit: «rien n'est plus faux que de l'étudier en tant que précurseur, de le voir à travers les Fichte, les Schelling et les Hegel. Boehme est lui-même. C'est tel qu'il fut, tel qu'il a vécu et pensé, homme du XVII^e siècle et non du XIX^e»⁴.

Il faut donc reconnaître que si en 1929 Koyré n'avait pas approfondi sa méthode d'historien des sciences, il avait tout de même de la méthode. On doit l'admettre quand il écrit:

Nous avons essayé d'étudier la pensée métaphysique de Jacob Boehme, nous efforçant de ne pas en faire un 'système', ni une 'doctrine' parfaitement cohérente; nous n'avons pas voulu lui imposer un ordre trop rigide ni introduire en elle une clarté que, croyons-nous, elle n'a jamais eue⁵.

L'on doit noter l'importance que Koyré reconnaît au contraire au système (ou simplement à la théorie) pour l'évolution des sciences; à ce propos il ne faut pas négliger un document mineur, le compte rendu qu'il donna en 1947 des volumes V-VI que Thorndike avait consacrés au XVI^e siècle dans sa *History of Magic and Experimental Science*. Koyré partait d'une prévision qui ne peut pas ne pas nous surprendre et il félicitait Thorndike d'avoir «entrepris et mené à bon terme la tâche ingrate d'étudier ces innombrables volumes d'une science oubliée [...] tout à fait illisibles».⁶ Cette phrase nous montre que Koyré était loin de prévoir l'intérêt que les historiens ont consacré récemment à ces mêmes magiciens et astrologues, entre autres aux documents et textes alchimiques et millénaristes chers à l'un de ses héros, Newton en personne. Ce long compte rendu a l'air d'un dialogue de sourds. Koyré a raison de souligner comment une «conception empiriste de la science» a empêché Thorndike de voir dans le XVI^e siècle – pour citer ses propres exemples: chez Copernic, Giordano Bruno, Benedetti⁷ – les 'prodromes' de la révolution scientifique, qui n'a pas été inaugurée par les découvertes dues au télescope et au microscope.

⁴ KOYRÉ, *La philosophie de J. Boehme* cit., p. XIV. En ce qui concerne Schelling – dont la lecture de Boehme a été documentée par les spécialistes les plus récents et les plus sérieux – Koyré dans son compte rendu de SCHELLING, *Das Wesen der menschlichen Freiheit*, «Revue philosophique», CVIII, 1929, p. 149-151, contredit l'éditeur C. Hermann, niant «que Schelling 'ait fait la connaissance de Boehme en 1806, par l'intermédiaire de Baader' (p. VII). Il a dû le connaître beaucoup plus tôt et même, à notre avis, il l'a connu (par Oetinger) avant même d'avoir connu Kant et Fichte». Cf. X. TILLIETTE, *Schelling, une philosophie en devenir*, I, Paris, Vrin 1970, p. 520, n. 59; cette thèse historiographique, qui insiste sur les *schwäbische Geistsahnen*, a été ensuite contestée, comme me l'a fait remarquer l'ami et collègue Claudio Cesa, auquel je dois ces indications. Selon Koyré dans les *Recherches sur la liberté* de Schelling considérées par Hermann comme «une synthèse puissante de la pensée de Spinoza, de Leibniz, de Kant et de Jacob Boehme [...], en fait, c'est Boehme qui domine, et de loin». À cette relation Schelling-Baader-Boehme, Koyré a consacré son attention en modifiant son attitude: v. le compte rendu sur SCHELLING, *La liberté humaine*, «Revue philosophique», CIV, 1927, p. 467: «Toute la terminologie de Schelling est empruntée à Jacob Boehme, soit directement, soit par l'intermédiaire de Baader».

⁵ *Ibid.* p. 70, quand il annonce «une étude systématique de sa pensée», Koyré veut seulement rappeler les limites qu'il avait imposées à sa méthode: «nous n'avons fait allusion aux influences subies et exercées par lui que dans la mesure où cela nous a semblé strictement indispensable pour pouvoir situer Boehme par rapport aux problèmes et aux mouvements d'idées qui l'entouraient; dans la mesure où une comparaison avec un des prédécesseurs ou héritiers de sa pensée pouvait éclairer et préciser sa position propre. Nous n'avons pas posé dans toute son ampleur le problème des sources de sa doctrine, ni tenté de décrire l'histoire du courant de pensée dans lequel baigne Boehme» (*ibid.*, p. xvII).

⁶ KOYRÉ, *Histoire de la magie*, «Revue philosophique», CXXXVII, 1947, p. 91.

⁷ *Ibid.*, p. 97-98.

Thorndike [ne] rend [pas] justice à ce siècle, ni [...] apprécie comme il convient son atmosphère générale. Après tout, la confusion des idées, la coexistence dans un seul et même esprit de croyances superstitieuses et d'idées claires et distinctes n'est pas le *proprium* du XVI^e siècle. Il est en effet assez caractéristique que Bodin, le fameux auteur de la *République*, fût en même temps celui de l'abominable *Démonomanie des sorciers*. Robert Boyle fut encore un fervent des sciences occultes; Newton commenta l'*Apocalypse*, les charlatans de toutes espèces prospéraient au XVII^e siècle, et la théosophie n'a jamais connu une telle vogue qu'au XIX^e. Il ne faut pas se montrer par trop sévère, car l'homme est peut-être bien mieux défini par la *credulitas* que par la *ratio*. [Il ne faut pas reprocher aux humanistes d'avoir été particulièrement crédules, car ils] ne possédaient pas de critère 'pour distinguer entre ce qui est possible et ce qui est impossible'. Ils n'avaient pas de philosophie, ni de doctrine admise une fois pour toutes (comme les scolastiques avaient Aristote).⁸

Koyré poursuivait son argumentation.

Pourquoi auraient-ils rejeté leurs croyances - astrologie, nombres et lettres magiques, qualités occultes – soutenues par des témoignages concordant d'auteurs anciens et modernes? Pourquoi accepter l'astronomie de Ptolémée et rejeter son astrologie? [...] On ne peut douter de ces choses ou les nier que si l'on sait qu'elles sont impossibles ou tout au moins improbables, c'est-à-dire seulement si l'on possède une théorie de la nature qui permet d'établir a priori une discrimination entre ce qui est faux et ce qui est vrai [...]. La Renaissance n'avait pas de principe de choix, ou de discrimination. C'est pourquoi elle croyait que tout était possible et que rien n'était certain. En outre, elle croyait à la magie, parce que la magie [...] est conforme à la nature de l'esprit humain. Le monde de la magie est le monde de l'imagination. Le monde de la science est le monde de la raison ou, en d'autres termes, 'magia est naturalis et scientia contra naturam'.⁹

Ce compte rendu nous inspire plusieurs observations. La première est pour ainsi dire 'galiléenne': la science doit toujours 'l'emporter sur le sens', n'être pas esclave des apparences sensibles, mais leur appliquer une hypothèse théorique. D'ailleurs, dans un essai théorique de 1954, Koyré trouvait «parfaitement évident que cette révolution, qui a substitué au monde qualitatif du sens commun et de la vie quotidienne le monde archimédien de la géométrie réifiée, ne peut pas s'expliquer par l'influence d'une expérience plus riche ou plus large». ¹⁰ Tous les lecteurs de Koyré connaissent sa polémique contre la thèse empiriste qui voit dans la science une simple récolte et un classement des données de l'expérience. Cette attitude est plutôt l'attitude de la magie, conforme à la nature de l'esprit humain; pour plaisanter, mais pas seulement pour cela, j'introduis une deuxième suggestion: voilà donc chez Koyré une nouvelle définition de la magie naturelle! Elle va se ranger à côté des définitions souvent tentées au Moyen Âge et à la Renaissance, depuis Guillaume d'Auvergne et Roger Bacon jusqu'à Ficin, Jean Pic, Jacques Lefèvre d'Étaples, Trithème, Agrippa et l'académicien des 'Lincei' Della Porta. En réalité ce qui intéresse Koyré n'est pas le caractère 'naturel' d'un type de magie, problème qui sera au centre des recherches faites ensuite par Garin, Walker, Paolo Rossi et Frances Yates. Le paradoxe de Koyré a une intention polémique évidente à l'encontre de Lynn Thorndike, cet empiriste mis dans l'embarras par la Renaissance: le chercheur fidèle à la donnée naturelle pourra au maximum réaliser une collection de prodiges de la magie naturelle!

⁸ *Ibid*, p. 93.

⁹ *Ibid*, p. 94. Cf. le compte rendu de l'ouvrage de SCHELLING, *Das Wesen* cit., p. 151: avant cet auteur «la doctrine du rôle créateur et spécificateur de l'imagination est une doctrine commune à Paracelse et à Boehme, selon lesquels *imaginatio* (qui est de la *magie*) est la puissance intermédiaire entre l'intelligible et le sensible qui incarne la pensée dans la matière et crée les êtres individuels [...] Schopenhauer n'a pas relevé ces passages, parce qu'il croyait lui-même à la puissance magique de l'imagination».

¹⁰ KOYRÉ, *EHPP*, p. 238.

Évidemment en 1947 Koyré ne pouvait pas prévoir l'intérêt anthropologique qui liera de nos jours l'histoire de la magie 'théorique' à celle de la sorcellerie populaire,¹¹ ni la discussion récente sur les rapports entre magie naturelle et révolution scientifique. Koyré mentionne très rarement l'hermétisme (il y a seulement une de ses pages sur Henry More, dans lequel il voit un «contemporain spirituel de Marsilio Ficino», qui «appartient à l'histoire de la tradition hermétique ou à celle de l'occultisme» et qui mêle «ensemble Platon et Aristote, Démocrite et la Kabbale, Hermès Trismégiste et la Stoa»). Le mépris que l'on décèle dans ces lignes de son livre le plus connu¹² ne doit pas surprendre: elles ont été écrites avant l'analyse de ce phénomène donnée par les historiens que je viens de mentionner, et que Koyré n'avait pas pu lire. La seule étude publiée alors était une recherche érudite sur les hermétiques savants et populaires¹³, qui n'abordait pas la définition générale de ce courant d'idées, proposée ensuite par Garin dans un article peu connu¹⁴ et par Frances Yates.¹⁵ C'est seulement à partir de leurs définitions du magicien comme créateur plus qu'interprète de la nature que s'engagera le débat autour d'hermétisme et révolution scientifique, qui se développera d'une façon à mon avis équivoque.

Les interlocuteurs de Koyré étaient d'une génération précédente: il s'agit de Peuckert – dont il appréciait la biographie de Boehme¹⁶, mais sans en accepter les présupposés *völkisch* si bien soulignés par Halleux¹⁷ – ou de Thorndike, qui suivait des lignes de recherche et des présupposés différents. Pour cette raison Koyré peut lui adresser un reproche, impossible à appliquer aux historiens que je viens de mentionner.

M. Thorndike n'apprécie pas à sa juste valeur le rôle et l'importance de la théorie pure pour et dans la science, et [...] c'est là la raison de son antipathie si vive pour la Renaissance. [...] Il croyait à l'existence d'un lien étroit entre la magie et la science, à la science émergeant progressivement de la magie. Il avait trouvé ce phénomène au Moyen Âge, mais il ne l'a pas retrouvé dans la Renaissance.¹⁸

C'est bien cette hypothèse de recherche de Thorndike, qui

¹¹ Je pense surtout à K. THOMAS, *Religion and the Decline of Magic*, Londres, Weidenfeld and Nicholson 1971; cf. aussi Ch. WEBSTER, *Paracelsus and Demons: Science as a Synthesis of Popular Belief*, dans P. ZAMBELLI (ed.), *Scienze, credenze occulte, livelli di cultura*, Florence, Olschki 1982, p. 3-20.

¹² KOYRÉ, *Du monde clos à l'univers infini* [1957], Paris, PUF 1962, p. 124.

¹³ P.O. KRISTELLER, *Marsilio Ficino e Ludovico Lazzarelli: contributo alla diffusione delle idee ermetiche nel Rinascimento; Ancora per Giovanni Mercurio da Correggio* [1938-1941], dans ses *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Rome, Ed. di Storia e Letteratura 1969, p. 221-257.

¹⁴ E. GARIN, *Note sull'ermetismo*, dans *Testi umanistici sull'ermetismo*, «Archivio di filosofia», 1955, p. 9-19; réimpr. Id., *La cultura filosofica del Rinascimento italiano*, Florence, Sansoni 1961, p. 143-154.

¹⁵ F.A. YATES, *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Londres, Routledge and Kegan Paul 1964; Id., *The Hermetic Tradition in Renaissance Science*, dans Ch. S. Singleton (éd.), *Art, Science and History in the Renaissance*, Baltimore, The Johns Hopkins P. 1967, p. 255-274 (ce bref article a été l'occasion de la polémique déclenchée par des historiens des sciences contre son auteur); Id. *The French Academies of the Sixteenth Century*, Londres, The Warburg Institute 1974. De même que Garin et Paolo Rossi, Yates avait souligné les liens – qui d'ailleurs existent dans la réalité historique – entre magie naturelle et science, mais elle avait aussi souligné d'autres aspects religieux symboliques, cérémoniels, et même politiques. La richesse de ses recherches consiste à mon avis dans de tels aspects, et non pas dans les thèses sur le rapport magie-science.

¹⁶ KOYRÉ, *La littérature récente sur J. Boehme* cit., p. 120-121. Si Peuckert «néglige un peu le côté doctrinal et intellectuel», il est utile pour la comparaison avec Paracelse et les croyances populaires.

¹⁷ R. HALLEUX, *Koyré parmi les masques et le visage de Paracelse*, dans *Science: the Renaissance of a History* cit., p. 455-464.

¹⁸ KOYRÉ, *Histoire de la magie* cit., p. 94.

lui faisant rechercher quelque chose qui n'a jamais existé, l'a fatalement conduit dans une impasse. Car il n'est pas de science *purement* expérimentale. Certes il existe des sciences descriptives, comme la botanique et la zoologie [...] Or il y a une différence profonde entre la description et l'expérience; et la science expérimentale à l'encontre de la science descriptive (*science naturelle* qu'il faut distinguer de l'*histoire naturelle*) part d'une théorie et repose sur celle-ci [...]. En règle générale, l'observation est et doit être dirigée par la pensée.¹⁹

Déjà en 1928 Koyré avait critiqué un historien de *La pensée juive dans le monde moderne* et de la Kabbale qui voyait dans Agrippa et dans Paracelse «des pionniers de la science expérimentale».²⁰ Koyré reconnaît d'ailleurs l'importance de «l'accent que M. Thorndike met sur le caractère systématique de la science et de la magie»,²¹ même si, écrivant en 1947, il ne pouvait pas connaître la définition que l'autre en donnera en 1955. Selon Thorndike, avant la formulation newtonienne de la loi de gravitation universelle, une autre et bien différente loi universelle de la nature était reconnue et généralement acceptée.

Cette loi naturelle universelle, qui fut remplacée par la loi de Newton, était astrologique; sa validité dépendait de l'assomption sous-entendue que le monde tout entier de la nature était gouverné et dirigé par le mouvement des cieux et des corps célestes, et que l'homme, étant un animal, généré d'une façon naturelle, et vivant, était par nature lui aussi sous leur domination [...] l'influence céleste était la cause générale et universelle de toute la nature inférieure.²²

Ainsi «la domination des cieux devrait être constamment considérée par chaque historien des sciences avant Newton dans son évaluation de tout aspect de l'activité scientifique ou humaine»²³.

Koyré cite d'ailleurs Pierre Duhem qui reconnaît lui aussi que «l'astrologie était un système parfaitement raisonnable et rationnel»:²⁴ Koyré est donc conscient de la substructure conceptuelle qui – avant la révolution scientifique – unifie astrologie, magie, alchimie avec toutes les autres sciences.

Koyré n'aurait pas perdu son temps à nier la présence de ces idées liées au néoplatonisme et/ou à l'hermétisme chez les pères de la révolution scientifique du XVI^e-XVII^e siècle: il n'avait pas essayé de leur fabriquer une image plus décente en préférant à l'hermétisme 'mystique' et imaginaire le néoplatonisme 'plus systématique' et partant convenant mieux à des hommes de science. Cette thèse récente²⁵ n'aurait pu s'accorder avec la méthode des distinctions raffinées

¹⁹ *Ibid.*, p. 95.

²⁰ «Revue d'histoire et de philosophie religieuse», VIII, 1928, p. 329. Le compte rendu concerne les miscellanées *The Legacy of Israël* et l'auteur critiqué est L. Roth.

²¹ KOYRÉ, *Histoire de la magie*, cit., p. 96.

²² THORNDIKE, *The true Place of Astrology in the History of Sciences*, «Isis», XLVI, 1955, p. 273-278. Cf. F. BOLL, *Vorwort zur ersten Auflage*, 1917, dans F. BOLL-C. BEZOLD-W. GUNDEL, *Sternglauben und Sterndeutung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1966, p. VIII («der Versuch einer Weltauffassung von grossem Stil und imposanter Einheitlichkeit ... nicht weniger als die Scholastik oder die Philosophie Hegels»). La formulation de Thorndike a été discutée en 1964 par PAOLO ROSSI, *Aspetti della rivoluzione scientifica*, Naples, Morano 1971, p.31-49. V. également J.D. NORTH, *Celestial Influence – The Major Premiss of Astrology*, dans P. ZAMBELLI (ed.), *Astrologi hallucinati. Stars and the End of the World in Luther's Time*, Berlin-New York, W. de Gruyter 1986, p. 45-100.

²³ THORNDIKE, *The true Place* cit., p. 275.

²⁴ KOYRÉ, *Mystiques...* cit., p. 45.

²⁵ C.B. SCHMITT, *Reappraisals in Renaissance Science*, «History of Science», XVI, 1978, v. spécialement p. 207; R.S. WESTMANN and J.E. MC GUIRE, *Hermeticism and the Scientific Revolution*, Los Angeles, W.A. Clark Memorial Library, University of California L.A., 1977; B. VICKERS, *Introduction*, dans B. Vickers (ed.), *Occult and Scientific*

et avec ce type de reconstruction historique sans systématique qu'on a cité avec les mots mêmes de Koyré. Il avait souvent admis «un retour à des conceptions magiques» chez Kepler à cause de son animisme, de son attribution au soleil d'une âme motrice, force motrice magnétique ou quasi-magnétique.²⁶ Même si Koyré enregistre les critiques de Galilée à ce propos, pour autant Kepler ne cesse pas d'être l'un de ses héros. Mais l'articulation complexe des sciences fondée sur l'influence des deux savants n'est pas ce qui intéresse vraiment Koyré. Il accorde davantage d'attention à la présence de différentes couches idéales chez un même auteur et dans une même œuvre. Il observe:

Ce qu'il y a de plus difficile – et de plus nécessaire – lorsque l'on aborde l'étude d'une pensée qui n'est plus la nôtre, c'est [...] moins d'apprendre ce que l'on ne sait pas, et ce que savait le penseur en question, que d'oublier ce que nous savons ou croyons savoir. Il est parfois, ajouterons-nous, nécessaire non seulement d'oublier des vérités qui sont devenues parties intégrantes de notre pensée, mais même d'adopter certains modes, certaines catégories de raisonnement ou du moins certains principes métaphysiques qui, pour les gens d'une époque passée, étaient d'aussi valables et d'aussi sûres bases de raisonnement et de recherche que le sont pour nous les principes de la physique mathématique et les données de l'astronomie. Il faudrait ainsi admettre le principe de l'équivalence de la partie au tout, principe dont l'importance, pour la pensée primitive, a été établie par L. Lévy-Bruhl, et pour la pensée métaphysique, par Hegel.²⁷

La mention de Lévy-Bruhl dans la page citée ici me paraît révélatrice: de Lévy-Bruhl et des sociologues (auxquels il consacrait son attention et sa collaboration²⁸) Koyré a appris l'usage de certaines catégories alors inconnues aux philosophes, aux historiens de la philosophie et aux historiens tout court.²⁹

L'étude des groupements secrets a été singulièrement négligée par la sociologie [...] nous ignorons la structure typologique de ces groupements, dont Simmel fut à peu près le seul à reconnaître l'importance.³⁰

Ses recherches sur «le courant mystique qui prolonge celui des Eckhart, des Tauler et de la *Théologie germanique*» et sur le «courant magico-alchimique, qui, avec Paracelse et son école, a joué un rôle de première importance dans la formation intellectuelle de l'époque» s'inspirent d'un côté des travaux d'Ernst Troeltsch et de Max Weber, comme on le lit dans la première ligne de l'étude sur Schwenckfeld³¹. Elles sont des «fragments [...] d'un ouvrage

Mentalities in the Renaissance, Cambridge U.P. 1984, p. 3 et suiv.

²⁶ KOYRÉ, *Attitude esthétique et pensée scientifique* cit., p. 835 et suiv.

²⁷ KOYRÉ, *Mystiques...* cit., p. 46 et n. 2. Koyré ajoute: «C'est en oubliant cette précaution indispensable, en cherchant dans Paracelse et les penseurs de son époque des «précurseurs» de notre pensée actuelle, en leur posant des questions auxquelles jamais ils n'ont pensé et auxquelles jamais ils n'ont cherché de réponses que l'on arrive, croyons-nous, et à méconnaître profondément leur œuvre, et à les enfermer dans les dilemmes qui, contradictoires pour nous, ne l'étaient peut-être pas pour eux». Koyré historien de la science fera du refus de la notion 'néfaste' de précurseur l'un de ses traits caractéristiques: v. entre autres son *Introduction à COPERNIC, Des révolutions des orbés célestes* cit., Appendix III; Id., *La révolution astronomique* cit., p. 79.

²⁸ Cf. *infra*, III.1. Cf. KOYRÉ, *Réflexions sur le mensonge, «Renaissance»*, I, 1943, p. 95-111 et particulièrement p. 102, n. 19.

²⁹ Cela a été noté par A.A. GUREVIC dans sa préface à L. FEBVRE, *Il problema dell'incredulità*, Turin, Einaudi 1978, p. XXIII: «le livre de Febvre a vu le jour en 1942 lorsque [...] les historiens étaient encore peu informés des travaux de M. Mauss et de L. Lévy-Bruhl et de l'importance que les conceptions de ces érudits auraient pu avoir pour leurs recherches».

³⁰ KOYRÉ, *Réflexions* cit., p. 102.

³¹ KOYRÉ, *Mystiques...* cit., p. 82-83 à propos de ces courants qui ont «joué un rôle de première importance dans

d'ensemble»³² annoncé déjà en 1926³³ sur les sectaires et hérétiques des églises protestantes qui s'organisaient en «élaborant une hiérarchie, une dogmatique, une orthodoxie nouvelles». Mais ce qui plaît à Koyré chez ces 'spirituels', c'est qu'ils «ne forment, d'ailleurs, d'aucune façon un groupe compact ayant des doctrines communes et arrêtées». ³⁴ L'on suspecte un côté autobiographique dans cette sympathie.

Koyré décrit l'intuition de Boehme en termes phénoménologiques en se laissant conduire par son langage (ou plutôt par cette ontologie régionale). Il est correct de souligner, comme le fait Jorland, l'attention de Koyré pour le sens – d'après Husserl – des concepts qui constituent une région linguistique et d'une science a priori des objets; mais – autrement que dans le cas de Hegel³⁵ - ici Koyré reconnaît souvent la difficulté de suivre les avatars de la langue de Boehme³⁶ dans les sens nombreux et peu rigoureux du terme *salliter*.

Il faut maintenant rappeler un auteur qui à mon avis représente pour Koyré – tout autant que les phénoménologues allemands et au moins un en France, H.-C. Puech – un terme de comparaison plus important encore que Cassirer. Je pense à Wilhelm Dilthey, auquel Koyré a consacré des observations révélatrices: Dilthey «a été le promoteur en Allemagne de la psychologie descriptive et analytique» et il a retrouvé des «possibilités, attitudes et structures de l'âme plutôt que de l'esprit, car Dilthey réagissait contre la spiritualisation excessive et unilatérale de l'homme», tentée par les rationalistes et les néokantien.

Il voulait retrouver l'homme concret, son âme concrète, âme qui est tendance confuse, passion, élan, autant – et même davantage – qu'esprit. Il savait l'importance du vital, des sentiments obscurs; il savait qu'ils formaient le fond qui nourrissait les plus hautes productions de l'esprit; fond qui s'exprimait en et par eux, mais qui jamais ne pouvait se spiritualiser tout entier. C'est pour cela, aussi, que jamais l'esprit ne pouvait le pénétrer entièrement, ne pouvait se saisir de son propre fond.³⁷

la formation intellectuelle de l'époque». Y est réimprimée l'étude *Un mystique protestant, Valentin Weigel (1533-1588)*, «Revue d'histoire et philosophie religieuse», Cahiers, 22, 1930: Koyré mentionne «les mouvements d'idées issus de la Réforme proprement dite; enfin les courants spiritualistes, auxquels se rattachent Schwenckfeld, les spiritualistes-baptistes, Sébastien Franck, etc. Valentin Weigel n'est donc pas un isolé». V. dans son compte rendu de l'étude de C. CLEMEN, *Die Mystik nach Wesen*, «Revue de l'histoire des religions», XL, 1924, p. 123, où il oppose l'attitude mystique à la *Berufsheiligkeit* analysée par Weber. Cf. KOYRÉ, *Mystiques...* cit., p. 1.

³² *Ibid.*, p. XI.

³³ KOYRÉ, *La littérature récente sur J. Boehme* cit., p. 118-119: «Les doctrines des prédécesseurs mystiques de Boehme, de Schwenckfeld, de Valentin Weigel, de Sébastien Franck ne doivent pas non plus être négligés par l'historien. [...] Ainsi, il me semble certain que c'est contre le dualisme de Schwenckfeld et de Sébastien Franck, qui avaient abouti à une conception presque cartésienne des rapports, ou plutôt de la séparation, de l'âme spirituelle et du corps, que Boehme s'efforce à restaurer la notion de l'unité vivante de l'être humain». On devine ici l'unité d'inspiration de ces études avec ses *thèses* plus traditionnelles sur Anselme et sur Descartes. Cf. les thématiques analogues d'histoire de la théologie, à la Gilson, dans *Id.*, *La philosophie de J. Boehme* cit., p. 202-203.

³⁴ KOYRÉ, *Mystiques...* cit., p. 2, où Koyré mentionne aussi Hans Denck et Karlstadt. Il faut souligner d'ailleurs que ses recherches sur ces 'réformateurs radicaux' ont été conçues et écrites bien avant celles de Cantimori et Williams, qui ont ouvert un domaine nouveau aux spécialistes qui sont nombreux aujourd'hui: D. CANTIMORI, *Eretici italiani del Rinascimento*, Florence, Sansoni 1937; G.H. WILLIAMS, *The Radical Reformation*, Philadelphie, The Westminster Press 1975.

³⁵ KOYRÉ, *Note sur la langue et la terminologie hégélienne* (1931), dans *EHPP* cit., p. 175-204.

³⁶ KOYRÉ, *La philosophie de J. Boehme* cit., p. 146, n. 2, 175, n. 4, 238, n. 3, 258, 268; une section de ce livre traduite en allemand par H. Conrad-Martius parut sous le titre *Die Gotteslehre J. Boehmes*, dans *Festschrift E. Husserl zum 70. Geburtstag gewidmet*, Halle a.S., Ergänzungsheft zum «Journal für Philosophie und phänomenologische Forschung», 1929.

³⁷ KOYRÉ, compte rendu du recueil de W. DILTHEY, *Gesammelte Schriften* cit., p. 489-490. Cf. *Id.*, compte rendu de l'ouvrage de DILTHEY, *Ges. Schriften. VII: Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*, *ibid.*, CX, 1930, p. 315-317.

Cette insistance de Koyré sur le vital nous fait penser à Max Scheler, l'un de ses maîtres à Göttingen et l'un de ses amis³⁸, mais il nous fait penser aussi aux «analyses si profondes de Lucien Lévy-Bruhl», qu'il mentionne à côté d'Emile Meyerson.³⁹ Il me paraît révélateur que déjà en 1926 – c'est-à-dire bien avant Lucien Febvre⁴⁰ – Koyré insistât sur les termes mentalité, attitude mentale, structure mentale, qui ont leur origine chez Lévy-Bruhl, mais également dans la phénoménologie d'Adolf Reinach. Koyré observait que rien en réalité n'est plus variable que les ensembles des vérités admises et crues à différents moments dans différents milieux sociaux. «Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà». Rien n'est plus variable aussi que les *attitudes mentales*: individuelles ou sociales, religieuses ou irréligieuses, «défiance ou confiance», attitude calculatrice ou irraisonnée, la gamme en est presque infinie. Il existe également différentes structures mentales ou mentalités individuelles, professionnelles, sociales dans un sens plus large. Il est évident qu'un primitif qui croit à l'action magique des causes, un mystique qui 'voit' dans la nature un reflet de la gloire divine et un physicien qui recherche les lois mathématiques d'un mouvement ont des attitudes mentales et des mentalités différentes, mais à l'intérieur de leurs mentalités et de leurs croyances le scolastique et le savant pensent de la même manière. Les différences matérielles laissent subsister l'identité formelle de la pensée.⁴¹

Au cours des années vingt Koyré considérait comme impossible – comme il l'affirmera dans le dossier pour sa candidature au Collège de France en 1951 – de

séparer en compartiments étanches l'histoire de la pensée philosophique et celle de la pensée religieuse dans laquelle baigne toujours la première, soit pour s'inspirer, soit pour s'y opposer.⁴²

Même dans sa thèse d'État, Koyré recommandait de ne pas «introduire dans la pensée de Boehme plus de précision qu'elle ne comporte».⁴³ Il écrira en 1951 que la grande difficulté de la doctrine de Boehme consiste dans son caractère non conceptuel ou plus exactement semi-conceptuel. À vrai dire il ne s'agit pas d'une doctrine, mais d'une *Weltanschauung* que Boehme exprime à l'aide de symboles, idéogrammes, signes qui ont toute l'évidence de la réalité sensible, mais en même temps toute son obscurité. Pour exprimer le fond de sa pensée, il aurait été

³⁸ KOYRÉ, compte rendu de M. SCHELER, *Wesen und Formen der Sympathie* cit., p. 456-457.

³⁹ KOYRÉ, compte rendu de L. ROUGIER, *La Scholastique* cit., p. 466. Tous deux «ont bien démontré, croyons-nous, cette identité formelle des catégories de la pensée». Pour les relations personnelles, v. REDONDI cit., p. 34 et suiv.

⁴⁰ FEBVRE, avant-propos à *Mystiques...* cit., p. V-VI mentionne Koyré à côté de Lévy-Bruhl pour avoir étudié «l'éternel trésor des superstitions primitives» et souligne «la consonance de ces pages» [Koyré, *Paracelse*, 1933] avec celles que «j'ai cru pouvoir écrire, au milieu de ricanements imbéciles, dans mon *Problème de l'In croyance*». J'avais insisté sur la priorité de Koyré dans l'usage de ces catégories dans mon *Introduction* à son *Du monde de l'à peu près* cit., p. 20-22; v. maintenant P. REDONDI, *Science moderne et histoire des mentalités* cit., p. 325 et suiv., qui trouve au contraire dans les mêmes textes «l'influence manifeste de L. Febvre». JORLAND, *La science* cit., p. 23 écrit que Koyré «a substitué, dans ses textes de la dernière période, le terme de 'structure' au terme d' 'attitude mentale'» (mais ne précise pas dans quels textes il trouve ainsi confirmée sa thèse, p. 9, d'un Koyré presque structuraliste).

⁴¹ KOYRÉ, compte rendu de l'ouvrage de ROUGIER, *La Scholastique* cit., p. 466. Ces passages fondamentaux (cf. mon *Introduction* cit., p. 22) traitent d'un problème de méthode déjà présent dans une page contemporaine sur un auteur «qui se rattache aux travaux de l'école 'phénoménologique' et notamment à ceux de Pfänder et de Reinach»: v. le compte rendu de K. STAVENHAGEN, *Absolute Stellungnahme*, «Revue d'histoire des religions», XCII/2, 1925, p. 148 et suiv. «M. Stavenhagen voit avec Reinach le spécificum de l'attitude religieuse (il est assez difficile de traduire exactement le terme: *Stellungnahme* - attitude mentale, position spirituelle, acte et état en même temps) dans le fait que cette attitude ne comporte point de degrés», ou *ibid.*: «essence qualitative et *sui generis* qui seule permet de considérer un acte spirituel ou une *attitude mentale* comme religieuse».

⁴² Compte rendu de ROUGIER, *La Scholastique* cit., p. 466.

⁴³ KOYRÉ, *La philosophie de J. Boehme* cit., p. 175 et note.

nécessaire que Boehme se formât un instrument dialectique comme ceux que Schelling et Hegel se sont formé.⁴⁴ Jorland a raison de souligner que dans son *Orientation et projets de recherches* de 1951 Koyré affirme que «la mystique de Boehme est rigoureusement incompréhensible sans référence à la nouvelle cosmologie créée par Copernic» (cette observation ne se trouve pas dans la thèse mais dans un essai postérieur),

mais qu'on ne devrait pas voir dans celle-ci un infléchissement de la pensée métaphysique allemande, celle des mystiques à partir de Maître Eckhart, qui se poursuit dans l'idéalisme post-kantien.⁴⁵

Si le point de départ des recherches sur Boehme a été de ce genre, déjà dans sa thèse de 1929 Koyré était capable de souligner tout ce qui sépare Boehme de la philosophie classique allemande. L'on vient de lire ses observations sur le langage semi-conceptuel de Boehme: cette attention et cette méthode annoncent déjà ses études d'histoire de la science. Boehme «modifie constamment le sens des termes qu'il adopte» et passe des termes fantaisistes d'*Aurora* aux expressions savantes, pour ainsi dire «latines, de l'astrologie et de l'alchimie paracelsistes»⁴⁶. D'ailleurs celles-ci ne fournissent pas la clé de son lexique, car «si Boehme connaît les formules des alchimistes [...], il avoue ingénument n'avoir jamais fait d'expériences», là où «le sens exact [des formules] ne pourrait être déterminé que par la pratique»⁴⁷. La tentative faite par Koyré «de dresser un petit lexique de synonymes» en vue d'un *Lexicon Boehmianum*⁴⁸ ne pouvait pas réussir. En 1925 et 1926, à propos de Roger Bacon, Koyré souligne «le rôle, insuffisamment reconnu encore, de la notion de l'expression⁴⁹ *aliquid exprimitur ab alio et in alio*»⁵⁰ et il y rattache «la doctrine des signatures» chez Paracelse et Boehme, «qui est une doctrine de l'expression organique de l'invisible par le visible» et ne doit pas être confondue avec le symbolisme analogique, qui «ne voit dans une image qu'une métaphore (*Gleichniss*) de l'invisible et de l'éternel»⁵¹. Cette notion d'*expression* ne vient pas du «platonisme et du néo-platonisme du XV^e siècle [...] à la manière de Ficin [qui] représente le monde [comme un]

⁴⁴ *Ibid.*, p. 168.

⁴⁵ KOYRÉ, *La philosophie dialectique de J. Boehme* [compte rendu de BOEHME, *Mysterium magnum*, trad. avec deux études de N. Berdiaeff, Paris 1946] cit., p. 417-419. Il poursuit: «On connaît l'influence profonde que l'œuvre de Jacob Boehme a exercée sur la pensée allemande (et pas seulement sur la pensée allemande). Et ce ne sont pas seulement des théosophes et des mystiques, des Pordadge et des Law, des Henry More, des Oettinger, des Baader et des Saint-Martin qui ont médité et propagé ses doctrines. L'œuvre du cordonnier-théosophe a eu des lecteurs d'une importance bien plus considérable: Milton et Newton, Poiret et Leibniz, Comenius et Blake [...] Hamann et Novalis, Schlegel et Schelling, Goethe et Hegel, peut-être même Kant [Novalis a reconnu dans l'imagination transcendante de Kant l'imagination magique de Boehme ...] et Fichte, et certainement Schopenhauer et Hartmann. Un livre sur «ceux qui ont lu Boehme» jetterait une lumière curieuse sur la pensée moderne. Celle du XIX^e siècle tout particulièrement [...] La grande difficulté de la doctrine de Boehme consiste en fait dans son caractère non conceptuel ou plus exactement semi-conceptuel. À vrai dire, ce n'est pas une 'doctrine', c'est une vision du monde».

⁴⁶ KOYRÉ, *EHPS* cit., p. 298, n. 2.

⁴⁷ KOYRÉ, *La philosophie de J. Boehme* cit., p. 199.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 238 et notes.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 306.

⁵⁰ KOYRÉ, compte rendu de R. Carton, *L'expérience physique chez Roger Bacon* etc., «Revue de l'histoire des religions», XCI, 1925, p. 101.

⁵¹ KOYRÉ, *La littérature récente sur J. Boehme* cit., p. 121. À la p. 123, Koyré note «l'attaque violente contre la doctrine officielle du protestantisme luthérien» lancée par Boehme – malgré sa fidélité aux thèmes luthériens du *Zorngott* et des *Furcht und Zittern* – et il insiste sur son refus de la définition augustinienne du mal comme *defectum*, sur la théodicée; en discutant la relation Dieu-monde. En 1946 Koyré ne s'éloigne pas complètement de ses premiers écrits d'histoire de la théologie et de la philosophie.

reflet inconsistant et imparfait du monde des idées»⁵². Si Koyré parlait déjà ici de Palingenius Stellatus, à propos de Paracelse il avait observé: «ce n'est pas dans les livres, ni dans les doctrines des philosophes classiques que Paracelse avait appris son sentiment de la nature; ce n'est pas le stoïcisme, ni la Kabbale, ni le néoplatonisme de l'Académie florentine qui ont été les sources de sa philosophie; ce n'est pas chez Pic de la Mirandole, chez Reuchlin ou chez Agrippa qu'il en a cherché les éléments»⁵³. Koyré aurait pu reconnaître que l'idée de «la relativité de toutes les formes» religieuses, présente chez Sebastian Franck, développe un aspect fondamental de la thèse florentine de la *pia philosophia*. Mais il souligne très correctement le caractère original et populaire de ce type d'auteurs⁵⁴.

Comme Koyré l'observe à propos de Sebastian Franck, «il n'est pas besoin d'être un très grand philosophe – ceux-ci sont bien rares dans l'histoire de l'humanité – pour avoir joué dans l'histoire des idées un rôle important»⁵⁵.

⁵² KOYRÉ, *Du monde clos* cit., p. 38, où Koyré admet l'influence de ce courant sur Palingenius. Dans ce livre et déjà dans les comptes rendus de NICOLAS DE CUSE, *Opera omnia*. II, *Apologia doctae ignorantiae*, «Revue philosophique», CXV, 1933, p. 309-311 et de E. HOFFMANN - R. KLIBANSKY, *Cusanus Texte*, *ibid.* CXIII, 1932, p. 483 et suiv., il signale la continuité dans la tradition du néoplatonisme: si Léon l'Hébreu est l'une des sources de Spinoza, «on ne trouve presque rien dans l'œuvre de Léon l'Hébreu qui ne soit aussi chez M. Ficin ou Pic de la Mirandole [...] Il semble en tout cas certain que les idées de l'académie florentine ont joué un rôle de toute première importance dans la formation de sa pensée»; mais il faut distinguer différents types de vitalisme dans ce courant (Koyré insiste dans *La littérature récente sur J. Boehme* cit., p. 7 sur ces types qui distinguent Paracelse de Bruno et de Boehme): «il ne faut pas non plus trop rapprocher Spinoza du panthéisme naturaliste de la Renaissance». À propos d'une œuvre antiscolastique telle que la *Docte ignorance* avec son *Apologie* on ne peut «affirmer l'influence sur Descartes, Spinoza et Leibniz sans mentionner Bruno». Nicolas de Cuse «développait une nouvelle conception de la connaissance fondée sur la notion de l'approximation ... Il renouvelait les erreurs de la tradition néoplatonicienne» (compte rendu cit., p. 309-310).

⁵³ KOYRÉ, *Mystiques...* cit., p. 50.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 30. Koyré insiste sur la fidélité de Franck à Érasme sur la question de la liberté (mais Érasme est influencé à son tour par la *pia philosophia*). Les passages des *Paradoxa* de Franck, cités p. 30 n. 1, pourraient être traduits d'un texte de Ficin: «also sind auch unter Heiden zu aller zeit Christen gewesen [...] Alle Schrift ist eine ewige Allegoria».

⁵⁵ *Ibid.*, p. 25.

II.7 DE DESCARTES À GALILÉE?

Bientôt revenu de Montpellier à Paris comme Directeur d'études pour l'Histoire des religions modernes aux Hautes Études, (où en 1931-32 il avait inauguré sa chaire par un cours sur Copernic et Nicolas de Cuse) Koyré donna à partir de 1933-34 quatre cours galiléens¹. Ensuite, au Comité international d'histoire des sciences (1935) il traita «de la révolution scientifique et spirituelle dont Galilée fut l'auteur»² et déjà en 1936 exposa au Centre de synthèse ses thèses les plus caractéristiques:

La conception de l'espace subit une transformation analogue: à l'espace physique d'Aristote se substitue l'espace abstrait de la géométrie (espace archimédien) et le cosmos de la physique médiévale disparaît. C'est cette transformation des 'fondements' qui permet et provoque l'épanouissement de la physique classique (galiléenne et cartésienne), et non le donné expérimental, qui d'ailleurs n'est aucunement augmenté³.

Je voudrais souligner dans ces lignes, qui pourraient déjà provenir des *Études galiléennes* (dont les deux premières seront bientôt imprimées par anticipation)⁴, non seulement le fait important que Koyré définit la physique classique à l'aide des noms appariés de Galilée et de Descartes, mais aussi qu'il insiste sur l'espace archimédien et sur l'abandon de l'idée classique et médiévale de cosmos, auquel se réfèrent encore Copernic et Kepler. D'où la révolution scientifique ou, d'après son néologisme: «la révolution galiléo-cartésienne», que Koyré devait avoir créé pour différencier grâce à cette formulation ses nouvelles recherches de ses études scolastico-cartésiennes précédentes⁵. Dans le premier des cours qu'il consacra avec continuité, entre 1933-34 et 1936-37, à des études galiléennes, Koyré avait observé:

tandis que Copernic, héritier de la tradition pythagoricienne et néoplatonicienne (métaphysique de la lumière), élabore [...] sa construction astronomique à partir de la vision du cosmos (harmonie, série de corps réguliers, etc.), ce type de raisonnement disparaît chez Galilée. Plus exactement, tandis que les considérations cosmologiques forment une partie intégrante du raisonnement de Kepler⁶,

mais non de celui de Galilée. «Kepler pense en fonction du Cosmos, l'astronomie galiléenne ignore cette notion»⁷. Pour cette idée – qui comme chacun sait féconda son chef-d'œuvre *From the Closed World to the Infinite Universe*⁸ et à laquelle il restera fidèle dans sa grande

¹ REDONDI, p. 41 et suiv.

² *Ibid.*, p. 38-39: «L'effort de Galilée à Padoue (vers 1600) est dirigé vers la constitution d'une physique mathématique (ni la physique péripatéticienne, ni celle de l'impetus ne sont mathématisables) sur le modèle de la statique d'Archimède, c'est à dire d'une dynamique archimédienne. À l'espace ensemble de lieux qualitativement distincts se substitue l'espace homogène de la géométrie; aux notions de mouvement-processus ou effet se substitue celle du mouvement-état, translation simple».

³ *Ibid.*, p. 39.

⁴ KOYRÉ, *Études galiléennes, I: À l'aube de la science classique*, Paris, Hermann, 1939, avait été anticipé dans les «Annales de l'université de Paris», X, 1935-36, p. 540-551; le fascicule II, *La loi de la chute des corps*, sorti à la même date, avait été anticipé dans la «Revue philosophique», 62 (CXXIII), 1937, p. 149-204; le fascicule III, *Galilée et la loi d'inertie* était inédit au moment de sa sortie chez Hermann en 1939, au début de la guerre, qui en entravera la diffusion.

⁵ REDONDI, p. 38, 43. V. *supra*, chap. II.3.

⁶ *Ibid.*, p. 42.

⁷ *Ibid.*, p. 44.

⁸ Comme on le sait, ce livre publié à Baltimore, J. Hopkins U.P. 1957, naît de leçons délivrées dans cette université en 1951 et 1952; v. aussi: *L'âge de la raison*, cours donné par Koyré en français à New York en 1944 et en 1945, et publié dans REDONDI, p. 68-112, sur les idées innées (nombre, droite, cercle, triangle) p. 75, sur le monde comme

interprétation de Kepler dans la *Révolution astronomique* – Koyré renvoie trop généreusement à Emile Bréhier, pour lequel en réalité le paradigme hellénique du cosmos avait été abandonné par le seul Descartes (et non par Galilée)⁹. Koyré est toujours généreux envers les professeurs parisiens, qui l’avaient accueilli et soutenu, mais dans le cas présent il y a quelque exagération. Par ailleurs, on ne peut pas trop reprocher à Bréhier de négliger Galilée: de son temps en effet – à part l’exception représentée par les néokantiens et en particulier par Cassirer – ce dernier n’occupait pas beaucoup de place dans le programme des historiens de la philosophie. Bachelard lui-même n’y consacrait que peu de temps.

D’après Koyré «le copernicanisme, en effet, pour Galilée est solidaire du platonisme». En 1937 il reprochait aux hommes d’étude qui s’étaient précédemment occupés du rapport entre Galilée et Descartes, auquel il consacrait sa communication au Congrès Descartes, de ne pas avoir reconnu

que pour Galilée les idées fondamentales de la science (les idées mathématiques) sont des *idées innées*. Ce terme, sans doute, on ne se trouve pas chez lui: mais toute la structure du *Dialogue*, conçu à l’imitation consciente d’un dialogue platonicien, l’application par Salviati de la méthode socratique, les affirmations répétées sur l’impossibilité de faire apprendre ce que l’on ne sait pas déjà, sont – ou devraient être – amplement suffisantes. C’est l’innéisme platonicien, ou plus simplement le platonisme qui supporte la construction scientifique de Galilée et lui sert de ‘fondement’. C’est le platonisme conscient qui justifie l’analyse de l’*essence* de la ‘matière ou substance corporelle’, que Galilée se voit ‘contraint de concevoir comme délimitée et dotée de telle ou telle autre figure’, ‘grande ou petite’, ‘de tel ou tel autre lieu en mouvement ou bien immobile’, ‘à l’exclusion de toute qualité sensible ou non mathématisable’¹⁰.

Koyré conclut donc que «la pensée galiléenne ne nous est pas apparue comme résultant d’un effort conscient de mathématisation de la physique». Grâce à la lecture attentive d’études classiques sur Galilée et ses précurseurs, il observe:

L’échec de cet effort – conçu sous l’influence de l’étude de la statique d’Archimède – appliquée à la dynamique d’Aristote (mouvement conçu comme un processus) et à celle de l’école parisienne (dans laquelle le mouvement est conçu comme l’effet d’une force inhérente au mobile) aboutit à un retour à Archimède et à la constitution de ce qu’on peut appeler une dynamique archimédienne (mouvement conçu comme un état). L’œuvre astronomique de Galilée dérive de ses convictions coperniciennes. C’est parce qu’il est copernicien et convaincu d’avance de l’identité de la nature de la terre et des planètes qu’il se met à observer le ciel¹¹.

Sans aucun doute l’interprétation galiléenne de Koyré devrait s’inscrire dans le cadre de celles qu’il donna de Nicolas de Cuse, Copernic, Kepler, Bruno, Buonamici, Benedetti, Gassendi, Mersenne et surtout Newton, ce qui par ailleurs est bien connu; mais à ce propos il me semble indispensable d’insister au moins sur Descartes, parce que la lecture de cet auteur,

«géométrie réalisée» et sur les «raisons mathématiques», dont la physique est une application, p. 79.

⁹ KOYRÉ, *Études galiléennes* cit., p. xxv (*passim*), renvoie à E. BRÉHIER, *Histoire de la philosophie*, Paris, PUF 1928, II/2, p. 95: «Par là Descartes dégage la physique de la hantise du cosmos hellénique, c’est-à-dire de l’image d’un certain état privilégié des choses qui satisfait à nos besoins esthétiques et qui ne peut être produit et maintenu que grâce à l’action d’une intelligence, hantise dont même des physiciens comme Kepler et Galilée n’étaient pas exempts».

¹⁰ KOYRÉ, *Galilée et Descartes*, dans *Travaux du IX^e congrès international de philosophie. Congrès Descartes*, II/2, Paris, Hermann 1937, p. 41-46.

¹¹ REDONDI, p. 43-44, où Koyré ajoute: «l’opinion publique rattache les découvertes de Galilée au système philosophique de Giordano Bruno. Ce qui explique, dans une grande mesure, la réaction de l’Eglise».

sur lequel Koyré continua à travailler pendant plusieurs décennies, est profondément liée et entrecroisée avec celle qu'il fait de Galilée.

Je rappelle au lecteur que dans les années vingt Koyré avait étudié la théologie et la métaphysique de Descartes en suivant les indications de méthode données par Gilson et encore avant par Lévy-Bruhl (les combinant même avec celles du premier Husserl «platonicien»¹², qui deviendront encore plus évidentes dans les études de sa maturité).

Mais il est juste de reconnaître que Lévy-Bruhl n'avait pas négligé par ailleurs les intérêts scientifiques de Descartes.

On considère généralement que le but principal de Descartes fut de constituer une métaphysique et non pas de fonder une nouvelle science. Nous croyons au contraire, disait Lévy-Bruhl, que le véritable but de Descartes fut de fonder une physique définitive, et que la métaphysique n'était pour lui qu'un moyen et non une fin [...] Descartes, pour faire accepter sa physique, se voyait obligé de la faire précéder d'une métaphysique capable de jeter les fondements de la nouvelle théorie scientifique et de détruire les fondements métaphysiques de la physique traditionnelle¹³.

«La conception mécanique de la nature lui est venue un peu de toutes parts», comme disait Lévy-Bruhl, observant que Descartes l'appliquait à la musique, à l'optique (pour laquelle il avait étudié Kepler), aux lois d'inertie et du mouvement accéléré, et «à quelques autres que je pouvais rendre quasi semblables à celles des mathématiques»¹⁴. Cette orientation indique que «Descartes détache la physique de ses fondements scolastiques traditionnels en s'appliquant à la reconstruire sur de nouvelles bases»¹⁵.

Koyré restera fidèle à cette interprétation de Lévy-Bruhl et la développera encore dans les cours qu'il donnera à l'École libre de New York:

Le monde médiéval est un monde fermé, clos, limité, fini: cela commence à une période, il y a en vue une fin. Nous sommes dans ce monde si bien ordonné, tout au centre, dans une place d'où du reste nous regardons toujours vers les cieux en haut et nous sommes en bas; la terre dans ce cosmos occupe la mauvaise place. Mais être au centre c'est quelque chose, c'est autour de nous que tournent le ciel, la lune, les étoiles, ils tournent pour nous, car nous, l'homme, nous sommes l'être le plus important de la création. Ceci est le monde, le cosmos dans lequel vit l'homme. Place centrale, et le monde bien que grand est à notre échelle, nous pouvons le comprendre. Dans le monde cartésien, il n'y a pas de centre, pas de bornes, pas de limites, il y a un espace infini, vide, où il n'y a rien. Le silence des espaces est infini¹⁶.

Lévy-Bruhl avait déjà observé que

chez Descartes seule la physique était exempte de la scolastique. On trouverait en effet des traces de celle-ci dans la notion cartésienne de Dieu et de ses attributs, dans les preuves de l'existence de Dieu, dans la notion de création, dans les notions de substance et d'accident, dans la théorie des esprits animaux, dans la distinction entre états actifs et passifs de l'âme, etc¹⁷.

¹² Cf. OLESEN, *Wissen und Phänomen* cit.; F. DE GANDT, *Husserl et Galilée*, Paris, Vrin 2004.

¹³ GILSON, *Le Descartes de Lévy-Bruhl* cit., p. 441.

¹⁴ *Ibid.* (DESCARTES, AT, VI, p. 29). Lévy-Bruhl renvoie à AT, II, p. 85-86, pour la musicologie keplerienne.

¹⁵ *Ibid.*, p. 439, 442.

¹⁶ KOYRÉ, *L'âge de la raison*, dans REDONDI, p. 69-70.

¹⁷ GILSON, *Le Descartes de Lévy-Bruhl* cit., p. 438.

Il est compréhensible que Koyré et Gilson aient misé sur la nouveauté paradoxale de ces sources et de cette hypothèse de recherche de leur professeur.

Koyré avait fait de fréquents séjours dans l'Allemagne de Weimar¹⁸, visitant un Husserl âgé et isolé et participant ensuite aux projets pour sauver son *Nachlass*¹⁹: il suivit certainement ses travaux préparatoires pour la *Krisis*, mais je ne crois pas qu'il y vît des idées ou des contributions pour l'histoire de la philosophie ou de la science. Interviewé ou consulté par deux husserliens plus jeunes, Herbert Spiegelberg²⁰ et Aron Gurwitsch²¹, Koyré déclara qu'il était resté lié à son maître de Göttingen par une vieille amitié et de nombreux aspects théoriques (parmi lesquels il citait le platonisme de Husserl avant *Ideen*), mais il considérait que son maître «ne savait pas grand-chose en matière d'histoire (he didn't know much about history)»²².

Grâce à ces voyages de recherche Koyré se tenait au courant non seulement de la Bibliothèque Warburg²³ et de ses publications, mais également de l'École de Francfort, à propos de laquelle il faut rappeler un conflit imprévu. Il avait collaboré à la «Zeitschrift für Sozialforschung» et y avait donné des comptes rendus portant sur des sociologues français, mais c'est précisément dans ce groupe qu'il fut durement attaqué et critiqué en tant qu'interprète «phénoménologique»²⁴ de Descartes. Franz Borkenau parlait ainsi de lui dans une monographie publiée en 1934, alors qu'il se trouvait déjà en exil, grâce au patronage de C. Bouglé (avec qui Koyré collaborait), mais rédigée certainement plus tôt: cette datation nous permet justement de ne pas exclure que derrière cette attaque se cachaient quelques dessous académiques. Koyré avait fait traduire la thèse de 1923 et avait nourri quelque espoir académique en Allemagne, où il fréquentait le milieu catholique de Peter Wust et, tant qu'il fut en vie, de Max Scheler, 'phénoménologue' à sa manière. La monographie de Borkenau, publiée dans la série

¹⁸ D'une lettre d'A. von Sybel (14.08.1930) il résulte par exemple que Koyré avait résidé plusieurs semaines à Berlin pendant l'été 1930 grâce à des contributions françaises pour la recherche; v. J. FELDES, *A yet hidden story: Edith Stein and the Bergzabern Circle*, dans *Intersubjectivity*, Lebeck M. and Gurmin J.H. eds., Oxford, P. Lang 2015, p. 12 n. V. aussi Malvine à Elli Husserl (30.7.1930) dans HUSSERL, *Briefwechsel* cit., XI, p. 380-381.

¹⁹ Invité à Paris Husserl avait à ses côtés Koyré comme guide, et avait mentionné d'une façon élogieuse Gilson et Koyré dans les *Méditations cartésiennes*.

²⁰ Koyré à Spiegelberg, 14.12.1953: «I inherited from him the Platonic realism that he discarded, the antipsychologism and the antirelativism»: il s'exprime ainsi dans une lettre où il répond à une enquête qui est citée et mise particulièrement en évidence par SPIEGELBERG, *The Phenomenological Movement* cit., p. 124, 119. L'original se trouve à Munich, Bayerische Staatsbibliothek, ms. ANA 387. E. II. Je renvoie à mon *Refugee Philosophers. «The Gulf between Continental and Analytical Philosophy» as Registered in H. Spiegelberg's Interviews* cit., p. 141-173, interviews financées et lues par le service de renseignement des États-Unis.

²¹ Koyré devait répéter souvent ce propos; cf. ARON GURWITSCH, *Phenomenology and the Theory of Science*, ed. by L. Embree, Evanston, Northwestern University, 1974, p. 39 (cit. par DE GANDT, *Husserl et Galilée* cit., n. 21, p. 100 n.): «the late Alexandre Koyré... once remarked to me that, even though Husserl was not an historian by training, by temperament or by direction of interest, his analyses provide a key for a profound and radical understanding of Galileo's work».

²² Interviewé par Spiegelberg il répond ainsi dans la lettre 1953 cit. *supra* n. 20.

²³ Pendant le séjour auprès de l'État-major de de Gaulle à l'automne 1942 Koyré avait aussitôt pris contact avec Fritz Saxl, directeur du Warburg Institute, qui laissait entendre qu'il l'avait déjà connu précédemment, l'ayant rencontré plusieurs fois à l'Atheneum club, proche de l'État-major, et lui avait présenté Isaiah Berlin envoyé à New York pour le service du Renseignement. (Je dois à Miss Anne Marie Mayer ces informations et les copies des lettres de Koyré à Saxl et à Gertrud Bing). C'est alors ou peu après que Koyré rapportait avec satisfaction qu'il avait reçu une invitation de la «Warburg collection (j'ai vu Saxl il y a quelque temps) [qui] m'a proposé de publier une traduction anglaise de mes *Études galiléennes*, à condition que je me charge de la traduction», proposition qui l'avait séduit si, comme il le dit, il en avait parlé à Santillana et à I. Bernard Cohen.

²⁴ La première thèse avait été traduite avec de légères modifications par deux condisciples de Göttingen, Edith Stein et Hedwig Conrad-Martius, sous le titre *Descartes und die Scholastik*, Bonn, Cohen 1923.

francfortoise-in-partibus, était l'une des premières applications, controversées, de la méthode matérialiste-historique à l'historiographie philosophique moderne. Tout en accordant quelques concessions courtoises aux mérites de la recherche de Koyré, Borkenau écrivait que sa thèse est un exemple de comment

en ce qui concerne les problèmes métaphysiques, l'étude du rôle de Descartes en tant que spécialiste de la nature a été réalisée dans des conditions de forte subordination, comme l'a été aussi l'analyse de la position cartésienne par rapport à la genèse de l'image moderne de la nature²⁵.

Même si Koyré fut certainement informé de cette attaque, on ne sache pas qu'il ait eu des réactions critiques immédiates, tandis que Hendryk Grossmann, l'un des Francfortois, prendra sa défense dans la «Zeitschrift für Sozialforschung». Certains essais bien postérieurs de Koyré (surtout *Les philosophes et la machine. I: L'appréciation du machinisme. II: Les origines du machinisme* de 1948)²⁶ font cependant penser qu'il n'était pas étranger ou peu intéressé à la discussion méthodologique en cours chez les Francfortois. Si Borkenau n'était pas prêt «à partager son idée [de Koyré] que c'est dans la métaphysique que l'on doit rechercher l'aspect le plus important du cartésianisme du point de vue historique et biographique»²⁷, qu'il fallait voir au contraire dans la science, nous devons considérer qu'au milieu des années trente Koyré explorait déjà ce terrain. Je ne pense pas que ce fut cette attaque qui détermina l'intérêt croissant de Koyré pour le Descartes *savant*, mais c'est là une coïncidence qu'il faut signaler.

Koyré fit une communication au grand congrès pour le troisième centenaire du *Discours de la méthode* et comme *visiting professor* au Caire prononça *Trois leçons sur Descartes*, une divulgation philosophique brillante, qui en 1937 y fut imprimée avec une traduction arabe en vis à vis. Il y avait discuté, sur les traces de Husserl, plus que la structure de la pensée scientifique, le problème de la connaissance et de l'époché, mais en substance il n'avait traité que de l'épistémologie et de la métaphysique chez Descartes. On ne peut pas dire que par la suite Koyré ait abandonné ce type de problèmes: pour en donner une idée je me servirai d'un article-compte rendu consacré en 1946 à Jean Laporte, où Koyré concluait à propos de Descartes:

la fécondité et l'action de sa pensée, riche et complexe entre toutes, ne s'est pas tarie pendant les trois siècles qui nous séparent: de nos jours il a pu inspirer la pensée d'un Husserl²⁸.

²⁵ FRANZ BORKENAU, *Das Übergang vom feudalen zum bürgerlichen Weltbild. Studien zur Geschichte der Philosophie der Manufaktur*, Paris, Institut für Sozialforschung, 1934; trad. it. de G. Bonacchi *La transizione dall'immagine feudale all'immagine borghese del mondo*, Bologne, il Mulino 1984, p. 265-266 n: «Koyré a dépassé la dispute stérile autour de l'orthodoxie de Descartes, se consacrant à l'analyse de la position cartésienne par rapport aux différents courants théologiques. Nous devons par exemple à Koyré la démonstration importante du lien étroit existant entre le cartésianisme et le gibsonisme».

²⁶ Parus dans «Critique», IV, 1948, p. 324-333, 610-629, ils furent ensuite rassemblés dans *EHPP*.

²⁷ BORKENAU, *La transizione* cit., p. 266 n. Borkenau fut à son tour critiqué dans la «Zeitschrift für Sozialforschung», IV, 1935, p. 161-231 par Hendryk Grossmann (v. la trad. it. dans F. BORKENAU, H. GROSSMANN, A. NEGRI, *Manifattura, società borghese, ideologia*, a cura di P. Schiera, Rome, Savelli 1978, p. 65 et suiv.).

²⁸ KOYRÉ, *Le rationalisme de Descartes*, «Europe», septembre 1946, p. 116. Cf. *ibid.*, p. 118: «ces connexions nécessaires ne s'unifient pas en un tout: elles se répartissent entre plusieurs 'régions' (au sens de Husserl) dont chacune est définie par une notion primitive... Ensuite là où elles se laissent apercevoir – par exemple dans la sphère des essences mathématiques – les connexions nécessaires ne sont elles-mêmes que des faits d'un degré supérieur». Pour Laporte «Descartes est le père et l'ancêtre d'une foule de doctrines disparates: Spinoza et Malebranche, Arnauld et Régis, Pascal et Leibniz, Locke et les empiristes anglais, Condillac et les matérialistes français, Voltaire et Rousseau, Kant, Biran, Auguste Comte, Hegel»; Koyré avait consacré des études et des cours à beaucoup d'entre eux, qui, comme il le souligne ici, constituent «toute la philosophie moderne».

Pour Laporte et pour Koyré

la vérité n'est pas affaire d'expérience, si ce n'est parce qu'elle est le produit du *cogito* qui marque le commencement et la fin du cartésianisme et parce que 'chaque réflexion philosophique a son point de départ obligé dans le *cogito*', c'est-à-dire 'dans la remise en question de tout' dans l'*epoché* de Husserl²⁹.

Dans ce sens Koyré avait déjà écrit une page intéressante dans son cours cartésien de 1937: précisément comme l'avait observé Cassirer, Koyré disait que tandis que «chez d'autres sceptiques, jusqu'à Montaigne lui-même», le doute avait un caractère passif, au contraire «Descartes le définissait comme actif, de même que l'*epoché*». Dans un ajout de 1951 au début de son cours américain sur Descartes Koyré révèle la raison pour laquelle ce point est décisif pour lui: c'est parce qu'il considère que «la phénoménologie d'E. Husserl est une reprise consciente de la tradition cartésienne»³⁰.

Koyré y affronte aussi la notion cartésienne d'espace et la libre création des vérités éternelles: l'infini «incompréhensible» et la toute-puissance divine lui font considérer également «l'absurdité de la limitation de l'espace euclidien»³¹.

C'est surtout dans les trois *Études galiléennes* – où il met constamment en rapport le savant italien avec Descartes – que Koyré avait présenté sa nouvelle méthodologie historique de la pensée scientifique. Il faut signaler le fait que – vu la faible diffusion de ces trois fascicules imprimés en France à une date défavorable – Koyré a voulu présenter de nouveau en anglais (*Galileo and Plato*)³² la traduction littérale des pages méthodologiques qui ouvrent le premier *À l'aube de la science classique*. Je souligne cette coïncidence non pas parce que je considère Koyré comme un compilateur de lui-même (ce qu'il n'est pas non plus pendant son difficile exil américain), mais parce que la *lecture* qu'il tint à Buffalo en 1951 sur *Descartes after Three Hundred Years* représente un cas parallèle et non moins significatif. Cette conférence était destinée à servir d'introduction à un choix important de textes cartésiens traduits par deux philosophes analytiques devenus célèbres par la suite, Anscombe et Geach³³. Il n'est pas question ici de raconter comment Koyré s'inscrivait dans la logique contemporaine et les débuts du *tournant linguistique*, ce que confirme aussi sa collaboration avec Anscombe et Geach. La comparaison entre ce cours et l'original français (les *Trois leçons* du Caire citées, d'ailleurs réimprimées à New York en 1944 sous le titre fort approprié d'*Entretiens*) sert à mettre en évidence, grâce à quelques ajouts, les nouveaux intérêts et les développements survenus chez Koyré. Dans la version américaine Koyré, parlant de la méthode et de la réforme de la mathématique proposées par Descartes, ajoute:

²⁹ KOYRÉ, *Le rationalisme de Descartes* cit., p. 124. Également E. CASSIRER, *Il concetto di verità in Descartes*, trad. it. dans ID., *Dal Rinascimento all' Illuminismo*, Florence, La Nuova Italia 1967, p. 270- 271, souligne le caractère actif que le doute possède chez Descartes. V. le compte rendu que KOYRÉ fit de CASSIRER, *Die Platonische Renaissance in England*, «Revue de l'histoire des religions», a. 56, t. CXI, 1935, p. 145-148.

³⁰ KOYRÉ, *Descartes after Three Hundred Years* cit., p. 6 n.: «Edmund Husserl's Phenomenology is a conscious revival of the Cartesian tradition; the *Cogito* of Descartes contained more treasure than he himself was aware of».

³¹ KOYRÉ, *Le rationalisme de Descartes* cit., p. 122. «Descartes ne croit pas que l'incompréhensibilité de l'infini et la toute puissance absolue de Dieu l'obligent d'admettre comme possible une absurdité flagrante, à savoir la limitation de l'espace euclidien. Il s'ensuit qu'il a de la raison une conception différente, telle que le fait que nous ne pouvons pas, sans absurdité, assigner une limite à l'extension – ou ce qui est exactement la même chose, à la divisibilité – de l'espace, suffit pour affirmer sa non-limitation». ID., *Essai sur l'idée de Dieu chez Descartes* cit., p. 17: il n'est «par conséquent pas impossible que partant de l'idée de Dieu, se basant sur l'idée métaphysique d'un Dieu absolument libre, créateur absolu, il soit parvenu à l'impossibilité de recourir à l'explication finaliste de la science».

³² Il s'agit d'un célèbre article dans le «Journal of the History of Ideas» américain, IV, 1943, p. 400-428.

³³ DESCARTES, *Philosophical Writings*, translated by E. Anscombe and Peter Thomas Geach, with an Introduction of A. Koyré, Londres, Nelson Philosophical series, 1954.

La nouvelle science, qui est à la fois une nouvelle logique qui nous donne le modèle d'intelligibilité et la norme véritable de la raison, est la *mirabilis scientia* de la relation et de l'ordre³⁴.

Ce cours cartésien est, déjà dans la version de 1937, l'un des textes dans lesquels Koyré formule son idée de

révolution intellectuelle, ou mieux révolution spirituelle, qui sous-tend et porte la révolution scientifique et qui, avec un radicalisme et une audace inouïs, proclame la valeur, la puissance, l'autocratie absolue de la raison³⁵.

Comment Descartes a-t-il effectué sa révolution scientifique, bannissant du réel les qualités, les formes et les forces, les âmes végétatives, les puissances vitales etc. de la physique médiévale et affirmé dans le monde (physique) le règne universel du mécanisme? Il a, on s'en souvient, exclu de la science tout ce qui n'était pas 'idée claire'; ce qui veut dire pour lui idée 'abstraite' du sensible, toute idée qui en porte la trace. N'est clair, c'est-à-dire entièrement pénétrable à l'esprit, que ce que l'intelligence conçoit *sans aucun concours de l'imagination et des sens*. Ce qui, pratiquement, veut dire: n'est clair que ce qui est mathématique ou, du moins, *mathématisable*³⁶.

Il insiste souvent sur la «fondation cartésienne de la science»³⁷. Déjà au Caire il avait souligné que

la physique cartésienne a détruit la base même des preuves traditionnelles, la conception traditionnelle du cosmos hiérarchique. Et la logique cartésienne a détruit la structure logique de ces preuves, toutes fondées sur l'impossibilité d'une série infinie actuelle; [...] une science de type aristotélicien, qui part du sens commun et se fonde sur la perception sensible, n'a pas besoin de s'appuyer à une métaphysique. Elle y conduit, elle n'en part pas. Une science de type cartésien, qui postule la valeur réelle du mathématisme, qui construit une physique géométrique, ne peut pas se passer d'une métaphysique. Et même elle ne commence que par elle. Descartes le savait. Comme le savait aussi Platon qui, le premier, avait esquissé une science de ce type. Nous l'avons oublié. Notre science avance sans beaucoup s'occuper de ses propres fondements. Le succès lui suffit³⁸.

Jusqu'au jour où une 'crise' - 'une crise des principes' - lui révèle que quelque chose lui manque: il lui manque de comprendre ce qu'elle fait. Mais Descartes est un philosophe. Et comprendre ce qu'elle fait est la chose qui l'intéresse plus que tout. Il tentera donc de *fonder* sa physique, sa logique et sa 'méthode'³⁹.

Dans les passages de 1951 cités ici je voudrais souligner «crise» et «crise des principes», des termes qui font penser à *Krisis*, la dernière œuvre de Husserl qui discute la conception pour ainsi dire 'galiléenne'.

L'insistance sur le 'platonisme' de Descartes est moins escomptée et prévisible que celle

³⁴ KOYRÉ, *Descartes after Three Hundred Years* cit., p. 21, où il écrit aussi que pour Descartes «The first thing to do, therefore, will be to attempt a reform of mathematics».

³⁵ KOYRÉ, *Introduction [...] Entretiens sur Descartes* cit., p. 192.

³⁶ KOYRÉ, *Introduction [...] Entretiens sur Descartes* cit., p. 217.

³⁷ KOYRÉ, *Descartes after Three Hundred Years* cit., p. 27: «Thus we see that the inner development of Cartesian science leads inevitably to the formulation of the epistemological question concerning the very foundations of this science; and the discovery that the clear and distinct ideas are found, or are, in ourselves, in our mind, brings with it the necessity of asking ourselves, 'what am I?' and 'how is it to be explained that 'I' am endowed with these ideas? Where do they come from? And where do 'I' come from? – questions that clearly belong no longer to epistemology but to metaphysics.»

³⁸ Il suffit de citer KOYRÉ, *Introduction [...] Entretiens sur Descartes* cit., p. 170; *ibid.* sur Einstein et les quantas. V. également *Études galiléennes* cit., p. 139, n. 9.

³⁹ KOYRÉ, *Introduction [...] Entretiens sur Descartes* cit., p. 220.

sur le platonisme de Galilée, qui est un thème historiquement important, avec divers précédents historiographiques dont Koyré tient compte et qu'il discute (ceux de Brunschvicg et de Cassirer sont fondamentaux, mais dans son insistance sur la problématique du *Ménon* ou du *Parménide* on perçoit également la lecture des premiers essais de Klibansky). Il faut souligner que pendant son exil aux États-Unis Koyré publie des études sur Descartes et Galilée, mais aussi sur Platon.

Lorsqu'il écrit que Descartes «a fini par trouver 'les choses simples' à partir desquelles il faut commencer», on ne peut s'empêcher de penser au retour aux «choses mêmes» invoqué par Husserl⁴⁰. Pour Koyré

il s'agit justement des notions que les philosophes ont toujours considérées comme les plus difficiles: les notions de mouvement, d'extension, de durée et surtout la notion d'infini qui est en train de poser les fondements d'une nouvelle science, science qui part de l'idée et non de la chose, et qui suit l'ordre des raisonnements et non celui des arguments⁴¹.

Plus fidèle que Gilson aux recommandations de Lévy-Bruhl, Koyré n'isole pas le *Discours de la méthode* de la *Dioptrique* et de la *Géométrie* (comme c'était devenu l'usage depuis le milieu du XIX^e siècle)⁴², mais ramène à ces essais les «modes de raisonnement» énoncés dans le *Discours*.

Mais l'algèbre nouvelle et l'application de l'algèbre à la géométrie, qui rend celle-ci indépendante de l'imagination et ainsi transforme l'espace en une entité pleinement intelligible, constituent pour Descartes lui-même, et pour ses contemporains et successeurs – pensons à Malebranche et à Spinoza – et pour nous, sa plus grande conquête intellectuelle, celle qui rend possible la constitution d'une *physique* théorique, celle qui permet à Descartes de répondre victorieusement aux critiques d'Aristote et de franchir l'obstacle qui avait arrêté Platon⁴³.

J'avais eu la tentation d'intituler ce chapitre 'De Descartes à Galilée et retour'. Je voulais dire que du Descartes métaphysicien Koyré était passé à l'étude du savant et épistémologue Galilée pour le présenter aux côtés d'un *Descartes savant*. Galilée lui avait révélé un autre Descartes, que Koyré rejetait initialement⁴⁴. L'analyse conjuguée des deux penseurs l'a porté à définir la méthode de l'histoire de la pensée scientifique qui porte son nom.

⁴⁰ HUSSERL, *Logische Untersuchungen*, publiées en 1900-1901 et *Philosophie als strenge Wissenschaft*, un essai dans «Logos» de 1911; dans la traduction it. de C. Sinigaglia, Rome-Bari, Laterza 1994, voir les conclusions («Ce n'est pas des philosophies, mais des choses et des problèmes que doit provenir l'impulsion à la recherche» p. 105) et les allusions positives au «tournant cartésien» (p. 9): contre la pseudo-science de la Renaissance, surévaluée par Dilthey, Husserl écrit: «Pour la connaissance de la nature extérieure le pas décisif de l'expérience naïve à la scientifique, des vagues concepts communs aux scientifiques, fut accompli en toute clarté, comme on le sait, uniquement par Galilée» (p. 40). Dans les *Méditations cartésiennes* cit., p. 6 (et *passim*) Husserl déclare: «en suivant en tout Descartes nous accomplissons ce tournant... vers l'*ego cogito*».

⁴¹ KOYRÉ, *Introduction [...]Entretiens sur Descartes* cit., p. 165-166. Ce n'était pas une nouveauté sous la plume de Koyré, si déjà dans l'*Essai sur l'idée de Dieu chez Descartes* (cit. p. 201) on lit que Descartes «n'introduit rien dans sa doctrine sans l'avoir repensé, repris, refondu dans son esprit; il va aux choses mêmes et ne s'arrête pas aux mots».

⁴² GILSON, *Le Descartes de L. Lévy-Bruhl* cit., p. 436.

⁴³ KOYRÉ, *Introduction [...]Entretiens sur Descartes* cit., p. 163.

⁴⁴ KOYRÉ, *Essai sur... Descartes* cit., p. vi, où il avait explicitement contredit Liard et Adam: «rien ne subsiste de nos jours de la physique cartésienne; la science n'a pas suivi les voies tracées par Descartes... l'histoire de la science n'aurait pas été sensiblement différente si Descartes n'avait pas paru, l'histoire de la philosophie en serait, par contre, profondément modifiée». *Ibid.*, p. 128: «son esprit formé par les mathématique (nous considérons que la plus grande gloire de Descartes mathématicien fut de reconnaître la continuité du nombre; en assimilant le nombre discret aux lignes et grandeurs il avait introduit la continuité et l'infini dans le domaine du nombre infini) – profondément conscient du rôle et de la valeur de l'idée d'infini».

La révolution méthodique accomplie par Descartes procède , elle aussi, d'une conception nouvelle du savoir: à travers l'intuition de l'infinité divine Descartes arrive à sa grande découverte du caractère positif de la notion d'infini qui domine sa logique et sa mathématique⁴⁵.

⁴⁵ KOYRÉ, *Orientation des recherches*, dans *EHPS*, p. 1-5: 2; cf. un contexte plus vaste cit. *infra*, III.7 et REDONDI, p. 127-131.

TROISIÈME PARTIE

DE LA MÉDITERRANÉE AUX ÉTATS-UNIS

III.1 ENTRE-DEUX-GUERRES: KOYRÉ EN FRANCE, EN ALLEMAGNE ET DANS D'AUTRES CONTEXTES

tout de même, à une nouvelle guerre, je ne parierais pas un sou sur notre vie. La barbarie est arrivée au pouvoir.

JOSEPH ROTH, *lettre à Stefan Zweig* (1933)¹

Der grosse praktische Anschauungunterricht für ein neues Sehen der Dinge war der Krieg in seiner Gänze, also in einem vierzigjährigen Anlauf und einem Sprung in die Revolution.

BERTOLT BRECHT²

Nous sommes habitués à utiliser l'expression «entre-deux-guerres» pour indiquer la période 1918-1939 et à penser qu'elle a été inventée rétroactivement par les historiens: bien au contraire, elle était déjà largement utilisée par les contemporains, surtout par les intellectuels de gauche, pour manifester leur conviction qu'une nouvelle guerre mondiale était inévitable, et qu'elle était même en cours de préparation dans la nouvelle Allemagne. L'usage de cette expression représentait déjà en soi une prise de position, une déclaration d'antifascisme. Et Koyré l'utilisait³.

À propos du comportement des Juifs en France à l'époque de l'étrange défaite, Saul Friedländer a noté que les Juifs français (pour citer certains d'entre eux dans le contexte présent: Marc Bloch, Jean Wahl, Vladimir Jankélévitch) s'étaient limités à ressentir de l'inquiétude, tandis que les Juifs d'immigration récente ou même ceux qui avaient immigré depuis longtemps, souvent depuis vingt ans ou davantage, «suivant un réflexe ancestral adoptèrent la solution de fuir à l'étranger», d'une façon «légitime ou illégitime», ou bien, lorsque pour des motifs économiques ou policiers ils ne réussissaient pas à le faire, de se replier du moins en zone dite libre dans le sud de la France⁴. Pendant l'été 1940, Koyré résidait en France depuis plus de vingt ans, il y occupait une situation académique respectable et ne manquait pas de «protections, complicités, amitiés, connivences, moyens de se défendre»⁵; cependant, il n'hésita pas un instant à abandonner l'appartement qu'il avait acquis depuis peu à Paris et sa bibliothèque pour tenter en vain de passer en Angleterre et, en attendant de recevoir un visa hors quota pour les États-Unis, à s'embarquer pour le Moyen Orient. On sait que du Caire il gagnera l'Amérique par la route du Pacifique et qu'à New York il sera l'un des fondateurs de l'École Libre des Hautes Études.

Il y a quelque raison de s'interroger et de reconstruire les étapes et les circonstances de sa fuite, et pour ce faire il est indispensable de reconstituer les étapes et les modalités de son intégration en France au cours de ces deux décennies.

Il ne m'a pas été permis de faire une recherche appropriée dans la correspondance de Koyré avec André Mazon, qui aurait pourtant été importante étant donné qu'il avait été l'un de ses collègues, directeur par la suite de l'Institut d'Études Slaves de Paris, et qu'il devait entretenir avec lui d'étroits rapports de solidarité et d'amitié: quelques lettres qu'il lui adressa au cours de l'été 1940 méritent cependant d'être citées⁶. Fin août 1940 Koyré écrivait:

¹ J. ROTH, *Briefe 1911-1939*, hg. und eingeleitet von H. Kesten, Cologne-Berlin, Kiepenheuer und Witsch 1970.

² B. BRECHT, *Schriften zur Literatur und Kunst*, Bd. I, 1920-1939, Berlin Ost-Weimar, Suhrkamp 1966, cit. dans *Gefühl ist Privatsache* (Austellung Katalog, SMB+Kupferstich Kabinet Berlin), Petersberg, M. Inhof Verlag 2010.

³ KOYRÉ, compte rendu de H. ROSINSKY, *The German Army*, «Renaissance», II, 1944, p. 520-528: 520: «la période que l'on ne pourra désormais appeler que celle du 'long armistice'...» (cet écrit est à signaler pour la compétence et l'attention réservées par Koyré à la stratégie et l'histoire contemporaine).

⁴ S. FRIEDLÄNDER, *Nazi German and the Jews. I. The Years of persecution, 1933-1939*, New York, Harper and Collins 1997; trad. fr., Paris, Seuil 2008, p. 53; D. KNOUT, *Contribution à l'histoire de la résistance juive en France 1949-1944*, Paris, Editions du CDJC, 1947, p. 23 et suiv.

⁵ KNOUT, *Contribution* cit., p. 34.

⁶ Conservées dans un fonds que les héritiers Mazon ont donné à l'Institut d'Études Slaves, où après une correspondance entamée au mois d'août j'ai entrepris en octobre 2009 une recherche que j'ai dû ensuite interrompre.

J'aimerais beaucoup avoir de vos nouvelles; savoir ce que vous pensez faire. Pour moi je suis assez désorienté. Je n'ai pas de nouvelles de l'École (une lettre de Mauss fin juillet); je n'ai pas envie de rentrer à Paris, où d'ailleurs [je] n'ai rien à faire pour l'instant. L'École existera-t-elle encore, ou la supprimera-t-on? Et même si elle existe, comment pourra-t-on travailler? Avec qui? Tout cela dépend évidemment du sort de Paris, et même de celui de la France. Si Paris devient une nouvelle édition de Prague, je ne vois pas très bien ce qu'on irait y faire. Je ne vois pas bien non plus ce qu'on ferait ailleurs⁷.

Après avoir rencontré Henri Grégoire, grand slaviste et byzantiniste belge, qui deviendra le vice-président de l'École Libre à New York, Koyré écrivait à André Mazon qu'il avait «presque envié» Grégoire.

Car, au fond, il ne perd que la Belgique – condamnée en tout état de cause – et pour lui la voie est toute tracée. Mais lorsqu'il s'agit de la France, c'est beaucoup plus difficile. Car si le sel n'est pas salé, avec quoi salera-t-on⁸?

Dans une lettre légèrement postérieure, mais toujours datée d'avant le 3 octobre 1940, lorsque sera publié par Vichy le statut excluant les Juifs «de la fonction publique», qui comprenait l'enseignement, Koyré ajoutait:

J'ai pu entrer en rapport avec mon président, M. Mauss [resté à Paris] à l'époque du courrier libre. Mais je n'ai rien reçu de lui depuis plus de deux mois. L'Instruction Publique semble incapable de transmettre des lettres. Quant au Ministère lui-même, sa doctrine, que vous connaissez sans doute, est: tout le monde rejoint son poste. Cela peut se défendre, et même paraît être tout à fait juste. Ainsi les collègues qui ont été autorisés à demeurer en zone libre sont-ils très peu nombreux. Des cas isolés et tout à fait spéciaux. Or le mien n'est ni isolé, ni spécial. Il a été question de me renvoyer au Caire – justement pour occuper tous les postes que la France occupait avant la guerre. Mais l'offensive italienne remet tout en question. J'attends donc les instructions. Mais, ainsi que me l'a dit M. Rosset, c'est le Caire ou Paris... Après tout, Susini m'écrit que c'est peu raisonnable, que l'on ne risque pas plus à Paris qu'en zone 'libre' (ou pas moins en zone 'libre' qu'à Paris) et que l'existence même de cette zone, du moins dans son état actuel, lui paraît être précaire. Et de courte durée. La rentrée de Déat à Paris semble confirmer ce pronostic. Il reste vrai que rester dans la zone, ce serait toujours gagner quelque temps et le temps c'est beaucoup. Ainsi ne me pressé-je pas. J'attends l'appel sans le devancer⁹.

La conclusion était sombre:

Il me semble quelquefois que tout, la vie scientifique, les livres, les recherches appartiennent au passé et qu'il n'y a plus rien que l'ignoble presse. Pourtant, les gens qui viennent de Paris disent que les bibliothèques sont ouvertes et pleines de monde; et que la Résist[ance] à l'hitlérisme est peut-être plus grande que dans la zone libre. Qu'on ne perd pas l'espoir¹⁰.

Entre slavistes on passe à la langue russe («que la volonté de Dieu soit faite!») et à un peu plus d'optimisme: Koyré pense au front oriental de la campagne allemande et à la défaite de Bonaparte en Russie¹¹.

⁷ Fonds Mazon, lettre de Koyré, 31.08.1940.

⁸ *Ibid.* Par une amie commune, Claire, épouse de Jean Lacroix, un philosophe personnaliste connu surtout pour les *Chroniques philosophiques* qu'il tiendra de 1945 à 1980 dans «Le Monde», Koyré avait su où se cachait Mazon, qui devait avoir des rapports avec des personnes liées à la Résistance. Mazon avait fait l'expérience des prisons bolcheviques à Moscou, où il avait été attaché en 1917, cf. le compte rendu qu'il en avait donné dans la «*Revue de Paris*» en 1919.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

Ses années d'études à Paris avaient commencé pour Alexandre Koyré dans une grande misère. Tandis que croissait la richesse de son frère aîné Michel Koyré, qui avait acquis une villa à Montmorency, une banlieue élégante de Paris, et étonnait par ses dépenses de grand seigneur les policiers chargés au début de le surveiller¹², il résulte qu'Alexandre se débattait dans de grandes difficultés économiques, sans aucune perspective de carrière certaine. Il ne pouvait compter que sur des emplois précaires dans l'enseignement tant de la tradition culturelle slave que des sciences religieuses et parfois sur quelques attributions de prix ou de bourses d'études, peut-être sur des contributions de la philanthropie juive¹³. Ceci explique qu'au cours des années vingt, ses premières années d'enseignement, il ait tenté de s'insérer dans certains milieux, qu'il fréquentera moins par la suite et que ses biographes eux-mêmes n'ont pas approfondis: l'Institut d'Études Slaves, où il donnait des cours et publiait, la communauté juive parisienne où il célébra son mariage religieux et collabora à un périodique de divulgation, «Menorah. L'illustration juive». Il avait obtenu la protection de personnages illustres, parmi lesquels le Grand Rabbin Israel Lévi, le professeur Sylvain Lévi¹⁴ grand organisateur, le protestant sioniste Maurice Vernes.

Meyerson, navré, soulignait les difficultés économiques de Koyré et voulait le recommander pour un poste académique¹⁵. Malgré qu'il lui eût procuré des contributions pour faire imprimer ses thèses et qu'il l'estimât beaucoup («Koyré est un très bon esprit, il a une culture philosophique et scientifique solide»), Lévy-Bruhl, déjà parvenu à la retraite, considérait que le jeune immigré avait tort de miser sur la possibilité de faire carrière à la Cinquième Section et en général en France: ce pessimisme était peut-être basé sur les difficultés de Koyré pour obtenir sa naturalisation. Selon Lévy-Bruhl, Koyré aurait mieux fait d'accepter une invitation à enseigner au Japon que Gilson, le plus important de ses sponsors, lui avait procurée¹⁶.

Son refus d'enseigner au Japon n'était pas dû à une méfiance à l'égard des expériences internationales. À partir d'une époque légèrement postérieure (et dès qu'il eut obtenu un poste), Koyré fut *visiting professor* à l'Université Égyptienne du Caire (plusieurs fois: 1933-1934; 1936-1937; février-juin 1940 et de nouveau en 1941) et fit quelques voyages d'étude en Angleterre¹⁷ et en Allemagne: ces derniers étaient brefs, mais très fréquents jusqu'en 1933, lorsqu'ils cessèrent complètement. Ces voyages tenaient déjà Koyré en contact avec la Kulturwissenschaftliche Bibliothek Warburg à Hambourg, dont

¹² V. *supra*, p. 47.

¹³ Madame Laure Politis, archiviste responsable du Casip-Cojasor (Paris), l'institution qui distribue ces contributions à des Juifs pauvres, m'a assuré en octobre 2009 que parmi les documents conservés dans leurs archives il n'existe pas de listes contenant le nom des bénéficiaires.

¹⁴ Cf. M. MAUSS, *Sylvain Lévi*, dans Mauss, *Œuvres*, III, Paris, Éd. de Minuit 1969, p. 535- 545, qui le définissait «un administrateur de sciences et d'hommes». À ce professeur de sanscrit au Collège de France et aux Hautes Études, Meyerson avait parlé de Koyré; après l'avoir invité à dîner avec sa femme, Sylvain Lévi commence à suivre la carrière de Koyré et les démarches pour sa naturalisation, au sujet de laquelle il envoie une lettre très favorable. En février 1924, Koyré avait écrit à Meyerson, *Lettres françaises* cit., p. 230: «je vais bien, je fais mes cours et je vais être obligé d'écrire un livre sur Boehme – du moins Sylvain Lévi m'a dit dernièrement qu'il faut me dépêcher». Il écrivait cela au début de 1924, mais en réalité il faudra cinq ans pour le livre et le doctorat d'État sur Boehme.

¹⁵ E. MEYERSON, *Lettres françaises* cit., p. 403 (Lévy-Bruhl à Meyerson, le 4 juillet 1926): «j'ai su que Koyré est maintenant pour un an dans la situation présente. C'est bien – mais il a tort de trop compter sur les Hautes Études pour la suite». «Par contre sa situation matérielle, comme vous le savez peut-être, continue à être des plus précaires et menace même de s'aggraver encore étant donné qu'il faut prévoir, paraît-il, la cessation imminente à la fois de sa situation comme chargé de conférences à l'École des Hautes Études et de celle qu'il occupe à l'Institut des Études Slaves». Cf. *ibid.*, p. 421 (15 août 1931) Lévy-Bruhl était peut-être influencé par une déconvenue subie à l'École des Hautes Études: sa belle-sœur Hélène Metzger Bruhl n'avait pas réussi à y obtenir un poste pour l'histoire de la science. *Ibid.*, p. 408: Lévy-Bruhl, le 6 juillet 1927, à propos d'un compte rendu dont Koyré avait été chargé, assure à Meyerson qu'il «connaît bien votre œuvre».

¹⁶ *Ibid.*, p. 215.

¹⁷ Pendant l'été 1924 il avait passé deux mois et demi à faire de la recherche à Londres; en 1931 il y était retourné pour d'autres recherches; cf. MEYERSON, *Lettres françaises* cit., p. 236, 241. Après son premier séjour au Caire, il avait su en rencontrant E. Weil que le Warburg «était installé à Londres», Marbach, Koyré à Klibansky, s.d. [1934].

il suivra l'installation en Angleterre; il était au courant des travaux, fondamentaux pour lui, de Cassirer et de ceux de son élève, mais également de l'école de Francfort, où Horkheimer était le collègue de son maître et ami Max Scheler dans cette université nouvellement fondée.

L'Allemagne comme contexte idéal et lieu politique a laissé des traces indélébiles dans l'expérience personnelle, philosophique et politique de Koyré. À son retour de prison d'Istanbul il avait écrit à Scheler avant encore d'arriver en France (22.5.1920) et quelques jours après (27.5.1920) il avait demandé un visa pour l'Allemagne. Il n'est pas à exclure qu'au cours de la première période où il avait des difficultés à s'insérer dans le système universitaire français, il ne songeât, grâce aux œuvres qui y avait été imprimées en traduction allemande, à s'insérer dans le système allemand. Ces épisodes, reconstitués à partir de sa correspondance privée, ne sont pas les seuls à témoigner de son attention envers l'évolution de la tragédie de l'Allemagne entre les deux guerres.

Il faut souligner que la fréquence des voyages et des contacts avec l'Allemagne n'était pas commune, étant donné qu'au lendemain de la première guerre mondiale la « reprise des rapports culturels entre France et Allemagne » était lente, laborieuse et pleine de tensions¹⁸. Ces voyages de Koyré en Allemagne (sauf peut-être une exception, si la date d'août 1935 pouvait être confirmée pour une visite en compagnie de sa femme à Edith Stein, déjà carmélite¹⁹, et probablement à Maria Scheler) cessent brusquement à l'avènement d'Hitler²⁰, tandis que d'autres titulaires de bourses et hommes de lettres français, étrangers au nazisme, comme Aron, Corbin et Sartre, n'hésiteront pas, pendant quelques années encore, à y faire de longs séjours; Koyré, lui, malgré son désir de rencontrer les amis qui lui étaient chers, refusera de remettre pied en Allemagne, même après 1945.

Malgré sa connaissance précoce de Heidegger et son admiration pour lui, ce n'est qu'en 1946 à New York et à Paris que Koyré traitera publiquement de l'existentialisme, en s'inspirant d'un penseur de gauche comme Jean-Paul Sartre (dont l'un des premiers écrits avait paru dans « Recherches philosophiques »), à l'occasion du succès mondial de son traité *L'être et le néant*. Ces épisodes, restés privés, ne sont pas les seuls qui montrent Koyré extrêmement attentif à l'évolution de la tragédie dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres. Je présume qu'il s'y rendait si souvent non seulement pour consulter quelque texte de « mystiques, spirituels et alchymistes » de la tradition germanique, mais également pour être informé des persécutions infligées à ses amis juifs (parmi lesquels comme on le sait Husserl fut, dans sa vieillesse, un cas exemplaire).

Mais Koyré ne manquait pas d'énergie ni de courage pour rédiger de nombreux essais et comptes rendus. Il n'est pas exclu que ses fréquents voyages en Allemagne étaient dus à des recherches portant sur

¹⁸ KLAUS GROSSE KRACHT, *Les intellectuels allemands à Pontigny: autour de Ernst Robert Curtius, Heinrich Mann et Bernard Groethuysen*, dans *Pontigny, Cerisy dans le S.I.E.C.L.E.* (Sociabilités Intellectuelles Echanges Coopération Lieux Extension), 2002, on line: «Après la première guerre mondiale, les échanges intellectuels entre la France et l'Allemagne restaient longtemps au point zéro. Paul Desjardins fut l'un des premiers à renouer le contact avec des intellectuels allemands. Dès 1922, il invita régulièrement des écrivains et intellectuels de l'autre côté du Rhin à participer aux Entretiens d'été de Pontigny. Surtout les Décades littéraires, animées par le groupe de la Nouvelle Revue Française, jetèrent un premier pont par où les échanges culturels entre la France et l'Allemagne commencèrent à se rétablir. La présence de Ernst Robert Curtius, Heinrich Mann et Bernard Groethuysen à côté de Paul Desjardins, André Gide et Charles Du Bos faisait de Pontigny un lieu d'échange intellectuel où des visions différentes d'une culture européenne se rencontrèrent et s'enrichirent mutuellement. Les Décades de Pontigny constituent ainsi un lieu de mémoire capital dans l'histoire culturelle franco-allemande du vingtième siècle». *Deutsch-französische Gespräche 1920-1950. La correspondance de E.R. Curtius avec Gide, Ch. Du Bos et Valéry Larbaud*, éd. par H. et J. Dieckmann, Francfort-sur-le-Main, Klostermann 1980, p. 10-11; R. THALMANN, *Du cercle Sohlberg au Comité France-Allemagne: une évocation ambiguë de la coopération franco-allemande dans les années '30*, dans H.M. BOCK, *Entre Locarno et Vichy: les relations culturelles franco-allemandes dans les années 30*, Paris, CNRS 1993.

¹⁹ E. STEIN, *Werke*, hg. H.-B. Gerl-Falkovitz, IX, *Briefe*, n. 430 à H. Conrad-Martius, 17.11.1935.

²⁰ *Ibid.* p.50: Stein à H. Conrad-Martius, de Cologne le 17.11.1935: «Wissen Sie dass er [Koyré] und Do im August hier waren? Ich war sehr froh darüber, und es war eine grosse Hilfe für mich: ich gab ihm die erste Kapitel des grossen Opus zu lesen und er machte mir Mut zum Weiterarbeitung».

cette aire culturelle, mais ils étaient probablement liés aussi à son intérêt pour la situation politique pendant la période de Weimar, au moment où il avait noué des contacts avec des intellectuels et des groupes fort significatifs pour sa formation culturelle et politique.

Les rapports instaurés lorsqu'il était étudiant à Göttingen restèrent un point de repère constant et connaîtront des développements intéressants: il restera en contact non seulement avec Husserl, le professeur qui avait brisé sa carrière dans les universités allemandes; il s'attachera à le sauver ainsi que son *Nachlass*; il continuera à correspondre avec Hedwig Conrad-Martius et son mari Theodor Hans Conrad (un autre philosophe que Husserl n'avait pas soutenu), évangélistes comme Hering, mais aussi avec Max Scheler, qui s'était converti au catholicisme; il entrera en bons rapports avec Peter Wust, célèbre professeur catholique à Cologne. Celui-ci consacrera un compte rendu enthousiaste au *Descartes* de Koyré dans sa traduction allemande (non signée) de Hedwig Conrad-Martius et d'Edith Stein²¹ et envisagera d'écrire à ce sujet également dans un périodique catholique français, «La vie intellectuelle», où l'avait présenté Jacques Maritain, fréquenté par Wust à Paris en 1928²². Scheler lui-même avait fait quelques séjours à Paris et était entré en contact avec les intellectuels du «renouveau catholique», tandis que Koyré le pilotait et le présentait dans d'autres milieux. Ces amitiés et collaborations culturelles n'étaient pas entravées par leurs appartenances respectives à des confessions diverses: Koyré avait été lié à Hering et aux Conrad évangéliques; en réalité, les fréquentations de Koyré, Juif non pratiquant depuis au moins les années trente, étaient, sans la moindre prévention, interconfessionnelles, à commencer par la plus ancienne de toutes à Paris, celle de Gilson²³.

Le jeune Henry Corbin, qui a noté à Paris «autour de Koyré de nombreux collègues israélites qui avaient fui l'Allemagne», déclarait que

les expériences allemandes avaient élargi mon cercle d'amitiés à Paris. Je voudrais décrire tout ce que représenta pour moi l'amitié avec Alexandre Koyré: il fut, d'une manière complètement différente de Jean Baruzi, l'ami, le compagnon de ses élèves et de ses auditeurs à l'École des Hautes Études. La plupart des cours se concluaient chez Harcourt, le café historique et confortable au coin de la Place de la Sorbonne et du boulevard Saint-Michel. [...] C'est chez Harcourt que s'élabora une partie de la philosophie française de l'époque. Hegel et le renouvellement des études hégéliennes y occupaient une grande place. Autour de Koyré il y avait Alexandre Kojève (Kojevnikov), Raymond Queneau, moi-même, d'autres philosophes comme Fritz Heinemann, beaucoup de nos collègues israélites qui avaient choisi l'exil et dont les récits désolés nous informaient du cours des événements en Allemagne. Le ton montait parfois, et de beaucoup. Kojève et Heinemann étaient en complet désaccord sur l'interprétation de la phénoménologie de l'esprit. Les comparaisons entre la phénoménologie de Husserl et celle de Heidegger revenaient souvent. Puis nous provoquions Queneau [...]; il y avait aussi un vieil ami, Bernard Groethuysen, notre incomparable Socrate, figure centrale des soirées inoubliables qu'Alexandre Koyré et son épouse organisaient dans leur petit appartement rue de Navarre. L'humour de Groethuysen semblait dominer les vicissitudes de l'époque et nos préoccupations. Ce fut lui qui inaugura l'"anthropologie philosophique" (sa grande œuvre qui porte ce titre est restée inachevée), et ce fut grâce à sa ténacité qu'apparut ma traduction de Heidegger, parce que ce dernier, philosophe 'inconnu', intéressait peu les éditeurs. Au cours des soirées rue de Navarre, la structure du volume suivant des *Recherches philosophiques* occupait la plupart des conversations²⁴.

²¹ P. WUST, *Descartes und die Scholastik*, «Kölnische Volkszeitung», 4 février 1924.

²² WUST, *Lettres de France et d'Allemagne*, Paris, Tequi 1985, p. 113: le 26 mai 1929, Maritain est reconnaissant à Wust d'écrire sur Charles Du Bos, Claudel et lui-même pour indiquer «l'importance spirituelle de la renaissance catholique française». «Du Bos espère faire traduire et publier vos souvenirs de Paris aux "Nouvelles littéraires". J'en parlerai aussi au rédacteur de "La vie intellectuelle"... Je suis heureux que vous fassiez pour cette revue une étude sur le livre de Koyré». Cf. WUST, *Werke*, Hambourg, Meiner, X, p. 198.

²³ C'est ce qui résulte également de sa tombe au Père-Lachaise, sans aucun symbole religieux, tandis que sur celle de son frère aîné Michel, qui lui est contiguë, on peut voir des symboles orthodoxes (ce dernier s'était converti pour pouvoir entrer dans la marine du tsar). Alexandre avait célébré ses noces d'abord à la mairie, puis à la synagogue à l'époque où il était dans le besoin.

²⁴ Association des amis d'Henry et Stella Corbin, *Postscriptum d'H. Corbin* à la conversation avec Philippe Nemo,

Jaspers et Heidegger se trouvaient, eux aussi, parmi les auteurs les plus débattus: «rarement se trouva réunie une telle pléiade de philosophes et furent affrontés tant de thèmes nouveaux, parmi lesquels la phénoménologie occupait, bien entendu, une grande place»²⁵.

L'un des résultats les plus intéressants des voyages de Koyré en Allemagne fut sa rencontre avec un Russe, Alexandre Kojévnikov (paradoxalement, cette rencontre était due à une tâche familiale délicate: négociier avec ce jeune homme qui avait enlevé la femme de son frère cadet Georges). L'activité scientifique de celui-ci, qui deviendra l'élève, le suppléant et l'ami de Koyré, reflète sous de nombreux aspects les orientations du professeur.

En premier lieu – d'importance capitale - il faut examiner les contributions de Koyré et Kojève à la renaissance française des études sur Hegel et en particulier sur ses écrits de jeunesse. Cette renaissance hégélienne est contemporaine des intérêts hégéliens de Horkheimer et des premières lectures françaises de textes de Heidegger²⁶.

Une monographie récente sur Kojève²⁷ dresse la liste de différents comptes rendus publiés dans certains périodiques auxquels Koyré lui-même collaborait habituellement: parmi ceux-ci la revue des sociologues francfortois. Il ne me semble pas que l'on ait noté que tous deux ont collaboré à la «Zeitschrift für Sozialforschung» dès la première année de sa parution, ce qui n'est pas négligeable. Kojève, à ses premières armes, écrit à propos de livres philosophiques, mais dans ses critiques Koyré compare *Les causes du suicide* de Halbwachs avec le livre classique de Durkheim sur le même thème²⁸, *La cité grecque* de Glotz avec Fustel

juin 1978 (www.amiscorbin.com/biographie/post-scriptum-biographique). Cf. correspondance A. Koyré-H. Corbin (1936-1938), «Cahiers de l'Herne», 1981, p. 330-331.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ J. WAHL, *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, Paris, Rieder 1929, dont Koyré fait le compte rendu dans la «Revue philosophique», a. LV, t. CX, 1930, p. 136-143. Koyré faisait œuvre de pionnier dans les cours qu'il donna à plusieurs reprises sur les *Theologische Jugendschriften* hégéliennes éditées par Nohl, à partir de celui de 1926-27 sur la «notion de conscience malheureuse dans la *Phénoménologie de l'esprit*», et ensuite sur la philosophie religieuse de Hegel etc. A. Kojève avait pris une part active au cours de 1932-33 (REDONDI, p. 24, 42) et avait continué ensuite ces séminaires hégéliens en remplaçant Koyré, invité au Caire. Ce n'est qu'après une décennie que ce cours sortira, sous la direction de R. Queneau, KOJÈVE, *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard 1947. Cf. M. ROTH, *Knowing and History. The Resurgence of French Hegelianism*, Princeton, Princeton U.P. 1988; D. AUFFRET, *Alexandre Kojève. La philosophie, l'état, la fin de l'histoire*, Paris, Grasset 1990. Au groupe de Koyré appartient également E. WEIL, qui publiera *Hegel et l'état*, Paris, Vrin 1950. Parmi les écrits hégéliens de Koyré de cette période v. *Rapport sur l'état des études hégéliennes en France*, dans *Verhandlungen des ersten Hegelkongresses 1930 im Haag*, Tübingen, Mohr, 1931, p. 80-105; maintenant dans *EHPP*, p. 205-227; cf. diverses rééditions Paris, Gallimard; *Note sur la langue et la terminologie hégéliennes*, «Revue Philosophique», a. 56 (CXII), novembre-décembre 1931, p. 409-439 (maintenant dans *EHPP*, p. 135-173; dans la réédition 1971, p. 191-224); *Hegel à Iéna*, «Revue philosophique», a. 59 (t. CXVIII), septembre-octobre 1934, p. 274-283 (maintenant dans *EHPP*, p. 147-189; réédition 1971, p. 147-189); *Hegel en Russie*, dans «Monde slave», XIII/2, 1936, p. 215-248, 321-364, 379-388; II, p. 85-135 (maintenant dans Koyré, *Études d'histoire de la pensée philosophique en Russie*, Paris, Vrin 1950; réédité Paris, Gallimard coll. Idées, 1976). Sur l'importance fondamentale de ces essais hégéliens de Koyré, cf. R. SALVADORI, *Hegel in Francia*, Bari, De Donato 1974; J. HYPOLYTE, A. KOJÈVE, A. KOYRÉ, J. WAHL, *Interpretazioni hegeliane*, a cura di R. Salvadori, Florence, La Nuova Italia 1980. De nombreux spécialistes de Kojève, parmi lesquels M. Filoni, sont d'un avis différent.

²⁷ M. FILONI, *Il filosofo della domenica*, Turin, Boringhieri 2008, auquel on renvoie pour la bibliographie citée, p. 249-252, recense entre autres le compte rendu de l'ouvrage de H. GOUHIER, *Vie d'Auguste Comte*, I, Paris, Vrin 1931 (mais 1932), p. 152-153. V. également du même auteur la bibliographie et le catalogue de sa bibliothèque consultables on line dans *Hommage à A. Kojève. Actes de la journée A. Kojève 28.1.2003*, Editions de la BNF, p. 99 et suiv.

²⁸ J'utilise la réédition «Zeitschrift für Sozialforschung», hg. v. M. Horkheimer, mit einer Einleitung von A. Sch-

de Coulanges²⁹, traite de *La fin du monde antique et les débuts du Moyen Âge* de Lot³⁰ et, *last but not least*, analyse *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie* de Simiand³¹. Selon le style de la «Zeitschrift für Sozialforschung» ce sont de brefs écrits descriptifs, mais très bien informés, et ils doivent avoir été confiés à Koyré et à son assistant à cause de sa maîtrise de la langue allemande et de ses rapports de vieille date avec les sociologues parisiens. Comme l'écrit Koyré dans une lettre de fin 1931 à E. Stein, précédemment il ne s'intéressait pas à la sociologie et avait par conséquent refusé une bourse de la Rockefeller Foundation, qu'il proposait maintenant de demander pour elle³².

Dans ce cas, c'était surtout Célestin Bouglé qui avait pris l'initiative de faire envoyer à Koyré ces livres pour en donner le compte rendu, y voyant «une amorce de collaboration qui pourra vous intéresser»³³. À l'avènement du nazisme, Bouglé et l'École Normale Supérieure constitueront le tout premier point de repère et de sauvetage pour les Francfortois, de même que l'Université de Londres le représentait pour le groupe Warburg. Peu importe que les sociologues de Francfort aient gagné ensuite les États-Unis (d'abord New York et puis la Californie). C'est à Paris qu'ils ont pu faire imprimer la première année de leur revue, qui venait d'être fondée, et s'installer provisoirement dans certains locaux que Bouglé leur avait montrés en juillet 1933. Il écrivait qu'il s'occupait d'un certain nombre de professeurs ou de chercheurs qui avaient dû quitter l'Allemagne.

J'espère bien arriver à des résultats pour quelques-uns d'entre eux, mais ils sont trop nombreux et une certaine disproportion se révèle entre les demandes et les subventions ou souscriptions dont nous pouvons disposer³⁴.

Bouglé s'occupait de l'affectation de professeurs de différentes disciplines et recevait entre autres des lettres «pressantes» de Husserl qui recommandait Aron Gurwitsch. Écrivant au recteur Charléty le 3 août 1933, Bouglé rapporte qu'il garde le contact avec Sylvain Lévi pour les disciplines philologiques et avec Kittredge de la Rockefeller Foundation. Il venait de recevoir la visite de Pollock, «lieutenant de M. Horkheimer». Celui-ci et son institut avait été «mis à l'index en ce moment en Allemagne: même sa collection de livres serait paraît-il menacée» et ses œuvres elles-mêmes avaient alimenté le fameux bûcher de livres en 1933³⁵.

Par la suite Koyré avait proposé d'écrire le compte rendu de «*Raison et Révolution*» de Marcuse pour «Critique»³⁶, et grâce aux *Mémoires* de Raymond Aron nous savons qu'à l'époque de sa maturité, il avait peu

midt, Munich, DTV, 1980, t. I/1-2 (1932), p. 173-174.

²⁹ *Ibid.*, p. 210-212.

³⁰ *Ibid.*, p. 211.

³¹ *Ibid.*, II/3, 1933, p. 472-474.

³² E. STEIN, *Selbstbildnis in Briefen I. 1916-1933*, bearbeitet von Maria Amata Neyer, Fribourg, Herder 1998, p. 213: «Man muss soziologisch oder politisch-historisch arbeiten... Mir wurde es vorgeschlagen, doch hatte ich damals kein Interesse für Soziologie». Groethuysen est le plus informé en ce qui concerne les offres Rockefeller, mais il est absent à ce moment-là.

³³ Paris, AN, 61 AJ 91: le 8 mai [1932] Bouglé lui écrit: «J'ai oublié de vous dire que j'avais suggéré à M. Max Horkheimer, directeur de la revue allemande "Zeitschrift für Sozialforschung", de vous envoyer deux ou trois livres pour de brefs comptes rendus. Il s'agirait du livre de Delmas et de l'Halbwachs auquel on joindra celui de Blondel. Si cela vous ennuie, prévenez-moi au plus tôt, mais je pense qu'il y aurait là une amorce de collaboration qui pourra vous intéresser».

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Le 21 octobre 1946 Eric Weil rapporte à Georges Bataille que Koyré lui avait envoyé de New York cette pro-

d'estime pour la philosophie des Francfortois, mais il n'est pas difficile de découvrir ce qui l'unissait à eux au début des années trente.

La médiation de Bouglé entre les Francfortois et Koyré trouve une confirmation dans le compte rendu³⁷ que celui-ci consacra au *Bilan de la sociologie française contemporaine* par Bouglé dans la cinquième année du périodique de Horkheimer. Il y mentionne Berr, Fustel de Coulanges et plusieurs fois Simiand avec sa «véritable somme, le *Traité d'économie politique et sociale*» pour les collections «Peuples et civilisations» et «Évolution de l'humanité». Il traite de l'un des points fondateurs de la conception, celui qui porte sur les représentations collectives.

Exposant la théorie des «représentations collectives», M. Bouglé a soin de réfuter l'objection classique de Tarde qui 'accusait' Durkheim de créer une nouvelle ontologie. Ce faisant, il suit, bien entendu, l'exemple de Durkheim. Et pourtant... oserons-nous lui dire qu'il a tort? Ce que Durkheim appelle «représentations collectives» est une réalité; réalité aussi dure, aussi résistante, aussi réelle – sinon davantage – que celle de la matière et des corps. Et c'est dans la découverte – ou redécouverte, car ce que Durkheim appelle «représentations collectives» n'est rien d'autre que ce que Hegel appelle «esprit objectif» – de cette couche sui generis de la réalité – le réel social –, réalité qui nous est à la fois «intérieure» et «extérieure», que consiste le plus grand mérite philosophique de la sociologie durkheimienne³⁸.

Non seulement l'article sur Bouglé témoignait de sa maîtrise de la problématique sociologique au sens large, mais ce compte rendu permettait à Koyré de parcourir «le domaine de la sociologie durkheimienne», y compris «les hérétiques, tel par exemple M. Lévy-Bruhl» (comme l'écrivait Bouglé), mais aussi toutes les disciplines et les domaines soumis à son influence: ethnologie, étude des primitifs, cadres sociaux de la mémoire et enfin éthique.

M. Bouglé estime qu'en démontrant la variabilité, selon les structures et les tendances des groupements humains, des 'tables de valeurs', en montrant, dans le moral, du social cristallisé (p. 160), en substituant à la 'morale simple' une 'morale nuancée', en faisant comprendre la nécessité de chercher, pour l'action morale, des points d'appui dans la réalité sociale, et de commencer la réforme des mœurs par celle des institutions, la sociologie s'est acquis un mérite considérable. Et que les réactions des tenants de l'absolutisme moral, qui l'accusent de 'dissoudre' et de 'saper' la notion même du devoir, n'étaient aucunement justifiées³⁹.

Koyré n'est pas d'accord avec Bouglé sur ce point et réexamine la position des ses maîtres.

Il est incontestable que Durkheim pensait pouvoir fonder une morale qui s'appuierait directement sur la réalité sociale; il est incontestable aussi que la critique sociologique, héritière légitime du XVIII^e siècle, en faisant voir dans maint tabou (citons l'exemple célèbre de l'inceste) une survivance de croyances totémistes, en détruisait eo ipso la valeur; et qu'elle aboutissait avec la science des mœurs de M. Lévy-Bruhl à un relativisme moral à peu près absolu. Quant à la morale que l'on pourrait fonder sur la sociologie durkheimienne, il faut bien reconnaître que, plaçant la valeur suprême – la seule valeur véritablement 'sacrée' – dans la cohésion du groupe social, elle doit, pour rester conséquente avec elle-même, justifier toutes les morales et toutes les échelles de valeur qui, dans un temps et dans des circonstances donnés, assurent et augmentent ladite cohésion⁴⁰.

Il est intéressant qu'il en considère également les conséquences pour ce qui est des conceptions politiques d'actualité.

position, ainsi que d'autres, pour des comptes rendus, mais qui ne seront pas réalisés, v. G. BATAILLE-E. WEIL, *À l'en-tête de Critique. Correspondance 1946-1951*, Paris, Lignes 2014, p. 90.

³⁷ «*Zeitschrift für Sozialforschung*», t. 5, 1936, p. 260.

³⁸ *Ibid.* p. 264. À la différence des comptes rendus cités, cet article est imprimé en français.

³⁹ *Ibid.*, p. 263.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 263-264.

Ce qui veut dire qu'elle doit se ranger du côté des régimes 'totalitaires' et condamner avec eux le droit au libre examen; elle doit, nécessairement, justifier une morale conformiste (son socialisme même n'est qu'un conformisme du progrès, désir de nager dans le sens du courant). C'est uniquement parce que, du XVIII^e siècle, elle avait gardé une foi au progrès qu'elle a pu s'abuser sur ses propres tendances⁴¹.

Un autre intermédiaire entre Koyré et les Francfortois était son ami Bernard Groethuysen⁴², un élève de Dilthey qui s'était installé à Paris comme consultant d'édition. Horkheimer considère qu'il est le consultant le plus important du périodique «Mesures» pour la culture allemande contemporaine et par conséquent que c'est lui qui aurait fait traduire Heidegger, comme le pensait également Corbin. Horkheimer espérait donc que Groethuysen pourrait promouvoir et faire traduire également les Francfortois⁴³. Herbert Marcuse propose Groethuysen comme auteur à Horkheimer en vue d'un fascicule spécial qu'il aurait voulu consacrer au centenaire du *Discours de la méthode* et au Congrès Descartes réuni à Paris sous la présidence de Gilson. Ils auraient dû par conséquent proposer à nouveau une discussion des thèses de Borkenau sur les origines de la pensée bourgeoise et sur la problématique de Grossmann. Lorsque dans la «Zeitschrift für Sozialforschung», Koyré avait été critiqué comme interprète «phénoménologique» de Descartes par le 'francfortois' Franz Borkenau, l'autre francfortois Grossmann l'avait défendu et il y avait eu des réactions très favorables de la part du professeur catholique Peter Wust.

À cette occasion la «Zeitschrift für Sozialforschung» devrait publier une sorte de fascicule commémoratif, qui interprète une bonne fois de manière juste l'origine de la philosophie bourgeoise. L'introduction écrite par vous [Horkheimer], puis par exemple les principes de Grossmann et Groethuysen sur les courants contemporains caractéristiques de la pensée bourgeoise⁴⁴.

Au cours de ces années, les écrits de Koyré étaient présents dans le panorama philosophique allemand grâce aux traductions de ses condisciples de Göttingen, qui le considéraient comme quelqu'un de leur génération, mais plus avancé dans la carrière académique, et comme un expert de la scolastique: deux de ses essais⁴⁵ avaient été publiés en traduction allemande et en particulier sa monographie sur Descartes avait été traduite à quatre mains par H. Conrad-Martius et Edith Stein et imprimée sans leurs noms un an après l'édition française⁴⁶.

Koyré se montre très sensible au problème des persécutions antisémites et de l'aide aux réfugiés: en effet on reconnaît généralement que son périodique «Recherches philosophiques» en accueillait les écrits pour les aider à se qualifier et à obtenir une affectation. Cela est d'autant plus remarquable qu'il était interdit aux Juifs allemands de publier.

Dès 1934 Koyré faisait partie de l'exécutif du Comité pour la Défense des Droits des Israélites

⁴¹ *Ibid.*, p. 264.

⁴² K. GROSSE KRACHT, *Zwischen Berlin und Paris. Bernard Groethuysen (1889-1946). Eine Biographie*, Tübingen, Niemeyer 2002. V. également *Catholicisme et bourgeoisie: Retour sur les origines de l'esprit bourgeois en France*. Actes de la table ronde sur B. Groethuysen (Lyon 2002), réunis par B. HOURS – C. MAIRE, Cahiers du Centre de recherches historiques, n. 32, oct. 2003.

⁴³ Francfort, Stadt- und Universitätsbibliothek, Max-Horkheimer Archiv, I.1.260 (lettre de Horkheimer à R. Aron, 7.12.1937). Je remercie Furio Cerutti d'avoir mis à ma disposition les copies de ce document, et d'autres aussi, effectuées pour ses recherches.

⁴⁴ *Ibid.*, VI 27°.395 (lettre de Marcuse à Horkheimer, de New York, 6.12.1935): «Die "Zeitschrift für Sozialforschung" zu diesem Anlass eine Art Gedenkheft herausbringen sollte, das den Anfang der bürgerliche Philosophie einmal auf die rechte Art interpretierte. Das einleitende Aufsatz von Ihnen [Horkheimer], dann etwa Grossmann Grundlagen und Groethuysen über die gleichzeitigen charakteristischen Strömungen des bürgerlichen Denkens».

⁴⁵ KOYRÉ, *Bemerkungen über die Zenonischen Paradoxien*, «Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung», V, 1922; *Die Gotteslehre Jakob Boehmes*, *ibid.*, VII, 1929. Il s'agit d'un chapitre de sa thèse d'État *La philosophie de Jakob Boehme*, dont H. Conrad-Martius, traductrice de ces deux contributions, a laissé une traduction manuscrite complète.

⁴⁶ E. STEIN, *Werke*, Gesamtausgabe 25 (Übersetzungen V), hg. H.-B. Gerl-Falkovitz.

en Europe Centrale et Orientale. Le nom de Koyré n'est pas publié par le Comité, mais figure dans une de ses listes manuscrites⁴⁷; son nom est estropié (Koyné), mais parfaitement reconnaissable grâce aux données concernant sa date de naissance, sa résidence et sa qualification professionnelle figurant dans un document de police⁴⁸. C'est une circonstance qui mérite d'être soulignée parce que, dans le cas d'un riche bienfaiteur qui demandait à ce que son nom n'apparaisse pas pour ne pas nuire à ses affaires, le Comité avait refusé en arguant du principe qu'il n'était pas une société secrète⁴⁹. En ce qui concerne Koyré, ils auront évité d'imprimer son nom pour ne pas l'exposer à d'autres dangers, reconnus par le Comité.

C'est Koyré qui donnera le compte rendu d'un livre dans lequel, après une préface de Maritain, le prélat catholique Joannes Maria Österreicher publie et commente des documents sur la politique de l'Église catholique face au racisme, pour rappeler au pape Pacelli que son prédécesseur Pie XI s'était prononcé à plusieurs reprises pour «stigmatiser huit thèses racistes comme odieuses, hostiles au message du Christ» et pour déclarer qu'«il n'est pas possible aux chrétiens de participer à l'antisémitisme... L'antisémitisme est inadmissible. Nous sommes tous sémites spirituellement» (septembre 1938). Pour Koyré, «l'antisémitisme est la maladie endémique des chrétiens bien-pensants, tant catholiques que protestants»; mais grâce à ce dossier préparé par le groupe de Maritain, chaque lecteur même non chrétien «sera facilement convaincu du caractère païen, antichrétien, du racisme et du nazisme, du fait que la haine du Juif et du judaïsme s'accompagne chez Hitler de la haine ouvertement proclamée contre le Christ»⁵⁰.

La nature du racisme et en particulier du nazisme est définie par Koyré avec la même formulation que Pie XI avait utilisée dans l'encyclique *Mit brennender Sorge*, qui avait été lue le dimanche des Rameaux 1937 dans les églises catholiques allemandes: cette formule remonte à Gustav Gundlach⁵¹, l'un des trois jésuites rédacteurs de l'encyclique restée inédite à la mort du pontife⁵², mais la définition du nazisme et du racisme comme néopaganisme avait déjà été utilisée par Edith Stein dans la célèbre lettre envoyée en avril 1933 au pape Pie XI, qu'on disait introuvable et même inexistante il y a encore très peu de temps.

Pendant des années les chefs du national-socialisme ont prêché la haine contre les Juifs. L'idolâtrie de la race et du pouvoir de l'État, avec laquelle la radio martèle quotidiennement les masses, n'est-elle pas ouvertement une hérésie? Cette guerre d'extermination contre le sang juif n'est-elle pas un outrage à la très

⁴⁷ Paris, Mémorial de la Shoah DCLIV.2. Le statut du Comité déclare au § 2 qu'il a «pour but la défense des personnes de religion ou d'origine israélite partout où elles se trouvent atteintes ou menacées dans la jouissance de la plénitude de leurs droits civiques et politiques, ou dans le libre exercice de toute profession légale».

⁴⁸ *Ibid.*, DCLIV.3: *Adresses*, parmi lesquelles v. n° 25.

⁴⁹ *Ibid.*, DCIV. 14. Lettre à Leo Simon, qui avait fourni des moyens au Comité et personnellement à son secrétaire, le journaliste Boris Gourévitch (13.8.1936): «M. Gourévitch nous a fait part à maintes reprises de votre désir de faire partie de la présidence de notre comité. Malheureusement en 1934 et 1935 vous nous avez prié de ne pas publier votre participation à nos travaux de façon à sauvegarder vos intérêts moraux et matériels en Allemagne. Nous ne sommes pas une organisation occulte, et cela nous a empêché même de vous introduire dans le bureau ou dans le Comité exécutif».

⁵⁰ Compte rendu du livre de J.M. ÖSTERREICHER, *Racisme-Antisémitisme-Antichristianisme*, préface de J. Maritain, New York 1943, R I, p. 658-659 (sur Österreicher cf. D. VON HILDEBRAND, *Memoiren und Aufsätze gegen den Nationalsozialismus 1933-1938*, Mayence, M. Grünewald 1994). Ce prélat avait tenu des prédications antinazies et avait dû s'expatrier: c'était un Juif converti, qui avait été le père spirituel de Philip Roth, mais déclarait que l'écrivain n'avait pas été baptisé, tandis que pour d'autres (y compris Husserl) Österreicher avait présenté des conversions présumées. Cf. aussi R I, p. 668 et suiv., où on trouve bien en évidence le compte rendu de l'un des premiers livres sur les tortures et les expériences biologiques dans les camps nazis écrit par Constatin Joffé, un Russe qui avait grandi en France. V. maintenant J. MARITAIN, *Scritti di guerra (1940-1945)*, sous la direction de R. Papini, Rome, Studium 2013.

⁵¹ Cf. *Lexicon für Theologie und Kirche*, I, 1930, p. 504-505. V. également les prises de position du 'Lion de Münster', évêque du diocèse où enseignait Edith Stein au début des années trente, et du primat d'Allemagne, le cardinal M. Faulhaber, v. son ouvrage *Giudaismo, cristianesimo, germanesimo*, Brescia, Morcelliana 1934.

⁵² P. CHENAUX, *La Santa Sede e la questione dell'antisemitismo sotto il pontificato di Pio XI*, dans A. ALES BELLO-P. CHENAUX (eds.), *Edith Stein e il nazismo*, Rome, Città Nuova, s.d. Du même CHENAUX v. *Pio XII. Diplomatico e pastore*, Cinisello Balsamo, San Paolo, 2004.

sainte humanité de notre Sauveur⁵³?

Ce n'est pas une coïncidence due au hasard: s'il paraît improbable que Koyré suivît de près les prédications ou les documents catholiques, il est beaucoup plus vraisemblable qu'il ait pu connaître et même avoir contribué à la formulation de cette lettre, envoyée scellée par l'intermédiaire de l'abbé de Beuron Raphael Waltzer, alors qu'une audience particulière auprès du pape s'était révélée impossible pour Edith Stein. Son guide principal avait certainement été Waltzer (autre antinazi contraint ensuite à l'exil), mais comme elle l'écrit elle-même, elle n'avait pas voulu prendre position toute seule. Elle pouvait avoir parlé de ces initiatives avec Koyré qui l'avait fait inviter au congrès de la Société thomiste à Juvisy et l'avait accueillie chez lui à Paris pendant une dizaine de jours en septembre 1932.

En visitant l'église du Sacré-Cœur construite récemment à Montmartre avec un autre congressiste, un bénédictin de cette même abbaye de Beuron, les deux condisciples avaient énuméré les philosophes contemporains qui étaient 'des leurs', c'est-à-dire juifs, et qui auraient été éliminés. Le bénédictin n'arrivait pas à suivre leurs propos et aucun des deux ne les lui avait expliqués.

Que le comportement public des autorités catholiques face au nazisme fût alors et soit toujours resté une question fondamentale pour Koyré, une lettre inédite de lui de 1963, un an avant de mourir, le confirme: il y commente à Hedwig Conrad-Martius une biographie d'Edith Stein. L'évêché de Cologne avait également sollicité le témoignage de Koyré pour le procès de béatification de cette carmélite, morte dans un camp en tant que juive, mais aussi en tant qu'antinazie: il avait refusé de collaborer, et cela pas seulement parce qu'il n'avait pas connu les expériences religieuses d'Edith. Cette hagiographie comportait de nombreux passages qu'il ne pouvait pas apprécier, surtout là où était justifiée «l'obéissance devant le régime de Hitler. Il eut mieux valu que les autorités ecclésiastiques aient fait preuve de moins de loyauté»⁵⁴.

Il y avait d'autres persécutés, moins âgés et illustres que Husserl, par exemple Raymond Klibansky, un élève de Hoffmann et Cassirer, que Koyré avait connu à l'occasion de ses études sur Nicolas de Cuse et auquel il donnera par écrit, au début de 1933, un conseil décisif concernant le choix de son exil, lui proposant de se faire présenter par Gilson, Théry, Puech, Jean Baruzi⁵⁵. Klibansky, réfugié en Angleterre, obtiendra rapidement sa naturalisation et travaillera pendant la seconde guerre mondiale pour le renseignement. Entre 1915 et 1919 Koyré, lui aussi, avait eu un passé, complexe et ambigu, dans les Services secrets français. Je me permets de présumer que cet engagement, qui n'avait pas été exempt de risques, de sacrifices ni de confusion, marquait profondément de son empreinte ses rapports avec la nation française.

⁵³ J. NOBÉCOURT, *Les Archives du Vatican sous le pontificat de Pie XI ouvertes aux historiens*, «Istina», XLVIII, 2003/3, p. 296-301.

⁵⁴ Koyré à Hedwig Conrad-Martius, 4.03.1963 (Munich, Bayerische Staatsbibliothek / Archiv der bayerischen Phänomenologen, Conrad-Martiusiana, lettera 35): «Ich habe von dem Kölner Bischofftum eine Edith Steins Biographie erhalten und aufgefordert 'Zeuge' am Heiligungsprozess zu sein. Ich kann aber kaum etwas sagen da ich von Ihrem religiöse Leben etwas weiss. Manche Stelle in der Biographie gefielen mir sehr wenig, so die Betonung der Gehorsamkeit gegenüber der Hitler Regierung. Es wäre besser gewesen wenn die kirchlichen Autoritäten weniger loyal gewesen wären». Koyré parle d'une biographie très connue, qui est enregistrée dans l'inventaire de sa bibliothèque privée: TERESIA RENATA DE SPIRITU SANCTO, *S. Benedicta Edith Stein*, Nuremberg, Glock und Lutz, s.d.; trad. it. Brescia, Morcelliana 1952.

⁵⁵ Koyré à Klibansky, 1933 s.d. (de Marseille, avant de s'embarquer pour son premier cours au Caire), Marbach: «1. Assurez-vous d'un poste en Angleterre. Les vacances anglaises sont si longues que vous aurez tout le temps nécessaire pour faire d'autres choses. 2.° Faites sortir vos parents de l'Allemagne. *Sicher ist sicher*». Dans la même lettre il le renvoie à Jean Baruzi, à Puech, et surtout à Gilson et à Théry, prêts comme lui «à vous recommander et à vous garantir pour tout poste et envers toute institution». Cf. E. CASSIRER, *Nachgelassene Manuskripte und Texte, 18: Briefwechsel*, hg. V.M. Krois, Hambourg, Meiner 2009, Klibansky à Cassirer, de Heidelberg 24.5.1933: à Paris il a été invité à participer à un séminaire de Koyré connu au colloque hégélien de Rome. Présenté par le P. Théry il a rendu visite à Brunschvicg et Gilson. Il parle du projet de Calmette de créer un Collège des étrangers en France et du Comité international pour le placement des intellectuels émigrés déjà actif à Genève.

III.2 VISITES ET ENSUITE FUITE EN ÉGYPTÉ

J'ai longuement réfléchi à ce que signifie l'exil en général et le mien en particulier. Lorsque j'y arrivai la première fois je n'avais pas de raison de croire que la guerre pourrait finir et qu'un jour je quitterais l'Égypte. Le fait d'être quelqu'un sans racines, un colonial de famille et de traditions, se révéla un avantage.

LAWRENCE DURRELL

Au début des années trente Koyré se consacra, dans ses cours et dans quelques communications faites à l'occasion de congrès, à l'étude de Hegel, présentant une interprétation de ce dernier qui fera fortune sous la plume de son suppléant Alexandre Kojève; il fonde avec quelques collègues «Recherches philosophiques», une publication annuelle d'un format nettement académique, mais témoignant d'une bonne mise à jour dans le domaine de la philosophie et qui véhiculait – comme cela sera le cas pour celle qui paraîtra à New York, intitulée «Renaissance» – des messages cryptés de résistance aux événements qui s'enchaînaient sur le plan international, avant et durant la deuxième guerre mondiale. Cette formule, très académique, de la publication sera celle qu'il préférera constamment. Elle ne visait pas le grand public. Du point de vue biographique il faut souligner qu'au cours de cette décennie si intense Koyré ne se trouvait pas toujours en Europe. Il tint des cours semestriels au Caire de décembre 1933 à mai 1934, puis de fin 1936 à mai 1937, de février à juin 1940, de décembre 1940 au 1^{er} juillet 1941. Évoquant l'histoire des «Recherches philosophiques»¹, il signalera les difficultés qu'il avait dû affronter pour suivre de là la rédaction d'un périodique international qui voulait accueillir les réfugiés et conserver un juste équilibre entre philosophes analytiques et continentaux.

Dès que furent passées les cinq années qui suivirent sa naturalisation Koyré put être nommé professeur à Montpellier et aussitôt, un an après, à Paris. C'était donc presque un blanc-bec du point de vue académique au moment où il commença en 1933 (révélant une tendance qui persistera jusqu'à ce que sa santé le lui permette) à faire la navette avec la nouvelle Université égyptienne du Caire, une institution francophone du roi Fouad, où Koyré avait succédé comme *visiting* à une autorité telle qu'André Lalande. Celui-ci avait été l'un des fondateurs de la Société française de Philosophie, pour laquelle à partir de 1902 il avait organisé, coordonné et rédigé le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*². Lalande avait décrit cet institut du Caire et donné la liste des autres professeurs (français et locaux)³:

Par un échange fécond pour les deux pays, des philosophes français, MM. Bréhier, Abel Rey, Essertier, Rougier, Koyré, Burloud, et moi-même avons enseigné depuis 1925 à l'Université du Caire...

¹ Cf. interview à Spiegelberg, v. *infra*.

² La première édition avait paru par livraisons dans le «Bulletin de la Société» à partir de 1902 et les fascicules avaient été complétés en 1923; le *Vocabulaire* sera publié en volume en 1926, réélaboré et réimprimé à plusieurs reprises. Koyré donnera le compte rendu de l'édition de 1932 dans la «Zeitschrift Sozialforschung», II, 1932, p. 274. Une singulière coïncidence est représentée par le fait que justement à la veille de sa nomination au Caire Koyré ait consacré d'autres comptes rendus à Lalande (de la *Théorie de l'induction et de l'expérimentation*, «Archiv für die Geschichte der Philosophie», XL, 1931, p. 284; et des *Illusions évolutionnistes*, «Revue d'histoire de la philosophie», V/2, 1931, p. 211).

³ Les professeurs qui avaient enseigné au Caire provenaient en partie de la province (le psychologue Albert Burloud de l'université de Lyon, l'historien Louis Rougier de celle de Besançon, le sociologue et psychologue Daniel Essertier de l'Institut français de Prague), l'on ne peut donc pas exclure que Koyré ait posé sa candidature à cette mission, avantageuse du point de vue économique, déjà depuis Montpellier. En tant que professeur à Montpellier il figure également dans le comité de l'«Archiv für die Geschichte der Philosophie».

en collaboration avec des philosophes comme le Dr. Mansour bey Fahmy, le Cheikh Moustafa bey Abd-
Er-Razek, le Dr. Ibrahim Makdour et... l'éminent professeur de littérature arabe, Dr. Taha bey Hussein⁴.

Lalande avait eu Koyré parmi ses élèves à la Sorbonne⁵ et ils devaient être restés en contact étant donné que Lalande figure dans le comité de patronage des «Recherches philosophiques» en 1931. Ils avaient également beaucoup d'amis communs, et tout d'abord Meyerson, qui avait échangé une correspondance intense⁶ avec Lalande, partageant avec lui de nombreuses affinités intellectuelles. Celui-ci avait écrit en 1926 une préface pour *Les concepts scientifiques* d'Hélène Metzger: ils étaient en rapports cordiaux et faisaient tous deux partie d'un groupe qui avait discuté le positivisme de Spencer, l'évolutionnisme de Darwin ainsi que certaines questions épistémologiques des sciences naturelles d'observation. Ce pouvait donc être Hélène Metzger ou Lucien Lévy-Bruhl (actifs au sein des groupes juifs, pour défendre lesquels la première perdra la vie pendant la guerre) qui avaient averti leur ami Koyré que Lalande, à presque soixante-dix ans, quittait sa charge, dans le cadre de laquelle il avait été amené à donner au Caire des leçons destinées également au grand public. Ce cours de Lalande avait été imprimé en français avec une traduction arabe en regard⁷, comme cela adviendra pour celui que Koyré tiendra pendant son deuxième séjour à l'occasion du centenaire de Descartes. Nous savons qu'à la veille de ce cours solennel Koyré était si nerveux et anxieux qu'il dut prendre de la valériane, comme Do le racontait partout (c'est ce que rapporte avec un peu de malignité une lettre de Bettina Kraus)⁸.

En réalité, le cours cartésien doit avoir eu du succès si dans un récit du prix Nobel Naguib Mahfouz (1911-2006) un jeune banlieusard se vante d'être allé l'écouter. À l'Université fondée par le roi Fouad, qui prévoyait des contributions et des enseignants français, Koyré avait eu des élèves comme Mahfouz et Abdel Rahman Badawi, un remarquable philosophe, historien et homme politique égyptien, qui à ses débuts se déclarait existentialiste: le premier cours public de Koyré au Caire traitait des «tendances de la philosophie contemporaine»⁹ et il n'est pas exclu qu'il y exposât *in partibus* des théories et des textes de Heidegger, comme il le fera dix ans plus tard à New York. Selon un journal publié en français au Caire, dont Koyré avait conservé une coupure, il avait donné un cours sur les «tendances de la philosophie française moderne» jusqu'à Brunschvicg et Meyerson (soutenant que «dans l'avenir s'il y aura place pour une métaphysique, celle-ci sera une métaphysique du temps»). Le même journaliste le

⁴ A. LALANDE, *La philosophie en France 1939-1940*, «The Philosophical Review», L/1, 1941, signale les *Études galiléennes* de Koyré, qui avaient été imprimées peu de temps avant que les Allemands n'envahissent la France, et avaient connu une distribution limitée. Lalande, qui avait été spencérien à l'époque où il était étudiant, loue Koyré pour avoir détruit la légende de l'empirisme ou expérimentalisme de Galilée. Il mettait aussi l'accent sur l'un des points forts de l'œuvre de Koyré et de sa polémique contre les historiens de la science français des années trente: «Galilée a été, contre l'expérimentalisme des aristotéliens, le grand restaurateur de la méthode pythagoricienne, platonicienne et archimédiennne».

⁵ GILLISPIE l'affirme à l'entrée *Koyré*, dans le *Dictionary of Scientific Biography* cit., où il rapportait des renseignements probablement communiqués par sa veuve, il cite parmi les professeurs V. Delbos, mais non pas Lévy-Bruhl.

⁶ E. MEYERSON, *Lettres françaises* cit., p. 255-302.

⁷ A. LALANDE, *La psychologie des jugements de valeur*, Le Caire, Université égyptienne, 1928.

⁸ Je suis reconnaissante à sa fille Jenny Strauss Clay pour le sommaire qu'elle m'a courtoisement envoyé de cette lettre du 16.03.1937, et d'autres qui seront citées ci-dessous avec la seule indication de la date. Au cours de la dernière période, 1940-1941, on suppose traditionnellement que les Koyré, fuyant la France envahie, recoururent à l'aide de Paul Kraus et même habitèrent chez lui (mais selon sa fille l'adresse ne correspond pas). Il est certain en tout cas que les rapports de Koyré avec Leo Strauss, avec Paul Kraus et sa femme Bettina, morte en couches en 1942, étaient étroits, mais parfois polémiques.

⁹ Un extrait sur *Emile Boutroux* en est publié dans «Un effort», mars 1934, p. 3-5.

considérait comme «le digne successeur des Bréhier et des Lalande qui avaient occupé avant lui la chaire de la Faculté des Lettres»¹⁰. Suzanne Delorme, qui venait de faire la connaissance de Koyré, observe qu'à la faveur de ces déplacements il avait trouvé «un nouveau milieu sociologique à étudier. Les étudiants égyptiens et leurs familles, les collègues autochtones deviennent ses amis, il est introduit dans leurs demeures, il apprend à les connaître et à les aimer: ils ne l'oublieront pas»¹¹.

Afin de devenir 'professeur invité' (faisant toujours la navette) à l'Université Égyptienne Koyré avait choisi comme suppléants pour ses cours parisiens Maurice de Gandillac et Alexandre Kojève. Ce dernier, orateur captivant¹², lui volera la réputation qu'il venait d'acquérir comme interprète de Hegel à un congrès international en 1930 et grâce à d'autres contributions. Plus encore que Koyré, qu'Eric Weil, et même que Jean Wahl, avec son ouvrage *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, pendant longtemps l'*Introduction* d'Alexandre Kojève a été un mythe, et c'est aujourd'hui encore un *topos*, alors que ses autres œuvres (posthumes) n'ont pas connu pareil succès. Une aura de célébrité entoure sa première œuvre, qui a son origine dans des cours donnés comme suppléant¹³. Pour sa publication à plus de dix années de distance serviront les notes prises sur le vif par Raymond Queneau et sa brillante direction éditoriale¹⁴. La traduction et le commentaire à la *Phénoménologie de l'esprit* (1939), publiés entretemps par Jean Hyppolite, auront peut-être fourni quelque outil précieux pour l'édition de ce cours, due aux soins de Queneau.

En effet, les études hégéliennes n'étaient pas à l'honneur en France: personne n'avait pris soin, après Augusto Vera, de réaliser de nouvelles traductions des textes de Hegel; en particulier la *Philosophie de l'histoire*, qui en Allemagne, en Italie et dans les pays anglophones avait été le principal véhicule de la pensée hégélienne au XIX^e siècle, ne sera retraduite en français qu'en 1937.

Kojève est connu pour avoir réuni, outre Queneau, d'autres auditeurs qui deviendront célèbres quelques années plus tard: mais certains d'entre eux avaient déjà écouté les leçons de Koyré et collaboraient à ses «Recherches philosophiques». Depuis 1931-32 c'était le cas d'Henry Corbin; à partir de la même date (donc encore avec Koyré, avant la suppléance de Kojève), il y avait aussi parmi les auditeurs Georges Bataille, alors bibliothécaire, puis écrivain et fondateur du périodique «Critique», et Queneau lui-même à partir de 1932-33. Ces deux derniers publiaient une *Critique des fondements de la dialectique hégélienne* dans «Critique sociale» (1931-1933), un périodique de Boris Souvarine: Queneau dans sa prime jeunesse était

¹⁰ CAK, Archives Koyré, coupure anonyme (peut-être de 1933); autres coupures d'«Un effort», mars 1934.

¹¹ S. DELORME, *Hommage à A. Koyré* cit., p. 134-135. D'après Delorme en 1940 Koyré «regagne Paris quelques jours avant l'arrivée des Allemands» dans la capitale et passe en zone libre, entre autres à Montpellier où il collabore avec ses ex-collègues au sein de la commission pour la licence à laquelle s'étaient présentés des candidats septentrionaux.

¹² Sur ses manuscrits, déposés récemment à la BNF, est en train de paraître une vaste littérature secondaire et est imminente la publication des Actes d'un congrès, *Philosopher dans les années trente Kojève/ Koyré*, qui a eu lieu en 2011 à l'École Normale Supérieure de Paris; parmi les différentes études v. G. JARCZY – P.-J. LABARRIÈRE, *De Kojève à Hegel*, Paris, Albin Michel 1996; FILONI, *Il filosofo della domenica* cit.; trad. franc. Paris, Gallimard 2010.

¹³ Comme suppléant il avait continué un cours de Koyré sur Bayle, mais il n'a pas suscité autant de commentaires, même après qu'en eut été publiée la version inédite: KOJÈVE, *Identité et réalité dans le 'Dictionnaire' de P. Bayle*, éd. par M. Filoni, Paris, Gallimard 2010. Le débat sur la tyrannie avec L. STRAUSS, *De la tyrannie ... Correspondance avec A. Kojève*, Paris, Gallimard 1997, fut plus important; *ibid.*, p. 275, Kojève le 2 novembre 1936 écrivait à Strauss qu'il donnait «deux cours: 1. sur Hegel (ch. VI, B et C) et 2. sur Bayle (je remplace Koyré qui est en Égypte)».

¹⁴ KOJÈVE, *Introduction à la lecture de Hegel* cit.

lié avec Bataille, non seulement au sein des cercles surréalistes, mais aussi du groupe anarcho-trotskiste de Souvarine.

Hegel était un auteur peu populaire en France, comme le dit Koyré lui-même¹⁵; ce n'était pas non plus un philosophe cher aux premiers phénoménologues husserliens, dont Koyré faisait partie. Il se trouvera au contraire au centre de l'attention lorsque s'imposera, à la veille de la seconde guerre mondiale et aussitôt après, un type de phénoménologie différent: celle de Heidegger; ce penseur avait été tout d'abord traduit par Corbin – encouragé en cela par Koyré – dans le périodique surréaliste «Bifur» et dans «Recherches Philosophiques»; ce sont les années au cours desquelles les textes existentialistes entrent en circulation (par ex. Kierkegaard, cher à Wahl) et deviennent à la mode. Enfin c'était le milieu où l'on commençait à discuter les écrits de jeunesse de Marx (dont Koyré donna un compte rendu en 1930)¹⁶.

Koyré est favorable à la «nouvelle image de Hegel», fondée sur les textes «inédits que Dilthey avait déjà utilisés pour sa célèbre *Jugendgeschichte* [1905] et que Nohl a publiés en 1907». Pour Koyré «M. Wahl dit excellemment: la théologie d'Eckhart, les spéculations de Boehme viennent se fondre avec l'expérience luthérienne du salut [...] une vision Boehmienne de la colère de Dieu [...]»¹⁷. Koyré ajoute:

Il est bien vrai que le rythme de la pensée de Hegel imite et calque le rythme de la pensée mystique, le rythme de l'expérience de Luther, et des visions métaphysiques de Boehme. Mais si cette pensée – celle de Hegel – n'était que cela, n'était qu'une reproduction, qu'une transposition 'amaigrie' de celles des Boehme et des Eckhart, elle eût été bien maigre, en effet. [...] Schelling – qui s'y connaissait – l'avait bien discerné: chez Boehme, disait-il, l'ivresse est réelle; elle est factice chez Hegel¹⁸.

Il faut rappeler par ailleurs que Koyré lui-même, dans un compte rendu, avait déclaré que le rapprochement entre Hegel et Boehme était exagéré¹⁹. Koyré avait présenté son cours de 1926-27 comme

analyse de la notion de 'conscience malheureuse', *unselige Bewusstsein*, telle qu'elle est donnée dans la *Phénoménologie de l'esprit...* un substitut et un succédané de la conscience du péché, *Sündenbewusstsein*²⁰.

¹⁵ KOYRÉ, *Rapport sur l'état des études hégéliennes en France* (1930), dans *EHPP*, p. 205. À noter que dans sa thèse complémentaire *La philosophie et le problème national en Russie*, Paris, 1929, Koyré avait traité de l'hégélisme (et de Schelling) dans son pays d'origine; v. également Koyré, *Hegel en Russie*, «Monde slave», N.S. 13, 1936, p. 215-248; 321-364. Cf. G. PLANTY-BONJOUR, *Hegel et la pensée philosophique en Russie*, La Haye, Nijhoff 1974, p. 3-4, 19, 111-114.

¹⁶ Dans le compte rendu de Marx-Engels, *Historisch-kritische Gesamtausgabe*, I, 1 [1839-44], «Revue philosophique», CX, 1930, p. 153, Koyré souligne «l'influence profonde exercée» par Feuerbach sur Marx et sur sa *Critique de la Philosophie du droit de Hegel*, et cite les idées que Feuerbach a inspirées à Marx contre Hegel.

¹⁷ KOYRÉ, compte rendu de WAHL, *Le malheur*, «Revue philosophique», a. 55, t. CX, 1930, p. 137, 141. Il faut souligner la coïncidence parfaite des dates de publication.

¹⁸ *Ibid.* p. 141-142. Koyré était devenu l'éditeur français de l'élève de Heidegger, Karl Löwith, précisément pour un écrit de jeunesse qui présentait ses idées fondamentales les plus remarquées, inspirées de Marx contre Hegel: *L'achèvement de la philosophie classique par Hegel et sa dissolution chez Marx et Kierkegaard*, «Recherches philosophiques», IV, 1934-1935, p. 232-267; cf. *ibid.*, V, 1935-1936, p. 393-404: «Ce qui devait être le point de départ devient le résultat mystique et ce qui devait être le résultat rationnel devient un point de départ mystique».

¹⁹ *La littérature récente sur J. Boehme*, cit., p. 119; dans sa monographie de 1924, p. 117, Hankammer avait adopté «le thème Boehmiste-hégélien d'une évolution interne en trois phases». «Hankammer en voulant de la théorie historique de Dilthey faire une recette pratique, a faussé le sens de la doctrine et négligé de propos délibéré tout côté religieux, confessionnel même de la pensée de Boehme».

²⁰ REDONDI, p. 24.

Ici déjà, la référence au péché fait penser à ce que Jean Wahl commençait à écrire²¹. La troisième et dernière partie du compte rendu – après Meyerson et Basch – est consacrée à son livre et loue «l’image nouvelle, singulièrement attrayante et même troublante que, continuant les travaux de Dilthey, nous offre de Hegel M. Jean Wahl»²²: Koyré avait préparé pour la Cinquième Section une série de cours dédiés à la pensée religieuse ou ‘mysticisme spéculatif’ en Allemagne²³: avant le cours hégélien, selon l’hypothèse de la continuité déjà soutenue par Dilthey et que Koyré tenait en grande considération, il avait traité de différents penseurs regroupés sous le même titre sériel et l’année précédente y avait compris Fichte, Schelling, Novalis. Koyré avait préparé son cours de 1926-27 sur les œuvres de jeunesse de Hegel (sur les inédits appelés ‘théologiques’ par Nohl, mais que Koyré considère comme ‘antithéologiques’)²⁴, et sur la *Phénoménologie de l’esprit*, et y avait insisté sur la ‘conscience malheureuse’: c’est un thème qui fait penser d’habitude au seul Jean Wahl, qui à la même date avait intitulé de cette façon un premier article²⁵, que l’on retrouvera dans son livre, couronné de succès, de 1929. Koyré lui consacra un long compte rendu²⁶, appréciant «son effort pour ressaisir, derrière et au-dessous des formules abstraites du système, la vie et le sang qui le nourrissent, et dont elles ne sont que de pâles et lointaines expressions»²⁷.

Pendant toute leur existence une amitié authentique lie Wahl et Koyré: depuis le début de leurs études hégéliennes, que tous deux abandonneront rapidement, et l’époque des «Recherches philosophiques» (après la mort de Spaier, c’est-à-dire dès la quatrième année, Wahl, Bachelard et Souriau firent partie des codirecteurs), depuis le moment où – à des dates différentes –, d’abord l’un, puis l’autre durent fuir la France occupée, jusqu’à leur exil américain commun et ensuite leur retour en France, au Collège philosophique surpeuplé inventé et dirigé par Wahl, mais avec la présence de Koyré.

C’est d’ailleurs un Hegel tout nouveau, assez inattendu, que nous révélaient les Écrits de jeunesse. Un Hegel humain, vivant, souffrant. Un Hegel qui trouvait sa place dans le mouvement spirituel de l’époque et non seulement dans le tableau, chronologique et systématique, des systèmes. L’exégèse hégélienne en fut complètement bouleversée et l’on peut dire [...] toute l’interprétation moderne de Hegel – jusques et y compris le très bel ouvrage de M. Jean Wahl – a été dominée par l’impression produite par les Écrits de jeunesse, par l’image du jeune Hegel romantique [...] c’est dans les Écrits de jeunesse que l’on chercha la clef du hégélianisme – ou, du moins, le vrai Hegel; c’est à la lumière de ces écrits-là que l’on chercha l’interprétation de la *Logique* et de l’*Encyclopédie*: [...] on le comprend sans peine. Le jeune Hegel, l’ami des romantiques, est certainement plus attrayant que l’idéologue de l’État prussien²⁸.

²¹ Sur Wahl v. R. SALVADORI, *Hegel in Francia* cit.; ID. (ed.), *Interpretazioni hegeliane* cit.

²² KOYRÉ, *EHPP*, p. 226.

²³ REDONDI, p. 24.

²⁴ KOYRÉ, *EHPP*, p. 140, n. 5 et *passim*.

²⁵ J. WAHL, *La place [...] l’idée de malheur de la conscience dans la formation des théories de Hegel*, «Revue philosophique», 1926-1927; ID., *Le malheur de la conscience dans la formation des théories de Hegel*, «Archiv für die Geschichte der Philosophie», 1931.

²⁶ KOYRÉ, compte rendu de WAHL cit.; en outre, l’ouvrage est brièvement signalé par Koyré dans le *Bericht über die 1929 und 1930 erschienenen französischen Arbeiten*, «Archiv für die Geschichte der Philosophie», 1931, p. 287-288; Koyré figure dans le comité de cette même revue et c’est peut-être lui qui a proposé de publier Wahl, *Das unglückliche Bewusstsein* (pages finales du *Malheur* traduites par G.Kantorowicz) *ibid.*, p. 383-395.

²⁷ KOYRÉ, *EHPP*, p. 222.

²⁸ *Ibid.*, p. 137-138; une note ajoutée dans *EHPP* renvoie à WEIL, *Hegel et l’État* cit., pour observer que «l’État prussien dont Hegel a été l’idéologue, différerait profondément de celui qu’avaient connu les historiens de Hegel, en premier lieu R. Haym». Koyré observe aussi que Hegel prend position pour la défense de son État au moment

Leur amitié avait survécu, bien qu'au début, lorsque le cours de Koyré avait porté sur le thème de l'article contemporain de Wahl, se fût avérée de fait une situation de concurrence. Koyré avertit qu'en insistant uniquement sur les écrits de jeunesse de Hegel, on court le risque de mécomprendre et de mésinterpréter le Hegel 'hégélien', celui de la *Logique*. Plus exactement: le fait de mettre l'accent sur l'œuvre de la jeunesse implique déjà ipso facto une mésestime et une méconnaissance de la *Logique*: ce qui veut dire aussi mésestime et méconnaissance de Hegel philosophe et même de la philosophie tout court. Effet de la substitution – mérite et crime de l'école diltheyenne – de l'histoire des idées à celle de la philosophie de l'absorption de la philosophie par la littérature²⁹.

Dans leurs interprétations de Hegel tous deux font preuve d'une grande loyauté, mais (il est impossible de ne pas le reconnaître) expriment également un profond désaccord.

Et l'on aurait tort, selon M. Wahl, de ne voir dans les écrits de jeunesse qu'un point de départ, qu'un stade, surmonté et dépassé plus tard, de la pensée hégélienne. Surmonté, ce stade, il l'est, si l'on veut. Mais c'est dans le sens hégélien qu'il l'est, c'est-à-dire qu'il est à la fois absorbé et conservé. Et c'est pourquoi la lecture des œuvres de la maturité nous fait revenir aux œuvres de jeunesse, les éclaire et s'éclaire par elles³⁰.

Étant donné que chez Hegel l'idée spécifiquement religieuse de «péché» n'existe pas, cette conscience malheureuse résulte être

une étape nécessaire de l'évolution de l'Esprit... Ce moment négatif subsiste éternellement au sein de l'esprit, comme son moment constitutif, la vie de l'Esprit consistant justement dans le surmonter. Il subsiste donc dans l'Esprit absolu lui-même, y étant toutefois éternellement surmonté et vaincu: cette conception, qui rejoint celle de révolution intemporelle, implique: a) la conception de l'Esprit absolu comme personnalité parfaite, vivante, éternellement achevée et éternellement s'achevant; b) la conception d'une histoire réelle de l'Esprit, se réalisant dans l'histoire du monde et de l'humanité, qui reproduit l'évolution intemporelle de Dieu, la déroulant dans le temps³¹.

Koyré apprécie Wahl lorsque celui-ci reconnaît chez le jeune Hegel «la théologie d'Eckhart, les spéculations de Boehme», étroitement unies à la théologie du salut de Luther. Koyré, qui était sur le point de se qualifier grâce à sa thèse d'État comme le grand spécialiste de Boehme, souligne ces présences théologiques, encore reconnaissables et importantes dans les ouvrages écrits par Hegel à Iéna et à Berlin.

C'est donc du malheur que part Hegel, c'est la conscience du malheur qui est pour ainsi dire le moteur du développement de sa pensée – de la pensée – et l'histoire de la conscience malheureuse, étant l'histoire de la conscience en tant que telle, finit par constituer le sujet et le fond de son œuvre tout entière³².

À Paris, ses œuvres de jeunesse se révélaient être une ressource pour éloigner de Hegel les vieilles accusations de «panthéisme» (émises contre Victor Cousin à la Restauration) et surtout celle d'être le théoricien de l'impérialisme prussien qui circulait après 1870. C'est dans ce contexte que Koyré – défendant l'ensemble de la production de Hegel – affronte une épreuve

des guerres napoléoniennes.

²⁹ KOYRÉ, *EHPP*, p. 138.

³⁰ *Ibid.*, p. 223.

³¹ REDONDI, p. 24.

³² KOYRÉ, *EHPP*, p. 225. V. également A. BONCHINO, *Sulle letture francesi di Hegel*, «Intersezioni», XXIII/1, 2003, p. 109-118, qui souligne ce point ainsi que d'autres où il voit une forte influence de Koyré sur Kojève.

plus ardue et complexe que ne devait l'être l'interprétation des œuvres de jeunesse d'un Hegel romantique et mystique.

Fort des lectures qu'il avait faites de Dilthey³³ et de son école pour ses cours des années vingt, d'autant plus que dans le cadre de ses études sur la pensée russe il avait révélé une veine hégélienne, Koyré avait obtenu un bon succès au premier colloque de la nouvelle Hegel-Gesellschaft (La Haye 1930) grâce à sa présentation de l'état des études hégéliennes en France, où la tradition universitaire était caractérisée par la *Hegellosigkeit*:

en fait, l'appel: *retour à Hegel* a été poussé en France bien avant qu'il ne le fût en Allemagne et la génération philosophique [...] de Lachelier et de Boutroux [...] consciente de renouer [avec] une vieille tradition de la pensée philosophique française – la tradition cartésienne – s'orienta vers un rapprochement de plus en plus étroit avec la pensée scientifique³⁴.

Cela était dû aussi à l'inspiration philosophique diverse qui dominait en France (où le contexte avait été d'abord kantien, puis spiritualiste et bergsonien), mais l'innovation de Koyré s'expliquait également par d'autres circonstances³⁵. Il consacre un tiers de son exposé à présenter ce qu'Émile Meyerson avait écrit sur Hegel: on ne peut exclure que plus que l'imminence du centenaire, c'étaient la lecture de son *Explication dans les sciences*³⁶ et les conversations assidues avec son «cher Maître» qui avaient suggéré à Koyré un thème inhabituel pour Paris, où de toute façon Meyerson était considéré comme un spécialiste et un interprète éminent de la *Philosophie de la nature* hégélienne³⁷.

Koyré avait poursuivi avec deux autres essais importants: l'un sur la terminologie hégélienne, difficile même pour des lecteurs allemands, mais liée en tout cas aux caractéristiques de cette langue encline aux jeux de mots («Il est superflu de rappeler les calembours de M. Heidegger»)³⁸. Le troisième essai – qui dans la réédition de 1961, comme le note Wahl³⁹, avait été placé avant les autres, pourtant plus anciens – traite de la *Logique* d'Iéna et de la *Phénoménologie* dont Koyré – tout comme pour le système berlinois – ne voulait pas qu'ils fussent négligés au profit des écrits de jeunesse «romantiques et mystiques», tellement à la mode dans les années de l'existentialisme naissant. Il critique également Marcuse qui ne s'en était pas servi dans sa récente *Hegels Ontologie*: il faut toutefois souligner le fait que Koyré le cite déjà alors.

Invité à envoyer un essai destiné à *Philosophy and History*, les miscellanées en l'honneur de Cassirer, il s'était excusé en disant qu'il n'avait rien de prêt: parlant de *Hegel*

³³ Au début des années trente Koyré donne plusieurs comptes rendus de Dilthey: *Der Aufbau der Geschichtlichen Welt in Geisteswissenschaften* cit.; *Weltanschauungslehre* cit.; je renvoie à J.-F. STOFFEL, *Bibliographie d'A. Koyré* cit., par la suite simplement STOFFEL, pour les nombreux autres comptes rendus sur des études hégéliennes (Haym, Glockner *Voraussetzungen*, Glockner *Hegel lexicon*, Rosca, Haering, Moog, Schilling-Wollny, Steinbuechel, etc.) publiés à cette même époque par Koyré.

³⁴ KOYRÉ, *EHPP*, p. 206-207.

³⁵ *Ibid.*, p. 215-217: après 1870 et après 1918, les guerres entre les deux pays ont «amené une réaction violente contre la pensée allemande, l'art allemand, la civilisation allemande en général».

³⁶ F. FRUTEAU DE LACLOS, *L'épistémologie d'E. Meyerson*, Paris, Vrin 2009, p. 164 et suiv.

³⁷ MEYERSON, *Lettres françaises* cit., p. 388: X. Léon lui écrit le 14.07.1930 en le priant de donner un texte à la «Revue de métaphysique et de morale», ne serait-ce qu'un bref fond de tiroir pour un numéro spécial en vue du centenaire de la mort (1931).

³⁸ KOYRÉ, *EHPP*, p. 193, n. 6.

³⁹ J. WAHL, *Le rôle d'A. Koyré dans le développement des études hégéliennes en France*, dans *Hegel-Tagung Royaumont 1964*, hg. v. H.G. Gadamer, Bonn, Bouvier 1966, p. 15-26, qui insiste sur cet aspect linguistique et sur les calembours.

à *Iéna* – le texte que Klibansky lui demandait –⁴⁰, il confessait qu'il ne voulait pas le publier dans une langue où il aurait dû sacrifier ses traductions françaises des passages de Hegel⁴¹. Dans cet essai, imprimé à deux reprises au cours de la même année, il tenait beaucoup à la contribution qu'il y avait apportée en traduisant amplement des fragments de Hegel⁴². Koyré avait tourné la page, comme on le note souvent dans le déroulement de ses études. À part un essai qui reprend dans «Critique» le livre sur Boehme et quelques autres exceptions assez rares, lorsqu'il considérait qu'il avait fourni une contribution originale, Koyré passait à des thèmes complètement différents: dans la seconde moitié des années trente il se plongera à fond dans les textes de Descartes et de Galilée⁴³.

Il s'était bien inséré dans le milieu du Caire, se liant aussi avec des magnats locaux, comme le milliardaire juif Elia Mosseri, vice-président de la communauté juive du Caire, qui avait instamment voulu l'engager, au prix fort, pour donner des leçons particulières à sa fille Denise, qui désirait coûte que coûte faire des études universitaires bien que ce fût interdit dans ce milieu; quelques années auparavant, sa sœur Simonetta, de dix ans son aînée, s'était suicidée à cause de cette interdiction. L'on sait que Denise s'établira ensuite à Paris, deviendra journaliste, signant Denise Harari d'après le nom de son deuxième mari, et sera considérée presque comme une fille adoptive de Koyré⁴⁴. Parmi les amis et les témoins qui ont fréquenté les Koyré dans les années trente, on pensait que l'achat de leur appartement de la rue de Navarre en 1934 avait pu être réalisé grâce l'argent gagné au Caire.

Le séjour au Caire plaisait à Koyré et lui rappelait celui qu'il avait fait à Istanbul douze années auparavant:

la ville – arabe – est très curieuse, vivante, grouillante, les mosquées sont très belles ou au moins très curieuses. Personnellement je préfère les turques. Comme, en général, je préfère Constantinople au Caire. Mais il ne faut pas le dire. La ville européenne – sauf les quartiers tout récents au bord du Nil, Garden City – est levantine. C'est tout dire⁴⁵.

Il écrivait à Klibansky: «ici il fait beau. Et insouciant. Et le soleil donne une *Stimmung* plus que méridionale. On parle voyages, désert, fouilles et cours public. L'Europe est loin»⁴⁶.

Koyré était en contact avec quelques intellectuels réfugiés; il en avait rencontré d'autres précédemment (Eric Weil, Jakob Klein): pour ce dernier, Koyré demandait à Klibansky, qui le connaissait déjà, une invitation de quelques semaines pour obtenir un visa pour l'Angleterre⁴⁷; dans une autre lettre il en demandait une plus longue pour un réfugié russo-allemand, Jacob Gordin (ami du précédent et de Levinas), pour qui Koyré était déjà en contact avec l'Academic Council, dont les membres disaient qu'ils auraient pu l'aider s'il venait en Angleterre, tandis qu'en France (où il resta cependant), malgré qu'il fût présenté par Brunschvicg, Lévy-Bruhl, et Wahl il n'y avait pour lui aucun espoir. «Il s'agit véritablement de sauver un homme, et un

⁴⁰ Marbach, lettre d'Edgar Wind à Klibansky, 10.11.1936, qui propose d'annoncer dans le programme les titres d'Ortega y Gasset, Klibansky et Koyré.

⁴¹ *Ibid.*, Koyré à Klibansky [1936].

⁴² KOYRÉ, *Hegel à Iéna*, «Revue philosophique», a. 59 (CXVIII), 1934, p. 274-283; «Revue d'histoire et philosophie religieuse», XXXIV, 1934; c'est cette rédaction qui sera reproduite dans *EHPP*.

⁴³ Pour lesquels je renvoie *supra*, II.7.

⁴⁴ Malgré ce rapport privilégié, je n'ai pas réussi à obtenir de sa fille Mme Dreyfus Goguel des renseignements détaillés.

⁴⁵ MEYERSON, *Lettres françaises* cit., p. 252 (Koyré, s.d., décembre 1932).

⁴⁶ Marbach, Koyré à Klibansky, s.d. (1935).

⁴⁷ Marbach, Koyré à Klibansky, s.d. (1935).

homme qui vaut la peine d'être sauvé»⁴⁸. Cette lettre suffit pour témoigner de l'engagement multilatéral de Koyré en faveur des réfugiés.

Au Caire (comme déjà à Paris, première étape de leur exil) Koyré fréquentait souvent Paul Kraus et sa future épouse Bettina, la sœur de Leo Strauss (une vieille connaissance de Koyré en Allemagne et à Paris: mais Leo Strauss – ayant obtenu encore avant 1932 une bourse Rockefeller – après être passé par Paris s'était installé à Londres).

Leur correspondance est confidentielle: ils ne sont pas seulement collègues, mais amis, même s'ils échangeaient parfois des critiques et des répliques envenimées; au cours des années pendant lesquelles Koyré était un professeur célèbre et produisait des livres sur la *Révolution astronomique* et sur Newton, Strauss et Kojève le considéraient comme 'gaga'. Pendant la période du Caire Bettina se permettait des critiques encore plus sévères⁴⁹. Mais malgré ces malignités, ils formaient un groupe: par exemple en janvier 1937 Koyré leur donnait des nouvelles de Karl Löwith, qui avait trouvé un poste à Sendai et écrivait qu'il était content de cette affectation au Japon.

Les Kraus connaissaient bien Koyré et ils se voyaient fréquemment: d'après Bettina ils étaient *befreundet*. Koyré avait indiqué à Paul Kraus un avocat qui se serait occupé gratuitement de son divorce d'avec sa première femme (17.04.1935). Koyré estimait Kraus en tant que travailleur acharné, intelligent et gentil, modeste bien que déjà célèbre. Dommage que ses revenus fussent insuffisants pour un homme marié. Ce n'était pas un combinard, mais il savait être actif et entreprenant pour tout ce qui touchait aux sciences et à l'édition⁵⁰.

Cependant les Kraus considéraient que les deux Koyré étaient indiscrets, et recommandaient à Leo Strauss de ne pas leur parler du voyage qu'il faisait – peut-être aux États-Unis? – pour se présenter en vue d'une chaire, après que pour celle de Jérusalem on lui eut préféré Guttman⁵¹. Le 8 mai 1936 Paul Kraus écrivait à Strauss que lui-même et sa compagne savaient être prudents et diplomates: «je ne parlerai à personne de votre voyage. Spécialement je n'en parlerai pas à la tante Koyré (elle, ou plutôt lui, aime bien bavarder)». Leo Strauss était en train de présenter sa candidature dans deux ou trois endroits en même temps: cette année-là il arrivera à New York grâce à une invitation temporaire à la Columbia (11.10.1937; 25.07.1937), pour être ensuite engagé à la New School for Social Research. Toutefois, il n'avait pas retiré sa candidature à l'université égyptienne: pour y être appelé, beaucoup pouvait dépendre de l'appui et de la loyauté de Koyré, qui était sur le point de revenir au Caire; Bettina s'offrait pour l'amadouer. Koyré traducteur de Spinoza avait fait un compte rendu de l'ouvrage *Die*

⁴⁸ Marbach, Koyré à Klibansky, s.d. (1935): «j'ai un service à vous demander pour un émigré allemand de nom Jacob Gordin, ancien collaborateur de l'*Akademie für die Wissenschaft des Judentums*, auteur d'un livre sur *Das unendliche Urteil* (bei Hermann Cohen) et d'articles sur la philosophie juive du Moyen Âge. Il n'y a rien à faire pour lui ici. Aussi est il très malheureux. C'est, cependant, un homme de valeur, et nous avons essayé d'intéresser l'Academic Council. Enfin, en ces derniers temps il a reçu de Norman Bentwill la communication que le secrétaire du Council Adams a presque promis à Bentwill de l'aider, à condition cependant que Gordin vienne à Londres. Là-dessus, Bentwill est parti pour la Palestine. Pouvez-vous rappeler à Adams cette affaire et veiller qu'il ne l'oublie pas? Il s'agit véritablement de sauver un homme, et un homme qui vaut la peine d'être sauvé». V. JACOB GORDIN, *Écrits. Le renouveau de la pensée juive en France*, Paris, Albin Michel 1995; A. CYRIL, *J. Gordin en France*, «Archives juives», XXXVIII, 2005, p. 43-55.

⁴⁹ STRAUSS, *De la tyrannie*, v. *ibid.* toute leur *Correspondance* cit.

⁵⁰ Marbach, Koyré à Klibansky, s.d. (1936): «Kraus est ici [...]. Mais il a une situation assez médiocre 450 £ pour un an, ce qui pour un homme marié n'est pas beaucoup. Pourtant ici il peut travailler. C'est un garçon que j'aime beaucoup. Travailleur acharné, intelligent et gentil. Il a comme vous savez, déjà un nom. Avec ça bien modeste. Actif, entreprenant – pour la science, publications etc. – et pas débrouillard pour lui. Un garçon bien. Tout à fait bien».

⁵¹ STRAUSS, *De la tyrannie* cit., p. 263 s.d. (1934).

Religionskritik Spinozas de Leo Strauss⁵², de même que plus tard il en donnera un de H.A. Wolfson.

De leur correspondance entre 1935 et 1939 il ressort que ces réfugiés avaient l'impression d'être snobés par Koyré: d'après Bettina il affichait de stupides ambitions mondaines, sans se rendre compte qu'il paraissait ridicule (27.11.1936). Une fois arrivés à Paris, les Kraus avaient rendu visite aux Koyré, mais les avaient trouvés peu disponibles parce qu'ils devaient aller dîner avec des gens plus importants, des politiciens ou des ambassadeurs (18.09.1937). Quelques mois auparavant, Bettina n'avait pas obtenu de réponse à une lettre très chaleureuse écrite à Do. Koyré leur apparaissait donc comme quelqu'un d'indifférent aux problèmes d'autrui. Il est vrai qu'il promettait de tout faire pour que leurs publications soient imprimées. Mais d'autre part, «qui croyait-il être» pour adopter devant eux une attitude aussi condescendante (*wohlgesinnt*)? À ces exilés d'Allemagne et de Tchécoslovaquie, qui connaissaient alors de grandes difficultés, Alexandre et Do disaient que de leur temps ils en avaient expérimenté et surmonté d'aussi rudes (16.03.1937): mais en disant cela ils se rendaient antipathiques.

L'on pourrait se demander si, en dehors de ses positions académiques et éditoriales, Koyré avait également quelque fonction secrète l'autorisant à coordonner et faciliter la désignation et le recrutement des intellectuels réfugiés, de plus en plus nombreux à partir de 1933 et qui se trouvaient dans le besoin spécialement au Caire et au Moyen Orient en général. Si telle était sa position, face à de nombreux autres réfugiés parmi lesquels Karl Löwith, Raymond Klibansky, Jacob Klein (avec qui il restera en rapports même après 1945) Koyré aura dû faire des choix et dans l'alternative mécontenter l'un ou l'autre.

Le 18 novembre 1940 Koyré écrivait de Beyrouth (mais faisait poster en France) un billet à Makinsky à Lisbonne:

les bateaux, bien qu'il y ait une ligne régulière de Bass[ora], sont rares: pas de places avant le mois de Mars. Il eut fallu attendre en Syrie, ce qui, vu la situation, était impossible. Cela pouvait devenir même assez dangereux. En outre, les autorités locales qui voulaient bien nous laisser partir vers l'Egypte estimaient ne pas pouvoir me permettre de partir pour l'Amérique sans demander l'avis du Ministère. Ce que je devais éviter à tout prix. Aussi nous sommes-nous décidés et, croyez-moi, il n'y avait rien d'autre à faire, de venir ici, d'attendre ici la possibilité d'un départ. Cela fait encore des retards et des détours, mais j'espère que la New School ainsi que la Fondation Rockefeller ne m'en tiendront [pas] rigueur. D'ailleurs je ne sais pas si, étant resté en France plus longtemps, j'aurais été, à l'heure qu'il est, plus avancé sur la route menant à New York que je ne le suis en ce moment: personnellement j'en doute fort. Il est, au surplus, oiseux de discuter le *might have been*⁵³.

Outre qu'il adresse des excuses et des remerciements, dans cette lettre Koyré demande si d'autres réfugiés de ses amis (André Spire, Paul Schrecker, les Minor) ont réussi «à passer les barrages français, espagnols et autres», montrant qu'il connaît toutes leurs difficultés.

Il aimait bien l'Egypte et il encourageait Etienne à s'y rendre comme professeur:

Il y a beaucoup à faire en Egypte et vous y serez plus utile qu'au OWI. Vous aurez une vie agréable et une activité étendue. Et le pays est très intéressant et très prégnant⁵⁴.

Dans une lettre de New York au même il écrivait le 10 Mai 1945 que à la conclusion du secrétariat de l'Ecole libre en 1944 il avait vainement demandé un 'exit permit' des Etats Unis pour aller au Caire. Il n'était pas le seul 'français libre' à passer dans les colonies africaines, mais

⁵² «Revue d'histoire et de philosophie religieuses», XI, 1931, p. 443-449.

⁵³ RAC, R.G.1.1 / s. 200/ b. 51 / f. 63.

⁵⁴ Paris, BNF, Mss. NAF 28279, b.4A.

il n'avait obtenu le visa. Seulement un an après il en avait reçu un pour la France. Il avait

écrit il y a quelque temps à Taha Hussein pour lui expliquer que mon non-arrivée était dû à une série de causes qui dépassaient de loin ma volonté. Les voyages sont difficiles en temps de guerre et les philosophes ne sont pas compris parmi les éléments indispensables de la victoire. À tort sans doute. Mais ce ne sont pas les philosophes qui décident. En bref, nous n'avons pas pu nous mettre en mouvement malgré tout notre désir. Je suis resté ici plus ou moins en panne et j'ai même dû renoncer à un voyage à Mexico pour lequel Rivet avait voulu m'engager [...] J'ai écrit et cablé à Taha pour lui dire que je suis toujours à sa disposition. Je suis sûr que Paris ne fera pas d'objection⁵⁵.

Arrivé à Paris en été 1945 ses amis «cairotes» soit français (Jouguet et Laugier) soit égyptiens – entre autres Taha – lui demandèrent s'il voulait se porter candidat pour la chaire de philosophie au Caire. Il y avait réfléchi et renoncé pour l'instant: «vu l'impossibilité de repartir avant d'avoir repris pied en France et renoué tous les contacts.» Le 3 Juin 1946 il écrivait à Etienne que «il est assez difficile, après des années de propagande et d'enseignement facile, de se replonger dans l'érudition».

⁵⁵ *Ibid.*

III.3 'AN ÉMIGRÉ'S CAREER': AL KOYRÉ DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Une ligne de recherche s'inscrivant dans une tradition bien établie présente les intellectuels exilés en Amérique à cause du nazisme comme les fondateurs d'une nouvelle sociologie¹ (et/ou d'une nouvelle science économique² ou bien d'une historiographie renouvelée)³. On a aussi l'habitude de dire que tandis qu'en Europe Koyré est considéré comme un historien de la philosophie⁴, aux États-Unis on le tient pour un historien de la science: mais lorsqu'il fut appelé là-bas en 1940 grâce à Alvin Johnson, ce dernier avait parfaitement conscience d'avoir affaire à un philosophe.

Koyré est connu pour avoir été un étudiant de Husserl, au cœur de la première école phénoménologique de Göttingen. Johnson en personne, le directeur de la New School for Social Research, y avait accueilli en 1943 Alfred Schutz par une boutade («don't try to teach my children phenomenology! They do not swallow this stuff»)⁵ – toujours est-il qu'en l'appelant, lui, Moritz Geiger, Aron Gurwitsch, ainsi que Koyré, il en viendra contre son gré – à l'intérieur d'une place forte du pragmatisme⁶ – à favoriser la formation d'une école phénoménologique américaine devenue aujourd'hui imposante.

Johnson admirait Koyré pour sa clarté:

Comme vous verrez d'après les lettres de recommandation, Koyré apparaît comme un homme extrêmement valable. Il se peut que nous exagérions légèrement pour ce qui est des philosophes, mais nous sommes une nation terriblement faible dans ce domaine. Tous ces Allemands, Français, Belges, Polonais, Russes pleins de dynamisme mettront en scène ici une véritable renaissance de la philosophie. Personnellement je suis très favorable à Koyré. Je n'ai pas lu grand-chose de lui, mais il est clair comme le cristal si vous le comparez aux phénoménologues allemands⁷.

¹ JM 18/13. Cf. P.M. RUTKOFF – W.B. SCOTT, *New School*, New York, The Free Press – Londres, Collier 1986, p. 285, n. 2: «The École Pratique had been established as a 'modern' alternative, in social sciences, to the traditional French university». V. également J.C. JACKMAN – C.M. Borden (eds.), *The Muses flee Hitler*, Washington, Smithsonian 1983 (*ibid.* en particulier STUART HUGHES, *Social Theory in a new Context*). Pour la situation générale du *rescue* qui en 1941 était devenue presque impossible, cf. D.S. WYMAN, *The Abandonment of the Jews*, New York, Pantheon Books 1984; ID., *Paper Walls. America and the Refugee Crisis 1938-1941*, New York, Pantheon Books 1968.

² C'est là la thèse de C.-D. KROHN, *Intellectuals in Exile. Refugee Scholars and the New School for Social Research* [1987], Amherst, University of Massachusetts Press 1993.

³ Cf. H. LEHMANN – J.J. SHEEHAN (eds.), *An Interrupted Past. German Speaking Refugee Historians in the United States after 1933*, Washington – Cambridge, German Historical Institute, 1991 (en particulier p. 25, E. Schulin sur Lovejoy et la *History of ideas* et p. 136 et suiv. B.M. Katz sur H. Holborn etc.). Cf. A. MOLHO, *The Italian Renaissance made in U.S.A.*, dans A. MOLHO – G. WOOD (eds.), *Imagined Histories. American Historians and the Past*, Princeton, Princeton University Press 1998.

⁴ REDONDI cite à la page IX une définition de M. Clagett: «Si l'histoire des sciences est parvenue à une maturité durable comme discipline, elle doit en large mesure cette maturité à Alexandre Koyré»; v. aussi C. GILLISPIE, à l'entrée *Koyré* cit., p. 482-490: «cette représentation aujourd'hui bien admise du rôle de Koyré comme fondateur de la discipline 'histoire des sciences' vaut pour les États-Unis des années cinquante».

⁵ *Philosophers in exile. The correspondence of Alfred Schutz and Aron Gurwitsch*, ed. by R. Grathoff, transl. by J.C. Evans, Bloomington, Indiana University Press 1989, p. 244.

⁶ RUTKOFF – SCOTT, *New School* cit., p. 79: «The lectures that Kallen, Cohen and Hook gave at the New School soon became legendary: they established the school as the platform for pragmatism in the 1930s and 1940s».

⁷ Alvin Johnson à T.B. Appleget, 3 oct. 1940, Rockefeller Archive Center (par la suite abrégé RAC): Refugee Group (par la suite abrégé R.G.), 1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 634: «As you will see from the letters of recommendation, Koyré appears to be an extremely good man. Possibly we are going in a little heavily on philosophers, but we are as a nation awfully weak in that field. All these dynamic German, French, Belgians, Poles, Russians will set up a real renaissance of philosophy here. I am personally very much for Koyré. I have read only a little of him, but he

La plupart des lettres citées par Johnson sont conservées dans le dossier de la Rockefeller Foundation: elles permettent de reconstituer la renommée internationale dont jouissait Koyré à la fin des années trente. On avait interpellé des professeurs américains exerçant dans les universités les plus prestigieuses et des réfugiés allemands de la New School. Richard Mc Keon était le seul qui avait rencontré Koyré à Paris et le considérait comme le successeur de Gilson: «Koyré est un spécialiste de l’histoire de la philosophie hors de commun... Il a été officier dans l’armée française et j’imagine que sa situation actuelle est désespérée, car il serait une personne mal vue du régime allemand»⁸. On insiste toujours sur ce point, à partir du curriculum que Koyré envoya de France, pour prouver qu’il était «in great danger»: Albert Salomon le précisera encore mieux, car il devait savoir quelque chose au sujet des expériences militaires de Koyré en Russie, qui s’étaient conclues par une condamnation à mort parce qu’il était soit bolchevik soit antibolchevik au mauvais moment ou au mauvais endroit, comme il ressort des procès-verbaux de la police française, qui en 1922 lui avait refusé la naturalisation.

De Harvard George Sarton déclare que Koyré était «l’un des plus remarquables historiens de la pensée de notre temps», auteur de «many valuable studies on Descartes, Galileo, Copernicus, Jacobus Boehme». Pour George Boas de la Johns Hopkins «Koyré a une bonne réputation comme érudit et n’importe quelle université serait contente de l’avoir»; quant à sa maîtrise de l’anglais, Mc Keon s’en portait garant et Boas, n’ayant jamais rencontré Koyré, renvoyait à A. E. Murphy qui peut-être le connaissait personnellement.

L’exilé allemand Albert Salomon était le plus informé au sujet de la biographie de Koyré et prenait le plus grand soin d’en faire une présentation attrayante:

Il a été un officier russe au cours de la première guerre mondiale, a trouvé refuge en France après la Révolution. Je ne trouve rien concernant son attitude politique. Mes correspondants m’ont assuré qu’il a été un ami loyal envers ses étudiants et collègues juifs après que le régime d’Hitler a prévalu et qu’il était profondément attaché à Husserl et à ses disciples juifs⁹.

Salomon cite ici «Recherches philosophiques», la revue fondée et dirigée par Koyré («combining the trends of phenomenological, existential philosophizing with the renescent Christian ontology which had its center in Gilson»), et signale que Koyré y accueillit les travaux de réfugiés juifs (et non juifs). En outre Salomon, qui était un sociologue s’inspirant de Weber et de Mannheim, voit l’œuvre de Koyré «in the direction of a sociological history of philosophical ideas». Koyré fut aussi soutenu par Kurt Rietzler, autre réfugié allemand, qui n’était pas seulement un académicien: à l’époque de Weimar il avait été recteur de la nouvelle université de Francfort, mais avait occupé auparavant des charges importantes au Ministère des Affaires étrangères (entre autres pendant les négociations secrètes pour aider également sur le

is clear as crystal as compared with the German phenomenologists». Une confirmation provient (New York, Tami-ment Collection) du curriculum manuscrit envoyé par Koyré à la New School s. d. (mais certainement au milieu de l’année 1940): il porte, écrit d’une autre main, le nom de Georges Gurvitch, qui devait déjà se trouver à la New School et qui était consulté pour le recrutement. Cf. RAC, R. G. 1.1 / s. 200/ b. 51 / f. 634 (20.9.1940).

⁸ RAC, R. G. 1.1 / s. 200/ b. 51/ f. 634 (20.9.1940): «Koyré is an unusually able student of the history of philosophy... He was an officer in the French Army, and I should imagine his predicament at present is desperate, since he would be persona-non-grata to the German régime». Professeur à la University of Chicago, Mc Keon avait étudié à Paris avec Gilson et après la guerre fréquentera Paris et Koyré. Au sujet des avis d’Ernst Cassirer, Harry A. Wolfson et Felix Kaufmann on dit seulement qu’ils sont favorables.

⁹ *Ibid.* (11.09.1940): «He was a Russian officer in the first World War, found refuge in France after the Revolution. I cannot find out anything about his political attitude. My correspondents assured me that he was a loyal friend to his Jewish students and colleagues after the Hitler regime came to power, and that he was deeply attached to Husserl and his Jewish disciples»; sur Salomon cf. KROHN, *Intellectuals* cit., p. 66, 95-96, 188 et bibliographie cit. *ibid.*

plan économique les révolutionnaires russes et les bolcheviks eux-mêmes en 1917). Rietzler définissait Koyré comme

un Juif russe, de grand talent [...] l'un des rares qui ait su transmettre la philosophie allemande moderne aux Français. C'est une excellente personne et le principal expert dans son domaine [...] ayant été *visiting professor* à l'université du Caire, on peut s'attendre à ce qu'il soit large d'esprit et qu'il ait la capacité de s'adapter à des conditions mentales fort différentes¹⁰.

Felix Kaufmann, un juriste autrichien de la New School, ancien élève de Husserl, atteste que Koyré «est tenu en très haute estime par les philosophes français. Lui et le professeur Hering peuvent être considérés comme les deux plus grands phénoménologues en France»¹¹.

Lorsqu'avait pris fin cette expérience, au cours de laquelle Koyré réussit à joindre la propagande gaulliste et l'activité didactique à un nombre surprenant de recherches, Else Staudinger, la très compétente secrétaire de la New School, avait fait une recension sur demande des Rockefeller Officers de la production de Koyré pendant ces quatre années. Un programme pour 1944-45 à la Graduate Faculty de la New School, où Koyré avait annoncé «un séminaire qu'il dirigera avec les professeurs Kurt Rietzler et Leo Strauss sur le dialogue *Théétète* de Platon», était considéré comme fort intéressant; ce séminaire à trois promettait, d'après Alvin Johnson, d'être «a most exciting event», attendu par les étudiants et les professeurs¹². Quant aux publications réalisées pendant ces années d'exil, Koyré pouvait énumérer un article sur Copernic¹³ et deux sur Galilée¹⁴, ainsi que le compte rendu du *Ficin* de Kristeller¹⁵, plus une conférence faite en français au Canada sur aristotélisme et platonisme médiéval¹⁶. L'annonce de deux livres destinés au grand public était plus importante. Il avait réimprimé son cours public

¹⁰ *Ibid.* (27.09.1940): «a Russian Jew, a very gifted man [...] one of the few able to transmit modern German philosophy to the French. He is a very good man and on his field the leading expert [...] as a visiting professor at the University of Cairo, he can be expected to have a broad mind and the capability of adapting himself to very different mental conditions»; Rietzler, nommé professeur de philosophie (métaphysique) à la New School, n'était pas en consonance avec la sociologie appliquée que l'on y préférerait, cf. KROHN, *Intellectuals* cit., p. 74-75, 182-183. ZEMAN, *Germany and the Revolution in Russia 1915-1918* cit., p. 2 et *passim*; K. RIETZLER, *Tagebücher, Aufsätze, Dokumente*, Göttingen, 1972.

¹¹ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 634 (2.10.1940): «is held in very high esteem among French philosophers. He and Professor Hering may be regarded as the two leading phenomenologists in France»; cf. KROHN, *Intellectuals* cit., p. 75, 107.

¹² RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 597: ces données concernant les «scholarly activities» de Koyré «during the past and his plans for future scientific work» sont envoyées par Johnson sur la demande de John Marshall le 2 août 1944 tandis qu'est en discussion un *grant* qui, après sa démission de secrétaire général de l'École Libre, pourrait venir compléter le modeste salaire de 150 \$ qu'il touche comme professeur. Dans la lettre d'accompagnement Johnson précise que la didactique de Koyré ne se limite pas à l'École Libre francophone, mais qu'il est aussi *visiting professor* à la Graduate Faculty de la New School. Cf. l'*Annuaire* 1943-44, p. 38, qui dresse la liste des quelques professeurs qui donnent également des cours en anglais à la New School (Koyré, Lévi-Strauss, Grégoire, Wahl, Gurvitch, Schrecker).

¹³ KOYRÉ, *Nicolaus Copernicus*, «Quarterly Bulletin of the Polish Institute of Arts and Sciences in America» (New York), 1943 July, p.1-26.

¹⁴ KOYRÉ, *Galileo and Plato*, «Journal of the History of Ideas», V, 1943, p. 400-428; Id., *Galileo and the scientific revolution of the XVIIth century*, «Philosophical Review», LII, 1943, p. 338-348 (à noter que cette définition était inusuelle dans les années quarante). La liste ne signale pas *Traduttore-Traditore: à propos de Copernic et Galilée*, «Isis», XXXIV, 1943, p. 209-210, une note brève mais importante sur A. Mieli, reprise (après les observations de Ph. Wiener) par Koyré, *Spiritus and littera*, «Isis», XXXV, 1944, p. 301-302.

¹⁵ KOYRÉ, compte rendu de KRISTELLER, *Philosophy of Ficino*, «Philosophical Review», LIII, 1944, p. 308-312.

¹⁶ KOYRÉ, *Aristotélisme et platonisme dans la philosophie du Moyen Âge* cit., p. 75-107.

sur Descartes, donné au Caire pour le centenaire du *Discours de la Méthode*¹⁷, et était en train de publier une introduction à Platon ébauchée pendant son exil au Moyen-Orient.

Une autre contribution beaucoup plus technique (anticipée dans la revue des phénoménologues américains) sortira en 1947 sous la forme d’un volume français: *Épiménide le menteur. Ensemble et catégories*¹⁸. Dans ces études de logique et de théorie mathématique contemporaine (qui avaient également fait l’objet d’un cours de Koyré à New York), ce qui frappe est la reprise de la problématique de sa dissertation doctorale de Göttingen, qui n’avait pas eu de succès auprès de Husserl. Cette version, elle aussi, plus mûre et mise à jour, sera critiquée par Chaïm Perelman et par d’autres, et même refusée par le responsable de l’édition des miscellanées en l’honneur de Sarton.

Du point de vue biographique et psychologique, il est frappant que Koyré, en pleine guerre et pris par toutes les tâches qu’il avait voulu assumer, ait senti le besoin de se mesurer au premier problème philosophique qu’il avait affronté, celui qui avait entraîné pour lui à vingt ans une défaite académique cuisante¹⁹.

Koyré et la Rockefeller Foundation

Koyré s’acclimata si bien aux États-Unis qu’il commença aussitôt à signer «Al Koyré». Mais il était arrivé du mauvais côté. Cela pourrait sembler une boutade, mais jusqu’à un certain point seulement: en passant par Bombay il avait débarqué en effet à San Francisco et non pas à New York; certains documents prouvent les graves difficultés qu’il rencontra pour se faire rembourser ce voyage.

Comme beaucoup d’autres intellectuels il était arrivé à New York grâce à un visa basé sur un contrat avec la New School for Social Research; mais il était aussitôt devenu le secrétaire de sa nouvelle annexe, l’École Libre des Hautes Études, qui proposa à New York, à partir de 1942, des cours en langue française. À la base de cette affectation il y avait – comme pour les autres réfugiés – un financement de la Rockefeller Foundation: mais les rapports entre Koyré et cette institution méritoire seront si tourmentés qu’il est instructif de les restituer et de les voir comme un épisode de la communication difficile entre la France et les USA au début de la seconde guerre mondiale.

Un fascicule de la Rockefeller Foundation montre que si Koyré finit par obtenir de cette Fondation quatre (et même cinq sur le papier) *grants* annuels de suite, à partir du début de l’été 1942 – moins d’un an après son arrivée à New York – il y eut cependant des tentatives sérieuses pour les lui retirer. Il ressort de ces documents qu’Alvin Johnson, depuis toujours son grand

¹⁷Les *Entretiens*, déjà parus en 1937 en édition bilingue franco-arabe sous le titre *Trois leçons sur Descartes*, Le Caire, Ed. de l’Université, furent publiés par Brentano’s à New York en 1944, et ensuite réimprimés par le même éditeur en 1945 avec l’*Introduction à Platon*, annoncée ici en faisant connaître les *referee-reports* favorables de J.H. Randall, Irwin Edman, Herbert Schneider, qui en avaient fait faire une traduction anglaise pour la recommander à la Columbia University Press, où elle sera en effet publiée en 1945.

¹⁸ Préparé pour les miscellanées pour le 60^e anniversaire de Sarton (*Studies and Essays in the History of Science and Learning* cit.), cet essai de Koyré n’y figure pas: il a été joint ensuite à *Épiménide le menteur* cit., mais anticipé dans deux articles anglais parus dans «Philosophy and Phenomenological Research», VII, 1946, March, p. 344-362; *ibid.*, IX, August 1948, p. 1-20. Cela est dû soit à un retard de l’auteur, soit aux rapports complexes et imparfaits existant entre lui et Sarton: les *Studies*, cf. p. 280, 291 et 295, comprennent l’étude célèbre d’Ernst Cassirer sur *Galileo’s Platonism*, qui mentionne avec grandes louanges l’article de Koyré sur le même thème qui venait de paraître en 1943 dans le «Journal of the History of Ideas».

¹⁹ V. *supra*, II. 1. Fondamental sur la question SCHUHMANN, *Koyré et les phénoménologues allemands* cit., p. 149-168.

protecteur, fut le seul à avoir une idée exacte et non hostile en ce qui concernait son activité scientifique, administrative et surtout politique.

Cette dernière est en effet la raison principale de la forte hostilité qui ressortait à chaque échéance, avec l'intention de le mettre à la porte. En réalité, cette idée d'un engagement politique en faveur d'un pays étranger sera toujours considérée par les autorités américaines comme un problème de toute l'École Libre, qui ne fut surmonté que grâce au contrat stipulé avec la New School, non sans avoir provoqué auparavant plusieurs crises²⁰. Pour ne citer que le dernier cas, le 30 mars 1944 le Department of Justice avait posé des conditions pour répondre auxquelles l'École avait dû nommer une commission (Maritain, Mirkine-Guetzévitch, Koyré, Hofherr, avec A. Frenkley comme secrétaire). Ces conditions regardaient la revue de l'École, «Renaissance», qui pour «ne pas être considérée comme l'organe d'un titulaire étranger (*agent of foreign principal*)» devait faire examiner attentivement ses articles par le comité exécutif et réduire également les abonnements étrangers à un maximum de 100 par an: mais ces abonnements correspondaient simplement aux fonds envoyés par Londres et étaient distribués dans des pays francophones (Antilles, Amérique latine, Canada) pour faire de la propagande gaulliste d'un haut niveau culturel. Le même problème s'était posé pour l'École Libre, qui au cours de l'assemblée générale du 26 mai 1944 devait prendre une décision de principe concernant l'option de se faire enregistrer ou non comme organe des gouvernements européens²¹.

Les 'Officers' de la Rockefeller, en particulier John Marshall, Director of Humanities, et Alexander Makinsky – ex-dirigeant du bureau de Lisbonne²², une étape pour la plupart des exilés – n'avaient guère apprécié les frais supplémentaires et le long retard avec lequel Koyré était arrivé par la route du Pacifique, un an après la date prévue²³. Ce retard avait même instillé le doute qu'il préférerait son enseignement au Caire, déjà délivré à plusieurs reprises. Pourquoi donc quelqu'un qui avait fait preuve d'une telle efficacité au moment de s'embarquer pour Damas (où on le trouvait déjà le 2 novembre 1940, qui demandait de retransmettre au consulat

²⁰ Ce point est repris par E. LOYER, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil 1940-1947*, Paris, Hachette Littérature, 2005, p. 216, 227 et suiv.

²¹ JM 18/12. V. aussi Johnson à Maritain, Grégoire et Mirkine-Guetzévitch, 25.4.1944 (JM 18/12): «décision ... en principe sur la question de savoir si l'École doit s'enregistrer comme affiliée au Comité français de Libération Nationale, au Gouvernement Belge et au Gouvernement Tchécoslovaque, ou demander à être exempte à cet enregistrement»; «The representatives of the Department [of Justice] asserted that we not only receive money from Belgium, the [french] Committee of Liberation and Czecho-Slovak Government, but take instruction from them, in «Renaissance». This I strenuously denied. We got away with an agreement waiving registration as foreign agents, but strongly advised to remove the names of officials of foreign governments from our Faculty roster, and to abstain from discussing in our publications international political issues not immediately concerning France, Belgium and Czechoslovakia».

²² Alexander Makinsky, d'origine aristocratique russe, sera envoyé ensuite en Europe par la Rockefeller Foundation afin de mesurer la popularité des USA et de la Fondation elle-même, cf. B. MAZON, *Aux origines de l'EHESS*, Paris, 1988, p. 75, qui donne des extraits des *Trends prevailing in liberated Europe. Notes of visit to Paris and London by A. Makinsky, October 1944-February 1945*. RAC, A. Makinsky's *Diaries* contiennent divers renseignements sur la fuite de Koyré.

²³ RAC, R.G. 1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 634: Johnson à Appleget, 3 octobre '41: «He has not included his living expenses, only the cost of tickets». Koyré avait dû se faire prêter l'argent des billets; en outre, il «had to leave behind him all his belongings, including his books. Therefore, he will have to make some expenditure in order to acquire the most necessary things needed to resume his work. I therefore suggest that you consider an additional grant toward his excess expenses». Sans calculer son entretien, uniquement pour les billets de paquebot et de chemin de fer Le Caire, Bombay, San Francisco, New York, cet excédent, qui se montait à plus de 950 \$, fut remboursé par 750 \$. Cf. *ibid.* également le devis de ces dépenses expédié par Koyré en date du 3 juin, déposé à la banque Th. Cook de New York en vue du voyage et – 11 septembre – le bilan de 1954 \$, lettres de D.H. Stevens à Johnson 29.9.1941 et remerciements de Koyré à la Rockefeller, 9.10.1941.

américain de Beyrouth le télégramme recommandant l’octroi de visas hors-quota pour lui et sa femme sur la base de l’invitation faite par la New School)²⁴, et ensuite de là se rendait au Caire, où il était resté ensuite sept ou huit mois, tardait-il tellement à débarquer en Amérique? Il est vrai qu’en octobre 1940 (et jusqu’à la reconquête par les Anglais au cours de l’été suivant) la Syrie – où Koyré était arrivé à l’Institut de Damas²⁵ avec une mission confiée par la Direction de l’Enseignement supérieur – était une colonie fidèle à la France de Vichy et que par conséquent Koyré avait de bonnes raisons de ne pas se présenter aux autorités locales pour l’obtention de son visa: mais dès le moment où il était arrivé en Égypte parmi les Anglais – avant le 1^{er} janvier 1941 – il était en sécurité et aurait pu gagner les USA par la route atlantique. Le 6 janvier 1941 Alvin Johnson lui-même sollicita amicalement une décision définitive de sa part, étant donné que bloquer une somme déjà affectée signifiait empêcher un autre intellectuel en danger de trouver refuge grâce à cette procédure. Que Koyré choisisse donc: New York ou Le Caire²⁶? Ce retard démentait l’assertion de l’un de ses sponsors les plus résolus, Max Ascoli, professeur à la Graduate Faculty de la New School, qui avait écrit le 20 septembre 1940, au moment des *referees* qui devaient précéder l’affectation (la proposition sera délibérée à la Rockefeller le 20 octobre 1940 et suivie du visa hors-quota):

²⁴ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 634: le 18 novembre 1940 Koyré écrit de Beyrouth (mais fait poster en France) un billet à Makinsky à Lisbonne: l’invitation de la Rockefeller Foundation ne lui était pas parvenue à temps à Clermont-Ferrand, mais Koyré se sent honoré et l’accepte. Il conclut ici par la phrase qu’à la Rockefeller on considéra comme mystérieuse et due aux circonstances clandestines: «The administrative and physical conditions of undertaking a trip nowadays are such, that I am absolutely unable to indicate even the approximate date of my arrival. Not even the route which I will take to reach New York». Du Caire, où il séjourna chez le jeune orientaliste Paul Kraus, le 1^{er} janvier 1941 il écrira d’une façon plus détaillée à Makinsky (*ibid.*): «Nous avons quitté la France quelques jours avant l’arrivée de la lettre de la New School (que n’a-t-elle pas envoyé un télégramme!), quelques jours avant votre dépêche adressée à Marseille (je vous en remercie profondément). Nous avons, en effet, perdu tout espoir d’être appelé en Amérique et grâce à votre télégramme (merci encore une fois) le Consul des États-Unis nous a délivré un non-quota visa».

²⁵ RAC, R.G. 2. 100. 1940 / b. 187 / f. 1342: le Dr. Janney télégraphie de Lisbonne le 2 décembre 1940 à la Rockefeller Foundation: «Schrecker here. Date departure uncertain. Koyré French Institute Damas Syria. Writing details».

²⁶ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 634: citant un câblogramme de Koyré à Grégoire (non conservé) Johnson lui demande franchement: «Inasmuch as you are at the University in Cairo, it may well be that have decided not to come to the United States. If your post there is only temporary, or if for other reason you decide to come to the United States, we are still anxious to have you. On the other hand, if you are satisfactorily settled in Cairo, and if you feel that the development West of the Lybian border guarantee you a certain security for peaceful work, we will understand [...] If you decide not to come, please cable me negatively at once, so that the funds which we have reserved under your contract may be made available for some other refugee scholar». La lettre de Koyré à Makinsky (1^{er} janvier) et celle que Johnson lui adresse (6 janvier) ont dû se croiser, étant donné que celui-ci estimait nécessaires au moins 17 jours pour parvenir d’Égypte aux USA: le dossier saute au 8-9 septembre, lorsque Koyré prit son service à New York et eut ses premiers entretiens avec A. Makinsky (qui en parle ainsi à Marshall: «for the second [sic!] semester of 1940 Koyré was visiting professor at the University of Cairo. ... He would like to get in touch with Sarton (at Harvard) and his group, but for the time being he wants to concentrate on the New School and on seeing his friends here. He is a friend of Grégoire, Mirkine, Schrecker, Cohen, and a particularly close friend of Paul Vignaux» (*ibid.*, b. 51 / f. 634). Ce dernier, collègue de Koyré à la Cinquième Section à Paris, ne semble pas l’avoir beaucoup fréquenté aux États-Unis, parce qu’il n’était pas toujours à New York et surtout parce que ses positions à l’égard de De Gaulle étaient fort différentes, cf. LOYER, *Paris à New York* cit., p. 197, 301 et suiv., 321 et suiv. Koyré rencontra Marshall lui-même, qui formule à son propos le jugement suivant: «Koyré seems a well poised and competent person. He certainly managed well the business of getting out of France in time [...] he is quick to appreciate that the New School is far from typical of this country and feels that, if he is to stay here and establish himself, he is later to live elsewhere. J. Marshall said that the desirability of moving was pretty well recognized by everyone including Dr. Johnson, but that the New School did, as Koyré believed, provide an excellent chance of getting acclimated».

Je recommande fermement de le tenir en très haute estime. Il y a aussi dans cette affaire un aspect pratique implicite. Les personnes prises sérieusement en considération ont de plus en plus tendance à ne pas venir ici. Koyré, lui, indépendamment de ses autres qualifications, est impatient de venir et je sens qu'il serait une excellente 'expérimentation' pour consacrer notre entreprise²⁷.

Cette 'expérimentation' de Koyré mit au contraire Alvin Johnson sérieusement en difficulté. Heureusement, à la Rockefeller Foundation on n'avait pas remarqué une coïncidence fondamentale: Koyré avait voulu rester au Caire jusqu'à la visite de de Gaulle au cours de la troisième semaine de juillet 1941²⁸. En Égypte Koyré avait pris la carte N. 471 de la France Libre, contresignée par de Gaulle et, comme il l'atteste dans un document de 1962, il s'était mis à la disposition des représentants de la France Libre. «J'étais resté au Caire jusqu'en juillet 1941, puis, suivant l'avis du général de Gaulle, je me suis rendu à New York où, avec Henri Focillon, Boris Mirkin-Guetzévitch, Jacques Maritain et d'autres intellectuels français réfugiés aux États-Unis, j'ai été l'un des fondateurs – et jusqu'en 1944 le secrétaire général – de l'École Libre des Hautes Études de New York... [Celle-ci], dont le but principal était de faire entendre aux États-Unis la voix de l'Université française, a été un organe de la 'résistance extérieure', reconnu comme tel par le général de Gaulle»²⁹.

L'auteur d'une monographie sur Koyré – tenu de ne pas citer les documents qu'il disait avoir lus – suppose que Koyré avait projeté de s'enrôler ou d'exercer des fonctions de propagande³⁰; dans ses intentions elles auraient pu être semblables à celles qu'assumait à Londres Aron (qui par ailleurs ne s'identifiait pas à de Gaulle)³¹; de Gaulle aurait invité Koyré à les exercer sous une autre forme aux États-Unis: ce pays, encore lié diplomatiquement à Vichy et perplexe face au mouvement gaulliste³², était le plus difficile et le plus intéressant

²⁷ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 634 (celle-ci, du 20.09.1940, est la deuxième lettre d'Ascoli à propos de Koyré): «I strongly urge that he be given every possible consideration. There is also one practical issue involved and there is a growing trend on the part of many of the men being seriously considered not to come over here. Koyré, aside from his other qualifications, is anxious to come and I feel he would make an excellent 'test case' for your undertaking».

²⁸ En ce qui concerne les dates possibles pour cette rencontre célèbre cf. O. GERMAIN-THOMAS – PH. BARTHELET, *De Gaulle jour après jour*, Paris, Nathan 1990, p. 47, enregistre sa présence au Caire le 1^{er}, le 2 et le 5 avril 1941 (le 6 il est à Alexandrie), du 24 mai au 13 juin (du 13 au 17 juin il est à Jérusalem), du 17 au 21 juin (le 22 à Damas, le 26 à Jérusalem), le 28 juin, du 20 au 24 juillet. Cf. DE GAULLE, *Lettres, notes et carnets, 1940-1941*, Paris, Plon 1981, p. 335 (il est au Caire du 25 mai 1941 jusqu'au 17 juin environ (entre le 23 et le 27 juin on le trouve à Jérusalem), p. 370-385 (de nouveau au Caire du 28 juin au 8 août, pour rentrer ensuite à Brazzaville). Le 18 juin au Caire De Gaulle prononce le discours pour le premier anniversaire de l'appel de Londres. Cfr. Archives Nationales 72 AG 222 (fonds Comité Deuxième Guerre mondiale): d'après Gérard Henri Jouve (qui était sous les ordres du général Catroux et devint «délégué de la France Libre en Turquie»), dès le 14 juillet 1941 il fallait «se rattacher au siège central de Londres, la délégation générale du Caire étant supprimée».

²⁹ Il s'agit de la reconstitution de sa carrière, qui existe sous forme d'exemplaire non daté ni signé aux Archives EHESS, et a été publiée par REDONDI, p. 66-67. Après une visite précédente faite par De Gaulle à Alexandrie, sur celle du Caire des 20-24 juillet 1941 cf. DE GAULLE, *Speeches*, Oxford U.P. 1942, p. 65-67: *A year has passed* discours prononcé au Caire pour le premier anniversaire de l'appel de Londres pour la France Libre; J. SOUSTELLE, *Envers et contre tout. I: La France combattante*, Genève, 1970.

³⁰ JORLAND, *La science dans la philosophie* cit., p. 12.

³¹ Cf. R. ARON, *Mémoires*, Paris, Julliard 1983, p. II, VII, p. 231 et suiv. On sait par ailleurs qu'Aron ne suivait pas tout à fait la ligne gaulliste.

³² À l'intérieur de la vaste littérature concernant la période précédant Pearl Harbour (7 décembre 1941) et l'entrée en guerre des États-Unis, je renvoie à G. FRITSCH-ESTAGIN, *New York entre de Gaulle et Pétain. Les Français aux États-Unis de '40 à '46*, Paris, La Table Ronde 1969, parce qu'aux p. 164-166 il fait allusion à l'École Libre. Par contraste, v. le livre de l'ambassadeur de France de Vichy, l'antisémite G. HENRY-HAYE, *La grande éclipse franco-américaine*, Paris, Plon 1972.

pour poursuivre un tel but. On ne saurait exclure que Koyré, de son côté, pensât aux missions effectuées par son maître Max Scheler en Suisse (1917) et en Hollande (1918) au cours de la première guerre mondiale sur ordre du Ministère des Affaires étrangères allemand³³ ou bien – en sens contraire – Henri Bergson aux États-Unis³⁴: l’objectif était d’éviter que dans les pays neutres – comme l’étaient encore les USA pendant l’été 1914 – l’opinion publique ne se rangeât du côté opposé.

Encore avant d’avoir l’occasion d’observer l’activité de militant gaulliste de Koyré les fonctionnaires de la Rockefeller continueront à souligner que «Koyré n’avait pas réussi à arriver dans ce pays avant septembre 1941», après avoir reçu un premier acompte. La mise en discussion du *grant* de Koyré déjà au cours de la première moitié de 1942 représentait une menace certainement grave pour un émigré qui –malgré les insinuations de quelques fonctionnaires – ne disposait en réalité d’aucune autre ressource. David H. Stevens écrit une première lettre (18 juin 1942) faisant suite à une conversation de la veille avec Koyré (dont il requiert le témoignage) et d’une autre immédiatement postérieure avec Alvin Johnson, déclarant que pour lui il était clair

que la perspective de continuer comme *lecturer* à la New School est satisfaisante et qu’il est improbable que se présente quelque perspective d’être engagé de manière stable par un collège ou une université américaine. Je sais que dans votre esprit existe une claire distinction entre le statut de la New School et celui de nos collèges ou universités. Le fait d’être engagé sous la conduite du Dr Johnson représentait dès le début une situation temporaire. Je pense par conséquent que nous devrions prendre une décision sur la base d’un engagement temporaire sous sa direction [de Johnson]... Ce *grant* comporte la condition implicite que pendant cette période il vous faudrait travailler conformément aux exigences du Dr Johnson ou bien travailler ailleurs avec son accord³⁵.

Il faut souligner que dans les notes qu’échangent les différents officiers on parle exclusivement de la New School, et même plus tard, lorsque l’École Libre fonctionnait non

³³ MÄRIT FURTWÄNGLER SCHELER, *Kleine Aufzeichnung über mein Leben mit Max Scheler*, ms. qu’il m’a été généreusement permis de consulter par Max Georg Scheler et par le prof. Wilhelm Mader de l’Université de Brême, qui l’ont déposé aux Archiv der bayerischen Phänomenologen, Bayerische Staatsbibliothek, Munich.

³⁴ SOULEZ, *Bergson politique* cit.

³⁵ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 597: «that prospect for continuing as lecturer in the New School is satisfactory, and that no prospect is likely to appear for a continuing appointment in an American college or university. The distinction I know is clear in your mind between the status of the New School and our colleges and universities. Appointment under Dr. Johnson’s guidance was from the first a temporary matter. Consequently, I think we should now make some decision on the basis of a temporary appointment under his [Johnson’s] direction ... This grant would carry the understanding that you would give service as requested by Dr. Johnson during this period or render service elsewhere as he agrees». La première crise avait commencé en juin 1942 sur la base d’une équivoque: oubliant que l’allocation consentie à Koyré était bisannuelle et par conséquent ne devait pas être renouvelée avant septembre 1943, les fonctionnaires étaient d’avis de refuser l’attribution d’un nouveau *grant* annuel à partir de septembre 1942. David H. Stevens, Director of Humanities à la Rockefeller Foundation, écrivait à Koyré le 12 août 1942: «you were not able to arrive in New York until a year had passed... is our belief that this aid to September, 1943, should be the final aid from the Rockefeller Foundation through the New School toward your temporary salary. There are peculiar factors in the arrangements for you, particularly the delay in beginning your grant. For that reason I should be ready next spring to review again any facts that are of first importance for your future. I am glad to know how useful Dr. Johnson finds your service to be». De nouveau à partir de septembre 1942, dans un document signé également par David H. Stevens et par l’administrateur HMC, mais que n’avait pas souscrit le vice-président Thomas B. Appleget, Makinsky propose de ne plus le subventionner. D’après une note portant le sigle KB et datée du 1.9.1942, le secrétariat du vice-président Appleget, «ECO says it is not necessary to sign this»: en effet, la résolution concernant le nouveau *grant* 1942-43, péniblement négociée, fut simplement retirée parce que superflue, vu que l’allocation initiale, valable deux ans, était encore en cours.

pas depuis six mois, mais depuis des années, Koyré, qui en était le secrétaire général, n'est jamais mis en relation avec elle, mais seulement avec la New School. Une preuve de la faible importance attribuée à l'École Libre se trouve dans le compte rendu qu'avait fait circuler parmi les officiers l'Assistant Director de la Rockefeller, T. B. Kittredge, qui avait remplacé Marshall à la séance inaugurale («more of a political than academical manifestation») le 14 février 1942 et qui en soulignait le côté pathétique, montrant peu de sympathie pour son engagement politique: l'intervention de Johnson au contraire donnait à entendre que «l'École Libre devait être maintenant l'Université française et devait survivre après la guerre en tant qu'Institut Français de Haute Culture»³⁶.

Dans un journal français publié à New York par Geneviève Tabouis, Koyré présentait le manifeste de l'École Libre:

Les idées qui inspiraient les uns et les autres [de ses fondateurs] n'étaient pas pareilles: les uns pensaient à la jeunesse française – ou francisée – que l'émigration forcée avait jetée sur les rives de l'Hudson [...] Les autres, songeant à leurs collègues restés en France, soumis au joug et à la censure de l'ennemi, pensaient surtout à la nécessité de parler en leur nom, de faire savoir à l'opinion publique des pays libres, et surtout à celle de l'Amérique, que l'Université française n'a pas trahi, qu'elle n'est pas convertie à l'idéologie totalitaire³⁷.

Dans le premier groupe on identifie facilement ceux qui avaient simplement en vue une institution franco-américaine pour Français émigrés ou étudiants latino-américains: Gustave Cohen, Pierre Brodin ainsi que d'autres. Le deuxième groupe comprenait Maritain, Henri Focillon, Jean et Francis Perrin, Koyré lui-même, ceux qui étaient engagés dans la Résistance. L'École Libre était le lieu de débats politiques sérieux. L'épisode le plus connu fut le cas de l'article de Grégoire dans «Renaissance» qui, bien qu'il fût écrit par l'un des directeurs de la revue, ne fut pas imprimé à cause de la forte opposition de Koyré (le co-editor), Chinard, Lévi-Strauss et d'autres. Un cas précédent, plus général et plus intéressant, avait peut-être été le débat entre ce dernier et Maritain, qui répondait à un mémorandum politique diffusé confidentiellement par Lévi-Strauss le 3 juillet 1943³⁸:

Votre analyse des contradictions internes et du caractère 'tridimensionnel' de la présente guerre me semble excellente. Oui, «un monde doit mourir à lui-même, pour être sauvé». Mais comment définir le monde nouveau? À mon avis il ne peut venir à l'existence que s'il est vitalement pénétré par une inspiration chrétienne³⁹.

Maritain admettait que son correspondant (de même que probablement beaucoup de ses collègues) ne considérât pas «cette position et la vôtre comme compatibles». D'après Maritain

³⁶ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 54 / f. 634 (24.2.1942): «Alvin Johnson implied that the École Libre should now be the French University and should survive as an Institute of French Scholarship in post-war-days!».

³⁷ «Pour la victoire», January 16, 1942. À la fin de son expérience Koyré publia *Quand l'Axe sera vaincu*, «Le Monde libre», III/2, Avril 1945, p. 75 et suiv. Cette publication trimestrielle était imprimée à New York et Montréal également en édition américaine («Free world. A non partisan magazine»), et en outre en édition mexicaine, grecque et chinoise.

³⁸ Ce mémorandum politique «sur la guerre et la résistance française» a été identifié par LOYER, *Paris à New York* cit., p. 457, n. 54a. JM, Box 17, dans un écrit anonyme «rédigé d'abord pour mon usage personnel, mais que des amis ont bien voulu me demander de mettre en circulation – très restreinte, il n'est pas besoin de le dire». À cela Maritain répondait amicalement à Lévi-Strauss, citant littéralement certaines thèses rapportées ci-dessus: «Je suis tenté de me dire d'accord sur la thèse générale, si je ne craignais que les mêmes mots n'aient parfois pour nous un sens différent».

³⁹ Maritain à Lévi-Strauss, de Croton-Falls, 23 Juillet 1942 (JM 17/05).

la philosophie politique du socialisme a besoin comme les autres d’être profondément purifiée... Tout d’abord, si les chefs ouvriers en France se sont refusés à ouvrir une ère révolutionnaire par crainte des complications extérieures, ce n’est pas seulement, à mon avis, parce qu’ils s’étaient laissé persuader par la bourgeoisie. C’est aussi parce que la coïncidence des ‘intérêts de classe’ et de l’‘intérêt du peuple’ avait été doctrinalement niée par les grandes thèses marxistes sur le prolétariat, en sorte que les chefs ouvriers n’avaient pas une ferme conviction doctrinale de cette coïncidence. Bien plus une sorte de mauvaise conscience à cet égard les avait sensibilisés à la crainte de paraître manquer pratiquement aux obligations de la défense nationale. C’est Marx qui les a disposés à se laisser persuader, le moment venu, par la bourgeoisie⁴⁰.

Par ailleurs Maritain était dans le doute quant aux

possibilités pratiques du rôle que vous [Lévi-Strauss] attribuez à la France. Le peuple français est engagé dans une lutte trop tragique et trop désespérée pour que les mouvements de résistance puissent “préfigurer les cadres du nouveau régime social”. Ils sont trop secoués par la tempête, en pleine nuit, pour pouvoir préfigurer quoi que ce soit, sinon la volonté de libération. Je crois que c’est dans la pensée des Français dans l’ordre de la réflexion et de la détermination internes, que la mission de la France peut et doit d’abord être retrouvée⁴¹.

Dans ce groupe l’intérêt pour les problèmes et les discussions concernant la politique était certainement très développé: parmi tous les professeurs Koyré était l’un des gaullistes les plus francs et les plus naïfs; mais dans une vie antérieure il avait été marxiste, ou tout au moins un SR dans sa patrie la Russie, avant et immédiatement après la Grande Guerre. Ce fait, que peu de gens connaissent, ne doit pas être oublié si l’on tient à expliquer pourquoi, durant son exil américain, la majeure partie de ses problèmes avec la bureaucratie venaient de deux Russes (blancs), Makinsky et Mirkine-Guetzévitch. Il est amusant de noter par ailleurs que cette école, sur laquelle le Département d’État avait si soigneusement enquêté, avait élu comme secrétaires généraux deux personnes, Koyré et Lévi-Strauss, qui avaient été, de façon différente, des marxistes.

Le fait qu’à l’École Libre, qui avait commencé ses cours en février 1942, Koyré exerçât «très sérieusement» son rôle de secrétaire général (comme l’atteste un rapport anonyme) ne suffisait pas aux dirigeants de la Rockefeller pour lui épargner de devoir se soumettre à la directive générale: d’après celle-ci, les exilés français étaient obligés d’accepter les propositions pouvant leur arriver de la part d’universités ou même de collèges, comme avaient dû le faire les émigrés allemands au cours de la décennie précédente – souvent à des niveaux culturels et des conditions très inférieures à ce qu’ils avaient connu dans leur patrie. Ni Koyré ni de nombreuses autres personnes qui avaient dû fuir devant l’invasion allemande de la France, convaincus toutefois que la guerre n’aurait pas duré pendant des décennies, ne visaient une situation permanente en Amérique: par exemple, ils étaient peu enthousiastes devant la proposition du Dr Seeley de l’Emergency Committee de transférer plus ou moins toute l’École Libre à la Tulane University de La Nouvelle-Orléans (c’est-à-dire dans une ville de fondation française et vouée du fait de sa proximité à attirer un grand nombre d’étudiants latino-américains, qui auraient pu plus facilement faire leurs études en langue française: le projet échoua uniquement parce que la Louisiane n’offrit pas les fonds nécessaires)⁴².

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Cf. les observations de Johnson (3.10.1940) cit., et *supra* II.7. Cf. RAC, R.G. 1.1/200/b. 53 / f. 625: le 10 novembre 1941 on rapporte que selon Vaucher, Roger-Picard, Mirkine-Guetzévitch, Rougier, Gurvitch et Salomon les Français se plaignent de ce que «they have no real work to do at the New School as few students (in some cases none at all) have registered for their courses...The professors on the staff of the Graduate Faculty (formerly

Johnson lui aussi avait été conquis par l'idée d'utiliser les professeurs francophones pour une école destinée à des étudiants «latins» (qui deviendra à l'intérieur de l'École Libre le Latin-American Center fondé par Lévi-Strauss). Johnson insistait en effet sur l'«attraction of students from Latin America» et n'excluait par d'en admettre éventuellement certains qui au début ne parlaient ni le français ni l'anglais, mais seulement l'espagnol, le portugais ou l'italien. «The École libre will admit instruction also... in Romance languages».

C'est cela l'Amérique [...] un pays d'immigration, dans lequel le statut de visiteur temporaire est tenu en piètre considération. L'École Libre française, pour inspirer un vaste intérêt, doit se présenter tout au moins potentiellement comme une institution permanente, une sorte de pont entre la culture française et l'américaine⁴³.

Il ajoutait:

Il est extrêmement important que l'École Libre française soit guidée au départ par des spécialistes dont l'autorité soit reconnue. Une fois affirmée comme institution, elle peut donner plus d'espace à des érudits plus jeunes, brillants et méritants, inconnus au-delà du cercle limité de l'école. Mais au début il est nécessaire de bien mettre en scène l'autorité. Il sera bon que le groupe prenne en considération le lancement d'une revue savante, littéraire et politique, dont le programme se limite à la propagation de l'esprit libre et des droits de l'homme, au-delà des pour et des contre de toute situation politique transitoire. Une telle revue pourrait exercer une grande influence partout, non seulement parmi les 'Français libres' et leurs amis américains et anglais, mais en particulier en Amérique latine⁴⁴.

Ce type de «scholarly magazine» sera réalisé sous le titre de «Renaissance». Sa rédaction et le secrétariat de l'École Libre absorbaient une grande part du temps de Koyré, qui prenait ses tâches au sérieux, comme reconnaissait même la personne anonyme (et hostile) citée le rapporte à la Rockefeller. Pendant l'été 1942, peu avant sa mission à Londres, qui donnera lieu à une forte crise au sein de la Fondation Rockefeller, Koyré avait connu des difficultés à l'intérieur même de l'École, où Mirkine le rendait responsable de l'inefficacité de Roger Hahn, un comptable honnête mais lent, que Koyré n'avait pas eu le courage de mettre rapidement à la porte. L'astucieux Mirkine fit créer un poste de chef de bureau, qui enlevait à Koyré une partie de ses prérogatives, et suggéra à Maritain:

Vous ferez comprendre à Koyré qu'il sera beaucoup mieux à sa place en consacrant tous ses efforts à la revue, qui est si importante etc... qu'en outre son titre restera et que personne ne prendra ses fonctions. Cette solution sauvera tout et offre en outre l'avantage de ne pas ouvrir la succession au poste de Koyré dans le Conseil de Direction⁴⁵.

called the University in Exile) are, in the majority, refugees from Germany of social-democratic orientation. They have not been disposed to approve the appointment of the new group of scholars, mostly refugees from France since June 1940, to positions on the Graduate Faculty. Alvin Johnson has not been able to persuade and force the Graduate Faculty to agree to such appointments... efforts [were] made by Dr. Seeley to place temporarily from three to five professors from France at Tulane University in New Orleans. Tulane was prepared to offer hospitality, to give academic positions and titles to such scholars, but could not contribute anything to their salaries or give any guarantee of employment after the end of the present Rockefeller Foundation grants. Hence Johnson has not been inclined to agree to transference of such grants from the New School to Tulane for the scholars in question». Des étudiants d'Amérique latine, qui se rendaient en France en temps de paix, pensent venir suivre des cours non seulement à la Nouvelle-Orléans, mais aussi à New York: c'est ainsi qu'est introduite l'annonce de l'École Libre, qui est en voie d'organisation et à laquelle «Johnson has given his blessing».

⁴³ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 597, document du 6 mai 1942 analysé ci-dessous.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ JM 18/13; 21.07.1942; cf. également *ibid.* la lettre du 11.08.1942.

Koyré prenait en outre une part active «aux activités tant politiques que culturelles des *Free French* à New York»⁴⁶. Il ne faisait d’ailleurs pas mystère de son zèle de militant, qu’il acceptait cependant de garder distinct de son rôle académique⁴⁷. À la même époque il écrivait à Maritain:

J’ai vu Laugier hier et j’ai assez longuement parlé avec lui. Très amicalement. Je crois qu’il a compris que nous ne pouvions pas nous engager dans une action commune avec le Club et France Forever; et que nous ne voulons pas les endosser [...] Je lui ai dit que, individuellement, nous sommes toujours prêts – c’est-à-dire dans la mesure où etc. – à aller faire une conférence dans un chapitre de France Forever et à aider ainsi l’action de France Forever. Mais que dans ce cas là, ce sera M. X, prof. à l’ELHE, qui fera la conférence sous les auspices de France Forever ou du Relief. Ce ne sera pas l’École qui l’organisera avec eux. Il a compris et ne nous tient pas rigueur. Je pense qu’il serait bon que vous le voyiez à votre prochain passage à New York. C’est, comme vous le savez bien, un homme très propre, très franc, très dévoué à son action. Nous avons, je crois, tout à gagner à une collaboration amicale et confidente⁴⁸.

Le rapport anonyme cité, présenté – par quelqu’un de l’administration? Peut-être par Makinsky? – à la Fondation Rockefeller le 6 mai 1942 (huit mois après l’arrivée de Koyré à New York) se fait de plus en plus malveillant et attribue à Koyré l’intention de poser pour l’après-guerre les bases d’une «carrière d’émigré ayant réussi»:

J’ai l’impression que Koyré ne fait pas tout ce qu’il pourrait pour établir des contacts dans ce pays; c’est un fait que plus je le vois et plus je suis porté à croire qu’il cherche à réaliser une carrière bien réussie en tant qu’émigré; en d’autres termes, il est en train de parier sur le futur – un futur lointain – plutôt que sur les opportunités que lui offre ce pays. Il va plutôt régulièrement à Harvard ou à Yale pour y donner des conférences; mais il est très énigmatique en ce qui concerne des plans possibles, que ce soit là ou ailleurs. Ses amis me disent qu’il a beaucoup de protecteurs influents à Harvard et à Yale, mais que la plupart de ses contacts avec eux se limitent à des déjeuners, et qu’il ne reçoit jamais aucune rétribution, si ce n’est 10 \$ pour ses frais de voyage. Koyré m’a souvent dit – et cela est confirmé par d’autres – qu’il n’a absolument aucune raison de croire qu’il sera jamais assimilé par un milieu américain. Cependant, je sens que s’il avait fait plus d’efforts il aurait pu obtenir davantage de succès, malgré le fait que le domaine dans lequel il travaille puisse difficilement être mis en relation avec un engagement en rapport avec la guerre⁴⁹.

⁴⁶ Cela est confirmé également par certaines lettres écrites par Mirkine-Guetzévitch à Maritain en plein milieu de la première crise qui avait mis en danger à la Rockefeller le financement de Koyré. Le 21 juillet 1942, devant envoyer un représentant de l’École Libre à la Commission Reichenbach, Mirkine, qui parmi les professeurs en exil est le critique le plus explicite de Koyré, écrit qu’il en choisira un autre: «j’ai peur que dans cette commission notre secrétaire général oublie qu’il représente l’Université et non pas France Forever».

⁴⁷ Cf. *Agreement with the New School* dans la lettre de Mirkine, Grégoire et Koyré à Johnson (21.11.1941) et le mémorandum que Johnson envoie le 30.9.1941, après un colloque avec Grégoire, à divers collègues et qui a été conservé dans l’exemplaire de Maritain (JM 18/12).

⁴⁸ JM 18/13. *Ibid.*, JM 19/05, le 4 août 1942 (désormais conclue la phase où l’on discutait s’il fallait ou non supprimer le *grant* de Koyré) Mirkine rapporte les résultats de la ‘longue conversation’ que Koyré a eue avec le représentant de France Libre, Henri Laugier: Koyré «croit lui avoir fait comprendre la nécessité où nous sommes de rester dans le cadre universitaire que diverses raisons nous obligent à respecter. Koyré m’a dit que la conversation lui a laissé une très bonne impression et il vous la communiquera directement».

⁴⁹ JM 19/06: «I have the impression that Koyré did not exhaust all of his possibilities in the way of contacts in this country; as a matter of fact, the more I see of him, the more I am led to believe that he is trying to achieve a successful ‘émigré’s’ career; in other words he is betting on the future – the distant future – rather than on opportunities in this country. He goes to Harvard and to Yale rather regularly to give lectures there; but he is extremely enigmatic in so far as any possible plans, either here or elsewhere, are concerned. His friends tell me that he has many influential protectors at Harvard and Yale, but that most of his contacts with them are limited to dinner-parties, and that

Ce rapport venimeux, écrit par un mauvais prophète qui n'imaginait pas Koyré membre de l'IAS à Princeton, avait circulé en l'absence d'Alvin Johnson. Rentrant du Sud et de Washington le 10 septembre 1942, celui-ci écrit à John Marshall qu'il a trouvé un billet de Koyré, qui s'était envolé vers l'Angleterre, conformément aux plans qu'il lui avait déjà annoncés. Koyré lui avait également écrit qu'il s'était rendu compte que «la Rockefeller Foundation espère qu'il soit parti pour de bon»⁵⁰. Reconnaisant là un reproche évident, John Marshall se hâta le jour suivant d'expliquer à Johnson qu'il ne savait pas d'où provenaient ces fuites⁵¹. Le 8 octobre – pendant le séjour de Koyré à Londres – Johnson écrit de nouveau à Marshall (auquel il avait également envoyé, par l'intermédiaire d'un fonctionnaire de la New School, Herbert Solow, des explications verbales dont nous ne connaissons pas la teneur). Cette lettre est éclairante, ne serait-ce que pour préciser qu'Alvin Johnson avait été informé par Koyré de ses rapports privilégiés avec de Gaulle, chose qui lui avait été confirmée par des sources indépendantes:

Herbert Solow vous a parlé du cas d'Alexandre Koyré. À la fin de l'été Koyré vint me voir pour me consulter au sujet d'une permission de six semaines d'absence pour aller en Angleterre, sous le prétexte d'y donner des conférences. D'abord, j'ai objecté qu'il ne pourrait obtenir ni visas ni moyens de transport. Il les avait déjà à sa disposition. Naturellement, je n'ai pas pu lui demander ce qu'il y avait derrière cette requête singulière. Je suppose qu'il a reçu des ordres de de Gaulle, avec lequel il est en quelque sorte en rapports étroits. Ensuite j'ai eu par hasard certains renseignements qui confirment cette conjecture. Je lui ai accordé le permis de s'absenter, sentant que je ne pouvais pas m'interposer entre un Français Libre et son devoir de patriote. Lorsqu'est parvenue l'invitation de la University of Virginia j'ai demandé à Koyré s'il ne pouvait pas renoncer à ce voyage en Angleterre pour accepter cette offre. Cela lui a paru impossible. Il a écrit à la Virginia en les remerciant pour leur offre, mais disant qu'il ne pouvait pas revenir dans ce pays avant le 15 novembre. Son espoir était qu'ils prennent en considération un recrutement à partir du second semestre. Je ne sais pas s'il a eu une réponse de leur part⁵².

Répliquant à Johnson Marshall il évite d'aborder la question politique, mais s'étonne de ne pas avoir été directement informé jusqu'alors de l'invitation en Virginie refusée par

he never receives any fees, except \$ 10 for his travel expenses. Koyré told me many times – and this is confirmed by others – that he has absolutely no reason to believe that he will ever be absorbed in any American milieu. Yet I feel that, had he made greater efforts, he might have possibly succeeded better, in spite of the fact that his field of work is hardly related to the 'war effort'». Vu l'affinité des arguments, je propose de compléter cette lettre, datée uniquement 'mardi 4' [août 1942], par celle, déjà citée, de Mirkine parlant du Comité de Coordination: à propos duquel Koyré émet l'hypothèse que Laugier «avait l'idée de se servir du Comité de Coordination comme d'un appui contre France Forever. Je veux dire qu'il voulait, me semble-t-il, s'appuyer sur nous et le Relief pour limiter certaine activité et aussi pour contrebattre l'influence de certains membres de son comité». La rencontre souhaitée ici entre Laugier et Maritain, qui collaborait comme indépendant avec les gaullistes, advint ensuite au cours de la seconde moitié du mois d'août (cf. Mirkine à Maritain, 12.08.1942; JM 19/05).

⁵⁰ Johnson écrit: «I found a note from Koyré, who was flown off to England. He says that he has found out that the Foundation hopes that he has gone for good» (9.09.1942).

⁵¹ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 597. Une note au crayon commente au sujet du rapporteur anonyme: «Seems to me an administrator, not teacher this man»!

⁵² RAC, R.G. 1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 598: «Herbert Solow has talked with you about the case of Alexandre Koyré. Late in the summer Koyré came to me to consult me about six weeks leave of absence, to go to England, ostensibly to lecture. At first I urged that he could not possibly get visas and transportation. He had these arranged for. Naturally I could not ask him what was behind this peculiar request. I surmised that he got orders from De Gaulle, with whom he stands in some sort of close relation. Later I chanced on some information confirming this surmise. I agreed to the leave of absence, feeling that I could not stand between a Free Frenchman and his patriotic duty. When the invitation came from the University of Virginia I asked Koyré, if he could not get out of his trip to England in order to accept the offer. This appeared to him impossible. He wrote to Virginia thanking them for their offer, but saying that he could not be back in the country before November 15. It was his hope that they might consider him for an appointment beginning the second semester. I do not know whether he heard from them again».

Koyré⁵³. On fit en effet grief à Koyré d’avoir refusé une proposition de l’University of Virginia à Charlottesville pour le *term* de l’automne 1942, alors qu’il avait déjà programmé sa visite au quartier général de de Gaulle à Londres. Ce choix négatif de sa part sera interprété par les fonctionnaires comme un calcul économique, lorsqu’il sera clair que le traitement qu’on lui offrait en Virginie était inférieur à celui qu’il percevait à New York⁵⁴. À la Rockefeller Foundation personne ne se demandait s’il était normal de pousser le secrétaire général d’une institution opérant depuis seulement six mois à l’abandonner. L’École Libre ne jouissait pas d’une grande considération. Mais en réalité, un mois plus tard on trouve dans le dossier une information de A. Makinsky, rapportant les confidences que lui-même ou l’un de ses informateurs avaient reçues de Koyré en personne: à l’évidence, celui-ci avait une grande confiance, mal placée toutefois, dans son interlocuteur.

Le professeur Alexandre Koyré est revenu d’Angleterre et vient me voir. Tout d’abord je pense que sa visite est due à son désir de me demander mon ‘avis’ à propos de l’offre de Charlottesville; mais apparemment il ne s’agit pas de cela. C’est juste pour me parler de ses impressions concernant l’Angleterre et le mouvement qui là-bas combat pour la France; il ne se réfère à Charlottesville qu’en passant, disant que Solow lui a fait comprendre que la Rockefeller Foundation est ‘plutôt préoccupée’ par son refus à propos de Charlottesville. Je ne fais aucun commentaire. Koyré dit que son refus d’accepter cette offre est définitif; que même si l’offre était encore valable il ne l’accepterait pas, parce qu’il est convaincu d’avoir devant lui un ‘futur intéressant’ à l’École Libre des Hautes Études. Il dit qu’il a donné une série de conférences en Angleterre; que le général de Gaulle paraît très impressionné par les choses importantes que l’École a réalisées jusqu’à présent; et que lui [Koyré] a obtenu du Comité National Français la promesse d’un soutien généreux pour l’École. Il semble d’ailleurs que cette promesse n’a pas été accompagnée par une allocation définie ni même par l’indication d’un chiffre auquel l’École puisse s’attendre pour son budget 1943. Néanmoins Koyré est plein d’espoir⁵⁵.

⁵³ RAC, R.G. 1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 598: 9.10.1942. Marshall, uniquement sur la base du dernier mémorandum du Dr. Laurens Seeley de l’Emergency Committee, était au courant de cette invitation de Charlottesville à Koyré (qui y avait donné une conférence quelques mois auparavant).

⁵⁴ Les fonctionnaires se livrent à des conjectures à propos des gains totalisés par Koyré comme enseignant et comme secrétaire général: on ignore si cette charge est rétribuée, et si oui la rémunération ne saurait dépasser de beaucoup 50 \$ par mois (en réalité au début Koyré et d’autres aussi y avaient renoncé: cf. Mirkin à Maritain, 2.6.1942, JM 18/13). Dans une note du 20 mai 1943 Alexander Makinsky rapporte: «Koyré receives \$ 100 a month as regular professor in the École Libre, a \$ 150 a month as General Secretary of the École Libre, total \$ 250. This he has been receiving for quite some time so that may explain his hesitancy about accepting the Charlottesville post last fall». Makinsky insinue ensuite que comme rédacteur en chef de «Renaissance» ou du moins comme auteur (de quelques pages...) Koyré pouvait aussi se procurer «an additional minor income». John Marshall commente durement ces données: «This strikes me as definitive. Our decision, if you agree, is negative on any extension of the present grant. Shall you report this to Johnson or shall I?». D.H. Stevens, Director of Humanities à la Fondation, déclare qu’il est d’accord. Il est étrange que dans sa correspondance de ces mois-là avec Maritain Koyré ne fasse aucune allusion à ces problèmes qui le regardent.

⁵⁵ RAC, R.G. 1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 597 / 20 mai 1943, Makinsky à Marshall (qui note son accord): «Professor A. Koyré is back from England, and comes in to see me. I am first inclined to think that his visit may be prompted by his desire to ask my ‘advice’ about Charlottesville offer; but apparently not. It is just to tell me his impressions about England [and] the Fighting French movement there. He refers to Charlottesville only casually, saying he understands from Solow that the Rockefeller Foundation is ‘rather concerned’ about his having refused Charlottesville. I do not make any comment. Koyré says that his refusal to accept this offer is definite; that even if the offer were open now, he would not accept it, since he feels he has an ‘interesting future’ ahead of him in the Free French École des Hautes Études. Says he gave a series of lectures in England; that General De Gaulle seems to be very impressed with the important achievement of the École up to date; and that he [Koyré] was promised by the French National Committee that the École would be receiving in the future rather liberal support. It seems, however, that that promise was not accompanied by any definite grant or even by an indication of any ‘figure’, which the School might expect towards its 1943 budget. But Koyré is hopeful, nevertheless».

Ce rapport de Makinsky provoque des réactions très dures dans les hautes sphères de la Fondation. John Marshall ajoute sur la même feuille une note négative écrite à la main («I interpret this refusal [to the University of Virginia] to mean that Koyré is now operating on his own, and hence is to be regarded as off our books with the termination of his current grant in 1943»). David H. Stevens écrit toujours cette même feuille un “yes” lapidaire et cette fois-ci Thomas B. Appleget commente: «Koyré would seem to be off our hands under any circumstances». Mais grâce à Alvin Johnson cette fois-ci non plus, en septembre 1943, Koyré n’est pas licencié⁵⁶. Au contraire le 8 août 1944, lorsque l’issue de la guerre était désormais claire et Koyré était déjà en train de penser à son retour en France (ce qu’il fera en avril 1945), une résolution positive fut prise sans aucune difficulté: d’autant plus qu’il venait de laisser le secrétariat à Lévi-Strauss (et par conséquent «he is now eligible for assistance which he needs»)⁵⁷.

L’on sait qu’à la différence d’Henri Laugier, d’Henri Seyrig et de certains professeurs de la New School (Henri Bonnet, Maritain, Lévi-Strauss, Mossé) Koyré n’obtint, ni probablement ne chercha aucune situation politique ou diplomatique avantageuse durant le premier gouvernement de de Gaulle, ni pendant le second: son comportement modeste et réservé au cours des vingt années suivantes dut convaincre les plus acharnés de ses adversaires au sein de la Rockefeller Foundation que leur hypothèse selon laquelle Koyré désirait uniquement se préparer une rentrée glorieuse et influente en tant qu’émigré important («an émigré’s career») était complètement erronée. John Marshall, qui se délectait de philosophie, conserva l’habitude de consulter Koyré, aussi bien lors de ses passages à New York qu’à Paris (où il eut le plaisir de rencontrer une fois Jean Wahl, également invité chez Koyré): en juin 1959, trouvant Koyré affaibli par une pneumonie, il confie à son journal l’espoir de le revoir car il estimait qu’il était «l’un des meilleurs philosophes dans le domaine général de la philosophie et de la science»⁵⁸.

⁵⁶ L’assertion évoquée par J. Marshall (27.03.1943) selon laquelle Koyré serait payé 250 \$, qui aurait motivé le refus de lui accorder un grant à partir de septembre 1943, fut vérifiée et démentie par Johnson, qui mit en outre en évidence divers articles publiés par ce «productive scholar»: «Koyré had also lectured on invitation at Harvard, Chicago and the University of Wisconsin, and was to have given the leading paper at the canceled meeting of [the] Philosophical Society».

⁵⁷ RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 597: A. Johnson à T.B. Appleget: «when your grant had expired, he was granted additional support from the French Committee of National Liberation. A few weeks ago, as a result of a reorganization of the École Libre, Professor Koyré resigned from his administrative work here. Unfortunate [is] this coincidence with the expiration of the contribution he has been receiving from the French Committee of National Liberation. He therefore finds himself practically without any income at the moment and I feel justified in asking you whether you could possibly reconsider a renewal of your former grant to him». Ibid. (9.08.1944) Stevens avait communiqué cette allocation à Johnson. La contribution du Comité de Libération nationale citée par Johnson figure dans Paris, Archives du Ministère des Affaires étrangères, Guerre 1939-45, Œuvres, 67, n. 11: «Subvention en faveur de M. Koyré. Par votre décision N. 13483c/Inst. publique reçue le 27 Juillet 1943, M. Koyré avait obtenu une subvention annuelle de \$ 2000 à partir du 1er juillet 1943. Cette subvention ne lui a pas été versée le 1er juillet 1944, il lui sera donc dû, du 1er juillet au 1er janvier, \$1000».

⁵⁸ RAC, J. MARSHALL, Diaries: «Alexander Koyré to be one of ablest living philosophers in the general field of philosophy and science, and as such, he is someone whom John Marshall hopes to see more of».

III.4 UN 'GARDIEN' PLATONICIEN EN EXIL ET DANS LA RÉSISTANCE

Dans un compte rendu d'un ouvrage de Guglielmo Ferrero paru dans «Renaissance»¹ Koyré avait écrit qu'il voyait les deux guerres mondiales comme une expérience historique unique: celle en cours n'était autre que

la seconde phase de la guerre mondiale, si comme il est bien probable, les historiens futurs verront les guerres de 1914-18 et de 1939-1945 comme un seule guerre, coupée [...] par une pseudo-paix; en fait, par un long armistice de vingt ans (R II, 136).

Dans ce cadre Koyré présente la guerre d'Espagne comme une première phase de la reprise de la guerre:

la contre-révolution espagnole ne fut-elle pas une explosion spontanée, mais une machination ourdie du dehors, et ce n'est pas grâce à ses propres forces, mais grâce à l'apport militaire italien et allemand, apport donné pour des raisons stratégiques, et non idéologiques, qu'elle a remporté la victoire (R II, 146).

La comparaison surprenante avec la guerre du Péloponnèse doit avoir été inspirée par un article de Roger Caillois², mais elle n'est pas exceptionnelle étant donné que les écrits de Koyré concernant l'actualité politique, modelés sur Guglielmo Ferrero, combinent continuellement des allusions à des institutions et des personnages du temps de Platon avec la phraséologie journalistique à la mode: il n'est donc pas étonnant qu'une fois la guerre terminée Koyré n'ait pas été très sollicité comme commentateur politique. Écrivant après le 25 avril 1943, il reprenait la polémique antifasciste de Ferrero.

Les dictateurs ont peur. Voilà, selon Ferrero, la clé de leur politique. Napoléon avait peur. Mussolini avait peur. On peut bien ajouter: Hitler a peur. Le totalitarisme n'est rien d'autre que l'expression de cette peur: la peur de l'opinion libre, de la presse, de toute liberté (même que celle des loisirs) laissé aux sujets; de la propagande, la presse dirigée, la mise au pas, la – ou plutôt – les polices qui se superposent et se surveillent; la dictature – qui sait obscurément qu'elle n'est pas 'légitime' et qu'elle ne subsiste que par la force, par la peur qu'elle inspire à ceux dont elle a peur – s'acharne sur ses ennemi imaginaire et réels; la peur conduit à la cruauté, à la répression impitoyable, à la terreur, et finalement à la guerre (R I, 662).

Koyré reprend ses *Réflexions sur le mensonge* dans l'essai *La cinquième colonne* (R II-III, 136-145), qui est dans un certain sens conclusif et pour ainsi dire posthume, car il sortit lorsque Koyré n'était plus secrétaire de l'École Libre et avait cessé de s'occuper de la rédaction de «Renaissance»: il écrivait au moment où la guerre de fait était déjà terminée. Ici Koyré donne une acception universelle à ce terme devenu à la mode grâce à la stratégie du général Franco et aux expressions utilisées pour proclamer sa victoire («cinquième colonne»). À ce propos Koyré réexamine les bases de l'unité nationale au cours des deux derniers siècles.

¹ Koyré avait donné le compte rendu de *Pouvoir* de Guglielmo Ferrero (R I, 659-666) et en a fait l'une de ses principales références dans le domaine politique, bien que dans son compte rendu il lui reprochât des «erreurs et généralisations hâtives» (R I, 661): entre autres de ne pas mentionner Platon lorsque dans *Pouvoir* il parle de tyrannie, ni Hobbes lorsqu'il fait de la peur la catégorie fondamentale de la politique. Sur l'idée de la continuité entre les deux guerres cf. H. GRÉGOIRE, *The 30 Years of War of the XXth Century (1914-1944)*, «Belgium», IV, 1942.

² Cf. R. CAILLOIS, *Athènes devant Philippe*, dans *La communion des forts*, Mexico, Quetzal, 1943 (cit. par Koyré dans R II, 137).

Sans doute savait-on que, sur les confins du monde civilisé, dans l'Est de l'Europe, où subsistaient encore de vastes empires à peine sortis de la féodalité, en Russie ou en Autriche [...] mais justement ni l'une ni l'autre n'étaient des états nationaux; c'étaient, au contraire, des prisons des peuples, où une race dominante en tenait d'autres en sujétion ou esclavage. Ainsi comprenait-on bien l'existence, dans ces pays-là, d'«ennemis intérieurs» auxquels les gouvernements ne pouvaient faire nulle confiance, et dont il pouvaient craindre que, pendant une guerre, ils feraient cause commune avec l'«ennemi extérieur». On admettaient parfaitement bien que, dans ces pays-là, des irrédentismes, ou plus simplement des séparatismes *nationaux*, pouvaient affaiblir, ou même rompre, les liens d'appartenance à l'Etat: l'oppression provoque l'opposition, et lors d'une guerre nourrit le défaitisme³.

Koyré considère la guerre de 1914-18 et même celle de 1939-45 comme «une guerre surtout nationale» (R II, 141) et il refuse

les interprétations les plus populaires de la guerre [qui] on a surtout insisté sur son caractère idéologique: guerre de démocraties contre le fascisme, guerre de la liberté contre la tyrannie; dans les interprétations les plus profondes, issues de la plume des représentants de la pensée 'libérale', la guerre a été présentée le plus souvent comme une révolution sociale internationale, qui divise l'humanité en deux camps, camps dont la ligne de partage passe à travers les frontières nationales et celles des États (R II, 141-142).

En réalité les démocraties ont mené une guerre défensive nécessaire: elles n'en seraient pas venues là si l'Allemagne et l'Italie s'étaient limitées à une offensive uniquement idéologique et si elles avaient gardé le nazisme et le fascisme à l'intérieur de leurs frontières:

cette guerre n'est pas une guerre doctrinale, une guerre révolutionnaire, ni pour les russes, ni pour les démocraties occidentales. Ce n'est pas pour propager, ou imposer, dans le monde l'idéologie bolcheviste ou l'idéologie démocratique que les Alliés ont pris les armes. Et si la destruction du fascisme et du nazisme en tant que tels est devenue pour eux un but de guerre, ce n'est pas à cause de leur aversion particulière pour ces idéologies, c'est par qu'ils ont dû finir par reconnaître que le fascisme et le nazisme sont des idéologies qui inspirent, et de formes d'Etat qui incarnent la volonté de conquête et de domination⁴.

Koyré rappelle que personne ne s'était étonné de «voir les empires des Habsburg et de Romanov, sous la tension de la guerre» de 1914-18. C'était arrivé malgré le fait que «les oppositions sociales, contrairement à ce que craignaient les uns et espéraient les autres, se sont avérées singulièrement inopérantes en face du lien nationale: celui-ci s'est partout – sauf en Russie [en 1918] – montré plus fort et plus profond que tout autre lien». Le sens de cette exception apparaît plus clairement lorsqu'aussitôt après Koyré précise: contrairement aux théories marxistes tellement diffusées au XIX et XX siècle, la solidarité de classe, tout

³ R II, 148 n. Cf. KOYRÉ, *Introduction à la lecture de Platon suivi de Entretiens sur Descartes*; je cite d'après l'édition Paris, Gallimard 1962, p. 143 n.: «Et la Cinquième colonne a sévi dans l'antiquité autant, et pour les mêmes raisons, que de nos jours». À noter que les articles publiés par Koyré dans «Renaissance», *Réflexions sur le mensonge* et *La cinquième colonne*, ont été plusieurs fois réimprimés à part (les parutions les plus récentes sont sorties respectivement chez Allia, Paris 1996 et 1997) et également traduits (par ex. en italien *Riflessioni sulla menzogna politica*, Catane, De Martinis e C., 1994). Maritain lui aussi utilisait cette expression: *Œuvres complètes*, VIII, Fribourg, Cercle Maritain, 1989, p. 566: «L'antisémitisme est la cinquième colonne morale de la conscience chrétienne».

⁴ R II, 144; cf. *ibid*, 138-139 et 149: «phénomène curieux... paradoxal...: la désaffection croissante des classes possédantes – support et fondement de la démocratie bourgeoise – pour la démocratie et leur admiration croissante pour les formes autoritaires de l'État (en termes platoniciens: pour l'État tyrannique) auxquelles normalement elles devraient être hostiles».

spécialement celle de classe ouvrière, n'a pas eu aucun rôle face à la solidarité nationale. Les événements de 1917 – la Révolution d'octobre (de même que celle de février) – ne font pas exception, parce qu'ils résulteraient non pas de l'initiative des bolcheviks russes et des socialistes SR, mais uniquement de l'oppression des Romanov. Ces considérations trahissent une inspiration autobiographique.

Dans le conflit 1939-45 également le rôle des prolétaires en Allemagne ou en Italie⁵ était considéré comme nul par Koyré, étant donné que d'après lui «ils ne se sont pas joint à leur frères de la Russie soviétique»⁶; toujours selon lui «en revanche la solidarité capitaliste s'est bien souvent révélée agissante et réelle» (R II, 139n). Douze ans plus tard, dans sa correspondance avec Raymond Klibansky, son collègue parmi les autorités de l'Unesco et de l'Institut international de philosophie, mais surtout désormais une vieille connaissance, Koyré se plaignait du fait que la France et l'Angleterre avaient perdu une partie de leur prestige et de leur pouvoir international.

Les événements politiques, la débâcle de la France et de l'Angleterre réduites au rôle de petits satellites et mises au pas avec une brutalité que l'on ne se permet pas envers la Syrie ou le Liban, nous ont assez affecté. La conjonction de la morale et du pétrole est déplaisante. Et, en outre, stupide. Dans cinq ans, après la liquidation d'Israël et des rois arabes, l'Aramco sera nationalisé. Mais nos dirigeants ont été trop bêtes et trop lâches. Maintenant c'est fini. L'Angleterre et la France ne sont plus que des 'territoires'; pas même des 'States'⁷.

L'expérience de Koyré durant la guerre est idéalisée dans un petit livre ébauché pendant sa fuite au Moyen-Orient (probablement en vue d'un séminaire tenu en Syrie avant novembre 1940) et publié à New York. J'en ai identifié récemment un manuscrit dans les fonds Paul Kraus, Regenstein Library, University of Chicago, circonstance qui le présente sous un jour doublement dramatique. *L'Introduction à Platon* fut écrit en Syrie, première étape lors de sa fuite à la fin de 1940: on pourrait penser à un cours abrégé ou à une esquisse pour son usage personnel, même si sa longueur rend cette hypothèse problématique. Il est probable que la rédaction de ces 160 pages ait été reprise et continuée au Caire, où l'auteur resta plusieurs mois. Il paraît certain qu'à la fin de cette dernière période égyptienne Koyré était déjà en possession d'un texte plus ou moins complet: il en avait probablement un exemplaire avec lui au moment de s'embarquer sur la route du Pacifique. Mais vraisemblablement considérait-il aussi à raison ce voyage comme dangereux: nous en avons un indice dans le fait qu'à propos de Platon il parle de navires militaires («super-dreadnaughts», p. 158). Je suppose donc que Koyré, craignant que

⁵ Koyré admet qu'avait existé en Italie «une opposition au fascisme», mais «trop faible - jusqu'à la défaite – pour gêner le régime»; «cette lutte sociale internationale, dont on a tant parlé... n'a eu lieu... ni même en Italie. Car si finalement une sorte de guerre sociale se développa dans cette dernière, c'est que – il ne faudrait pas l'oublier entièrement – celle-ci a fait la guerre: et l'a perdue» (R II, 145). À noter que «Renaissance» avait recherché la collaboration d'exilés antifascistes italiens comme Lionello Venturi (R I, 559 et suiv.) ou Guglielmo Ferrero depuis la Suisse; au moment d'émigrer Koyré avait été aidé par le Juif italien Max Ascoli, à l'époque *Dean* de la New School.

⁶ R II, 139n. Cf. R II, 143-144: «ce n'est même pas pour le régime soviétique ou la religion marxiste que se battent aujourd'hui les Russes, mais pour la 'patrie soviétique', l'Empire soviétique, c'est... dire la Sainte Russie, l'Empire russe dans lequel la structure soviétique est devenue autochtone, et dans lequel le camarade ou mieux le maréchal Staline a remplacé le Tsar».

⁷ Marbach, Koyré à Klibansky, 5.01.1957. *Ibid.*, 1.11.1956, Koyré avait commenté favorablement pour les *Chroniques* dirigées par Klibansky la collaboration proposée à Marrou et Lukács. «Mais je doute qu'il accepte. Aucun communiste, aujourd'hui, n'acceptera de faire cette chronique – peut-être Garaudy ou Desanti, des idiots, parce qu'ils ne savent pas sur quel pied danser. Au temps de Staline c'était simple. Mais aujourd'hui avec les événements de Pologne, de Hongrie... prenez un non-communiste».

son ouvrage ne se perde, en avait confié un exemplaire à Paul Kraus. Mais alors que Koyré et Do étaient arrivés sains et saufs aux États-Unis, la fin tragique de Kraus, qui s'était suicidé en 1944, a fait que cet exemplaire était resté inconnu dans son *Nachlass*, qui n'a été déposé et rendu public que récemment⁸.

En 1945 à New York, chez Brentano's (libraire-éditeur proche de l'École Libre) Koyré avait publié l'*Introduction*: il l'avait certainement réélaborée, mais pas dans le but de lui adjoindre des données érudites ou philosophiques (il ne renvoie même pas aux pages Stephanus pour localiser les vastes citations de Platon, et ne déclare pas non plus utiliser la traduction qu'Emile Chambry avait publiée avec l'édition du texte grec de Platon pour Les Belles Lettres entre 1932 et 1934). Les ajouts, mis pour la plupart en note, servent à insérer dans la version rédigée au Moyen-Orient des professions de foi ou des invectives politiques, ainsi que des citations récentes:

la tyrannie est le régime de la peur et du crime: le tyran règne sur la peur, mais il est lui aussi en proie à la peur... du peuple... mais aussi de ses propres gardes du corps ... 'le peuple en voulant, comme on dit, éviter la fumée de l'esclavage, prend la livrée de la servitude la plus dure et la plus amère, la soumission à des esclaves' et même à 'l'esclave de ses esclaves'... Le rôle primordial de la peur dans la cité tyrannique (fasciste, nazie) a été récemment bien mis en lumière par Guglielmo Ferrero⁹.

Il est étrange que dans de nombreuses pages du livre des notes soient introduites pour accueillir ces mises à jour et ces polémiques: on ne peut s'empêcher de supposer que l'auteur a eu recours à cet expédient pour ne pas perdre de temps à réécrire le texte. Comparée à toutes ses autres œuvres, celle-ci n'est pas une recherche, mais un manifeste politique éloquent. Dans la première partie de l'*Introduction* Koyré discute de la méthode socratique opposée à celle des sophistes, dans la deuxième, plus longue et passionnée, il discute de la vie de la ville, autrement dit il expose la *République* et se focalise sur le thème de la tyrannie, explicitement identifiée avec les dictatures contemporaines. Il ne faut donc pas s'étonner si au moment où Leo Strauss – écrivant plus tard, à partir de 1948 – l'affrontera à quatre mains avec Alexandre Kojève, mais dans un contexte beaucoup plus sophistiqué et détaillé, tous deux évoquent l'*Introduction à la lecture de Platon*, tout en critiquant sur le plan philologique ou sur celui de l'étude du monde antique: informé de ces observations «d'ordre matériel», Koyré aurait laissé entrevoir sa mauvaise conscience¹⁰.

Ce bref écrit de circonstance rencontre un succès mérité auprès des non-spécialistes, l'on pourrait même dire que ce fut le plus populaire de ses ouvrages: il fut immédiatement traduit (sous le titre *Discovering Plato*) à la Columbia U.P. et préfacé par un philosophe de cette université, Irwin Edman. La traductrice de cet ouvrage et d'un autre aussi bref de Koyré était une érudite compétente faisant partie du groupe de la «History of ideas», Eleonore Cohen Rosenfield. Cette traduction connaîtra de nombreux comptes rendus, bien davantage que la version originale française.

⁸ Chicago, University of Chicago Library, Special Collections, Archives Paul Kraus, Box 10, folder 3: *Introduction à la lecture de Platon*. Étant donné qu'il s'agit d'un manuscrit autographe un exemplaire a dû être copié et emporté pour arriver en Amérique.

⁹ KOYRÉ, *Introduction à la lecture de Platon* cit., p. 149 et n. Koyré se réfère ici à *Pouvoir* paru en 1942 (c'est-à-dire après son séjour au Moyen Orient) et dont il avait fait lui-même le compte rendu dans «Renaissance» (Stoffel, 43.1); les mêmes pages de Koyré sont également publiées comme annonce éditoriale dans un article de «France Amérique», 17 juin 1945, pour en souligner l'actualité et «le péril dont les démocraties sont menacées quand elles ne parviennent pas à se discipliner elles-mêmes».

¹⁰ L. STRAUSS, *On Tyranny. An interpretation of Xerophon's Hiero*, foreword by Alvin Johnson, New York, Political Science Classic, 1948. L. Strauss, *De la tyrannie* cit., p. 277: «Koyré a été très touché par votre réaction critique à son livre sur Platon. Je n'ai parlé que de critiques d'ordre 'matériel'. Mais il a visiblement 'mauvaise conscience'».

Koyré y faisait une exposition de texte, mais présentait surtout un vigoureux manifeste politique contre le régime d'occupation nazi qui venait d'être instauré en France: il écrivait à bâtons rompus et introduisait souvent des divagations, s'adonnait à des transpositions en termes contemporains, faisait même parfois des péroraisons grandiloquentes. On peut confirmer, comme le suggère Gillispie, qu'à l'origine l'*Introduction* avait fait l'objet d'une exposition orale: avant les cours sur Platon à New York en 1943-44 un séminaire aurait été improvisé et rédigé à Beyrouth ou à Damas, où Koyré s'était réfugié pendant un mois environ alors qu'il fuyait la France à l'automne 1940. Il avait pu obtenir les permis nécessaires grâce à une invitation de l'Institut Français de Damas, qui se consacrait surtout à l'archéologie classique: Henri Seyrig en était le directeur. En approuvant l'invitation faite à quelqu'un qui n'était pas un archéologue ni un spécialiste de l'antiquité classique – invitation qui avait été formulée par le fonctionnaire René Varin – il aura certainement eu l'intention d'aider Koyré à quitter la France. Seyrig était en effet un gaulliste, que nous retrouverons comme haut responsable à New York, où il était Conseiller culturel de la France Libre aux États-Unis. Il y fera en 1944 un rapport très favorable sur l'École Libre. Seyrig devait donc connaître l'orientation de Koyré dès 1940.

La dernière partie de l'*Introduction* traite de la *République* et se présente comme une métaphore intelligente des problèmes que les intellectuels avaient dû expérimenter en personne pendant les années du fascisme et de la seconde guerre mondiale. Koyré formule deux questions:

la dégradation progressive des formes de la vie politique n'est-elle pas, ainsi que Platon semble nous l'avoir enseigné, fatale et irrémédiable? Peut-on, en général, sinon renverser, du moins arrêter le mouvement? Et 2° en admettant même que ceci ne soit pas impossible, quel est le rôle que pourrait, ou que devrait jouer le philosophe dans cette entreprise de salut?¹¹

Pour Koyré «Platon nous décrit la naissance de la tyrannie qu'engendre inmanquablement l'ivresse de la démocratie incapable de se discipliner elle-même»¹². Encore avant que la tyrannie ne s'instaure, devant les agitations des oligarques, le peuple a peur et par conséquent se donne un chef, ou plutôt, comme le dirait Hobbes, un protecteur, qui s'entoure d'une force armée: mais la phase suivante arrive aussitôt, c'est-à-dire «la tyrannie [qui] est le régime de la peur et du crime», ainsi que l'a montré Guglielmo Ferrero:

la Cité tyrannique est, de toute nécessité, une Cité pauvre, esclave et en proie à la crainte. Il s'ensuit que l'âme tyrannique est également pauvre et affamée, en proie à la crainte et remplie de servitude et de bassesse. Les héros nietzschéens prônés par Calliclés et Thrasymaque se révèlent posséder une âme d'esclave¹³.

Le tyran n'est pas le maître, mais l'esclave des esclaves; son âme

asservie à ses passions et tyrannisée par elles. Elle est incapable de se gouverner elle-même. Elle ne se possède pas. Elle est dominée par sa partie la plus basse, par la bête féroce qui habite en chacun de nous. Or, ceci n'est pas seulement une perversion flagrante, et une maladie mortelle pour l'âme. C'est encore un état éminemment malheureux¹⁴.

Interprétant la *République* de Platon Koyré rappelle et développe par conséquent la dialectique serviteur-maître (pour ainsi dire hégélo-marxiste...): il fait donc penser au malheur

¹¹ KOYRÉ, *Introduction à la lecture de Platon* cit., p. 153.

¹² *Ibid.*, p. 146.

¹³ *Ibid.*, p. 148-149 et n.

¹⁴ *Ibid.*, p. 150.

de la conscience, que Wahl avait mis en lumière chez le jeune Hegel, que Kojève avait souligné dans la *Phénoménologie de l'esprit* et que Koyré lui-même, dès 1926-27, avait illustré dans les congrès hégéliens et dans ses cours.

Il voit chez Platon une extraordinaire modernité, et même actualité:

en lisant les pages passionnées et sévères, profondes et caustiques à la fois, dans lesquelles Platon nous décrit la décadence de la démocratie athénienne, glissant, par l'anarchie et la démagogie vers la dictature et le despotisme, le lecteur moderne ne peut pas s'empêcher de se dire: *de nobis fabula narratur*¹⁵.

Revenu en France, Koyré se mit à faire fréquemment des allers-retours avec les universités américaines, où il traitait de l'histoire de la science (publiant des articles dans maints périodiques et également dans «Diogène», la revue de l'UNESCO): mais ses interventions politiques furent secondaires et sporadiques. Il y eut toutefois un épisode intéressant qui le vit participer aux côtés de nombreux philosophes latino-américains et de quelques européens (Klibansky, qui était l'un des organisateurs; Calogero, *visiting professor* au Canada; Wahl, de retour de New York) à une grande table ronde sur le thème *El peligro de la libertad intelectual*, qui rentrait dans le cadre du troisième Congreso Interamericano de Filosofía au Mexique en janvier 1950 et qui avait eu un précédent à New York en 1947. Ce congrès sera souvent évoqué avec plaisir, du point de vue touristique et personnel, dans la correspondance entre Koyré et Klibansky.

Les actes le présentaient comme un débat sur la guerre froide et sur la «croisade idéologique capitaliste et catholique visant à freiner l'expansion idéologique du marxisme-léninisme», mais il avait été d'un haut niveau philosophique. La communication de Koyré était partie de Platon et de Socrate, se référant donc à son *Introduction*. Il discutait l'alternative de privilégier l'ordre ou la liberté, renvoyait à Descartes comme à l'un des plus grands *destructores* qu'il y ait eu au monde et analysait la manière dont les philosophes adoptaient des attitudes d'«ésotérisme» ou de vulgarisation.

C'est là un danger sur lequel Platon a attiré notre attention, scepticisme, immoralisme, nihilisme, pour utiliser une terminologie moderne, qui sont tous des dangers réels créés par les sous-produits et, dans un certain sens, par la vulgarisation de la philosophie, car la philosophie est une chose difficile et se prête mal à la vulgarisation. Le peuple a besoin de mythes¹⁶.

Les mythes anciens et décrépits ont été détruits, laissant la place aux nouveaux («mitos de raza, de clase, del sentido») qui sont la base du totalitarisme, «plus féroces dans leurs exigences d'orthodoxie et de conformisme intellectuel, beaucoup plus intransigeants que les ordres anciens dans la suppression de la liberté intellectuelle». De là naît l'exigence du secret, que Koyré appelle «ésotérisme», mais qu'il veut déconseiller, considérant au contraire utile une vulgarisation de plus en plus répandue et un approfondissement. La philosophie joue un rôle dans la réalisation de la paix, qui

¹⁵ *Ibid.*, p. 158.

¹⁶ Congreso interamericano de filosofía, III. *El peligro de la libertad intelectual* (1950) Mexico, Imprenta Universitaria, 1952, p. 68: «Es ese un peligro sobre el cual Platón llamó nuestra atención, el escepticismo, el immoralismo, el nihilismo, para emplear un termino moderno, todos los peligros reales de los subproductos y en cierta forma de la vulgarización de la filosofía, pues la filosofía es cosa difícil y mal se presta a la vulgarización. El pueblo tiene necesidad de mitos». Je suis profondément reconnaissante à Maurice Aymard de m'avoir très rapidement procuré une copie de ces actes qui ne sont pas enregistrés dans la bibliographie Stoffel.

dérive de son exigence essentielle de liberté intellectuelle. Le seul principe suprême auquel la philosophie accepte de se soumettre est celui de la libre discussion ou si l'on préfère le principe du dialogue, principe qui sauvegarde le droit de l'autre, c'est-à-dire le droit d'être compris, le droit d'être combattu à l'aide d'arguments et non pas par la violence, y compris enfin le droit de se tromper et de défendre son erreur par des argumentations¹⁷.

La violence est permise uniquement contre ceux qui n'acceptent pas le principe suprême du *logos* et de la discussion, le principe que Calogero était en train de théoriser¹⁸. La connaissance que Koyré avait de ce dernier était moins approfondie que celle de Klibansky, mais tout aussi vieille: au troisième colloque hégélien qui, après La Haye et Berlin, s'était déroulé à Rome en 1933, Koyré l'avait rencontré et, comme il résulte de la correspondance de «Recherches philosophiques», l'avait invité à collaborer, comme il l'avait fait aussi avec Santino Caramella. Le choix de ces deux jeunes antifascistes révèle comment, dans la capitale du fascisme, Koyré avait eu soin de prendre contact avec les opposants.

¹⁷ *Ibid*, p. 70.

¹⁸ *Ibid*, p. 98, Koyré dit dans le débat final: «No comprendo al professor Calogero cuando habla de la posible existencia de verdad peligrosa. La ortodoxia y la teologia lo creen, pero los que hacen tal cosa quedan *fuera* de la discusión filosófica. La filosofía no abandona el dialogo y el "logos". Quien lo niegue no puede considerarse ya como filósofo. La discusión es un principio supremo. El hombre no es capaz de verdad más que por que capaz de libertad y viceversa. No se puede renunciar a ninguno de estos dos factores sin renunciar al mismo tiempo al otro»; v. aussi p. 113-114: «el filósofo necesita más libertad intelectual»; p. 102-103, où il discute à nouveau de Calogero, ainsi qu'une communication de Samuel Ramos: «Es cierto que se manifiestan cambios variados (por ejemplo la física cuantica y la física con respecto al problema del conocimiento)... pero en otros casos encontramos problemas que pueden calificarse de *eternos*... que no son afectados por la evolución científica (el problema del conocimiento *sensible*...)»; p. 105: «Tenemos por ejemplo el diferente planteamiento de la física antes de Galileo y después, y antes y después Kant». Ces divagations qui ne concernent proprement la problématique politique, révèlent que les intérêts de Koyré le ramènent à l'épistémologie.

III.5 SE RETROUVER À NEW YORK: HANNAH ARENDT

Plus important est l'*amor donantis*, que le *donum amantis*.

KOYRÉ

Alexandre Koyré et Hannah Arendt sont deux personnages fort différents. Il a laissé de lui-même une image abstraite, celle d'un grand spécialiste organisateur de recherches plutôt que d'un divulgateur populaire de la philosophie, et d'un interprète créatif dans l'histoire de la philosophie et des sciences, mais il n'a jamais donné une interview autobiographique ou politique, au point que le lecteur pourrait penser – à tort – qu'il ne s'intéressait pas du tout à la politique. Elle au contraire a toujours été très engagée et *outspoken*, a suivi comme journaliste et comme auteur de livres d'actualité un demi-siècle d'histoire contemporaine en s'exposant aux risques de polémiques enragées (avec Schlesinger, avec ses amis de «Commentary», avec Scholem et d'autres à propos d'Eichmann)¹.

Qui aurait pensé que Koyré et Hannah Arendt étaient de grands amis?²

Hannah était réfugiée à Paris depuis 1933: ils auraient pu se fréquenter, mais ils avaient raté cette occasion. Elle était alors mariée avec un collaborateur des «Recherches philosophiques», Günther Stern: il avait été un de ses condisciples auprès de Heidegger, et il fut connu plus tard sous le pseudonyme de Günther Anders; sur le conseil de Raymond Aron, Günther et peut-être aussi Hannah avaient pris part en 1934-35 aux séminaires de Koyré et à ceux de Kojève³: contrairement à l'avis prédominant des auditeurs (presque tous admirateurs du jeune Kojève qui avait de la faconde), rappelant à son élève Kohn les deux séries de séminaires hégéliens Hannah déclarait, bien des années plus tard, sa propre préférence pour Koyré⁴. Avec lui et Heidegger Hannah ne parlait pas seulement de livres et de problèmes d'actualité mais revenait souvent sur un passé lointain: il avait dû en être ainsi pour les essais hégéliens de Koyré et pour l'*Introduction* de Kojève qu'elle avait expédiée à Heidegger⁵.

L'amitié et la continuité d'échanges culturels avec Hannah Arendt sont en elles-mêmes une preuve que Koyré n'était pas un ennemi de la gauche et qu'il n'était pas non plus anticommuniste, comme on l'a dit, sinon il n'aurait pas eu de telles affinités avec l'une des figures fondatrices de l'extrême gauche aux USA, comme il en avait déjà avec Groethuysen à Paris et avec Meyer Schapiro à New York.

¹ H. ARENDT, *Eichmann in Jerusalem: a Report on the Banality of Evil*, New York, Viking Press 1965, enlarged ed. Cf. H. ARENDT – J. FEST, *Eichmann... Intervista, lettere, documenti*, Florence, Giuntina 2013.

² J'ai publié dans les «Nouvelles de la République des lettres», 1997, p. 131-165, les 23 lettres inédites d'Alexandre Koyré à Hannah Arendt conservées à la Library of Congress (Washington), H. Arendt Papers, container 11, folder 18. J'utilise ici les données de cette correspondance et je remercie le bibliothécaire M. Fred Bauman et Mrs. Lotte Kohler, *trustee* de l'héritage Arendt, de m'avoir donné la permission de les étudier et de les publier.

³ REDONDI, p. 46: en 1933-34 Koyré (avant et après sa mission au Caire, décembre 1933-mai 1934) avait donné deux cours sur Calvin et sur Galilée, suivis par Günther Stern; E. YOUNG-BRUEHL, *Hannah Arendt: For Love of the World*, New Haven-Londres, Yale U.P. 1982, p. 116-117, précise que Raymond Aron, déjà en 1933, avait connu à Berlin les deux Stern (un couple sur le point de se séparer), leur conseillant de suivre au moins Kojève, suppléant de Koyré, et que Koyré lui-même les avait présenté à Jean Wahl.

⁴ ARENDT, *Essays in Understanding 1930-1954*, ed. by J. Kohn, New York, Harcourt, Brace and Co. 1994.

⁵ H. ARENDT – M. HEIDEGGER, *Briefe 1925-1975 und andere Zeugnisse*, Francfort-sur-le-Main, 1998, p. 16, 324, 208 et suiv., 244 et suiv.

En 1958 Koyré écrit: «rétrospectivement j'ai senti le regret de vous avoir trop peu vue à Paris avant la guerre!»⁶. Ce regret, qu'il répétera souvent, laisse deviner au lecteur qu'il y eut entre eux une tendresse et un rapport qui n'était pas seulement celui de deux collègues.

Il n'est pas exclu que ces rencontres manquées puissent être expliquées non seulement par l'abandon pendant vingt ans, de la part de Hannah, de la profession de philosophe, mais aussi par l'attitude différente qu'ils avaient alors face au sionisme. À Paris Hannah travaillait pour Youth Aliya et d'autres organisations qui préparaient les Juifs à passer en Palestine; encore journaliste à New York elle avait adhéré au Committee for a Jewish Army of Stateless and Palestinian Jews. Koyré au contraire n'était pas sioniste. Il était lié à la tradition intellectuelle d'assimilation telle qu'elle était représentée en France par des Juifs comme Brunschvicg et Lévy-Bruhl: pour ce dernier il avait traduit et publié des documents pour la défense de Dreyfus⁷ et il est certain que pendant la période hitlérienne il avait été profondément solidaire des réfugiés juifs.

Dans les années vingt Koyré avait fréquenté des milieux juifs parisiens et s'était marié à la synagogue, mais ces fréquentations, plus assidues qu'au cours d'autres phases de sa vie, pouvaient avoir été inspirées par la crainte de ne jamais obtenir en France – sans de tels appuis – un poste de professeur, possible uniquement cinq ans après la naturalisation. Dans sa production on ne trouve pas trace de sionisme: c'est à cette époque qu'il avait entrepris la traduction, restée inachevée et manuscrite, de *A History of Medieval Jewish Philosophy* du Juif américain Isaac Husik⁸, que les bibliographies indiquent à tort comme une œuvre originale de Koyré⁹. Un autre document est l'inédit sur Disraeli, un représentant du judaïsme 'd'assimilation' – qui s'inspirait de la biographie écrite par André Maurois. Après avoir obtenu sa naturalisation en 1925, il ne collabora plus à «Menorah» et ne manifesta pas la moindre sympathie pour le sionisme. Lorsqu'en 1953 un congrès international d'Histoire de la Science l'obligera à se rendre à Jérusalem, l'annonçant à Hannah comme une surprise incroyable, il lui écrira: «tiens-toi bien!»¹⁰.

Leur correspondance enregistre des échanges de livres, qui parfois donnent lieu à des discussions intéressantes: c'est le cas du premier grand livre de H. Arendt sur le totalitarisme, qui en France n'allait d'ailleurs pas avoir de succès, ni être rapidement traduit. Koyré tenta de l'aider à trouver un éditeur français¹¹.

Ces échanges ne sont pas tous documentés dans la correspondance, qui commence en 1951, et les plus importants doivent avoir eu lieu surtout au début, lorsque Hannah Arendt était en train d'écrire la première partie de son *Totalitarisme* consacrée non pas à un régime (comme le régime nazi ou le communiste, traités par la suite), mais à une idéologie ou un mouvement politique comme l'antisémitisme; parmi les rares communications politiques que Koyré fit pendant les années de guerre, au moins celle sur le mensonge a été indiquée comme importante pour elle. Il lui fait ce reproche:

⁶ Dans une lettre de Paris du 7.02.1958, Koyré la remercie pour un livre récent «dont la couverture m'a appris un tas de choses sur vous que j'ignorais».

⁷ Cf. *supra* II.4, n. 29.

⁸ I. Husik (1876-1939), professeur à l'université de Pennsylvanie, parmi d'autres nombreuses études sur Averroès, Judah Messer Léon et Maïmonide, mais aussi sur des philosophes du droit allemands (Ihering, Kelsen, Stammler), avait publié à New York, Macmillan 1918, ce manuel qui avait connu plusieurs réimpressions. Koyré en avait traduit 8 chapitres; il resta en correspondance avec Husik jusqu'aux années trente.

⁹ Cf. JORLAND, *La science dans la philosophie* cit., p. 117 n.: «Koyré a consacré à la philosophie juive [...] une longue étude de 205 pages laissées inédites et dont les notes ont été perdues...»; v. REDONDI, p. 215.

¹⁰ Cf. «Les Nouvelles de la République des Lettres», 1997, p. 143-144 (lettre du 7.07.1953).

¹¹ YOUNG-BRUEHL, *H. Arendt* cit., p. 280-281.

Je vous trouve un peu trop sévère pour les Juifs. Vous négligez un peu trop le fait de l'antisémitisme *chrétien*: c'est ce qui reste de la foi chrétienne lorsqu'elle disparaît; aussi dans une société chrétienne, ou ex chrétienne, les Juifs sont nécessairement les 'autres'. Et 'les autres' on ne les absorbe qu'en petites doses, comme exception. Il en est de même partout: les 'citoyens romains', exceptions égales; les coptes et les arméniens dans l'Islam... Les anticléricaux chrétiens peuvent accepter les anticléricaux juifs, mais non les Juifs¹².

L'on reconnaît dans ces phrases de Koyré l'influence des catholiques de gauche Jacques Maritain¹³, Paul Vignaux et le P. Ducattillon, avec lesquels il avait collaboré à l'École Libre de New York (et au sujet desquels Hannah avait écrit dans «The Nation»)¹⁴: l'analyse de l'antisémitisme catholique et l'effort pour s'en libérer caractérise ce groupe et surtout Maritain. Koyré ajoute encore quelques phrases qui semblent paradoxales, si l'on pense qu'elles sont adressées à une personne qui avait été la secrétaire d'une organisation sioniste.

Ironique, Koyré écrivait: «Quant aux Juifs, vous savez mieux que quiconque que nous n'existons pas»¹⁵. Il fallait du courage pour écrire cette boutade à Hannah Arendt, qui de *Rahel Varnhagen* à *Eichmann*, avait consacré aux Juifs, qu'ils fussent des parias ou des parvenus, tous ses écrits et toutes ses réflexions. Koyré tient à mieux s'expliquer:

Malgré le revival, dû à Hitler et à l'antisémitisme, personne n'a encore découvert un contenu propre au judaïsme en dehors de la religion, c'est-à-dire du rite; c'est une catégorie purement négative, une catégorie d'exclusion. Très importantes, historiquement et même métaphysiquement, les catégories négatives. Mais que voulez-vous faire avec elles? Tout au plus des *goim* comme on en fait en Palestine. Ce qui, autant que l'assimilation (intermariage) mène droit à la disparition des Juifs et n'est, d'ailleurs, qu'une assimilation un peu violente (il paraît que les yéménites sont les Juifs de là-bas)¹⁶.

Lorsque Hannah Arendt s'adressera à Koyré pour promouvoir des comptes rendus français de *Kabbalah*, Gershom Scholem se souviendra de l'avoir rencontré en France et d'avoir eu une longue discussion avec lui: il le définissait comme quelqu'un d'intelligent, mais «un terrible adepte de l'assimilation»¹⁷.

Au contraire de Michel, son frère aîné, devenu orthodoxe pour se faire officier de la marine du tsar et réussir plus tard comme industriel à succès en France et parmi les Russes blancs, si l'on veut voir en Alexandre Koyré un Juif (et pas simplement un agnostique), il faut le classer parmi les parias et non pas parmi les parvenus.

À sa manière (à la manière d'un agnostique, d'un Juif éduqué dans une famille peu pratiquante, dont tous les membres s'étaient convertis à d'autres religions, chrétienne-orthodoxe ou protestante), l'on voit que Koyré était en train de réfléchir à la figure du paria, telle qu'elle avait été définie par Bernard Lazare: l'on ignore qui des deux avait été le premier à s'en occuper, mais c'est un fait que Hannah l'avait reprise et placée au centre de sa conception.

¹² «Les Nouvelles» cit., p. 138-139 (13.5.1951). Cf. L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme du Christ aux Juifs de cour*, Paris, Calmann-Lévy 1955, qui est le premier volume d'une série célèbre. Koyré était en rapports avec Poliakov et le recommandait à Braudel dans une lettre de Madison, Winsconsin du 2.10.1953.

¹³ J. MARITAIN, *L'impossible antisémitisme*, dans son recueil *Les Juifs*, Paris, Plon 1937; cet article sera développé ensuite dans *Le mystère d'Israël et autres essais* (1965), dans *Œuvres complètes*, XII, Fribourg, Cercle Maritain, 1992, p. 429 et suiv.

¹⁴ ARENDT, *Christianity and Revolution*, «The Nation», 22.9.1945, p. 285 et suiv.

¹⁵ Cf. lettre de Paris, 13.05.1951, «Nouvelles» cit., p. 138.

¹⁶ «Nouvelles» cit., p. 138-139.

¹⁷ H. ARENDT – G. SCHOLEM, *Correspondance*, Paris, Seuil 2010, p. 170 (15.10.1957).

L'amitié de Koyré pour Hannah, une amitié profonde et tendre¹⁸, était née avec en arrière-plan l'Amérique en guerre, et avait continué ensuite. La correspondance conservée par Hannah Arendt¹⁹ commence en 1951, après l'un des premiers *visiting professorships* de Koyré sur l'East Coast américaine, et dure jusqu'à sa maladie mortelle en 1963-64. On n'y constate rien d'explicite entre lui et Hannah, vu que tous deux vivaient avec leurs époux respectifs. Avec le deuxième mari de Hannah, Heinrich Blücher, et avec Do, la femme de Koyré, ils s'étaient évidemment vus plusieurs fois à New York et à Paris. Leur fréquentation était déjà ancienne au moment du deuxième voyage de Hannah en Europe en 1952, lorsqu'elle rend visite à deux reprises à Koyré et écrit à Blücher qu'elle le trouve «bien vieilli»²⁰.

Même avant le début de la correspondance connue aujourd'hui, il se mettait en contact avec elle au cours de ses fréquents voyages atlantiques: il la prévenait de la date de son arrivée à New York, de façon à ne pas manquer de lui rendre visite²¹.

Dans une conférence faite à New York en 1946 Koyré tient à mentionner ce que Hannah Arendt venait d'écrire sur l'existentialisme²² et partage avec elle sa préférence pour Albert Camus parmi tous les écrivains que la mode de cette doctrine avait fait connaître. Dans ses *Present Trends of French Philosophical Thought* Koyré fait des distinctions plus subtiles et met en évidence le caractère littéraire comme l'une des spécificités de l'existentialisme.

Cette présentation 'littéraire' de l'existentialisme a fait en outre classer comme 'existentialistes' quelques écrivains, par exemple Albert Camus. Du point de vue de l'habileté littéraire, Camus est probablement le plus doué de tous les écrivains français d'aujourd'hui; bien que ses essais, publiés sous le titre *Le mythe de Sisyphe*, et ses romans et pièces de théâtre si bien écrits expriment la même conception nihiliste et pessimiste du monde qu'exprime Sartre – le monde est absurde et n'a pas de sens – il n'est pas *proprie dictu* un philosophe et ne partage pas les thèses philosophiques des existentialistes; il ne peut pas être considéré comme un existentialiste au sens strict du terme²³.

¹⁸ *Ibid.*, p. 137 (lettre du 3.02.1951): «plus important est l'*amor donantis* que le *donum amantis*»; p. 154, lettre du 10.8.1958: «On vous embrasse très tendrement avec toute notre affection».

¹⁹ Les réponses de H. Arendt et toute la correspondance personnelle de Koyré n'ont pas été déposées aux Archives du Centre Koyré: après des années de recherches je ne saurais dire si lui-même ou sa veuve Do les ont détruites ou si l'héritière universelle de Do, Hélène Teillac née Koyré, les a conservées en secret ou les a supprimées.

²⁰ Cf. H. ARENDT – H. BLÜCHER, *Briefe*, ed. L. Kohler, Munich-Zurich, Piper 1996, p. 253- 254, Hannah écrit de Paris le 24.4.1952: «Heute abend Koyré, dem es wohl etwas besser geht. Er ist sehr alt geworden. Sartre et al. will ich nicht sehen». Cf. *ibid.*, p. 293 (de Paris, 2.9.1955): «Dann ausserordentlich nett und freundschaftlich mit Koyrés einen langen abend»; p. 460 (de Paris 14.5.1958): «Heute abend gehe ich zu Koyrés, die wir schon gestern zufällig im Theater trafén und [mit denen wir] dann noch langen zusammen waren», p. 462 (du Luxembourg, 10.5.1958): «Paris war schoen ... sehr nett mit Koyrés, reizender Abend mit den beiden».

²¹ Arendt à Jaspers, 4.10.1950, dans H. ARENDT – K. JASPERS, *Briefwechsel 1926-1969*, hg. L. Koehler, H. Saner, Munich-Zurich, 1985, p. 195: «Heute früh rief Koyré plötzlich an: grosse Freude» (cf. YOUNG-BRUEHL, *H. Arendt cit.*, p. 251 et n. 96, qui donne une datation erronée: 11.7.1950, et traduit 'Freude', joie, comme 'Freund', ami).

²² H. ARENDT, *What is Existenz Philosophy*, «Partisan Review», 13/1 (Winter 1946), p. 34-56; cf. ID., *French Existentialism*, «The Nation», Febr. 23, 1946, p. 226-228; réimprimés (le premier dans une nouvelle version allemande parue dans ARENDT, *Sechs Essays*, Heidelberg, Schneider 1948), dans ARENDT, *Essays in Understanding 1930-1954 cit.*, p. 163-187, 188-193.

²³ KOYRÉ, *Present Trends of French Philosophical Thought*, p. 521-540 (CAK, ms. d'une conférence donnée fin 1946 à la New School Graduate Faculty dont j' ai fait l'édition dans «Journal of the History of Ideas», 59, 1998, p. 521 - 540): «This 'literary' presentation of existentialism has, moreover, led to the classification as 'existentialist' of some writers, such for instance as Albert Camus. Camus, from the point of view of literary ability, is probably the most gifted of all French writers today, and though his essays, published under the title *Le mythe de Sisyphe*, as well as his beautifully written novels and plays express the same nihilistic and pessimistic world-view as Sartre, – the world is absurd and meaningless – yet as he is not a philosopher *proprie dictu*, and does not share the philosophical tenets of existentialism, he cannot be considered an existentialist in the strict meaning of the term».

Koyré et Hannah ne se bornent pas à s'envoyer mutuellement leurs livres dès qu'ils sont publiés, mais ils en parlent souvent au cours de leur composition, laissant paraître leurs sentiments, assez variables. Par exemple, Koyré trouve désagréable la rédaction d'un chapitre destiné à un manuel collectif et il le lui écrit; il révèle qu'il aime bien, au contraire, les chefs d'œuvre de sa maturité, *From the closed World* et *La Révolution astronomique*. Pour ce dernier, un retard dans l'impression lui avait fait craindre qu'un écrivain célèbre comme Arthur Koestler, en présentant dans ses *Somnambules* un exposé analogue (qu'il citera par la suite) ne rende son livre superflu; mais il n'en fut pas ainsi, et cette coïncidence sur Copernic, Galilée, Kepler fit naître une amitié entre les deux auteurs. Koestler publia non pas un, mais deux comptes rendus de *From the closed World*²⁴ et les envoya à Koyré en se proclamant son admirateur²⁵.

La preuve la plus sûre de l'influence de Hannah sur Koyré nous est fournie par la visite qu'il rendit à Jaspers, dont il appréciait certainement plus la figure morale que la philosophie, qu'il connaissait depuis les années des «Recherches philosophiques»²⁶. On le devine en lisant une lettre qui félicite Hannah d'avoir été choisie pour en faire une *laudatio*: «Quant à votre discours en l'honneur de Jaspers, ce sera sa plus belle œuvre»²⁷.

Avant la visite de Koyré à Jaspers, ils avaient déjà entendu parler l'un de l'autre à l'occasion de l'organisation ratée de l'une des *Rencontres internationales de Genève*, à laquelle l'invitation adressée à H. Arendt avait été annulée: «les penseurs du Parti» y étaient en grande majorité. Elle rapporte à Jaspers ce que Koyré lui avait écrit dans une lettre perdue du 7 septembre 1956:

Koyré m'a écrit et il résulte que les Français, qui ne sont pas communistes, subissent une pression tellement forte, qu'ils n'osent pas venir, si le Parti n'obtient pas ce qu'il prétend. Tableau²⁸!

Jaspers se proposait de réagir «au sérieux». La visite de Koyré à Jaspers à Bâle concernait un projet que Harcourt, Brace and Co., l'éditeur américain de H. Arendt, réalisera cinq ans plus tard: présenter au lecteur américain *The Great Philosophers* de Jaspers²⁹. Hannah était en Amérique et Koyré la remplaçait, par amitié et non pour des intérêts éditoriaux. L'on sait que Hannah Arendt s'était beaucoup impliquée pour aider le traducteur américain de Heidegger, J. Glenn Gray³⁰; dans ce cas-ci elle faisait de même pour Jaspers, son *Doktorvater*. Cette œuvre

²⁴ A. KOESTLER, extrait d'«Encounter», novembre 1957, conservé au CAK, envoyé «as a mark of my admiration».

²⁵ Un autre compte rendu est conservé au CAK, avec une dédicace de Koestler à Koyré (Long Barn/Kent, 9.11.1957).

²⁶ Cf. G. MARCEL, *Situation fondamentale et situations limites chez Jaspers*, «Recherches philosophiques» II, 1932-33, p. 317-348.

²⁷ Cf. KOYRÉ, lettre du 12.8.1958, «Nouvelles» cit., p. 155, et H. ARENDT, *Karl Jaspers. Rede zur Verleihung des Friedenspreises des Deutschen Buchhandels*, plaquette publiée en 1958 et traduite en anglais dix ans plus tard dans ARENDT, *Men in Dark Times*, Londres, Harcourt Brace 1968.

²⁸ ARENDT – JASPERS, *Briefwechsel* cit. Ni Jaspers ni Koyré ne prirent part à la 12^e rencontre: *L'Europe et le monde d'aujourd'hui* (1957), éd. par André Philip et autres, Neuchâtel, La Baconnière 1958 (bien que Koyré fût un admirateur de l'éditeur Philip), ni à la 13^e: *L'homme et l'atome*, Neuchâtel, La Baconnière 1958; mais probablement parle-t-on ici d'une Rencontre qui n'eut pas lieu non plus par la suite. À Marbach, Schiller Nationalmuseum – Deutsches Literaturarchiv, où est conservée la correspondance de Jaspers avec H. Arendt, on ne trouve aucune lettre de Koyré à Jaspers. (Je remercie Ulrich von Bülow pour ce renseignement qu'il m'a transmis le 23.1.1997).

²⁹ K. JASPERS, *The Great Philosophers*, ed. by H. Arendt, transl. by R. Manheim, New York, Harcourt, Brace and Works/Londres, Hart-Davis 1962-1966; certains chapitres (*Plato and Augustine; Kant*) seront réimprimés à New York en 1962. L'anthologie dont Koyré discute le plan pourrait être JASPERS, *Three essays: Leonardo, Descartes and Max Weber*, transl. by R. Manheim, New York, Harcourt, Brace and Co. 1964.

³⁰ YOUNG-BRUEHL, *H. Arendt* cit., p. 442-444.

était inachevée et le premier volume traitait uniquement de Socrate, Bouddha, Confucius, Jésus, Platon, Augustin, Kant, Anaximandre, Héraclite, Plotin, Anselme, Spinoza, Lao-tseu et Nagarjuna; il est probable qu'un deuxième volume avait été planifié sur la philosophie moderne ou bien – à partir d'un petit livre de Jaspers (*Descartes und die Philosophie*) - qu'on avait projeté un *reader* sur Descartes, entièrement de Jaspers ou bien de différents auteurs (...y compris Koyré?)³¹. Jaspers avait promis à Koyré de réécrire cet ancien texte (1937); peut-être ne l'avait-il pas fait et pour cette raison le projet ne fut pas réalisé. D'ailleurs le souvenir de cette visite, dominée par la présence idéale de Hannah, s'était bientôt effacé: lorsqu'en 1964 elle annoncera à Jaspers la mort de Koyré, elle lui écrira comme si pour lui il s'agissait d'un inconnu: «Je ne sais pas si tu l'as connu. C'était un vieil ami à nous. C'est un deuil. Je l'ai vu il y a un an à Paris après une attaque d'apoplexie, qui l'avait fait beaucoup vieillir. Maintenant... il a eu un cancer des os»³².

Avec beaucoup de retard, en raison de sa tristesse, Do répondra aux condoléances de Hannah, qui lui avait écrit qu'elle voyait Koyré partout: «je vous envie... je ne vois que ce lit d'hôpital et ce calvaire des six derniers mois».

³¹ KOYRÉ, *Trois leçons; Entretiens sur Descartes* cit., ou bien *Descartes after Three Hundred Years*, Buffalo, 1951. C'est la seule hypothèse permettant de voir un intérêt personnel dans cette visite de Koyré.

³² ARENDT – JASPERS, *Briefwechsel* cit., p. 593: «Ich weiss nicht, ob Du ihn kanntest. Ein alter Freund von uns. Traurig. Ich sah ihn vor einem Jahr in Paris nach einem Schlaganfall, durch den er sehr vergreist war. Jetzt... er habe Knochenkrebs gehabt». En réalité Koyré mourut d'un cancer de la gorge et de ses métastases.

III.6 HEIDEGGER "COMME DIEU EN FRANCE"

Le philosophe n'est pas un sage. Le philosophe
n'est qu'un homme. Un sage, ce serait Dieu.
EHPP, 272

Après tant de documents clairs et univoques je voudrais me permettre, pour ouvrir ce chapitre, d'essayer de résoudre une énigme en exposant la recherche que j'ai consacrée à quelques pages piquantes. Il existe dans les Archives Koyré un document qui s'inspire de Max Stirner et qui m'a paru mériter des recherches ou tout au moins des conjectures. Il s'agit d'un 'double' (c'est-à-dire d'un deuxième exemplaire obtenu avec du papier carbone): en tout, trois feuillets rédigés en allemand et intitulés *Vorwort* ('préface').

Ils ont peut-être été proposés à Koyré, à la fin de son exil américain, en tant que consultant d'édition, afin de faire l'objet d'une publication en allemand, pas encore réalisée ni décidée; ou bien un auteur pourrait les lui avoir montrés pour lui demander de l'aider à les faire imprimer ou pour l'inviter d'avance à écrire un compte rendu: mais il ne se trouve pas parmi tous ceux, et ils sont nombreux, que rédigea Koyré.

En tout cas, le *Vorwort* est la proclamation en faveur de la résistance au nazi-fascisme la plus explicite et la plus violente de toutes celles qui sont conservées aux Archives Koyré. Ce texte dactylographié est intéressant tout au moins parce qu'il montre que Koyré ne fréquentait pas seulement le milieu, académiquement prudent, de l'École Libre, mais également des groupes ou des groupuscules moins officiels, une bohème de réfugiés. Le texte même de ce *Vorwort* fournit un terminus a quo. Il est écrit en effet après le 25 août 1944 (libération de Paris), car si on y reconnaît que la France est détruite et appauvrie, on se réjouit de ce qu'elle ne soit plus occupée: or après cette date, Koyré resta plusieurs mois à New York et y retourna à la fin de 1946¹.

Je me suis demandé où ce fragment aurait pu être publié. Le *Vorwort* est si court qu'il aurait même pu être un plan destiné à présenter une conférence donnée par un spécialiste de Stirner dans un endroit new yorkais où on utilisait l'allemand. Cette hypothèse – la seule qui permettrait de ne pas exclure qu'il s'agit d'un texte de Koyré lui-même – ne serait pas absurde: elle aurait pu se vérifier non seulement à la New School, mais dans d'autres cercles fréquentés par les réfugiés.

Aux États-Unis et spécialement à New York il y avait des revues et des éditeurs qui publiaient en langue étrangère (d'autant plus durant la guerre). Il faut rappeler au moins deux maisons d'édition: en premier lieu Schocken Books (Hannah Arendt en était devenue le chef de rédaction); ensuite Pantheon Books, fondée par Kurt Wolf et destinée précisément à publier pour les émigrés allemands, qui était sur le point d'entreprendre son activité.

À New York le périodique «Aufbau», à la rédaction duquel Hannah Arendt collaborait, paraissait en allemand. C'est là qu'elle avait recommencé à publier, après dix années pendant lesquelles elle n'avait pu écrire ni faire imprimer aucun de ses propres ouvrages. Dans «Aufbau» écrivaient des amis de son groupe (par exemple Günther Anders). Koyré connaissait la 'famille élargie' de Hannah et à New York avait rapidement commencé à en faire partie.

¹ Il résulte en effet que Koyré repartit des États-Unis en avril 1945 (presque un an après la libération de la France), pour y retourner plusieurs fois par la suite comme *visiting professor*. En 1946 il arriva à New York avant le 23 novembre, invité à la Columbia pour trois conférences sur *The main Stages in the History of Czechoslovakian Thought* (Huss, Comenius, Masaryk).

Le premier mari de Hannah, Günther Stern, alias Günther Anders, avait été un auditeur de Koyré² aux Hautes Études à Paris pendant la première étape de son exil. Dans la correspondance Arendt-Blücher les vicissitudes et les difficultés d’Anders lors de sa vieillesse sont suivies avec perplexité et préoccupation, mais avec sollicitude: tous deux lui étaient encore reconnaissants étant donné que, arrivé cinq ans avant eux en Amérique, il leur avait fourni l’*Affidavit* et l’argent nécessaire pour s’embarquer vers les USA en 1941³. Donc Anders, lui aussi, qui d’après Jakob Taubes doit être tenu pour l’un des ‘heideggeriens de gauche’⁴, pourrait se trouver parmi les candidats à la rédaction de la préface d’un livre de/sur Stirner⁵: il est en effet considéré par les historiens comme un type nouveau d’ ‘anarchiste existentialiste’.

Le deuxième mari de Hannah Arendt, Heinrich Blücher, s’était formé encore très jeune à Berlin auprès des spartakistes (anarchistes ayant rejoint les communistes autour de Rosa Luxemburg). Après la guerre et une longue période de chômage, Blücher sera engagé à partir de 1952 comme enseignant d’abord à la New School (en remplacement d’Anders), et ensuite au Bard College (Annandale-on-Hudson, NY), où son efficacité didactique laissera un grand souvenir. Mais Blücher est connu pour n’avoir eu ni la vocation, ni l’habitude d’écrire: autrement – en vertu de son idéologie - son nom aussi représenterait une hypothèse plausible pour l’auteur de ce fragment, d’autant plus qu’il est très court.

Stirner ‘hégélien de gauche’ et ‘anarchiste’ n’était pas un auteur populaire au milieu de XX^e siècle (les dernières réimpressions de ses œuvres dataient des années vingt).

Que l’on sache en effet, ni l’original de l’*Unique* de Max Stirner ni une anthologie de lui n’ont été imprimés aussitôt après la seconde guerre mondiale, bien que le centenaire de la publication de son chef-d’œuvre (1844) fût très récent. Mais Stirner était loin d’être oublié ou inconnu. Par exemple Albert Camus avait écrit à son sujet dans *L’homme révolté* (1951), et un peu plus tard Althusser et l’historien Henri Arvon s’occuperont de lui⁶.

Max Stirner était naturellement inclus et analysé dans les études sur la Gauche hégélienne que Karl Löwith avait en cours. C’est à lui que l’on doit d’avoir précisé en termes historiques la définition d’un courant *nihiliste*⁷, de Nietzsche jusqu’à Heidegger et au nazisme: Löwith l’avait présentée d’une façon polémique déjà au début de son enseignement lors de son exil japonais⁸.

² REDONDI, p. 46: dans son compte rendu à propos du cours sur Calvin de 1934-35 Koyré rappelle qu’Anders, Kojève et Adler ont pris une part active à ce séminaire.

³ ARENDT – BLÜCHER, *Briefe* cit., p. 109 et *passim*.

⁴ V. également sur ce groupe R. WOLIN, *Heidegger’s childrens*, Oxford-Princeton University Press, 2003, p. 10-13, 59-63, 162-165, 194; F. VOLPI, *Su Heidegger. Cinque voci ebraiche*, Rome, Donzelli 1998.

⁵ ARENDT – BLÜCHER, *Briefe* cit., p. 544-545 (28.05.1961). Au cours de ses premières années américaines H. Arendt, en collaboration avec Scholem, tout en critiquant Adorno et les autres Francfortois, s’était passionnément attachée à la publication des écrits de Walter Benjamin. Celui-ci était le cousin d’Anders.

⁶ Je cite parmi ses différentes contributions H. ARVON, *Max Stirner ou l’expérience du néant*, Paris, Seghers 1973.

⁷ On cite souvent l’ouvrage contemporain *La rivoluzione del nichilismo* (trad. it. Rome, Armando 1994) publié en 1938 par H. Rauschnig, un conservateur révolutionnaire (ou mieux un ex-nazi émigré), auteur d’un best-seller: *Conversations avec Hitler*; mais la *Révolution* de Rauschnig ne traite pas du tout de philosophie, n’est pas conceptualisé et est moins rigoureux.

⁸ Löwith fit traduire en japonais pour la revue «Shisoh», fasc. 220-222, sept.-nov. 1940, son *Nihilisme européen*, dont l’original allemand ne parut que dans ses *Sämtliche Schriften, II*, Stuttgart, 1983 et ensuite en trad. it., Bari, Laterza 1999, sous la direction de C. Galli; je renvoie à la préface de ce dernier. Après la guerre Löwith ne s’était pas soucié de faire circuler cet écrit polémique, ayant développé et approfondi la même thèse dans ses ouvrages classiques sur la gauche hégélienne (v. après *Nietzsche et l’éternel retour* de 1935 ses livres *De Hegel à Nietzsche*, 1941 et *Essais sur Heidegger*, 1953). En 1946 Löwith ne résidait pas encore à New York, mais n’était pas loin et on l’invitait souvent à la New School.

Koyré connaissait ce jeune collègue depuis longtemps, ils s'étaient rencontrés au séminaire de Husserl; ils s'étaient vus de nouveau lorsqu'en 1935 Löwith était venu à Paris pour se mettre d'accord avec Groethuysen (représentant de la Fondation Rockefeller) au sujet d'un *grant-in-aid* en remplacement de la *fellowship* qui ne pouvait pas être renouvelée parce que la loi contre les Juifs avait radié Löwith de son poste en Allemagne⁹. Koyré avait suivi avec sympathie ses réactions lorsqu'il s'était adapté à l'Université de Sendai. De son exil au Japon (lorsque ce dernier s'était allié avec l'Allemagne), Löwith avait réussi à gagner les USA: de 1941 à 1949 il avait enseigné dans un Collège très distingué de l'East Coast (Hartford Theological Seminar au Connecticut), puis de 1949 à 1952 à la New School for Social Research à New York, où il avait précédemment donné des conférences et été un auteur et un critique assidu¹⁰.

Je continuais à envisager trois hypothèses (sans compter H. Arendt et Koyré lui-même), me demandant qui pouvait avoir écrit ce *Vorwort*. À force de le relire, je me suis mise à penser que ce fragment ne s'adressait pas aux diverses générations d'émigrés aux USA: il semblait plus adapté aux lecteurs de l'Allemagne année zéro, les ciblant même expressément.

Ce texte dactylographié est en réalité un écrit politique: il traite de l'*Unique* et de Stirner, «monopoliste raté de son moi»¹¹, de manière très expéditive.

Aujourd'hui – bien que l'époque de l'Individualisme soit dépassée depuis longtemps – on reste stupéfait que la philosophie de l'existence, c'est-à-dire la philosophie de l'isolement absolu, ait pu connaître un succès aussi énorme, se présenter comme une mode. Mais ce n'est là qu'apparence. Car l'isolement est le fruit de la terreur¹².

D'après le *Vorwort* la conception d' 'isolement' tel que l'entend Stirner

reflétait la liberté bourgeoise, tandis que de notre temps [l'isolement] existe, mais a pour origine la dictature: aujourd'hui chacun voit dans son prochain un ennemi mortel, ou bien un loup déguisé en agneau, c'est-à-dire qu'il voit partout un piège mortel dans lequel il pourrait tomber s'il ne se méfiait pas assez [...] il y a une période derrière nous au cours de laquelle la seule forme de rapport était le soupçon [...] les enfants épient leurs parents, et les parents dénoncent leurs enfants¹³.

⁹ K. LÖWITH, *La mia vita in Germania prima e dopo il 1933*, Milan, Saggiatore 1988, p. 141 (réutilisé partiellement dans le *Nihilisme* contemporain).

¹⁰ V. entre autres LÖWITH, *Nature, History and Existentialism*, «Social Research», XIX, 1952, p. 79-94. De la New School il passera ensuite à la University of Chicago, d'où il restera étroitement en contact avec Koyré et avec Kojève.

¹¹ CAK, carton 6, n.n. (pour ces passages et les suivants cf. avec de rares variantes G. ANDERS, *Über Heidegger*, ed. G. Oberschlick, Munich, Beck 2001, p. 39-71, en particulier 39-40; trad. it. dans «Micromega», 1988, fasc. 2, p. 185 et suiv.); d'après le *Vorwort* «Noch Stirner, der verbockte Monopolist seiner selbst, zeigte in seiner Vereinzelung den, wenn auch kleinbürgerlichen, vererrzten Abglanz der bürgerlichen Freiheit. Die heutige Vereinzelung aber entstammt der Diktatur, der Diktatur die alle, nicht von oben her zusammengezwungenen mitmenschlichen Gruppierungen auseinander sprengte und im Zuge der Totalisierung dialektischer Weise gerade jenen sozialen Atomismus vollkommen herstellte, der von Hobbes an als die anarchistische Grundlage der bürgerlichen Gesellschaft gegolten hat». Outre Hobbes et Kant le texte édité par Oberschlick ajoute Hegel et sa définition de la propriété.

¹² CAK carton 6, n.n.: «Dass heute obwohl das Zeitalter des Individualismus weit hinter uns liegen scheint, die Existenzphilosophie, also die Philosophie der absoluten Vereinzelung, einen so ungeheuren ja geradezu modischen Aufschwung nehmen konnte, scheint verbluffend. Er scheint nur. Denn die Vereinzelung ist das Kind des Terrors». L'auteur poursuit dans le *Vorwort* du CAK: «Im neunzehnten Jahrhundert war sie noch eine Derivatform der Freiheit gewesen; gewissermassen die melancholische Kehrseite der (wirklichen oder nur vorgeblichen) Autonomie des Individuums – gleich ob sich diese mit Kant 'moralische Selbstgesetzgebung' oder als wirtschaftliche Selbststaendigkeit verstand».

¹³ *Ibid.*: «Hinter uns liegt eine Periode, in der Misstrauen die einzige Verkehrsform war». Voir également les lignes

Il est clair désormais que Stirner est un prétexte: celui qui écrit le cite parce que c'est un auteur célèbre, il veut révéler une ordonnance politico-idéale, antifasciste et grosso modo anarchiste, mais en réalité il polémique contre un certain type de nihilisme, ou pour mieux dire contre sa réincarnation dans la philosophie (et surtout dans la politique) de Heidegger, et contre la mode française très récente de l'existentialisme.

L'auteur du *Vorwort* met la France en lumière, y voyant une expérience à comparer avec celle de l'Allemagne, qui est à peine mentionnée avec de rares détails (on ne peut exclure en effet qu'elle fût encore aux mains des nazis au moment de la première rédaction de ces lignes)¹⁴, mais on pourrait penser surtout que l'Allemagne année zéro n'était certes pas un terrain approprié pour le triomphe de Heidegger et de sa philosophie, qui faisait rage au contraire à Paris et maintenant aussi à New York.

Comme je l'ai appris en effet grâce à la réponse rapide, courtoise et efficace de Reinhard Ellensohn, secrétaire de la Günther Anders Gesellschaft de Vienne, cette préface n'était pas destinée à la publication de l'*Unique* ou d'un texte mineur de Stirner, ou bien à un choix de ses écrits, mais à un texte personnel de Günther Anders: *Nihilismus und Existenz*¹⁵, écrit à New York (où il était rentré de Californie en 1943)¹⁶.

Bien des expériences d'Anders sont pour ainsi dire parallèles aux rencontres et aux péripéties de la vie d'Alexandre Koyré. À vingt-deux ans Anders avait obtenu un doctorat en philosophie¹⁷ à

précédentes du document, résumées ci-dessus: «Eine Periode liegt hinter uns, in der niemand den Nachbarn über den Weg traute; in der jeder dem Anderen, ja in sich selbst, den virtuellen Geheimagenten der Gewalt zu erkennen sucht; in der jedes Schaf und jeder Wolf im Anderen den Wolf im Schafspelz oder das Schaf im Wolfspelz witterte; eine Periode, in der erst keiner mehr sprach, was er zu sprechen hatte; und dann, da er nichts mehr zu sprechen hatte, schwieg oder mitschrie; eine Periode, in der die Kinder die Eltern bespitzelten und die Eltern die Kinder denunzierten; eine Periode, in der jeder des anderen Todfeind war *nicht etwa, weil der anders von sich aus entgegengesetzten Interessen vertreten hätte*, sondern weil der Andere, jeder Andere, statt eines Mitmenschen eine Falle sein konnte; eine Periode, in der jeder jedem anderen zuvorkommen suchte, also entweder sich in das Fallensystem miteinschaltete, oder über jeden in die Falle gefallen froh war, weil der Tod des anderen oder Tod gar *en masse* bedeutete, dass es eine oder viele virtuelle Falle weniger gab».

¹⁴ *Ibid.*: «Auf Frankreich trifft zwar, was für Deutschland gilt mutatis mutandis auch zu. Aber es gab ein Ereignis, das es begreiflich macht, dass die Philosophie der Vereinzelung gerade in Frankreich eine Intensität solchen Grades erreichte, dass sie die Paradoxie eine Massenmode hervorrufen konnte. Die Resistance-Bewegung hatte Hunderttausenden die erstmalige und einmalige Erfahrung einer totalen Solidarisierung gebracht. Wir sagen 'total': denn wo sich eine Antidiktatur-Solidarität überhaupt kristallisieren kann, da bezieht sie ihre Stärke und Breite von der Stärke und Breite des diktatorischen Druckes; und bis zu einem gewissen Punkte gilt wohl: je vehementlicher der Terror umso geschlossener die Solidarität».

¹⁵ Paru dans la «Neue Rundschau» de 1946, il est réimprimé avec différents autres articles dans le recueil *Über Heidegger* cit., p. 39-71, où les pages citées correspondent presque littéralement (sauf la ligne en italique) à l'incipit, p. 37-38. Il n'est pas analysé par un historien récent, bien informé et raffiné, comme F. VOLPI, *Il nichilismo*, Rome-Bari, Laterza 1996.

¹⁶ Tant lui que Marcuse (et beaucoup d'autres exilés) avaient été recrutés par des organes d'information et de propagande: Anders obtint à New York un emploi à l'OWI, supprimé en septembre 1945.

¹⁷ Il avait étudié à l'Université de Hambourg avec Panofsky et Cassirer (ainsi qu'avec son père Wilhelm Stern, illustre professeur de psychologie infantile); ensuite à Fribourg avec Heinrich Wölfflin, à Munich avec le husserlien Moritz Geiger; revenu à Fribourg, il avait écouté Heidegger, et enfin avait présenté à Husserl «eine Arbeit gegen ihn». C'est ainsi qu'il l'avait défini lui-même lorsqu'il avait été interviewé par F.J. RADDATZ, *Brecht konnte mich nicht riechen* dans «Die Zeit», 22.03.1985, réimprimé dans *G. Anders antwortet*, Berlin, Tiamat 1987, p. 101: «Wer meine Lehrer gewesen sind?... Das waren mein Vater und Cassirer, dann waren es Edmund Husserl und Martin Heidegger; mit Max Scheler war es schon nicht mehr eine Lehrer-Schüler-Verhältnis, da wir uns viel unterhalten haben; wenn auch nicht von gleich zu gleich, denn dafür war ich viel zu jung. Wie überhaupt meine Lehrzeit in die grünste Jugend fällt. Ich habe im Jahre 1923, also als Einundzwanziger, bei Husserl promoviert. Übrigens mit eine Arbeit gegen ihn». À Francfort il avait fréquenté Scheler et Helmut Plessner, mais après le refus

Fribourg auprès de Husserl¹⁸; en effet, à la différence de ce qu'il avait fait en 1912 avec Koyré, dans le cas de cet élève (fils d'un illustre collègue) Husserl aurait admis quelqu'un qui le critiquait dans sa thèse même. Mais tous deux, Koyré et Anders, avaient toujours gardé de l'affection pour le «Maître». Toutefois, la *peregrinatio studiorum* d'Anders, encore avant son exil, avait été excessive: Heidegger l'avait réprimandé pour cela.

Koyré avait publié dans «Recherches philosophiques», en deux livraisons, sa conférence inédite *Weltfremdheit des Menschen* donnée à la Kantgesellschaft de Francfort-sur-le-Main¹⁹. Là Anders avait fréquenté Max Scheler²⁰, ami de longue date de Koyré, et avait fait la connaissance des sociologues; et c'est là qu'Anders avait préparé en vain un écrit de phénoménologie musicale pour son Habilitation, mais il n'était pas arrivé à décrocher ce titre indispensable pour obtenir une chaire d'université²¹.

Le *Vorwort* (et tout l'essai qui le suivait) avait été publié en 1946 dans «Die neue Rundschau», un ancien et célèbre périodique culturel, qui se présentait à cette date comme l'un des rares épisodes de résistance au régime nazi. L'éditeur Gottfried Bermann-Fischer s'était organisé dès 1932, d'abord en Autriche, puis en Suisse et enfin en Suède, pour sauvegarder le copyright et la publication des auteurs des éditions Fischer que les nazis considéraient comme 'dégénérés'. «Die neue Rundschau», périodique dirigé par Peter Suhrkamp, avait conservé son siège en Allemagne et n'avait été interdit qu'en 1944, lorsqu'existait déjà en Suède une structure permettant de continuer à l'imprimer: Bermann-Fischer, qui avait été arrêté à Stockholm, avait dû émigrer à New York, mais avait fait en sorte de poursuivre en Suède les publications en langue allemande. Anders ne cessera pas d'y collaborer²² et signalera à Koyré en 1947 qu'un fragment de lui était sur le point de sortir

de son *Habilitation* (intitulée *Philosophische Untersuchungen über musikalische Situationen*) il passa de là à Berlin et travailla comme journaliste. À l'avènement d'Hitler il émigra immédiatement en France, et ensuite aux USA en 1936 où, ayant été privé en 1938 de la nationalité allemande, il dut beaucoup peiner pour obtenir des documents américains. Pendant les années de guerre, passées sans moyens en Californie, il fut hébergé par Herbert Marcuse, son meilleur ami avec lequel il correspondra constamment jusqu'à sa mort; avec Horkheimer et Adorno Anders eut quelques contrastes d'idées. Cependant il écrivit alors des comptes rendus pour leur revue (comme l'avait fait Koyré au cours des premières années). Se souvenant de la méthode phénoménologique d'observation, qu'il avait apprise en se promenant avec Husserl, Anders en 1940 (lorsqu'il résidait en Californie et Koyré n'était pas encore arrivé aux États-Unis) figurait parmi les membres fondateurs de l'International Phenomenological Society et publiait les articles *On the Pseudoconcreteness of Heidegger's Philosophie* (1948) et ensuite en 1950 *Emotion and Reality* (sur Sartre) et *The acoustic Stethoscope* dans leur revue «Philosophy and phenomenological Research» dirigée par un élève de Husserl, Marvin Farber.

¹⁸ HUSSERL, *Briefwechsel*, VI cit., p. 501-502: *Husserls Gutachten über Sterns Dissertation 'Die Rolle der Situationskategorie bei den Logischen Satzen'*. Le 12 juillet 1924 Husserl atteste que Stern a assimilé ses leçons et celles de Heidegger, mais lui recommande de réélaborer la dissertation et se déclare disposé à prendre la responsabilité de le diriger. *Ibid.*, p. 503, il y a une lettre de Stern qui refuse courtoisement une offre de Husserl (probablement celle de lui servir de secrétaire, comme l'avait fait Edith Stein dans le passé).

¹⁹ STERN, *Une interprétation de l'a posteriori*, «Recherches philosophiques», IV, 1934-35, p. 65- 80; ID., *Pathologie de la liberté*, *ibid*, VI, 1936, p. 22-54; la première livraison avait été traduite en français par Emmanuel Levinas, ce dont il avait probablement été chargé par Koyré. Je renvoie à la trad. it. des deux articles sous le titre de *Patologia della libertà*, avec des écrits de K.P. Liessmann et de R. Russo, Bari, Palomar 1992. Ces antécédents expliquent pourquoi une décennie plus tard Anders s'était adressé à Koyré pour trouver un traducteur pour son livre sur Kafka; v. la lettre du 19.4.1946 cit. *infra*, et pourquoi Koyré répond qu'à la différence de l'époque de «Recherches philosophiques», il ne dispose plus d'une équipe de traducteurs et n'est plus en contact avec des jeunes disponibles pour de tels travaux, tandis que Wahl saurait peut-être en indiquer un.

²⁰ Dans son ouvrage *Pathologie* cit., p. 46, Anders rappelle *La situation de l'homme dans le monde* de Scheler, où il est dit que «séparer l'essence de l'existence» est une prérogative qui appartient uniquement à l'homme.

²¹ Bien des années après la guerre (lorsque ses livres principaux étaient déjà publiés), Anders n'entrera pas dans le quota réservé en Allemagne aux exilés pour l'enseignement universitaire (à Halle et à la FU de Berlin).

²² Fondée en 1890, la série commencée en 1904 fut l'un «der wichtigsten Foren für moderne Literatur und Essays-

(«condensé») dans un fascicule spécial de cette même «Neue Rundschau» consacré à Kafka²³. Ami de Bertolt Brecht et connaissant bien les milieux théâtraux de Berlin et ceux de Hollywood, Anders pouvait avoir accès à cette revue spécialisée dans la littérature et le spectacle. Bermann-Fischer était d'ailleurs à New York: tant Anders que Koyré auraient pu le rencontrer. Il n'y a par conséquent aucune raison de penser que le premier ait eu besoin de Koyré pour le présenter; pour procéder à une comparaison entre eux quelques autres pistes fournies par leur correspondance, ainsi que les paroles de ce *Vorwort*, nous sont plus utiles.

Après lui avoir montré le *Vorwort* à New York, les rapports d'Anders avec Koyré, désormais rentré à Paris, continuent au moins pendant un certain temps (pour mieux dire, trois lettres de 1946-47 en ont été conservées).

Koyré, tout en «applaudissant à une tendance antiheideggerienne»²⁴, dans ces années commune à beaucoup de gens (y compris H. Arendt), dans une lettre du 11 février 1946 élude la demande d'Anders de faire publier en France «*Die Wiederholung des Gewesenheit*: hélas, une chose difficile!»²⁵. Koyré était attentif et très sensible à la recherche d'un langage clair et sans ambiguïté: il était au courant du tournant linguistique. Il semble qu'en allemand Anders lui paraissait suivre de trop près le style heideggerien. Appréciant l'article *Pseudoconcretness*, traduit et édité par les phénoménologues, il lui recommandait d'écrire en anglais au lieu d'aspirer à des traductions françaises de l'allemand.

L'existentialisme est de plus en plus à la mode, surtout l'existentialisme extra et ultra philosophique. Mais en France, vous le savez bien, une doctrine ne devient importante que lorsqu'elle devient extra philosophique, c'est-à-dire lorsqu'elle s'exprime au moyen d'œuvres non techniques: le roman, le théâtre... Le fait littéraire continue à nous dominer (les faits politiques et économiques nous écrasent).²⁶

Koyré apprécie («très joli, me plaît beaucoup») un thème souvent repris par Anders qui indique dans *l'existence* la version allemande du topos américain du *self made man*²⁷; mais il n'hésite pas à souligner le point fondamental qui les sépare.

D'autre part, je ne crois pas que le marxisme résout tous les problèmes et que les problèmes – ou plutôt les faits – de la solitude et de la mort se résolvent par la satisfaction des besoins. Même dans le *brave new world* les gens auront l'angoisse de la mort. À moins, sans doute qu'ils ne se dépersonnalisent et ne deviennent des dieux. Ou des animaux²⁸.

tik in Wilhelminische Deutschen Reich und in der Weimarer Republik». Au cours de la période nazie les publications avaient pu continuer jusqu'en 1944, alors qu'elle avait été refondée et imprimée à Stockholm par l'éditeur Gottfried Bermann-Fischer. Publiant dans la deuxième année de la série suédoise Anders se montre très à la page.

²³ V. la lettre du 19.4.1946 *supra* déjà cit. à la n. 19.

²⁴ Vienne, ÖNB, G. Anders Nachlass, lettre de Koyré, du 11.2.1946.

²⁵ *Ibid.* Il s'agit peut-être de *Wesen und Eigentlichkeit, namentlich bei Heidegger*, éd. maintenant dans G. ANDERS, *Über Heidegger* cit., p. 32-38, dont la rédaction remonte à 1936, année où l'auteur aurait pu en discuter avec Koyré.

²⁶ KOYRÉ, lettre cit. *supra*, n. 24; Koyré poursuit: «Sartre a réussi là où Gabriel Marcel a échoué. *Le Monde cassé* a été un four et les *Mouches* un succès sans précédent». Anders était en rapports avec Gabriel Marcel depuis les années trente (lorsqu'il avait été invité par lui à faire une conférence sur Heidegger) et leur correspondance se poursuivra après la guerre.

²⁷ Vienne, ÖNB, G. Anders Nachlass, lettre de Koyré, du 11.02.1946. Cf. ANDERS, *Nihilismus*, dans *Über Heidegger* cit., p. 53; ID. *On the Pseudoconcretness* cit.; ID., *Heidegger esteta dell'inazione*, trad. it. dans F. VOLPI, *Su Heidegger* cit., p. 42. Cf. J.-P. SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme* (1946), Paris, Nagel 1951, p. 22 et suiv. (§ *L'homme est ce qu'il se fait*), où, aux p. 15-16, Anders discute également le fait que l'existentialisme est à la mode.

²⁸ KOYRÉ, lettre cit. *supra*, n. 24.

S'adressant à Koyré comme à une personne bien disposée à son égard et comme à un académicien prestigieux aux yeux des éditeurs²⁹, Anders confesse qu'il vient à peine de «lire Sartre pour la première fois», en particulier *L'existentialisme est un humanisme*, et écrit qu'en le lisant «il n'en croyait pas ses yeux parce qu'il y reconnaissait ses propres mots», ceux qui avaient été imprimés dans «Recherches philosophiques» (mais avec lesquels maintenant il n'était plus tout à fait d'accord, parce qu'il les avait formulés en Allemagne entre 1928 et 1929 et parce qu'ils «dépendaient en partie de Heidegger») ³⁰.

Les coïncidences dans la formulation (désormais je ne peux plus y souscrire entièrement) sont parfois vraiment amusantes. À ce moment-là naturellement les choses en partie étaient sans fondement, et en partie venaient de *Sein und Zeit*. Je me reproche sévèrement de ne pas avoir cité alors ce qui s'est montré prophétique, là où je parlais du choc de la contingence³¹.

C'était vraiment un thème central dans cet essai d'Anders³², sorti alors qu'il se trouvait à Paris et ne pouvait pas ne pas avoir eu connaissance des premières publications françaises de Heidegger, dont Koyré avait été le *deus ex machina*³³.

Ce qui frappe dans cet échange entre eux après la guerre, c'est la problématique de l'isolement, de l'individualité, du silence prudent que la terreur – à l'époque même ou très peu de temps auparavant – imposait nécessairement à tout le monde: c'est une problématique qui fait penser aux articles d'actualité et de théorie politique *Mensonge* et *Cinquième colonne* que Koyré avait écrits pour «Renaissance» (Stoffel 43.6; 44.3). Et qui laisse également présager le questionnement sur l'existentialisme que malgré lui et après un long silence Koyré était sur le point de reprendre.

La première connaissance de Heidegger en France est certainement due pour une bonne part à Koyré, mais il est aussi la source de la méfiance ou de l'hostilité que dès 1933 de nombreux intellectuels nourriront envers la figure du recteur de Fribourg³⁴. En réalité, c'est Koyré qui avait fait connaître et condamner au dehors de l'Allemagne le nazisme de Heidegger. Plus tard Emmanuel Levinas écrira ce qui suit:

²⁹ Vienne, ÖNB, G. Anders Nachlass, lettre d'Anders (qui signe ici G. Stern) du 19.04.1947: étant donné que Wahl lui a envoyé le programme du Collège philosophique, Anders demande diplomatiquement à Koyré: «wie Sie alle gleichzeitig Sorbonne und Schreiben und Vorträge an den neuen Institut kombinieren können, das ist mir zeit- und energiemässig unbegreiflich. Sind sie in systematischer oder historischer Arbeit?».

³⁰ *Ibid.*: «So sehr ähnlten meine Thesen die ich im Jahr 1928 aufgeschrieben, 29 in Frankfurter Kantgesellschaft vorgetragen, 36 durch Sie in den «Recherches philosophiques» unterbringen konnte, denen von Sartre». Anders ne trouvait pas correct que Sartre se fût approprié de ses mots, mais demandait à Koyré ce qu'on pouvait faire dans un cas de ce genre. Koyré signale à Anders qu'il pourrait en parler avec son plagiaire: «*By the way*, avez-vous rencontré Sartre, en ce moment à N.Y.?».

³¹ *Ibid.*: «Die Koinzidenz von Formulierung (mit denen ich mich heute nicht mehr ganz identifizieren kann), sind zuweilen wirklich belustigend. Natürlich lagen damals die Dinge teils in der Luft, teils in *Sein und Zeit*. Aber ich machte mir doch die schwerste Vorwürfe, dass ich damals nicht die prophetische Quotations gemacht habe, wo ich von Kontingenzschock sprach, da die einzige Definition das sei, was er aus sich selber machte nicht definiert werden könne, da die einzige Definition das sei, was er aus sich selber macht».

³² G. ANDERS, *Patologia della libertà* cit., p. 55, 66, 78 et suiv.

³³ Vienne, ÖNB, fonds Anders, lettre du 19.04.1947: après avoir affirmé que «Ein bisschen stutzig macht es mich, wie vollkommen meine damalige Arbeit von den grossen Volumen dessen, was nachkam, zugeschüttet wurde ganz gerechtfertigt scheint mir das nicht», Anders se demandait: «Aber was kann man da machen?».

³⁴ Cf. KOYRÉ, *EHPP*, p. 272, n. 1: «On comprend bien comment M. Heidegger a pu, d'étapes en étapes, en réduisant la masse des "hommes historiques", en arriver à identifier l'"homme historique" et donc le *Da-sein* avec la "race aryenne", le "peuple allemand", Hitler, et sans tomber dans le biologisme, devenir nazi».

J'appris assez tôt – peut-être même avant 1933 – et certainement après les grands succès d'Hitler au temps de l'élection au Reichstag – la sympathie de Heidegger envers le national-socialisme. C'était feu Alexandre Koyré qui m'en avait parlé pour la première fois, à son retour d'un voyage en Allemagne³⁵.

C'était par haine de sa politique que Koyré n'avait ensuite plus rien publié sur Heidegger, depuis le milieu des années trente jusqu'en 1946. Toutefois, il s'était tenu au courant en lisant les quelques pages de lui qui avaient été imprimées et en interrogeant ceux qui étaient en mesure de l'informer: par exemple, il correspondait avec Henry Corbin, le premier traducteur français de Heidegger, qui résidait en Allemagne et pouvait lui rendre visite³⁶.

Une rencontre au moins de Koyré avec Heidegger (peu amicale autant que peu documentée) avait eu lieu au cours de l'une des rares réunions du comité qui aurait dû publier l'œuvre posthume de son ami Scheler, mais qui fut supprimé³⁷.

Koyré avait été le premier à attirer l'attention sur Heidegger en France et à pousser quelques collaborateurs à publier des traductions de ses textes.

En 1929, à une date très précoce pour la connaissance et la diffusion de *Sein und Zeit*, Koyré avait fait inviter Heidegger à l'une des Décades de Pontigny pour discuter de théories physiques avec Whitehead et Eddington. Mais cette fois-là Heidegger n'était pas venu³⁸. Les premiers décodages de Heidegger en français remontent au groupe de Koyré, en particulier à Corbin, qui dans la revue surréaliste «Bifur» (rédacteur Paul Nizan) avait publié *Qu'est-ce que la métaphysique?* préfacé par Koyré³⁹. La même traduction avait été offerte à la «Nouvelle Revue Française» qui l'avait refusée, mais qui avait dédommagé Koyré en publiant un de ses comptes rendus où l'on peut lire son unique éloge décisif de Heidegger:

L'admirable opuscule de M. Heidegger prendra une place d'honneur parmi la production philosophique de ces dernières années. Une pensée profonde, honnête et droite s'y exprime dans un

³⁵ Cf. EMMANUEL LEVINAS, *Alexandre Koyré avait averti les Français*, «Le Nouvel Observateur», 22.1.1987, p. 82. Cf. VICTOR FARIAS, *Heidegger et le nazisme*, Paris, 1987.

³⁶ Koyré à Henry Corbin, lettre s.d. [février? 1936], «Cahiers de l'Herne», 39 (1981) (= numéro spécial «Cahier de l'Herne H. Corbin»), p. 330: «Avez-vous correspondu avec Heidegger? Irez-vous le voir?»; *ibid.*: «[à Paris] on Hégélianise et on Platonise. Et l'on est de plus en plus existentiel. À tel point que j'organise une contre-attaque. La contre-attaque (celle de Bataille) semble se disperser ne sachant pas ce qu'elle attaque – les attaqués, en outre, ne se sont pas aperçus du fait (ni avant, ni après)». Koyré fait allusion ici à Georges Bataille, *Le Labyrinthe*, «Recherches philosophiques», 5 (1935-36), p. 364-372. L'original de cette lettre et de quelques autres était conservé par Mme Stella Corbin, qui a eu la gentillesse de me permettre de la citer.

³⁷ V. *supra* III.1, p. 161, n. 20.

³⁸ Je cite d'après une lettre inédite écrite par Paul Desjardins à Koyré le 4 juin 1929 (je suis reconnaissante à Mme Yvon Belaval de m'en avoir fourni une copie) sur la «préparation» de la Décade et les six orateurs proposés, «à commencer par Heidegger. Croyez-vous vraiment qu'il pourrait venir? La rencontre de ce métaphysicien avec des physiciens anglais tels que Whitehead ou Eddington serait grosse de révélations». Heidegger ne participa pas à la Décade (1-11 septembre 1929), intitulée *Imago mundi nova. Imago nulla. Un univers sans figure et le courage de vivre*. Cf. Paul Desjardins et les Décades de Pontigny. *Études, témoignages et documents inédits*, éd. A. Heurion Desjardins, Paris, 1964, p. 406. Dans sa riche monographie, D. JANICAUD, *Heidegger en France. I. Récit*, Paris, Albin Michel 2001, p. 40-41, sur la base des souvenirs de Corbin mentionne également Jean Baruzi pour ce projet non réalisé d'un colloque (ou tout au moins d'une conférence).

³⁹ KOYRÉ, *EHPP*, p. 252, n. 2: «L'outil ne devient chose que lorsqu'il est cassé... On a à peine besoin d'insister sur l'origine pragmatiste et bergsonienne des conceptions de M. Heidegger. Il faut remarquer toutefois que le travail ne forme pas une structure essentielle du *Dasein*: il n'est pas *faber*». L'absence de développement du *dasein* comme *faber*, travailleur etc. est reprise par Anders.

langage d'une densité et d'une force admirable⁴⁰.

C'était Koyré qui avait publié dans la première année de «Recherches philosophiques» la traduction faite par Corbin de *Vom Wesen des Grundes*⁴¹. Mais toutes ces initiatives et son intérêt lui-même remontaient à une période antérieure à 1933.

Plus de vingt ans après, lorsque la seconde guerre mondiale était loin désormais, Heidegger était finalement venu en France et Koyré avait choisi de ne pas assister à sa conférence, décision à laquelle s'étaient ralliés Jean Wahl et de nombreux catholiques: mais interrogé par lettre, Koyré devait admettre à regret que cette rencontre avait attiré un grand public et eu beaucoup de succès⁴². Ne pas y participer était une prise de position politique, alors que l'intérêt de Koyré pour la pensée de Heidegger était resté vif.

L'existentialisme était un thème largement débattu en Europe, et spécialement à Paris, dès la fin de la seconde guerre mondiale. Dans la revue «Europe» Henri Mouglin observait que Heidegger était «comme un Dieu en France», car il avait été interviewé cinq fois en l'espace de deux mois⁴³.

Dès son retour à Paris Jean Wahl, tout en restant toujours fidèle à ses intérêts d'avant-guerre, se consacra à la rédaction d'ouvrages sur Heidegger et l'existentialisme. Ce fut lui qui donna à la Sorbonne des leçons qui traduisaient littéralement et commentaient un cours dispensé par Heidegger en 1929-30⁴⁴: ce n'était pas le seul cours inédit en circulation⁴⁵, mais le

⁴⁰ KOYRÉ, compte rendu de HEIDEGGER, *Was ist Metaphysique?*, «N.R.F.», 1931, p. 750-753: p. 750. V. JANICAUD, *Heidegger cit.*, p. 40.

⁴¹ M. HEIDEGGER, *De l'essence du fondement*, «Recherches philosophiques», 1, 1931-32, p. 83-124.

⁴² Koyré dans la lettre à Herbert Spiegelberg, Films-Waldhaus, 10.8.1956 (CAK): «Heidegger ne vint jamais en France avant 1955... Cette réunion fut un succès: Gandillac, Gabriel Marcel et beaucoup d'autres personnes y assistèrent. Plusieurs catholiques, Jean Wahl et moi-même bien sûr n'y allâmes pas»; «Il a été invité par Mme Anne Heurgon, la fille de Paul Desjardins, à Cerisy-la-Salle (Manche), un château qu'elle possède et où elle organise des 'Rencontres', c'est-à-dire des réunions de philosophes, d'artistes, d'écrivains etc.».

⁴³ H. MOUGIN, *Comme Dieu en France. Heidegger parmi nous*, «Europe», 24, avril 1946, p. 132-138. L'une des interviews (très critique) fut imprimée par un élève et suppléant de Koyré, M. de Gandillac, dans «Temps Modernes», a. 1, fasc. 4, janvier 1946, qui notait que Heidegger ne connaissait pas le livre fondamental de Waelhens sur sa pensée, ni les écrits français récents de Raymond Polin et Brice Parain. «Nous lui rappelons l'importance d'un Jean Wahl, d'un Gabriel Marcel». Gandillac rapporte l'espoir de Heidegger qu'«en raison de sa célébrité exceptionnelle, il serait invité prochainement, non seulement à Baden, mais à Paris. Naturellement les milieux 'résistants' de Fribourg s'indignent de cette magnanimité». Ces invitations étaient dues à l'initiative d'un autre interviewer publié dans le même numéro des «Temps Modernes», p. 717-724, Frédéric de Towarnicki, favorable à Heidegger (à propos de cette interview le bruit courait même que Towarnicki fût simplement le traducteur de Heidegger sous sa dictée). V. aussi TOWARNICKI, *À la rencontre de Heidegger. Souvenirs*, Paris, Gallimard 1993. Gandillac mentionne également les tendances politiques de Heidegger: «le nouveau recteur de Fribourg, peu de temps après avoir signifié à Husserl son arrêt d'exclusion, subit-il à son tour une sorte de demi-disgrâce qui lui sert aujourd'hui d'alibi». On connaît toutes les manœuvres que Heidegger avait faites pour se rapprocher des philosophes en France, qui était d'ailleurs l'autorité d'occupation en Allemagne de l'Ouest, où son procès d'épuration était en cours. Il était de notoriété publique qu'il avait écrit à Bréhier, sans obtenir de réponse. Un ouvrage fondamental sur ce sujet comme sur d'autres est JANICAUD, *Heidegger en France cit.*, p. 15, qui le décrit comme «extrêmement attentif à sa réception en France».

⁴⁴ WAHL, *Introduction à la pensée de Heidegger. Cours donnés en Sorbonne de janvier à juin 1946*, Paris, Livre de poche 1998: il s'agit d'un commentaire sur les leçons de Heidegger, et le responsable de l'édition indique Koyré comme le propriétaire du manuscrit.

⁴⁵ WALTER BIEMEL, *Le concept de monde chez Heidegger*, Louvain, Nauwelaerts 1951 recense ce cours ainsi que divers autres qui circulaient sous forme de manuscrits, comme cela résulte maintenant de la section II (*Vorlesungen*) de la *Gesamtausgabe* de Heidegger (en particulier vol. 27, p. 403-404). V. également JANICAUD, *Heidegger*

manuscrit en avait été apporté en France précisément par Koyré. Interrogé par H. Spiegelberg⁴⁶ au sujet des raisons pour lesquelles les «Recherches philosophiques» n'avaient plus paru après la guerre, Koyré mentionnera, parmi d'autres inconvénients, le fait que Wahl, l'un des directeurs, s'occupait exclusivement d'existentialisme.

En 1945, dans le premier numéro des «Temps modernes», la revue du groupe existentialiste, Merleau-Ponty publiait *La querelle de l'existentialisme*, un article dans lequel il critiquait le silence qui avait entouré *L'être et le néant* de Sartre (1943), un silence qu'il déclarait «terminé maintenant, à la fin de la guerre»⁴⁷.

Cet article de Merleau-Ponty avait ouvert une discussion et en 1946 le marxiste Henri Lefèvre avait publié son livre sur *L'existentialisme*. Alphonse de Waelhens, auteur en 1942 depuis Louvain d'une monographie fondamentale sur Heidegger, continuait à écrire à son sujet et au sujet de Sartre dans la nouvelle revue «Deucalion»⁴⁸.

Après les deux interviews pro et contre réalisées par Towarnicki et par Gandillac un autre échange important fut publié dans «Les Temps modernes». Karl Löwith y fit paraître un essai qu'il avait rédigé comme un document à usage privé en 1939⁴⁹; Waelhens et Eric Weil répondirent à Löwith⁵⁰. Surpris par le fait que précisément pendant la seconde guerre mondiale Heidegger ait eu un tel succès en France («cette nombreuse audience parmi les intellectuels français»), Löwith entreprit de reconstituer la pensée politique de Heidegger sur la base de ses «discours et conférences», commençant par une analyse approfondie de la *Rektoradsrede* et utilisant également quelques lettres que lui avait envoyées Heidegger alors qu'il était son étudiant⁵¹. Sa thèse principale était que «les implications politiques immédiates, c'est-à-dire

cit., p. 96.

⁴⁶ Au sujet de cet historien de la phénoménologie et de cet extrait d'une lettre de Koyré, je renvoie à mes deux contributions dans G. GEMELLI (ed.), *The 'Unacceptable' cit.*, p. 141 et suiv., 173 et suiv.

⁴⁷ M. MERLEAU-PONTY, *La querelle de l'existentialisme*, «Les Temps Modernes», 1, fasc. I, octobre 1945, p. 344-56, qui se réfère aux débats sur Sartre entre Gabriel Marcel, J. Mercier et Henri Lefèvre.

⁴⁸ A. DE WAELHENS, *Heidegger et Sartre*, «Deucalion (Cahiers de Philosophie. Édition de la Revue «Fontaine»: revue et éditions qui avaient été créées en Suisse durant la Résistance)», 1, 1946, p. 15-37; v. p. 22: «C'est un mérite essentiel de l'existentialisme français que d'avoir compris, dès le *Journal métaphysique* de Gabriel Marcel, qu'on ne saurait définir l'existence humaine par l'être dans le monde, si l'on ne s'applique à déterminer le sens exact de notre corporéité». Waelhens cite «la philosophie du corps propre» de Sartre et la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty. V. p. 34: «Sartre adresse à la conception heideggerienne du néant une objection capitale et, semble-t-il, bien fondée: il reproche à Heidegger, d'abord de n'avoir pas vu au contraire de Hegel que l'esprit est le négatif ou en langage phénoménologique que le Dasein ne saurait être source du néant sans être lui-même néantisant. Il est incontestable que Heidegger n'a pas été jusque là. Voici qu'apparaît en pleine lumière ce par quoi Sartre s'écarte décisivement de Heidegger». Quelques commentaires heideggeriens de Jean Beaufret avaient paru dans «Deucalion».

⁴⁹ LÖWITH, *Les implications politiques de la philosophie de l'existence chez Heidegger*, «Les Temps Modernes», 2¹⁴ (novembre 1946), p. 343-360: p. 359-360: «La fascination que Heidegger a exercée depuis 1920 par sa résolution au contenu indéterminé et par sa critique impitoyable n'a pas quitté sa personne et l'influence de son enseignement se fait sentir un peu partout»; p. 360: «la vérité de la présente existence allemande se trouve toujours, et même plus que jamais, chez Heidegger en ce qui concerne la philosophie, chez Karl Barth pour la théologie et chez Spengler pour la philosophie de l'histoire». C'est un texte contemporain du *Nihilisme* et de *My life in Germany*, cit. *supra*.

⁵⁰ WAELHENS, *La Philosophie de Heidegger et le nazisme*, «Les Temps Modernes», 2²⁰, mai 1947, p. 115-127; E. WEIL, *Le cas Heidegger*, *ibid.*, p. 128-138.

⁵¹ LÖWITH, *Les implications politiques immédiates*, cit., p. 343: «Les implications politiques immédiates, c'est-à-dire nationales-socialistes de la notion heideggerienne d'existence... vont bien au-delà de la personne de Heidegger». «La possibilité de la politique philosophique de Heidegger n'est pas née d'un 'déraillement' qu'on pourrait regretter, mais du principe même de sa conception de l'existence qui combat à la fois et assume 'l'esprit du temps'». Löwith admet (p. 357) que Heidegger n'a pas suivi la pensée raciste (biologiste) et antisémite, mais conclut (p. 359-360): «Ce n'est pas que Heidegger n'ait pas été un représentant distingué de la révolution allemande, mais qu'il l'a été dans

national-socialistes de la notion d'existence» ont chez Heidegger une signification historique qui ne concerne pas que lui⁵². Löwith admettait la grandeur de Heidegger comme penseur, présentant son article comme «une défense de l'importance philosophique de Heidegger et une condamnation de son attitude politique».

Après avoir passé cinq années en exil, et de plus surchargé de responsabilités administratives, il est compréhensible que Koyré souhaitât se remettre au courant du débat en cours entre les penseurs contemporains et prendre position à leur propos. Peut-être n'aura-t-il pas été satisfait du climat et des auteurs qui régnaient alors en France, proches par ailleurs des sujets qu'il avait probablement discutés à New York dans le groupe de Hannah Arendt: ils n'étaient pas nouveaux pour lui, spécialement dans le cas de Heidegger, mais perçus de manière différente.

Koyré avait été invité en octobre 1946 à New York en vue d'autres programmes, mais le fait que les notes et les citations de Sartre se trouvent toutes sur du papier à en-tête de la New School fait supposer qu'à la demande générale il avait improvisé sur place sa conférence sur l'existentialisme. Nous en trouvons confirmation dans une de ses lettres précédentes de Paris, dans laquelle il écrit qu'il n'a pas encore trouvé le temps de lire «la bible des existentialistes» introuvable malgré ses 700 pages, ouvrage totalement épuisé et vendu au marché noir⁵³.

Il venait d'écrire pour «Critique» l'essai cité sur le penseur allemand et avait eu récemment l'occasion d'en discuter, car peu avant sa conférence à New York⁵⁴ il avait participé en France à un débat portant sur la philosophie de Heidegger avec Jean Wahl, Maurice Merleau-Ponty, Georges Blin, Maurice de Gandillac et Gabriel Marcel. Les deux derniers ainsi que Koyré lui-même, publièrent dans une revue leurs contributions, réunies plus tard dans un volume dont Jean Wahl rédigea l'introduction. Dans sa communication Koyré mettait en relief les idées de *Sein und Zeit* (*Sorge*: souci, prendre soin) et de l'être pour la mort (*zum Tode sein*): il écrivait que «l'homme de Heidegger est un homme sans métaphysique et sans religion»⁵⁵, Gandillac au contraire critiquait Koyré et voyait en Heidegger «une perspective essentiellement religieuse», tandis que Gabriel Marcel trouvait que «l'être pour la mort» de Heidegger était ambigu: il le rattachait à l'expérience de mort qui avait couvert les jeunes de son ombre durant la première guerre mondiale. Selon Marcel la spécificité du concept de Heidegger faisait paraître sa philosophie peu universelle: sur ce point il lui préférait Sartre⁵⁶.

Au cours de cette même année 1946 Koyré avait publié à Paris un important essai dans lequel il faisait une reconstruction générale de l'évolution de la pensée de Heidegger tout en analysant sa dernière phase ontologique et en traduisant des passages de *Vom Wesen der Wahrheit*

un sens bien plus radical que MM. Kriegk et Rosenberg».

⁵² *Ibid.*, p. 344: «Ce même homme à la pensée si actuelle a pourtant assimilé dans son œuvre la philosophie grecque et la théologie scolastique. Son savoir, il le tient de première main, pris aux sources mêmes»; p. 347: «L'élément primordial de son action ne fut pas chez ses disciples l'attente d'un nouveau système, mais au contraire l'indétermination du contenu et le caractère de pur appel de sa leçon philosophique... Le nihilisme intérieur, le 'national-socialisme' de cette pure résolution devant le Néant restaient d'abord cachés sous certains traits qui permirent d'imaginer une préoccupation religieuse».

⁵³ Marbach, Klibansky Nachlass, lettre de Koyré, 9.3.1946, qui indique également la bibliographie de Merleau-Ponty et Polin.

⁵⁴ CAK, Paris; *Present Trends*, cf. *supra*, p. 170, n. 23.

⁵⁵ *Un débat sur la philosophie de l'existence*, «Dieu vivant», 2, 1946, p. 121-126, «l'homme de Heidegger est un homme sans métaphysique et sans religion», réimprimé ensuite dans J. WAHL, *Petite histoire de l'existentialisme*, Paris, 1947, p. 66 et suiv., qui y ajoute des études de Nikolaj Berdiaev, Georges Gurvitch et Emmanuel Levinas.

⁵⁶ *Ibid.*

qui avait été publié par Heidegger en 1943, plus de dix ans après en avoir présenté le contenu dans ses cours et conférences⁵⁷. Koyré non seulement donnait à cet écrit «une place importante dans l'œuvre de M. Heidegger», mais y voyait «une étape importante dans l'évolution de sa pensée» et de sa terminologie. Il était donc nécessaire de le comparer avec *Sein und Zeit*.

Explication authentique du grand mystère de la philosophie heideggerienne: la non-publication du deuxième volume de *Sein und Zeit* ... ne pouvait s'expliquer que par des raisons internes, à savoir par l'impossibilité de tenir la promesse imprudemment donnée dans le premier⁵⁸.

Précisément à cause de la terminologie de *Sein und Zeit*, dont l'auteur prétendait qu'elle était «originellement découvriante», Koyré pensait que la philosophie de Heidegger pouvait dégénérer en *Gerede* (bavardage)⁵⁹:

En effet la terminologie ésotérique des œuvres de M. Heidegger a certainement contribué à leur popularité étonnante. L'ésotérisme est plein d'attraits... Plein de dangers également. Ainsi M. Heidegger s'est plaint récemment de n'avoir jamais – ou presque – été compris. Son cas illustre donc bien la thèse selon laquelle «la diffusion d'une doctrine philosophique est fonction directe du nombre de contresens que l'on peut commettre à son sujet»⁶⁰.

Koyré analysait différents termes, retrouvait leurs origines historiques, se référant même à la terminologie de la scolastique: il serait impossible de citer toutes ses remarques et comparaisons pour ainsi dire linguistiques entre *Sein und Zeit* et les écrits récents. Entre autres choses elles constituent le fondement de son observation selon laquelle 'Vorhandenheit' est une dégradation de 'Zuhandenheit', prouvant que Heidegger tirait son inspiration des pragmatistes et d'Henri Bergson⁶¹.

Un assistant de Koyré, Maurice de Gandillac, dans son *Entretien avec Martin Heidegger* dans «Les Temps Modernes» cité, avait déclaré ouvertement que le philosophe allemand se réjouissait de ce que son œuvre fût intraduisible et ses principales idées jamais comprises exactement⁶².

Peu après son retour en France en 1945 Koyré avait écrit à Leo Strauss: «je lis des livres (beaucoup de trucs heideggeriens). Toute la jeunesse ici est existentialiste»⁶³:

⁵⁷ *Ibid.* Koyré lui-même énumère Brême, Marburg, Fribourg, et enfin Dresde entre 1930 et 1932 (à noter que c'étaient encore les années au cours desquelles Koyré fréquentait l'Allemagne).

⁵⁸ KOYRÉ, *EHPP*, p. 249: «L'existence de l'homme, son *Dasein*, s'est avérée impuissante à porter le poids de l'ontologie fondamentale dont M. Heidegger a voulu le charger. De cette impuissance, à vrai dire, on se doutait déjà depuis longtemps...».

⁵⁹ *Ibid.*, p. 256, n. 4: «La terminologie de *Vom Wesen der Wahrheit* diffère profondément de celle de *Sein und Zeit*. Ainsi on n'y trouve plus ni la *Sorge* (souci), ni le *in-der-Welt-sein...*, ni la triade *Befindlichkeit...*, *Verstehen...* et *Rede*, ni même la *Geworfenheit* et le *Entwurf...* M. Heidegger ne communique pas la raison de ces changements terminologiques. Il se peut qu'elle se trouve dans son étude de Hölderlin; mais il se peut également que M. Heidegger se soit aperçu que la terminologie 'originellement découvriante' de *Sein und Zeit* pouvait se transformer en *Gerede* (bavardage) avec beaucoup plus de facilité encore que la terminologie 'réifiée' de la tradition». V. également *ibid.*, p. 272.

⁶⁰ KOYRÉ, *EHPP*, p. 260, n. 3.

⁶¹ «Bifur», VIII, juin 1931, p. 5-8.

⁶² GANDILLAC, *Entretien avec M. Heidegger*, «Les Temps Modernes», 1, 1946, p. 713-716; p. 715: «Il se sait intraduisible et parle avec ironie d'une transcription japonaise de son œuvre, entreprise naguère sous les auspices de l'axe Berlin-Tokyo. Est-ce la faute d'une langue ésotérique? À l'en croire, personne n'aurait exactement décelé le vrai sens du *Dasein*».

⁶³ University of Chicago Library, Special Collections, Archives Leo Strauss; lettre de Paris, 28.10.1945.

les livres de philosophie qui ont paru au cours de ces années, les plus importants, c'est-à-dire ceux dont on parle le plus, sont de 'philosophie existentielle'. À propos, Heidegger a écrit une lettre à Bréhier en lui demandant des nouvelles et en offrant pratiquement sa collaboration⁶⁴.

Koyré voyait cette ferveur heideggerienne comme «faire de la littérature»⁶⁵, lui-même ne négligeait pas la véritable littérature, le théâtre et les romans (il aimait beaucoup Camus). Encore avant la conférence de New York, il justifiait la reprise de ses intérêts pour toute la veine existentialiste en écrivant à Richard Mc Keon en août 1946:

Tout le monde – la jeune génération – est existentialiste. Tout le monde parle de Heidegger et écrit à son propos. Moi-même je dois céder à la pression sociale et remettre un papier sur ce sujet⁶⁶.

Il avait écrit auparavant à Klibansky: «l'engouement heideggerien continue»⁶⁷.

Dans son compte rendu de 1946 de *Vom Wesen der Wahrheit* Koyré citait comme preuve de l'«aveuglement» de Heidegger

son espoir, – insensé sans doute et absurde, mais rien n'égale la perspicacité d'un philosophe si ce n'est son aveuglement – espoir exprimé dans sa fameuse *Rektoratsrede*, que la révolution hitlérienne, que la tempête qu'elle souffle sur le monde, en brisant les cadres de l'existence quotidienne, du bavardage, de l'affairement, du sens commun, rendra possible une existence dans le danger et 'dans la vérité'⁶⁸.

En 1946 Koyré et Hannah Arendt, Anders et Löwith portaient le même jugement sévère sur la responsabilité de Heidegger due à son rôle politique⁶⁹: dans un article de la «Partisan Review» (modifié lorsqu'elle le traduira en allemand dès 1948)⁷⁰ elle écrivait:

Comme on le sait, il [Heidegger] entra au parti nazi d'une manière fracassante en 1933 – un acte qui le dissocia fortement de ses collègues de même niveau. Bien plus, en sa qualité de recteur de l'université de Fribourg, il interdit à Husserl, son maître et ami dont il avait hérité la chaire, l'entrée de la faculté parce que Husserl était juif. Enfin, le bruit courut qu'il s'était mis à la disposition des autorités françaises d'occupation pour la rééducation du peuple allemand⁷¹.

À cette époque Hannah Arendt, qui n'avait pas encore repris contact avec son amant et n'était pas encore retombée sous son charme (comme cela adviendra en 1949), était très sévère à l'égard de Heidegger; elle l'était même trop au goût de Jaspers⁷², l'auteur de la *Schuldfrage*, qui par ailleurs n'était pas indulgent envers Heidegger.

⁶⁴ *Ibid.*, lettre de Koyré à Strauss, Paris, 15.8.1945.

⁶⁵ Cf. KOYRÉ, lettre à J. Wahl non encore revenu des USA, de Paris, 8.8.1945 (IMEC, Institut pour la mémoire de l'édition contemporaine): «Tout le monde ici est *existentiel*. Sartre, Merleau-Ponty, Polin. Tout le monde fait de la littérature».

⁶⁶ University of Chicago Library, Special Collections, Mc Keon Papers: lettre de Paris, 7.05.1946.

⁶⁷ Marbach, Koyré à Klibansky, lettre du 15.03.[1946] «Hyppolite fait un cours sur Heidegger! Je n'ai pas encore lu son *Einleitung in die Metaphysik*: pas le temps!»

⁶⁸ KOYRÉ, compte rendu sur HEIDEGGER, *Von Wesen der Wahrheit*, «Fontaine», IX, 1946, p. 289 et suiv.

⁶⁹ ARENDT, «What is Existenz Philosophy?» cit.

⁷⁰ *Id.*, *Sechs Essays* cit.

⁷¹ *Id.*, *Essays in Understanding 1930-1954* cit., p. 187.

⁷² ARENDT – JASPERS, *Briefwechsel* cit., p. 60, en particulier les lettres de H. Arendt du 6 juin et 6 juillet 1946. Jaspers – ignorant encore les rapports intimes entre Hannah et Heidegger – observait qu'en demandant à Husserl de ne pas entrer dans les locaux de l'université Heidegger avait simplement transmis une circulaire. H. Arendt répondit que son devoir aurait été de donner sa démission plutôt que d'envoyer cet ordre à Husserl.

Au cours des années 1931-32, Koyré n'avait pas hésité d'autre part à définir Heidegger comme «une étoile brillant d'un éclat de premier ordre dans le ciel philosophique de l'Allemagne»⁷³. Pour lui Heidegger «n'était pas un auteur à l'influence et la célébrité éphémères» comme certains cas récents en Allemagne.

La gloire et l'influence de M. Heidegger sont des phénomènes d'une nature totalement diverse d'un engouement – aussi soudain que passer – pour un Spengler ou pour un Keyserling⁷⁴.

Ses œuvres «longuement mûries et longuement méditées»

portent la marque d'une pensée philosophique forte, originale et personnelle [...]. Contrairement à ce que l'on dit habituellement, le défi de Heidegger n'est pas du tout de chercher "une réconciliation entre le transcendantalisme et l'intuitivisme, entre l'historicisme et l'absolutisme", Dilthey et Kierkegaard, Bergson et Husserl⁷⁵.

Koyré n'avait pas une haute opinion de la «conciliation et synthèse» dans l'œuvre philosophique.

La philosophie de Heidegger est devenue le point de repère vers lequel tendent et auquel se mesurent tous ceux qui comptent aujourd'hui dans la philosophie allemande, c'est peut-être parce qu'il a été le premier à oser, au temps de l'après-guerre, faire descendre la philosophie du ciel sur la terre, parler de nous-mêmes, parler – en philosophe – de choses fort 'triviales' et fort 'simples': de l'existence et de la mort, de l'être et du néant; parce qu'il a été capable de poser une fois de plus le problème du *gnôthi seautón*, le problème du soi et le problème de l'être: Que suis-je? Et que signifie 'être'?⁷⁶

En tant qu'élève et ami de Max Scheler, Koyré appréciait ces analyses de problèmes 'triviaux' et soulignait tout ce que Heidegger avait écrit pendant la première décennie qui suivit la Grande Guerre. D'après Koyré, au cours de la même période Scheler avait été un penseur original et brillant relativement à ces sujets, bien qu'il fût moins systématique que Heidegger. Le compte rendu (empreint de métaphysique) dans la «Nouvelle Revue Française» et la brève mais importante préface publiée dans «Bifur» avaient attiré l'attention de deux au moins des vieux amis husserliens de Koyré, Edith Stein et Hedwig Conrad-Martius (toutes deux croyantes, mais appartenant à des églises différentes)⁷⁷. En 1932 E. Stein demandait dans une lettre à H. Conrad-Martius si

toute la force de Heidegger ne réside pas dans son athéisme? Malgré la théologie tenue à distance – et dans *Sein und Zeit* il y en a même trop – il me semble qu'il s'agit d'une tentative de prendre le temps au sérieux sans recourir à l'éternité. Je ne crois pas que vous ayez raison de lui reprocher d'avoir ouvert 'les portes' et de les avoir aussitôt refermées. Il les a ouvertes en grand et derrière

⁷³ KOYRÉ, *Préface*, «Bifur», VIII, 1931, p. 5. Il faut noter qu'il y a chez Koyré un peu d'ironie lorsqu'il cite cette définition de Fritz Heinemann, *Neue Wege der Philosophie*, Leipzig, 1929, étant donné que pour Heinemann, Heidegger «n'est même pas une étoile: c'est un soleil qui se lève et qui de sa lumière éclipse tous ses contemporains», c'est-à-dire «un de ces grands génies métaphysiques qui marquent de leur influence une période tout entière». Dans les notes anonymes sur les auteurs publiées par les surréalistes dans «Bifur» (1931), p. 169, on lit à propos de Heidegger: «Un des philosophes les plus importants de l'Allemagne. A fondé la philosophie du néant. On raconte qu'il en eut la révélation grâce à la pratique du ski».

⁷⁴ KOYRÉ, *Préface* cit.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*, p. 6.

⁷⁷ E. STEIN, *Werke*, VIII, cit., p. 123, lettre à Hedwig Conrad-Martius, 13 novembre 1932: «Haben Sie die kleine Heidegger Einleitung von Koyré indessen bekommen?».

elles il a trouvé le néant⁷⁸.

Dans l'immédiat après-guerre Koyré, lui aussi intéressé par les textes de Heidegger et de Sartre, participait aux discussions courantes à leur propos. Mais cela ne dura pas longtemps: il déclarera qu'il les trouve «insupportables». En 1961, lorsqu'il fit réimprimer son article sur *L'évolution philosophique de Martin Heidegger*, son intérêt s'était émoussé; il est remarquable certes que parmi ses nombreux textes disponibles pour son recueil d'études sur l'histoire de la philosophie il ait choisi de présenter à nouveau celui-ci, tout en déclarant là même ne pas s'occuper de l'évolution de Heidegger dans ses écrits les plus récents, «spécialement en ce qui concerne le dépassement de la métaphysique, qui finit par faire de l'homme le 'berger de l'être'»⁷⁹.

Plus tard Koyré se réjouira de ce que les phénoménologues de la 'vieille garde' aient fondé à Munich une société philosophique ou phénoménologique, et s'exprimait sans façon avec ses vieux amis:

je suis très content que la phénoménologie ne soit pas identifiée avec Heidegger, qui est devenu maintenant tout à fait insupportable. Malheureusement son influence est considérable. En France il est continuellement traduit, même ses écrits les plus récents. On donne des cours sur lui à la Sorbonne. C'est monstrueux. Husserl n'est perçu que comme philosophe transcendantal: tout ce qu'on connaît de lui, ce sont les *Méditations cartésiennes* et les *Idées*. De plus, Jaspers lui aussi...⁸⁰.

⁷⁸ Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Archiv der Bayerischen Phänomenologen, E. STEIN, lettre non datée [1932]: «Ihre [Conrad-Martius's] Besprechung Heideggers hat mir ausserordentlich gefallen. Sie haben natürlich sofort das tiefsten gesehen. Aber: ist nicht die ganze Wucht Heideggers darinn, dass es Atheismus ist? Trotz der abgestandenen Theologie, deren es in *Zeit und Zeit* zu viel ist? Es ist, so scheint es mir, der erste Versuch die Zeit wirklich ernst zu nehmen ohne auf die Ewigkeit zu recurrieren. Ich glaube nicht dass, Sie recht haben ihm vorzuwerfen 'die Thüren' aufgemacht und sofort zugeschlossen zu haben. Er hat sie eben weit aufgemacht und unter ihnen eben das Nichts aufgefunden». Edith Stein ajoutait: «Es kann natürlich – es ist ihm alles zuzuhauen – auch Gott wiederentdecken. Aber dann hört er auf bedeutend zu Sein».

⁷⁹ KOYRÉ, *EHPP*, p. 277.

⁸⁰ La conviction, que Koyré nourrissait en privé et ne livrait pas à l'impression, apparaît clairement dans ses lettres à Hedwig Conrad-Martius (Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Archiv der Bayerischen Phänomenologen): le 22.09.1954, Koyré présente ses félicitations à la «Phänomenologische oder Philosophische Gesellschaft» fondée à Munich: «Es freut mich... dass die Phänomenologie nicht mit Heidegger identifiziert wird. Nun ist er völlig ungeniessbar geworden. Leider ist sein Einfluss mächtig. Es wird in Frankreich immerwährend übersetzt. Selbst die letzten Sachen. An die Sorbonne hält man Vorlesungen über ihn. Grässlich! Und Husserl ist nur als Transzendentalphenomenologe bekannt: Cartesianische Meditationen und die Ideen ist alles was man von Ihm weiss. Daneben noch Jaspers...» Cf. une lettre intéressante que lui écrivit Koyré le 10.01.1957 pour l'inviter au Colloque de Royaumont «eine Woche lang über Husserl diskutieren... Wichtig ist es aber nicht. Nur in der Sinne dass die 'alte Garde' – Göttingen – auch vertreten sein sollte. Nicht nur die Freiburger und die Heideggeraner».

III.7 DE PARIS À PRINCETON ET RETOUR (DE FEBVRE ET BRAUDEL À OPPENHEIMER ET PANOFSKY)

...seven marvellous years, perhaps the best years
of my life.¹

KOYRÉ

Revenu en France en 1945, Koyré s'attendait à ce que son engagement fût reconnu, en particulier par la ratification de sa pleine intégration tant dans la nation française qu'au sommet de l'establishment académique. Mais sa demande en vue d'un nouvel enseignement (histoire de la pensée scientifique) en 1951 au Collège de France n'avait pas été acceptée, ce qui fut pour lui une vraie déception, et même un profond traumatisme. Il n'y avait pourtant pas de quoi s'étonner, non seulement parce que précédemment le Collège n'avait pas voulu de Maritain, mais parce qu'on savait que Faral (le recteur du Collège en 1951) avait été un collaborateur. Mais en raison de la valeur symbolique que Koyré avait attribuée à sa candidature – fortement soutenue par quelques hommes de science, dont le présentateur Francis Perrin, son collègue à New York, et parmi les historiens par Febvre et Braudel – il paraît même que le traumatisme, pour lui extrêmement grave, l'ait poussé à une tentative de suicide.

L'on sait cependant qu'un peu plus tard il obtint des revanches: l'invitation et ensuite la désignation par l'Institute for Advanced Study à Princeton, et à Paris la création de ce qui deviendra le Centre Koyré. Cette institution conserve les documents donnés par sa veuve. Là, et également aux archives de l'IAS (Institute for Advanced Study) on trouve des copies de quelques documents biographiques intéressants. Peut-être en conséquence de la centralisation de la haute culture et instruction française à Paris, qui permettait des contacts personnels ou téléphoniques, en ce qui concerne l'enseignement précédent en France je n'ai trouvé aucun document semblable à cette correspondance de Koyré avec un élève américain. Il reste trace de nombreuses thèses sous sa direction à Paris, mais le seul dossier que je connaisse qui donne une idée de Koyré comme directeur de recherche a pour origine les États-Unis. Koyré suivait un étudiant (A. Foerstler Scott) qui préparait un PhD sur des questions d'histoire et de théorie de la chimie moderne, et ce de février 1952 à décembre 1961, c'est-à-dire depuis l'époque précédant le M.A. de Scott à la Johns Hopkins jusqu'à la conclusion de sa thèse de doctorat et aux négociations en vue de sa publication.

La correspondance débute à la fin de 1952, lorsque Koyré répond de Paris à une proposition regardant l'édition que Scott, encore étudiant à la Johns Hopkins, lui a envoyée de Baltimore pour l'inviter à faire partie d'un comité qui a pris l'initiative de traduire et réimprimer des chefs-d'œuvre scientifiques du passé, sous le patronage de la History of Science Society. Koyré fait l'éloge de ce projet, passe en revue certaines tentatives d'édition effectuées auparavant et se déclare prêt à venir une ou deux fois par an à Baltimore pour participer à cette «très grande» entreprise, d'autant plus qu'en Europe elle n'aurait même pas pu être pensée.²

¹ IAS: Koyré à Oppenheimer, 18.12. [1963], dans la lettre écrite au cours de sa maladie terminale, poursuit: «The better I feel the more I miss Princeton, the friends there – especially this year – and the wonderful atmosphere of the Institute»; 31.5.1959: «I have been very, very busy – the École, the Institute, the Academy; these two months were really pretty hectic. Paris is terrible and I feel homesick for Princeton... Paris is, nevertheless, a very beautiful place as I have had the opportunity of ascertaining two or three times; and, in spite of the catastrophic economic and political situation, it looks amazingly prosperous and gay».

² IAS et CAK, lettre de Koyré à Scott, 12.2.1952: il cite quelques-uns des «Hundred Great Books» (Ptolémée, Copernic, Kepler); dans la collection 'Open Court', qui n'a pas eu beaucoup de succès du point de vue des ventes, sont inclus la *Géométrie* de Descartes, Barrow, les manuscrits mathématiques de Leibniz; à Ann Arbor ont été réimprimés Gilbert et Dalton; dans les 'Case Histories' publiées à Harvard par le recteur, le chimiste James B.

Il prévoit des difficultés en ce qui concerne le financement, ainsi que pour trouver des traducteurs adéquats³ vu qu'il faudrait réussir à mobiliser tous ceux (et ils sont rares) qui seraient capables de traduire des œuvres scientifiques du XVII^e ou XVIII^e siècle, il faudrait même les instruire expressément et en former d'autres (des jeunes). Ces derniers manquent aujourd'hui de préparation étant donné que l'histoire de la science n'est plus étudiée dans les universités américaines. Koyré soutient que l'importance de cette discipline doit être reconnue non seulement en France, mais aussi aux États-Unis, et qu'on doit l'introduire dans les cursus universitaires.

Il répond à une autre question de Scott à propos de sa recherche: bien que l'histoire de la chimie ne soit pas de son domaine et que Koyré admette qu'il s'est intéressé aux développements postérieurs à Newton uniquement grâce à Hélène Metzger et à son livre *Newton, Stahl, Boerhaave*, il continuera à suivre le travail de Scott de 1953 à 1959. Il commence par demander au jeune homme s'il a lu Euler qui

conduit directement à [Thomas] Young, [Augustin] Fresnel, Faraday, Maxwell... L'idée de la conservation de l'énergie conduit directement, mais pas en ligne droite, également à la thèse cartésienne de la conservation de la quantité de mouvement (momentum); comme vous le savez, Leibniz y a opposé la loi de conservation de la *vis viva* et les physiciens et mathématiciens du XVII^e siècle ont âprement combattu à ce propos, jusqu'à ce que d'Alembert signale que cette polémique était sans sujet et que les deux parties avaient raison. Néanmoins, l'histoire de cette polémique est extrêmement instructive et les historiens modernes de la mécanique ont tort de la négliger, pensant qu'elle est dénuée de sens. Elle est au contraire fort significative: c'est l'histoire de l'élaboration d'une série de concepts reliés, mais différents, momentum, travail, énergie, action; [...] en elle il y a même davantage, [...] le principe [inception] d'espace et de temps est impliqué dans la préférence donnée à l'un ou l'autre de ces concepts. Ce n'est qu'après d'Alembert, et même après [James Prescott] Joule que l'idée d'énergie a pu être enfin conçue. Quant à Kant, je ne pense pas que son enthousiasme pour Euler ait joué un rôle important dans son développement. Kant était faible comme mathématicien et (avant la *Critique*) comme physicien, il essaya de donner une base métaphysique à la (pseudo) attraction newtonienne.⁴

Conant, les textes sont exposés ou résumés au lieu d'être traduits. Mais il y a des cas plus favorables: Newton et Galilée imprimés et réimprimés, la Chicago U.P. est même en train de publier une nouvelle traduction du *Dialogue*; dans la série 'Everyman' Faraday et Boyle sont épuisés. Une telle initiative serait impensable en Europe: tant dans les Ostwalds Klassiker (qui représentent le cas le plus favorable), qu'aux éditions Gauthier, et même dans les Loeb's Classics et dans les séries Guillaume Budé ils n'arriveraient même pas à commencer. Dans sa lettre du 25.07.1953 Koyré reprend le thème des classiques de la science, qui en Allemagne, dans la série citée en premier, avaient eu plus de succès qu'en France, parce que l'histoire de la science n'est pas enseignée dans les universités française.

³ KOYRÉ, lettre à Scott, de Paris 12.2.1952 cit.: «I do not believe that a translation agency, even the best one, could do the job. The difficulties are greater than you surmise. It needs a great deal of training and scholarship, and as these are, generally speaking, lacking just because there is no teaching, etc.». Les lettres sont datées 22.11.1953; 25.07.1955; 10.09.1955; 12.10.1955; 20.11.1955; 10.12.1957; 25.12.1957; 6.06.1958; dans les deux dernières il accepte d'être l'un des deux directeurs de la *PhD thesis* à la Johns Hopkins; 14.12.1958: il félicite Scott pour un *paper* présenté à l'AAAS; 18.08.1959: il déclare que Scott mérite le titre à la J. Hopkins et qu'il devrait leur proposer son livre, car Koyré n'est pas en mesure de le présenter à la Princeton U.P. (laquelle à la fin de 1960 prend sa publication en considération); 18.12.1959: il félicite Scott d'avoir obtenu son PhD, qu'il aurait mérité bien avant; 9.12.1960; 7.12.1961.

⁴ KOYRÉ, lettre à Scott, 22.11.1953: «Euler lead directly to Young, Fresnel, Faraday, Maxwell. Did you read Euler *Letter*? The idea of conservation of energy leads certainly both to the cartesian thesis of conservation of the quantity of motion (momentum), but not in a straight way. As you know Leibniz opposed to it the law of conservation of the *vis viva* and the XVII century physicians and mathematicians fought bitterly about it, until d'Alembert pointed out that the fight was objectless as both parts were right. The history of this fight is nevertheless extremely instructive, and modern historians of mechanics are wrong in dismissing it as meaningless. It is, on the contrary, quite meaningful: it is the history of the elaboration of a series of connected, but different concepts – momentum, work,

Les lettres les plus pénétrantes continuent à s'occuper de cette thématique (d'autres regardant des rendez-vous, des démarches académiques ou de simples civilités): Koyré recommande à Scott de traiter de la

position paradoxale de Descartes, en ce qu'elle permet aux cartésiens leurs étranges alliances. C'est-à-dire: Descartes (A) nie que l'attribut d'impenétrabilité soit un attribut propre (l'impenétrabilité est pour lui une conséquence de l'identification de la matière avec l'extension); (B) il insiste sur la divisibilité infinie, de sorte qu'il n'y aura ni atomes, ni vide; (C) il s'oppose à l'élasticité [...]. D'autre part, la matière est pour lui absolument rigide et non sujette à l'élan. Ils le soutenaient aussi pour ce qui était du principe de la conservation du mouvement. Avec cohérence, il semble qu'il fût pour Descartes une quantité du réel et pour Wallis une quantité algébrique. Je pense que vous devriez donner à Wallis un rôle plus important, et d'autre part vous devriez mentionner Malebranche – le seul cartésien à avoir été convaincu par Leibniz; d'après la brochure de Brunet (chez Hermann) il semble que Leibniz, en établissant le principe de l'action minimale, ait été plus important que vous ne le supposez.⁵

Aller à Princeton relevait d'un choix conscient: Henry Guerlac, un historien de la science américain, se trouvait en France et Koyré lui avait écrit de Paris le 25 novembre 1954 qu'il se sentait «un peu *homesick* de ne pas être en Amérique. Cela me manque décidément. Et bien entendu les amis de l'autre côté de l'eau». Il le chargeait par conséquent de s'occuper de l'invitation éventuelle à l'IAS de Princeton annoncée à Koyré et que celui-ci espérait voir se concrétiser.⁶

Guerlac ne manquera pas de servir de médiateur pour cette invitation.⁷

energy, action –; [...] there is even more in it [...] the whole inception of space and time is implied in the preference given to the one or to the other of these concepts. It is only after d'Alembert, and even after Joule that the idea of energy could be finally conceived. As for Kant, I do not think that his enthusiasm for Euler played an important part in his development. Kant was a poor mathematician, and, as a physicist (before the *Critique*) tried to give a metaphysical support to the newtonian (pseudo) attraction».

⁵ KOYRÉ, lettre du 25.12.1957: «paradoxical position of Descartes, as this enables cartesians to make their strange alliances. Namely: Descartes (A) denies the attribution of impenetrability to make its proper attribute (impenetrability is for him a consequence of the identification of matter with extension); (B) insists on the infinite divisibility, thus no atoms and no void; (C) opposes the elasticity [...]. On the other hand, his matter is absolutely hard (rigid) and does not yield under the imp[etus], yet, they retained – because of the principle of conservation of motion. Accordingly it seems that it was for Descartes a realer quantity – and for Wallis an algebraic one. I think that you should make Wallis a role more important, and on the other hand, mention Malebranche – the only cartesian who was convinced by Leibniz: Leibniz it seems, according to the brochure of Brunet (Hermann) in the establishment of the principle of least action was more important than you assume». Koyré recommande également la lecture des livres de M. GUEROUULT, *Dynamique et métaphysique chez Leibniz* et de I.B. COHEN, *Franklin and Newton* (1956); il traite du phlogistique, de Bosovich, et du revival (non déclaré) de ces théories chez les contemporains.

⁶ Cornell University, Ithaca NY, rare and Mss Collection, folder 14/17/2354 Box 25: Koyré à Guerlac, Dr. Oppenheimer a entendu dire que je serai aux States cette année et se demandait si je ne serai pas «interested in paying a visit to the Institute». J'ai répondu que malheureusement je n'allais pas aux States cette année, mais que j'étais interested». Koyré priait Guerlac de bien vouloir le «rappeler à son souvenir, car il est clair que je préférerais beaucoup aller à Princeton pour travailler que quelque part où il faudrait faire de l'enseignement».

⁷ Henry G. Guerlac à Oppenheimer, Saint-Paul-de-Vence 28 juillet 1954: «I know for certain that Koyré would be delighted to receive an invitation to visit the Institute, but I do not believe (unless something has happened in the last two weeks or so) that he has at present any plans to visit the States next year. I need hardly say that I think the invitation would be a splendid idea. Koyré is the most gifted person working today in the history of physics. He is a careful and productive scholar, and a man of great personal qualities. He would be an asset to the Institute, a stimulating colleague, and would certainly make admirable use of the opportunity. The Rosenwald Collection would be of considerable use to him [...], our interests are somewhat complementary and we have been hoping for some time to carry on some preliminary discussion about a project we may jointly undertake some day». La lettre continue avec des déclarations de solidarité à Oppenheimer pour la «stupid ingratitude and vindictiveness with which you

Il y a aussi les lettres, cordiales au plus haut point (et je n'ai lu que la correspondance de bureau)⁸, que Koyré avait échangées pendant toute cette période (1955-1964) avec J. Robert Oppenheimer, le Director de l'IAS (Institute for Advanced Study)⁹. Là Koyré fut tout d'abord invité avec une bourse et fut élu ensuite parmi les *permanent fellows* (qui étaient une bonne trentaine pour les quatre classes de disciplines); c'est à la même époque qu'appartient l'expérience la plus dure que connut Oppenheimer, le coordonnateur et le 'père de la bombe atomique'. Son succès à la direction du laboratoire de Los Alamos avait fait de lui le leader le plus important et le plus célèbre de tout le domaine scientifique: il ne lui suffisait plus d'enseigner à Berkeley. Il se consacrait à des conférences pour le grand public sur l'éthique de la recherche, ainsi que sur l'histoire de la science. Il avait été nommé alors à la direction de l'Institute for Advanced Study par Lewis L. Strauss lui-même, un amiral qui était *chairman* de l'AEC (Atomic Energy Committee), et qui par la suite l'en fera exclure. Au moment de sa nomination en 1947 (à l'IAS de Princeton Oppenheimer conserva cette fonction jusqu'à sa mort en 1967, et les *fellows* lui manifestèrent toujours une solidarité absolue)¹⁰, Strauss avait peut-être espéré grâce à cette riche et prestigieuse direction le dissuader d'intervenir dans la politique nucléaire; mais Oppenheimer était en train de perdre le rôle incontesté qui avait été le sien dans la recherche atomique aussitôt après la fin de la guerre. En fait, il s'était prononcé dès 1946 contre la réalisation de la bombe à l'hydrogène (la 'super' bombe): il aurait voulu bannir l'utilisation de l'énergie atomique pour les armements et mettre en place un contrôle sérieux, instaurant la communication et les échanges internationaux pour les recherches.

Était dans l'espoir de les utiliser contre l'Allemagne qu'il s'était voué en effet en 1942 aux recherches et à leur coordination dans le domaine des armes nucléaires (celles-ci toutefois n'avaient pas été réalisées à temps); déjà la destruction de Nagasaki une fois que la guerre était désormais terminée l'avait mis moralement en difficulté. Oppenheimer s'était opposé aux militaires et aux techniciens de l'administration Truman et au président lui-même, qui n'avait pas apprécié, alors qu'il le recevait en octobre 1945, que le savant déclarât sentir sur ses mains le sang des victimes. Mais au sein de cette administration il avait bénéficié d'un certain appui de la part de Dean Acheson et David Lilienthal.¹¹ Ses rapports avec le gouvernement Eisenhower furent encore pires, bien que le président – reconnaissant que pendant toute la période 1942-1944 Oppenheimer avait été un homme d'État – lui eût évité d'être poursuivi en justice par McCarthy en personne¹²: cet interrogatoire se serait déroulé devant le Congrès et aurait peut-être eu encore davantage de retentissement sur le plan de la politique pacifiste¹³.

Inutile se s'attarder étant donné qu'il existe une abondante littérature non seulement historique, mais aussi romanesque et théâtrale (outre le roman *The Man who would be God*

have been treated [...].Your own statement after the A.E.C. decision was magnificent [...]. But it seems to me that all scholars and scientists in America owe you a good deal more than the most powerful expressions of support».

⁸ Certaines communications sont en effet adressées à la secrétaire Verna Hobson qui avait joué un rôle important auprès de l'IAS, d'Oppenheimer et de sa femme Kitty; v. A. PAIS, *Oppenheimer. Dalla bomba atomica alla guerra fredda. La tragedia di uno scienziato*, sous la direction de R.P. Crease, Milan, Mondadori 2006, p. 352-354.

⁹ M. WOLVERTON, *A Life in Twilight. The Final Years of J.R. Oppenheimer*, New York, St. Martin Press, 2008.

¹⁰ PAIS, *Oppenheimer* cit., p. 333, de nombreux télégrammes de solidarité, parmi lesquels ceux de Harold Cherniss, Pais, Kurt Goedel, Ernst Kantorowicz, Erwin Panofsky.

¹¹ *Ibid.*, p. 213. V. *ibid.*, p. 246-248 à propos du projet Lincoln de 1952, qui lui valut de nouvelles inimitiés dans les hautes sphères de l'aéronautique.

¹² *Ibid.*, p. 326.

¹³ *Ibid.*, p. 285-286 (on demanda à Eisenhower en avril 1952 si on avait voulu «éviter une audience publique au Congrès»).

publié en 1959 par Haakon Chevallier¹⁴, collègue d'Oppenheimer à l'université de Berkeley et compromis davantage encore dans des expériences politiques antérieures à 1939¹⁵, je pense à des écrivains célèbres comme Dürrenmatt, Brecht, John Adams, Heiner Kipphard).

L'on sait qu'Oppenheimer, déjà au cours des années trente, faisait l'objet d'une surveillance de la part de J. Edgar Hoover. Le 7 juin 1949 il avait déjà été interrogé par le comité du Congrès pour les activités antiaméricaines de McCarthy, mais la procédure d'exclusion se déroula dans l'AEC, dont il avait dirigé une section. Là on arriva par étapes à lui retirer le 12.12.1953 son permis (*security clearance*) d'accéder aux données secrètes et aux bureaux AEC que lui-même avait dirigés¹⁶. Oppenheimer refusa de démissionner et tint bon dans sa bataille, mais lui et sa famille payèrent le prix fort (suicide, alcoolisme, chômage). Il y eut bientôt des pressions et des persécutions contre ses déclarations publiques au sujet des armements nucléaires, et qui durèrent longtemps: ce n'est qu'en 1963 que l'administration Kennedy-Johnson le réhabilitera en lui attribuant le prix Fermi.

Il avait été destitué¹⁷ et soumis à une enquête sous le prétexte de ses sympathies passées en tant qu'intellectuel de gauche et compagnon de route (*fellow traveler*) de l'URSS pendant le New Deal¹⁸, dans un climat politique bien différent de celui de la Guerre froide. Oppenheimer avait apporté des contributions économiques à des causes communistes ou génériquement de gauche, fréquentant son frère Frank et sa belle-sœur, sa femme Kitty, sa maîtresse Jean Tatlock et certains collègues de Berkeley, qui contrairement à lui étaient tous inscrits au Parti communiste USA dans les années trente. Ces circonstances étaient bien connues, enregistrées au moyen d'interceptions téléphoniques encore avant qu'il ne fût appelé – à cause de ses grandes qualités d'organisateur – à diriger le 'projet Manhattan' à Los Alamos, c'est-à-dire le plan secret concernant les premières bombes atomiques¹⁹. Ce lointain contexte politique n'était qu'en apparence la matière du contentieux au cours des années cinquante: il s'agissait au contraire d'attaques contre sa présente autorité sur le plan scientifique et sur celui de l'organisation, mais surtout contre son hostilité actuelle envers l'engagement américain en faveur des armes nucléaires durant la Guerre froide.

¹⁴ Sur ce roman à clé et sur d'autres mémorandums de ce spécialiste de la culture française v. surtout *R. Oppenheimer and the Communist Party*, l'article de K. Bird et M.J. Sherwin (auteurs de la monographie *American Prometheus*, 2005, utilisée pour sa copieuse documentation également par d'autres articles dans ce volume collectif de G. Herken et B.J. Bernstein), dans *Reappraising Oppenheimer. Centennial Studies and Reflections*, eds. C. Carson and D.A. Hollinger, Berkeley, Office for History of Science and Technology, 2005, p. 73-75.

¹⁵ Cf. PAIS, *Oppenheimer* cit., p. 318 et *passim*.

¹⁶ Le retrait était advenu au retour d'Oppenheimer d'un voyage académique à l'étranger et visait à provoquer sa démission, lorsque son mandat était sur le point d'arriver à expiration, et de toute façon il n'aurait plus fait partie que d'un comité consultatif AEC, qui prévoyait exclusivement d'éventuelles convocations sporadiques: cette provocation et d'autres précédentes lui avaient procuré une grave dépression, mais il avait trouvé la force de refuser de démissionner et de demander à être écouté (*hearing* à l'AEC) au printemps 1953, obtenant l'appui de très nombreux hommes de science.

¹⁷ en-wikipedia.org: § *Legacy*: «He went on to become chairman of the General Advisory Committee of the Atomic Energy Commission, which, in October 1949, opposed the development of the hydrogen bomb. This shocking opposition led to accusations that Oppenheimer was a Communist supporter. Thusly, in 1953, he was suspended from secret nuclear research, stripped of his security clearance by the Atomic Energy Commission. In 1963, he was reinstated and awarded the Enrico Fermi Award by President Lyndon B. Johnson». «He was ejected from his position of political influence in 1954».

¹⁸ OPPENHEIMER, *Da Harvard a Hiroshima. Lettere e ricordi*, a cura di A. Kimball Smith e C. Weiner, trad. it., Rome, Editori Riuniti 1980, p. 226 pour citer parmi différents documents possibles tombés dans le domaine public la lettre au sénateur F.R. Coudert, 13 octobre 1941.

¹⁹ PAIS, *Oppenheimer* cit., chap. XVIII et *passim*, en particulier p. 283 où est citée une édition locale du «New York Times» du 18 avril 1953: «il était unanimement connu que celui-ci avait eu par le passé des rapports avec les communistes [...] l'expulsion d'Oppenheimer n'a pratiquement rien fait pour accroître le crédit» de McCarthy.

Lorsqu'à la fin de 1953 on lui avait retiré l'autorisation d'accéder au département qu'il avait dirigé, Oppenheimer eut le courage de refuser de démissionner et de préférer une audition (*hearing*), décision qui lui avait valu la solidarité du conseil de l'IAS et de la plupart des hommes de science. Oppenheimer était proche d'Einstein et de Russell²⁰.

Koyré le connaissait déjà et avait passé quelque temps à Princeton comme invité lorsqu'il écrivait à Hannah Arendt le 17 avril 1954 que la mesure prise contre Oppenheimer avait causé une impression plus forte que d'autres événements de politique internationale, parmi lesquels la bombe à l'hydrogène²¹. Entre février et mai 1959 il se trouvera là avec Hannah, invitée à l'University of Princeton et qui en parlera à Blumenberg²².

C'est à Oppenheimer et à sa vaste culture qu'est dû le fait que – peu après sa nomination – l'Institute for Advanced Study fondé une quinzaine d'années auparavant s'ouvre aux *humanities* (alors que les mathématiciens auraient voulu qu'il demeure uniquement un bastion de la recherche scientifique pure).

Avec Koyré, de douze ans plus âgé que lui, Oppenheimer avait en commun une formation dans les facultés scientifiques de Göttingen, où Oppenheimer avait étudié avec Niels Bohr et avait passé son doctorat en 1927, à l'époque où Koyré visitait encore l'Allemagne²³. Je ne sais pas qu'ils se soient rencontrés alors, mais l'image aimée de l'*alma mater* Göttingen était chère à tous deux. Ils avaient au moins un ami commun, le grand mathématicien Richard Courant²⁴. Pour Oppenheimer comme pour Koyré au cours de sa première phase, les études mathématiques qu'ils y avaient faites avaient été fondamentales: Koyré avait recommencé à en discuter durant sa période new-yorkaise et dans ses publications de 1947²⁵. On aurait d'ailleurs pu dire de tous deux ce que Murray Gell-Mann a dit de son *Director*, avec qui il avait collaboré à Princeton en 1951: ni l'un ni l'autre n'avait un cul de plomb. Oppenheimer «n'avait pas écrit d'essai long ni de long calcul, rien de semblable. Il n'avait pas la patience de le faire; son œuvre consistait en de brefs aperçus, par contre très brillants. Mais il inspirait les autres afin qu'ils concluent leurs recherches et exerçait une influence fantastique». «Son attention dans le domaine scientifique avait souvent et rapidement changé d'objet»²⁶. Ces mots – qui ne sont pas une critique, mais une description pleine de sympathie – auraient pu être appliqués à Koyré, qui avait essayé diverses thématiques (Frege-Russell; Boehme et les mystiques; Descartes, Galilée, Newton...), mais qui au cours de ses derniers séjours en Amérique et surtout à Princeton se consacra à des ouvrages complexes et décisifs tels que *Du monde clos à l'univers infini*,

²⁰ Il semble probable, à cause des aspects scandaleux de son procès, que l'on ait considéré comme inopportun qu'il signât leur document antinucléaire-pacifiste de 1955, par lequel fut fondé le mouvement de Pugwash.

²¹ «Nouvelles de la République» cit., p. 145: «Entre la guerre en Indochine, le réarmement de l'Allemagne, la bombe à l'hydrogène et la bombe Oppenheimer (celle-ci a fait plus d'impression que l'autre) les gens pataugent». Dans la même lettre on trouve des renseignements sommaires sur Wahl, Weil, Kojève et Strauss, et sur la compétition qui les caractérisait.

²² ARENDT – K. BLUMENBERG, "*in keinem Besitz verwurzelt*". *Die Korrespondenz*, ed. I, Nordmann and I. Pilling, Hambourg, Rotbuch Verlag 1995, p. 235 (du 2.05.1959) où H. Arendt, invitée par l'Université de Princeton, décrit l'ambiance snob qui y règne et rapporte une boutade de Koyré sur les étudiants, tous aisés, qui se préparent à devenir *alumni*, c'est-à-dire qu'on les habitue à émettre des chèques... en faveur de l'université; *ibid.*, p. 226 (1.02.1959) où elle décrit Koyré comme sa seule consolation à Princeton: «russischer Jude, nach Frankreich verschlagen und ganz französisiert. Aber eben doch ganz ein russischer Jude. Ich habe ihn sehr gern, kenne ihn seit ewigkeiten und kann dort wenigstens ins Unreine quatschen».

²³ OPPENHEIMER, *Da Harvard* cit., p. 113.

²⁴ Pour Courant, cousin d'Edith Stein, v. *ibid.*, p. 113, 142. Cf. *supra*, II.1, n. 21.

²⁵ V. *supra* chap. II.1.

²⁶ en.wikipedia.org, n. 51. Gell-Mann était un homme de science qui avait reçu le prix Nobel.

Révolution astronomique et Études newtoniennes.

Surtout – même s’il faut faire la part d’une différence de contexte et de générations – il y avait une certaine analogie entre leurs expériences politiques, les soupçons d’espionnage qu’ils avaient suscités et les graves tourments qui en étaient dérivés par la suite: les engagements qu’ils avaient pris hardiment l’un comme l’autre pendant leur jeunesse avaient marqué leur maturité de manière indélébile et même tragique.

Grâce à l’avis d’Oppenheimer et de Harold Cherniss (membre du club History of Ideas) et à une commission dirigée par un exilé, Erwin Panofsky, qui avait été l’une des figures les plus importantes de la Warburg Bibliothek à Hambourg, Koyré sera nommé à l’Institute of Advanced Study de Princeton. En 1953 il sera invité comme boursier à Princeton et à partir de 1956 deviendra *permanent fellow*²⁷. L’Institute déclarait en effet dans son programme vouloir «étendre son activité dans le domaine de l’histoire de la science» et adjoindre Koyré à Otto Neugebauer («the most eminent student of ancient science»), comme l’écrivait Panofsky dans son expertise de 1955. L’Institute voyait en Koyré «un érudit en mesure de traiter de la science du Haut Moyen Âge, de la Renaissance et des temps modernes avec une autorité comparable» à celle du spécialiste de l’Antiquité cité. Koyré était donc invité à résider pendant une ou deux semaines au cours des prochaines années: Panofsky le considérait

particulièrement bien qualifié [...] non seulement à cause de l’excellence de sa recherche, mais de sa vaste gamme [«its wide range»], et en raison de la méthode et de la vivacité avec lesquelles il affronte le problème de l’histoire de la science. Sa formation englobait le domaine mathématique aussi bien que classique, de même que la philosophie; tandis que dans des travaux récents fort significatifs il a traité de la période de la révolution scientifique, de Copernic et Galilée jusqu’à Descartes et Newton; il a fourni une contribution importante à l’étude de la pensée grecque antique (son livre *Introduction à la lecture de Platon* est reconnu comme un petit classique, traduit en anglais, italien et espagnol). Il a également écrit des études pénétrantes sur la pensée philosophique et scientifique médiévale et moderne²⁸.

Tous deux auront aussi des échanges scientifiques précisément à cette époque, parce que Panofsky publiera en 1955 son petit volume *Galileo as a Critic of Art* et Koyré consacra à ce dernier un compte rendu ainsi qu’une note importante dans «Critique»²⁹. Qu’il prît en considération à deux reprises le même livre n’est pas sans précédents, mais dans ce cas la chose est peut-être due à un compte rendu sévère de Rosen, un historien de la science éminent, à

²⁷ Marbach, Koyré à Klibansky, 11.12.1955: «Je vous avais fait allusion, dans une de mes lettres, des problèmes qui se posaient pour moi. Une solution, que je crois très bonne a été trouvée. J’ai reçu l’offre d’un poste permanent à l’Institut et je l’ai accepté avec le proviso de ne pas être astreint au *full time* et de pouvoir diviser mon temps entre l’Institut et l’École des Hautes Études à ma convenance. Pratiquement cela fera un semestre ici et un à Paris». *Ibid.*, 6.12.1956: «Paris est une ville biofatigante, et je pense avec nostalgie à l’abbaye de Princeton. Quatre cours, des réunions, des commissions... Et les bibliothèques incommodes, et le temps qu’on perd... et tout et tout. J’ai beau refuser cette année tout travail et toute activité supplémentaires, je n’arrive pas à travailler pour moi».

²⁸ E. PANOFSKY, *Korrespondenz*, ed. by D. Wuttke, Wiesbaden, Harassowitz, III, 2011, p. 1120-1121: «a scholar who can treat the science of the high Middle Ages, the Renaissance and modern times with authority comparable [...] peculiarly well qualified [...] not only for the eminence of his scholarship, but for its wide range and by the method and spirit with which he approaches the problem of the history of science. He was trained in mathematics and classic as well as in philosophy; and while his most significant recent work has dealt with the period of the scientific revolution from Copernicus and Galileo to Descartes and Newton, he has made important contribution to the study of ancient Greek thought (his book *Introduction à la lecture de Platon* is admittedly a small classic, which has been translated into English, Italian and Spanish) and has written penetrating studies in the fields of medieval and modern philosophical and scientific thought».

²⁹ STOFFEL, 55.4 et 56.11.

propos de certaines questions de fait³⁰ pour lesquelles Panofsky avait ensuite accepté quelques corrections.

Je ne sais pas depuis combien de temps Panofsky connaissait Koyré, qu'il décrivait aux hôtes de l'Institute comme fort spirituel³¹. Dans une lettre écrite à Klibansky en novembre 1951 de Baltimore (où il n'avait pas pu rencontrer Lovejoy malade), Koyré rapporte qu'il a écouté «une très belle conférence» de Panofsky à la réunion de l'American Philosophical Society à Philadelphie, où il était intervenu lui aussi comme orateur, et qu'ils avaient convenu de se revoir le mois suivant³². Ils avaient comme ami commun Meyer Schapiro, auquel Koyré rendait souvent visite quand il était à New York.

Cependant Panofsky connaissait ses études et leur contenu le plus original: «ses *Études galiléennes* ont fait époque, dans lesquelles il a tiré au clair la modernité de la mathématique archimédienne et l'importance de sa renaissance pour comprendre les résultats de Kepler»³³. Panofsky montre qu'il a bien lu *From the Closed World*, et qu'il est informé sur les recherches en cours (*La révolution astronomique*); Panofsky renvoie aussi aux deux essais de «Critique» dans lesquels Koyré avait discuté du machinisme et de la «précision».

Après avoir examiné les faits contradictoires qui dans l'antiquité et à l'âge moderne différencient les rapports de la science et de la technologie, et après avoir analysé et repoussé les diverses théories psycho-sociologiques qui avaient été proposées pour expliquer ces phénomènes [...] tout montre combien est féconde de manière surprenante la combinaison [«cross-breeding»] de différentes disciplines dans l'esprit d'un seul homme³⁴.

Cet échange, qu'il serait erroné de considérer comme une pure flagornerie académique, est le premier qui amène Koyré à écrire longuement sur Johannes Kepler³⁵, auquel il consacra ensuite la section principale de *La révolution astronomique*. Cela mérite d'être souligné étant donné que la personnalité de Kepler allie les deux thèmes principaux des recherches de Koyré³⁶: celui sur Boehme et les mystiques et celui sur la révolution galiléenne:

il est bien probable que la symbolique de Kepler et son usage de raisonnement cosmothéologiques suscitaient en Galilée la même aversion que provoquait en lui l'allégorisme de Torquat Tasso. Et l'animisme de Kepler, son attribution au soleil d'une âme motrice en vertu de laquelle il tourne autour de lui-même et émet, comme un tourbillon très rapide, une force motrice magnétique ou quasi magnétique qui saisit les planètes et les entraîne autour de lui, devait agir dans le même sens. Pour Galilée, c'était là un retour à des conceptions magiques; de même que le recours répété à la notion d'attraction qu'aucun galiléen jamais ne pourra accepter.³⁷

³⁰ «Isis», XLVII, 1956, p. 78-80, 182-185.

³¹ PANOFSKY, *Korrespondenz* cit., p. 811; cf. p. 516.

³² Marbach, Koyré à Klibansky, 9.11.[1951].

³³ PANOFSKY, *Korrespondenz* cit., p. 1120: «in addition to be the greatest living historian of science, is an 'extremely amusing man'; his epoch making *Études galiléennes*, in which he made clear the modernity of Archimedean mathematics and the importance of its revival for the understanding of the achievements of Kepler».

³⁴ *Ibid.*, p. 1211: «after examining the recalcitrant facts in the difference between the relations of science and technology in ancient and modern times and after analysing and rejecting the various psycho-sociological theories advanced to explain these phenomena [...] all show the amazing fruitfulness that results from this cross-breeding of disciplines in the mind of one man».

³⁵ Cf. *supra*, II.7.

³⁶ Cf. NICK JARDINE, *Koyré's Kepler*, «History of science», XXXIII, 2000, p. 363: «Kepler was, on Koyré's own admission, his hero. More than any other personality he marked the epoch of the Scientific Revolution».

³⁷ PANOFSKY, *Galilée critique d'art. Suivi de Attitude esthétique et pensée scientifique* par A. Koyré, Paris, Les impressions nouvelles 1992, p. 95.

* * *

Pour Koyré une autre revanche avait été la création à Paris, à l'initiative de Braudel, du Centre pour l'histoire de la science et de la technique à la Sixième Section, instituée depuis peu: en 1953 Koyré avait été nommé «Directeur d'études cumulant» dans cette section. Avant 1950 déjà Koyré était en rapport avec Lucien Febvre; d'ailleurs ils étaient collègues depuis longtemps: à la Cinquième Section Febvre était professeur cumulant pour l'histoire de la Réforme et Koyré directeur d'études pour les religions dans l'Europe moderne, ce qui ne correspondait plus à l'ensemble de ses intérêts en matière de recherche, même s'il n'avait jamais eu de difficultés à y donner des cours sur l'histoire de la pensée scientifique.

Lorsqu'en 1948 Koyré, aussitôt après son retour de New York, avait publié deux essais dans «Critique», un périodique fondé par Bataille et d'autres amis, Febvre, qui se trouvait à l'apogée de son pouvoir académique, l'avait honoré en lui consacrant un article dans les «Annales»: *De l'à peu près à l'univers de la précision en passant par ouï-dire*³⁸. Comme il l'avait fait dans ses cours new-yorkais Koyré embrassait tout ce qui allait de la Grèce à Lewis Mumford. Febvre appréciait particulièrement cette problématique qu'il rapprochait de celle que Marc Bloch avait proposée pour le moulin à eau, et réexaminait

le problème du machinisme et de la longue carence, de l'explicable carence des Grecs, des Anciens et après eux des hommes du Moyen Âge dans ce domaine. Problème d'exécution? Si l'on veut. Et c'est un fait que les premières machines inventées au cours de ce qu'on peut nommer la pré-révolution des techniques, ne sont jamais *calculées* [...] Problème de *mentalité* en dernier ressort. Voyez l'alchimie. Au cours de son existence millénaire – qui intéressait si fort Berthelot – elle est parvenue à se constituer un vocabulaire, une notation et même un outillage dont notre chimie a reçu et conservé l'héritage. Et cependant, *elle n'a jamais réussi une expérience* au sens moderne du mot. Ce qui manquait, c'était l'idée même de *l'expérimentation*³⁹.

Koyré lui répondit dans une lettre du 4 juin 1950, publiée ensuite presque littéralement:

La crédulité est de règle tant que l'on ne peut pas infirmer le récit en lui opposant l'*impossibilité* de la chose. La cassure est bien marquée dans la correspondance de Spinoza: tandis que tout le monde est en émoi par suite du miracle de la naissance d'un enfant avec une dent en or, et que les gens raisonnables demandent une enquête, Spinoza en nie la nécessité, l'événement étant *impossible*, pas la peine de se déranger. En revanche Glanvill, empiriste pur et sceptique, croit tout ce qu'on lui raconte ou plus exactement, tout ce que *des témoins dignes de foi* assurent avoir vu. Aussi la connaissance par ouï-dire (*ex auditu*) figure-t-elle dans la classification des modes du savoir que nous donne Spinoza. Le raisonnement *de esse ad posse*, bien que logiquement correct, aboutit à l'erreur tant qu'il n'est pas soutenu par le *de non-posse ad non-esse consequentia validissima*⁴⁰.

Mais l'intention de mettre Koyré en valeur, et même d'en faire un collaborateur indispensable pour mener à bien le projet d'un nouveau type de recherche et d'enseignement, n'avait pas été abandonnée par les historiens qui le soutenaient au Collège. Le Centre d'études et d'enseignement de l'histoire des sciences et des techniques, au sujet duquel Koyré écrivait à Braudel le 7 mai 1957, était à cette date «un projet déjà fort ancien – antérieur, en fait, à la fondation de la Sixième Section de l'EPHE»: il visait à développer en France l'histoire de la pensée scientifique («partout ailleurs [ces enseignements] sont inclus dans les *curricula* réguliers

³⁸ Les deux essais de Koyré *Les philosophes et la machine*, et *Du monde de l'à peu près à l'univers de la précision*, étaient sortis dans «Critique» 1948, fasc. 23, 26, 28, et ont été ensuite réimprimés dans *EHPP*.

³⁹ FEBVRE, «Annales», 1949.

⁴⁰ KOYRÉ, *ibid.*

des Universités, ils ne le sont pas en France»). Il suffit de comparer avec les États-Unis, où déjà avant la seconde guerre mondiale avaient été créées des revues et des œuvres riches en matériaux, comme celles de Sarton et Thorndike: celles-ci, bien que ressortissant d'une méthodologie positiviste que l'on n'acceptait plus volontiers, étaient tout de même des ouvrages de grande envergure et d'un bon niveau.

Avec la fondation du Centre les historiens de la Sixième Section entendaient, après l'épisode du Collège, offrir une réparation à Koyré on lui donnant un poste répondant davantage à ses nouveaux intérêts en matière de recherche et d'enseignement pendant la dernière décennie de sa vie. Ils pouvaient lui faire confiance du point de vue de l'organisation: il était expert et diligent dans ses rapports avec la bureaucratie, à laquelle il avait dû s'adapter et qui lui était devenue familière aussi bien au cours de sa carrière personnelle que pendant ses nombreuses missions en Allemagne, en Angleterre et en Égypte dans les années vingt et trente, et enfin comme secrétaire général de l'École Libre à New York. La Sixième Section lui offrit également l'occasion de publier dans ses collections des livres nouveaux comme *La révolution astronomique* (1961) ou des recueils d'essais plus anciens (*Mystiques, spirituels, alchimistes du XVI^{ème} siècle allemand*, 1955; *Études d'histoire de la pensée philosophique*, 1961).

Febvre était mort le 26 septembre 1956. La fondation du Centre sera donc réalisée par Braudel, qui remplissait le rôle de président de la Sixième section; Koyré avait fait partie dès le début de son comité. Il l'avait remercié le 15 juillet 1954 pour l'arrêté qui devait être voté le 3 août et qui le chargeait de donner des cours comme cumulant à la Sixième Section; la première année Koyré traitera de «1. Les origines de la science moderne: 1450-1600; 2. Recherches sur l'histoire de la dynamique au XVII^e siècle». Il recourait également à la Sixième Section pour les congrès qu'il organisait ou ceux auxquels il participait: il en fut ainsi pour le *Colloque sur l'histoire des sciences au XVII^e siècle* de juillet 1957 à Royaumont et pour un autre (6.2.1958) avec le Centre de Synthèse. Le fait que ce dernier soit indiqué comme siège du nouveau Centre, qui comprenait également «l'histoire des techniques» (elles deviendront autonomes dans un bref délai) est peut-être le résultat d'un compromis avec les vieilles générations qui y avaient exercé leur activité dans les années trente. Koyré en rapportait le succès à Braudel le 12 juillet 1957⁴¹.

L'enseignement de Koyré à la Sixième Section prévoyait, différemment de celui qu'il avait conservé à la Cinquième, des invitations à des spécialistes étrangers afin d'actualiser et de développer en France l'histoire de la science: Koyré transmettait également des invitations pour les séminaires confiés à René Taton (y seront conviés Jouchkevitch en provenance d'URSS et Ugo Cassina d'Italie). Les invités étaient souvent des élèves américains de Koyré, qui deviendront célèbres par la suite, comme Marshall Clagett ou John Murdoch, ou bien des collègues rencontrés aux USA, comme Marie Boas Hall ou Alistair Crombie: beaucoup avaient obtenu du succès auprès de ses auditeurs parisiens.

Si la France, elle aussi, avait connu avec Duhem et Tannery au début du XX^e siècle une période glorieuse en ce qui concerne l'historiographie des concepts et des systèmes scientifiques, dans les années trente avaient prévalu les études positivistes sur le progrès de la science et de la technique, et sur leur blocage dans le monde antique et médiéval; Koyré avait été introduit au Centre de synthèse par Hélène Metzger-Bruhl et avait eu des désaccords bien connus avec ces érudits et avec les historiens de la science de la rue du Four⁴². Ses *Études galiléennes* et sur Descartes marquent sa distance par rapport à cette génération encore positiviste.

⁴¹ KOYRÉ, lettre à Braudel, 12.07.1957: «les pourparlers préliminaires et rapides – ils partaient en vacances – avec les fonctionnaires du Centre de Synthèse, i.e. M. Chalus et Mlle Delorme ont abouti à un accord de principe».

⁴² Sur ces malentendus et ces conflits v. REDONDI, p. 33 et *passim*.

Il voyait dans les recherches américaines, qui portaient surtout sur l'histoire des idées et même désormais sur les bases épistémologiques des sciences, un modèle sur lequel attirer l'attention en France pour l'y organiser. L'école d' 'histoire des idées' fondée justement à la Johns Hopkins par Lovejoy et Boas ne doit pas être considérée, comme le fait un biographe de Braudel⁴³, en rapport avec la problématique de l'histoire économique et sociale, mais avec celle de l'histoire littéraire et celle de la philosophie: elle représente de ce point de vue une perspective méthodologique capable d'unifier des problématiques et de concilier l'étude de documents littéraires et artistiques avec celle de l'histoire de la pensée philosophique et scientifique. Koyré s'en était vite rendu compte, peut-être grâce à des indications de Lévy Bruhl, et avait traité de *The Revolt against Dualism: an Enquiry about the Existence of Ideas* d'Arthur Lovejoy en 1931 dans la «Revue d'histoire de la philosophie» et d'un livre important publié par celui-ci et par George Boas, *Primitivism and related Ideas in Antiquity*, dans la «Revue philosophique» de 1936. La connaissance précoce de cette méthodologie sera l'un de ses points forts lorsqu'il se plongera dans l'environnement américain et devra en tenir compte. En Amérique il avait eu des contacts personnels avec ce groupe, dont Cherniss, maintenant membre de l'IAS, avait fait partie. Après New York et avant Princeton, Baltimore c'est pour Koyré la plus importante parmi les nombreuses universités visitées. Il la décrit comme étant petite, mais dégagant une sympathique atmosphère informelle, et se réjouit d'y avoir connu Boas, Temkin et Edelstein⁴⁴.

Il avait choisi le «Journal of the history of ideas» pour y publier en anglais un essai sur Bonald et *Galileo and Plato*, un extrait traduit des *Études galiléennes*. Ce n'est pas un hasard si ses «Noguchi Lectures» *From the Closed World to the Infinite Universe* ont été tenues à la Johns Hopkins et y ont été publiées en 1957: au début de ce livre célèbre il renvoyait à la *Great Chain of Being* de Lovejoy, qui y avait enseigné.

Mais Koyré était aussi en contact avec d'autres instituts, où il avait pris la parole déjà avant la guerre. Depuis 1946 il avait visité de nombreuses universités américaines: la New School for Social Research et sa Graduate Faculty, la University of Chicago et son Theological Seminary; la Columbia; Harvard; Notre Dame; le Saint John College d'Annapolis; le Swarthmore College en Pennsylvanie; Yale; Cornell; Buffalo (Rosswell Park Lecture); Brandeis; Virginie; Pennsylvania State University et Pennsylvania State College; Johns Hopkins Baltimore; Boston, American Academy of Science and Arts; MIT; Madison, Wisconsin; et pour conclure Princeton.

Koyré avait écrit en 1952 à Braudel que l'un des buts de son enseignement en Amérique était le «maintien du prestige de la tradition française de l'histoire philosophique des sciences». En remerciant pour la médaille Sarton qui lui avait été attribuée à Boston en 1954, Koyré supposait que les Américains avaient

⁴³ G. GEMELLI, *Fernand Braudel*, Paris, O. Jacob 1995, p. 214, à propos de Lovejoy (filtré à travers l'interprétation de Perry Miller). L'auteur reprend le jugement de Frederic Lane, enseignant d'une génération postérieure et aux intérêts divergents à la même université de Baltimore; à la p. 213 et n. il rappelle aussi que d'après Robert Darnton dans les années quatre-vingts les «Annales» bénéficient d'une «mode qui semble se répandre partout, excepté que dans le secteur de l'histoire intellectuelle», mais que «le terme [mentalité] survivra difficilement à l'américanisation».

⁴⁴ Marbach, Koyré à Klibansky, lettre du 15.10.1951, écrit: «Baltimore est une petite Université et l'atmosphère est très sympathique. Très *informal*. Et la tradition de Lovejoy est vivante. J'ai fait la connaissance de Boas, de Temkin, d'Edelstein qui est ici pour un an».

voulu honorer dans ma personne la tradition que je représente, ou du moins je m'efforce de représenter, la tradition des Tannery, des Brunschvicg, des Meyerson, la tradition de ce que j'aimerais appeler l'histoire philosophique de la science⁴⁵.

L'histoire de la science peut être faite de beaucoup de manières diverses: on peut

chercher à isoler cette histoire et nous la présenter comme une chronologie des découvertes, bulletin des victoires remportées par elle sur la nature [...] On peut aussi [...] la présenter comme un *graveyard of forgotten theories*, histoire des erreurs, et même de la bêtise humaine. On peut au contraire chercher à relier l'histoire de la science à celle de la technique, de l'évolution sociale, de la lutte des classes, que sais-je encore, expliquer par exemple la naissance de la science moderne en tant qu'elle s'oppose à celle du Moyen Âge par l'effet ou le reflet de la substitution du monde bourgeois au monde féodal⁴⁶.

Pour le Centre Koyré présente des demandes de postes, de personnel et de moyens, mais le programme méthodologique est considéré comme sous-entendu étant donné que Braudel et les siens le connaissaient: ils avaient déjà soutenu, dans le cas du Collège de France, son *Orientation des recherches et projets d'enseignement*, qui marquait le programme de Koyré en 1951 et où il déclarait:

impossible de séparer, en compartiments étanches, l'histoire de la pensée philosophique et celle de la pensée religieuse dans laquelle baigne toujours la première, soit pour s'en inspirer, soit pour s'y opposer. [...il est] pareillement impossible de négliger l'étude de la structure de la pensée scientifique. [...] L'évolution de la pensée scientifique [...] ne formait pas, non plus, une série indépendante, mais était, au contraire, très étroitement liée à celle des idées *transscientifiques*, philosophiques, métaphysiques, religieuses⁴⁷.

À la lumière des profondes crises contemporaines («la crise des fondements» et l'«éclipse des absolus mathématiques, la révolution relativiste, la révolution quantique») Koyré recommandait d'accorder dans les recherches scientifiques autant d'attention aux échecs qu'aux réussites.

Les erreurs d'un Descartes et d'un Galilée, les échecs d'un Boyle et d'un Hooke ne sont pas seulement instructifs, ils sont révélateurs des difficultés qu'il a fallu vaincre, des obstacles qu'il a fallu surmonter⁴⁸.

Il rappelait ses études sur les mystiques («la mystique de Boehme est rigoureusement incompréhensible sans référence à la nouvelle cosmologie créée par Copernic», comme il le montrera dans un article paru dans «Critique») et réaffirmait sa thèse fondamentale⁴⁹.

⁴⁵ Koyré, *Ibid.* ; v. aussi sa conférence prononcée devant l'American Association for the Advancement of Science, à Boston 1954, *Influence of Philosophical Trends on the Formulation of Scientific Theories*, "The Scientific Monthly", LXXX/2, 1955, pp. 107-111; réimprimé dans *The Validation of Scientific Theories*, mélanges éd. par Philipp Franck, New York, Collier, 1961, p. 177-187; Koyré, *EHPP*, p.231-246..

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Koyré, *EHPP*.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*: «transformation spirituelle qui a bouleversé non seulement le contenu, mais les cadres mêmes de notre pensée: la substitution d'un univers infini et homogène au cosmos fini et hiérarchiquement ordonné de la pensée antique et médiévale, implique et nécessite la refonte des principes premiers de la raison philosophique et scientifique, la refonte aussi des notions fondamentales, celles du mouvement, de l'espace, du savoir et de l'être. [...] L'étude de la pensée philosophique et religieuse des grands protagonistes du mathématisme expérimental, des

Il appréciait le fait qu'aux USA ces études fussent connues également en province:

Madison est un trou, mais un trou charmant, une cité-jardin entre deux grands et deux petits lacs; capitale de l'État du Wisconsin – beurre, œufs, fromage – et de l'Université du dit État: 13.000 étudiants! On y fait même du grec, et de la linguistique comparée, de la philo et de l'histoire des sciences. C'est étonnant⁵⁰.

À l'époque c'étaient là des expériences peu communes qui faisaient de Koyré une figure de spécialiste possédant une très vaste pratique internationale: une figure qu'on ne trouvait pas facilement dans l'histoire des sciences, tant en France qu'aux États-Unis, et qui était considérée par Braudel comme une figure-clé. Dans les universités des USA il avait rencontré et influencé de nombreux hommes d'étude plus jeunes (Clagett, Gillispie, Grant, Murdoch, Kuhn), au point qu'on a l'habitude de dire qu'il a été en Amérique le fondateur de l'histoire des sciences, qui s'est imposée grâce à lui en divers lieux. En France aussi, pendant la période qui suivit la guerre, il avait autour de lui Belaval, Costabel, Taton, Russo, Itard, Roger, Moscovici. Il résulte des lettres cordiales et familières écrites par Koyré à Braudel qu'il s'était adapté avec enthousiasme aux milieux académiques des USA, surtout à l'Institute for Advanced Study de Princeton («île de Thélème», «cette Thébaïde») et que chaque fois qu'il devait revenir en France il regrettait beaucoup les conditions de recherche qu'il laissait outre-Atlantique.

Les jours se suivent et se ressemblent – par quoi se distingueraient-ils ici dans cette Thébaïde? – et donc passent vite. Je m'aperçois avec terreur que le jour du départ approche. Et que je n'ai pas fait la moitié du quart de ce que j'avais l'intention de faire, et n'ai pas lu le dixième du quart des livres que j'avais la ferme décision de lire⁵¹.

Comme il l'avait écrit à Hedwig Conrad-Martius en 1956, si cela n'était pas pour Do (qui ne se plaisait pas à Princeton) et à cause d'«une sorte de lien qui l'obligeait à ne pas quitter Paris, il serait resté à Princeton»⁵². À Paris, son nouveau rôle à la Sixième Section et auprès du Centre, où il avait divers collaborateurs, lui donnait un but. Mais en réalité il tenait beaucoup à faire des allers-retours: l'exil et le mouvement étaient propres à sa nature inquiète; encore durant sa maladie terminale il essayait d'organiser son retour à Princeton. Pendant toute sa vie il n'avait jamais connu de patrie unique.

On a souvent utilisé en parlant de Koyré la définition de cosmopolite: mais elle n'est pas appropriée, comme le fait noter Hannah Arendt qui le connaissait bien et dans un certain sens lui ressemblait, d'après la description que Jaspers fait d'elle⁵³.

précurseurs et des contemporains de Newton et de Newton lui-même, se révéla indispensable pour l'interprétation complète de ce mouvement. Les conceptions philosophiques de Newton concernant le rôle des mathématiques et de la mesure exacte dans la constitution du savoir scientifique furent aussi importantes pour le succès de ses entreprises que son génie mathématique».

⁵⁰ Koyré à Braudel, 2.10.53. Koyré décrit Madison et son université d'une manière très favorable également à son élève Scott.

⁵¹ Je cite d'après une lettre de Koyré à Braudel, de Princeton, 30.11.57. Je dois à Paule Braudel d'avoir pu faire une copie de cette lettre ainsi que d'autres, alors qu'elles étaient rangées et conservées à la MSH, avant qu'elles ne soient déposées à l'Institut de France.

⁵² KOYRÉ, lettre du 29.4.1956, dans Munich, Staatsbibliothek, mss. ANA, Conrad-Martiusiana: «eine Art von Pflichtmäßigkeit Gebundenheit Paris nicht zu verlassen, wäre ich in Princeton geblieben».

⁵³ JASPERS, *Autobiografia filosofica*, Naples, Morano 1969, p. 117: «Exilée en 1933, parcourant le monde, gardant confiance au milieu de difficultés infinies, elle connaissait les horreurs bouleversantes de notre existence lorsque celle-ci, arrachée à son état d'origine, se retrouve privée de tout droit, confrontée aux conditions inhumaines de l'apatride. Elle avait tenté de prendre racine, ayant toujours quelque terrain à cultiver, mais elle ne se sentit pas à

Hannah Arendt avait donné à Blumenberg une description sympathique et vivante de Koyré, l'évoquant comme un «Juif russe, ballotté en France et complètement francisé, mais encore et toujours totalement juif russe»⁵⁴. Une définition plus large et convaincante que le cosmopolitisme pur et simple.

même de s'y fixer de manière à l'accepter en sens absolu et sans émettre de critiques, loin de ses attaches comme l'avait voulu l'histoire et au-delà des tâches tour à tour assumées. L'indépendance intérieure en fit une cosmopolite».

⁵⁴ Cf. *supra*, n. 22.

ABRÉVIATIONS

<i>EHPP</i>	= A. Koyré, <i>Études d'histoire de la pensée philosophique</i> , Paris, A. Colin 1961.
<i>EHPS</i>	= A. Koyré, <i>Études d'histoire de la pensée scientifique</i> , Paris, PUF 1966.
<i>CAK</i>	= <i>Archives Koyré au Centre Alexandre Koyré, Paris.</i>
<i>AN</i>	= <i>Paris, Archives Nationales.</i>
<i>Paris, AC</i>	= <i>Paris-Fontainebleau, Centre Archives Contemporaines.</i>
<i>Washington, NA</i>	= <i>Washington-College Park, Md., National Archives.</i>
<i>OSS</i>	= <i>Office of Strategic Services.</i>
<i>DS</i>	= <i>Department of State.</i>
<i>JM</i>	= <i>Notre Dame University, J. Maritain Center.</i>
<i>RAC</i>	= <i>Rockefeller Archive Center / RG = Refugee Group / s. = series / b. = box / f. = folder.</i>
<i>R. I</i>	= «Renaissance», I, p...
<i>R. II-III</i>	= «Renaissance», II-III, p...
Redondi	= P.Redondi éd., Koyré, <i>De la mystique à la science</i> , Paris, EHESS, 1986.
Marbach	= Deutsches Literaturarchiv, Marbach, Klibansky Nachlass.

INDEX DES SOURCES MANUSCRITES

Cambridge, Ma (USA), Widener Library, George Sarton Correspondence, Ms. Am. 1803 (lettre de Koyré à Sarton, 3.11.1942).

Charlottesville, Va (USA). Archives privées prof. Jenny Strauss Clay (Correspondance de Paul et Bettina Kraus).

Chicago, University of Chicago Library, Special Collections, Richard Mc Keon Papers (lettre de Koyré à Mc Keon, Paris 7.05.1946).

- Archives Paul Kraus, Box 10, folder 3 (Koyré, *Introduction à la lecture de Platon*).
- Archives Leo Strauss (lettre de Koyré à Strauss, Paris, 15.8.1945).
- Archives Leo Strauss (lettre de Koyré à Strauss, Paris, 28.10.1945).

Fontainebleau, Centre des Archives Contemporaines, Archives de la Direction de la Sûreté, Cabinet du Ministre du Travail n. 1.11.193567, cote 940457/228 (Dossier Michel Koyré).

Francfort-sur-le-Main, Stadt- und Universitätsbibliothek, Max Horkheimer Archiv, I.1.260 (lettre de Horkheimer à R. Aron, 7.12. 1937).

- VI 27°.395 (lettre de Marcuse à Horkheimer, de New York, 6.12.1935).

Ithaca, NY (USA), Cornell University, Rare and Mss Collection, Box 25 folder 14/17/2354 (lettre de Koyré à Guerlac, 25.11.1954).

Kiev, Archives centrales d'État de l'Ukraine, F. 2, op. 1, str. 281 (Bulletins du bureau de propagande, Odessa), 1919.

- 83 3897 (supplique de Wladimir Koyré pour son fils Alexandre).
- Copie 125 (N. 122). Ministère de l'Intérieur. Gouverneur d'Odessa (Nabokov), Chancellerie du tribunal à la section des gardes d'Odessa (10.06.1909). N. 1909.

Londres, the Warburg Institute, Archives, lettres de Koyré à Saxl et à Gertrud Bing, et de Saxl à Koyré.

Marbach, Deutsches Literaturarchiv, Klibansky Nachlass (Koyré à Klibansky, de Marseille s.d. [1933]).

- (Koyré à Klibansky, s.d. [1935]).
- (Koyré à Klibansky, s.d. [1936]).
- (Koyré à Klibansky 9.3.1946).
- (Koyré à Klibansky 15.03.[1946]).
- (Koyré à Klibansky 15.10.1951).
- (Koyré à Klibansky, 9.11.[1951]).
- (Koyré à Klibansky, 11.12.1955).
- (Koyré à Klibansky, 1.11.1956).
- (Koyré à Klibansky, 5.01.1957).
- (Edgar Wind à Klibansky, 10.11.1936).

Ibid, Jaspers Nachlass.

Moscou, Archives KGB, 10/A-713 (funérailles et nécrologes de Wladimir Koyré).

- Moscou, GARF (Archives d'État de la Fédération Russe), Ph. 102 (département Police) d.7 (tenue registres de l'a. 1907) No. 3223/8362 (11.12.1907).
- archives 10, section spéciale (20.12.1907) No. 30202 (Compte rendu de service, 3.11.1907).
 - archives 10, section spéciale 102 DB 05 19089, f. 83r-85r.
 - 102 D.6.1913, 15r17, f. 113.
 - 102.D/1907. 8263, f. 10 (Archives 3, f. 2).
 - 102.00, section spéciale. 1910. 139m1, f. 53: Bureau Registre n. 9, 25.06.1914, N° 40462 (rapport du chef de la police d'investigation de Rostov-s.-le-D. le 21.05.1914).
 - 626 sect. spéciale n. 29260, reçu le 17.12.1907 (Chef de section au Directeur du Département de police sect. spéciale, de Rostov, 30 novembre 1907).
 - Archives 83, feuillet 24 et suiv., Entr. 626 du 17.12.1907 (section spéciale, N. 29260, 12.12.1907; registres, 4.01.1908, N. 311), Chef de section du service de garde Donskoi, Rostov-sur-le-Don au Directeur du Département de la Police, section spéciale, 30.11.1907, N. 3130).
 - Archives 83, feuillet 24 et suiv., Entr. 626 procès verbal du 27-30 novembre 1908, N° 18, p. 58.
 - N°. 21520 (ville de Kherson), 71047 registres de bureau (secret), f. 110, 3, document rétrospectif du M.V.D. (Ministère de l'Intérieur) Gouverneur de Kherson (chancellerie), du 27.06.1913.
 - N° 21520 / table 3 (MDV = Ministère de l'Intérieur, Gouvernorat et ville de Kherson) 71047; N° 12333 (tenue des registres du bureau 'Secret'), f. 110, rétrospective du 27.06.1913.
 - section spéciale No. 30202, Compte rendu de service du 3.11.1907; parvenu le 20.12.1907.
 - section spéciale secrète, Rostov-s.-le-D., 17.09.1908 (surveillance et arrestation de Koyré 1907).
 - section spéciale, n. 3130 du 30.11.1907 (entrée 626, 17.12.1907; f. 24: renvoie à son rapport du 30 novembre, n. 3099).
 - 102 D-/1907, N. 8263, ff. 15-16 (142804, tenue registres n. 7, 4.12.1907, 32260).
- Moscou, GIJS (Centre russe de conservation et d'étude de documents d'histoire moderne), 2270.
- Archives 62, Section Spéciale, 1828 (10 mai 1908).
 - 93: Lieutenant de Vaisseau Rollin, chef du Service Renseignement Marine [S.R. Marine Russie Sud, rapport n. 67] (de Constantinople, 9.11.1919: arrestation de Koyré qui s'était présenté à un torpilleur français à Odessa, 1919).
 - 102 d-7 19078263, f. 26r-v (lettre séquestrée par la Police, 1907).
 - 26071: La section étrangère du bureau d'informations du commissariat des affaires étrangères d'Odessa. D'après des renseignements d'excellente source.
 - 26079 (2270. 1.42/.1.660; 122).
 - 26079, CAA. Commandement des Armées Alliées en Orient.
 - 26079, Compte rendu du renseignement n. 21 / Renseignements spéciaux. I: Agents bolchevistes (7 décembre 1921).
 - 26079: Le Préfet de Police à M. le Ministre de l'Intérieur, Paris le 24.05.1922.
 - 27787 (= f. 7, op. 2, d. 2741), f. 45 (N. D M/2148).
 - 2^{ème} bureau S.R. N° 498/2 S r (10773), dossier 26079, Commandement des armées alliées en Orient: Général Nayral de Borgon Commandant du Corps d'Occupation à Constantinople à M. le Ministre de la Guerre, État-Major de l'Armée, 2^{ème} bureau, le 27.09.1920.
 - 2^{ème} bureau S.R. N° 498/2 S r (10773), dossier 26079: Arrestation de Reiter chef du service de Renseignement bolchevik à bord du Marocain à Odessa le 1^{er} septembre 1919 p. 28, n. 4-5.
 - Archives 62, section spéciale, No. 14364, du 15 mai 1908, Compte rendu pour le mois d'avril 1908.

- p. 7, on 2, g. 2741 / 27787/ N Dm / 1899 Informations sur Michel Leschinsky (1925).
- 7.1.650 (2) n. 113 Informations sur Michel Leschinsky (2.7.1928).
- 7.1.650 n. 113 Informations sur Michel Leschinsky (28.7.1928).

Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Archiv der bayerischen Phänomenologen, Märit Furtwängler Scheler, *Kleine Aufzeichnung über mein Leben mit Max Scheler* (ms.).

- ANA 387, E, II (Max Scheler) (texte original dactylographié et signé par Maria Scheler à Spiegelberg 15.2.1956).
- (E. Stein, lettre s.d. [1932]).
- Mss. Herbert Spiegelberg: R. Courant, *Reminiscences from Hilberts' Göttingen*.
- (Lettre de Koyré à H. Spiegelberg).
- Conrad-Martiusiana C. II (lettre de Koyré, s.d., mais précédant octobre 1911).
- Conrad-Martiusiana C. II (lettre de Koyré de Kiev 4.04.1918).
- Conrad-Martiusiana (lettre de Koyré, 22.09.1954).
- Conrad-Martiusiana (lettre de Koyré, 29.4.1956).
- Conrad-Martiusiana (lettre de Koyré, 10.01.1957).
- Conrad-Martiusiana (lettre de Koyré à Hedwig Conrad-Martius, 4.03.1963).
- ANA (Max Scheler): (Maria Scheler renvoie Spiegelberg à Koyré).
- ANA 387. E. II (lettre de Koyré à Spiegelberg 14.12.1953).
- ANA 387 (lettre de J. Hering à Spiegelberg, s.d. [1957]).

New York, New York University Library, Tamiment collection (Curriculum de Koyré, 1940).

Paris, AN, Fascicule sur la naturalisation de Koyré (avec lettre de M. Vernes, 16 janvier 1922, et autres documents).

Paris, AN, 61 AJ 91 (lettre de Bouglé, 8 mai [1932])p. 164-165, n. 33-35. Paris, Archives privées Mme Belaval (lettre inédite de Paul Desjardins à Koyré le 4 juin 1929).

Paris, Archives privées Mme Belaval (Lettre de Gilson 'à qui pourrait être intéressé', 6 novembre 1940).

Paris, Archives privées Mme Corbin (lettre de Koyré à H. Corbin).

Paris, Bibliothèque Nationale de France, Mss., Archives Kojève (notes sur relativité et quantistique).

Paris, CAK (Koyré lettre à Herbert Spiegelberg, 10.8.1956).

- Koyré, *Present Trends of French Philosophical Thought*, (conférence 1946 New School Graduate Faculty, New York).
- Koyré, ébauche de curriculum vitae.
- Koyré, notes de cours de Hilbert, Husserl, Reinach et autres à Göttingen.
- AN., texte dactylographié (Anders, *Vorwort*).
- Koyré, *Essai critique sur la théorie de la relativité*, *passim* p. 110 - 120.
- Koyré, *Zum Relativitätsprinzip*.
- Koyré, *Insolubilia*, dissertation présentée à Husserl (cahier).
- Koyré, notes de leçons de M. Scheler (1910-1911).
- Koyré, conférence *Bergsons Zeittheorie*.
- Koyré, ms allemand sur Bergson, sans titre, de 16 feuillets.

- Paris, Institut d'Études Slaves, Fonds Mazon (lettre de Koyré à A. Mazon, s.d.1940).
 – (lettre de Koyré à Mazon, 31.08.1940).
- Paris, Archives de l'Alliance Israélite Universelle, Ms. CDV, ms. 650, b. 6, d.20 (conférence)
 (Lévy-Bruhl au Comité de Documentation et Vigilance, 1.2.1938), texte dactylographié.
 Russie I C I (3), carton 469 (Rapport confidentiel adressé à l'ICA en novembre 1907 par M.
 Vinaver, Avocat... Odessa).
- Paris, Bibl. Sorbonne, bibl. Cousin, correspondance ms. 368 (lettre de X. Léon à Halévy,
 8.05.1913).
 – (X. Léon à Halévy, 28.03.1911).
 – ms. 368 (X. Léon à Halévy, 8.07.1911, 3.8.1911, 9.08.1911, 23.09.1912), p. 60, n. 13.
 – (lettre de Koyré à Xavier Léon, 23.12.1920) p. 59, n. 6.
 – ms. 362 (microfilm FB 669), p. 332, Xavier Léon, Correspondance (A. Koyré à X. Léon,
 1920) p. 110, n. 1; p. 113, n. 11-12.
- Paris, Institut de France, fonds Braudel (lettre de Koyré à Braudel du 2.10.1953).
 – (Koyré à Braudel, 12.07.1957).
 – (Koyré à Braudel, de Princeton, 30.11.1957).
- Paris, Mémorial de la Shoah DCIV. 14. (Lettre à Leo Simon, 13.8.1936).
- Paris, Mémorial de la Shoah DCIV-DCLIV.2; Adresses, n° 25.
- Paris, Archives de la Cinquième Section de l'EPHE, Séance du 5 février 1922 (délibération du
 mandat donné à Koyré. Lettre jointe de Maurice Vernes, 6.2.1922).
- Princeton, IAS, Archives, (lettre de Koyré à Scott, 12.2.1952).
 – (lettre de Koyré à Scott, 22.11.1953).
 – (lettre de Koyré à Scott, 25.12.1957).
 – (lettre de Koyré à Oppenheimer, 18.12.[1963]).
 – (lettre d'Henry G. Guerlac à Oppenheimer, de Saint-Paul-de-Vence, 28.8.1954).
- Rostov-sur-le-Don, Archives d'État (26.11.1907) .
 – protocole daté du 30.11.1907 (qui renvoie au protocole n. 18, paragraphes 49 et 98).
 Sect. Secrète, Chef de la sect. Donskoj des Gardes, nr. 3618 (24.09.1909), nr. 25859 (29.09.1909).
- Saint-Germain-la-Blanche-Herbe (Caen), IMEC (Institut pour la mémoire de l'édition
 contemporaine) (Koyré, lettre à J. Wahl, de Paris, 8.8.1945).
- South Bend, Indiana (USA), Notre Dame University, JM 17/05, Maritain à Lévi-Strauss, de
 Croton-Falls, Juillet 23, 1942.
 – JM 18/12, Agreement with the New School (lettre de Mirkine, Grégoire et Koyré à Johnson,
 21.11.1941, et mémorandum que le 30.9.1941 Johnson après un colloque avec Grégoire envoie
 à divers collègues: conservé dans la copie de Maritain).
 – JM 18/12, Johnson à Maritain, Grégoire et Mirkine-Guetzévitch, 25.4.1944.
 – JM 18/13, Mirkine à Maritain, 2.6.1942.
 – JM 18/13, lettre 11.08.1942.
 – JM 18/13, p. 188, n. 1.
 – JM 18/13; 21.07.1942.
 – JM 19/05, Mirkine à Maritain, 12.08.1942.

INDEX DES SOURCES MANUSCRITES

- JM 19/6.
- JM (Lettre de Johnson, 9.9.1942).
- JM (lettres écrites par Mirkine-Guetzévitch à Maritain durant la première crise à la Rockefeller).
- Tarrytown, N.Y. (USA) RAC, J. Marshall, Diaries.
- RAC, R. G. 1.1 / s. 200/ b. 51 / f. 634 (11.09.1940).
- RAC, R. G. 1.1 / s. 200/ b. 51 / f. 634 (27.09.1940).
- RAC, R.G. 1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 598 (8.10.1942).
- RAC, R.G. 1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 598 (9.10.1942).
- RAC, R.G. 1.1 / s. 200 / b. 51/ f. 597 (Makinsky à Marshall 20 mai 1943).
- RAC, R.G. 1.1/200/b. 53 / f. 625.
- RAC, R.G. 2. 100. 1940 / b. 187 / f. 1342.
- RAC, R.G., 1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 634, Alvin Johnson à T.B. Appleget (3 oct. 1940).
- RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 597 p. 19, n. 12.
- RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 597 (A. Johnson à T.B. Appleget).
- RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 51 / f. 634 (2.10.1940).
- RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 54 / f. 634 (24.2.1942).
- RAC, R.G.1.1 / s. 200 / b. 54 / f. 634 (24.2.1942).
- RAC, R.G.1.1 / s. 200/ b. 51 / f. 63.

Vienne, ÖNB, G. Anders Nachlass (lettre d'Anders - qui signe G. Stern - à Koyré, 19.04.1947).

- Anders Nachlass (lettre de G. Anders à Koyré).
- Anders Nachlass (lettre de Koyré, du 11.2.1946).
- Anders Nachlass p. 231, n. 19.

Vincennes, AM (Archives militaires): S.H.D. (Service historique de la Défense), AG (Archives de la Guerre), 7 N2 3008 (jadis: série Renseignements, dossier 26079), fol. 42.

- AM, Carton 1089, Dossier 7-2-2270.
- AM, 7 N 644.
- AM, 17 N 570.
- AM, 17 N 586.
- AM, II^{ème} bureau, S.R.-S.C.R. / Carton 1089, Dossier 7-8-2270, original, dat. 27.12.1919.
- AM, Ministère de la Guerre, État-Major de l'Armée / II^{ème} Bureau / N. 3345 S.C.R. 2/11: Note pour la Direction de la Sûreté Générale.

Washington, Library of Congress, Arendt Papers (Lettres de Koyré à H. Arendt).

INDEX DES NOMS

Abélard, Pierre
Abramson, Henry
Acheson, Dean
Adam, Charles
Adams, John
Adams, secrétaire de l'Academic
Council, Londres
Adler, Max
Adorno, Theodor
Agrippa von Nettesheim, Heinrich
Cornelius
Alembert, Jean-Baptiste Le Rond, dit d'
Ales Bello, Angela
Althusser, Louis
Anders v. Stern
Anscombe, Elizabeth
Anselme d'Aoste
Antisthène
Appleget, Thomas
Archimède
Arendt, Hannah
Aristote
Aron, Raymond
Arvon, Henri
Ascoli, Max
Aubert, Pierre
Auffret, Dominique
Augustin d'Hippone
Avé-Lallemant, Eberhard
Averroès
Avicenne
Aymard, Maurice
Azan, lieutenant colonel

Baader, Franz von
Bachelard, Gaston
Bacon, Francis
Bacon, Roger
Badawi, Abdel Rahman
Baldwin, Thomas
Barrow, Isaac
Barth, Karl
Barthelet, Philippe

Baruzi, Jean
Baruzi, Joseph
Basch, Victor
Bataille, Georges
Bauman, Fred
Bayle, Pierre
Beaufret, Jean
Béla Kun, v. Kun, Béla
Belaval, Yvon
Benar, Y.G.
Benedetti, Giovanni Battista
Benjamin, Walter
Bentwill, Norman
Berdiaev, Nikolaj Aleksandrovitch
Berg, Otto
Bergson, Henri
Berkeley, George
Berkov Kozlovsky, Iosif-David
Berlin, Isaiah
Bermann-Fischer, Gottfried
Bernstein, Barton
Berr, Henri
Berthelot, Marcelin
Bezold, Carl
Biemel, Walter
Biezunski, Michel
Billington, James Hadley
Bing, Gertrud
Bird, Kai
Blake, William
Blanchet, Léon
Blin, Georges
Bloch, Marc
Blondel, Raoul
Blücher, Heinrich
Blumenberg, Hans
Boas, Franz
Boas, George
Boas Hall, Marie
Bocheński, Józef Maria
Bodin, Jean
Body, Marcel
Boèce, Severinus
Boehme, Jacob

- Boerhaave, Herman
 Bogdanov, Alexandr Alexandrovitch
 Bohr, Niels
 Boll, Franz
 Bolzano, Bernhard
 Bonald, Louis de
 Bonaparte, Napoléon
 Bonaventure de Bagnoregio
 Bonchino, Alberto
 Bonicalzi, Francesca
 Bonnet, Henri
 Borden, C.M.
 Borelli, Giovanni Alfonso
 Borkenau, Franz
 Bòscovich, Rudjer Josip
 Bouglé, Célestin
 Boulat, André,
 Boulgakov, Michail
 Boulgakov, Serguei
 Boutroux, Émile
 Boutroux, Pierre
 Boyle, Robert
 Bramanti, Donato
 Braudel, Fernand
 Braudel, Paule
 Brecht, Bertolt
 Bréhier, Émile
 Brentano, Franz
 Brinkley, George
 Brodin, Pierre,
 Broué, Pierre
 Brouwer, Luitzen
 Brovkin, Vladimir
 Brunet, Jacques Charles
 Bruno, Giordano
 Brunschvicg, Léon
 Buonamici, Francesco
 Burke, Peter
 Burloud, Albert

 Cachin, Marcel
 Caillois, Roger
 Callicle
 Calmette, Albert
 Calogero, Guido
 Calvin, Jean
 Camus, Albert
 Cantimori, Delio
 Caramella, Santino

 Carathéodory, Constantin
 Carre, Wildon
 Carson, Cathryn
 Carton, Raoul
 Cassina, Ugo
 Cassirer, Ernst
 Catroux, Georges
 Cavaillé, Jean-Pierre
 Cavaillès, Jean
 Cavaliere, Bonaventura
 Cazeneuve, Jean
 Celpanov, Georges
 Cerruti, Luigi
 Cevyrev
 Chalus, Paul
 Chamberlain, Leslie
 Chambry, Émile
 Charléty, Sébastien
 Chenaux, Paul
 Cherniss, Harold Fredrik
 Chestov, Léon
 Chevallier, Haakon
 Chinard, Gilbert
 Chkheidze, Nikolaj
 Cieszkowsky, August
 Cinnella, Ettore
 Clagett, Marshall
 Clemen, Carl
 Clément, Olivier
 Cohen, Gustave
 Cohen, Hermann
 Cohen, I. Bernard
 Cohen, Morris
 Cohen Rosenfield, Eleonore
 Comte, Auguste
 Comenius, Jan Amos
 Conant, James B.
 Condillac, Étienne Bonnot de
 Conrad, Theodor (dit Hans)
 Conrad-Martius, Hedwig
 Constant, Louis
 Conte, Francis
 Copernic, Nicolas
 Corbin, Henry
 Corbin, Stella
 Costabel, Pierre
 Coudert, Frédéric René Junior
 Courant, Richard
 Couratier, M.

Courcy de, colonel
 Cousin, Victor
 Couturat, Louis
 Crease, Robert
 Cretiens, capitaine
 Crombie, Alistair Cameron
 Curtius, Ernst Robert

 Dalton, John
 Darnton, Robert
 Darwin, Charles
 Davy, Georges
 Déat, Marcel
 De Gandt, François
 Delambre, Jean-Baptiste
 Delbos, Victor
 Deleuze, Gilles
 Della Porta, Giovanni Battista
 Delmas, Bernard
 Delorme, Suzanne
 Démocrite
 Denck, Hans
 Denikine, Anton Ivanovitch
 Dennes, Maryse
 Denti, Adalgisa Maria
 Desanti, Jean Toussaint
 Descartes, René
 Desjardin, Paul
 Dewey, John
 Diederichs, Eugen
 Dieudonné, Jean Alexandre Eugène
 Dilthey, Wilhelm
 Di Vietto, Mario
 Dobarinov, Timofeï Ivanovitch
 Dobrolioubov, Nikolaï Aleksandrovitch
 Dostoievski, Fedor Mikhaïlovitch
 Drewitz, Amelie
 Dreyfus, Alfred
 Dreyfus Goguel, Mme
 Drozdova, Daria
 Du Bos, Charles
 Duhem, Pierre
 Duns Scot, John
 Durkheim, Émile
 Dürrenmatt, Friedrich

 Eckhart
 Eddington, Arthur Stanley
 Edelstein, Ludwig

 Edie, Callistus
 Edman, Irwin
 Edouardova, Zoia
 Eichmann, Adolf
 Einstein, Albert
 Eisenhower, Dwight David
 Ellensohn, Reinhard
 Embree, Lester
 Engels, Friedrich
 English, Jacques
 Enriques, Federigo
 Epiménide de Crète
 Erasme de Rotterdam
 Erlich, V.
 Essertier, Daniel
 Eucken, Rudolf
 Euclide
 Euler, Leonhard
 Evans-Pritchard, Edward Evan

 Fagan, Gus
 Faraday, Michael
 Faral, Edmond
 Farber, Marvin
 Farias, Victor
 Faulhaber, Michael von
 Fay, Thomas
 Faye, Eugène de
 Febvre, Lucien
 Feldes, Joachim
 Ferrero, Guglielmo
 Fest, Joachim
 Feuerbach, Ludwig
 Fhamond, colonel
 Fichte, Johann Gottlieb
 Ficin, Marsile
 Filoni, Marco
 Focillon, Henri
 Fomin, Dmitrij
 Fouad I, roi d'Égypte
 Franchet d'Espérey, Louis
 Franck, Sebastian
 Franco, Francisco
 Frangian, E.
 Frankel, Jonathan
 Frazer, James
 Frege, Gottlob
 Frenkley, Alexander
 Fresnel, Augustin

- Friedländer, Saul
 Fritsch-Estrangin, Guy
 Fruteau de Laclos, Frédéric
 Fukujama, Francis
 Furtwängler Scheler, Märit
 Fustel de Coulanges, Numa-Denis

 Gadamer, Hans Georg
 Galilée, Galileo
 Galli, Carlo
 Gandillac, Maurice de
 Garaudy, Roger
 Garin, Eugenio
 Gassendi, Pierre
 Gaulle, Charles de
 Gaunilon
 Gauss, Carl Friedrich
 Geach, Peter
 Geifman, Abraham
 Geiger, Moritz
 Gell-Mann, Murray
 Gemelli, Giuliana
 George, Stephan
 Gerl-Falkovitz, Hanna-Barbara
 Germain-Thomas, Olivier
 Geroulanos, Stephanos
 Giannetto, Enrico
 Gide, André
 Gilbert, Ludwig Wilhelm
 Gillispie, Charles
 Gillouin, René
 Gilson, Étienne
 Gisler, Erika
 Gismondi, Michael
 Glanvill, Joseph
 Glockner, Hermann
 Glotz, Gustave
 Goedel, Kurt
 Goerd, Wilhelm
 Goethe, Johann Wolfgang von
 Goldseger, messenger
 Goldstein, Jules
 Golovko, V.A.
 Gonseth, Ferdinand
 Goody, Jack
 Gordin, Jacob
 Gottlieb, Christian
 Gouhier, Henri
 Gourévitch, Boris

 Granovskii, Timofey
 Grant, Edward
 Grass, Günther
 Graziosi, Andrea
 Grégoire, Henri
 Gregorieff, inspecteur
 Groethuysen, Bernard
 Grosse Kracht, Klaus
 Grossmann, Hendryk
 Guerlac, Henry
 Guérout, Martial
 Guidera, Paolo
 Guillaume, Charles-Edouard
 Guillaume d'Auvergne
 Guillaume, Edouard
 Gundel, Wilhelm
 Gundlach, Gustav
 Gundolf, Friedrich
 Gurevic, Alexander
 Gurvitch, Georges
 Gurwitsch, Aron
 Guttmann, Ludwig

 Haardt, Alexandre
 Haering, Theodor
 Häfner, Lutz
 Hahn, Roger
 Halbwachs, Maurice
 Halévy, Elie
 Halleux, Robert
 Hamann, Johann Georg
 Hamelin, Octave
 Hankammer, Paul
 Hannequin, Arthur
 Hartmann, Eduard von
 Haupt, Georges
 Haym, Rudolf
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich
 Heidegger, Martin
 Heinemann, Fritz
 Heinzmann Gerhard
 Henry-Haye, Gaston
 Herbart, Johann Friedrich
 Hering, Jean
 Herken, Gregg
 Herlihy, Patricia
 Hermès Trismégiste
 Herzen, Alexandre
 Hesbois, Bernard

- Hettne, Björn
 Heurgon Desjardins, Anne
 Hilbert, David
 Hildebrand, Dietrich von
 Hildemeier, Manfred
 Hitler, Adolf
 Hobbes, Thomas
 Hobson, Verna
 Hoffmann, Ernst
 Hofherr, Marc
 Holborn, Hajo
 Hölderlin, Friedrich
 Hollinger, David
 Holton, Gerald
 Hook, Sidney
 Hooke, Robert
 Hoover, John Edgar
 Horkheimer, Max
 Horton, Robin
 Hours, Bernard
 Hubert, Henri
 Hugues de Saint-Victor
 Hume, David
 Huss, Jan
 Husserl, Edmund
 Husserl, Elli
 Husserl, Malvine
 Hyppolite, Jean
- Ihering, Rudolf von
 Ingarden, Roman
 Itard, Jean
- Jabotinsky, Vladimir
 Jackman, J.C.
 Jacobi, Friedrich
 Jakobsøn, Romàn
 Jakowenko, Boris
 James, William
 Janicaud, Dominique
 Jankélévitch, Vladimir
 Janney, docteur
 Jarczyk, Gwendoline
 Jardine, Nick
 Jaspers, Karl
 Jaurès, Jean
 Jésus Christ
 Joffé, Constantin
 Johan, R.
- Johannes Trithemius
 Johnson, Alvin
 Johnson, Lyndon B.
 Jorland Gérard
 Jouchkevitch, Antoine
 Joule, James Prescott
 Jouve, Gérard Henri
 Juvet, Gustave
- Kafka, Franz
 Kallen, Horace
 Kanevskaya, Marina
 Kant, Emmanuel
 Kantorowicz, Ernst
 Kantorowicz, Gertrud
 Kaplin, Gherse Zalmanov
 Karakhan, Lev Mikhailovic
 Katasonov, Vladimir *
- Katz, Barry
 Kaufman, médecin auxiliaire
 Kaufmann, Felix
 Kaufmann, Fritz
 Kautsky, Karl
 Keck, Frédéric
 Kenez, Peter
 Kepler, Johannes
 Kerenski, Aleksandr Fedorovitch
 Kestner, August
 Keyserling, Hermann von
 Kierkegaard, Søren
 Kimball Smith, Alice
 King, William
 Kipphard, Heiner
 Kittredge, Tracy
 Klein, Felix
 Klein, Jacob
 Klépinine, Tamara
 Klibansky, Raymond
 Kneale, Martha
 Kneale, William
 Knout, David
 Koestler, Arthur
 Kohler, Lotte
 Kohn, Jerome
 Kojève, Alexandre
 Kojèvníkov, Alexandre, v. Kojève,
 Alexandre
 Kolsky, Alexander Weniainovitch
 Koltchak, Alexandr

Kondratieva, Tamara
 Kornilov, Lavr
 Korobkov, Nazar Mikhailovic
 Korolivskij, S.M.
 Kotehonnovsky, Mstislav
 Koyré, Georges
 Koyré Teillac, Hélène
 Koyré, Julia
 Koyré, Michel
 Koyré, Vladimir (ou Wolf)
 Koyré Levine, Marie
 Kozba, soldat
 Krassin, Leonid
 Krassina, Lioubov
 Kraus, Bettina
 Kraus, Paul
 Krell, David
 Kriegk, Otto
 Kristeller, Paul Oskar
 Krohn, Claus Dieter
 Kropotkin, Petr Alekseievitch
 Kroukez, soldat
 Krug, Georghij Andreev
 Kuhn, Thomas
 Kun, Béla
 Kursonov, Petr Nikolaev

 Labarrière, Pierre J.
 Labourbe, Jeanne
 Labry, Raoul
 Lachelier, Jules-Esprit-Nicolas
 Lacroix, Claire
 Lacroix, Jean
 Lalande, André
 Lami, Giulia
 Landsberg, Paul-Ludwig
 Lane, Frederic
 Lane, John
 Lange, Friedrich Albert
 Langevin, Paul
 Lapenko, Pavel
 Laporte, Jean
 Laruelle, Marlène
 Laugier, Henri
 Lautmann, Albert
 Lavelle, Louis
 Lavergne, général
 Lavrov, Pëtr Lavrovitch
 Law, William

 Lebedensky, famille
 Leenhardt, Maurice
 Lefèvre, Henri
 Lefèvre d'Étaples, Jacques
 Lehmann, Hartmut
 Leibniz, Gottfried Wilhelm
 Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov)
 Lenz-Medoc, Paulus
 Léon l'Hébreu (J. Abravanel)
 Léon, Xavier
 Le Roy, Édouard
 Leschinsky, Marc
 Leschinsky, Michel
 Leschinsky, Zakhar
 Le Senne, René
 Lévi, Israel
 Lévi, Sylvain
 Levinas, Emmanuel
 Levine, Catherine
 Lévi-Strauss, Claude
 Lévy, Paul
 Lévy-Bruhl, Lucien
 Liard, Louis
 Lichtenberger, Henri
 Liessmann, Konrad Paul
 Lilienthal, David
 Lipps, Hans
 Livscits, Iakov Iosifovic
 Lloyd, Geoffrey
 Locke, John
 Lockhart, R.H. Bruce
 Lorentz, Hendrik Antoon
 Losski, Nikolaj
 Losski, Vladimir
 Lot, Ferdinand
 Lounatcharski, Anatoli
 Lovejoy, Arthur Oncken
 Löwith, Karl
 Lowrie, Donald
 Loyer, Emanuelle
 Loyson, Charles
 Lukács, György
 Lukes, Steven
 Luther, Martin
 Lutz, Hans
 Luxemburg, Rosa

 Mach, Ernst
 Mader, Wilhelm

- Magnin, E.
 Mahfouz, Neguib
 Maine de Biran
 Maire, Catherine
 Maitron, Jean
 Maizelis, Moïse
 Makdour, Ibrahim
 Makhno, Nestor
 Makinsky, Alexander
 Malebranche, Nicolas
 Malinowski, Bronisław
 Manasevic, Mikhail
 Mangin, général
 Mann, Heinrich
 Mannheim, Karl
 Mansour Fahmy bey
 Marcel, Gabriel
 Marcuse, Herbert
 Marion, Jean-Luc
 Maritain, Jacques
 Markoff, général
 Marrou, Henri-Irénée
 Marshall, John
 Martius, Hedwig, v. Conrad-Martius,
 Hedwig
 Marx, Karl
 Masaryk, Tomáš Garrigue
 Masoero, Alberto
 Mastroianni, Giovanni
 Mata Hari
 Mathesius, Wilém
 Mathura, Errol
 Mauss, Marcel
 Maxwell, James Clerk
 Mayer, Anne Marie
 Mazon, André
 Mazon, Brigitte
 McCarthy, Joseph
 Mc Guire, J.E.
 Mc Keon, Richard
 Melancon, Michael
 Mendel, Arthur Paul
 Mercier, Joseph Désiré
 Merleau-Ponty, Maurice
 Mersenne, Marin
 Metz, André
 Metzger-Bruhl, Hélène
 Meyer, R.W.
 Meyerson, Émile
 Meyerson, Ignace
 Miannay, Patrice
 Michelson, Albert Abraham
 Mieli, Aldo
 Mikhailovskij, Nikolaï
 Mikhailow, Nicolas
 Mikhejkin, N.P.
 Milhaud, Gaston
 Mill, John Stuart
 Miller, Perry
 Miller, R.C.
 Milton, John
 Mimey, chef d'escadron
 Minkowski, Eugène
 Minkowski, Hermann
 Minor, O.S.
 Mirkine-Guetzévitch, Boris
 Mirsky, Boris
 Molho, Anthony
 Monod, Gabriel
 Montagu, Ashley
 Montaigne, Michel de
 Montucla, Jean Étienne
 Moog, Willy
 Moore, George Edward
 More, Henry
 Moscovici, Serge
 Mossé-Bastide, Rose-Marie
 Mosseri, Denise
 Mosseri, Elia
 Mosseri, Simonetta
 Mottana, Paolo
 Moustafa Abd-Er-Razek bey
 Müller, Georg Elias
 Müller, sergent
 Mumford, Lewis
 Murdoch, John
 Murphy, A.E.
 Mussolini, Benito
 Nayral de Borgon, général
 Negri, Antonio
 Nelson, Leonard
 Nemeth, Thomas
 Nemo, Philippe
 Neugebauer, Otto
 Newton, Isaac
 Neyer, Maria Amata
 Nicolas de Cuse

Nicolson, Marjorie
 Niessel, général
 Nietzsche, Friedrich Wilhelm
 Nikolas Premier
 Nizan, Paul
 Nobécourt, Jacques
 Nohl, Herman
 Nora, Pierre
 North, John
 Noulens, Joseph
 Novalis

 Oberschlick, Gerhard
 Oettinger, Joseph
 Olesen, Søren Gosvig
 Oppenheimer, Frank
 Oppenheimer, Julius Robert
 Oppenheimer, Kitty
 Oranowsky, Anna
 Ortega y Gasset, José
 Osberg, capitaine
 Ossipoff, Anna
 Österreicher, Joannes Maria
 Ott, Heinrich
 Ottaviano, Giulietta
 Otto, Rudolf

 Pacelli, Eugenio pape Pio XII
 Pais, Abraham
 Palingènio Stellato, Marcello
 Panofsky, Erwin
 Papini, Roberto
 Paracelse
 Parain, Brice
 Pascal, Blaise
 Pascal, Pierre
 Paton, H.J.
 Peake, T.R.
 Peckhaus, Volker
 Péguy, Charles
 Peiffer, Gabrielle
 Peirce, Charles
 Perelman, Chaïm
 Perrin, Francis
 Perrin, Jean
 Perry, Ralph
 Petit, M.-L.
 Petit, Pierre
 Petlioura, Simon

 Peuckert, Will-Erich
 Pfänder, Alexander
 Pflug, Georg
 Philonenko, agent
 Piatakov, Georgij Leonidovitch
 Picard, Roger
 Picavet, François
 Pic de la Mirandole, Giovanni
 Planty-Bonjour, Guy
 Platon
 Plekhanov, Georgui Valentinovitch
 Plessner, Helmuth
 Poincaré, Henri
 Poiret, Pierre
 Polin, Raymond
 Politis, Laure
 Politzer, Georges
 Pollock, Friedrich
 Pomian, Krzysztof
 Popov, Iassan
 Pordadge, John
 Pospelov, Petr
 Povetkin, Ivan Nikiforov
 Preobrajenski, Evgueni
 Proudhon, Pierre Joseph
 Proust, Marcel
 Ptolémée, Claude
 Puech, Henri-Charles

 Queneau, Raymond
 Raddatz, Fritz
 Radek, Karl
 Radkey, Oliver Henry
 Raeff, Marc
 Rakovskij, Christjan Georgievitch
 Ramos, Samuel
 Randall, F.B.
 Randall, John Herman
 Ratti, Achille, pape Pio XI
 Raulff, Ulrich
 Rauschning, Hermann
 Redondi, Pietro
 Régis, Pierre Sylvain
 Reinach, Adolf
 Reinach, Salomon
 Reiter, André
 Reshetar, John S.
 Reuchlin, Johannes
 Rey, Abel

- Reybermann, Naum G.
 Reybermann Koyré, Dorothea (Do)
 Reybermann Koyré, Federica
 Reymond, Arnold
 Ribot, Théodule Armand
 Riemann, Bernhard
 Rietzler, Kurt
 Ritz, Walther
 Rodis-Lewis, Geneviève
 Roger, Jacques
 Rogger, Hans
 Romano, Ruggiero
 Rosca, Dumitru
 Rosen, Edward
 Rosenberg, Alfred
 Rosinsky, Herbert
 Rosset, monsieur
 Rossi, Paolo
 Roth, Joseph
 Roth, Michael
 Roth, Philip
 Rougier, Louis
 Rousseau, Jean-Jacques
 Runge, Karl
 Russell, Bertrand
 Russo, François
 Russo, Rosarita
 Rüstow, Alexander
 Rutkevitch, A.M.
 Rutkoff, Peter
- Sadoul, Jacques
 Saint-Martin, Louis Claude de
 Salomon, Albert
 Salvadori, Roberto
 Salviati, Filippo
 Saner, Hans
 Santillana, Giorgio Diaz de
 Sarton, George
 Sartre, Jean-Paul
 Sauer, Josef
 Saxl, Fritz
 Scanlan, James P.
 Schapiro, Meyer
 Scheler, Max
 Scheler, Max Georg Junior
 Scheler Scheu, Maria
 Schelling, Friedrich
 Scheu, Maria, v. Scheler Scheu, Maria
- Schiera, Pierangelo
 Schilling-Wollny, Kurt
 Schlegel, Karl Wilhelm Friedrich von
 Schlesinger, Arthur Junior
 Schmid, U.
 Schmitt, Charles
 Schneider, Herbert
 Scholem, Gershom
 Schopenhauer, Arthur
 Schrecker, Paul
 Schuhl, Pierre-Maxime
 Schuhmann, Karl
 Schulin, Ernst
 Schutz, Alfred
 Schwedenborg, Emanuel
 Schwenckfeld, Kaspar
 Sclick, Moritz
 Scott, William Berryman
 Scott Foerstler, A.
 Scribano, Emanuela
 Seebohm, Thomas
 Seeley, Laurens
 Seidengart, Jean
 Seitz, Johann
 Serge, Victor
 Sériot, Patrick
 Seyrig, Henri
 Sheehan, James
 Sherwin, Martin J.
 Shook, Laurence K.
 Shpet, Gustav
 Simiand, François
 Simmel, Georg
 Simon, Leo
 Singleton, Charles
 Skirda, Alexandre
 Skoropadsky, Paolo
 Smirnov, Alexandr Nikolaievitch
 Socrate
 Soljenitsyne, Alexandr
 Solow, Herbert
 Solowjow, Vladimir Sergueievitch
 Sorel, Georges
 Soulez, Philippe
 Souriau, Étienne
 Soustelle, Jacques
 Souvarine, Boris
 Spaier, Albert
 Spencer, Herbert

- Spengler, Oswald
 Speth, Gustav
 Spiegelberg, Herbert
 Spinoza, Baruch
 Spire, André
 Spiridonova, Maria Alexàndrovna
 Stabile, Giorgio
 Stahl, Georg Ernst
 Staline, Joseph
 Staudinger, Else
 Stavenhagen, Kurt
 Steila, Daniela
 Stein, Edith
 Steinbuechel, Theodor
 Stern, Günther (Günther Anders)
 Stern, Wilhelm
 Stevens, David H.
 Stirner, Max
 Stoffel, Jean-François
 Strada, Vittorio
 Strauss Clay, Jenny
 Strauss, Leo
 Strauss, Lewis L.
 Struve, Petr Berganovitch
 Stuart Hughes, Henry
 Suhrkamp, Peter
 Sullivant, Robert
 Susini, Gianfranco
 Swain, Geoffrey
 Sybel, Alfred von

 Tabouis, Geneviève
 Taha Hussein bey
 Tannery, Paul
 Tasse, Torquato Tasso, dit Le
 Tatlock, Jean
 Taton, René
 Taubes, Jakob
 Tauler, Johannes
 Tchadaïev, Piotr
 Tchernov, Viktor Michailovitch
 Tchernychevski, Nikolaï Govrilovitch
 Temkin, Max
 Teresia Renata de Spiritu Sancto
 Théry, Gabriel
 Thomas, Albert
 Thomas, Keith
 Thomas d'Aquin
 Thorndike, Lynn

 Tihanov, Galin
 Tilliette, Xavier
 Tolstoi, Lev
 Towarnicki, Frédéric de
 Trasimache
 Trithemius, Johannes, v. Johannes
 Trithemius
 Troeltsch, Ernst
 Trotski, Lev
 Troubetskoiï, Nikolai
 Troubetskoiï, Sergueï
 Truman, Harry
 Tugan-Baranovsky, Mikhayl
 Tylor, Edward Burnett

 Valéry, Paul
 Varin, René
 Varukha, Vassili Ivanovitch
 Vaucher, Paul
 Vautier, consul à Odessa
 Venturi, Antonello
 Venturi, Franco
 Venturi, Lionello
 Vera, Augusto
 Vernes, Maurice,
 Vicaire, sous-lieutenant
 Vichnevski, Anatoli
 Vickers, Brian
 Vignaux, Paul
 Vinti, Carlo
 Volpi, Franco
 Voltaire (François Marie Arouet)

 Waelhens, Alphonse de
 Wahl, Jean
 Walicki, Andrzej
 Walker, Daniel
 Wallis, John
 Waltzer, Raphael
 Weber, Max
 Webster, Charles
 Weierstrass, Karl
 Weigel, Valentin
 Weil, Eric
 Weinberg, Robert
 Weiner, Charles
 Westmann, Robert
 Weyl, Hermann
 Whewell, William

Whitehead, Alfred North
Wiener, Philip
Williams, George Huntston
Wind, Edgar
Windelband, Wilhem
Wolff, Kurt
Wölfflin, Heinrich
Wolfson, Henry
Wolin, Richard
Wolverton, Mark
Wood, Gordon
Wrangel, Pëtr
Wunenburger, Jean-Jacques
Wust, Peter
Wuttke, Dieter
Wyman, David

Xydias, Jean

Yates, Frances
Young, Thomas
Young-Bruehl, Elisabeth

Zak, L.M.
Zeman, Z.A.B.
Zenkovsky, Basile [Vassili]
Zénon d'Élée
Zermelo, Ernst
Zilli, Valdo
Zipperstein, Steven
Zohrab, Irene
Zuckerman, Fredric

SOMMAIRE

<i>Préface. Alexandre Koyré incognito?</i>	Page	III
<i>Introduction. La formation d'une méthode</i>»		VII

PREMIÈRE PARTIE

SECRETS DE JEUNESSE DE MIKHAILOVSKI À RAKOVSKY

Chapitre I – <i>Alexandre Koyré SR (socialiste-révolutionnaire)</i>	»	20
1. Un Juif errant?.....	»	20
2. Un curriculum vitae	»	23
3. La première arrestation	»	26
4. Attentat au gouverneur	»	28
5. Pris en filature à l'étranger	»	30
6. La deuxième arrestation.....	»	32
7. Adieu à Rostov, à Tbilisi, à Odessa et... à Novnij Novagarod	»	34
Chapitre II – <i>Koyré S.R. (Service des renseignements): informateur des Français et/ou des bolcheviks?</i>	»	38
1. La grande guerre dans la Légion étrangère.....	»	38
2. Missions françaises et agents K	»	41
3. Dénonciations	»	46
4. Service de presse?	»	48
5. Réinsertion en France	»	51
6. Rakovsky et Koyré?.....	»	55
Chapitre 3 – <i>Koyré, as a Russian abroad</i>	»	58
1. Les cours de Koyré à l'Institut d'études slaves	»	58
2. L'idéalisme et les professeurs en Russie.....	»	61
3. Autour de Nikolaj Berdiaev	»	67
4. ...et la barbe?!	»	72

DEUXIÈME PARTIE

UN EXILÉ ET SES ÉTUDES

1. À Göttingen parmi les phénoménologues.....	Page	74
2. Écouter Bergson.....	»	87
3. Gilson, un frère aîné.....	»	95
4. Autour de Lévy-Bruhl	»	102
5. Rédactions et salons, métaphysique et physique théorique	»	113

SOMMAIRE

6. Mystique et empirisme.....»	124
7. De Descartes à Galilée?»	134

TROISIÈME PARTIE

DE LA MÉDITERRANÉE AUX ÉTATS-UNIS

1. Entre-deux-guerres: Koyré en France, en Allemagne et dans d'autres contextes.....Page	144
2. Visites et ensuite fuite en Égypte»	155
3. ' <i>An émigré's career</i> ': Al Koyré dans la seconde guerre mondiale»	166
4. Un 'gardien' platonicien en exil et dans la Résistance.....»	181
5. Se retrouver à New York: Hannah Arendt»	188
6. Heidegger «comme Dieu en France».....»	194
7. De Paris à Princeton et retour (de Febvre et Braudel à Oppenheimer et Panofsky).....»	209
 Abréviations.....»	 223
 Index des sources manuscrites.....»	 224
 Index des noms»	 229

